UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

La Lecture

TOME DEUXIEME

P
LF
L

La Lecture

MAGAZINE LITTÉRAIRE BI-MENSUEL

ROMANS — CONTES — NOUVELLES
POÉSIE — VOYAGES
SCIENCES — ART MILITAIRE — VIE CHAMPÊTRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME
(Nos 7 à 11. — 5 novembre à 25 décembre 1887.)

402433
28. 4. 42

PARIS
10, RUE SAINT-JOSEPH, 10

AP
20
L4
E.2

LES PÊCHES

La première fois que je revis, après vingt-cinq ans, mon vieux copain Vital Herbelot, ce fut dans un banquet des anciens élèves d'un lycée de province où nous avions pioché notre *bachot*. — Ces sortes de réunions se ressemblent presque toutes : poignées de mains, reconnaissances bruyantes, tutoiements qu'on est étonné de reprendre après un silence d'un quart de siècle, constatations mélancoliques des changements apportés par les années dans les physionomies et les fortunes ; puis le discours solennel du président, les toasts, les évocations des souvenirs du collège, dont le temps a évaporé les amertumes, pour ne laisser subsister que la mielleuse saveur des jours où chacun de nous tenait dans sa main une boîte de Pandore pleine d'espérances dorées...

Je fus passablement surpris de trouver un Vital Herbelot tout différent de celui dont j'avais gardé souvenance. Je l'avais connu mince et timide, tiré à quatre épingles, correct et réservé, réunissant toutes les qualités aimables d'un jeune surnuméraire qui veut faire son chemin dans l'administration où sa famille l'a casé. Je revoyais un gaillard solide, membru, au cou et au teint hâlés, ayant l'œil vif, le verbe haut, net et éclatant d'un homme qui n'est pas habitué à peser ses paroles. Avec ses cheveux coupés en brosse, son complet de drap anglais, sa barbe poivre et sel en éventail, il avait en toute sa personne quelque chose d'aisé, de décidé, de désinvolte, qui ne sentait en rien le fonctionnaire.

— Ah ! çà, lui demandai-je, qu'es-tu devenu ? N'es-tu plus dans l'administration ?

— Non, mon vieux, répondit-il, je suis tout bêtement cultivateur... Je fais valoir à une demi-lieue d'ici, à Chanteraine, une propriété assez ronde où je sème du blé et où je récolte un petit vin pineau dont je te ferai goûter quand tu viendras me voir.

— En vérité ! m'écriai-je, toi, fils et petit-fils de bureaucrates, toi qu'on citait comme le modèle des employés et auquel on prédisait un brillant avenir, tu as jeté le froc aux orties ?

— Mon Dieu, oui.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Mon cher, répliqua-t-il en riant, les grands effets sont souvent produits par les causes les plus futiles... J'ai donné ma démission pour deux pêches.

— Deux pêches ?

— Ni plus ni moins, et quand nous aurons pris le café, si tu veux m'accompagner jusqu'à Chanteraine, je te conterai cela.

Après le café, nous quittâmes la salle du banquet, et, tandis qu'en fumant un cigare nous longions le canal, par un tiède après-midi de la fin d'août, mon ami Vital commença son récit :

— Tu sais, me dit-il, que j'étais un « enfant de la balle », et que mon père, vieil employé, ne voyait rien de comparable à la carrière des bureaux. Aussi, dès que je fus débarrassé de mon baccalauréat, on n'eut rien de plus pressé que de me caser comme surnuméraire dans l'administration paternelle. Je ne me sentais pas de vocation bien déterminée, et je m'engageai docilement sur cette banale grand'route de la bureaucratie, où mon père et mon grand-père avaient lentement, mais sûrement cheminé. J'étais un garçon laborieux, discipliné, élevé dès le berceau dans le respect des employés supérieurs et la déférence qu'on doit aux autorités ; je fus donc bien noté par mes chefs et je conquis rapidement mes premiers grades administratifs. Quand j'eus vingt-cinq ans, mon directeur, qui m'avait pris en affection, m'attacha à ses bureaux, et mes camarades envièrent mon sort. On parlait déjà de moi comme d'un futur employé supérieur, et on me prédisait le plus bel avenir. C'est alors que je me mariai. J'épousai une jeune fille fort jolie, et, ce qui vaut mieux, très bonne et très aimante, — mais sans fortune. C'était un tort grave aux yeux du monde d'employés dans lequel je vivais. On y est très positif ; on ne voit guère dans le mariage qu'une bonne affaire et on y prend volontiers pour règle que « si le mari apporte à déjeuner, la femme

doit apporter à dîner ». Or, ma femme et moi, nous avions à peine à nous deux de quoi chichement souper. On cria très haut que j'avais fait une sottise. Plus d'un brave bourgeois de mon entourage déclara net que j'étais fou et que je gâchais à plaisir une belle situation. Néanmoins, comme ma femme était très gentille et très bonne enfant, comme nous vivions modestement, et qu'à force d'économies nous réussissions à joindre les deux bouts, on passa condamnation sur mon « imprévoyance », et la société locale daigna continuer à nous accueillir.

Mon directeur était riche, il aimait la représentation et se piquait de faire bonne figure dans le monde. Il recevait souvent, donnait de plantureux dîners et, de temps à autre, invitait à une sauterie les familles des fonctionnaires et des notables de la ville. Au bout d'un an, ma femme, étant dans une position intéressante, dut garder la maison, et, bien que j'eusse préféré lui tenir compagnie, je fus obligé d'assister seul aux réceptions directoriales, car mon chef n'admettait pas qu'on déclinât ses invitations, et, chez lui, ses employés devaient s'amuser par ordre.

Justement, au moment où ma femme allait me rendre père, il y eut un grand bal à la direction, et, naturellement, il me fallut, bon gré mal gré, endosser mon habit noir.

A l'heure du départ, tout en élaborant le nœud de ma cravate blanche, ma femme m'adressa force recommandations :

— Ce sera très beau... N'oublie pas de bien regarder, afin de tout me raconter en détail : les noms des dames qui seront à la soirée, leurs toilettes et le menu du souper... Car il y aura un souper. Il paraît qu'on a fait venir de chez Chevet des tas de bonnes choses... des primeurs ; on parle de pêches qui ont coûté 3 francs pièce... Oh ! ces pêches !... Sais-tu ? si tu étais gentil, tu m'en rapporterais une...

J'eus beau me récrier, lui remontrer que la chose était peu pratique, et combien il était difficile à un monsieur en habit noir d'introduire un de ces fruits dans sa poche, sans risquer d'être vu et mis à l'index... Plus j'élevais d'objections et plus elle s'entêtait dans sa fantaisie :

— Rien de plus facile, au contraire !... Au milieu du va-et-vient des soupeurs, personne ne s'en apercevra... Tu en prendras une comme pour toi et tu la dissimuleras adroitement... Ne hausse pas les épaules !... Soit, mettons que c'est un enfantillage,

mais j'en ai envie ; depuis que j'ai entendu parler de ces pêches, j'ai un désir fou d'y goûter... Promets-moi de m'en rapporter au moins une... Jure-le-moi !...

Le moyen d'opposer un refus catégorique à une femme qu'on aime ?... Je finis par murmurer une promesse vague et me hâtai de partir ; mais, au moment où je tournais le bouton de la porte, elle me rappela. Je vis ses grands yeux bleus se tourner vers moi, tout brillants de convoitise, et elle me cria encore :

— Tu me le promets ?...

Un très beau bal : des fleurs partout, des toilettes fraîches, un orchestre excellent. Le préfet, le président du tribunal, les officiers de la garnison, tout le dessus du panier se trouvait là. Mon directeur n'avait rien épargné pour donner de l'éclat à cette fête, dont sa femme et sa fille faisaient gracieusement les honneurs. A minuit, on servit le souper, et, par couples, les danseurs passèrent dans la salle du buffet. Je m'y faufilai en palpitant, et, à peine entré, j'aperçus en belle place, au milieu de la table, les fameuses pêches envoyées par Chevet.

Elles étaient magnifiques, les pêches ! Disposées en pyramide dans une corbeille de faïence de Lunéville, douillettement espacées et serties par des feuilles de vigne, elles étalaient avec orgueil leur couleur appétissante où des rougeurs foncées diapraient le blanc verdâtre de la peau veloutée. Rien qu'à les voir, on devinait la fine saveur parfumée de la chair rosée et fondante. De loin, je les caressais de l'œil et je songeais aux joyeuses exclamations qui m'accueilleraient au retour, si je parvenais à rapporter à la maison un échantillon de ces fruits exquis. Elles excitaient l'admiration générale ; plus je les contemplais, plus mon désir prenait la forme d'une idée fixe, et plus fort s'enfonçait dans mon cerveau la résolution d'en chiper une ou deux... Mais comment ?... Les domestiques préposés au service faisaient bonne garde autour de ces rares et coûteuses primeurs. Mon directeur s'était réservé le plaisir d'offrir lui-même ses pêches à quelques privilégiés. De temps en temps, sur un signe de mon chef, un maître d'hôtel prenait une pêche délicatement, la coupait à l'aide d'un couteau à lame d'argent, et présentait les deux moitiés sur une assiette de Sèvres à la personne désignée. Je suivais avidement ce manège et je voyais en tremblant s'effondrer la pyramide. Néanmoins on n'épuisa point le contenu de la corbeille. Soit que

la consigne eût été adroitement exécutée, soit qu'on y mît de la discrétion, quand les soupeurs, rappelés par un prélude de l'orchestre, se précipitèrent dans le salon, il restait encore une demi-douzaine de belles pêches sur le lit de feuilles vertes.

Je suivis la foule, mais ce n'était qu'une fausse sortie. J'avais laissé mon chapeau dans une encoignure, — un chapeau haut de forme qui m'avait considérablement gêné pendant toute la soirée. — Je rentrai sous prétexte de le reprendre, et, comme j'étais un peu de la maison, les domestiques ne se méfièrent pas de moi. D'ailleurs ils étaient occupés à transporter à l'office la vaisselle et les verres qui avaient servi aux soupeurs, et, à un certain moment, je me trouvai seul près du buffet. — Il n'y avait pas une minute à perdre. — Après un furtif coup d'œil à droite et à gauche, je m'approchai de la corbeille, je fis rouler prestement deux pêches dans mon chapeau, où je les tamponnai à l'aide de mon mouchoir; puis, — très calme en apparence, très digne, bien que j'eusse un affreux battement de cœur, — je quittai la salle à manger en appliquant soigneusement l'orifice de mon couvre-chef contre ma poitrine, et l'y maintenant à l'aide de ma main droite passée dans l'ouverture de mon gilet, ce qui me donnait une pose très majestueuse et quasi napoléonienne.

Mon projet était de traverser doucement le salon, de m'esquiver à l'anglaise, et, une fois dehors, de rapporter victorieusement à la maison les deux pêches enveloppées dans mon mouchoir.

La chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé tout d'abord. On venait de commencer le cotillon. Tout autour du grand salon, il y avait un double cordon d'habits noirs et de dames mûres, entourant un second cercle formé par les chaises des danseuses; puis, au milieu, un large espace vide où valsaient les couples. C'était cet espace qu'il me fallait traverser pour gagner la porte de l'antichambre.

Je m'insinuai timidement dans les interstices des groupes, je serpentai entre les chaises avec la souplesse d'une couleuvre... Je tremblais à chaque instant qu'un brutal coup de coude ne vînt déranger la position de mon couvre-chef et ne fît choir mes pêches. Je les sentais ballotter dans l'intérieur de la coiffe et j'en avais chaud aux oreilles et aux cheveux. Enfin, après bien des

peines et bien des transes, je débouchai dans le cercle au moment où on organisait une nouvelle figure : la danseuse est placée au centre des danseurs, qui exécutent autour d'elle une ronde en lui tournant le dos ; elle doit tenir un chapeau à la main et en coiffer au passage celui des cavaliers avec lequel elle désire valser. A peine avais-je fait deux pas, que la fille de mon directeur, qui conduisait le cotillon avec un jeune conseiller de préfecture, s'écria :

— Un chapeau ! Il nous manque un chapeau !

En même temps, elle m'aperçut avec mon tuyau de poêle collé sur ma poitrine ; je rencontrai son regard et tout mon sang se figea :

— Ah ! me dit-elle, vous arrivez à point, monsieur Herbelot !... Vite, votre chapeau !...

Avant que j'eusse pu seulement balbutier un mot, elle s'empara de mon chapeau... si brusquement que, du même coup, les pêches roulèrent sur le parquet, entraînant mon mouchoir et deux ou trois feuilles de vigne...

Tu vois d'ici le tableau. Les danseuses riaient sous cape en contemplant mon méfait et ma mine déconfite ; mon directeur fronçait le sourcil, les gens graves chuchotaient en me montrant du doigt, et je sentais mes jambes fléchir... J'aurais voulu m'enfoncer dans le parquet et disparaître.

La jeune fille se pinça les lèvres pour réprimer un éclat de rire, puis me rendant mon chapeau :

— Monsieur Herbelot, me dit-elle d'une voix ironique, ramassez donc vos pêches !

Les rires alors partirent de tous les coins du salon ; les domestiques eux-mêmes se tenaient les côtes, et, pâle, hagard, chancelant, je m'enfuis, écrasé de confusion ; j'étais si égaré que je ne trouvais plus la porte, et je m'en allai, la mort dans le cœur, conter mon désastre à ma femme.

Le lendemain, l'histoire courait la ville. Quand j'entrai dans mon bureau, mes camarades m'accueillirent par un : « Herbelot, ramassez vos pêches ! » qui me fit monter le rouge au visage. Je ne pouvais hasarder un pas dans la rue sans entendre derrière moi une voix gouailleuse murmurer : « C'est le monsieur aux pêches ! » La place n'était plus tenable, et, huit jours après, je donnai ma démission.

Un oncle de ma femme avait un train de culture aux environs

de ma ville natale. Je le priai de me prendre comme auxiliaire. Il y consentit, et nous nous installâmes à Chanteraine... Que te dirai-je encore?... Je mis résolument la main à l'œuvre, me levant avec l'aube et ne plaignant pas ma peine. Il paraît que j'avais plus de vocation pour la culture que pour la paperasserie, car je devins, en peu de temps, un agriculteur sérieux. Le domaine prospéra si bien qu'à sa mort notre oncle nous le laissa par testament. Depuis, je l'ai arrondi et je l'ai amené à l'état satisfaisant où tu vas le voir...

Nous étions arrivés à Chanteraine. Nous y pénétrâmes par un verger plein de fruits. Les branches, chargées de pommes, de poires et de quoiches, pliaient jusqu'à terre. A l'extrémité du clos, une prairie en pente dévalait vers la rivière bleuissante, au delà de laquelle se relevait un coteau de vignes où les raisins commençaient à grossir et où les grives chantaient. A gauche, derrière les arbres, un ronflement de batteuse indiquait l'emplacement des granges, et, quand nous eûmes traversé le potager, nous aperçûmes la façade blanche de la maison d'habitation, où grimpaient en espalier des pêchers couverts de belles pêches mûrissantes.

— Tu le vois, me dit Vital Herbelot, je rends un culte aux pêches. Je leur dois mon bonheur. Sans elles, je serais resté un mince fonctionnaire, tremblant au moindre froncement de sourcil d'un préfet, grossissant la meute déjà trop nombreuse des employés qui ont grand'peine à joindre les deux bouts, et me refusant jusqu'aux douceurs de la paternité, par crainte de ne pouvoir nourrir ni doter ma progéniture ; tandis que maintenant je suis mon maître, je fais pousser mon blé et je me suis payé une ribambelle d'enfants...

Au même moment, j'entendis de joyeux rires de garçons et de filles à l'intérieur du logis. Et à la fenêtre du rez-de-chaussée, dans l'encadrement des espaliers couverts de pêches, madame Herbelot apparut, robuste et belle encore aux approches de la quarantaine, — pêche mûre elle-même et dorée par la chaude lumière d'un magnifique soleil couchant.

André Theuriet.

RESNOÏÈ

Ce soir, on m'a mené visiter le couvent de Resnoïè. C'est un monastère d'hommes, fondé il n'y a pas plus de dix ans en Petite-Russie, dans un centre de grande culture et de grande industrie ; il s'est élevé entre les plantations de betteraves et les fabriques de sucre qui transformaient ce pays au moment même où les cénobites s'y établissaient. La maison et les riches domaines d'alentour sont dus aux libéralités d'un testateur original, vieux célibataire qui faisait profession de haïr les femmes ; il chercha en mourant le moyen de leur causer quelque tort ; il ne trouva rien de mieux que d'affecter sa fortune à la fondation d'une communauté monastique. En m'y rendant tout à l'heure, j'ai vu simultanément les deux faces de ce sphinx qui est la Russie actuelle.

La route court à travers les vastes horizons de terres noires. Des mots ne peuvent donner une idée de cette nature calme et puissante. De quoi est-il fait, le charme de ce sol nu ? Dans ce que l'œil peut saisir, d'une harmonie souveraine des lignes planes et rases ; d'espace, de solitude, de silence et de lumière ; mais surtout, je crois, de l'absence d'obstacles pour le regard et la pensée. De quelque côté qu'ils se tournent, regard et pensée vont droit au plus lointain du ciel, en glissant sur des courbes uniformément douces. Sur cette beauté native de la terre, le travail de l'homme a superposé sa beauté ; mais comme ses conditions sont réglées sur le caractère du paysage, il n'en a ni déformé les contours, ni amoindri la majesté. Imaginez la campagne romaine ou

le désert de Syrie, envahis soudain par des moissons ajustées à leur taille, avec des tribus primitives assemblées de loin en loin autour d'un fourneau de vapeur qui dévore ces moissons ; force contre force, grandeur contre grandeur, lutte et puissances élémentaires. Sous la brusque conquête de la charrue et de la machine, le désert garde encore son âme tranquille et la communique à ses vainqueurs ; pour le peindre, il faudrait coudre une toile de Millet à une toile de Decamps.

Le mot de culture éveille l'idée de nos pauvres champs minuscules, d'un manteau d'Arlequin rapiécé de lambeaux multicolores. Rien de pareil dans ce steppe. Une immense draperie déroulée à perte de vue par un géant, qui aurait semé sans compter le grain moissonné, sans compter sa peine. Trois zones, trois teintes invariables ; ici, le labour nouveau, du velours noir tendu sur les plateaux jusqu'au liséré du ciel ; là, le tapis d'un vert glauque de la betterave, prolongé d'une seule pièce sur une suite de collines ; partout ailleurs, l'or pâle d'un éternel guéret. Les blés sont tombés, nous entrons en septembre ; les tas de gerbes, alignés par milliers sur la crête des vallonnements, donnent de loin l'illusion des camps innombrables, de carrés d'infanterie qui se déploient en bon ordre un jour de bataille. Durant des lieues de pays, rien ne décèlerait la présence de l'homme, n'étaient ces fruits de son travail : ni villages, ni habitations isolées, pas de barrières, à peine des routes vagues, aucun signe de la mainmise individuelle sur une fraction particulière. Jamais on ne voit, comme chez nous, un paysan cultivant solitairement son lopin. Tout fait masse, la terre, le blé, les hommes. C'est l'anonyme travaillant sur l'infini.

Voici dans un repli de terrain un peuple venu on ne sait d'où ; trois à quatre cents paires de bras arrachent la betterave. Hommes et femmes, chevaux et bœufs fourmillent sur cette large croupe ; ils montent, et le tapis vert se replie sous leurs pieds, le sol noir reparaît, on croit voir une légion d'insectes qui rongent cette végétation. Nous approchons. Je parlais tout à l'heure de Millet ; lui seul eût pu rendre ce qu'il y a d'auguste dans ces tableaux, la grande paix dans le rude effort. Ces gens-là n'ont pas l'usure de nos paysans ; comme leur terre, ils gardent sous leurs costumes pittoresques la noblesse originelle des attitudes et des gestes. Alors même qu'on les ploie au service de nos machines, vous diriez des chevaux de Phidias attelés à un camion d'usine. Le

soleil se couche, ses rayons rasent les labours, colorés d'une clarté violette. Les hommes et les animaux qu'on voit entre lui et nous se profilent sur le couchant avec des poses sculpturales. De l'autre côté de la route, vers l'Orient assombri, le gros des travailleurs décroît dans la perspective, sous un jour de fresque pâlie. De tout le pourtour de l'horizon, des charrettes basses, où un petit enfant trône sur un monceau de feuilles vertes, s'acheminent vers un long tube de fer, qui semble sortir du sol et se dresse sur l'étendue plane comme un point d'interrogation. C'est la cheminée de la fabrique, dérobée dans les creux d'un vallon ; là convergent ces êtres et ces plantes, toute la force de cette terre, attirée par une force supérieure qui engouffre, broie et métamorphose les lentes élaborations de la nature et de l'homme.

Plus loin, un spectacle semblable est fait d'éléments différents. Cette fois, ce sont des charretées de gerbes qui descendent des coteaux, en files interminables, vers la batteuse à vapeur installée dans un retranchement d'énormes meules. Sur les toits de cette cité de chaume, un autre peuple est debout dans la poussière empourprée que fait la machine ; elle souffle et gronde, absorbant la paille qui sert de combustible, rendant le grain à torrents. C'est la vie sous ses formes les plus intenses, celles de la haute industrie ; mais une vie aux mouvements si mesurés, si graves, si harmonieux dans leur ensemble, qu'elle ne trouble point le calme de cette nature, pas plus qu'une cérémonie liturgique ne trouble la paix d'une église. Chose curieuse ! Les procédés du labeur le plus moderne, importés dans ce pays et appliqués par cette race, donnent l'impression de scènes très primitives ; on croit feuilleter les tailles douces d'une vieille Bible, représentant les travaux des premiers hommes sur la terre neuve. Et si l'on descend sous les apparences, on trouve qu'en effet, dans ce cercle où l'humanité tourne, nos derniers progrès nous ramènent aux tâches collectives des tribus pastorales, des peuples nomades qui ensemençaient en commun le champ de l'étape annuelle. En noyant le travailleur dans nos grandes unités industrielles, nous refaisons l'océan primordial avec ces gouttes d'eau que le temps avait dissociées et singularisées. Jadis, le signe du travail par excellence, du travail qui prépare le pain, c'était le fléau ; il symbolisait le pauvre petit effort, le pauvre petit bruit de l'individu, battant son pain sur son aire étroite ; on retrouvait cette image familière au fond de toute langue et de toute poésie.

Désormais, le symbole du travail sera cette machine, qui rassemble dans ses pistons toute la peine de ces milliers de bras, dans son râle tous les gémissements de ces milliers de poitrines. Han! han! han! on l'entend de loin sur la plaine, voix unique de la terre en gésine et de l'homme en sueur. Et nous qui cherchons des expressions nouvelles pour les formes nouvelles de la vie, nous devons abandonner les anciennes figures, vides de sens; nous devons demander à cette machine les images qui peindront la substitution du travail collectif au travail individuel; l'idiome du poète et de l'écrivain doit évoluer, marcher à hauteur de la philosophie sociale, qui modifie toutes nos idées et toutes nos œuvres pratiques.

La dernière locomobile que nous rencontrons bat le froment des religieux. Nous sommes sur les terres abbatiales. Le couvent est caché dans un pan de forêt, demeuré debout au milieu des vastes défrichements. Ces vieux arbres sont condamnés, ils périssent tous par la pointe. Les chênes des moines ressemblent à leurs maîtres, comme ceux-ci opulents et vénérables, comme eux creux et déjà morts au sommet. Nous tournons dans une clairière, nous franchissons une enceinte de murailles : les bâtiments conventuels se développent autour d'une large esplanade, avec l'église isolée au milieu. Que nous voilà loin des usines et des machines agricoles! C'est l'autre Russie, c'est l'autre monde.

Un beffroi domine le porche qui nous donne accès. De là-haut, la grosse cloche appelle les religieux à l'office du soir. Dans l'air chaud et immobile de ce crépuscule d'été, les vibrations graves du bronze roulent lentement en nappes sonores, elles mettent très longtemps à mourir, portées par-dessus les bois jusqu'aux confins de ces espaces silencieux. Des chants leur répondent, ils sortent de l'église dont nous apercevons les lumières; les cierges s'allument dans le chœur; par les portes grandes ouvertes leurs petites clartés piquent les ténèbres déjà épaissies dans la cour. Tandis que nous la traversons, des moines nous frôlent de leur robe. Ces basiliens ont une majesté d'ombres, sous leur long vêtement traînant qui continue les plis flottants du voile de deuil; ce dernier est rattaché sur le sommet de la tête au *klobouque*, le haut bonnet pyramidal. Ils glissent sans bruit, enveloppés d'une gravité pieuse, oiseaux de nuit appelés hors de leurs retraites au foyer de prière. Nous les suivons au chœur; ils se dispersent dans les stalles, dans la pénombre des piliers; ils resteront là

plusieurs heures sans qu'un pli de leur visage ou un muscle de leurs membres bouge, pétrifiés comme de noires statues de basalte, confondus avec les raides images de l'iconostase. L'esprit oriental, qui est le leur, a mis la sainteté dans l'immobilité.

Quelques-uns revêtent les habits sacerdotaux ; ils accomplissent les cérémonies du rite avec la pompe habituelle. Les frères convers, groupés sous la direction du maître de chapelle, psalmodient ces litanies russes où la voix humaine s'efforce de lutter avec le bronze du clocher, en prolongeant comme lui à l'infini les vibrations basses. Nos orgues n'ont pas des grondements plus sourds, des gémissements d'agonie plus plaintifs. Au fond de l'église, des pèlerins frappent le pavé de leurs fronts. Ce sont des moujiks venus, la besace au dos, des villages voisins, des paysannes qui portent un enfant dans un pan de leur pelisse. Il n'en vient pas ici de fort loin ; le jeune couvent de Resnoïè n'a pas encore eu le temps d'établir sa légende dans l'imagination populaire.

Car c'est là ce qui manque à ce beau lieu et à ces belles scènes religieuses : la consécration du temps, indispensable aux maisons monastiques. Faute de quelques siècles, il semble que celle-ci ne soit pas bénie. Il y a pour notre esprit quelque chose d'inquiétant et d'inacceptable dans ce phénomène d'un autre âge qui a surgi hier au milieu de nous, en même temps que cette usine d'où nous sortons, à côté d'elle. Nous aimons ces reliques du passé quand elles continuent, nous ne comprenons plus leur naissance, pas plus que nous ne comprendrions celle du mammouth dont nous admirons les restes au Muséum. Ce n'est pas, grâce au ciel, l'apparition d'une maison de prière qui nous étonne ; c'est la reconstruction factice d'un organisme mort, d'un monastère d'autrefois avec ses prébendes, ses tenanciers, ses richesses territoriales qui ne correspondent plus à des services effectifs ; bien pis, d'un monastère qui fait travailler des machines anglaises, qui place ses revenus en obligations de chemins de fer. Je demande si cette communauté a sa raison d'être dans quelque labeur intellectuel, dans une tutelle intelligente ou dans de grands bienfaits répandus sur le pays d'alentour. On me répond que rien de pareil ne justifie sa fortune. Les cénobites de Resnoïè demeurent immobiles, psalmodient et thésaurisent. L'anachronisme est trop frappant : je vois ici des personnes très pieuses qui le sentent tout comme nous.

Voilà, du moins, ce que nous disions entre raisonneurs venus de France. Et nous oubliions ces pauvres paysans russes extasiés à côté de nous. Ils ne raisonnent pas si avant. Leur cœur a ses besoins absolus, comme notre esprit a ses sciences exactes. Leur instinct religieux ne veut pas abdiquer ; on ne le contente pas en ouvrant des fabriques. Le peuple russe va volontiers à celles-ci ; mais, quand il en sort, il revient encore adorer à l'ancienne manière, derrière ces moines qui chantent dans la lueur des cierges. Avons-nous le droit de les dire inutiles, si leur chant berce un moment les espérances obscures de ces déshérités ? Des moines ne valent pas des raisons, disait l'autre. Oui, mais des raisons ne valent pas des sentiments, des raisons n'endorment pas une souffrance. Notre sagesse condamne les reclus de Resnoïè, parce qu'elle connaît mieux, parce qu'elle voit à leur place une maison de bénédictins. Elle oublie que ceux-là représentent la quantité d'idéal accessible et nécessaire à beaucoup de nos semblables. Ces instruments défectueux ont leur emploi dans l'œuvre divine d'allégement qui se poursuit au-dessus de nos tâches positives. Pour y comprendre quelque chose, il ne suffit pas d'élever son entendement vers les vérités d'en haut, il faut ensuite incliner son cœur vers les gens d'en bas.

Nous ressortons. La pleine lune se lève sur les coupoles brillantes de l'église, sur l'amas de maisons blanches et leur ceinture de vieux chênes. Vu ainsi, le couvent est féerique ; la nuit masque ce qu'il a de trop jeune, elle sème ses illusions sur ce merveilleux décor. Nous revenons par les grandes plaines. Sur notre gauche, la lune roule au ras des guérets et des labours. Là aussi, la pâle magicienne a tout transformé. Elle a élargi encore cet océan, elle l'a enchanté en jetant sur lui ses légères écharpes de brumes bleues. Sa clarté noie ces lignes fuyantes ; le vide est chaud, doux, tranquille ; il est beau, parce qu'on y met tout ce qui devrait être. Les meules et les gerbes, seuls accidents qui fixent le regard, donnent plus que jamais l'impression de tentes et de faisceaux, d'une armée qui repose, attendant la bataille de demain. Des feux lointains s'allument dans ces bivouacs : une armée campe là, en effet : les travailleurs qui couchent autour de ces feux, pour reprendre à l'aube leur combat contre la terre. Maintenant, c'est l'heure de paix. La terre dort. Comme un cerveau humain, on sent qu'elle continue son labeur dans le sommeil. Elle a retiré toute la vie dans ses flancs ; plus de rumeurs,

plus de mouvements, plus d'hommes. En voici un pourtant qui croise notre route, un de ceux que nous avons vus tantôt courbés sur la glèbe ; il s'éloigne sur la ligne d'horizon, superbe, transfiguré ; il semble marcher sur les eaux et se perdre dans le ciel, au point indistinct où commence cet autre champ noir étoilé d'autres feux, tout pareil sur nos têtes à celui qui s'étend sous nos pieds. Une fois encore, deux bruits ont désenchanté le silence : le sifflement enroué d'une fabrique, le dernier tintement des cloches de Resnoïè. Voix discordantes en apparence, voix fraternelles si l'on écoute mieux ; voix du travail et de la prière, plainte des peines du corps, plainte des peines du cœur. Elles se rencontrent là-haut, se confondent et meurent à leur tour. Il n'y aura plus de peine, cette nuit, sur la grande terre assoupie. La vie l'a rendue au rêve.

E.-M. de Vogüé.

MENSONGES[1]

IV

« LE SIGISBÉE »

Deux domestiques en livrée étaient venus relever les rideaux ; et la scène apparut, minuscule. L'indication de la brochure portant simplement ces mots : « Dans un jardin, à Venise, » le décor avait pu être réduit à une toile qui fermait le fond et à un fouillis de plantes empruntées aux célèbres serres de la comtesse. Avec leurs formes un peu raides et la nuance lustrée de leurs feuillages, ces arbustes exotiques faisaient un cadre bien différent de celui que la fantaisie de M. Perrin avait aménagé à la Comédie française. Il s'était, lui, le directeur artiste, s'il en fut jamais, complu à restituer une de ces terrasses sur la lagune, qui descendent vers l'eau glauque par un escalier de marbre blanc, avec des façades de palais à colonnettes rouges sur l'horizon, et des fuites de noires gondoles au tournant des canaux. Cette nouveauté de décor, la petitesse de la scène, le cercle restreint du public et son caractère d'élite, tout contribuait à augmenter le trouble de René. Il retrouva l'espèce de battement affolé du cœur qu'il avait connu derrière un des portants du théâtre, le soir de la première représentation. Des applaudissements éclatèrent, qui saluaient l'entrée en scène de Colette Rigaud. L'actrice s'inclina en souriant, dans son costume à la Watteau, et même sous cette robe copiée d'une

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre 1887.

des fêtes galantes du grand peintre, avec ses cheveux poudrés, une mouche au coin du sourire et du rouge sur ses joues trop pâles, elle gardait ce je ne sais quoi d'attendrissant qui venait de ses yeux et de sa bouche, tout pareils, en effet, aux yeux tristement songeurs et à la bouche mélancolique dans la sensualité que Botticelli donne à ses madones et à ses anges. Que de fois René avait entendu Claude gémir : « Lorsqu'elle m'a menti et qu'elle me regarde avec ces yeux-là, je me mets à la plaindre de ses infamies au lieu de lui en vouloir...» Colette commença de réciter les premiers vers de son rôle avec ses lèvres à la fois un peu renflées et fines, et l'angoisse de René fut portée à son comble, tandis qu'il écoutait autour de lui les chuchotements presque à voix haute que les gens du monde se permettent volontiers lorsqu'une artiste joue dans un salon. « Elle est très jolie...— Croyez-vous que ce soit le même costume qu'au théâtre ?... — Ma foi, elles est trop maigre pour mon goût... — Quelle voix sympathique !...— Non, elle imite trop Sarah Bernhardt...— J'adore cette pièce, et vous ? — Les vers, moi, ça me fait dormir... » L'oreille aiguë du poète surprenait ces exclamations et d'autres encore. Elles furent réprimées par une bordée de « chut » ! qui partirent d'un groupe de jeunes gens, tout près de René, parmi lesquels se distinguait un personnage chauve, au nez un peu fort, à la face congestionnée. La comtesse lui envoya de la main un geste de remerciement et, se retournant vers son voisin :

— « C'est M. Salvaney, fit-elle, il est amoureux fou de Colette. »

Le silence s'était rétabli, un silence troublé à peine par le bruit des respirations, le froissement des étoffes et la palpitation des éventails. René maintenant écoutait chanter la musique de ses propres vers avec une griserie délicieuse, car — à ce silence et aux murmures approbatifs qui s'élevèrent bientôt — il comprenait, il sentait que son œuvre s'imposait à ce public de mondaines et de mondains réunis dans ce salon, comme elle s'était imposée à la salle de « première » au Théâtre-Français, toute remplie d'écrivains fatigués, de courriéristes blasés, de boulevardiers viveurs et de femmes galantes. Une hallucination intérieure ramenait malgré lui le jeune homme vers l'époque où il avait imaginé, puis écrit, cette saynète qui lui valait, ce soir, un nouveau et délicieux frémissement d'amour-propre, après avoir si profondément bouleversé sa vie. Il se revoyait au printemps

dernier, se promenant dans les allées du jardin du Luxembourg, vers le crépuscule, et le mystère de la nuit commençante, l'arome des fleurs, l'azur assombri du ciel apparu à travers la feuillée encore rare, le marbre des statues des reines, tout de ce paysage l'avait enivré, d'autant plus que Rosalie marchait auprès de lui, silencieuse. Elle avait une si candide façon de le regarder avec ses yeux noirs, où il pouvait lire une tendresse inconsciente et passionnée. C'était ce soir-là qu'il lui avait parlé d'amour, ainsi, dans le parfum des premiers lilas, tandis que la voix de Mme Offarel causant avec Émilie leur arrivait, indistincte. Il était revenu rue Coëtlogon en proie à cette fièvre d'espérance qui vous met les larmes au bord des yeux, le cœur au bord des lèvres, qui vous remue jusqu'à la racine la plus intime de votre être. Il lui avait été impossible de dormir, et là, seul dans sa chambre, il s'était, par comparaison avec Rosalie, rappelé sa première et unique maîtresse, une fille du quartier Latin, nommée Élise. Il l'avait rencontrée dans une brasserie où il s'était laissé entraîner par les deux seuls confrères qu'il connût. Élise était jolie, quoique fanée, avec du noir sous les yeux, de la poudre sur tout le visage, du carmin aux lèvres. Elle avait eu un caprice pour lui, et, bien qu'elle le choquât de toute manière, par ses gestes et par ses pensées, par sa voix et par ses sensations, il était devenu son amant; — triste intrigue qui avait duré six mois, et qui lui demeurait comme un souvenir amer. Il s'était attaché, malgré lui, à cette fille, étant de ceux que la volupté mène à la tendresse, et il avait cruellement souffert de ses coquetteries, de ses grossièretés de cœur, du fonds d'infamie morale sur lequel la pauvre créature vivait. Assis à sa table de travail et songeant avec extase à la pureté de Rosalie, il avait conçu l'idée d'un poème où il mettrait en contraste une coquette et une jeune fille vraie et tendre. Puis, comme il était un fervent lecteur des comédies de Shakespeare et de Musset, sa vulgaire aventure de brasserie avait, par une métamorphose étrange et cependant sincère, pris la forme d'une fantaisie italienne. Il avait, cette nuit même, jeté sur le papier le plan du *Sigisbée* et composé cinquante vers. C'était la simple histoire d'un jeune seigneur vénitien, Lorenzo, qui s'éprenait d'une froide et cruelle coquette, la princesse Cœlia. Il perdait, le malheureux, son cœur et ses larmes à courtiser cette implacable beauté; puis, sur le conseil d'un jeune marquis de Sénécé, roué français de passage à Venise, il affectait, pour piquer au jeu Cœlia, de s'inté-

resser à la jolie et douce comtesse Béatrice. Il découvrait alors que cette dernière l'aimait depuis longtemps ; et quand Cœlia, prise au piège, essayait de l'attirer de nouveau, Lorenzo, éclairé par cette expérience, disait non à la perfide dont il avait été le triste Sigisbée, pour s'abandonner tout entier au charme de celle qui savait aimer, — simplement.

Colette parlait, jouant Cœlia. Lorenzo se lamentait. Le roué se moquait. Béatrice rêvait... Ce petit monde venu du pays de Benedict et de Perdican, de la Rosalinde d'*As you like it* et du Fortunio du *Chandelier*, allait et venait dans un rayon de poésie, caressant et atténué comme un rayon de lune. Des voix s'élevaient par instants du groupe des femmes, qui jetaient un : « Charmant ! » ou un : « Exquis ! » et René se souvenait des nuits de travail, une trentaine, consacrées à prendre et à reprendre tel ou tel de ces morceaux, cette élégie par exemple, écrite par Lorenzo sur un billet, — billet qu'à un moment Cœlia montrait à Béatrice. Comme la voix de Colette se faisait tendre et moqueuse pour réciter ces vers :

Si les roses pouvaient nous rendre le baiser
Que notre bouche vient sur leur bouche poser ;
Si les lilas pouvaient, et les grands lis, comprendre
La tristesse dont nous remplit leur parfum tendre ;
Si l'immobile ciel et la mouvante mer
Pouvaient sentir combien leur charme nous est cher ;
Si tout ce que l'on aime, en cette vie étrange,
Pouvait donner une âme à notre âme en échange !...
Mais le ciel, mais la mer, mais les frêles lilas,
Mais les roses, et toi, chère, vous n'aimez pas...

Et l'hallucination rétrospective redoublait encore, rappelant à René sa chambre paisible, et comme il ressentait une joie intime à se lever chaque matin, pour reprendre la besogne interrompue. Sur le conseil de Claude, et poussé d'ailleurs par l'enfantine imitation des procédés des grands hommes, — trait risible et délicieux de toute vraie jeunesse littéraire, — il avait adopté la méthode pratiquée autrefois par Balzac. Couché avant huit heures du soir, il se levait avant quatre heures du matin. Il allumait lui-même son feu et sa lampe, préparés de la veille par les soins de sa sœur, qui avait aussi tout disposé pour qu'il se fît du café sans presque se déranger, à l'aide d'une machine à esprit-de-

vin. Le feu crépitait, la lampe grésillait, l'arome de la liqueur inspiratrice emplissait la chambre close. Il regardait pieusement une photographie de Rosalie et il commençait de travailler. Petit à petit le bruit de Paris grandissait, l'éveil de la vie se faisait comme perceptible. Il posait sa plume pour contempler quelques-unes des eaux-fortes qui tapissaient les murs ou pour feuilleter un livre. Vers six heures, Émilie entrait. A travers les soucis de son ménage, cette sœur fidèle trouvait le loisir de recopier jour par jour les vers que son frère avait composés. Pour rien au monde elle n'aurait souffert qu'un manuscrit de René passât entre les mains des protes et des correcteurs. Pauvre Émilie! qu'elle eût été heureuse d'entendre les applaudissements couvrir la voix de Colette, et que le plaisir de René eût été entier lui-même si la sensation du changement d'âme qui s'était accompli en lui à l'endroit de Rosalie ne fût venu l'attrister vaguement, même à cette minute où la pièce finissait dans un enthousiasme de tout le salon!

— « Vous avez un succès fou, dit la comtesse au jeune homme. Toutes ces petites vont se disputer à qui vous aura chez elle. » — Et comme pour appuyer ce qui n'aurait pu être que de la flatterie d'une gracieuse maîtresse de maison, le jeune homme put entendre, durant le tumulte dont s'accompagna la fin de la pièce, toutes sortes de phrases passer à travers le brouhaha des robes, le bruit des chaises poussées, des saluts échangés : « C'est l'auteur... — Qui?... — Ce jeune homme... — Si jeune!... — Est-ce que vous le connaissez? — Il est bien joli garçon... — Pourquoi porte-t-il les cheveux si longs?... — Moi, j'aime ces têtes d'artistes... — On peut avoir du talent et se coiffer comme tout le monde... — Mais sa comédie est ravissante... — Ravissante... — Ravissante... — Savez-vous qui l'a présenté à la comtesse... — Mais c'est Claude Larcher... — Pauvre Larcher! Regardez comme il tourne autour de Colette... — Salvaney et lui vont se bûcher un de ces jours... — Tant mieux, ça leur rafraîchira le sang... — Est-ce que vous restez pour souper?... » C'était là vingt propos parmi cent autres que René distinguait, avec cette finesse d'ouïe propre aux auteurs, et tandis qu'il s'inclinait, le rouge au front, sous les coups de massue des compliments d'une femme qui venait de l'enlever presque de force à Mme Komof. C'était une personne longue et sèche d'environ cinquante ans, veuve d'un M. de Sermoises, lequel était devenu depuis sa mort « mon pauvre Sermoises », après avoir été, de son vivant, la fable des

clubs à cause de la conduite de sa compagne. Cette dernière avait passé, en vieillissant, de la galanterie à la littérature, mais à une littérature bien pensante et teintée de dévotion. Elle avait su vaguement par la comtesse que l'auteur du *Sigisbée* était le neveu d'un prêtre, et d'ailleurs le caractère romanesque comme répandu sur la petite comédie lui permettait de croire que le jeune écrivain n'aurait jamais rien de commun avec la littérature actuelle, dont elle maudissait vertueusement les tendances, et elle disait à René, avec la solennité qu'elle apportait à l'énoncé de ses idées, — un juge rendant son arrêt n'a pas plus de morgue implacable :

— « Ah ! Monsieur ! quelle poésie ! quelle grâce divine ! C'est du Watteau à la plume. Et quel sentiment !... Cette pièce datera, Monsieur, oui, elle datera. Vous nous vengez, nous autres femmes, de ces prétendus analystes qui semblent écrire leurs livres avec un scalpel, sur une table de mauvais lieu...

— « Madame... » balbutiait le jeune homme, assassiné par cette étonnante phraséologie.

— « Je vous verrai chez moi, n'est-ce pas, continua-t-elle, je reçois les mercredis, de cinq à six. J'ose croire que vous préférerez la société de mon salon à celle de cette excellente comtesse, qui est une étrangère, vous savez. J'ai quelques-uns de ces messieurs de l'Institut qui me font le grand honneur de me consulter sur leurs travaux. J'ai moi-même écrit quelques poésies. Oh ! sans prétention, quelques vers à la mémoire de ce pauvre M. de Sermoises... une plaquette, que j'ai intitulée simplement : *Lis de la tombe*. Vous me direz votre avis, mais en toute franchise... Mme Hurault, monsieur Vincy, » continua-t-elle en présentant l'écrivain à une femme de quarante ans, élégante encore de tournure et de physionomie ; « exquis, n'est-il pas vrai? Un Watteau à la plume. »

— « Vous devez beaucoup aimer Alfred de Musset, monsieur, » dit la nouvelle venue. Elle était la femme d'un homme du monde, auteur, sous le pseudonyme de Florac, de quelques pièces, tombées à plat, malgré la prodigieuse intrigue de Mme Hurault, laquelle n'avait pas, depuis seize ans, donné un dîner auquel n'assistât quelque critique ou un personnage lié avec quelque critique, un directeur de théâtre ou quelque parent du directeur.

— « Qui ne l'aime à mon âge? » répondit le jeune homme.

— « Je me le disais en écoutant vos jolis vers, reprit Mme Hurault, cela me faisait l'effet d'une musique déjà entendue. » Puis, son épigramme une fois lancée, elle se souvint que dans beaucoup de jeunes poètes dort un feuilletoniste futur, et elle corrigea la phrase où venait d'éclater sa cruelle envie de femme de confrère par une invitation : — « J'espère vous voir chez moi, Monsieur ; mon mari, qui n'est pas là, fera votre connaissance avec un grand plaisir ; je suis toujours à la maison le jeudi, de cinq à sept. »

— « Mme Éthorel, M. Vincy, » disait Mme de Sermoises en présentant de nouveau René, mais cette fois à une très jeune et très jolie femme, toute brune, avec une douce pâleur ambrée sur son visage, de grands yeux de velours et une délicatesse presque fragile qui contrastait avec sa voix, presque grave.

— « Ah ! Monsieur, commença-t-elle, que vous savez parler au cœur ! J'aime surtout ce sonnet que Lorenzo récite à un moment... voyons... Le fantôme de l'ancienne année.

— « Le spectre d'une ancienne année... » fit René rectifiant, malgré lui, le vers que la jolie bouche citait à faux, et, avec un pédantisme inconscient, il dissimula un sourire, car c'étaient, ce morceau, deux strophes de six vers chacune et qui n'offraient ni de loin ni de près aucun rapport avec un sonnet.

— « C'est cela, reprit Mme Éthorel, adorable, Monsieur, c'est adorable ! Je reçois le samedi, de cinq à sept. Oh ! unt out petit cercle, si vous voulez me faire le plaisir d'y venir. »

René n'eut pas le temps de remercier, et déjà Mme de Sermoises, en proie à cet étrange délire de la vanité du reflet qui donne à certains hommes aussi bien qu'à certaines femmes le besoin irrésistible et presque naïf de s'instituer le cornac de tout personnage en vue, l'entraînait à une nouvelle présentation. Il dut saluer ainsi Mme Abel Mosé, la beauté la plus éclatante du monde israélite, tout en blanc ; puis Mme de Sauve, tout en rose, et Mme Bernard, tout en bleu. Puis ce fut un retour vers lui de Mme Komof, qui vint le prendre pour l'entraîner auprès de la comtesse de Candale, la descendante aux yeux si fiers du terrible maréchal du xve siècle, et de sa sœur la duchesse d'Arcole. A ces deux noms bien français succédèrent les noms, impossibles à retenir du premier coup, de quelques parentes de la comtesse, et ce furent encore des poignées de main échangées avec les hommes qui se trouvaient auprès de ces dames. René fit ainsi la connais-

sance du marquis de Hère, le plus rangé des élégants, qui vit avec vingt mille francs de rente comme s'il en avait cinquante ; du vicomte de Brèves, en train de se ruiner pour la troisième fois; de Crucé, le collectionneur ; de San Giobbe, le célèbre tireur italien, et de trois ou quatre Russes. Parmi les noms de ces femmes à la mode et de ces hommes de club, la plupart étaient familiers au poète, pour les avoir lus, enfantinement et avec une folle avidité, dans ces comptes rendus de soirées que les journaux du boulevard rédigent à la plus grande édification des jeunes bourgeois en train de rêver à la haute vie. Il s'était façonné, par avance, de cette société riche et plutôt européenne que française, une idée si prestigieuse et si parfaitement fausse, qu'il demeurait tout à la fois ravi et déconcerté de cette réalisation d'un de ses plus anciens songes. Il y avait un extrême atteint dans le décor qui l'enchantait, en même temps que son succès enivrait sa vanité d'auteur. Il rencontrait des sourires sur des bouches si tentantes, des regards flatteurs dans des yeux si beaux, et cela, en lui caressant l'âme, l'affolait aussi de timidité, en même temps que le tourbillonnement des visages lui infligeait une impression d'ahurissement, et la banalité des éloges une involontaire désillusion. Ce qui rend le monde intolérable jusqu'à la nausée à beaucoup d'artistes, c'est qu'ils y viennent, eux, par accès, pour y être en parade, et qu'ils en attendent quelque chose d'extraordinaire, tandis que les personnes qui appartiennent vraiment à une société se meuvent dans l'atmosphère d'un salon avec le naturel et la simplicité d'une habitude quotidienne. Cette indéfinissable déception, cet étourdissement des présentations multiples, cette griserie d'orgueil et cette angoisse de gaucherie poussaient René à chercher son ami Claude, mais il ne le trouvait point. Ses yeux ne rencontrèrent que Colette, qui, descendue de la scène avec son costume aux nuances vives, aux formes anciennes, et ses blonds cheveux tout poudrés, faisait un contraste piquant de couleur avec les habits noirs dont elle était entourée. Elle aussi éprouvait une visible gêne, — qui se manifestait par un peu d'énervement dans le sourire, un peu de défiance dans le fond du regard, et par une rapide manière d'ouvrir sans cesse et de refermer son éventail, — cette gêne de l'actrice subitement transportée hors de son milieu, à la fois fière et troublée de l'attention qu'elle inspire. Elle eut pour René un sourire qui trahissait un plaisir réel de retrouver quelqu'un de

son bord. Elle était en train de causer avec ce personnage au teint de brique dont René savait par la comtesse que c'était Salvaney, le rival de Claude.

— « Ah ! voilà mon auteur, » dit-elle en tendant la main au poète. « Hé bien ! vous devez être content, ce soir... Comme tout a porté !... Allons, Salvaney, complimentez M. Vincy, quoique vous n'y entendiez rien ; et votre ami Larcher, continua-t-elle, il a disparu ?... Vous lui direz de ma part qu'il a failli me faire mourir de rire en scène. Il avait sa mèche, là, qui lui barrait le front, son air de saule pleureur. Pour qui jouait-il son Antony ?... »

Il y avait une cruauté en ce moment dans les yeux brouillés de vert de la jeune femme, dans le retroussis de ses lèvres, et une espèce de haine qui venait de ce que le malheureux Claude était parti sans même la saluer. Elle l'aimait, à sa manière, en le trompant et en le torturant, mais surtout en l'asservissant. Ce lui était une impression de rancune satisfaite que de se moquer ainsi de lui devant Salvaney, et de se dire que le naïf René répéterait à son ami cette phrase.

— « Pourquoi parlez-vous ainsi ? » répondit le jeune homme à voix basse, en profitant de ce que le compagnon de l'actrice échangeait un bonjour avec un de ses camarades, « vous savez bien qu'il vous aime...

— « C'est vrai, » dit Colette très haut en riant de son mauvais rire. « Vous le gobez... je connais la légende... C'est moi son mauvais génie, sa femme fatale, sa Dalila... J'ai tout un paquet des lettres où il me raconte ces histoires... Ce qui ne l'empêche pas de s'enivrer comme un Templier, sous prétexte de me fuir... C'est moi qui l'ai fait jouer, peut-être, et boire, n'est-ce pas, et se piquer avec de la morphine ?... Allons donc !... » et elle haussa ses jolies épaules ; puis gaiement : « La comtesse nous fait signe, il ne reste que les intimes et nous... Salvaney, votre bras, et allons souper. »

Le temps avait en effet passé à travers ces présentations successives, et René, que cette phrase de Colette réveilla soudain de son ébahissement, put voir que le nombre des personnes demeurées dans les salons était très diminué. La comtesse n'avait guère convié plus d'une trentaine de ses hôtes au souper qui devait terminer la soirée. Elle donna elle-même le signal de monter jusqu'à la galerie de l'étage supérieur, où ce souper était préparé, en prenant le bras du plus important de ses invités, un

ambassadeur alors très à la mode dans le Paris élégant et qui s'amuse. Les couples se formèrent et toute la compagnie s'engagea derrière Mme Komof, dans un escalier tout étroit, que décoraient de merveilleuses sculptures sur bois rapportées d'Italie. On arriva ainsi dans une espèce de galerie qui tenait à la fois du boudoir, par le détail fantaisiste de son ameublement, et du salon, par son ampleur. Dans le centre était dressée une longue table garnie de fleurs, chargée de fruits, étincelante de cristaux et d'argenterie ; auprès de chaque assiette, rayonnait une espèce de globe rose encadré de verdure, à l'intérieur duquel brûlait une invisible bougie, — nouveauté anglaise qui fut saluée de légères et gaies acclamations par les convives, lesquels se placèrent ensuite au hasard de leurs convenances réciproques. René, qui, par timidité, s'était trouvé monter seul et parmi les derniers, s'assit de la sorte à une chaise vide entre le vicomte de Brèves et la jeune femme blonde en robe rouge, rencontrée dans l'antichambre, celle dont Claude Larcher lui avait dit qu'elle s'appelait Mme Moraines et qu'elle était la fille du célèbre Bois-Dauffin, l'un des ministres les plus impopulaires de Napoléon III. Ainsi perdu dans ce coin de table, tandis que les conversations commençaient entre Mme Moraines d'une part et son voisin de droite, entre le vicomte de Brèves de l'autre et sa voisine, René put enfin se ressaisir pendant quelques minutes et considérer les convives, derrière lesquels allaient et venaient les domestiques portant les plats, versant les vins... Son regard passait de Colette, qui flirtait en riant avec Salvaney, à Mme Komof, sans doute en train de raconter quelque nouvelle histoire d'expérience spirite, car ses yeux avaient repris leur éclat presque insoutenable, ses traits se décomposaient et sa grande main remuait, faisant scintiller les pierres des bagues, sans qu'elle s'occupât des personnes assises à sa table, elle si courtoise à l'ordinaire, si soucieuse de plaire à chacun de ses hôtes... L'impression de solitude s'établit chez le jeune homme, plus forte encore que tout à l'heure, et au point d'en devenir douloureuse, soit que l'intensité des sensations eût épuisé ses nerfs, soit que le subit passage de son succès à son abandon momentané lui fût un symbole du peu de valeur qu'offrent les engouements du monde. Parmi les femmes qui l'avaient accablé de flatteries, les unes étaient parties ; les autres avaient tout naturellement pris place auprès de leurs amis habituels. A l'autre extrémité de la table, il pouvait comme

retrouver sa propre image dans l'acteur qui avait joué Lorenzo, le seul qui fût resté à souper avec Colette, et qui, tout raide et droit dans son costume de seigneur, mangeait et buvait de grand appétit, sans échanger un mot avec qui que ce fût. Dans cette disposition d'esprit, René se prit à regarder sa voisine, dont la grâce l'avait beaucoup frappé durant la rapide rencontre du vestibule. Il ne s'était pas trompé en la jugeant, dès le premier coup d'œil, comme une créature d'une aristocratie accomplie. Tout en elle donnait la sensation de quelque chose de distingué, presque de trop joli, depuis la délicatesse de ses traits jusqu'à la finesse de sa taille et la minceur de ses poignets. Ses mains semblaient fragiles, tant ses doigts en étaient fuselés et comme transparents. Le défaut de ces sortes de beautés réside dans ce qui fait leur charme même. Excessive, la délicatesse se change en morbidesse, et la grâce trop fine en maniérisme. Chez Mme Moraines, une étude plus attentive découvrait que l'être de grâce enveloppait un être de force, et que cette apparence exquise cachait une femme bien vivante, dont la santé se révélait à toutes sortes de signes. Cette jolie tête reposait sur une nuque énergique où l'or pâle des cheveux se bouclait en mèches drues et serrées. Aucune maigreur ne déshonorait ses épaules pleines. Quand elle souriait, elle montrait des dents aiguës et blanches, et la manière dont elle faisait honneur au souper témoignait que son estomac avait résisté sans peine aux innombrables causes de fatigue qui pèsent sur les femmes à la mode, depuis la pression du corset jusqu'aux épuisantes veillées, sans parler des quotidiens dîners en ville. Les yeux de Mme Moraines, d'un bleu pâle et doux, devaient rappeler à un songeur le souvenir d'Ophélie et de Desdémone ; mais ils nageaient dans cette espèce d'humide radical où les naïfs observateurs d'autrefois voyaient le signe de la vie profonde, et la fraîcheur des paupières attestait les sommeils heureux où le tempérament se répare tout entier, comme l'éclat du teint démontrait un sang riche et rebelle à toute anémie. Pour un médecin philosophe, le contraste entre le charme presque idéal de cette physionomie et l'évident matérialisme de cette physiologie devait fournir prétexte à des réflexions de défiance. Mais le jeune homme qui considérait à la dérobée la jeune femme, tout en déchiquetant du bout de sa fourchette un morceau de chaufroid posé devant lui, était un poète, c'est-à-dire le contraire d'un médecin et d'un philosophe ; au lieu d'analyser, il

se mit à jouir avec délice de ce voisinage. Sans qu'il s'en doutât, il avait, durant cette soirée, subi un ensorcellement de sensualité qui se résumait, pour ainsi dire, dans cette femme de tous points désirable, autour de laquelle flottait un subtil et pénétrant arome. En fidèle disciple des maîtres du Parnasse, il avait eu, pendant une époque de son adolescence, l'enfantine manie des parfums, et il aspira longuement cette fine, cette tiède odeur; il reconnut l'héliotrope blanc, et il se souvint d'avoir un jour, en proie à la nostalgie des tendresses raffinées, écrit une fantaisie rimée où se trouvaient ces deux vers :

L'opoponax alors chanta dans l'ombre douce
L'histoire des baisers que nous n'aurons pas eus...

Invinciblement, le naïf désir qu'il avait exprimé à Claude Larcher, tandis que la voiture les emportait, celui d'être aimé d'une femme pareille à celle dont il entendait à cet instant le joli rire, le mordit au cœur de nouveau. Ah! mirage! mirage! Cette heure allait passer, sans qu'il échangeât même un mot avec cette créature de rêve, plus éloignée de lui que s'il en eût été séparé par mille lieues. Savait-elle seulement qu'il existât? Et, à la minute même où il se formulait cette triste certitude, il sentit son cœur battre plus vite. Mme Komof, revenue à elle après son exaltation du début du souper, avait sans doute aperçu la détresse peinte sur le visage du jeune homme; d'un bout de la table à l'autre, elle jeta cette phrase au vicomte de Brèves : « Voulez-vous me rendre le service de présenter M. Vincy à sa voisine. » René vit les beaux yeux bleus se tourner vers lui, la tête blonde s'incliner et un sourire de sympathie se dessiner sur cette bouche qu'il venait de comparer en pensée à une fleur, tant elle était fraîche, pure et rouge. Il attendait de Mme Moraines le compliment banal dont il avait été comme écrasé toute la soirée, et il eut la surprise que la jeune femme, au lieu de lui parler aussitôt de sa pièce, lui dit simplement, prolongeant avec lui la conversation qu'elle venait d'avoir avec son voisin :

— « Nous parlions avec M. Crucé du talent que M. Perrin déploie dans la mise en scène. Vous souvenez-vous, Monsieur, du décor du *Sphinx?...* »

Elle parlait avec une voix douce, légèrement voilée, et qui ressemblait à sa nuance de beauté, indéfinissable attrait qui

achève de rendre irrésistible le charme d'une femme pour ceux qui le subissent. René se sentit enveloppé par cette voix, comme par le parfum qu'il respirait davantage encore, maintenant qu'elle s'était tournée vers lui. Il lui fallut un effort pour répondre, tant cette sensation l'envahissait. Mme Moraines vit-elle son trouble? en fut-elle flattée comme toute femme est flattée de recevoir cet hommage d'une timidité qui ne peut pas se dissimuler? Toujours est-il qu'elle sut l'art de franchir ces premières étapes de la conversation, si difficiles entre une femme du monde et un admirateur effarouché, avec tant de grâce qu'après dix minutes René lui parlait presque en confiance, exposant, avec une certaine éloquence naturelle, ses idées à lui sur le théâtre et se confondant en éloges passionnés de ce que ses amis lui avaient rapporté des représentations organisées par Richard Wagner à Bayreuth. Mme Moraines l'écoutait, en le regardant de la manière dont ces grandes comédiennes de salon savent regarder l'homme connu qu'elles ont entrepris de séduire... Si on avait dit à René que cette charmante personne se souciait de Wagner et de la musique comme de sa première robe longue, vu qu'elle ne se plaisait vraiment qu'aux petits théâtres d'opérette, — il en serait demeuré aussi stupide que si le joyeux tumulte dont s'égayait en ce moment la table se fût changé en une clameur d'épouvante. Colette, qui avait bu sans doute deux doigts de champagne de plus qu'il n'aurait fallu, riait, à deux pas de lui, d'un rire un peu trop haut. Les appellations familières s'échangeaient entre les convives, et, dans ce bruit, il écoutait la voix de la jeune femme lui dire :

— « Que cela fait du bien de rencontrer un poète qui sente véritablement en poète!... Je pensais que l'espèce en était perdue... Voulez-vous me croire? » ajouta-t-elle avec un sourire qui, renversant les rôles, la métamorphosait, elle, la grande dame, en une personne intimidée devant une supériorité indiscutable; « tout à l'heure, dans le salon, j'allais demander de faire votre connaissance. J'avais tant aimé le *Sigisbée!*... Et puis : à quoi bon? me suis-je dit... Et voyez, le hasard nous a mis l'un à côté de l'autre... Vous n'aviez pas l'air de vous amuser beaucoup, continua-t-elle finalement, pour un triomphateur...

— « Ah! Madame, fit-il, si vous saviez, » — et, obéissant à l'irrésistible attrait qui déjà émanait pour lui de cette femme, — « vous allez me trouver bien ingrat... Toutes ces dames ont été

charmantes d'indulgence... Mais je ne peux pas vous expliquer pourquoi leurs compliments me glaçaient.

— « Aussi ne vous en ai-je pas fait, » dit-elle; et comme négligemment : « Vous n'allez pas beaucoup dans le monde ?

— « Vous ne vous moquerez pas trop de moi, » dit le jeune homme avec une rougeur d'enfant sur ses joues et cette grâce dans le naturel qui faisait le charme de son être, — « c'est ma première sortie; oui, avant cette fête, ajouta-t-il en lisant une curiosité dans le regard de celle à qui il parlait, je ne connaissais le monde que par les romans que j'ai pu lire... Je suis un vrai sauvage, vous voyez...

— « Mais, dit-elle, comment passez-vous vos soirées?...

— « J'ai tant travaillé jusqu'à ces derniers temps, répondit le jeune homme; je vis avec ma sœur, et je ne connais presque personne.

— « Et qui vous a présenté à la comtesse? reprit Mme Moraines.

— « Un de mes amis que vous devez connaître, Claude Larcher.

— « Un charmant homme, fit-elle, et qui n'a qu'un défaut, celui de penser beaucoup de mal des femmes. Ne le croyez pas trop, ajouta-t-elle, avec ce même sourire un peu timide, vous vous gâteriez... Ce pauvre garçon a toujours eu la spécialité d'aimer des coquettes et des coquines, et il a la faiblesse de croire que toutes leur ressemblent. »

En prononçant cette phrase, ses yeux exprimaient la plus délicate tristesse. Il y avait de tout sur son joli visage, depuis la fierté d'une personne qui a dû souffrir, comme femme, des cruautés d'un écrivain misogyne, jusqu'à de la pitié pour Claude, et aussi une espèce de crainte discrète que René ne fût induit à mal juger les choses du cœur, qui impliquait une muette estime de sa nature. Un silence suivit, pendant lequel le jeune homme se surprit à se réjouir que son ami fût absent. Il aurait souffert s'il lui avait fallu, après ce souper, entendre des paradoxes outrageants comme ceux que l'amant jaloux de Colette avait débités dans la voiture, durant le trajet de la rue Coëtlogon à la rue du Bel-Respiro. Ah! qu'il avait eu raison de protester en lui-même contre les flétrissantes théories de Claude, même avant de connaître une seule de ces femmes de la haute société vers lesquelles l'attirait une invincible espérance de rencontrer celle qu'il aime-

rait sans retour ! Et il écoutait Mme Moraines parler des mélancolies que cache si souvent la vie mondaine, des vertus secrètes qui s'y dissimulent sous la frivolité apparente, des œuvres de charité, par exemple, auxquelles prenaient part telle et telle de ses amies... Elle disait cela, simplement, doucement, sans qu'une seule intonation trahît autre chose qu'un profond amour du Bien et du Beau, et puis, avec une espèce de divine pudeur, d'avoir ainsi étalé ses sentiments, et comme on se préparait à se lever de table :

— « Voilà une conversation bien étrange pour un souper, fit-elle ; on a dû vous dire tant de cinq à sept que je n'ose pas vous prier de venir chez moi... Quand vous passerez par là, les jours d'Opéra, avant de dîner, j'y suis toujours. Vous verrez mon mari, qui n'était pas ici ce soir... Il était souffrant... Il a voulu que je vienne, à cause de la comtesse, qui nous avait tant priés... Ce qui prouve, ajouta-t-elle en serrant la main du jeune homme, qu'on est quelquefois récompensée de remplir ses devoirs, même ceux du monde. »

Paul Bourget

(A suivre.)

POURQUOI ?

Que cela me rende rêveuse,
Voilà ce que je sais très bien;
Mais heureuse ou bien malheureuse...
En vérité, je n'en sais rien :
Je chante, je ris, je suis folle,
Et je cours comme un oiseau vole;
Puis, tout à coup, je ne sais quoi
M'oppresse, qui n'est pas sans charmes,
Et je me mets à fondre en larmes...
Pourquoi?

C'est hier qu'à la dérobée,
Ainsi, toute seule et tout bas,
Ma première larme est tombée...
Et cela ne s'arrête pas!
Tout le long du jour, je soupire
A me faire éclater de rire,
Et toute la nuit, en émoi,
Je fais et je refais un rêve
Qui jamais, hélas! ne s'achève...
Pourquoi?

Parfois j'ai des torpeurs étranges,
Je reste là, les yeux au ciel,
A regarder passer les anges,
Ce qui ne m'est pas naturel;
Je suis vaguement inquiète,
Il me vient des mots de poète:

Espoir! amour! extase! foi!
Et je me répète à moi-même
Pendant des heures : je vous aime!
Pourquoi?

Ah! que je voudrais être belle!
Avoir vingt ans comme ma sœur :
On lui dit : « Vous » « Mademoiselle »...
Des choses pleines de douceur,
D'une voix qui m'est inconnue...
Mais moi, la dernière venue,
On me dit : « Petite » ou bien : « Toi ; »
On m'embrasse sans prendre garde
Et personne ne me regarde...
Pourquoi ?

Encore, si j'étais malade,
Être malade est si joli!
On prend un petit air maussade,
On va de sa chaise à son lit
Dans une longue robe blanche ;
On se tient comme un lis qui penche ;
On est pâle !... tandis que moi
Je me porte bien, je suis rose.
Oh! quelle insupportable chose!
Pourquoi !

Mais se peut-il qu'on s'évertue
A pleurer ainsi dans les coins?
On dit que le chagrin nous tue ;
S'il me faisait maigrir, au moins.
Et tenez ! cela recommence,
Si ce n'est pas de la démence.
Mais, enfin, qu'est-ce que j'ai ? quoi?
Oh! quel service il va me rendre,
Le premier qui saura m'apprendre
Pourquoi ?

Édouard Pailleron,
De l'Académie française.

(Extrait du *Théâtre chez Madame.* — Calmann Lévy, éditeur.)

LES NOUVEAUX FUSILS

LA DIMINUTION DE CALIBRE ET LA RÉPÉTITION

Les esprits superficiels ou les personnes qui ne sont pas au courant des nécessités balistiques du jour trouvent le fusil Gras suffisamment perfectionné, et croient que nous pourrions nous mesurer, sans grand désavantage, avec un adversaire muni d'armes à répétition et de petit calibre.

C'est une très grave erreur, qu'il importe d'autant plus de déraciner que les perfectionnements en cours d'étude du fusil de l'infanterie sont principalement destinés à affaiblir la supériorité qu'a acquise dans ces derniers temps l'artillerie, et à rendre aux troupes à pied la place tactique qu'elles doivent occuper dans les combats.

Pour arriver à ce résultat, on a dû chercher à augmenter la portée des petites armes, tout en leur conservant une justesse suffisante aux longues distances; c'est là le but principal de la réduction du calibre.

La diminution du diamètre de l'âme du fusil d'infanterie à 8 ou 9 millimètres permet d'augmenter la longueur du projectile, en diminuant son poids.

Il résulte de cette double modification :

1° Que la balle étant plus légère sort du canon avec une plus grande vitesse initiale (500 mètres au lieu de 380), et, par conséquent, donne une trajectoire plus tendue aux petites distances;

2° Que le projectile ayant un calibre de plus en longueur (relativement à sa section transversale), la résistance de l'air est de

1/3 moins considérable; par conséquent, la vitesse initiale se perd moins et la trajectoire est plus tendue aux grandes distances; tension qui amène, comme on sait, une plus grande justesse et une plus grande portée.

Le tir du fusil de 8 millimètres peut ainsi atteindre, à 2,400 mètres, la même justesse que le fusil actuel à 1,800 mètres.

L'infanterie peut donc, avec ce nouvel engin, se défendre contre l'artillerie adverse jusqu'à 2,400 mètres de distance; d'autre part, pour résister à la justesse remarquable, à l'énorme portée et à l'effet destructif effroyable des nouveaux canons, il est indispensable de fournir des feux nourris contre l'artillerie; or, dans l'état actuel des armes portatives, cette accroissance de densité du feu ne peut avoir lieu qu'en augmentant le nombre de fusils mis en ligne, c'est-à-dire en plaçant les troupes à rangs serrés; ce mode de formation offre plus de prise au feu de l'artillerie que l'ordre en tirailleurs, de sorte que l'infanterie se trouve dans l'alternative de subir le feu des canons opposés, sans pouvoir leur répondre efficacement, ou de s'exposer à de plus grandes pertes, si elle se masse pour les faire taire. C'est de cette nécessité d'augmenter la densité du feu, par la rapidité du tir et non par le renforcement des tireurs, qu'est née l'arme à répétition.

Jusqu'à la guerre de 1870, les officiers de notre infanterie croyaient qu'il suffisait de savoir se battre contre l'infanterie adverse pour s'assurer le succès. Ils pensaient que, comme en Italie, en Crimée et au Mexique, la baïonnette avait raison du nombre et de la force; mais la guerre de 1870, en mettant en lumière le rôle prépondérant de l'artillerie prussienne dans presque toutes les batailles livrées, nous apprit qu'il fallait désormais compter avec un nouveau facteur, l'artillerie, le plus important de tous, parce qu'il exerçait son action au delà de la portée des armes des autres troupes.

Ainsi que nous venons de l'établir, les perfectionnements à faire subir à notre armement sont de deux genres différents : l'un, *la diminution de calibre,* a pour objet d'étendre la portée et de tendre la trajectoire; l'autre, *la répétition,* doit servir à l'augmentation de la vitesse de tir.

Il serait avantageux pour le pays que ces modifications fussent exécutées simultanément; mais, dans le cas où un obstacle s'opposerait à ce qu'on les fît marcher de front, il serait nécessaire de déterminer préalablement quel est celui des deux changements

auquel on devrait accorder la préférence. La France et l'Allemagne sont à ce sujet dans un ordre d'idées complètement opposé.

Tandis que de l'autre côté du Rhin le fusil à répétition a été adopté, fabriqué au nombre de plus de 1,500,000 et mis entre les mains des troupes, en France, nos commissions ne semblent pas se préoccuper outre mesure de cette nouvelle révolution balistique, elles restent sur leur dada favori : la réduction de calibre et la tension de la trajectoire, quitte à arriver à produire une arme excellente lorsque le moment de s'en servir sera passé.

Il est à remarquer que toutes les fois qu'une innovation s'est produite dans l'augmentation de la vitesse du tir de nos fusils ou de nos canons, les comités se sont obstinés à chercher la réduction de calibre et nous ont fait perdre le bénéfice des progrès accomplis, en laissant à nos adversaires l'avantage des nouvelles armes.

En 1860, la Prusse avait muni toute son armée du fusil Dreyse, se chargeant par la culasse ; c'était une mauvaise arme au point de vue balistique, elle ratait une fois sur quatre, crachait par le tonnerre d'une manière inquiétante et avait une trajectoire très peu tendue ; mais c'était une arme à tir rapide, comparée à nos fusils se chargeant par la bouche.

La commission de Vincennes et le comité d'artillerie travaillaient, pendant ce temps, à réduire le calibre de l'arme, d'abord de 18 à 15 millimètres, et ensuite à 11 millimètres 1/2.

Tous les deux repoussaient les armes se chargeant par la culasse, comme n'étant pas suffisamment perfectionnées et comme dangereuses à cause du gaspillage des munitions. Bref, on rejeta le système, et on en laissa le monopole à la Prusse, qui en fit Sadowa et l'empire d'Allemagne.

Il est vrai que, poussée par l'opinion publique, l'artillerie fut obligée, en 1866, d'adopter enfin une arme se chargeant par la culasse, supérieure au fusil prussien. Elle céda pour le fusil, mais resta réfractaire aux canons se chargeant par l'arrière et s'entêta dans l'étude des pièces de petit calibre, de 5 et 7 centimètres, se chargeant par la bouche.

Il en résulta qu'en 1870 nos artilleurs se trouvèrent désarmés devant l'artillerie allemande, et que cette infériorité écrasante de notre artillerie paralysa tous les mouvements tactiques de nos troupes.

C'est donc l'adoption anticipée par la Prusse du fusil et du ca-

non se chargeant par la culasse qui a fait l'empire d'Allemagne, tandis que c'est notre indolence à entrer assez tôt dans le mouvement des nouvelles armes qui nous a causé la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

L'adoption d'un fusil à *tir plus rapide* que celui des Allemands est seule capable de nous les rendre.

Une partie de l'opinion publique, en France, étant encore hostile à l'adoption des armes de ce système, nous croyons devoir réfuter les arguments que les esprits timorés mettent en avant pour s'opposer à l'introduction dans notre armée des armes à tir vraiment rapide.

Les principaux reproches qu'on fait habituellement à ces armes sont d'amener une consommation trop grande de munitions, de nuire à la justesse de tir, et de favoriser la défensive aux dépens de l'offensive, par conséquent d'être défavorables à la tactique française, dont l'offensive est la dominante consacrée.

Ces accusations sont plus superficielles que fondées.

En ce qui concerne la trop grande consommation de munitions, il est facile de démontrer qu'il est possible de ne pas brûler plus de cartouches avec des armes à répétition qu'avec des armes ordinaires, quelle que soit la rapidité de tir qu'elles procurent.

Il suffit pour cela de diminuer, dans la mesure voulue, la densité de la ligne de combat, et de la mettre en rapport inverse de la rapidité de tir fournie par l'arme employée.

Si l'on possède une arme tirant deux fois plus vite que d'habitude, on met en ligne deux fois moins de monde.

Les soldats armés à répétition tirent, il est vrai, chacun deux fois plus de cartouches que s'ils avaient une arme ordinaire entre les mains; mais, comme ils sont deux fois moins nombreux, la quantité totale de munitions dépensée par la compagnie ou le bataillon qui fournit les tirailleurs reste la même que si le feu était fourni par un nombre double de tireurs, usant d'une arme moitié moins rapide.

Dans les deux cas, la troupe consomme le même nombre de cartouches, mais la formation réduite présente l'avantage de n'exposer que la moitié des cibles humaines aux coups de l'ennemi, par conséquent de diminuer les pertes subies et en même temps de n'engager que la moitié des troupes que l'adversaire, moins bien armé, serait obligé de mettre en ligne pour produire le même effet; par suite, le fusil à tir rapide permet de con-

server des troupes fraîches, alors que l'adversaire a usé toutes les siennes.

Du reste, il est à remarquer qu'à mesure que la rapidité de tir des armes s'est augmentée, la densité de la formation employée a diminué dans la même proportion.

Avec le fusil à pierre, qui fournissait deux coups à la minute, on se formait sur trois rangs, c'est-à-dire neuf hommes par deux mètres de front (1).

Avec le fusil à piston, qui tirait trois coups, on se mit sur deux rangs de profondeur, ou six hommes par deux mètres (*trois hommes par mètre*). Avec le fusil se chargeant par la culasse, qui tirait neuf coups (trois fois plus vite), un homme seulement. Il est donc probable que si l'on arrive à tirer deux ou trois fois plus vite qu'aujourd'hui, on ne mettra plus sur la chaîne qu'un homme chaque deux ou trois mètres de la ligne de combat.

La diminution dans la précision du tir, résultant de l'emploi des armes à répétition, n'est qu'apparente, car les tireurs peuvent se diviser en deux classes : les habiles, qui conservent assez de sang-froid pour viser sous le feu de l'ennemi, ceux-là ne sacrifient pas la précision à la vitesse, et les affolés, qui tirent sans viser, et dont l'arme à répétition n'augmentera pas la maladresse.

Enfin, il reste le défaut adressé aux armes à répétition, d'être antifrançaises, en favorisant la défensive au détriment de l'offensive. C'est le contraire qui a lieu ; la rapidité du tir produit des effets terribles, qui détruisent en peu de temps les formations massées, qu'elles agissent offensivement ou qu'elles servent de réserve dans la défense.

L'arme à répétition a donc pour effet immédiat d'*individualiser* le combat et de rendre presque impossibles les attaques en masse, dans lesquelles l'individualité de l'homme est noyée au milieu de l'action générale.

La rapidité de tir favorise donc l'action de nos soldats, dont l'intelligence et la valeur personnelles sont certainement supérieures à celles de toutes les autres troupes de l'Europe.

Jusqu'ici, les armes à répétition sont seulement à leur début dans toutes les armées de l'Europe, sauf pour l'Allemagne, qui possède, dit-on, une grande quantité de fusils à répétition, dont

(1) Chaque homme occupe dans le rang environ 70 centimètres de front, c'est-à-dire 3 files par 2 mètres $3 \times 0^{m},70 = 2^{m},10$.

500,000 seraient déjà entre les mains des troupes, particulièrement dans celles de l'Alsace-Lorraine ou des garnisons allemandes frontières de notre pays. L'Allemagne a donc sur nous une avance matérielle dans le perfectionnement de l'armement ; il serait ridicule de le nier.

L'*Italie* a franchement adopté le fusil Wetterli à répétition, qui n'est qu'une adaptation du fusil suisse répétiteur au fusil actuellement en service dans la Péninsule; la fabrication en est poussée rapidement, et avant quelques mois une grande partie de l'armée italienne sera munie du nouvel armement.

L'*Autriche* a pris le Manlicher de petit calibre à répétition et à magasin renouvelable ; elle possède l'arme la plus perfectionnée de toutes celles qui sont actuellement adoptées ou en voie de l'être dans les diverses puissances de l'Europe. La fabrication est en train, et d'ici quelques mois une grande partie de l'armée autrichienne sera munie de l'engin le plus redoutable qui ait été encore employé dans les armées modernes.

La *Russie* suit la France dans ses nombreux tâtonnements. Ses généraux et ses artilleurs voudraient éviter, comme les nôtres, la trop grande rapidité du feu; ils sont surtout préoccupés par la diminution du calibre et sont aussi peu avancés que nous.

L'*Espagne* est comme la Russie, elle cherche un modèle neuf et attend que la France lui ait donné le signal.

L'*Angleterre* voudrait conserver son système à bloc, tout en réduisant le calibre de ses armes (Martini Henry), qui est aujourd'hui le plus grand de toute l'Europe. Les commissions anglaises ne sont pas encore fixées sur l'arme à adopter. Ici encore il y a résistance aux armes à tir trop rapide.

Parmi les *petits États,* les uns ont déjà adopté les types admis par les grandes puissances, les autres attendent que les grands États sous l'influence desquels ils se trouvent se soient prononcés.

La *Turquie* a commandé 200,000 Maüser à répétition, en Allemagne.

Le *Portugal* a adopté le Kropatcheck français.

La *Roumanie* penche pour le Rubin suisse à répétition, etc., etc.

... Mais la fabrication de ces armes n'est pas encore exécutée en grand.

De toutes les armes à répétition adoptées provisoirement par

les divers États de l'Europe, le fusil *Manlicher* est certainement celui qui donne la plus grande vitesse de tir. Outre l'ingéniosité de construction qu'il présente, il possède encore l'avantage de permettre de renouveler le magasin ou réservoir à cartouches, c'est-à-dire qu'il est à chargeur, comme le *Lee* américain.

Lorsque le magasin est épuisé, le soldat enlève le chargeur vide et le remplace instantanément par des chargeurs pleins de cartouches, qu'il a dans les deux gibernes qu'il porte attachées à son ceinturon de chaque côté du corps.

Le temps nécessaire pour charger le magasin est à peu près le même que celui qu'on emploie à mettre une cartouche dans le canon pour les armes se chargeant par la culasse ordinaire, ou dans les fusils à répétition lorsqu'on charge coup par coup, c'est-à-dire une seconde environ.

Nous demandons pardon à nos lecteurs de l'exposition un peu aride que nous sommes obligés de faire de ce système, quoique nous ayons réduit les détails techniques à leur plus simple expression; mais le système autrichien tranche comme principe sur la plupart des types adoptés en Europe, et il est important qu'aujourd'hui, où tout le monde concourt à la défense du pays, chaque citoyen puisse comparer les armes des divers systèmes, afin d'utiliser d'une manière intelligente celle que nous avons entre les mains.

Dans les fusils à répétition ayant un tube magasin sous le fût, le *Maüser* allemand, le *Wetterli* italien, le *Kropatcheck* français, le *fusil de la Normale* et autres types à répétition du même système, l'opération du renouvellement du magasin n'est pas possible sous le feu, de sorte que, lorsque le réservoir est épuisé, le soldat est obligé de revenir au tir coup par coup; le feu à répétition ne peut plus se prolonger.

On a bien, pour éviter cet inconvénient, placé sur les armes un *interrupteur,* qui permet de fermer le magasin tout chargé et de le conserver pour les moments extrêmes ou pour la dernière phase du combat; mais, outre qu'il est excessivement délicat de déterminer le moment psychologique où l'on doit employer la répétition, et encore plus difficile d'empêcher le soldat d'user sa réserve de cartouches avant l'ordre, on se demande ce qui arriverait si les troupes auxquelles on a présenté le tir à répétition comme la dernière ressource à employer, ou comme un moyen de combat d'un effet irrésistible, avaient épuisé leurs magasins

avant que l'effet moral ou matériel prévu se fût produit. Et, dans bien des cas, sept ou huit cartouches à répétition ne suffiront pas pour avoir une influence sensible sur l'issue des opérations.

Le moral d'hommes trompés dans leur attente ne résistera pas certainement à la désillusion que leur causera la reprise du tir coup pour coup, alors que le feu à répétition, sur lequel ils comptaient, n'aura pas produit l'effet attendu.

Le fusil autrichien, quoique n'étant pas encore la dernière expression du fusil à répétition, renferme deux progrès considérables : la puissance balistique et la prolongation du tir rapide. Cette arme est appelée à donner aux troupes qui en seront munies une force morale et une puissance destructive qu'aucun type encore en service en Europe ne possède. Il est bon de le savoir, et de s'en souvenir au besoin.

Le fusil à répétition adopté récemment par l'Allemagne est une transformation du fusil Maüser actuellement en service dans son armée; mais comme il serait impossible, dans une modification des armes existantes, de faire servir tout à la fois la boîte de culasse, le fût et une partie des autres pièces du mécanisme, on a mieux aimé faire un fusil entièrement neuf que de modifier l'ancienne arme à un prix trop élevé.

Ce fusil neuf est de même calibre et de même mécanisme que l'ancien; c'est une arme à *verrou* à extracteur *vertical* comme le Gras; il est à peu près semblable au Kropatcheck français, dont il partage les défauts.

L'arme est lourde, mal équilibrée, le poids (le centre de gravité) trop en avant.

Les cartouches du *tube-magasin* placées bout à bout peuvent s'enflammer si l'on repose l'arme trop brusquement à terre, ou si, dans le tir, une cartouche ayant une amorce sensible heurte avec force la balle de la cartouche qui la suit dans le tube (1).

La vitesse de tir est peu considérable, 12 coups à la minute, au maximum; ce petit accroissement du nombre de balles lancées

(1) Les Américains avaient évité cet inconvénient pour le Spencer et le Winchester, armes à magasin tubulaire, dans lesquelles l'explosion du magasin était très fréquente pour les causes que nous avons énumérées.

Ils employaient, pour ce système, des cartouches à percussion annulaire *(périphérique)*. Dans cette disposition, l'amorce étant dans le bourrelet de la cartouche, la balle qui frappait au centre ne pouvait pas amener de départ accidentel dans le magasin.

sur l'ennemi est loin de compenser le surcroît de poids et de complication de l'arme.

Les commissions allemandes étudient parallèlement à celles des autres puissances les armes de petit calibre; un des promoteurs de la nouvelle doctrine des armes à feu, le docteur Heebler de Calsruhe, s'est même acquis une grande notoriété dans cette question.

Il existe en ce moment en France quatre types de fusils en service : le Gras 1874, que tout le monde connaît; le Kropatcheck français, en usage dans la flotte, dans l'infanterie de marine et quelques régiments d'infanterie de terre, et deux autres modèles que le ministère désire tenir secrets, autant que possible, le Gras à répétition et le fusil Lebel ou de la Normale.

Quoique le mystère dont on entoure ces deux dernières armes soit le secret de polichinelle, nous voulons bien cependant le respecter, afin qu'on ne puisse pas nous accuser de manquer de patriotisme à ce sujet!

Mais ce qu'il nous est permis de dire, sans commettre d'indiscrétions, c'est ce que la plupart des journaux ont inséré par petites parties dans leurs colonnes, à savoir que les fusils en essai sont de petit calibre, à verrou et à magasin tubulaire.

Ces données sont suffisantes pour qu'on puisse, à peu de chose près, déterminer la justesse, la portée, la tension et la vitesse de tir des nouvelles armes, et les comparer aux types en usage ou en préparation dans les autres puissances.

Les nouveaux fusils français à calibre réduit sont de la même famille que le Manlicher autrichien et le Rubin suisse, adopté par la Roumanie; leur portée, leur tension et leur justesse sont à peu près semblables.

La justesse du fusil Rubin, surtout aux grandes distances, est à peu près double de celle du Gras, ou de celle du fusil allemand à répétition.

La portée dirigeable est de 3,000 mètres; le but en blanc ordinaire est de 260 mètres, il peut aller à 325 mètres en visant aux pieds dans le tir sur des hommes debout. Avec la poudre (anglaise) Curtis Hervey et la balle de 15 grammes, la vitesse initiale est de 580 mètres à la seconde.

La tension se conserve beaucoup aux grandes distances, ce qui permet d'augmenter la portée du tir efficace; la pénétration est

fort grande, avantage considérable contre les charges de cavalerie.

Le verrou est un système de fermeture défectueux et dont le maniement ralentit la vitesse du tir, attendu qu'il demande deux mouvements pour ouvrir le tonnerre, tourner et tirer, et deux pour le fermer, pousser et tourner le levier; tandis que les armes à levier-pont n'exigent que deux mouvements pour le même objet, ouvrir et fermer.

Quant au tube-magasin, c'est un système dont les inconvénients sont connus, et que nous développerons à propos de tous les autres systèmes de ce genre adoptés en Europe par un grand nombre d'États.

En somme, le fusil français *Lebel* est en avance sur les armes adoptées par l'Allemagne et par l'Italie, au point de vue du calibre, mais il ne présente aucun avantage en ce qui concerne la vitesse du tir et le système de répétition, qui est pour ainsi dire identique.

Il est de même valeur balistique que le fusil Manlicher autrichien, mais il est en retard sur celui-ci en ce qui concerne la répétition, le Manlicher pouvant tirer 24 coups à la minute pendant trois ou quatre minutes, et le nouveau fusil français n'en pouvant tirer au maximum que 12 pour la première minute et 10 pour les suivantes.

Lieutenant-colonel Oméga.

L'ADORÉE [1]

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

... Parfois elle hausse les épaules et, d'une voix un peu dure, lentement, comme lorsqu'on dicte de suprêmes volontés, s'écrie, en dardant sur moi ses claires prunelles :

— Vous avez tort d'être jaloux, de douter de mon affection... Je peux être froufrou, coquette, fantasque, — quelle femme ne l'est pas à mon âge ! — mais j'ai la loyauté d'un homme... Le jour où je ne vous aimerai plus, je vous le dirai à cœur ouvert et nous nous séparerons... Les mensonges où l'on s'avilit me répugnent, et j'ai le dégoût de celles qui se partagent, qui appartiennent autant à leur mari qu'à leur amant...Je ne vous tromperai jamais, je ne tenterai pas de vous leurrer par de fausses tendresses... Et si je me reprenais pour un autre, si par trop d'injustice vous me poussiez à commettre quelque folie, à en finir, ce serait irréparable, et vous me deviendriez aussi étranger que les hommes qui passent dans la rue !

Et je sens qu'elle est franche, qu'elle dit l'absolue vérité. Je lui réponds n'importe quoi en affectant de sourire, comme s'il ne s'agissait que d'une gaminerie brusque de petite fille, mais j'ai le cœur angoissé d'une instinctive crainte.

Que deviendrais-je, hélas ! si Marthe m'abondonnait, si je la perdais ?

... Paris se vide et presque tous les hôtels de notre rue ont les persiennes closes. Je ne rencontre plus personne au Bois, le

(1) Voir les numéros des 25 septembre, 10 et 25 octobre 1887.

matin. Quand partirons-nous ? où irons-nous ? J'attends avec de sourdes impatiences la volonté de Marthe. J'ai hâte de voir les housses sur les meubles et des malles étalées au milieu des chambres ; les robes, les cartons à chapeaux joncher pêle-mêle le lit, les chaises, le canapé. J'ai hâte d'enlever ma femme comme une amoureuse, de fuir avec elle.

Ce serait le bonheur, la fin de nos querelles, la guérison, le repos, surtout si elle consent à brûler Deauville, à déserter cette plage morte où l'on se bat les flancs pour paraître, l'on change de toilette quinze fois par jour, et où la mer pourrait se remplacer par une toile de fond.

Je pense sans cesse à Champrelles, où Marthe passait toutes ses vacances de pensionnaire, à ce vieux château dont nous avons hérité après la mort de ma belle-mère. Il fut une des étapes de notre voyage de noces. J'aperçois comme en un mirage le parc profond et ombreux, les buissons de roses, la terrasse qui domine les champs et les bois, la maison avec son grand air seigneurial et la rivière verte, calme, qui coule lentement sous les arbres. J'en ai la nostalgie, mais je me garde de le dire à Marthe, de lui exprimer ce souhait. Les cerisiers doivent être couverts de fruits. Le parc doit être en fleurs. Je n'en parle que deçà delà, comme distraitement... Marthe, ainsi que toutes les femmes, se révolterait aussitôt si je semblais vouloir lui imposer mon désir et combattre ses hésitations. Elle se cabre quand elle sent trop la bride...

... Marthe m'a deviné. Nous partons ce soir pour Camprelles. J'ai de la joie plein le cœur...

Ce deuxième cahier est daté de Champrelles.

J'y ai trouvé entre les pages comme en un livre d'amour des fleurs sèches qui avaient jauni, un portrait de Mme de Treillemont quand elle était jeune fille, et par places, sur les phrases écrites d'une longue écriture élégante, presque féminine, des taches rondes de larmes qui ont éclaboussé le papier.

Que de fois le pauvre fou a dû pleurer en relisant l'exquise et suprême idylle de ses derniers jours de bonheur !

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Je la voyais de loin toute blanche dans l'ombre verte des pla-

tanes. Elle avait une robe de mousseline que le vent secouait de légers frissons, un corsage noué d'un ruban qui lui cerclait la taille et une collerette de gaze d'où émergeait son joli cou fuselé. Ses cheveux faisaient une tache de lumière sous le large chapeau de paille auquel elle avait piqué des brins de clématite. Elle marchait à petits pas flâneurs par l'étroite allée que jalonnent des faunes de marbre au sourire pareil. Et sa silhouette souple se reflétait longue, vague, fuyant comme un sillage dans l'eau veloutée de l'étang, s'enfonçait entre les feuilles rondes des nénufars, les flèches aiguës des sagittaires, les découpures mouvantes des arbres.

Des oiseaux chantaient avec de petites voix grêles des notes semblables, des trilles comme envolés d'une flûte de roseaux, et cela semblait l'accompagnement d'une ronde que fredonnait Marthe du bout des lèvres. Toute cette musique dansait dans l'air limpide, se dispersait parmi les essaims d'éphémères qui tournoient au ras de l'eau, le bruissement des branches et la lointaine rumeur des champs et des bois.

Et derrière la blonde promeneuse, en un radieux cortège qui évoquait des visions de paradis, les cygnes familiers, les grands cygnes blancs, le cou érigé, les ailes gonflées comme des voiles, se suivaient lents et beaux. Ils l'escortaient, attentifs à ses moindres gestes, se rapprochant de la rive quand Marthe s'arrêtait, s'asseyait sur un banc. On eût dit qu'ils l'aimaient, que leurs ailes blanches étaient attirées par cette robe blanche, qu'ils veillaient sur elle jalousement comme en ces légendes fabuleuses qui se déroulent sur les vieux vitraux des cathédrales. Et, par instants, elle s'arrêtait de chanter pour les rappeler d'une voix câline, leur parler, leur sourire, et ils paraissaient la comprendre, ils avaient des poses onduleuses, des flexions de cou, de brusques essors, guettaient de leurs yeux noirs luisants la caresse de son regard, les mouvements de son corps.

C'était d'une telle irréalité de rêve, quelque chose de si rayonnant, de si chimérique, de si immaculé, que je sentais tous les émerveillements de mon enfance me remonter au cerveau, que je pensais à ces beaux contes presque païens dont tante Aline, chaque soir, me berçait sur ses genoux, à ces histoires écloses au bon soleil et dorées où scintillaient des pierreries et des chevelures éblouissantes de princesses, où les génies se muaient en oiseaux, où vibraient des formules magiques d'enchantement.

Elle s'embrouillait quelquefois, la pauvre tante, se répétait, sautait d'une aventure à une autre, et avait un désappointement comique lorsque, me croyant enfin endormi, elle se taisait et que je la tirais aussitôt par la manche :

— Et après, tantine, après, que fit la reine d'Égypte ?

Et le soir, j'ai dit à Marthe en l'embrassant dans la nuque, parmi les mèches folles, fines et douces comme des écheveaux de soie :

— Petite fée, je suis jaloux de vos cygnes !

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Dans le salon si vieillot, — avec ses boiseries blanches, ses portes-fenêtres, ses bergères d'Aubusson aux teintes fanées, son épinette qui chevrote comme une aïeule édentée, le parquet marqueté de rythmiques dessins et de trumeaux où des bergers galants enrubannent leurs agneaux et balancent sur l'escarpolette une Chloé dont s'envolent les jupes, — la vaste pièce emplie de portraits de famille, de vases de Sèvres donnés par le roi, de glaces aux cadres dédorés et où l'odeur musquée des roses, des chèvrefeuilles, de toutes les fleurs que Marthe cueille par bottelées dans le parc, le subtil parfum de femme blonde et d'œillet qui émane de sa robe et de sa peau, se mêlent à cette fadeur rance que gardent les meubles et les rideaux des maisons presque toujours closes, — il y a un pastel de jeune femme qui ressemble à Marthe jusque par le sourire, par le regard languide des prunelles, par les fossettes creusées au coin de la bouche.

Ce fut une dame d'honneur de Marie Leczinska qui fut aimée à la folie et qui aima je ne sais plus quel beau colonel du régiment d'Aunis. Elle a les cheveux poudrés et relevés au-dessus du front, des yeux profonds et doux qui attirent comme un charme magnétique, et un coqueluchon de ruban bleu qui fait ressortir la matité liliale de sa chair, les rondeurs d'une gorge de gamine.

Et je passe des heures à la regarder, j'ai la sensation halluci-

nante que ses yeux se fixent sur mes yeux, que sa bouche me sourit, qu'elle s'anime, qu'elle me reconnaît et qu'elle m'aime. Elle devait avoir la voix câline de Marthe et ses gestes et ses caprices. Comme on se leurre d'idées folles, comme on s'attache aux moindres choses, lorsqu'on aime!

Lorsque nous retournerons à Paris, cet hiver ou au printemps, tard, bien tard, le plus tard possible — pourquoi faut-il songer que ce bonheur absolu aura une fin, que cette halte reposante ne se prolongera pas au delà de deux saisons ! — j'emporterai ce pastel rose et blanc comme une fleur.

Je lui demanderai des illusions, des croyances, de la paix, du bonheur, si jamais se rouvre la blessure aujourd'hui cicatrisée et presque oubliée. Et je ne serai plus si seul, si malheureux, si inquiet, si désœuvré quand Marthe s'éloigne, fait ses visites, s'en va pendant d'interminables heures. Il me dira d'aimer et de ne pas douter de la femme que j'adore. Il me réconfortera de son sourire indulgent et tendre comme ces saintes images devant lesquelles les dévotes se confessent et murmurent leurs oraisons ferventes en les plus dures épreuves de la vie.

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

C'est bon de n'être que deux, de recommencer l'amour comme si toutes les sensations en étaient ignorées et nouvelles, de s'emprisonner seuls l'un avec l'autre dans ce château hanté de souvenirs, dans ce parc solitaire et fleuri ainsi qu'un mystérieux jardin, et de se laisser vivre sans penser à rien d'autre qu'à s'adorer.

Lorsque le crépuscule tombe et qu'il flotte comme un voile de gaze au-dessus de la rivière allumée de pâles reflets d'étoiles, nous nous promenons sur l'eau. La barque file sans bruit, rien qu'avec quelques coups de rames. Dans les clos de pommiers qui bordent la rivière et d'où s'exhalent des effragrances de fruits verts et d'herbes fauchées, les rossignols s'appellent et se répondent. C'est tout le long de la rivière envahie par les roseaux et les reines-des-prés une chanson ininterrompue, une sérénade de petites flûtes aiguës joyeuse et sans trêve pareille qui fuse

vers les constellations, qui heurte les feuillages noirs et se perd, s'apaise dans le sourd clapotis du courant.

Et quoiqu'elle soit adorable dans cette vague clarté, qu'elle ait à l'arrière de la barque des poses de reine paresseuse, que ses yeux luisent de joie autant que les étoiles innombrables de la chaude nuit d'été, nous n'osons pas nous embrasser, nous dire les phrases de désir qui affolent, troubler le solennel recueillement de l'ombre qui s'épand comme à regret sur les moissons, sur les collines, sur les routes blanches et sur cette eau calme, argentée de paillettes comme une jupe de danseuse bohême...

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Au bout du parc, sous d'énormes tilleuls dont les branches en fleurs s'élargissent et couvrent l'allée d'une ombre fraîche à peine striée de quelques gouttes de lumière, est un vieux banc de bois vermoulu d'où l'on voit par delà les bois, les champs et les vergers, l'indécise ligne bleue de la mer.

Nous l'avons choisi pour les heures de paresse, les lassitudes qui annihilent tout l'être après ces journées torrides, les longues haltes où, à côté l'un de l'autre, l'on se parle lentement, l'on cherche dans le passé les meilleurs souvenirs. Qu'il y fait bon lorsque le soleil s'éteint, disparaît en des fulgurances d'incendie et que la chaleur s'apaise, que le ciel d'instant en instant se décolore, se nacre, s'illumine d'une clarté douce et fine. Le parc s'emplit d'une mystérieuse torpeur, de chuchotements vagues, d'un grand frisson de feuilles et d'ailes.

Des volées d'oiseaux passent comme attirés par quelque invisible but. Les poulains lâchés au milieu des prairies hennissent d'une voix grêle, reniflent le vent qui a frôlé les lames, qui s'est imprégné de sel et de l'âpre odeur des varechs. Des fumées bleuâtres s'échevèlent au-dessus des fermes, et bientôt apparaissent le croissant délié de la lune et la première étoile. La paix des choses nous enveloppe comme d'un reflux tiède, et plus une parole ne sort de nos lèvres, plus une pensée ne vibre dans notre cerveau.

Marthe appuie sa tête contre mon épaule avec une câlinerie

enfantine, ferme à demi les yeux, et, sous l'étoffe légère du corsage, je sens les battements de son cœur, la caresse de sa peau. Elle respire très doucement comme une petite fille. Et je l'embrasse sans qu'elle entr'ouvre les paupières, je l'embrasse sur le front et au bas de l'oreille, et au coin des lèvres, et dans les fossettes de ses joues. Elle s'étire, elle rit par moments comme chatouillée, et nous ne reprenons qu'à regret le chemin du château, dont là-bas se profile le perron avec des urnes de marbre où luisent des géraniums rouges, et la rampe ajourée sur laquelle dorment les paons, en des poses hiératiques...

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Ce matin, elle s'est réveillée prise d'un désir fou de faire des confitures. Alors, il a fallu courir au verger, dans les hautes herbes jaunies d'où s'envolent des nuées de sauterelles.

Je lui tenais l'échelle, et jupes troussées comme une vraie paysanne, bras nus, coiffée de quatre épingles, elle a commencé la cueillette. Comme elle était jolie dans ce flot de lumière qui trempait ses cheveux, qui dorait ses joues roses, comme son large chapeau de paille s'encadrait parmi les feuilles luisantes et les fruits écarlates des cerisiers! Des abeilles bourdonnaient autour d'elle. Une chanson d'homme montait au loin de la route.

En la voyant ainsi jeter les cerises d'un geste de gamine, en écoutant ses rires sonores qui éclataient pour un rien, qui gonflaient sa gorge comme d'un roucoulement, tout ce que je savais de Virgile, toutes les bribes d'églogues jadis apprises au collège me revinrent dans la cervelle, et elle faillit dégringoler de surprise, en m'entendant tout à coup psalmodier gravement des vers latins.

Quelles joyeuses confitures et comme elles seront bonnes!

Les corbeilles, pleines jusqu'aux bords de fruits rouges, nimbées de guêpes gourmandes, s'écroulaient sur la table propre de la cuisine. D'un bout à l'autre du château s'évaporaient des odeurs de vanille et de sucre, et les chaudrons de cuivre flambaient sur le feu de reflets aveuglants.

Marthe s'était attaché à la taille un grand tablier, et elle remuait, elle goûtait, elle se barbouillait de taches avec le sérieux d'un enfant de chœur qui sert sa première messe. Et elle me harcelait de sa voix querelleuse, me grondait de ne pas l'aider, s'écriait en tapant du pied sur les briques usées par les lourds sabots des servantes :

— Oh ! un homme, ça ne sait rien faire !

Comme les heures passent vite, maintenant que je suis heureux !

... Juillet 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Souvent, après le dîner, Marthe s'assoit devant l'épinette qui date de l'autre siècle. La taille à demi penchée, ses mains fines et blanches posées sur les touches d'ivoire jaunies, elle ressemble à une belle dame de jadis qui jouerait un menuet de Rameau ou un rigodon de Lulli.

Le pauvre vieux clavecin n'a presque plus de son, tremblote à chaque accord, agonise avec de faibles plaintes de mourant et de mélancoliques silences. Mais les notes qui vibrent encore ont un charme pénétrant, une indicible douceur, quelque chose d'analogue au parfum presque évaporé de ces sachets d'iris qu'on découvre en des robes anciennes, au fond d'une armoire longtemps close. Et elles accompagnent à miracle les chansons rustiques et la voix claire qui les chante ; elles scandent doucement, très doucement, ces amoureuses histoires où il est toujours question d'une fille de roi qui se lamente et d'un galant qui partit pour la guerre.

Marthe se berce elle-même de ces tintements d'harmonica frêles, tremblants, qui s'entendent à peine, qui ont une douceur lente d'écho. Les bougies ne sont pas allumées à cause des papillons de nuit et des moustiques.

Et rien n'est comparable à cette sensation subtile d'écouter monter la musique en sourdine de l'instrument usé, dans le silence, dans le noir qu'embaume l'odeur du dehors — des plates-bandes d'héliotropes fraîchement arrosées, des rosiers de Provins et d'une grande treille qui tapisse les murs, et dont quelques feuilles se découpent toutes dentelées sur les hauts rectangles des portes-fenêtres ouvertes au large...

De temps en temps, la musicienne s'interrompt brusquement, et, retournée à demi sur le tabouret :

— Vous dormez, Georges, s'écrie-t-elle d'un ton moqueur.

Et, tout ému, je la supplie de continuer, de me bercer encore, de me donner du rêve.

— Mais je ne sais plus rien, répond-elle pour se faire implorer.

— Dis plutôt que tu ne veux pas, méchante!

Et toutes les gavottes, toutes les rondes, toutes les chansons de guerre et d'amour que j'aime y passent ainsi, une à une, comme si nous feuilletions ensemble un livre aux merveilleux chapitres....

René Maizeroy.

(La fin au prochain numéro.)

SOUVENIRS D'ENFANCE

ET DE JEUNESSE (1)

« Maman, demandai-je un jour à ma mère, dans les dernières années de sa vie, est-ce que vraiment tous ceux de notre famille que vous avez connus étaient aussi réfractaires à la fortune que ceux que j'ai connus moi-même ?

— Tous pauvres comme Job, me répondit-elle. A quoi penses-tu donc ? Comment veux-tu qu'il en fût autrement ? Aucun d'eux ne naquit riche et aucun d'eux n'a pillé ni rançonné personne. En ce temps-là, il n'y avait de riches que le clergé et les nobles. Il y a pourtant une exception, c'est Z..., qui est devenu millionnaire. Ah ! celui-là est un homme considéré, bien établi dans le monde, presque un député, susceptible au moins de l'être.

— Comment donc Z... a-t-il fait une fortune considérable, quand tous autour de lui sont restés pauvres ?

— Je ne peux pas te dire cela... Il y a des gens qui naissent pour être riches, d'autres qui ne le seront jamais. Il faut avoir des griffes, se servir le premier. Or, c'est ce que nous n'avons jamais su faire. Dès qu'il s'agit de prendre la meilleure portion sur le plat qui passe, notre politesse naturelle s'y oppose. Aucun de tes ascendants n'a gagné d'argent. Ils n'ont rien pris à la masse, n'ont pas appauvri le monde. Ton grand-père ne voulut pas suivre l'exemple des autres, acheter des biens nationaux. Ton père était comme tous les marins. La preuve qu'il était né pour naviguer et se battre, c'est qu'il avait une complète inaptitude pour les affaires. Quand tu vins au monde, nous étions si tristes,

(1) Extrait des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. — Calmann Lévy, éditeur.

que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement. Les marins, vois-tu, ne ressemblent pas au reste du monde. J'en ai vu qui, au début de leur engagement, avaient entre les mains des sommes assez fortes. Ils imaginaient un divertissement singulier. Ils faisaient chauffer les écus dans un poêlon, puis les jetaient dans la rue, riant aux éclats des efforts de la canaille pour s'en saisir. C'était une façon de marquer qu'on ne se fait pas tuer pour des pièces de six francs, et que le courage et le devoir ne se payent pas. Et ton pauvre oncle Pierre, en voilà encore un qui m'a donné du souci. O ciel !

— Parlez-moi de lui, dis-je ; je ne sais pourquoi je l'aime.

— Tu l'as vu un jour ; il nous rencontra près du pont ; il te salua ; mais tu étais trop respecté dans le pays ; il n'osa te parler, et je ne voulus rien te dire. C'était la meilleure créature de Dieu ; mais on ne put jamais l'astreindre à travailler. Il était toujours par voies et par chemins, passant ses jours et ses nuits dans les cabarets ; avec cela, bon et honnête ; mais il fut impossible de lui donner un état. Tu ne peux te figurer comme il était charmant avant que la vie qu'il menait l'eût épuisé. Il était adoré dans le pays, on se l'arrachait. Ce qu'il savait de contes, de proverbes, d'histoires à faire mourir de rire, ne peut se concevoir. Tout le pays le suivait. Avec cela, assez instruit ; il avait beaucoup lu. Dans les cabarets, on faisait cercle autour de lui, on l'applaudissait. Il était la vie, l'âme, le boute-en-train de tout le monde. Il fit une véritable révolution littéraire. Jusque-là, *les Quatre fils Aymon* et *Renaud de Montauban* avaient eu la vogue. On connaissait tous ces vieux personnages, on savait leur vie par cœur ; chacun avait son héros particulier pour lequel il se passionnait. Pierre fit connaître des histoires moins vieillies, qu'il prenait dans les livres, mais qu'il accommodait au goût du pays.

« Nous avions alors une assez bonne bibliothèque. Quand vinrent les Pères de la mission, sous Charles X, le prédicateur fit un si beau sermon contre les livres dangereux, que chacun brûla tout ce qu'il avait de volumes chez lui. Le missionnaire avait dit qu'il valait mieux en brûler plus que moins, et que d'ailleurs tous pouvaient être dangereux selon les circonstances. Je fis comme tout le monde ; mais ton père en jeta plusieurs sur le haut de la grande armoire. « Ceux-là sont trop jolis, » me dit-il. C'étaient *Don Quichotte, Gil Blas, le Diable boiteux*. Pierre les dénicha en cet endroit. Il les lisait aux gens du peuple et aux gens du port.

Toute notre bibliothèque y a passé. De la sorte il mangea le peu qu'il avait, une petite aisance, et devint un pur vagabond ; ce qui ne l'empêchait pas d'être doux, excellent, incapable de faire du mal à une mouche.

— Mais pourquoi, dis-je, ses tuteurs ne le firent-ils pas embarquer comme marin? Cela l'eût entraîné et réglé un peu.

— Ç'aurait été impossible ; tout le peuple l'eût suivi ; on l'aimait trop. Si tu savais comme il avait de l'imagination. Pauvre Pierre ! je l'aimais tout de même ; je l'ai vu parfois si charmant ! Il y avait des moments où un mot de lui vous faisait pâmer de rire. Il possédait une façon d'ironie, une manière de plaisanter sans qu'on fût averti, ni que rien préparât le trait, que je n'ai vues à personne. Je n'oublierai jamais le soir où l'on vint m'avertir qu'on l'avait trouvé mort au bord du chemin de Langoat. J'allai, je le fis habiller proprement. On l'enterra ; le curé me dit de bien bonnes paroles sur la mort de ces vagabonds, dont le cœur n'est pas toujours aussi loin de Dieu que l'on pourrait croire. »

Pauvre oncle Pierre ! j'ai bien souvent pensé à lui. Cette tardive estime sera sa seule récompense. Le paradis métaphysique ne serait pas sa place. Son imagination, son entrain, sa sensualité vive, firent de lui, dans son milieu, une apparition à part. Le caractère de mon père ne ressemblait nullement au sien. Mon père était plutôt doux et mélancolique. Il me donna le jour vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart.

Je touchais par ma grand'mère maternelle à un monde de bourgeoisie beaucoup plus rangée. Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *mademoiselle*. Les dames nobles l'avaient en haute estime. Quand elles rencontraient ma sœur Henriette, elles la caressaient : « Ma petite, lui disaient-elles, votre grand'mère était une personne bien recommandable, nous l'aimions beaucoup ; soyez comme elle. » En

effet, ma sœur l'aimait extrêmement et la prit pour exemple; mais ma mère, rieuse et pleine d'esprit, différait beaucoup d'elle; la mère et la fille faisaient en tout le contraste le plus parfait.

Cette bonne bourgeoisie de Lannion était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. Beaucoup de mes tantes restèrent sans se marier, mais n'en étaient pas moins heureuses, grâce à un esprit de sainte enfance qui rendait tout léger. On vivait ensemble, on s'aimait; on participait aux mêmes croyances. Mes tantes X... n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre. Les grands éclats de rire que cela leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux étais qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer.

Quand la Révolution éclata, ma bonne maman l'eut en horreur, et bientôt elle fut à la tête des pieuses personnes qui cachaient les prêtres insermentés. La messe se disait dans son salon. Les dames nobles étaient dans l'émigration, elle regardait comme son devoir de les remplacer en cela. La plupart de mes oncles, au contraire, étaient grands patriotes. Quand il y avait des deuils publics, par exemple à propos de la trahison de Dumouriez, mes oncles laissaient croître leur barbe, sortaient avec des mines consternées, des cravates énormes et des vêtements en désordre. Ma bonne maman avait alors de fines railleries, qui n'étaient pas sans danger : « Ah! mon pauvre Tanneguy, qu'avez-vous? quel malheur nous est survenu? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ma cousine Amélie? Est-ce que l'asthme de ma tante Augustine va plus mal? — Non, ma cousine, la République est en danger. — Ce n'est que cela? Ah! mon cher Tanneguy, que vous me soulagez! Vous m'enlevez un véritable poids de dessus le cœur. »

Elle joua ainsi pendant deux ans avec la guillotine, et ce fut miracle si elle y échappa. Elle avait pour compagne de son dévouement une dame Taupin, très pieuse comme elle. Les prêtres alternaient entre sa maison et celle de Mme Taupin. Mon oncle Y..., très révolutionnaire, au fond excellent homme, lui disait souvent : « Ma cousine, prenez garde; si j'étais obligé de savoir qu'il y a des prêtres ou des aristocrates cachés chez

vous, je vous dénoncerais. » Elle répondait qu'elle ne connaissait que de vrais amis de la République, mais ce qui s'appelle de vrais amis !...

C'est, en effet, Mme Taupin qui fut guillotinée. Ma mère ne me racontait jamais cette scène sans la plus vive émotion. Elle me montra, dans mon enfance, les lieux où tout s'était passé. Le jour de l'exécution, ma bonne maman emmena toute la famille hors de Lannion, pour ne point participer au crime qui allait s'y accomplir. On se rendit avant le jour à une chapelle située à une demi-lieue de la ville, dans un endroit désert, et dédiée à saint Roch. Beaucoup de personnes pieuses s'y rencontrèrent. Un signal devait les avertir du moment où la tête tomberait, pour que tous fussent en prière quand l'âme de la martyre serait présentée par les anges au trône de Dieu.

Tout cela créait des liens d'une profondeur dont nous n'avons plus l'idée. Ma bonne maman aimait les prêtres, leur courage, leur dévouement. Elle éprouva leur glaciale froideur. Sous le Consulat, quand le culte fut rétabli, le prêtre qu'elle avait caché au péril de sa vie fut nommé curé d'une paroisse près de Lannion. Elle prit ma mère, alors enfant, par la main, et elles firent ensemble un voyage de deux lieues, sous un soleil ardent. Revoir celui qu'elle avait vu officier de nuit chez elle, dans de si tragiques circonstances, lui faisait battre le cœur. L'orgueil sacerdotal, peut-être le sentiment du devoir, inspira au prêtre une étrange conduite. Il la reconnut à peine, la reçut debout et la congédia après deux ou trois paroles. Pas un remerciement, pas une félicitation, pas un souvenir. Il ne lui proposa même pas un verre d'eau. Ma grand'mère pensa défaillir ; elle revint à Lannion avec ma mère, fondant en larmes, soit qu'elle se reprochât une erreur de son cœur de femme, soit qu'elle fût révoltée contre tant d'orgueil. Ma mère ne sut jamais si, dans le sentiment qui lui resta de ce jour, le froissement ou l'admiration l'emportèrent. Peut-être finit-elle par comprendre la sagesse profonde de ce prêtre, qui sembla lui dire brusquement : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? » et ne voulut pas reconnaître qu'il dût lui savoir quelque gré du bien qu'elle avait fait. Les femmes admettent difficilement ce degré d'abstraction. L'œuvre se personnifie toujours pour elles en quelqu'un, et elles ont peine à trouver naturel qu'on ait combattu côte à côte sans se connaître ni s'aimer.

Ma mère, gaie, ouverte, curieuse, aimait plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne maman, elle écoutait les chansons patriotiques. Le *Chant du Départ* lui avait fait une vive impression, elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes...

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs, indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de terreur, sa vie semblait renaître tout entière. J'ai pris d'elle un goût invincible de la Révolution, qui me la fait aimer malgré ma raison et malgré tout le mal que j'ai dit d'elle. Je n'efface rien de ce que j'ai dit; mais, depuis que je vois l'espèce de rage avec laquelle des écrivains étrangers cherchent à prouver que la révolution française n'a été que honte, folie, et qu'elle constitue un fait sans importance dans l'histoire du monde, je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux, puisqu'on en est si jaloux.

Un personnage singulier, qui resta longtemps pour nous une énigme, compta pour quelque chose parmi les causes qui firent de moi, en somme, bien plus un fils de la Révolution qu'un fils des croisés. C'était un vieillard dont la vie, les idées, les habitudes, formaient avec celles du pays le plus singulier constraste.

Je le voyais tous les jours, couvert d'un manteau râpé, aller acheter chez une petite marchande pour deux sous de lait dans un vase de fer-blanc. Il était pauvre, sans être précisément dans la misère. Il ne parlait à personne; mais son œil timide avait beaucoup de douceur. Les personnes que des circonstances tout-à fait exceptionnelles mettaient en rapport avec lui étaient enchantées de son aménité, de son sourire, de sa haute raison.

Je n'ai jamais su son nom, et même je crois que personne ne le savait. Il n'était pas du pays et n'avait aucune famille. Sa paix était profonde, et la singularité de sa vie n'excitait plus que de l'étonnement; mais ce résultat, il ne l'avait pas conquis tout d'abord. Il avait bien fait des écoles. Un temps fut où il avait eu

des rapports avec les gens du pays, leur avait dit quelques-unes de ses idées; personne n'y comprit rien. Le mot *système,* qu'il prononça deux ou trois fois, parut drôle. On l'appela *Système,* et bientôt il n'eut plus d'autre nom. S'il eût continué, cela eût mal tourné, les enfants lui eussent jeté des pierres. En vrai sage, il se tut, ne dit plus mot à personne et eut le repos. Il sortait tous les jours pour aller acheter ses petites provisions; le soir, il se promenait dans quelque lieu retiré. Son visage était sérieux, mais non triste, plutôt aimable que malveillant. Dans la suite, quand je lus la *Vie de Spinoza* par Colerus, je vis que j'avais eu sous les yeux, dans mon enfance, un modèle tout semblable au saint d'Amsterdam. On le laissait tout à fait tranquille; on le respectait même. Sa résignation, sa mine souriante, paraissaient une vision d'un autre monde. On ne comprenait pas, mais on sentait en lui quelque chose de supérieur; on s'inclinait.

Il n'allait jamais à l'église et évitait toutes les occasions où il eût fallu manifester une foi religieuse matérielle. Le clergé le voyait de très mauvais œil; on ne parlait pas contre lui au prône, car il n'y avait pas scandale; mais, en secret, on ne prononçait son nom qu'avec épouvante. Une circonstance particulière augmentait cette animosité et créait autour du vieux solitaire une sorte d'atmosphère de diaboliques terreurs.

Il possédait une bibliothèque très considérable, composée d'écrits du XVIIIe siècle. Toute cette grande philosophie, qui, en somme, a plus fait que Luther et Calvin, était là réunie. Le studieux vieillard la savait par cœur et vivait des petits profits que lui rapportait le prêt de ses volumes à quelques personnes qui lisaient. C'était là pour le clergé une sorte de puits de l'abîme, dont on parlait avec horreur. L'interdiction de lui emprunter des livres était absolue. Le grenier de Système passait pour le réceptacle de toutes les impiétés.

Naturellement je partageais cette horreur, et c'est bien plus tard, quand mes idées philosophiques se furent assises, que je songeai que j'avais eu le bonheur, dans mon enfance, de voir un véritable sage. Ses idées, je les reconstruisis sans peine en rapprochant quelques mots qui m'avaient paru autrefois inintelligibles, et dont je me souvenais. Dieu était pour lui l'ordre de la nature, la raison intime des choses. Il ne souffrait pas qu'on le niât. Il aimait l'humanité comme représentant la raison, et haïssait la superstition comme la négation de la raison. Sans avoir le

souffle poétique que le XIXe siècle a su ajouter à ces grandes vérités, Système, j'en suis sûr, vit très haut et très loin. Il était dans le vrai. Loin de méconnaître Dieu, il avait honte pour ceux qui s'imaginent le toucher. Perdu dans une paix profonde et une sincère humilité, il voyait les erreurs des hommes avec plus de haine. Il était évident qu'il méprisait son siècle. La renaissance de la superstition, qu'il avait crue enterrée par Voltaire et Rousseau, lui semblait, dans la génération nouvelle, le signe d'un complet abêtissement.

Un matin, on le trouva mort dans sa pauvre chambre, au milieu de ses livres empilés. C'était après 1830; le maire lui fit le soir des funérailles décentes. Le clergé acheta toute sa bibliothèque à vil prix et la fit détruire. On ne découvrit dans sa commode aucun papier qui pût aider à percer le mystère qui l'entourait. Seulement, dans un coin, on trouva soigneusement enveloppé un bouquet de fleurs desséchées, liées par un ruban tricolore. On crut d'abord à quelque souvenir d'amour, et plusieurs brodèrent sur ce canevas le roman de l'inconnu; mais le ruban tricolore troublait une telle hypothèse. Ma mère ne croyait nullement que ce fût là l'explication véritable. Quoiqu'elle eût un respect instinctif pour Système, elle me disait toujours : « C'est un vieux terroriste. Je me figure par moments l'avoir vu en 1793. Et puis il a juste les allures et les idées de M..., qui terrorisa Lannion et y tint la guillotine en permanence tant que dura Robespierre. »

Il y a quinze ou vingt ans, je lus, aux *faits divers* d'un journal, à peu près ce qui suit :

« Hier, dans une rue écartée, au fond du faubourg Saint-Jacques, s'est éteint presque sans agonie un vieillard dont l'existence intriguait fort le voisinage. Il était respecté dans le quartier comme un modèle de bienfaisance et de bonté; mais il évitait tout ce qui eût pu mettre sur la voie de son passé. Quelques livres, le *Catéchisme* de Volney, des volumes dépareillés de Rousseau, étaient épars sur la table. Une malle composait tout son avoir. Le commissaire de police, appelé à l'ouvrir, n'y a trouvé que quelques pauvres effets, parmi lesquels un bouquet fané, enveloppé avec soin dans un papier sur lequel était écrit : *Bouquet que je portai à la fête de l'Être suprême, 20 prairial an II.* »

Ce fut là pour moi un trait de lumière. Je ne doutai pas que le bouquet de Système ne se rattachât au même souvenir. Je me

rappelai les rares adeptes de l'Église jacobine que j'avais pu connaître, leur ardente conviction, leur attachement sans bornes aux souvenirs de 1793 et 1794, leur impuissance à parler d'autre chose. Ce rêve d'une année fut si ardent, que ceux qui l'avaient traversé ne purent désormais rentrer dans la vie. Ils restèrent sous le coup d'une idée fixe, mornes, frappés de stupéfaction; ils avaient le *delirium tremens* des ivresses sanglantes. C'étaient des croyants absolus; le monde, qui n'était plus à leur diapason, leur semblait vide et enfantin. Demeurés seuls debout comme les restes d'un monde de géants, chargés de la haine du genre humain, ils n'avaient plus de commerce possible avec les vivants. Je compris l'effet que fit Lakanal quand il revint d'Amérique en 1833 et qu'il apparut à ses confrères de l'Académie des sciences morales et politiques comme un fantôme... Je compris Daunou et son obstination à voir dans M. Cousin, dans M. Guizot, les plus dangereux des jésuites. Par un contraste assez ordinaire, ces survivants, parfois hideux, de luttes titaniques étaient devenus des agneaux. L'homme n'a pas besoin, pour être bon, d'avoir trouvé une base logique à sa bonté. Les plus cruels inquisiteurs du moyen âge, Conrad de Marbourg, par exemple, étaient les plus doux des hommes. C'est ce qu'on verra quand notre grand maître, M. Victor Hugo, donnera son *Torquemada,* et montrera comment on peut devenir brûleur d'hommes par sensibilité, par charité (1).

Quoique l'éducation religieuse et prématurément sacerdotale qui m'était donnée ait empêché pour moi les liaisons de jeunesse avec des personnes d'un autre sexe, j'avais des petites amies d'enfance dont une surtout m'a laissé un profond souvenir. Très tôt, le goût des jeunes filles fut vif en moi. Je les préférais de beaucoup aux petits garçons. Ceux-ci ne m'aimaient pas; mon air délicat les agaçait. Nous ne pouvions jouer ensemble; ils m'appelaient *mademoiselle;* il n'y avait taquinerie qu'ils ne me fissent. J'étais, au contraire, tout à fait bien avec les petites filles de mon âge : elles me trouvaient tranquille et raisonnable. J'avais douze ou treize ans. Je ne me rendais aucun compte de l'attrait qui m'attachait à elles. L'idée vague qui m'attirait me semble avoir été surtout qu'il y a des choses permises aux hommes qui ne sont pas permises aux femmes, si bien qu'elles m'apparaissaient comme

(1) J'écrivais ceci en 1876. La belle œuvre de Victor Hugo a paru depuis.

des créatures faibles et jolies, soumises, pour le gouvernement de leur petite personne, à des règles qu'elles acceptaient. Toutes celles que je connaissais étaient d'une modestie charmante. Il y avait dans le premier éveil qui s'opérait en moi le sentiment d'une légère pitié, l'idée qu'il fallait aider à une résignation si gentille, aimer leur retenue et la seconder. Je voyais bien ma supériorité intellectuelle; mais, dès lors, je sentais que la femme très belle ou très bonne résout complètement, pour son compte, le problème qu'avec toute notre force de tête nous ne faisons que gâcher. Nous sommes des enfants ou des pédants auprès d'elle. Je ne comprenais que vaguement; déjà, cependant, j'entrevoyais que la beauté est un don tellement supérieur, que le talent, le génie, la vertu même, ne sont rien auprès d'elle; en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion.

Parmi ces petites camarades, j'ai dit qu'il y en avait une qui avait pour moi un effet particulier de séduction. Elle s'appelait Noémi. C'était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d'une délicieuse langueur, empreints à la fois de bonté et de finesse; ses cheveux étaient d'un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d'une sœur aînée et les confidences de deux enfants. Nous nous entendions à merveille. Quand les petites amies se querellaient, nous étions toujours du même avis. Je m'efforçais de mettre la paix entre les dissidentes. Elle était sceptique sur l'issue de mes tentatives : « Ernest, me disait-elle, vous ne réussirez pas : vous voulez mettre tout le monde d'accord. » Cette enfantine collaboration pacifique, qui nous attribuait une imperceptible supériorité sur les autres, établissait entre nous un petit lien très doux. Maintenant encore, je ne peux pas entendre chanter : *Nous n'irons plus au bois*, ou *Il pleut, il pleut, bergère*, sans être pris d'un léger tressaillement de cœur... Certainement, sans l'étau fatal qui m'enserrait, j'eusse aimé Noémi deux ou trois ans après; mais j'étais voué au raisonnement : la dialectique religieuse m'occupait déjà tout entier. Le flot d'abstractions qui me montait à la tête m'étourdissait, et me rendait, pour tout le reste, absent et distrait.

Un singulier défaut, d'ailleurs, qui plus d'une fois dans la vie

devait me nuire, traversa cette affection naissante et la fit dévier. Mon indécision est cause que je me laisse facilement amener à des situations contradictoires, dont je ne sais pas trancher le nœud. Ce trait de caractère se compliqua, en cette circonstance, d'une qualité qui m'a fait commettre autant d'inconséquences que le pire des défauts. Il y avait, parmi ces enfants, une petite fille beaucoup moins belle que Noémi, bonne et aimable sans doute, mais moins fêtée, moins entourée. Elle me recherchait, peut-être même un peu plus que Noémi, et ne dissimulait pas une certaine jalousie. Faire de la peine à quelqu'un a toujours été pour moi une impossibilité. Je me figurais vaguement que la femme qui n'est pas très jolie est malheureuse et doit se dévorer intérieurement, comme si elle avait manqué sa destinée. J'allais avec la moins aimée plus qu'avec Noémi, car je la voyais triste. Je laissai ainsi bifurquer mon premier amour, comme plus tard je laissai bifurquer ma politique, de la façon la plus maladroite. Une ou deux fois, je vis Noémi rire sous cape de ma naïveté. Elle était toujours gentille pour moi; mais il y avait par moments chez elle une nuance d'ironie qu'elle ne dissimulait pas, et qui ne faisait que me la rendre plus charmante encore.

La lutte qui remplit mon adolescence me la fit oublier à peu près. Plus tard, son image s'est souvent représentée à moi. Je demandai un jour à ma mère ce qu'elle était devenue.

« Elle est morte, me dit-elle, morte de tristesse. Elle n'avait pas de fortune. Quand elle eut perdu ses parents, sa tante, une très digne femme qui tenait l'hôtellerie de..., la plus honnête maison du monde, la prit chez elle. Elle fit de son mieux. Tu ne l'as connue qu'enfant, charmante déjà; mais, à vingt-deux ans, c'était un miracle. Ses cheveux, qu'elle tenait en vain prisonniers sous un lourd bonnet, s'échappaient en tresses tordues, comme des gerbes de blé mûr. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour cacher sa beauté. Sa taille admirable était dissimulée par une pèlerine; ses mains, longues et blanches, étaient toujours perdues dans des mitaines. Rien n'y faisait. A l'église, il se formait des groupes de jeunes gens pour la voir prier. Elle était trop belle pour nos pays, et elle était aussi sage que belle. »

Cela me toucha vivement. Depuis, j'ai beaucoup plus pensé à elle, et quand Dieu m'a eu donné une fille, je l'ai appelée Noémi.

Ernest Renan.

VOUS ET MOI

NOTES ET PENSÉES

D'aucuns savent conserver leur indépendance parmi les étreintes de la foule, et d'autres se forgent à eux-mêmes des chaînes dans la solitude.

—

Dans tous les ordres, et quel qu'il soit, il nous paraît bientôt court, le mérite d'un homme insensible à la mélancolie.

—

Ceux qui ont vécu dans la foule ou dans le monde se font avec moins de peine à la solitude que les solitaires au monde et à la foule.

—

Certains êtres, d'ailleurs courageux, naissent comme blessés et originairement impropres au combat de la vie.

—

Le devoir lui-même peut paraître un champ d'inégalités, et présente des aspects d'injustice.

En vérité, n'est-il pas lumineux, tendre, reconnaissant et gai pour les uns... douteux, farouche, ingrat et sombre pour les autres ?

—

Un beau visage, vu pour la première fois, est le seul charme qui puisse nous guérir sur l'heure de ce que nous a montré de fâcheux le monde pendant toute notre vie.

Il nous paraît qu'un temps sombre rend les séparations plus lointaines, tandis qu'on est toujours un peu réunis par le soleil.

—

Le grand dégoût est celui qu'on finit par ressentir envers soi-même pour n'avoir pas reçu le don de plaire.

—

Chacun de nous, sans exception, emporte de la société des offenses diverses, que l'on prend le parti de négliger. Il est une seule injure qu'on ne pardonne jamais au monde : c'est de ne pas compter à ses yeux.

—

Aveu final des gens sincères :

Nous avons toujours été *vus* là et quand nous ne voulions pas l'être;

Nous n'avons jamais été remarqués lorsque c'était notre rêve d'occuper l'attention.

—

Rien ne nous étonne parfois, dans ceux que nous admirons, autant que d'apprendre ce qu'ils admirent eux-mêmes.

—

A l'exemple de la nature, la société procède par voie d'élimination envers ce qui ne doit pas lui servir.

—

Le personnage en vue, livré aux multiples visiteurs quotidiens, ne leur donne pas de son génie; mais il attrape de leur vulgarité.

—

Le tact est une disposition physique, à peu près autant qu'il est une qualité morale.

—

Comme la femme aime à décevoir notre amour et à aimer qui, comment et quand il lui plaît;

De même la renommée se moque de nos rêves d'orgueil et illustre les gens à son caprice.

Louis Dépret.

PASCAL GÉFOSSE[1]

XX

— Monsieur Hansquine?

— Si monsieur veut me dire son nom?

C'était au palais du Gouverneur, place de l'Archevêché. Sans nouvelles de Louise depuis deux jours, étonné de n'avoir pas revu Philippe, n'osant, par un curieux pressentiment, se présenter à Mustapha, il s'était dit :

« Hansquine est de retour, allons le tâter. »

Le garçon de bureau revint.

— Si monsieur veut bien attendre.

Il pensa : « Il y a quelque chose. » Quoi?—Sa conscience le lui disait du reste ; mais peut-être, dans une ville où tout se sait, étaient-ce seulement sa liaison, son souper avec France Rosy, qui le mettaient en disgrâce auprès des gens vertueux. Mais cette idée, d'où lui venait-elle? Et pourquoi ce malaise? Il faillit s'en aller ; la porte s'ouvrait : Hansquine parut, voûté, tout à fait livide, et s'effaça devant Géfosse, qui tira de leur shakehand un pronostic : la main d'Hansquine n'avait pas répondu à la pression de la sienne.

— J'ai pris bien part... Comment allez-vous?

— Mieux, je vous remercie. J'ai failli y rester, mais... j'en suis revenu... — Et ses doigts tambourinèrent distraitement sur les paperasses, où son regard s'abaissait, préoccupé.

— Vous travaillez trop ! dit Géfosse.

(1) Voir les numéros des 5 et 25 août, 15 et 25 septembre, 10 et 25 octob. 1887.

— Oui, je... assez! — et relevant avec hésitation ses paupières sur ses yeux gris :

« Vous allez nous quitter?

— Qui vous l'a dit?

— Personne, je croyais. — Il regarda Géfosse bien en face, comme s'il attendait la réponse. Elle fut évasive :

— Cela dépend, en effet. J'attends des lettres de France. Ces dames vont bien?

Il y eut une pause, un sec petit :

— Ni bien ni mal.

Et une nouvelle pause. « Diable! » pensa Géfosse.

Hansquine ne l'invita pas à dîner, ne lui parla plus de monter à cheval et, pour écarter toute intimité, disserta, en termes administratifs, sur la colonisation.

Géfosse se dit : « A moins de provoquer une explication, je ne saurai rien! » Et il reculait à l'idée d'en avoir une avec un tiers tel qu'Hansquine; passe encore avec Daygrand!

Bientôt la conversation tomba, et il se retirait de mauvaise humeur.

Il repassait dans l'antichambre; une porte s'entre-bâilla.

— Psstt! — Il reconnut la figure rose, souriante de Saignely.

— Entrez donc! — Et tout bas, curieusement : — Vous avez vu Hansquine?

— Oui. — Il dit ce oui le plus naturellement qu'il put.

Saignely haussa les épaules, gai, l'air fin.

— Asseyez-vous donc! On ne vous voit plus? Oui, je sais, le travail!... — Et il eut un rire discret, tandis que ses yeux brillaient, comme deux gouttes d'eau au soleil. — Ma femme? Merci, elle va bien. Ah! elle est très, très curieuse que vous lui donniez des détails sur France Rosy? Voulez-vous dîner demain, sans cérémonie? A moins que — (il prit un air naïf) — Hansquine ne vous ait invité.

Et le regardant en dessous, il ne put se tenir de rire.

— Qu'est-ce qui vous prend? — dit Géfosse, riant lui-même, sans en avoir envie.

— C'est... c'est nerveux, ne faites pas attention, je... je pensais à la tête du patron! — et il rit encore, dans un accès maladif, irrésistible, dû à la morphine. Géfosse, pendant ce temps, tortillait sa moustache avec énervement, l'œil inquiet. Saignely s'arrêta court.

— C'est bête, les idées... je riais! — Et il pensa qu'il avait eu tort de rire, et qu'il aurait bien plus tort de parler, mais déjà, tant la langue lui démangeait :

— Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas? C'est seulement Hansquine qui s'imagine que vous êtes amoureux?

Géfosse le regarda bien au fond des yeux, et tranquille :

— Ah! de qui donc?

Saignely eut un sourire équivoque.

— De sa femme, peut-être!

— Hon! — fit Géfosse, défiant et perplexe. — Vous voulez rire?

— Pourquoi cela? Hansquine est aussi chatouilleux qu'un autre! Les on-dit vont leur train dans une ville comme Alger. Vous avez été reçu chez eux, et...

— C'est absurde! dit Géfosse, un peu soulagé.

— N'est-ce pas? Aussi les soupçons d'Hansquine ne sont-ils pas dirigés précisément sur sa femme, mais... — Géfosse eut peur, très peur :

— Mais?...

— A côté! — Et Saignely salua.

Géfosse reçut le choc, sourit et haussant les épaules :

— Ayez donc l'obligeance — fit-il avec désinvolture — de me faire part de ce qu'*on dit*.

— Mais rien, mon cher! La province est méchante, voilà tout! Que n'a-t-on pas inventé sur ma femme, sur Mme Hansquine même? Vous êtes assez fort pour braver une médisance, ou assez habile pour ne pas y donner prise. Ne voyez donc là qu'une indiscrétion d'ami. Après tout, vous savez le proverbe : Un homme averti...

Géfosse voulut en savoir plus, insista, le pressa, mais en vain; l'autre resta vague, et n'allégua (ignorance ou réserve?) aucune assertion nette; ce qui fit que Géfosse ne sut jamais exactement à quoi s'en tenir sur la portée de la médisance publique.

Seulement il insinua que son retour en France serait peut-être prochain; idée qu'il n'avait pas eue avant de voir Hansquine. A cette première précaution, il joignit celle de bavarder, crûment, sur France Rosy, simulant une cordiale franchise, d'homme à homme. Mais il ne sut pas si Saignely en fut la dupe, car il se contentait de sourire, d'un air complaisant, en montrant les dents.

— Venez dîner, n'est-ce pas? — dit-il quand Géfosse se leva, et comme celui-ci refusait, se souvenant d'une promesse donnée

au vieil ami de sa famille, il n'insista pas pour un autre jour, et prolongeant plus qu'à l'ordinaire sa poignée de main :

— Vous savez que vous pouvez compter absolument sur ma femme et sur moi : nous avons déjà démenti ces sots propos!

— Merci, fit Géfosse, qui s'en alla soucieux.

« D'une façon ou d'une autre, pensa-t-il, cela devait arriver. » Et il lui sembla que les difficultés refroidissaient sa tendresse. N'aurait-il donc tenté de l'attendrir, ne l'aurait-il reconquise, la dernière fois, que par pitié pour elle? « On ne peut le nier, et Stendhal a raison : la possession détache l'homme et attache la femme. » Alors il s'effraya, se sentant garrotté de liens étroits, qu'il ne pouvait dénouer sans péril et rompre sans lâcheté. Pour la première fois, il s'estimait humilié, amoindri de l'accueil d'Hansquine et de Saignely, et le rapprochant du silence de Louise et de la disparition de Philippe, il entrevit tout à coup l'évidence.

« Ou Louise a parlé, ou elle est malade, ou les deux ensemble sont vrais.

« Que faire? Aller chez elle? Et si je ne suis pas reçu? Lui écrire? C'est chanceux. Il faut que je voie Philippe sur-le-champ. Vite à l'étude! »

Et il déroulait, chemin faisant, des hypothèses consolantes, refoulait des suggestions tristes, puis, avec l'angoisse soudaine de l'inconnu :

« Qui sait ce qui se sera passé durant ces deux jours? »

Et il se rappela l'adieu de Louise, ce départ somnambulique d'un pauvre être, assommé du coup que frappe au cœur la trahison d'un autre être adoré; il se rappela le pardon qu'il lui avait arraché, et ses tristes yeux, avec leur pitié et leur égarement. Ah! il l'avait bien avilie!... au point qu'il prenait presque leurs baisers en dégoût. Alors, par réflexion, il comprit bien toute l'atrocité de sa conduite. « Quel horrible retour sur elle elle a dû faire après! Comme elle doit me haïr, me mépriser. Non! c'est contre elle-même, j'en suis sûr, qu'elle tourne ses reproches. Pauvre femme, comment est-elle rentrée seulement? Et depuis, qu'a-t-il pu arriver? »

Sa demi-quiétude, troublée de craintes vagues, pendant ces deux jours, lui parut inexplicable : « Idiot que j'étais! — Ah! montons! »

En entrant dans l'étude, il vit la place de Philippe vide.

« Il ne manquait plus que cela ! »

Mais un clerc le rassura : Haigneré avait été appelé dans le cabinet du patron. En effet il y recevait une verte semonce pour son inexactitude, et il ne revint qu'au bout d'un quart d'heure, qui parut un siècle à Géfosse.

En l'apercevant, Philippe rougit, et cherchant à dissimuler son embarras, s'empourpra jusqu'aux oreilles.

— Je venais vous prendre, dit Géfosse ; si vous avez affaire, j'attendrai.

— Je puis sortir ! — déclara Philippe, qui se sentit pris, et dehors il affecta un air dégagé ; mais son enfantin dépit, son chagrin et son inquiétude se laissaient voir à plein.

« Toi, pensa Géfosse, tu es honnête et scandalisé, vaniteux et vexé, amoureux et monté contre moi. »

— Vous avez fait la moue en me voyant. Mme Hansquine vous a donc grondé ?

— Grondé ? — demanda Philippe d'un petit air dédaigneux, qui sous-entendait un « Je ne comprends pas ! »

— Je m'imaginais qu'à vingt ans vous étiez hors de page. On vous a donc défendu de me voir ?

— Par exemple ! Quelle idée ? — Et il s'agita.

Géfosse lui passa la main sous le bras, et d'un ton de confidence enjouée :

— Mon cher Philippe, je ne regrette pas de vous avoir fait souper avec des gens que vous serez peut-être bien aise de retrouver un jour, car vous viendrez à Paris ; votre talent vous y appelle, et là je vous aiderai de tout mon pouvoir. Vous savez aussi bien que moi que France Rosy n'est pas une Lucrèce, et ce n'est pas à nous de nous en scandaliser : notre morale, à nous autres, doit être plus large que cela.

Après cet exorde insinuant, il baissa la voix :

— Il ne s'agit pas de cela, mais d'une question autrement délicate, sur laquelle j'ai des explications à vous donner et des excuses à vous faire.

Philippe, déconcerté, le regarda naïvement.

— J'ai dû, dit Géfosse, et bien à contre-cœur (car une grande sympathie m'entraîne vers vous), j'ai dû garder vis-à-vis de vous un secret purement sentimental, qui — (Philippe fit un mouvement) — ne m'appartenait pas à moi seul. Vous avez trop de cœur pour n'avoir pas approuvé cette réserve, qui est celle qu'un

galant homme doit toujours garder, et vous avez trop d'esprit pour n'avoir pas deviné, d'ailleurs, toute la vérité ?

Ce brevet gratuit de perspicacité, qui rejetait bien loin la supposition, la possibilité même, que Philippe eût été pris un seul instant pour dupe, guérit son jeune et maladif amour-propre.

— Mais, dit Géfosse, puisque vous avez eu la délicatesse de faire semblant de ne rien savoir, laissez-moi tout vous dire. Oui, je suis amoureux, en tout bien tout honneur, d'une femme honnête, sur qui malheureusement je n'ai aucun droit. Une affection si pure, si désintéressée qu'elle soit, risque toujours d'être un peu calomniée. C'est ce qui, j'en ai peur, est arrivé pour moi, car depuis deux jours je suis sans nouvelles de cette personne, et je n'ose, par une discrétion que vous comprendrez, me présenter chez elle ? Est-elle malade ? Que lui a-t-on dit de moi ? Que se passe-t-il ? Vous qui êtes mêlé un peu à sa vie, je vous en prie, dites-le moi.

Philippe, ébranlé par ce ton d'amitié, un peu rassuré par l'assurance que le mal était platonique, sentit tomber les préventions qu'on lui avait soufflées contre un homme qu'il aimait, admirait, et dont il subissait malgré tout l'ascendant. Sa générosité lui inspira une franchise égale, mais comment s'exprimer ?... Géfosse lui vint en aide.

— En deux mots, Mme... Daygrand est-elle malade ?

— Oui, dit Philippe, mais elle va mieux. Voici comment je l'ai su. Avant-hier matin, en arrivant pour la leçon de Maurice, j'ai trouvé Mme Hansquine très changée à mon égard, en colère et le visage défait ; elle m'a reproché, en termes très durs — je vous dis tout, n'est-ce pas ? — d'avoir pris part au souper de France Rosy ; elle a dit que vous me feriez le plus grand tort, que tous ses pressentiments étaient justifiés déjà, mais qu'elle m'en reparlerait ; qu'il fallait que je courusse à Alger chercher leur médecin : Mme Daygrand était rentrée la veille très souffrante, s'était couchée sans dîner, et avait eu la fièvre toute la nuit et un peu de délire. Comme je partais, elle m'a dit en propres termes : « N'allez pas avertir au moins ce... monsieur, et regardez-moi, vous savez que je ne mens jamais, si vous lui répétez quoi que ce soit, vous ne remettrez pas les pieds ici ! » Elle est violente quand elle s'y met ; vous jugez l'effet que cela m'a produit. J'ai imaginé qu'il s'était passé, entre vous et Mme Daygrand, des choses extraordinaires. Le médecin a ordonné une potion cal-

mante. Le soir, je suis revenu pour la troisième fois. Mme Hansquine semblait plus rassurée; j'ai compris que le mal était moins grand qu'elle n'avait cru d'abord : elle m'a annoncé que Mme Daygrand allait mieux, et aussitôt elle m'a fait subir un interrogatoire sur tout ce que je savais de vous, sur nos rapports, sur ce que j'avais entendu dire. Et alors, un peu plus tranquille, elle m'a répété que dès le premier jour elle avait eu des soupçons sur vous, qu'elle ne les avait confiés à personne, que ce malheureux voyage avait été une fatalité, parce qu'elle n'avait pu surveiller son amie pendant ce temps-là; qu'elle espérait qu'il n'y avait rien d'irréparable; que Louise, pardon! Mme Daygrand vous aimait, et que c'étaient votre liaison certaine, votre souper avec France Rosy, dont toute la ville parlait, qui avaient provoqué cette crise nerveuse; que sa pauvre amie était bien à plaindre d'avoir rencontré un homme tel que vous (sa peine la rendait injuste!); qu'elle ne savait que faire; qu'elle avait failli appeler immédiatement Daygrand, mais que la chose était délicate; qu'en attendant, si vous reveniez, elle vous ferait consigner à la porte. Vous m'excuserez de vous répéter ces sottises? Bref, ce matin elle était plus calme; Mme Daygrand avait eu un gros accès de fièvre, sans délire; le docteur n'avait plus d'inquiétude : elle pourra se lever demain, mais elle devra garder encore la chambre.

Géfosse avait écouté sans broncher, il tendit en silence la main à Philippe et la lui serra durement.

Philippe hésita; puis son cœur l'emportant, il dit tout bas, comme s'il proposait une chose honteuse :

— Si... (peut-être pourrai-je lui parler...) vous aviez une commission à me donner?

Géfosse, presque attendri, faillit accepter, malgré son horreur des lettres — depuis un drame poignant de sa jeunesse : quatre pages de lui tombant dans les mains d'un mari, qui immédiatement faisait interner sa femme dans une maison de santé — mais le motif de son refus fut autre; il venait de toiser moralement Philippe, et il s'était dit : « Pour un regard de sa Thérèse, il livrerait, de la meilleure foi du monde, Louise et moi. Rusons! »

— Non, je vous remercie! — fit-il, songeur; et, après une pause :

— Je craignais, je l'avoue, des choses pires. Certes, l'état de

Mme Daygrand me navre, mais à supposer que le passage de France Rosy ait pu inspirer à cette âme d'élite une jalousie bien indigne d'elle, peut-être est-ce un bonheur, puisque Daygrand étant mon ami, et Elle parfaitement honnête, mon affection — dont je ne me cache pas — est condamnée à s'éteindre ; et en ce cas le plus tôt sera le mieux. D'ailleurs, je vais rentrer incessamment en France, dès que j'aurai réglé mes affaires. Dans tout ce que vous m'avez dit — il se redressa avec dignité — il n'y a qu'une chose qui me soit pénible, c'est l'opinion que semble avoir sur mon compte Mme Hansquine, dont je respecte infiniment le grand cœur et l'esprit. Il m'en coûte d'être mal jugé par vos amis. Ce n'est pas la première fois — il eut un sourire amer — que je paye pour ma mauvaise réputation. Ah ! Philippe, c'est un triste métier que le nôtre ; on nous juge sur une légende inventée, et personne ne connaît le fond de notre cœur!... Quoi qu'il en soit, je n'oublierai pas notre conversation. Je vous prie de ne pas en faire mystère. C'est moi qui suis venu vous chercher ; vous pouvez répéter tout ce que je vous ai dit. Et maintenant, nous sommes amis, n'est-ce pas, et nous le resterons !

— Oui, dit Philippe, soulagé d'un grand poids.

Son sourire reparut ; il trouvait Thérèse injuste, il se disait : « Quel malheur que ces deux natures supérieures ne puissent s'accorder ! »

Puis, après de longues réflexions : « Est-il sincère ? S'il ne l'est pas, ma foi, il est meilleur comédien que France Rosy ! »

Géfosse pensait :

« Comment tout cela va-t-il finir ? Que diable vais-je faire ? Reprendre le bateau ? »

XXI

Géfosse avait un étrange cauchemar :

Il travaillait de nuit, dans son cabinet de travail, depuis si longtemps que ses cheveux étaient devenus blancs. Il était poigné par une angoisse inconnue, l'attente d'un événement ou d'un spectacle extraordinaire, imminent.

La porte, attirée par une main invisible, recula et s'ouvrit, sur un fond d'ombre suspecte. Les flammes des bougies, peureuses, vacillèrent. Le malaise ambiant, qui semblait régner

depuis des siècles, s'accrut. Solennel fut le silence. Étrange surtout était le lieu : ce cabinet de travail, dépouillé de sa réalité, n'en gardant que l'apparence, paraissait réduit à la vie factice, simulée, d'un décor. L'angoisse même qu'il inspirait était imaginaire. Et les flammes des bougies, en leur frisson éperdu, rappelaient exactement celles qui, cet hiver, à l'Odéon, palpitaient au cinquième acte d'*Antony*, dans le souffle d'épouvante que laissent derrière eux les grands gestes, la mimique affolée des amants, surpris par le mari.

« Misérable ! » vociféra Daygrand sur le seuil.

Il tenait d'une main une valise, de l'autre un carton à chapeau. Il les déposa sur le tapis, et s'approchant de Géfosse, qui venait de s'aplatir le nez sur la table, murmura :

« Tiens, il dort! »

Et mis en défiance par un ronflement bien nature :

« Mais peut-être qu'il fait semblant? »

Très rusé, il lui appuyait aussitôt ses deux poings sur le sternum.

« Oh ! quel poids horrible, affreux ! Ne nous éveillons pas surtout? Mais que je suis bête! je ne dors pas, puisque je vois Daygrand comme si mes yeux étaient ouverts ; pourtant, ils sont fermés ! »

Il essaya de desceller ses paupières, se donna un mal inouï, ne put :

« C'est drôle, Daygrand n'a pas l'air fâché. »

Non. Il furetait dans la chambre, glissant sur la pointe des pieds, avec une grâce d'éléphant, et il entr'ouvrit un des battants de la bibliothèque.

« Ah ! mon Dieu ! Louise qui est à côté dans la chambre ! Il va la trouver! Comment la prévenir? Si je remue, tout se découvre ! Non ! Sauvé ! Il va au cabinet de toilette, il enlève son gilet, il... oh !... Tiens, il se fait la barbe? C'est drôle, je n'ai jamais compris qu'un barbier vous rasât, car, enfin, on tend sa gorge ! Que cet homme soit fou ou tenté, couic! il vous la coupe ! Ah ! mon Dieu !... »

Il eut l'intuition que tout ce qu'il pensait, Daygrand, par une divination magnétique, le percevait à mesure : ainsi, voilà que l'idée du coiffeur, répercutée télégraphiquement dans son cerveau, lui agréait. Il s'approchait, brandissant le rasoir.

« Mais ! il va me couper le cou ? Si je pouvais bouger ! Je ne

puis... je ne peux pas... C'est bête de mourir... Comme les flammes des bougies s'effarent ; oui ! c'est bien Clairmont qui jouait *Antony*, et France qui faisait Angèle, cet hiver ; bravo, France !... Et je vais mourir ? Parfaitement : il aiguise le rasoir. Pourquoi sonne-t-on les cloches ? pour mon glas ! Aïe !... Hubert me prend aux cheveux, il pousse le rasoir, c'est froid. Aaaah !... c'est drôle, je n'ai pas souffert ! — Et je suis mort ? Voilà qui est farce ! Zut pour les cloches ! »

Et Géfosse s'éveilla, baigné de sueur, sur son divan, en plein jour.

Un léger tintement de sonnette mourait dans l'antichambre, assez obscure, sur laquelle s'ouvrait grande la porte, qu'il croyait cependant bien avoir fermée. Confondu par la stupidité de ce rêve, il en avait encore froid dans le dos, et cette impression ne cessait pas ; un peu de vie étrange et somnambulique lui restait aux nerfs.

— Mais il y a quelqu'un là ! dit-il.

En effet, un léger, très léger grattement s'éleva derrière la porte d'entrée. Horripilé, il courut ouvrir : c'était Louise, en noir, d'une pâleur de cire, très amaigrie.

— Comment, c'est vous ?

Cette réalité achevait de le confondre, il se passa la main sur le front, craignant que le rêve ne continuât ; et hanté par la vision du mari, il le sentait là, présent quoique invisible, entre eux.

— Qu'avez-vous donc ? dit-elle.

— Rien... Mais vous, comment êtes-vous venue ?

Et à distance, lui tenant les mains, il les écarta pour la mieux contempler, comme on fait aux enfants quand on admire leur robe neuve.

Très pâle, elle semblait plus grande et plus mince dans son deuil ; et cela le troublait, comme s'il voyait une autre Louise. Confuse d'être ainsi regardée, d'un souple élan, sans répondre, elle s'abattit sur lui, la tête sur l'épaule, poitrine contre poitrine, avec une pudeur toujours tressaillante et une faiblesse qui se confiait en lui.

Il éprouva une pitié immense, et penchant ses lèvres, il les promenait sur les cheveux de Louise, n'osant lui baiser le front ni les joues, par une honte étrange, tant il sentait que sa trahison avait, en dépit du pardon, brisé, sinon les attaches même,

du moins ces mille liens délicats, qui d'un être à l'autre sont comme les fils de la Vierge de l'amour.

Tenue ainsi dans ses bras, elle rejeta en arrière son buste et sa tête, et lui mettant les mains sur les épaules, osa le regarder en face, fixement, comme pour se graver au cœur l'image de Géfosse : cela supposait une séparation possible, la fin probable d'un amour. Il le comprit, et fut remué par des idées sourdes et tristes, des pressentiments d'automne ; il lui sembla qu'elle portait le deuil de leur tendresse. Il la fit asseoir, et s'asseyant à ses genoux sur un coussin :

— Comment êtes-vous venue ? répéta-t-il.

— Mais naturellement. J'ai dit que j'allais chez vous.

— Chez moi ? Comment ! Quelle... Mais c'est de la folie !

— Est-ce que tout ce qui s'est passé n'est pas de la folie ? dit-elle.

— Et Thérèse ne vous a pas empêchée ?

Il y eut un silence : Mme Daygrand baissa la tête ; sans doute elle pensait à des scènes pénibles, à sa meilleure amitié rompue. Géfosse dit :

— Est-ce qu'elle sait... — Et il ne sut comment s'exprimer.

— Dites.

— Que... vous m'avez appartenu ?

Elle fit un long signe de tête, gravement.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Elle me plaint !

Et Mme Daygrand, un peu farouche, haussa les épaules ; ses yeux regardaient au loin. Une curiosité fébrile dévorait Géfosse, que décontenançait cet air calme et taciturne ; il ne put se taire et murmura :

— Et... votre mari ?

Il lui semblait impossible qu'elle ne fût pas venue pour en parler : sa présence attestait des événements graves, survenus tout à coup :

— Il revient demain, dit-elle.

— Ah !... mais les ministres ne rentrent que dans huit jours ?

— Il revient demain, dit-elle avec détachement.

Le cœur de Géfosse palpita, son rêve lui revint : « Voilà le moment venu, pensa-t-il. » Et, froidement :

— Ah !... est-ce qu'il se doute ?

— Pas encore, je ne sais. Non, il me croit malade.

Elle dit cela si étrangement que Géfosse la regarda avec inquiétude, comme si elle était en effet très malade, un peu folle peut-être. Puis, le ton avec lequel elle avait dit : « Il revient demain, » l'avait piqué.

— Comme vous m'annoncez ce retour tranquillement ? dit-il.

— Comment voulez-vous que je vous l'annonce ? dit-elle.

« C'est vrai, elle est stoïque. Que de femmes se tordraient les mains, me crieraient aux oreilles : « Sauvez-moi, vous m'avez « perdue, sauvez-moi ! »

— Que faire ?... ajouta-t-elle, en haussant les sourcils, la paume des mains ouverte, les épaules tombantes, avec un air doux et navré d'impuissance.

Il baissa les yeux.

« Oui, que faire ? l'enlever ? Il n'y pouvait penser. Attendre Daygrand de pied ferme, voilà tout ! »

— Que lui direz-vous ?

— Ce que vous m'ordonnerez, — dit-elle avec une étrange candeur ; — est-ce que je ne suis pas toute à vous ?

Une curiosité cruelle le poussa :

— Si je vous disais : Partons ! viendriez-vous ?

— Mes enfants !... dit-elle d'une voix à peine distincte.

— Ah ! fit-il méchamment, oubliant qu'il ne s'agissait que d'une supposition, — vous m'aimez moins qu'eux !

— Si vous l'exigiez, — dit-elle avec effort, — je partirais.

— Non, dit-il satisfait, — je suis plus soucieux de votre honneur que vous-même : vous n'avez pu, en me faisant la grâce de m'aimer, aliéner vos droits de mère et votre rang dans le monde. Comprenez-moi bien. Un grand danger vous menace, peut-être se passera-t-il des choses graves. J'ai besoin d'avoir tout mon sang-froid et d'être sûr du vôtre. Promettez-moi donc de ne commettre aucune imprudence, promettez-le, non pour vous, je connais votre fierté, mais pour vos enfants, pour eux seuls, Louise !

Elle baissa la tête, sans répondre.

— Et maintenant, dit-il, rentrez vite ; ne faites rien sans m'en prévenir, surtout soyez prudente. Je puis compter sur vous, n'est-ce pas, comme vous savez que vous pouvez compter sur moi ?

— Oui.

Ils s'étaient levés et se tenaient embrassés, étroitement ; un long cri aigu, traversant les murs, leur arriva, si étrange que Mme Daygrand pâlit.

— Avez-vous entendu ?

Anxieux, il inclina la tête : tous deux prêtèrent l'oreille, soudain blêmes, comme s'ils entendaient assassiner quelqu'un.

Un nouveau cri, lointain, mais acéré, leur perça le tympan. Mme Daygrand enfonça ses ongles dans la chair de Géfosse :

— Entendez-vous ? entendez-vous ? — dit-elle plus morte que vive. Et lui-même sentit ses cheveux se dresser, dans une sorte d'horreur mystique. C'était bien la clameur d'une agonie brutale, le hurlement d'une bête qu'on égorge. Tout à coup, au troisième cri, l'expression du visage de Mme Daygrand changea, et Géfosse comprit, en même temps qu'elle, qu'une femme, non loin d'eux, enfantait péniblement.

— Ah ! c'est affreux ! — dit-elle, en se laissant tomber, défaillante, sur le divan.

Et aussitôt affluaient dans l'esprit de Géfosse des associations d'idées bizarres : les racontars de Saignely concernant à la fois Sagittaire, la propriétaire, cette vieille comtesse, et sa fille Juliette ; sur cette dernière son attention se fixa. Nul doute, c'était elle qu'ils entendaient crier sur le lit de misère des femmes en mal d'enfant. Il raconta à Mme Daygrand cette histoire bête, dont la fin leur parut tragique, en cette minute : elle écoutait, avec des yeux qu'agrandissait l'angoisse d'entendre, chaque fois plus horribles, ces plaintes.

— Pauvre créature !... — murmura-t-elle.

Se regardant, ils eurent la même pitié de cette naissance bâtarde, de cette maternité honteuse proclamant, à grand cris, dans un labeur d'angoisse, son déshonneur vulgaire. Il leur venait une stupeur des cruautés du sort, un effroi sourd de la souffrance physique, une pitié de leur chair misérable. Mme Daygrand suait à grosses gouttes.

— Oh ! soupirait-elle.

Elle pensait, sans pouvoir détourner les yeux de Géfosse, à ce hasard mystérieux des conceptions ; elle venait de s'avouer qu'eux aussi auraient pu — et qu'en savait-elle ?... — engendrer un pauvre être, pire que bâtard, pire qu'adultérin, faussement légitime, qui ne leur appartiendrait pas, à Olivier du moins, et qui, imposé par la loi à un père dont il ne serait pas le fils, à des sœurs et frère dont il ne serait frère qu'à demi, pourrait naître, lui aussi, dans les affres, l'horreur et le sang.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — répétait-elle, et les cris lui en-

trant dans le cœur, elle finit par se boucher les oreilles, en y pressant les paumes de ses mains ; sur ses lèvres s'agitait sans bruit le balbutiement d'une prière, intercession humble, afin que cette malheureuse souffrît moins. Géfosse, quoique plus endurci, ne pouvait dissiper son malaise : il lui semblait que cette misère d'une autre s'ajoutait à leurs propres misères, criait sa note d'épouvante triviale, prophétiquement, au milieu de leur rendez-vous périlleux et triste.

Les cris avaient cessé, mais le lourd silence qui suivit parut encore plus pénible. Géfosse et Mme Daygrand ne pouvaient refouler leurs suppositions : les douleurs s'étaient-elles arrêtées pour reprendre plus fort ? l'enfant était-il né ? vivant ou mort ? garçon ou fille ? Et cette curiosité bête et poignante, mais bien humaine, leur faisait regarder les murs, tendre l'oreille.

— Sauvez-vous ! — dit Géfosse, après avoir forcé Louise à boire quelques gouttes d'un cordial.

Elle regarda l'appartement, puis Géfosse, encore les meubles, les papiers, les livres, puis Géfosse, et encore lui, très longuement. Ils s'étreignirent, comme s'ils se voyaient pour la dernière fois, et se reprirent, sans qu'elle pût détacher ses bras : il lui semblait qu'elle allait mourir et qu'elle ne le reverrait jamais plus.

Quand il ouvrit la porte, leurs regards instinctivement allèrent vers le palier, à la porte voisine, d'où les cris étaient partis : le grand silence leur fit froid au cœur. Elle contempla Géfosse, étrangement pâle, avec un regard, un sourire indéfinissables de morte.

— Sois prudente ! — souffla-t-il.

— Adieu ! Adieu ! — et s'arrachant brusquement de ses mains, elle s'enfuit.

XXII

— Daygrand est arrivé ! dit Philippe.

Très impressionné, il regardait Géfosse curieusement, pour voir l'effet produit.

— Oui, je sais. — Et Géfosse réprima un bâillement.

Philippe, déconcerté par cette nonchalance, rougit, puis s'avisant qu'elle n'était que feinte, il regarda Géfosse bien en face ; ses yeux clairs dirent expressivement : « Je sais tout. Pourquoi

vouloir encore me tromper ? Est-ce que vous ne voyez pas que je suis votre ami ? »

Géfosse comprit le reproche ; sa figure refléta un intérêt soudain ; et très affectueusement :

— Vous avez autre chose à me dire ?

Et Philippe ne répondant pas immédiatement, il fit des avances, questionna :

— Vous avez vu Daygrand ? Comment va-t-il ?

— Bien ; il m'a paru soucieux, *uniquement*, de la santé de Mme Daygrand. Il a eu un long entretien avec le médecin, puis avec Mme Hansquine, qui l'a pressé d'emmener sa femme pour quelques jours, en lui répétant qu'un changement d'air était indispensable, et ferait grand bien à Mme Daygrand.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il s'est décidé à l'emmener pour huit jours : ils partent demain pour Médéah.

— Ah !... Et elle ?

Philippe, baissant les yeux, répondit :

— Elle m'a prié de vous prévenir et de lui rendre votre réponse. — (Géfosse sourcilla.) — Ce matin, dans la salle de travail, nous étions seuls : ses paroles étaient banales, mais à l'accent et au regard, j'ai compris son angoisse.

— Vous êtes un gentil garçon ! — dit brusquement Géfosse, — et je vous aime bien !

Il appuya sa main assez longtemps sur l'épaule de Philippe, qui rougit de plaisir ; puis, songeur :

— Daygrand a-t-il parlé de moi ?

— Non... je ne sais pas.

— Et bien ! dit résolument Géfosse, — c'est cela, qu'ils partent ! Pendant huit jours... — il n'exprima pas sa pensée, et s'arrêtant devant Philippe : — Dites-*lui* bien, je vous prie, que j'approuve ce départ, que je *la* prie, que je *lui* conseille de partir...

Une fois seul, il pensa :

« Daygrand ne sait rien, puisqu'il repart ; et alors s'il vient, rien de plus pénible qu'une entrevue où il faudra mentir, ruser d'un bout à l'autre. Et s'il apprend, d'ici à demain, quelque chose, peu importe qu'entre cet instant et le dénouement, quel qu'il soit, il y ait quelques heures d'intervalle. Donc, allons-nous-en ! »

Il partit pour Palestro, y passa la journée et la nuit, chez le vieil ami de son père, et ne revint qu'assez tard dans l'après-midi du lendemain. Il trouva, comme il s'y attendait, une carte de Daygrand, cornée, ce qui le fit sourire; comme elle était immaculée, sans rien d'écrit, il ne put se livrer à aucun commentaire pour ou contre.

Philippe était venu deux fois; il revint encore au sortir de l'étude.

« Eh bien? » interrogèrent les yeux de Géfosse, dès qu'il le vit.

Silencieusement, Philippe lui mit dans la main un billet cacheté de Louise :

« *Je pars, comme vous l'exigez, je vous aime et...* » il s'interrompit :

— Il ne s'est rien passé?

— Rien; ils partent.

Géfosse poussa un grand soupir; il se sentait, bien qu'il s'en voulût, soulagé étrangement.

Philippe s'y méprit, et le plaignant :

— Elle semblait si triste, en me glissant ce papier. Je n'oublierai jamais son regard. Ah! fit-il en s'oubliant, avec une envie secrète : — il est beau d'inspirer de pareilles passions!

— Beau! (Géfosse eut un ricanement amer) et un peu vil!

Quand Philippe l'eut quitté, il se prit la tête à deux mains, souffrant cruellement dans son orgueil, regrettant presque que Daygrand ne sût pas tout; puisqu'il le saurait un jour, pourquoi ne pas en finir tout de suite? Et il implora du sort une solution, quelle qu'elle fût.

Les heures s'écoulèrent avec une lenteur abominable. Le soir venu, il ne put s'empêcher d'aller dans la nuit, qui heureusement était fort sombre, assister d'assez loin à la descente de voiture des Daygrand et des Hansquine. Ils arrivèrent; et cela le poignait de ne pouvoir s'avancer, leur tendre la main; un peu honteux, il restait là, caché dans l'ombre. Il vit Louise, de profil, serrée dans son manteau de voyage, le visage voilé, et Daygrand, dont le dos large se courbait, tandis qu'il prenait les billets, devant un guichet.

Cela lui fit un singulier effet, de revoir ainsi son ancien camarade, après lui avoir volé sa femme. Presque aussitôt ils passèrent dans la salle d'attente : leurs silhouettes glissèrent brouillées, derrière les vitres jaunes, puis disparurent.

Géfosse s'approcha, regarda et attendit en vain. « S'ils allaient ne pas partir! » se disait-il. — Et il avait une envie folle d'aller les trouver, de susciter une explication franche, ou bien de prendre son billet, de partir en même temps qu'eux, de les suivre.

Mais un bruit sourd gronda, après un appel de cloche, le train s'ébranlait. Les Hansquine reparurent, passèrent à trois pas de Géfosse sans le voir, remontèrent en voiture ; et il se trouva seul, comme abandonné.

Il dormit bien, toutefois, ce qui ne lui était pas arrivé depuis plusieurs nuits.

Le lendemain, Philippe venait le voir, et gravement, important comme un diplomate, soucieux comme quelqu'un qui a une mission désagréable :

— Mme Hansquine... — dit-il avec un certain embarras — m'a chargé de vous pressentir ; elle voudrait... elle s'est décidée, après de longues réflexions, à avoir un entretien avec vous ?

— Ah! — fit Géfosse ; — et avec bonhomie : est-ce pour me témoigner de vive voix les bons sentiments qu'elle a pour moi ?

Philippe rougit, mal à l'aise, entre l'intérêt qu'il portait à Géfosse et son affection pour Thérèse.

— Vous savez, dit-il, combien elle aime Mme Daygrand ; si... — et j'ai peut-être eu tort de vous le dire — elle a porté sur vous un jugement défavorable, elle le regrette certainement.

— Oh! fit Géfosse incrédule.

— Ou du moins — dit Philippe d'une voix plus assurée — elle croit devoir le différer jusqu'à plus ample informé ; elle me disait que les apparences et les faits sont contre vous, mais...

Philippe se mordit les lèvres ; il avait failli tout dire, et mettre Géfosse en défiance ; justement il se disait : « Cette Thérèse est une femme de tête, c'est elle qui a fait partir Louise, autant pour l'éloigner de moi que pour éloigner le mari ; que diable va-t-elle me demander ? — Il sourit : — je parie que je devine ? » — Et tout haut :

— Où aura lieu l'entrevue ? — fit-il en lissant sa moustache, — je ne suppose pas que votre vertueuse amie ait envie de venir dans ma garçonnière, ce serait vraiment *shocking !*

— Chez elle ! dit Philippe simplement.

— Je croyais, dit Géfosse, qu'elle me ferait consigner à sa porte ? Et quel jour, quelle heure, lui conviendraient-ils ?

— Demain, à deux heures, si vous voulez ?

— Comment donc? A merveille !

XXIII

Quand Géfosse entra dans le salon, Mme Hansquine ne put maîtriser ses sentiments ; ses yeux brillèrent d'un vif éclat ; elle rougit, mais d'indignation, et nullement par fausse honte. Géfosse s'inclinait, très respectueux. Elle lui désigna un siège.

Il s'assit avec une grande aisance et, attentif, la regarda. Elle parvint à se dominer ; ses joues redevinrent pâles :

— Monsieur, — dit-elle à brûle-pourpoint, — je vous remercie d'être venu. Si vous le voulez bien, nous laisserons de côté toute hypocrisie mondaine. Supposons, si vous consentez, que nous traitons entre amis, d'homme à homme, une question délicate. Il s'agit de Louise, de Louise seule. Vous m'autorisez, n'est-ce pas, à vous parler d'elle ?

Et sa voix, altérée d'abord, se raffermissait.

Géfosse s'inclina :

— Vous avez tous les droits pour cela, madame.

— Eh bien ! (elle le regarda bravement) permettez-moi de vous poser une question ; au point où nous sommes, notre franchise ne peut être que complète ! — Louise est à la veille de perdre, par sa faute et la vôtre, son honneur devant son mari, ses enfants et le monde. Quelle réparation pouvez-vous et voulez-vous lui donner ?

Géfosse, qui avait baissé les yeux pour ne pas l'intimider, les releva ; et très poliment :

— Mon Dieu, madame, — dit-il d'un ton pénétré, qui n'excluait pas la bonne grâce, — vous m'embarrassez cruellement, je l'avoue : je me trouve en présence d'une amie de Mme Daygrand, et d'une amie (il s'inclina), je le sais, rare et précieuse ; or, la réponse que vous demandez est de celles qu'on ne peut guère donner qu'au principal intéressé, c'est-à-dire au mari, quand il la réclame en personne.

— Si je vous entends bien, — fit-elle avec un sourire surpris, — votre réponse ne serait autre qu'un coup d'épée ! donné... ou reçu ? Je ne discute pas l'injustice et l'immoralité d'un pareil duel : je l'accepte. Dans des conditions semblables, on se tue ou on s'estropie, j'imagine ? Certes, cela pourrait être un amusement pour la galerie, mais, en aucune façon, une solution pour Louise,

et c'est Louise seule qui m'occupe. Un duel, qui ne vous supprimerait pas complètement (Géfosse salua, et elle lui rendit son salut), ne serait qu'un accident provisoire. Après comme avant, la faute de Louise et votre responsabilité restent entières. Qu'il n'y ait pas de duel, ou qu'il y en ait un, auquel vous surviviez, comme je le souhaite (nouvel échange de salutations), cela ne change en rien l'état des choses. C'est pourquoi, je le répète : Louise est à la veille d'être déshonorée, car son mari, qui ne sait rien encore, peut apprendre tout demain. (Il suffit d'une imprudence ou d'un aveu de Louise ; et vous savez mieux que moi dans quel état elle est. J'ai eu toutes les peines du monde à la décider à partir.) Donc, un duel n'arrangeant, et surtout ne terminant rien, je vous demande encore une fois : quel parti allez-vous prendre ?

Géfosse sentit la justesse du raisonnement :

— Vous analysez si nettement la situation, madame, — dit-il avec une ironie un peu acerbe, — que je vous supplie d'envisager pour moi les solutions dont vous parlez.

— Parfaitement ! — dit-elle en s'animant un peu, et ses yeux, un instant, étincelèrent ; mais se contenant : Je vois trois partis. Le premier, le pire, est que Louise vous suive, que vous l'enleviez ! Elle vous aime assez pour faire cette folie, — dit-elle froidement en voyant Géfosse se troubler. — Par là, elle rompt avec le monde, elle s'affiche comme votre maîtresse. J'admets que Daygrand vous l'abandonne, que vous la gardiez impunément. J'admets que vous l'aimiez, que vous ayez cédé à un entraînement irrésistible ; j'admets même que vous l'aimerez toujours, que vous ne la quitterez jamais, — car sans cela votre séduction serait inqualifiable ; j'admets tout : sera-t-elle heureuse ? Votre célébrité ne peut que rendre sa honte plus éclatante. Êtes-vous sûr qu'elle sera de force à supporter cette honte de tous les jours, de tous les instants ? Êtes-vous sûr qu'elle ne regrettera rien ? que son illusion sera longue ? Êtes-vous sûr d'elle, enfin ?

Géfosse ne répondit pas. En renversant les rôles, en calomniant exprès son amie, la générosité feinte de Mme Hansquine le clouait au mur. Jamais il n'avait songé à se donner les embarras d'une maîtresse, enlevée ainsi. Quelle chaîne ce serait !

— Vous avez parlé d'un second parti ? — dit-il sérieusement.

— Oui, dit-elle, car cet enlèvement romanesque n'était qu'une supposition, très injurieuse de ma part. Assurément, vous n'avez

jamais pensé à avilir Louise à ce point! Mais vous auriez pu vous dire qu'en lui faisant perdre son nom et son rang, vous lui offririez du moins l'équivalent; vous avez pu penser à un divorce entre Louise et son mari, et songer à l'épouser ensuite?

Géfosse baissa le nez, confus. « Elle se moque de moi, » pensa-t-il, et il avait peur qu'elle ne devinât son effarement, à l'idée d'épouser Louise. Elle ne parut point le remarquer, et dit avec une simplicité parfaite :

— Le grand obstacle que j'y vois est la question des enfants. Je ne parle pas de Daygrand, qui les adore, mais de Louise, qui ne les aime pas moins. Rien, dans le malheur de ma pauvre amie, ne permet d'affirmer que, parce qu'elle a été infidèle à son mari, elle se séparerait volontiers de ses enfants! Je crois, au contraire, qu'elle en mourrait. Aussi, si tous deux me demandaient froidement, résolument, ce qu'ils ont à faire, je leur conseillerais tout, plutôt que de ruiner la sécurité, le bonheur et l'avenir de leurs enfants. Je leur persuaderais de se sacrifier, de se résigner, de vivre dans un côte-à-côte pénible, mais plus digne qu'une séparation éhontée, de s'unir dans un devoir commun, une pensée unique, celle des enfants! Et si l'on vous consultait vous-même, vous répondriez aussi, je suis sûre, que c'est le seul parti, le seul noble, le seul fier, que puissent prendre, vis-à-vis d'eux-mêmes et du monde, ces deux êtres dont vous avez détruit le bonheur!

L'accent de Mme Hansquine fut si juste, son honnêteté si éloquente, ses yeux si courageux, que Géfosse, oubliant l'humiliation qu'une femme lui infligeait, resta interdit; et ce fut avec un sérieux mêlé d'indicible ironie pour lui-même qu'il murmura :

— Mais alors, — et c'est sans doute le troisième parti? — vous me demandez de disparaître, madame?

— Oui, — dit nettement Thérèse, en ce cas, vous disparaissez, — je ne dis pas pour le bonheur, mais pour le repos de Louise, je ne dis pas pour votre bonheur, mais pour votre repos aussi, à vous. Vous lui laissez, à elle, la seule chose que vous ne pouviez lui prendre, la possibilité de réparer peut-être sa faute et de rester elle-même aux yeux du monde et de ses enfants. Vous, vous redevenez libre! Allons — fit-elle avec bonhomie, — avouez-le, monsieur, vous vous en tirez à bon compte!

« Ouais, pensait Géfosse, voilà une maîtresse femme; et jolie, quand elle s'anime! J'aimerais mieux l'avoir pour amie que pour

ennemie. Elle plaide bien et elle a raison. J'y gagne tout et je ne risque rien, puisque de toute façon Louise est perdue pour moi. »

— Si j'ai bien compris, madame, — et l'aplomb lui revint, — vous me demandez de profiter de l'absence de vos amis pour m'en aller?

— Précisément ! dit-elle.

— Mais, — dit-il, résolu à marchander, et gardant d'ailleurs plus d'un scrupule, — si grands que soient mes torts vis-à-vis de Mme Daygrand, ne serait-ce pas les aggraver gratuitement que de partir en son absence ? Que penserait-elle de moi ? que je suis un lâche !

— Un lâche, monsieur, — dit vivement Mme Hansquine, — n'est pas celui qui a le courage de réparer une faute aux dépens de son orgueil et de son cœur. Une lâcheté autrement grande consisterait à faire le mal, en gardant les apparences d'un homme du monde, et à se fier aux chances d'une épée en cas de malheur.

— Précisément ! j'ai une dette d'honneur à payer, je ne puis faire banqueroute en me sauvant.

— Et qui vous empêche, monsieur, de régler cette dette à Paris ou à Marseille, si Daygrand vient vous la réclamer? Ne comprenez-vous pas qu'un duel est secondaire, mais que l'avenir de Louise est tout? Un homme de votre valeur, de votre intelligence, peut-il ne pas se rendre compte que le sacrifice que je vous demande, que j'implore de vous — si grand qu'il semble à votre amour-propre — n'est rien à côté de tous ceux que Louise a faits pour vous? Elle s'est perdue, enfin! Sa vie, son honneur, celui des siens, elle a tout mis dans vos mains ; pourriez-vous hésiter à les lui rendre? Peut-être en est-il temps encore. Il faut la sauver d'elle-même! Si vous êtes un homme de cœur, monsieur, aidez-moi!

— Permettez-moi de réfléchir, dit Géfosse.

— Non! — dit-elle, sentant qu'il faiblissait,— et son ton redevint gracieux, son regard sympathique, — prouvez-moi que j'ai eu raison de me confier à vous, de vous parler franchement, comme un ami ; j'oublierai tout le mal, involontaire peut-être, que vous avez fait à Louise, en songeant qu'elle vous doit son repos et sa sécurité.

Mais elle, madame, — dit Géfosse avec une émotion sincère, — que pensera-t-elle ? que dira-t-elle ?...

— Ah ! — dit Thérèse d'une voix profonde — oui ! elle vous aime, la malheureuse ; elle l'a assez prouvé ! Elle souffrira, c'est certain ; mais ne sera-t-elle pas bien plus malheureuse si d'autres malheurs arrivent ? Je ne vous ai parlé tout le temps que d'elle ; mais en votre âme et conscience, ne devez-vous rien à un homme qui était votre ami ? Et pourtant, vous avez pris sa femme ! et que tout s'ébruite, vous l'aurez déshonoré ! Voyons, monsieur, agissez loyalement, donnez-moi votre main et dites-moi quel jour vous fixez pour votre départ.

Géfosse sentit une humiliation cuisante de voir qu'on faisait si bon marché de lui ; il interjeta :

— Mais, madame, vous me prenez très au dépourvu.

— D'abord — dit-elle sans l'entendre — donnez-moi votre parole d'honneur de n'avertir Louise de votre départ par aucun moyen, de ne plus la troubler ensuite en aucune façon.

— Eh bien, foi d'honnête homme ! — concéda Géfosse.

Mme Hansquine ne sourcilla pas, et sans relever la formule du serment, l'accepta pour bon.

— Quand partez-vous, — dit-elle, — nous sommes samedi.

— Mais comment me jugera-t-elle ? — balbutia Géfosse.

« Oh ! pensa Mme Hansquine, l'amour-propre survit donc à l'amour ! » et elle eut presque pitié :

— Elle vous regrettera d'abord. Elle vous estimera ensuite !

— Ah !... — fit Géfosse avec un soupir de doute.

Elle répéta :

— Quand partez-vous ? demain ?

— Lundi, — dit-il au hasard.

Elle lui tendit la main, — virile et droite, les yeux purs.

— Votre parole d'honneur.

Il prit cette main et la baisa, respectueusement : Mme Hansquine domptait sa répugnance.

Il se redressa, — et d'un air contrit, comme un homme que la grâce vient de toucher :

— Je vous promets, madame, de faire votre volonté.

XXIV

Le lendemain, il abandonna son appartement, et fit porter ses malles à l'hôtel.

Philippe, qui ne le quittait plus, s'émerveillait d'un départ si librement, si noblement consenti, et ne revenait pas du courage et de l'abnégation avec lesquels Géfosse se sacrifiait.

Géfosse, lui, s'admirait moins, car un soulagement et une joie irréprimables s'élevaient en lui, à l'idée de s'en aller. Certes, son amour-propre saignait, et il était en contradiction pénible avec ses théories, impuissantes et mesquines, d'homme d'honneur étroit. Mais le bon sens bourgeois de Thérèse s'insinuait, pénétrait peu à peu en lui. Oui, elle avait mille fois raison : ce dénouement était le seul profitable. Au lieu de perdre à jamais Louise, ce qui serait lâche, il la sauvait. Au lieu de s'enchaîner lui-même irrévocablement, ce qui serait bête, il se libérait. Autant que possible, il réparait, en disparaissant, le dommage fait à ces deux êtres, que rivaient l'un à l'autre des raisons supérieures de morale, de famille et de société. Enfin, il serait toujours temps de se battre avec Daygrand, s'il l'exigeait ! Dans ces sophismes, sa conscience et son intérêt étaient d'accord. Bien plus, sa coupable satisfaction de partir, il pouvait l'attribuer au contentement d'avoir rempli son devoir !

« Le bon, pensa-t-il, est que je n'aurai pas même eu le courage d'aller à Ksour-Aïssa pour mes affaires; il faudra que le vieux père Chose s'en charge ! — C'est Henry qui va être content de me revoir ! Et Claude ! — Ah ! celle-là... » Et il y pensa sans pitié, décidé, puisqu'il n'épargnait pas sa jeune affection pour Mme Daygrand, à faucher du même coup l'autre, l'ancienne.

La journée se passa en préparatifs fébriles, visites, courses dans les bazars ; il eût voulu s'étourdir, mais sa conscience gardait une lucidité cruelle. A mesure que le temps passait, l'impatience du départ ne faisait que croître en lui. Le soir vint ; il traîna longuement dans des cafés, buvant des liqueurs, sans pouvoir se griser ni oublier. Quand il fut dans sa chambre, un spleen affreux l'envahit.

Il était dans ce même hôtel où il était descendu en arrivant, retrouvait les mêmes sensations, la poussière, les gravures, les prospectus-réclames sur la table. Mais quelle différence dans ses

sentiments! Alors, son cœur plein de désir palpitait, dans l'attente de l'inconnu. Maintenant son désir satisfait, devenu du regret, n'était plus que celui qu'on a pour les bonheurs perdus, les choses mortes. Des coins de passé, des lambeaux lui revenaient à l'esprit, des attitudes, des paroles, des regards de Mme Daygrand. La rapidité foudroyante de leur amour le stupéfiait; tout ce qui s'était passé, en eux et autour d'eux, pendant ces quatre semaines, s'effaçait. Il la quittait donc? Quel remords! Était-ce possible que ce matin il eût été content? Quel étrange animal que l'homme!

La reverrait-il jamais? Pourquoi pas? Elle reviendrait à Paris, et là, dans la grande ville, ils auraient des rendez-vous furtifs, délicieux! — Oui, et si tu reçois un bon coup d'épée? — disait l'égoïsme. D'ailleurs, que d'embarras! Non, non, c'était fini, bien fini. Quelle bêtise d'aimer, puisqu'on finit toujours par se séparer, soit en s'aimant encore, comme pour Louise, soit en ne s'aimant plus, comme pour Claude!

Décidément, il ne dormirait pas : il sauta de son lit, ouvrit la fenêtre. Le ciel était bleu, la mer noire, la mosquée grisâtre, les étoiles fourmillaient; des formes d'Arabes endormis gisaient sur la place. Il faisait doux, presque chaud. La ville éteinte sentait le musc, l'encens et la poussière.

Une angoisse l'envahit. Il venait d'évoquer Louise, là-bas, seule depuis deux jours, avec son mari, dans l'horreur du tête-à-tête, parmi les mensonges perpétuels du sourire, des regards, des paroles. — « Elle dort en ce moment? Quels rêves fait-elle? — Si la pensée était communicable?... » Et il eut peur, à l'idée que Louise ne devinât, en cet instant, sa fuite. Il imagina, comme par un pressentiment, des catastrophes. Ou bien, elle s'enfuyait, venait le rejoindre : un craquement de la boiserie l'énerva; elle était là, frappait à la porte. Ou bien, elle avouait tout, d'horreur et de lassitude, à Daygrand. Il se représentait l'affolement de cet homme, saisissant Louise à la gorge : — « Ah! misérable femme! » puis la lâchant, tournant dans la chambre comme une bête furieuse, sans oser la tuer. Il l'accablait d'injures, puis partait pour Alger, se précipitait chez Géfosse, la rage au cœur!

Et il comparait cette entrée avec celle de son rêve, dont il gardait un malaise. Si ce rêve était un avertissement? Ah! qu'il aurait voulu être à demain!

Mais les heures semblaient suspendues : sa montre était-elle arrêtée? Non, car les secondes, marquées par une aiguille minuscule, se succédaient, une à une. Et il reposa sa montre sur la cheminée, contre le livre de X..., tout froissé. Il se rappela leur conversation sur le pont, entre elle et lui, puis sa première lettre à elle, déguisée par l'envoi de ce livre. « Pauvre bouquin de X...! Avec un gant oublié et une épingle à cheveux perdue, pensa-t-il, c'est tout ce qui me reste d'elle! » Et cette sentimentalité niaise l'irrita.

« Si cela continue, il me sera impossible de partir! » dit-il. Il ne s'endormit qu'au matin.

Vers onze heures on frappa à la porte, son cœur se serra :

« Philippe, sans doute? »

— Entrez !

Ce fut Hansquine qui parut, très droit, très ferme, très triste. En le voyant, Géfosse, interdit, eut un affreux pressentiment; il désigna d'un geste vague un siège.

Hansquine restait debout :

— J'ai tenu à vous serrer la main avant votre départ; car je sais que vous avez donné, librement, votre parole d'honneur de partir aujourd'hui !

Et son regard inspectait les malles avec défiance, comme s'il doutait que, *maintenant,* Géfosse consentît à partir.

— Qu'y a-t-il? — dit Géfosse d'une voix sèche, — qu'y a t-il? un malheur !

— Un accident, — rectifia Hansquine avec sang-froid, — un télégramme que nous venons de recevoir.

Et il tendit à Géfosse un papier bleu, imprimé, poignant dans son laconisme correct :

Louise partie sans prévenir. A pris le train pour Alger. Arrivera cinq heures avant moi. Veillez sur elle, Daygrand.

Géfosse lut et relut ces mots, sans oser lever les yeux, atterré; son cœur battait tumultueusement.

Une main se posa sur son bras.

— Vous le saviez, avouez-le !

— Moi ! — et la conscience de Géfosse se révolta. — Non ! non ! par exemple !

Et intérieurement, dans un écroulement qui lui révélait la flagrante lâcheté de son cœur, il se répéta : — « Ah ! non ! je ne le savais pas. Vrai, ce n'est pas de chance ! »

— Je vous crois ! — dit Hansquine à mi-voix.

Il y eut une pause, comme entre deux reprises d'armes. Géfosse voyait Louise, quittant furtivement l'hôtel, courant à la gare, se jetant dans un train, incapable de supporter plus longtemps l'angoisse de vivre avec Daygrand.

— En vous montrant ce télégramme, — reprit Hansquine, — j'ai agi en homme d'honneur ayant affaire à un autre homme d'honneur. Le train qu'a pris Mme Daygrand n'arrive qu'après le départ du bateau. J'aurais pu ne rien vous dire.

— Oh !... fit Géfosse tressaillant, par une protestation d'orgueil.

— Vous le voyez, — dit Hansquine, de sa voix triste et sévère, — j'ai fait mon devoir, je l'ai fait complètement, quoi qu'il pût arriver. Et maintenant, j'ai le droit d'attendre que vous fassiez le vôtre.

— Le mien, quoi, comment ? — dit Géfosse devinant et éperdu, — qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous partiez, ni plus ni moins ! — dit Hansquine.

— Ah ! — et Géfosse eut un beau cri, — vous ne voudriez pas ! Non, non ! *maintenant,* ce serait lâche !

Hansquine laissa passer cette première explosion de douleur et d'orgueil. Le visage de Géfosse s'était décomposé ; il eut pitié de lui.

— Écoutez-moi, dit-il, vous me croyez honnête homme, n'est-ce pas ? incapable de vous conseiller une infamie. Eh bien, relisons cette dépêche, pesons-en tous les mots, — il le fit — comprenez-vous, Daygrand ne sait pas tout ! Il peut croire à un coup de folie, à un accès de fièvre chaude ; il sait sa femme malade. — Écoutez-moi ! fit-il avec plus d'autorité ; — si vous restez, le scandale éclate ; inutilement, vous perdez Louise, Daygrand, vous-même. Écoutez-moi ! — et sa voix fut dure, convaincante ; — si vous partez, nous sauvons Louise, nous sauvons tout !

— Ah ! — et Géfosse grinçait des dents. — Non, non, je ne peux pas me sauver devant cet homme !

— Mais il ne sait rien encore ! C'est vous qui, en restant, lui apprenez tout ! Attendez-le à Marseille, à Paris, au diable ! Qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous êtes prêt à vous battre !

— Mais elle, elle, mon Dieu ! je ne peux pas l'abandonner. Cette femme qui vient pour moi, pour moi, et je... Non, ce serait lâche !

— Ecoutez-moi ! — répétait Hansquine — vous savez combien nous l'aimons, je vous jure qu'il ne lui arrivera rien, rien ! Quand même elle parlerait, Daygrand l'aime, il ne touchera pas à un cheveu de sa tête ; nous sommes là... — Tenez, voulez-vous que je vous dise — cria-t-il à bout d'arguments, — partez, et il lui pardonnera !

Géfosse eut un sursaut; mais devant la conviction inspirée du vieil Hansquine, il se tut, décontenancé :

« Le cœur humain est bien bizarre, pensa-t-il. C'est égal, celle-là serait un peu raide ! »

Et plus faiblement :

— Non, je reste !

Il fallut une grande heure à Hansquine pour convaincre et décider Géfosse. Enfin, avec Philippe, il parvint à l'embarquer sur le bateau. Jusqu'au dernier moment, on craignit qu'il ne redescendît. Il se mordait les lèvres, piétinait sur place, dans la plus étrange perplexité. Tout se brouillait dans sa tête, l'arrivée de Louise, les raisons de Hansquine, son point d'honneur ; et dans tout cela, son plus grand désir était qu'on partît, qu'on partît tout de suite.

Hansquine et Philippe, anxieux, redescendus à terre, lui jetaient de vagues paroles. En entendant le sifflet du départ, Géfosse s'élança, décidé à descendre; mais déjà le bateau, lentement, dérapait. Il songea à se jeter dans l'eau, mais elle était très sale, ignoble, d'un vert livide. Alors il sentit un horrible déchirement, la honte l'étouffa ; il lui sembla qu'Hansquine et Philippe devaient être joliment contents.

Eh bien, lui aussi, se sentait soulagé ! Il les vit rapidement décroître — dans un décor qui se rétrécissait ; et ce rapetissement des êtres sympathiques le poignait, comme si les sentiments qu'ils inspiraient diminuaient en même temps qu'eux.

Longtemps ses yeux restèrent fixés sur les docks et sur la gare. Pensant que Louise arrivait peut-être en ce moment, et qu'elle ne le verrait plus, il s'apitoya sur lui-même et sur leur amour, et alors, chose inouïe, il sentit des larmes rares lui couler dans les moustaches.

Après, il se sentit plus à l'aise, et le poids qu'il avait sur la poitrine s'allégea.

XXV

Mme Daygrand, au terme de cette fuite qui lui semblait un cauchemar, tomba, en descendant de wagon, aux mains de Thérèse, qui l'attendait. Dans le premier moment de stupeur, elle se laissa entraîner, sans résistance, vers la voiture; mais là, se sentant captive et voyant qu'on prenait le chemin de la campagne, elle se révolta :

— Olivier ! — dit-elle avec une longue angoisse.

Sous le voile qui lui obscurcissait le visage, ses cheveux étaient dérangés, ses paupières gonflées, ses yeux fixes.

Mme Hansquine lui montra la mer, où, très loin, entre la terre et la ligne du ciel et de l'eau, tout petit, le bateau fuyait à toute vapeur.

Mme Daygrand parut ne rien comprendre.

— Olivier ! — répéta-t-elle d'une voix douce et déchirante.

Mme Hansquine lui prit les mains.

— Il est parti, ma chérie, parti pour ton bonheur...

Elle eut peur : Mme Daygrand s'était jetée à la portière, comme folle, les traits convulsés, de pâle devenue pourpre :

— Tu mens ! tu mens !

Mais Mme Hansquine lui reprit les mains, lui parla longuement, avec une autorité tendre.

Mme Daygrand, avec une stupéfaction morne, écoutait sans entendre, immobile, assommée. De vagues tressaillements attestaient seuls en elle une vie quelconque. Elle ne se pencha même point, aux tournants de la route, pour voir la mer et le bateau. De tout le trajet, elle ne dit plus une parole. Mais, dès qu'elle fut dans sa chambre, elle tomba raide et se tordit sur le parquet, en proie à une épouvantable crise nerveuse.

Daygrand, à six heures du soir, arriva. Il ne put voir sa femme, le médecin s'y opposa. Mais le malheureux, déjà, savait tout, par quelques lignes affolées de Louise, laissées sur leur table, à l'hôtel.

Le départ de Géfosse évitait un scandale et des malheurs irréparables.

Mme Daygrand faillit mourir. Daygrand, qui l'aimait, fit des vœux pour sa guérison. Mme Hansquine prit sur lui une grande influence, et, sans le dire, il pardonna.

Dès que le transport fut possible, il ramena sa femme au Jajolet. Ses enfants et ses amis eurent peine à la reconnaître. Elle resta six mois malade. Daygrand, qui avait donné sa démission de député, ne la quitta point et la soigna, avec un dévouement et une bonté que les Hansquine ni lui-même n'auraient pas soupçonnés. Ensuite, ils voyagèrent. A la longue, la vie commune reprit, et ils eurent un enfant, qui ne vécut pas.

Géfosse a quitté Claude Payen. Il aime une petite actrice, qui le trompe. Il n'est pas encore de l'Académie. Son dernier livre a eu un grand succès...

Un matin, Philippe donnait à Maurice sa leçon de français ; à côté d'eux, Mme Hansquine surveillait le travail des deux petites filles et de Max, penchés sur des cahiers. On apporta le courrier : parmi les journaux et les lettres, il y en avait une de Mme Daygrand. Mme Hansquine l'ouvrit, la lut et resta pensive. Son regard et celui de Philippe se rencontrèrent.

A mots couverts, ils parlèrent d'elle et de Géfosse.

— Quelle étrangeté — dit Philippe — qu'un homme d'une si haute intelligence, d'un talent si grand et d'un esprit si fin, soit, dans l'ordre moral, un monstre !

— Et que Louise ait été s'éprendre justement de cet homme !... Pauvre femme ! maintenant, que lui en reste-t-il ?...

— Elle a aimé ! dit Philippe.

Mme Hansquine baissa les yeux : elle envisagea une telle catastrophe, deux vies brisées, tant de larmes, de honte, de regrets ! et songeuse répéta intérieurement ce mot : « Elle a aimé ! » — Et elle se sentait rougir.

Mais aussitôt elle reprit son livre, car les enfants, levant leurs petites têtes, les regardaient curieux et souriants. Et se tournant, grave et charmante, vers Philippe, elle lui dit, de sa voix nette :

— Travaillons, mon cher ami !

Paul Margueritte.

Le Gérant : Paul Genay.

Paris-Imp. PAUL DUPONT (Cl.)

L'ABBÉ CONSTANTIN[1]

I

D'un pas encore vaillant et ferme, un vieux prêtre marchait sur la route poudreuse, en plein soleil. Il y avait déjà plus de trente ans que l'abbé Constantin était curé de ce petit village qui dormait là, dans la plaine, au bord d'un mince cours d'eau appelé la Lizotte.

L'abbé Constantin, depuis un quart d'heure, longeait le mur du château de Longueval ; il arriva devant la grille d'entrée qui s'appuyait, haute et massive, sur deux lourds piliers de vieilles pierres brunies et rongées par le temps. Le curé s'arrêta, et, tristement, regarda deux immenses affiches bleues placardées sur les piliers.

Ces affiches annonçaient que, le mercredi 18 mai 1881, à une heure de relevée, aurait lieu, à l'audience des criées du tribunal civil de Souvigny, la vente du domaine de Longueval, divisé en quatre lots :

1° Le château de Longueval et ses dépendances, belles pièces d'eau, vastes communs, parc de cent cinquante hectares entièrement clos de murs et traversé par la rivière de la Lizotte ; mise à prix : six cent mille francs ;

2° La ferme de Blanche-Couronne, trois cents hectares ; mise à prix : cinq cent mille francs ;

3° La ferme de la Rozeraie, deux cent cinquante hectares ; mise à prix : quatre cent mille francs ;

4° La futaie et les bois de la Mionne, d'une contenance de

(1) *L'abbé Constantin.* — Calmann Lévy, éditeur.

quatre cent cinquante hectares; mise à prix : cinq cent cinquante mille francs.

Et ces quatre chiffres additionnés au bas de l'affiche donnaient la respectable somme de deux millions cinquante mille francs.

Ainsi donc il allait être divisé, ce magnifique domaine qui, depuis deux siècles, échappant au morcellement, avait toujours été transmis intact, de père en fils, dans la famille des Longueval. L'affiche annonçait bien que, après l'adjudication provisoire des quatre lots, il y aurait faculté de réunion et mise en adjudication du domaine tout entier ; mais c'était un bien gros morceau et, selon toute apparence, aucun acheteur ne se présenterait.

La marquise de Longueval était morte, six mois auparavant; en 1873, elle avait perdu son fils unique, Robert de Longueval ; les trois héritiers étaient les petits-enfants de la marquise, Pierre, Hélène et Camille. On avait dû mettre le domaine en vente, Hélène et Camille étant mineures. Pierre, un jeune homme de vingt-trois ans, avait fait des folies, était à moitié ruiné et ne pouvait songer à racheter Longueval.

Il était midi. Dans une heure, il aurait un nouveau maître, le château de Longueval. Et ce maître, qui serait-il? Quelle femme, dans le grand salon tout entouré d'anciennes tapisseries, prendrait, au coin de la cheminée, la place de la marquise, la vieille amie du pauvre curé de campagne ? C'était elle qui avait relevé l'église du village ; c'était elle qui se chargeait de l'approvisionnement et de l'entretien de la pharmacie tenue au presbytère par Pauline, la servante du curé ; c'était elle qui, deux fois par semaine, dans son grand landau tout encombré de petits vêtements d'enfant et de gros jupons de laine, venait prendre l'abbé Constantin et faisait avec lui ce qu'elle appelait *la chasse aux pauvres*.

Il reprit sa marche en pensant à tout cela, le vieux prêtre... Puis il pensait aussi, — les plus grands saints ont eu leurs petites faiblesses, — il pensait aussi à ses chères habitudes de trente années brusquement interrompues. Tous les jeudis et tous les dimanches, il dînait au château... Comme il était gâté, choyé, câliné !... La petite Camille — elle avait huit ans — venait s'asseoir sur ses genoux et lui disait :

— Vous savez, monsieur le curé, c'est dans votre église que je veux me marier, et bonne maman enverra des fleurs tout plein, tout plein l'église... plus que pour le mois de Marie. Ce sera comme un grand jardin tout blanc, tout blanc, tout blanc !

Le mois de Marie !... C'était alors le mois de Marie ; l'autel, autrefois, à cette époque-là, disparaissait sous les fleurs apportées des serres du château. Cette année, sur l'autel, rien que quelques pauvres bouquets de muguet et de lilas blanc, dans des vases de porcelaine dorée. Autrefois, tous les dimanches, à la grand'messe, et tous les soirs, pendant le mois de Marie, Mlle Hébert, la lectrice de Mme de Longueval, venait tenir le petit harmonium donné par la marquise... Aujourd'hui, le pauvre harmonium, réduit au silence, n'accompagnait plus la voix des chantres et les cantiques des enfants. Mlle Marbeau, la directrice de la poste, était un peu musicienne, et de bien bon cœur elle aurait pris la place de Mlle Hébert ; mais elle n'osait pas, elle avait peur d'être notée comme cléricale et d'être dénoncée par le maire, qui était libre penseur. Cela aurait pu nuire à son avancement.

Le mur du parc venait de finir, de ce parc dont tous les détours étaient familiers au vieux curé. La route suivait maintenant les bords de la Lizotte et, de l'autre côté de la petite rivière, s'étendaient les prairies des deux fermes ; puis, au delà, s'élevait la haute futaie de la Mionne. Morcelé... le domaine allait être morcelé !... Cette pensée déchirait le cœur du pauvre prêtre. Pour lui, tout cela, depuis trente ans, tenait ensemble, faisait corps. C'était un peu son bien, sa chose, cette grande propriété. Il se sentait chez lui sur les terres de Longueval. Il lui était arrivé plus d'une fois de s'arrêter complaisamment devant quelque immense champ de blé, d'arracher un épi, de l'égrener et de se dire :

— Allons ! le grain est beau, bien ferme et bien nourri. Nous aurons cette année une bonne récolte.

Et, joyeusement, il reprenait sa route à travers *ses* champs, *ses* herbages et *ses* prairies. Bref, par toutes les choses de sa vie, par toutes ses habitudes, tous ses souvenirs, il tenait à ce domaine dont la dernière heure était venue.

L'abbé apercevait au loin la ferme de Blanche-Couronne ; ses toitures en tuiles rouges se détachaient sur la verdure de la futaie. Là encore, le curé se trouvait chez lui. Bernard, le fermier de la marquise, était son ami, et, lorsque le vieux prêtre s'était attardé dans ses visites aux pauvres et aux malades, lorsque, le soleil se rapprochant de l'horizon, l'abbé se sentait un peu de fatigue dans les jambes et de tiraillements dans l'estomac, il s'arrêtait, soupait chez Bernard, se régalait d'un bon fricot de lard et de pommes

de terre, vidait son pichet de cidre ; puis, après le souper, le fermier attelait sa vieille jument noire à son petit cabriolet et reconduisait le curé à Longueval. Tout le long de la route, ils bavardaient et se querellaient... Le curé reprochait au fermier de ne pas venir à la messe, et celui-ci de répondre :

— La femme et les filles y vont pour moi... Vous savez bien, monsieur le curé, c'est comme ça chez nous. Les femmes ont de la religion pour les hommes. Elles nous feront ouvrir les portes du paradis.

Et malicieusement il ajoutait, en allongeant un petit coup de fouet à la jument noire :

— S'il y en a un !

Le vieux curé bondissait dans le vieux cabriolet.

— Comment ! s'il y en a un ? Mais certainement il y en a un !

— Alors vous y serez, monsieur le curé. Vous dites que ce n'est pas sûr... et moi, je vous dis que si... Vous y serez ! vous y serez ! à la porte, guettant vos paroissiens et continuant à vous occuper de nos petites affaires... Et vous direz à saint Pierre... car c'est bien saint Pierre, n'est-ce pas, qui tient les clefs du paradis ?

— Oui, c'est saint Pierre.

— Eh bien, vous lui direz, à saint Pierre, s'il veut me fermer la porte au nez, sous prétexte que je n'allais pas à la messe, vous lui direz : « Bah ! laissez-le passer tout de même... C'est Bernard, un des fermiers de Mme la marquise, un brave homme. Il était du conseil municipal, et il a voté pour le maintien des sœurs qu'on voulait renvoyer de l'école. » Ça touchera saint Pierre, qui répondra : « Eh bien, allons, passez, Bernard, mais c'est bien pour faire plaisir à M. le curé. » Car vous serez encore curé là-haut et curé de Longueval. Ce serait trop triste pour vous, le paradis, si ça vous empêchait de rester curé de Longueval.

Curé de Longueval, oui, toute sa vie il n'avait été que cela, n'avait jamais rêvé autre chose et n'avait jamais voulu autre chose. A trois ou quatre reprises, on lui avait proposé de grosses cures de canton, d'un bon rapport, avec un ou deux vicaires. Il avait refusé. Il aimait sa petite église, son petit village, son petit presbytère. Il était là seul, tranquille, faisant tout lui-même ; toujours par voies et par chemins, sous le soleil et sous la pluie, sous le vent et sous la grêle. Son corps s'était endurci à la fatigue, mais son âme était restée douce et tendre.

Il vivait dans son presbytère, grande maison de paysan qui n'était séparée de l'église que par le cimetière. Quand le curé montait à l'échelle pour palisser ses poiriers et ses pêchers, par dessus la crête du mur il apercevait les tombes sur lesquelles il avait dit les dernières prières et jeté les premières pelletées de terre. Alors, tout en faisant sa besogne de jardinier, il disait mentalement une petite oraison pour le salut de ceux de ses morts qui l'inquiétaient et qui pouvaient être retenus dans le purgatoire. Il avait une foi naïve et tranquille.

Mais, parmi ces tombes, il y en avait une qui, plus souvent que les autres, avait sa visite et ses prières. C'était la tombe de son vieil ami, le docteur Reynaud, mort entre ses bras en 1871, et dans quelles circonstances ! Le docteur était comme Bernard, jamais il n'allait à la messe et jamais il n'allait à confesse ; mais il était si bon, si charitable, si compatissant à ceux qui souffraient !... C'était la grande préoccupation, la grande inquiétude du curé. Son ami Reynaud, où était-il ? Puis il se rappelait la noble vie du médecin de campagne, toute de courage et d'abnégation, il se rappelait sa mort, surtout sa mort ! et il se disait :

— Au paradis ! il ne peut être qu'au paradis ! Le bon Dieu lui a peut-être fait faire un peu de purgatoire... pour la forme... mais il a dû l'en retirer au bout de cinq minutes...

Voilà tout ce qui passait par la tête du vieux curé pendant qu'il continuait sa route vers Souvigny. Il s'en allait à la ville, chez l'avoué de la marquise, pour connaître le résultat de la vente, pour savoir quels étaient les nouveaux maîtres de Longueval ; l'abbé avait encore un kilomètre à parcourir, avant d'atteindre les premières maisons de Souvigny ; il suivait le mur du parc de Lavardens, quand il entendit au-dessus de sa tête des voix qui l'appelaient :

— Monsieur le curé ! monsieur le curé !

En cet endroit, bordant le mur, une longue allée de tilleuls faisait terrasse et l'abbé, levant la tête, aperçut Mme de Lavardens et son fils Paul.

— Où allez-vous, monsieur le curé ? demanda la comtesse.

— A Souvigny, au tribunal, pour savoir...

— Restez ici... M. de Larnac doit venir, après la vente, me dire le résultat.

L'abbé Constantin monta sur la terrasse.

Gertrude de Lannilis, comtesse de Lavardens, avait été très

malheureuse. A dix-huit ans, elle fit une folie, la seule de sa vie, mais irréparable : elle épousa, par amour, dans un élan d'enthousiasme et d'exaltation, M. de Lavardens, un des hommes les plus séduisants et les plus spirituels de ce temps. Lui ne l'aimait pas et ne se mariait que par nécessité ; il avait dévoré jusqu'au dernier sou sa fortune patrimoniale et, depuis deux ou trois années, ne se soutenait dans le monde que par des expédients. Mlle de Lannilis savait tout cela et ne se faisait à cet égard aucune illusion, mais elle se disait :

— Je l'aimerai tant, qu'il finira par m'aimer.

De là tous ses malheurs. Son existence aurait été tolérable, si elle n'avait pas tant aimé son mari, mais elle l'aimait trop. Elle ne réussit qu'à le fatiguer de ses obsessions et de ses tendresses. Il reprit et continua sa vie d'autrefois, qui était fort désordonnée. Quinze années se passèrent ainsi dans un long martyre, supporté par Mme de Lavardens avec toute l'apparence d'une impassible résignation ; résignation qui n'était pas dans son cœur. Rien ne put la distraire ni la guérir de cet amour qui la déchirait.

M. de Lavardens mourut en 1869 ; il laisait un fils âgé de quatorze ans et chez lequel déjà se montraient tous les défauts et toutes les qualités de son père. Sans être sérieusement compromise, la fortune de Mme de Lavardens se trouvait un peu ébranlée et un peu diminuée. Mme de Lavardens vendit l'hôtel de Paris, se retira à la campagne, vécut avec beaucoup d'ordre et d'économie, se consacrant tout entière à l'éducation de son fils.

Mais, là encore, les chagrins et les tristesses l'attendaient. Paul de Lavardens était intelligent, aimable et bon, mais absolument rebelle à toute contrainte et à tout travail. Il désespéra les trois ou quatre précepteurs qui vainement s'efforcèrent de lui faire entrer quelque chose de sérieux dans la tête, se présenta à Saint-Cyr, ne fut pas admis et commença par dévorer, à Paris, le plus rapidement du monde, et le plus follement, deux ou trois cent mille francs.

Cela fait, il s'engagea au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, eut la chance de faire, pour ses débuts, partie d'une petite colonne expéditionnaire dans le Sahara, se conduisit bravement, devint très rapidement maréchal des logis et, au bout de trois années, allait être nommé sous-lieutenant, quand il s'amouracha d'une jeune personne qui jouait *la Fille de madame Angot,* au théâtre d'Alger. Paul avait fini son temps, il quitta le service et

revint à Paris avec sa jeune chanteuse d'opérette... puis ce fut une danseuse... puis une comédienne... puis une écuyère de l'Hippodrome. Il s'essayait dans tous les genres. Il vécut de la brillante et misérable existence des désœuvrés... Mais il ne passait à Paris que trois ou quatre mois. Sa mère lui faisait une pension de trente mille francs et lui avait déclaré que jamais, elle vivante, il n'aurait un sou de plus avant son mariage. Il connaissait sa mère et savait qu'il fallait tenir ses paroles pour choses sérieuses. Aussi, voulant faire bonne figure et y mener joyeuse vie, dépensait-il ses trente mille francs entre les mois de mars et de mai, puis revenait docilement se mettre au vert à Lavardens, chassant, pêchant et montant à cheval avec les officiers du régiment d'artillerie qui tenait garnison à Souvigny. Les petites modistes et les petites grisettes de province remplaçaient, sans les faire oublier, les petites chanteuses et les petites comédiennes de Paris. En cherchant un peu, on trouve encore des grisettes en province, et Paul cherchait beaucoup.

Dès que le curé fut en présence de Mme de Lavardens :

— Je puis, lui dit-elle, sans attendre l'arrivée de M. de Larnac, vous dire les noms des acquéreurs de Longueval. Je suis absolument tranquille et ne mets pas en doute le succès de notre combinaison. Pour ne pas nous faire sottement la guerre, nous nous sommes mis d'accord, mon voisin M. de Larnac, M. Gallard, un gros banquier de Paris, et moi. M. de Larnac aura la Mionne ; M. Gallard, le château et Blanche-Couronne; moi, la Rozeraie. Je vous connais, monsieur le curé, vous devez être inquiet pour vos pauvres. Rassurez-vous. Ces Gallard sont très riches et vous donneront beaucoup d'argent.

En ce moment une voiture parut au loin sur la route, dans un nuage de poussière.

— Voici M. de Larnac, s'écria Paul. Je reconnais ses poneys.

Tous les trois, en hâte, descendant de la terrasse, retournèrent au château... Ils y arrivèrent au moment où la voiture s'arrêtait devant le perron.

— Eh bien? demanda Mme de Lavardens.

— Eh bien, répondit M. de Larnac, nous n'avons rien...

— Comment, rien? demanda Mme de Lavardens, fort pâle et fort émue.

— Rien, rien, absolument rien, ni les uns ni les autres.

Et M. de Larnac, sautant à bas de la voiture, raconta ce qui

venait de se passer à l'audience des criées du tribunal de Souvigny.

— Tout, dit-il, a d'abord marché comme sur des roulettes. Le château est adjugé à M. Gallard pour six cent mille cinquante francs. Pas de compétiteur... Une enchère de cinquante francs avait suffi. En revanche, petite bataille pour Blanche-Couronne. Les enchères s'élèvent de cinq cent mille à cinq cent vingt mille francs, et encore la victoire à M. Gallard. Nouvelle bataille, et plus vive, pour la Rozeraie; elle vous est enfin adjugée, madame, pour quatre cent cinquante-cinq mille francs... et moi, j'enlève sans concurrence la forêt de la Mionne avec une surenchère de cent francs. Tout paraissait fini; on était déjà debout dans l'assistance; on entourait nos avoués pour savoir le nom des acquéreurs. Cependant M. Brazier, le juge chargé de la vente, réclame le silence, et l'huissier met en vente les quatre lots réunis à deux millions cent cinquante ou soixante mille francs, je ne sais plus au juste... Un murmure ironique circule dans l'auditoire. De tous côtés on entendait dire : « Personne, allez, il n'y aura personne... » Mais le petit Gibert, l'avoué, qui était assis au premier rang et qui, jusque-là, n'avait pas donné signe de vie, se lève et dit tranquillement : « J'ai acquéreur pour les quatre lots réunis à deux millions deux cent mille francs. » Ce fut comme un coup de foudre! Une grande clameur suivie bientôt d'un grand silence. La salle était pleine de fermiers et de cultivateurs des environs. Tant d'argent pour de la terre, cela les jetait dans une sorte de stupeur respectueuse... Cependant M. Gallard se penche vers Sandrier, l'avoué qui avait porté ses enchères... La lutte s'engage entre Gibert et Sandrier... On arrive à deux millions cinq cent mille francs... Court moment d'hésitation chez M. Gallard... Il se décide... Il continue jusqu'à trois millions... Là, il s'arrête, et le domaine est adjugé à Gibert... On se jette sur lui, on l'entoure, on l'écrase... « Le nom, le nom de l'acquéreur?

— C'est une Américaine, répond Gibert, Mme Scott. »

— Mme Scott! s'écria Paul de Lavardens.

— Tu la connais? demanda Mme de Lavardens.

— Si je la connais!... si je la...! Pas du tout... Mais j'étais au bal chez elle, il y a six semaines.

— Au bal chez elle!... et tu ne la connais pas!... Quelle sorte de femme est-ce donc?

— Ravissante, délicieuse, idéale, une merveille!

— Et il y a un M. Scott?

— Certainement, un grand blond. Il était à son bal... On me l'a montré... Il saluait au hasard, de droite et de gauche. Il ne s'amusait guère, je vous en réponds... Il nous regardait, et il avait l'air de se dire : « Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?... Qu'est-ce qu'ils viennent faire chez moi?... » Nous venions voir Mme Scott et miss Percival, la sœur de Mme Scott... Et ça en valait la peine!

— Ces Scott, dit Mme de Lavardens en s'adressant à M. de Larnac, est-ce que vous les connaissez?

— Oui, madame, je les connais... M. Scott est un Américain colossalement riche, qui est venu s'installer à Paris l'année dernière... Dès que ce nom a été prononcé, j'ai compris que la victoire n'avait jamais été indécise. Gallard était battu d'avance. Les Scott ont commencé par acheter à Paris un hôtel de deux millions, du côté du parc Monceau.

— Oui, rue Murillo, dit Paul, puisque je vous dis que je suis allé au bal chez eux; c'était...

— Laisse donc parler M. de Larnac. Tu nous la raconteras tout à l'heure l'histoire de ton bal chez Mme Scott.

— Voilà donc mes Américains installés à Paris, continua M. de Larnac, et la pluie d'or a commencé. De vrais parvenus s'amusant à jeter follement l'argent par les fenêtres. Cette grande fortune est toute récente; on raconte que Mme Scott, il y a une dizaine d'années, mendiait dans les rues de New-York.

— Elle a mendié?

— On le dit, madame. Puis elle s'est mariée avec ce Scott, le fils d'un banquier de New-York... et, tout d'un coup, un procès gagné leur a mis entre les mains, non pas des millions, mais des dizaines de millions. Ils ont quelque part, en Amérique, une mine d'argent, mais une mine sérieuse, une vraie mine, une mine d'argent... dans laquelle il y a de l'argent... Ah! vous allez voir quel luxe va éclater à Longueval!... Nous aurons tous l'air de pauvres dans le pays. On prétend qu'ils ont cent mille francs à dépenser par jour.

— Voilà nos voisins! s'écria Mme de Lavardens. Une aventurière! Et ce n'est rien encore... une hérétique, monsieur l'abbé, une protestante.

Une hérétique! une protestante! Pauvre curé! c'était bien à

cela que, tout de suite, il avait pensé en entendant ces mots : *une Américaine, Mme Scott.* La nouvelle châtelaine n'irait pas à la messe! Que lui importait qu'elle eût mendié! Que lui importaient ses dizaines et dizaines de millions! Elle n'était pas catholique! Il ne baptiserait plus les enfants nés à Longueval, et la chapelle du château, où si souvent il avait dit la messe, allait être transformée en un oratoire protestant, qui entendrait la parole glaciale de quelque pasteur calviniste ou luthérien.

Au milieu de tous ces gens consternés, désolés, seul, Paul de Lavardens paraissait radieux.

— Une ravissante hérétique, en tout cas, dit-il, et même, s'il vous plaît, deux ravissantes hérétiques! Il faut les voir, les deux sœurs, à cheval, au Bois, avec les deux petits grooms pas plus hauts que ça, par derrière...

— Allons, Paul, raconte-nous ce que tu sais, ce bal dont tu parlais... Comment es-tu allé au bal chez ces Américaines?

— Par le plus grand hasard!... Ma tante Valentine restait chez elle ce soir-là... J'arrive vers dix heures... et dame! ça n'est pas d'une gaieté folle, les mercredis de ma tante Valentine... J'étais là depuis vingt minutes quand j'aperçois Roger de Puymartin qui s'esquivait adroitement. Je le rattrape dans le vestibule. Je lui dis : « Rentrons ensemble. — Oh! je ne rentre pas. — Où vas-tu? — Au bal. — Chez qui? — Chez les Scott; veux-tu venir avec moi? — Mais je ne suis pas invité. — Moi non plus! — Comment! toi non plus? — Non, je vais attendre un de mes amis. — Et les connaît-il, les Scott, ton ami? — A peine, mais assez pour nous présenter tous les deux... Viens donc... Tu verras Mme Scott. — Oh! je l'ai vue, à cheval, au Bois. — Elle n'est pas décolletée, à cheval. Tu n'as pas vu ses épaules... et ce sont ses épaules qu'il faut voir... Il n'y a rien de mieux à Paris pour le moment... » Et, ma foi! je suis allé au bal... et j'ai vu les cheveux rouges de Mme Scott, et j'ai vu les blanches épaules de Mme Scott... et j'espère bien les revoir, quand il y aura des bals à Longueval...

— Paul! dit Mme de Lavardens, en lui montrant l'abbé.

— Oh! M. l'abbé, je vous demande bien pardon... Est-ce que j'ai dit quelque chose?... Non, il me semble...

Le pauvre prêtre n'avait pas entendu. Sa pensée était ailleurs. Déjà, dans une des rues du village, il voyait le pasteur du châ-

teau s'arrêter devant chaque maison et glisser sous les portes de petites brochures évangéliques.

Continuant son récit, Paul entama une description enthousiaste de l'hôtel, qui était une merveille...

— De mauvais goût... et de luxe criard, interrompit Mme de Lavardens.

— Pas du tout, maman, pas du tout!... Rien de criard, rien de tapageur... Des meubles admirables, des arrangements pleins de grâce et d'originalité... Une serre incomparable inondée de lumière électrique. Et le buffet installé dans la serre, sous une treille chargée de raisins.... au mois d'avril!... et on pouvait en cueillir à pleines mains! Les accessoires du cotillon avaient, paraît-il, coûté quarante mille francs. Des bijoux, des bonbonnières, des bibelots délicieux... avec prière de les emporter. Moi, je n'ai rien pris; mais bien des gens ne s'en faisaient pas faute... Puymartin, ce soir-là, m'a raconté l'histoire de Mme Scott... seulement ce n'était pas tout à fait l'histoire de M. de Larnac... Roger m'a dit que Mme Scott avait été enlevée toute petite par des saltimbanques et que son père l'avait retrouvée faisant de la voltige dans un cirque ambulant, bondissant par-dessus des banderoles et traversant des cerceaux de papier...

— Une écuyère! s'écria Mme de Lavardens, j'aimais encore mieux la mendiante!

— Et pendant que Roger me racontait ce roman du *Petit Journal,* je voyais venir, du fond d'une galerie, l'écuyère du cirque forain, dans un merveilleux fouillis de satin et de dentelles, et j'admirais ces épaules, ces éblouissantes épaules, sur lesquelles ondulait un collier de diamants gros comme des bouchons de carafe. On disait que le ministre des finances avait vendu secrètement à Mme Scott la moitié des diamants de la couronne, et que c'était ainsi qu'il avait eu, le mois précédent, quinze millions d'excédent sur le budget. Ajoutez à cela, s'il vous plaît, qu'elle avait fort grand air, la petite saltimbanque, et qu'elle était tout à fait à son aise dans ces splendeurs.

Paul était si bien lancé, que sa mère dut l'arrêter. Devant M. de Larnac fort dépité, il laissait trop naïvement éclater sa satisfaction d'avoir pour voisine cette miraculeuse Américaine.

L'abbé Constantin se préparait à reprendre le chemin de Longueval; mais Paul, en le voyant sur le point de partir :

— Oh! non, non, monsieur l'abbé, vous n'allez pas faire une

seconde fois à pied, par une telle chaleur, la route de Longueval.

Permettez-moi de vous reconduire en voiture. Cela me fait beaucoup de peine de vous voir ainsi dans le chagrin. Je veux essayer de vous distraire. Oh! vous avez beau être un saint, je vous fais rire quelquefois avec mes folies.

Une demi-heure après, tous deux, le curé et Paul, roulaient côte à côte dans la direction du village. Paul parlait, parlait, parlait! Sa mère n'était plus là pour le calmer et pour le modérer. Sa joie était débordante.

— Non, voyez-vous, monsieur l'abbé, vous avez tort de prendre les choses au tragique... Tenez, regardez ma petite jument, comme elle trotte! comme elle lève les pattes! Vous ne la connaissiez pas. Savez-vous ce que je l'ai payée? Quatre cents francs. Je l'ai dénichée, il y a quinze jours, dans les brancards d'une charrette de maraîcher. Une fois que c'est bien dans son train, ça vous fait quatre lieues à l'heure, et on en a plein les mains, tout le temps. Regardez, regardez donc comme elle tire! comme elle tire!... Allons! tôt! tôt! tôt!... Rien ne vous presse, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? Voulez-vous rentrer par les bois? Ça vous fera du bien de prendre un peu l'air... Si vous saviez, monsieur l'abbé, comme j'ai de l'affection pour vous... et du respect!... Je n'ai pas dit trop de bêtises, tout à l'heure, devant vous? C'est que je serais si fâché!...

— Non, mon enfant, je n'ai rien entendu.

— Alors, nous prenons le chemin des écoliers.

Après s'être jeté à gauche, sous bois, Paul revint à sa première phrase :

— Je vous disais donc, monsieur l'abbé, que vous aviez tort de prendre ainsi les choses tragiquement. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense? C'est très heureux, ce qui vient d'arriver.

— Très heureux?

— Oui, très heureux... J'aime mieux les Scott à Longueval que les Gallard. Ne l'avez-vous pas entendu tout à l'heure, M. de Larnac, oser leur reprocher de dépenser follement leur argent? Il n'est jamais fou de dépenser son argent. Ce qui est fou, c'est de le garder. Vos pauvres, — car, j'en suis bien sûr, c'est surtout à vos pauvres que vous pensez, — eh bien, vos pauvres ont fait aujourd'hui une bonne journée. Voilà mon opinion. La religion?... Oui, la religion... Ils n'iront pas à la messe!... cela vous

fait du chagrin, c'est tout naturel, mais ils vous enverront de l'argent, beaucoup d'argent... et vous le prendrez, et vous aurez bien raison. Vous voyez bien que vous ne dites pas non. Ça va être une pluie d'or sur tout le pays... Un mouvement! un tapage! des voitures à quatre chevaux, des postillons poudrés, des *rallye-papers,* des chasses à courre, des bals, des feux d'artifice... Et là, dans ce bois, dans cette allée où nous sommes, je retrouverai peut-être Paris avant qu'il soit longtemps. J'y reverrai les deux amazones et les deux petits grooms dont je parlais tout à l'heure. Si vous saviez comme elles sont gentilles à cheval, les deux sœurs! Un matin, j'ai fait, derrière elles, tout le tour du bois de Boulogne, à Paris. Je les vois encore. Elles avaient des chapeaux gris à haute forme, de petits voiles noirs bien plaqués sur la figure et deux grandes amazones sans taille, avec une seule couture qui suivait la ligne du dos... et il faut que des femmes soient fièrement bien faites pour porter des amazones comme ça!... Parce que, voyez-vous, monsieur l'abbé, avec les amazones sans taille, il n'y a pas de tricherie possible...

Le curé, depuis quelques instants, ne donnait plus aucune attention aux discours de Paul. La voiture était engagée dans une allée assez longue et parfaitement droite. Au bout de cette allée, le curé voyait venir un cavalier au galop.

— Regardez donc, dit le curé à Paul, regardez donc. Vous avez de meilleurs yeux que moi. Est-ce que ce n'est pas Jean, là-bas?

— Mais oui, c'est Jean. Je reconnais sa jument grise.

Paul aimait les chevaux et, toujours, avant de regarder le cavalier, regardait le cheval. En effet, c'était Jean; et, en apercevant de loin le curé et Paul, il agita en l'air son képi, qui portait deux galons d'or. Jean était lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny.

Quelques instants après, il s'arrêtait près de la petite voiture, et, s'adressant au curé :

— Je viens de chez vous, mon parrain, et Pauline m'a dit que vous étiez allé à Souvigny, pour la vente. Et bien, qui l'a acheté, le château?

— Une Américaine, Mme Scott.

— Et Blanche-Couronne?

— La même Mme Scott.

— Et la Rozeraie?

— Encore Mme Scott.

— Et la forêt... toujours Mme Scott ?

— Tu l'as dit, répliqua Paul... Et je la connais, Mme Scott... et on va s'amuser à Longueval... Je te présenterai... Seulement ça fait de la peine à M. l'abbé... parce que c'est une Américaine, une protestante.

— Ah ! c'est vrai, mon pauvre parrain... Enfin nous causerons de tout cela demain. J'irai dîner avec vous, j'ai prévenu Pauline. Je n'ai pas le temps de m'arrêter, je suis de semaine, et il faut que je sois au quartier à trois heures.

— Pour la botte ? dit Paul.

— Oui, pour la botte... Au revoir, Paul !... A demain, mon parrain !

Le lieutenant d'artillerie reprit le galop ; Paul rendit la main à son petit cheval.

— Ce Jean, dit Paul, quel brave garçon !

— Oh ! oui.

— Il n'y a rien de meilleur au monde que Jean !

— Non, rien de meilleur !

Le curé se retourna pour voir encore Jean, qui se perdait déjà dans la profondeur du bois.

— Oh ! si, il y a vous, monsieur l'abbé.

— Non, pas moi, pas moi.

— Et bien, voulez-vous que je vous dise, monsieur l'abbé ? Il n'y a rien de meilleur au monde que vous deux, vous et Jean. La voilà, la vérité !... Oh ! tenez, le bon terrain pour trotter ! Je vais laisser marcher Niniche... Je l'ai appelée Niniche.

Paul, de la pointe de son fouet, caressa le flanc de Niniche, qui se mit à trotter d'un train d'enfer, et Paul, tout joyeux :

— Mais regardez donc comme elle lève les pattes, monsieur l'abbé ! regardez donc comme elle lève les pattes ! Et si régulière !... Une vraie mécanique... Penchez-vous pour voir.

L'abbé, pour faire plaisir à Paul, se pencha un peu pour voir *comme Niniche levait les pattes*... Mais il pensait à autre chose.

Ludovic Halévy,
De l'Académie Française.

(*A suivre.*)

LA RÊVERIE

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

La bulle éclôt ; de plus en plus ténue,
Elle se gonfle, oscille au moindre vent,
Puis, détachée, elle aspire à la nue,
Part et s'envole, et flotte en s'élevant.

Elle voyage (ainsi fait un beau rêve)
Sans autre but que de s'enfuir du sol ;
Une vapeur, un parfum la soulève,
Un rien l'entraîne ou ralentit son vol.

Dans un nuage autrefois suspendue
Elle voguait par l'éther, en plein jour !
Du ciel tombée elle est au ciel rendue,
Elle remonte à son premier séjour.

Et c'est pour elle un souverain délice,
Fille de l'air, moins pesante que lui,
De l'explorer, et, qu'elle plane ou glisse,
De se fier à son subtil appui.

Miroir limpide et mouvant, toutes choses
Y font tableaux passagers et tremblants ;
Les monts lointains et les prochaines roses
Et l'infini se mirent dans ses flancs.

Sous le soleil dont tous les feux ensemble
En s'y doublant s'y croisent ardemment,
Elle s'irise et rayonne, et ressemble
A quelque énorme et léger diamant.

Mais il suffit que près d'elle se joue
Une humble mouche, un flocon dans les airs,
Et soudain crève, et tombe, et devient boue,
La vagabonde où brillait l'univers!

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

SULLY-PRUDHOMME,
De l'Académie Française

MENSONGES [1]

V

L'AUBE DE L'AMOUR

L'assaut des sensations nouvelles avait été si violent et si multiple pour René Vincy, durant toute cette soirée, qu'il lui fut impossible de discerner exactement leur détail, dans le temps qu'il mit à franchir à pied la distance entre la rue du Bel-Respiro et la rue Coëtlogon. Si Claude n'avait pas brusquement quitté l'hôtel Komof, en proie aux affres de l'amour trompé, les deux amis seraient revenus ensemble. Ils auraient eu, le long des avenues désertes et sous les froides étoiles, une de ces conversations de trois heures du matin où les jeunes gens qui sortent d'une fête se disent tout ce qu'ils en emportent dans le cœur. Peut-être alors, et rien qu'à prononcer le nom de Mme Moraines, René aurait compris quelle place avait prise subitement dans sa pensée cette femme d'une beauté fine et rare, en qui s'étaient comme incarnées et rendues palpables toutes ses chimères d'aristocratie. Peut-être aurait-il appris par Claude quelques notions justes sur ce caractère, et il se serait épargné la dangereuse fièvre d'imagination qui le fit se complaire tout le long de sa route dans le souvenir du visage et des moindres gestes de Suzanne. Il avait entendu la comtesse l'appeler de ce joli prénom, en l'embrassant à la minute de l'adieu, et il la revoyait dans son manteau doublé de fourrure brune, si épais qu'il faisait paraître la gracieuse tête blonde presque trop petite. Il revoyait le mouvement que cette tête avait eu, la légère inclinaison de son côté avant de monter en voiture. Il la revoyait aussi à la table du souper, et le regard de ses beaux yeux attentifs, et la façon dont elle remuait

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre et du 10 novembre 1887.

ses lèvres pour lui dire de ces mots bien simples, mais dont chacun lui avait prouvé que celle-là du moins avait l'âme de sa beauté, de même qu'elle avait une beauté digne du cadre où elle lui était apparue. A peine s'il s'aperçut du long chemin qu'il avait à parcourir, le tiers de Paris. Il contemplait le ciel sur sa tête, l'eau de la Seine qui coulait, mouvante et sombre, les longues files des becs de gaz qui semblaient approfondir encore la profondeur indéterminée des rues. Cette nuit lui apparaissait si vaste, — vaste comme son impression présente de sa propre vie. La forme d'esprit particulière aux poètes qui ne sont que poètes fait d'eux les victimes d'une sorte d'état mal défini, que l'on pourrait nommer l'état lyrique : c'est comme l'enivrement anticipé de l'espérance ou du désespoir, suivant que cette qualité d'amplifier prodigieusement la sensation présente s'applique à la joie ou à la tristesse. Cette entrée dans le monde, qui, à cette minute, revêtait pour cette tête d'enfant un aspect de renouvellement de sa destinée, qu'était-ce en somme? A peine un coup d'œil jeté par l'entre-bâillement d'une porte, et qui supposait, pour devenir profitable, une série de menues actions auxquelles eût pensé un ambitieux. L'ambitieux se fût demandé quelle impression il avait produite, quels caractères il avait rencontrés, quels, parmi les salons où on l'avait prié, valaient une seule visite et quels une fréquentation assidue. Au lieu de cela, le poète se sentait marcher dans une atmosphère de félicité. La douceur de la dernière portion de la soirée se reflétait pour lui sur tout le reste. Il oubliait même les quarts d'heure de détresse qu'il avait dû traverser. Ce fut dans ce sentiment qu'il se trouva devant la grille de sa maison. L'antithèse entre le monde d'où il venait et le monde où il rentrait lui fut douce à constater, tandis qu'il poussait le lourd battant, puis qu'il se glissait à petits pas jusqu'à sa chambre. Cette antithèse ne donnait-elle pas à sa joie actuelle tout le piquant de la fantaisie?... Puis, comme il était à cet âge où la réparation des fatigues nerveuses s'accomplit avec une régularité parfaite à travers les mouvements les plus désordonnés de la pensée et des sensations, il ne fut pas plutôt couché dans son lit qu'il dormait déjà d'un sommeil profond. S'il rêva des magnificences entrevues, des applaudissements dans le vaste salon, du profil un peu mignard de Mme Moraines si délicat sous ses cheveux blonds, il n'aurait pu le dire, quand il se réveilla au lendemain matin, vers les dix heures.

Un rais de soleil entrait par la fente des volets clos et des rideaux baissés. Aucun bruit n'arrivait de la petite ruelle, et aucun bruit de l'intérieur de l'appartement, qui trahît le branle-bas d'un petit ménage le matin, les allées et les venues de la servante, le rangement hâtif des meubles, la préparation du déjeuner. Le jeune homme fut surpris de ce silence. Il consulta sa montre pour savoir combien de temps il avait dormi, et il éprouva de nouveau cette sensation, sur laquelle il ne s'était jamais blasé : celle d'être aimé par sa sœur avec cette espèce d'idolâtrie minutieuse qui va des grands événements de l'existence aux plus petits. En même temps, le souvenir le ressaisit de sa soirée de la veille. Vingt images affluèrent dans son cerveau, qui se confondirent toutes dans les traits fins, les cheveux blonds et les yeux bleus de Mme Moraines. Il la revit d'une manière plus distincte que la veille, à l'instant même où il venait de la quitter ; mais la netteté de cette vision et l'infinie complaisance avec laquelle il s'y attarda ne l'éclairèrent pas encore sur le sentiment qui naissait en lui. C'était une impression d'artiste, et rien de plus, — comme si les plus gracieux des fantômes de femmes adorées durant sa jeunesse, à travers les phrases des romanciers et des poètes, avaient pris corps sous ses yeux. Couché dans la tiède paresse de son lit, il jouissait du charme de cette vision, comme il jouissait de l'intime aspect de sa chambre, de son familier, de son calme asile. Ses regards erraient voluptueusement sur tous les objets visibles dans le demi-jour : sur sa table, dont les mains d'Émilie avaient réparé le désordre; sur ses gravures, que faisait mieux ressortir la sombre tonalité du papier rouge; sur les reliures de ses chers livres ; sur la cheminée, dont le marbre supportait quelques photographies dans des cadres de cuir. Le portrait de sa mère était là, — pauvre mère, morte avant d'avoir assisté à la réalisation de sa plus ardente espérance, elle, autrefois si orgueilleuse des morceaux, plus ou moins bien venus, qu'elle rencontrait parmi les papiers de son fils, en rangeant la chambre ! La photographie du père était là aussi, mélancolique visage rongé par l'alcool. Bien souvent René avait songé qu'une espèce d'impuissance secrète de sa propre volonté lui avait été transmise par cet homme malheureux. Mais, par ce lendemain de fête, il n'était pas d'humeur à réfléchir sur les coins tristes de sa vie, et ce fut avec une joie d'enfant qu'il frappa deux ou trois coups dans la ruelle de son lit. Il appelait ainsi Françoise le matin pour que la brave fille vînt

ouvrir les rideaux et les volets. A la place de la bonne, Émilie entra, et, les persiennes une fois rabattues, ce fut le visage aimant et le sourire de sa sœur que le jeune homme aperçut, un sourire tout empreint de la plus confiante curiosité.

— « Un triomphe... » répondit-il joyeusement à la muette interrogation d'Émilie.

La jeune femme battit des mains comme une petite fille, elle vint s'asseoir au pied du lit de son frère sur une chaise basse, et câlinement : « Tu te lèveras plus tard... Françoise va 'apporter ton café. J'avais bien calculé que tu te réveillerais vers les dix heures... J'achevais de le moudre juste quand tu as cogné. Tu l'auras tout frais... » Comme l'Auvergnate entrait, tenant entre ses grosses mains rougeaudes le petit plateau de porcelaine : « Je vais te servir, continua Émilie ; Fresneau s'est chargé de prendre Constant à la pension... Nous avons tout le temps, dis-moi tout... » Et René dut reprendre le récit de ses sensations de la veille, sans en rien omettre. — « Que disait Claude Larcher ? demandait sa sœur. Comment était la cour de l'hôtel ? Comment l'antichambre ? Comment la robe de la comtesse ?... » — Et elle riait des métaphores fantastiques de Mme de Sermoises. Elle s'écriait : « Quelle chipie !... » en écoutant l'épigramme de la femme du confrère ; elle se moquait de l'ignorance de la jolie Mme Éthorel ; elle s'indignait contre la cruauté de Colette ; et quand le poète se mit à lui décrire le gracieux profil de Mme Moraines et à lui rapporter leur causerie à la table du souper, elle aurait voulu pouvoir dire merci à la femme exquise, qui, du premier coup d'œil, avait su distinguer ainsi son René. L'habitude qu'elle avait prise, depuis des années, de vivre uniquement par la sensibilité de son frère, la rendait pour le poète la plus dangereuse des confidentes. Elle possédait la même nature d'imagination que lui, cette imagination de l'artiste amoureux de ce qui brille, et elle s'y livrait sans le moindre scrupule, — puisque c'était pour le compte d'un autre. Il y a une espèce d'immoralité impersonnelle, particulière aux femmes, et qui est celle des mères, des sœurs et des amantes. Elle consiste à ne plus percevoir les lois de la conscience, aussitôt qu'il s'agit du bonheur de l'homme aimé. Émilie, qui n'était, quand elle pensait à elle-même, qu'abnégation et que simplicité, ne caressait pour son frère que désirs de luxe, qu'ambitions de vanité, et, naïvement, elle s'écria, donnant une forme à des pensées que René osait à peine admettre en lui :

— « Ah ! je le savais bien, que tu réussirais... Ces dames Offarel ont beau dire, ta place n'est pas dans notre pauvre monde... Ce qu'il vous faut, à vous autres écrivains, c'est tout ce décor, cette vie magnifique... Mon Dieu, que je te voudrais riche !... Mais tu le seras... Une de ces grandes dames s'intéressera à toi et te mariera, et, même dans un palais, tu ne cesseras pas d'être mon frère qui m'aime... Voyons ! était-ce possible que tu vécusses ainsi toujours ?... Te vois-tu, dans un petit appartement au quatrième, avec des enfants qui piaillent, une femme qui ait des mains de femme de chambre, comme les miennes, » — et elle montrait ses doigts, où se voyaient les traces des piqûres de l'aiguille — « et la nécessité de travailler à l'heure comme les cochers de fiacre, pour gagner de l'argent... Ici tu n'as pas eu le luxe, c'est vrai, mais je t'ai donné le loisir... »

— « Bonne et chère sœur !... » dit René, touché aux larmes par la profondeur d'affection que révélait cette sortie, et davantage encore par la complicité que ses secrètes convoitises rencontraient dans cette affection. Quoique le nom de Rosalie n'eût jamais été prononcé entre eux d'une certaine manière, et qu'Émilie n'eût jamais reçu les confidences de son frère, ce dernier se rendait bien compte que sa sœur avait deviné depuis longtemps son innocent secret. Il savait qu'avec ses visées ambitieuses elle n'aurait jamais approuvé ce mariage. Mais eût-elle parlé comme elle venait de le faire si elle avait connu les détails complets de son roman ? Lui aurait-elle conseillé une trahison, — car c'en était une, et de celles qui pèsent le plus au cœur né pour la noblesse, la trahison sentimentale d'un homme qui change d'amour, et qui prévoit, qui éprouve déjà le contre-coup des douleurs que sa perfidie irrésistible infligera ?... Aussitôt Émilie partie, et tout en s'habillant, René se laissa entraîner par les idées que la dernière phrase de sa sœur lui avait suggérées, et, pour la première fois, il eut le courage d'envisager bien en face la situation. Il se souvint du petit jardin de la rue de Bagneux et du soir où il avait mis un premier baiser sur la joue rougissante de la jeune fille. Certes, il n'avait jamais été son amant, mais ces baisers, mais ces fiançailles clandestines ?... Une vérité lui apparut indiscutable : que l'on n'a pas le droit de prendre le cœur d'une vierge, si l'on n'a pas en soi la force de l'aimer pour toujours. Mais il sentit du même coup que sa sœur avait prononcé tout haut la parole qu'il se disait tout bas depuis que le succès de sa pièce lui

avait ouvert des horizons d'espérances. « Cette vie magnifique... » avait murmuré Émilie, et de nouveau les images du décor traversé la veille se déployèrent, et de nouveau, sur ce fond d'opulence, le visage de Mme Moraines se détacha et son sourire... La loyauté du jeune homme essaya pourtant de chasser cette apparition séductrice. Il dit tout haut : « Pauvre Rosalie, qu'elle est douce et qu'elle m'aime!... » et il trouva une sorte d'égoïste attendrissement à se ressouvenir de la profondeur de cet amour inspiré par lui, attendrissement qui le poursuivit jusqu'à la table du déjeuner. Qu'elle était simple, cette table, et comme elle ressemblait peu à l'étincelant souper de cette nuit! C'était, sur la toile cirée à fleurs coloriées, un tout modeste service en porcelaine blanche, avec des verres un peu gros, parce que les maladresses combinées de Fresneau, de Constant et de Françoise auraient rendu l'usage du cristal trop coûteux pour le budget de la famille. Le bon Fresneau, avec sa longue barbe, son regard distrait, mangeait vite, s'accoudant sur la table, portant son couteau à sa bouche, aussi commun de manières qu'il était distingué de cœur; et, comme pour faire mieux ressortir par le contraste l'impression de cosmopolitisme oisif éprouvée par René, il racontait en riant sa demi-journée. A sept heures du matin, il avait donné une répétition à l'école Saint-André; de huit à dix heures, il avait fait une classe dans cette même école aux petits garçons encore trop faibles pour suivre le lycée. Il n'avait eu que le temps ensuite de grimper sur l'impériale de l'omnibus du Panthéon qui l'avait conduit à une troisième leçon, rue d'Astorg, tout près de Saint-Augustin.

— « J'ai acheté un journal en route, ajoutait le brave homme, pour y voir le compte rendu de la soirée d'hier... Tiens, » ajouta-t-il en fouillant dans les poches d'une serviette de cuir blanchie par l'usage, bourrée de livres, et ficelée par une courroie, « je l'aurai égaré...

— « Tu es si distrait, fit Émilie presque avec aigreur.

— « Bah! le père Offarel nous renseignera, dit gaiement René; tu sais bien qu'il est mon indicateur vivant. Il aura lu, ce soir, toutes les feuilles de Paris et de la province!... »

Précisément parce qu'il était trop certain que les moindres comptes rendus de la représentation à l'hôtel Komof seraient collectionnés par le sous-chef de bureau et commentés par la mère, René crut devoir à Rosalie de lui donner lui-même tous les détails. Il

y a ainsi un instinct qui pousse l'homme, — est-ce hypocrisie, est-ce pitié? — à ces délicatesses de procédés à l'égard d'une femme qu'il va cesser d'aimer! Aussitôt après le déjeuner, il se dirigea donc du côté de la rue de Bagneux, en prenant la rue de Vaugirard. C'était son habitude autrefois d'aller chez son amie à cette heure-là; il lui arrivait de composer pour elle et de tête, durant cette courte promenade, une ou deux strophes, dans la manière de Heine, qu'il lui disait quand ils étaient seuls. Il y avait longtemps que ce pouvoir de marcher ainsi en plein rêve lui était refusé, mais rarement la vulgarité de ce coin de Paris l'avait frappé à ce degré. Tout y révélait la médiocre existence des petits bourgeois, depuis la multiplicité des humbles boutiques jusqu'à l'étalage poussé presque au milieu du trottoir de toutes sortes d'objets à bon marché. Derrière les devantures des restaurants étaient collées de petites affiches à la main qui mentionnaient des menus à prix fixe d'une extraordinaire simplicité. Les ustensiles en vente dans les bazars prenaient comme une physionomie pauvre. Ces signes et vingt autres rappelaient au jeune homme la dépense calculée des petites bourses, une existence réduite à cette décente économie, qui n'a pas l'horrible et attirant pittoresque de la vraie misère. Quand on commence d'aimer, on trouve à toutes les choses qui environnent la personne aimée des raisons de s'attendrir, et, quand on cesse d'aimer, ces mêmes choses fournissent au cœur des raisons de se refermer davantage. Pourquoi René se prit-il à en vouloir à Rosalie de l'impression de mesquinerie dont le pénétrait ce tableau de son quartier? Pourquoi l'aspect de la rue de Bagneux l'indisposa-t-il contre la jeune fille comme eût pu le faire un grief personnel? Elle avait, cette rue, une physionomie si pauvre, si abandonnée, avec le mur du jardin de couvent qui la termine et la file de ses vieilles maisons! Une charrette surchargée de paille la barrait à moitié, avec trois chevaux attelés de cordes qui mangeaient, le mufle engagé dans la musette, tandis que le conducteur achevait de déjeuner dans un petit restaurant à la devanture lie de vin. Une sœur marchait sur le trottoir de gauche, un gros parapluie bombait sous son bras; le vent agitait les ailes de sa coiffe blanche et la croix de son chapelet battait sa robe de bure. Pourquoi René, après avoir reporté sur Rosalie toute la déplaisance de ses sensations bourgeoises, reporta-t-il involontairement sur l'image de Mme Moraines le mouvement de rêverie religieuse que ce costume de la sœur de

charité produisit en lui? Les phrases que la belle mondaine lui avait débitées à table, la veille, sur les œuvres pieuses auxquelles prennent part tant de grandes dames jugées frivoles, lui revinrent à la mémoire. C'était la troisième fois depuis le matin que le visage de cette femme lui apparaissait, et chaque fois plus précis. Mon Dieu! si son bon génie voulait qu'il la rencontrât ainsi, dans une rue écartée de Paris, en train de rendre visite à ses pauvres!... Et, au lieu de cela, il s'engageait dans un couloir au bout duquel était une cour, et au fond de cette cour se trouvait la porte du rez-de-chaussée occupé par les Offarel. Poussés par l'exemple des Fresneau, ils avaient, eux aussi, réalisé le rêve secret de toute famille dans la petite bourgeoisie parisienne, et déniché dans ce quartier isolé un appartement avec un jardinet grand comme un mouchoir de poche.

— « Ah! monsieur René!... » fit Rosalie, qui vint, au coup de sonnette du jeune homme, ouvrir elle-même. Les Offarel n'avaient à leur service qu'une femme de ménage, la mère Forot, sur le compte de laquelle la vieille dame ne tarissait pas en anecdotes, et qui partait à midi. A la vue de celui qu'elle aimait, le visage de la pauvre enfant, pâlot d'habitude, s'était rosé de plaisir et elle n'avait pu retenir un petit cri. « Que c'est gentil à vous d'être venu nous raconter tout de suite comment votre comédie a réussi!... » Elle introduisit le jeune homme dans la salle à manger, pièce mal éclairée par une fenêtre au nord, et qui n'était même pas chauffée. La scrupuleuse avarice de Mme Offarel lui faisait, quand les journées d'hiver n'étaient pas trop froides, remplacer la dépense du feu, pour elle et ses filles, par des espèces de pèlerines ouatées et des mitaines.

— « Vous voyez, dit-elle à René en lui faisant signe de s'asseoir, nous comptons le linge. »

Sur la table, en effet, tout le blanchissage de la quinzaine était étalé, depuis les chemises du père jusqu'à celles des filles. L'éclat bleuâtre des calicots et des cotonnades était rendu plus clair par le fond obscur de toute la pièce. C'était le pauvre linge du ménage gêné : il y avait des bas dont le talon se hérissait de reprises, des serviettes effilochées, des manchettes élimées et qui montraient le grain de la trame, — enfin, tout un appareil intime dont la jeune fille sentit aussitôt qu'il n'était guère fait pour plaire au poète, car elle empêcha qu'il ne prît le siège que lui indiquait Mme Offarel, en disant :

— « Monsieur René sera mieux au salon, il fait trop sombre ici... »

Avant que sa mère n'eût pu lui répondre, elle avait déjà poussé ce visiteur dans la pièce décorée de ce nom pompeux de salon, et qui, en réalité, servait surtout de cabinet de travail à Angélique. Celle-ci augmentait un peu les ressources de la famille par le produit de quelques traductions de romans anglais. Elle était, en ce moment, assise auprès de la fenêtre, en train d'écrire sur un guéridon. Deux dictionnaires traînaient à ses pieds chaussés de pantoufles, dont elle avait, pour plus de commodité, écrasé les quartiers. Elle n'eut pas plutôt vu René qu'elle ramassa ses papiers et ses livres. Elle s'échappa, en laissant voir ses cheveux mal peignés, sa robe de chambre au corsage de laquelle manquaient des boutons.

— « Excusez-moi, monsieur René, disait-elle en riant, je suis faite comme une horreur, et je ne peux pas me montrer. »

Le jeune homme s'était assis, et il regardait la pièce, de lui bien connue, dont la grande élégance consistait dans une série d'aquarelles lavées par l'employé durant les loisirs de son bureau. Il y en avait une douzaine, et qui représentaient, les unes des paysages étudiés dans les promenades du dimanche, les autres des copies de quelques toiles chères à la rêverie du père Offarel, et c'étaient précisément, comme les *Illusions perdues* de Gleyre, les tableaux que le goût moderne de René détestait le plus. Un tapis de feutre aux couleurs fanées, six chaises et un canapé revêtus de housses achevaient le mobilier de cette chambre, autrefois aimée par le poète comme un symbole de simplicité presque idyllique, mais qui devait lui paraître deux fois odieuse à cause des dispositions d'esprit où il arrivait et de l'aigreur avec laquelle Mme Offarel lui dit, se croyant très fine :

— « Hé bien, c'était-il gai, hier soir, dans votre beau monde? » — Elle prononçait *ti* et *vote*. — Et, sans attendre la réponse : — « Votre M. Larcher ne fréquente donc plus que des gens qui ont hôtel, équipage et tout?... On ne l'entend plus parler que de comtesses, de baronnes, de princesses... Hé! Il n'est pas déjà si relevé, lui qui courait le cachet il y a dix ans. »

— « Maman... » interrompit Rosalie d'une voix suppliante.

— « Mais pourquoi a-t-il toujours ses yeux insolents, continua la vieille dame; oui, il nous regarde en ayant l'air de nous dire : Pauvres petites gens!

— « Comme vous vous trompez sur son caractère, répliqua René; il a eu un peu la manie de la société élégante, c'est vrai, mais c'est si naturel à un artiste... Tenez, moi-même, continua-t-il en souriant, mais j'ai été ravi d'aller dans cette soirée hier, de voir cette espèce de palais, ces fleurs, ces toilettes, cette magnificence... Est-ce que vous croyez que cela m'empêcherait d'aimer mon modeste chez moi et mes vieux amis?... Nous autres gens de lettres, voyez-vous, nous avons tous un peu cette manie du décor brillant; mais Balzac l'a eue, Musset l'a eue... C'est un enfantillage qui n'a pas d'importance... »

Tandis que le jeune homme parlait, Rosalie coula du côté de sa mère un regard où se lisait plus de bonheur que ses pauvres yeux n'en avaient exprimé depuis des mois. En avouant ainsi et raillant lui-même ses plus intimes sensations, René obéissait à un mouvement du cœur trop compliqué pour que la simple enfant en comprît le rouage. Il avait vu, à l'angoisse des prunelles de la jeune fille, quand Mme Offarel avait prononcé cette phrase : « Votre beau monde », que le secret de l'attraction exercée sur lui par le mirage de l'élégance n'avait pas échappé à la double vue de celle qui l'aimait. Il avait un peu honte, d'autre part, d'être si plébéien dans cette griserie de luxe. Il avait donc parlé de ses impressions, comme s'il n'en eût pas été dupe, en partie afin de rassurer Rosalie et de lui épargner une peine inutile, en partie afin de se permettre cette petitesse, sans trop se la reprocher. Pour certaines natures, — et l'habitude du dédoublement moral les rend fréquentes parmi les écrivains, — raconter ses fautes, c'est se les pardonner. Celui-là se complut, tout en défendant Claude Larcher, à reprendre le détail de ses propres enivrements, avec une nuance d'ironie qui aurait trompé des observateurs plus fins qu'une fille amoureuse. Tout en se moquant à demi de ce qu'il appela lui-même son Snobisme, — et il expliqua ce mot d'origine anglaise aux deux femmes — il continuait de se livrer à la misère des petites remarques qui se multipliaient en lui depuis la veille. Il ne pouvait se retenir de mesurer en pensée l'abîme qui séparait les créatures entrevues la veille chez Mme Komof, — roses vivantes poussées dans la serre chaude de l'aristocratie européenne, — avec la petite provinciale de Paris au teint plombé, aux doigts fatigués par le travail, aux cheveux simplement noués, à la tournure si modeste qu'elle en était gauche. Petit à petit, cette comparaison devint presque douloureuse, et le jeune homme

subit un de ces accès de sécheresse intérieure qui déconcertaient son amie ; elle les apercevait toujours, sans jamais en comprendre la cause. Elle connaissait si bien René !... Elle savait d'instinct que deux êtres existaient en lui côte à côte, l'un doux, bon et tendre, facile à l'émotion, incapable de supporter sa peine, enfin le René qu'elle aimait, — et un autre, atone, étranger à elle, irrité contre elle... Mais le lien qui unissait ces deux êtres, elle ne le saisissait pas. Ce qu'elle comprenait, c'est qu'avant le succès triomphal du *Sigisbée,* elle ne voyait presque jamais que le premier de ces deux René, et, depuis, que le second. Elle n'osait pas dire « le malheureux succès »... elle en avait été si fière ! Pourtant elle aurait tant souhaité en revenir à l'époque où son ami était inconnu, et pauvre, et si à elle !... Que sa voix pouvait se faire aisément dure, si dure que même les phrases adressées à une autre lui semblaient, par leur seule intonation, dirigées contre son cœur ! En ce moment, c'était avec sa mère qu'il causait, et rien que l'accent avec lequel il prononçait des paroles bien innocentes faisait mal à Rosalie. Cependant Mme Offarel, qui paraissait depuis quelques secondes toute préoccupée, se leva brusquement.

— « J'entends Cendrette qui gratte, dit-elle, la mignonne veut sortir. »

Elle passa de nouveau dans la salle à manger, pour ouvrir la porte de la cour à sa chatte préférée, et ravie sans doute de laisser les deux jeunes gens ensemble, car, Cendrette une fois partie, elle s'attarda longuement à flatter Raton, un de ses autres pensionnaires, en lui disant à très haute voix : « Que tu as d'esprit, mon Raton ! Que je t'aime, ma mouche !...» C'était un des innombrables termes d'amitié qu'elle avait imaginés pour ses chats, et, tandis qu'elle discourait ainsi, elle se disait à elle-même : « S'il est venu tout de suite, c'est qu'il lui reste fidèle ; mais quand se déclarera-t-il ? Pauvre fillette !... Ce n'est pas dans ces salons dorés qu'il trouvera une perle comme celle-là. C'est doux, c'est honnête, et joli et vrai !...» Puis tout haut : « N'est-ce pas, mon Raton ? Tu me comprends, Raton ?...» Le matou faisait le gros dos, il frottait sa tête contre la jupe de sa maîtresse, il ronronnait voluptueusement, et le monologue intérieur de la mère continuait : « Avec cela qu'il est devenu un beau parti. On peut bien penser à cela, puisqu'on voulait bien de lui avant. Elle n'aura pas à trimer comme moi avec Offarel. Si ça ne fait pas pitié qu'elle

use ses gentilles mirettes à ravauder ce linge...» et elle empilait, par une vieille habitude de ménagère active, les mouchoirs déjà passés en revue, et elle songeait encore : « Sa petite dot ! Quelle surprise !...» A force d'âpre économie, elle avait gratté sur le traitement modeste de son mari une quinzaine de mille francs qu'elle plaçait à l'insu du sous-chef de bureau. Elle se souriait à elle-même et tendait l'oreille avec une certaine inquiétude : « Que se disent-ils ? » Elle savait que sa fille aimait René, mais elle ignorait les secrètes accordailles qui unissaient les deux jeunes gens. De quel étonnement n'eût-elle pas été remplie si elle s'était doutée que Rosalie avait échangé déjà souvent avec son ami de furtifs, de timides baisers, et qu'à peine sa mère passée dans l'autre chambre, elle venait de lui prendre la main et de lui dire, mettant tout son cœur dans ce gracieux reproche :

— « Et vous avez pu partir hier au soir sans me dire adieu ?

— « Mais j'ai été bousculé par Claude, » fit René en rougissant et serrant les doigts de la jeune fille, qui ne fut la dupe ni de cette excuse ni de cette feinte caresse, car elle se déroba à cette pression. Elle secoua la tête avec mélancolie et, comme ouvrant la bouche avec effort :

— « Non, dit-elle, vous n'êtes plus gentil comme autrefois... Depuis combien de temps ne m'avez-vous plus fait de vers ?

— « Vous êtes donc comme les bourgeois qui pensent que les vers s'écrivent à volonté ? » répliqua le jeune homme presque durement. Il éprouvait cette irritabilité qui est le signe le plus indiscutable d'un déclin d'amour. L'obligation sentimentale, la pire de toutes, lui apparaissait sous une de ses mille formes. Par un instinct qui les conduit, d'une part à regarder jusqu'au fond de leur malheur, de l'autre à poursuivre avec acharnement leur bonheur passé, les femmes qui se sentent moins aimées formulent ainsi de ces exigences toutes petites, tout humbles, qui produisent sur le cœur de l'homme l'effet que produit sur la bouche trop sensible d'un cheval un maladroit coup de caveçon, et l'amant, qui était venu avec la ferme volonté d'être doux et bon, se cabre soudain. Rosalie avait déplu ; elle le sentait comme elle avait senti la sécheresse de René tout à l'heure, et une étrange détresse s'empara d'elle. Depuis le départ de son ami, la veille, elle était jalouse, à vide, et sans vouloir admettre ce mauvais sentiment, mais jalouse tout de même : « Qui rencontrera-t-il dans cette fête ?... » s'était-elle demandé avant et pendant, au lieu de

dormir : « Avec qui cause-t-il ?... » et maintenant : « Ah ! il m'est déjà infidèle, sans quoi il ne me parlerait pas sur ce ton... » Le silence qui suivit la dure réponse lui fut si pénible qu'elle dit timidement :

— « Est-ce que les acteurs ont bien joué hier ?... »

Pourquoi fut-elle froissée de voir avec quel plaisir René s'emparait de cette question, afin d'empêcher que la causerie ne continuât dans un autre chemin que celui des banalités ? C'est que le cœur de la femme qui aime vraiment — et elle aimait — trouve des susceptibilités nouvelles au service des moindres impressions, et toute navrée elle écoutait René répondre : « Ils ont joué divinement. » Puis il s'engagea dans une dissertation sur la différence qu'il y a entre le jeu distant de la scène et le jeu tout rapproché d'un salon.

— « Pauvre petite ! se disait Mme Offarel en rentrant, elle est si naïve, elle n'a pas su le faire parler d'autre chose que de cette maudite pièce ! » Et à voix haute, afin de se venger sur quelqu'un de ce qu'elle n'entrevoyait pas l'instant où René se déclarerait :

— « Dites donc, fit-elle, est-ce que votre ami M. Larcher n'est pas un peu jaloux de votre succès ?... »

VI

LA LOGIQUE D'UN OBSERVATEUR

René Vincy était entré chez les Offarel sous une impression pénible, il en sortit sous une impression plus pénible encore. Tout à l'heure il était mécontent des choses, maintenant il était mécontent de lui-même. Il était venu chez Rosalie dans le but de lui procurer une douceur et de lui épargner le petit ennui d'apprendre son succès de la veille par une bouche autre que la sienne ; — et cette visite avait causé une souffrance nouvelle à la jeune fille. Quoique le poète n'eût jamais eu pour cette enfant aux beaux yeux noirs qu'un amour d'imagination, cet amour avait été trop sincère pour qu'il n'en conservât point ces deux sentiments, les derniers à mourir dans l'agonie d'une passion : un pouvoir extraordinaire de suivre les moindres mouvements de ce cœur de vierge, et une pitié, inefficace autant que douloureuse,

pour toutes les souffrances qu'il infligeait à ce cœur. Une fois de plus il se posa cette question : « N'est-il pas de mon devoir de lui dire que je ne l'aime plus ?... » question insoluble, car elle ne comporte que deux réponses : la brutalité égoïste et cruelle si l'on est simple, et, si l'on est compliqué, la lâcheté d'Adolphe, avec son affreux mélange de compassion et de trahison !... Le jeune homme secoua la tête pour chasser l'importune pensée, il se dit l'éternel : « Nous verrons plus tard... » avec lequel tant de bourreaux de cette espèce ont prolongé tant d'agonies, et il se força de regarder autour de lui. Ses pas l'avaient porté, sans qu'il y prît garde, dans la portion du faubourg Saint-Germain où, plus jeune, il aimait à se promener, quand, enivré par la lecture des romans de Balzac, cette *Iliade* dangereuse des plébéiens pauvres, il évoquait derrière les hautes fenêtres le profil d'une duchesse de Langeais ou de Maufrigneuse. Il se trouvait dans cette large et taciturne rue Barbet-de-Jouy, qui semble en effet un cadre tout préparé à quelque grande dame d'une aristocratie un peu artificielle, par l'absence totale de boutiques au rez-de-chaussée de ses maisons, par l'opulence de quelques-uns de ses hôtels et le caractère à demi provincial de ses jardins entourés de murs. Une inévitable association d'idées ramena le souvenir de René vers l'hôtel Komof, et, presque aussitôt, la pensée de la seigneuriale demeure de la comtesse réveilla en lui, pour la quatrième fois de la journée, l'image, de plus en plus nette, de Mme Moraines. Cette fois, son âme, fatiguée des émotions chagrinantes qu'elle venait de traverser, s'absorba tout entière dans cette image au lieu de la chasser. Songer à Mme Moraines, c'était oublier Rosalie et c'était surtout se détendre dans une sensation uniquement douce. Après quelques minutes de cette contemplation intime, le dévidement naturel de sa rêverie conduisit le jeune homme à se demander : « Quand la reverrai-je ? » Il se rappela la voix et le sourire qu'elle avait eus pour prononcer ces mots : « Les jours d'Opéra, avant le dîner... » Les jours d'Opéra ? Cet apprenti élégant ne les connaissait même point. Il éprouva un plaisir enfantin, et hors de proportion avec sa cause apparente, celui d'un homme qui agit dans le sens de ses plus inconscients désirs, à gagner précipitamment le boulevard des Invalides, où il chercha une affiche des spectacles du soir. On était au vendredi, et cette affiche annonçait *les Huguenots*. Le cœur du jeune homme se mit à battre plus vite. Il avait oublié et Rosalie et ses remords de tout à l'heure,

et la question qu'il s'était posée. La voix intérieure, celle qui chuchote à l'oreille de notre âme des conseils dont, à la réflexion, nous demeurons nous-mêmes stupéfiés, venait de lui murmurer : « Mme Moraines sera chez elle aujourd'hui... Si j'y allais?... »

« Si j'y allais?... » se répéta-t-il tout haut, et la seule idée de cette visite lui infligea un serrement de gorge et comme un tremblement intérieur. C'est la facilité avec laquelle naissent et renaissent ces émotions extrêmes, et à propos des moindres circonstances, qui fait de la vie passionnelle des jeunes gens un si étrange va-et-vient de volontés tour à tour effrénées et misérables. Celui-ci n'eut pas plutôt formulé cette tentation dont il était assailli, qu'il haussa les épaules et se dit : « C'est insensé... » Puis, cet arrêt une fois porté, il se mit, sous prétexte d'accumuler les objections, à plaider la cause de son propre désir : « Comment me recevra-t-elle?... » Le souvenir des beaux yeux et du beau sourire lui faisait se répondre tout bas : « Mais elle a été si aimable, si indulgente .. » Il reprenait : « Que lui dirai-je pour justifier cette visite, moins de vingt-quatre heures après l'avoir quittée?... » — « Bah ! répliquait la voix tentatrice, l'occasion inspirera. » — « Mais je ne suis pas seulement habillé... » Il n'avait qu'à passer rue Coëtlogon. « Mais je ne sais pas même son adresse. » — « Claude la sait. Je n'ai qu'à la lui demander... » Quand l'idée d'une visite à son ami lui eut traversé l'esprit, il sentit qu'en tous cas il lui serait impossible de ne pas mettre du moins cette part de son projet à exécution. Aller chez Claude, c'était faire le premier pas du côté de Mme Moraines ; mais, au lieu de se l'avouer, René eut la petite hypocrisie de se donner d'autres raisons : ne devait-il pas à son ami de prendre de ses nouvelles ? Il l'avait quitté si malheureux la veille, si évidemment crispé. Peut-être pleurait-il comme un enfant ? Peut-être se préparait-il à chercher querelle à Salvaney ? Le poète justifiait ainsi la hâte avec laquelle il se dirigeait maintenant vers la rue de Varenne. Ce n'était pas seulement l'adresse de Suzanne qu'il espérait obtenir, c'était encore des renseignements sur elle, — et il s'ingéniait à se démontrer qu'il remplissait simplement un devoir d'amitié.

Il aperçut le tournant de la rue de Bellechasse, puis la porte cochère de l'étrange maison où Larcher avait élu domicile. Elle était en travers, cette porte, et, une fois poussée, on se trouvait dans une immense cour où tout trahissait l'abandon, depuis l'herbe grandie entre les pavés jusqu'aux toiles d'araignées dont s'en-

combrait le vitrage des écuries désertes, à gauche. Au fond de cette cour solitaire, se dressait un vaste hôtel, construction du temps de Louis XIV, sur le fronton duquel on lisait encore la fière devise des Saint-Euverte, dont ç'avait été la demeure familiale : « *Fortiter.* » Les pierres de cette bâtisse, rongées par les intempéries, ses hautes fenêtres fermées de volets, son silence, s'harmonisaient avec la solitude de la cour. Cet antique faubourg Saint-Germain renferme de ces maisons, singulières comme la destinée de leurs maîtres et dont les artistes curieux du pittoresque psychologique, — si l'on peut unir ces deux mots pour définir une presque indéfinissable nuance — raffoleront toujours. René connaissait, par son ami, l'histoire de l'hôtel, et comment le vieux marquis de Saint-Euverte s'était retiré avec ses petits-fils dans ses terres du Poitou depuis six ans, désespéré par la mort presque simultanée de ses trois filles, de ses gendres et de sa femme. Une épidémie de fièvre typhoïde contractée dans une petite ville d'eaux où toute la famille était réunie avait fait de ce vieillard heureux l'aïeul d'une tribu d'orphelins. Du vivant de la marquise, administratrice excellente de la fortune commune, deux petits appartements étaient loués dans l'hôtel à des personnes d'occupations tranquilles. Ces deux appartements avaient aussi leur histoire : le grand-père du marquis actuel les avait aménagés dans la vieille demeure pour deux cousins, chevaliers de Saint-Louis et anciens émigrés, qui avaient achevé là une existence errante et pauvre. M. de Saint-Euverte avait laissé les choses dans l'état où sa femme les avait mises. Claude se trouvait ainsi installé dans une des ailes du morne et silencieux bâtiment, et il s'y trouvait installé seul. L'autre locataire avait donné congé par dégoût de la tristesse de cette vaste maison, et aucun nouvel amateur ne s'étant présenté pour s'enterrer dans cette espèce de tombeau dressé entre une cour abandonnée et un jardin plus abandonné encore. Mais tout plaisait à l'écrivain de ce qui, précisément, déplaisait aux autres. L'étrangeté du lieu ravissait en lui à la fois le faiseur de paradoxes et le rêveur. Le caractère extravagant de son existence d'artiste viveur et moderne encadrée dans cette solennelle solitude lui plaisait, non moins que le calme dont il pouvait entourer ses agonies intimes. Le romantisme analytique dont il se savait atteint et qu'il développait complaisamment en lui, comme un médecin qui cultiverait sa maladie par amour d'un beau « cas », se délectait dans cette retraite. Il avait en outre

l'avantage d'y jouir d'une absolue indépendance. Le concierge, conquis par des billets de théâtre et fasciné par la réputation de son locataire, l'aurait laissé renouveler dans le vestibule de l'hôtel Saint-Euverte les saturnales de l'hôtel Pimodan, si l'envie avait pris Larcher de fonder à nouveau un club de Haschischins ou de reproduire quelque scène d'orgie littéraire, par goût archaïque du genre 1830. Ce concierge était d'ailleurs absent de sa loge, comme cela lui arrivait la moitié de la journée, lorsque René voulut demander si son ami était là, en sorte que le jeune homme gagna tout droit le perron. Il entra dans le grand vestibule dont l'énorme lanterne attestait la magnificence des réceptions d'autrefois. Il s'engagea sur un escalier de pierre qu'une grille en fer forgé accompagnait jusqu'en haut. Au second étage il tourna dans un couloir, à l'extrémité duquel une double portière en étoffe orientale annonçait les curiosités d'une installation moderne au fond de cet hôtel, où les ombres des grands seigneurs à perruques semblaient devoir errer durant la nuit. Le domestique qui vint ouvrir au coup de sonnette offrait cette physionomie particulière à presque tous les gardiens des antiques bâtisses et qui traduit une des mille influences secrètes des endroits sur la personnalité humaine, car elle se retrouve également chez ceux qui montrent les châteaux en ruine ou les portions réservées des cathédrales. Ce sont des visages qui sentent l'humidité, croirait-on, des nuances de teints verdâtres, une sauvagerie d'oiseau de nuit dans l'œil et dans la bouche. Ferdinand — c'était le nom de ce personnage — présentait cette différence avec ses confrères qu'il était vêtu avec une recherche toute contemporaine, portant comme il faisait la défroque de son maître. Il avait été valet de chambre au service du feu comte de Saint-Euverte, et cumulait ses actuelles fonctions de domestique auprès de Claude avec celles de surveillant de l'hôtel, dont il ne sortait pas beaucoup plus d'une fois par mois. C'était le concierge qui se chargeait de toutes les courses de l'écrivain, et la femme de ce concierge cuisinait pour lui. Tout ce petit monde vivait sous la fascination de Claude, qui possédait, à un rare degré, le don de s'attacher les inférieurs, par une entente curieuse des caractères et aussi par son enfantine bonté. Quand Ferdinand aperçut le visiteur, il ne put retenir une expression de vive inquiétude.

— « On a laissé monter Monsieur, dit-il, je vais être grondé...

— « Claude travaille ? » demanda René en souriant de la

naïve frayeur du bonhomme. Ferdinand se trouvait au dépourvu devant une visite à laquelle son maître n'avait évidemment pas songé.

— « Non, répondit le domestique presque à voix basse, mais Mme Colette est là.

— « Demandez-lui s'il veut me recevoir une minute, » fit le poète curieux de savoir quelle attitude les deux amants observaient vis-à-vis l'un de l'autre, après la scène de la veille, et il ajouta : « Je prends tout sur moi » pour achever de vaincre l'hésitation du valet de chambre.

— « Monsieur peut monter, » revint dire ce dernier, et il précéda le jeune homme à travers l'antichambre, puis le long du petit escalier intérieur qui conduisait aux trois pièces où Claude se tenait d'ordinaire et qu'il appelait suivant le cas son « pensoir » ou son « souffroir ». L'aspect de cet escalier et des deux premières de ces trois pièces étonnait par l'abus des étoffes et des tapis. Un jour artificiel, tamisé par des vitrages de couleur, éclairait à peine, durant cet après-midi de février, les chaises de maroquin du fumoir et le vaste salon dont les murs disparaissaient sous les livres. Le séjour favori de l'écrivain était un réduit, au fond, tendu d'une étoffe sombre sur laquelle se détachaient des toiles et des aquarelles des peintres les plus modernes de cette époque, ceux que préférait la fantaisie volontiers outrancière du maître du logis. C'était deux loges de théâtre par Forain, une danseuse de Degas, une banlieue de Raffaelli, une marine de Monet, quatre eaux-fortes de Félicien Rops et, sur un socle drapé, un buste de Claude Larcher lui-même par Rodin, buste d'une intelligence extraordinaire où le grand sculpteur avait reproduit merveilleusement la psychologie entière de son modèle : l'inquiétude morale et la sensualité, la réflexion hardie et la volonté faible, un idéalisme natif et une corruption presque systématiquement acquise. Une bibliothèque basse, un bureau dans un coin, trois fauteuils dans le style vénitien avec des nègres pour supporter leurs bras, et un large divan de cuir vert achevaient l'ameublement de cet asile, que remplissait en ce moment la fumée de la cigarette russe de Colette. La jeune femme était couchée sur le divan, ses cheveux blonds à demi décoiffés, dans un costume légèrement masculin avec un col droit et un veston ouvert. Sous la jupe en étoffe anglaise s'apercevaient ses fines chevilles, avec ses pieds chaussés de bas de soie noire et de souliers vernis. Une pâleur était sur sa

joue un peu creusée, cette pâleur nacrée que l'abus du maquillage, les longues veillées, les fatigues d'une vie exorbitante donnent à beaucoup de femmes de théâtre. Claude était à ses pieds, sur ce même divan, tout pâle lui-même, et son visage altéré, comme le désordre des coussins, comme la tenue de Colette, indiquaient assez qu'il avait dû y avoir entre les deux amants une de ces scènes de réconciliation sensuelle ou sombre, avec toute la rancune de l'homme, toute sa dignité :

— « Ah! mon petit Vincy, » dit Colette en tendant la main au visiteur, « vous arrivez juste à temps pour m'empêcher d'être battue. Si vous saviez comme Claude est mauvais pour moi! Allons, Claudinet, ajouta-t-elle en menaçant du doigt son amant, dites le contraire, si vous l'osez, si tu l'oses... Mamy. » — Et, par un de ces gestes gracieux où se révélait toute la souplesse de son buste — elle racontait elle-même qu'elle ne portait presque jamais de corset, — la charmante fille se releva, posa sa tête blonde sur l'épaule de Claude, et lui mit aux lèvres la cigarette qu'elle était en train de fumer. Le malheureux homme regarda son jeune ami avec une supplication et une honte dans les yeux, puis il tourna ses regards vers Colette, et des larmes tremblèrent au bord de ses cils. Cette dernière se fit plus coquette encore, elle appuya tout à fait sa gorge contre son amant, et elle épia dans ses prunelles ce passage de désir qu'elle savait si bien exploiter après l'avoir provoqué. Il y eut un silence. Le feu crépita doucement, et un rayon de soleil, perçant les vitraux, fit trembler une barre rouge sur le visage de l'actrice. René avait trop souvent assisté à des scènes de ce genre pour s'étonner de l'impudeur de son ami et de sa maîtresse. Il connaissait par expérience l'étrange cynisme de leurs mœurs, mais il se rappelait aussi la sortie terrible de Claude, la veille, et les cruautés de langage de Colette. Ce lui était une stupeur de constater une fois de plus les faiblesses avilissantes de l'écrivain et les inconséquences de cette fille qui, en ce moment, rougissait d'un visible désir. Il éprouvait en outre, dans l'atmosphère chaude de cette pièce où flottait le parfum employé par l'actrice, et devant ce groupe à demi impudique, une impression de sensualité qui lui était trop familière. Bien souvent déjà, les allées et venues de cette femme dépravée, mais d'une dépravation de grande courtisane, lui avaient donné la notion d'un amour physique très différent de celui qu'il avait connu. Dans sa loge surtout, lorsqu'elle était devant sa glace, en train de faire

son visage avec la patte de lièvre frottée de rouge, ses épaules nues et ses seins libres dans sa chemisette de transparente batiste aux épaulettes ajourées, ou qu'elle glissait devant lui ses jambes fines dans des bas de soie rose, elle lui était apparue comme une créature tentatrice, capable de donner des baisers d'une saveur unique, et René enviait Claude alors autant qu'il le plaignait. Puis ces passages cédaient la place au dégoût, d'une part, qu'inspirait au poète la bassesse morale de l'actrice, et d'autre part aux fervents scrupules d'amitié que professent et pratiquent les âmes jeunes. Cela eût fait horreur à René de désirer, même une minute, la maîtresse de son protecteur. Peut-être l'intuition de cette délicatesse n'était-elle pas étrangère aux attitudes de Colette. Elle s'amusait, par simple jeu de perversité, à lui promener sa beauté devant les sens, comme une fleur dont il faut bien que les narines respirent le parfum, même quand les mains ne s'étendront pas pour la saisir. Il en fut de la grâce avec laquelle la curieuse enlaça Claude, comme des autres caresses qu'elle lui avait prodiguées devant René : ce dernier ne put empêcher qu'il ne tressaillît en lui quelque chose d'obscurément sensuel, comme un appétit inconscient de baisers semblables, et, par une de ces associations de désirs, plus troublantes que les associations d'idées, parce que nous n'en apercevons pas la marche secrète, l'image de Mme Moraines ressuscita en lui, parée de toute la séduction qu'elle avait secouée autour d'elle la veille, dans le parfum de sa toilette. Il sentit cette fois deux choses : l'une qu'il lui serait impossible de ne pas aller chez cette femme aujourd'hui même, la seconde qu'il n'aurait jamais la force de prononcer son nom et de demander son adresse devant l'actrice aux yeux lascifs qui maintenant embrassait Claude à pleines lèvres.

— « Va-t'en, disait ce dernier en la repoussant, je t'aime et tu le sais. Pourquoi me fais-tu souffrir?... Demande à René dans quel état il m'a vu hier... Dites-le-lui, Vincy, et qu'elle ne devrait pas jouer avec mon cœur... Bah! » continua-t-il en se passant la main sur les yeux. « Qu'importe? Tu sortirais d'une maison publique, et tu m'arriverais salie par la luxure d'un régiment, que je me mettrais à tes genoux et que je t'adorerais...

— « Et voilà les madrigaux qu'il trouve toute la journée, » s'écria Colette en riant comme une enfant, et se renversant sur les coussins. « Eh bien! René, parlez-lui aussi de moi. Dites-lui dans quelle colère j'étais contre lui hier au soir parce qu'il était

parti sans me dire adieu... Et il ne m'a pas écrit, et je suis revenue. Oui, c'est moi qui suis revenue la première. Ah! si je ne t'aimais pas, est-ce que je ne te laisserais pas t'en aller, espèce de sauvage?... Ah! mamy! » — et elle prit l'écrivain par les cheveux. Les coins de sa bouche se rabaissèrent, ses dents se serrèrent, son visage exprima ce qu'elle éprouvait réellement pour Claude, une sensualité cruelle, cette sensualité qui pousse une femme à martyriser l'homme dont elle ne peut pas fuir les caresses. Il y a eu, dans l'histoire, des reines qui ont aimé ainsi, et fait couper la tête aux amants qui exerçaient sur elles ce pouvoir étrange de parler à la fois à leur désir et à leur haine. René répondit doucement :

— « C'est vrai que j'étais inquiet de lui hier au soir, et que vous avez été bien dure...

— « La belle histoire! fit Colette en riant de son plus mauvais rire, je vous ai déjà dit que vous le gobiez... Moi, j'en suis revenue depuis le jour où il m'a menacée de se tuer, et je suis arrivée ici comme j'étais, en robe de théâtre, sans même ôter mon rouge... Et je l'ai trouvé qui corrigeait des épreuves!...

— « Mais c'est le métier, répliqua Claude, tu joues bien un rôle gai avec un chagrin dans le cœur!...

— « Qu'est-ce que cela prouve? dit-elle aigrement, que nous sommes deux cobotins, seulement je t'accepte comme tu es, et toi non... »

Tandis qu'elle continuait, taquinant Claude avec cette espèce de lucidité féroce qu'une maîtresse rancunière possède à son service contre l'homme avec qui elle a dormi cœur contre cœur, René avait avisé sur le bureau de son ami un de ces annuaires de la société qui, sous le nom de *High-life,* contiennent l'adresse de toutes les personnes attachées de près ou de loin à la vie élégante. Il l'avait pris et il le feuilletait en disant, avec le pourpre de son petit mensonge sur la joue :

— « Tiens, votre nom n'est pas là, Claude?

— « Par exemple, fit Colette, je le lui défends bien. Il ne fréquente que trop tous ces gens de cercle...

— « Je croyais que vous aimiez assez la conversation de ces messieurs, dit Claude.

— « Fine allusion! répliqua-t-elle, en haussant ses jolies épaules; mais c'est leur affaire, à eux, d'être chics. Ils savent s'habiller, parler sport, et toi, tu ne seras jamais qu'un gommeux avec une

tête de savant... Ah! si je pouvais te revoir comme il y a huit ans, lorsque je sortais du Conservatoire et que tu m'as été présenté... C'était dans un restaurant au coin de la rue des Saints-Pères, j'étais venue déjeuner avec ma mère et Farguet, mon professeur... Tu étais si gentil, dans ton coin, avec ton air de sortir d'une cellule et d'ouvrir tes grands yeux sur la vie... Tiens, quand nous nous sommes mis ensemble, ç'a été à cause de cela... Vous verra-t-on au théâtre, ce soir? » ajouta-t-elle comme René se levait, reposant le livre; il venait d'y trouver ce qu'il cherchait, l'adresse de Mme Moraines, laquelle demeurait rue Murillo, près du parc Monceau? — « Non? demain alors, et surtout tâchez de ne pas devenir comme lui un coureur de soirées... Avec cela qu'elles sont propres, tes femmes du monde!... Il y en avait trois qui me faisaient les yeux doux hier au soir. Tenez, voyez sa figure... vous ne serez pas plutôt parti qu'il se fâchera... Tu ne vas pas te mettre à être jaloux aussi des femmes, ajouta-t-elle en allumant une nouvelle cigarette. Adieu, René...

— « Elle est comme cela devant vous, disait Claude en reconduisant son ami, quelques minutes plus tard, jusque dans l'antichambre d'en bas... Mais si vous saviez comme elle peut être gentille, bonne et tendre quand nous sommes seuls?

— « Et Salvaney? interrogea étourdiment le jeune homme.

— « Hé bien, dit Claude en rougissant, elle est allée chez lui pour voir un costume, elle m'a juré qu'il ne s'était rien passé entre eux... Avec les femmes, tout est possible, même le bien, » ajouta-t-il en serrant les doigts de René d'une main qui tremblait un peu... « Ah! je la croirai toujours quand elle me parlera avec une certaine voix. »

Paul Bourget.

(A suivre.)

TRENTE ANS DE PARIS

PIÈCE SIFFLÉE

C'est pour huit heures. Dans cinq minutes, la toile va se lever. Machinistes, régisseur, garçon d'accessoires, tout le monde est à son poste. Les acteurs de la première scène se placent, prennent leurs attitudes. Je regarde une dernière fois par le trou du rideau. La salle est comble; quinze cents têtes rangées en amphithéâtre, riant, s'agitant dans la lumière. Il y en a quelques-unes que je reconnais vaguement, mais leur physionomie me paraît toute changée. Ce sont des mines pincées, des airs rogues, dogmatiques, des lorgnettes déjà braquées qui me visent comme des pistolets. Il y a bien dans un coin quelques visages chers, pâlis par l'angoisse et l'attente : mais combien d'indifférents, de mal disposés! Et tout ce que ces gens apportent du dehors, cette masse d'inquiétudes, de distractions, de préoccupations, de méfiances... Dire qu'il va falloir dissiper tout cela, traverser cette atmosphère d'ennui, de malveillance, faire à ces milliers d'êtres une pensée commune, et que mon drame ne peut exister qu'en allumant sa vie à toutes ces paires d'yeux inexorables... Je voudrais attendre encore, empêcher le rideau de se lever. Mais non! il est trop tard. Voilà les trois coups frappés, l'orchestre qui prélude... puis un grand silence, et une voix que j'entends des coulisses, sourde, lointaine, perdue dans l'immensité de la salle. C'est ma pièce qui commence. Ah! malheureux, qu'est-ce que j'ai fait?...

Moment terrible. On ne sait où aller, que devenir. Rester là collé contre un portant, l'oreille tendue, le cœur serré; encourager les acteurs quand on aurait tant besoin d'encouragements soi-

même, parler sans savoir ce qu'on dit, sourire en ayant dans les yeux les égarements de la pensée absente... Au diable! J'aime encore mieux me glisser dans la salle et regarder le danger en face.

Caché au fond d'une baignoire, j'essaye de me poser en spectateur détaché, indifférent, comme si je n'avais pas vu pendant deux mois toutes les poussières de ces planches flotter autour de mon œuvre, comme si je n'avais pas réglé moi-même tous ces gestes, toutes ces voix, et les moindres détails de la mise en scène, depuis le mécanisme des portes jusqu'à la montée du gaz. C'est une impression singulière. Je voudrais écouter, mais je ne peux pas. Tout me gêne, tout me dérange. Ce sont des clefs brusques aux portes des loges, des tabourets qu'on remue, des quintes de toux qui s'encouragent, se répondent, des chuchotements d'éventails, des étoffes froissées, un tas de petits bruits qui me paraissent énormes; puis des hostilités de gestes, d'attitudes, des dos qui n'ont pas l'air content, des coudes ennuyés qui s'étalent, semblent barrer tout le décor.

Devant moi, un tout jeune homme à binocle prend des notes d'un air brave, et dit: « C'est enfantin. »

Dans la loge à côté, on cause à voix basse : « Vous savez que c'est pour demain.—Pour demain? —Oui, demain, sans faute. »

Il paraît que demain est très important pour ces gens-là, et moi qui ne pense qu'à aujourd'hui! A travers cette confusion, pas un de mes mots ne porte, ne fait flèche. Au lieu de monter, d'emplir la salle, les voix des acteurs s'arrêtent au bord de la rampe et retombent lourdement dans le trou du souffleur, au fracas bête de la claque... Qu'est-ce qu'il a donc à se fâcher, ce monsieur, là-haut? Décidément, j'ai peur. Je m'en vais.

Me voilà dehors. Il pleut, il fait noir; mais je ne m'en aperçois guère. Les loges, les galeries, tournent encore devant moi avec leurs rangées de têtes lumineuses, et la scène au milieu, comme un point fixe, éclatant, qui s'obscurcit à mesure que je m'éloigne.

J'ai beau marcher, me secouer, je la vois toujours, cette scène maudite, et la pièce, que je sais par cœur, continue à se jouer, à se traîner lugubrement au fond de mon cerveau. C'est comme un mauvais rêve que j'emporte avec moi, et auquel je mêle les gens qui me heurtent, le gâchis, le bruit de la rue. Au coin du boulevard, un coup de sifflet m'arrête, me fait pâlir. Imbécile! c'est un bureau d'omnibus... Et je marche, et la pluie redouble.

Il me semble que, là-bas aussi, il pleut sur mon drame, que tout se décolle, se détrempe, et que mes héros, honteux et fripés, barbotent à ma suite sur les trottoirs luisants de gaz et d'eau.

Pour m'arracher à ces idées noires, j'entre dans un café. J'essaye de lire, mais les lettres se croisent, dansent, s'allongent, tourbillonnent. Je ne sais plus ce que les mots veulent dire; ils me semblent tous bizarres, vides de sens. Cela me rappelle une lecture que j'ai faite en mer, il y a quelques années, un jour de très gros temps. Sous le rouffe inondé d'eau où je m'étais blotti, j'avais trouvé une grammaire anglaise, et là, dans le train des vagues et des mâts arrachés, pour ne pas penser au danger, pour ne pas voir ces paquets d'eau verdâtre qui croulaient sur le pont en s'étalant, je m'absorbais de toutes mes forces dans l'étude du *th* anglais; mais j'avais beau lire à haute voix, répéter et crier les mots, rien ne pouvait entrer dans ma tête pleine des huées de la mer et des sifflements aigus de la bise en haut des vergues.

Le journal que je tiens à ce moment me paraît aussi incompréhensible que ma grammaire anglaise. Pourtant, à force de fixer cette grande feuille dépliée devant moi, je vois s'y dérouler, entre les lignes courtes et serrées, les articles de demain, et mon pauvre nom se débattre dans des buissons d'épines et des flots d'encre amère... Tout à coup le gaz baisse. On ferme le café.

Déjà? — Quelle heure est-il donc?

... Les boulevards sont pleins de monde. On sort des théâtres. Je me croise sans doute avec des gens qui ont vu ma pièce. Je voudrais demander, savoir, et en même temps je passe vite pour ne pas entendre les réflexions à haute voix et les feuilletons en pleine rue. Ah! comme ils sont heureux tous ceux-là qui rentrent chez eux et qui n'ont pas fait de pièce... Me voici devant le théâtre. Tout est fermé, éteint. Décidément, je ne saurai rien ce soir; mais je me sens une immense tristesse devant les affiches mouillées et les ifs à lampions qui clignotent encore à la porte. Ce grand bâtiment que j'ai vu tout à l'heure s'étaler en bruit et en lumière à ce coin du boulevard est sourd, noir, désert, ruisselant comme après un incendie... Allons! c'est fini. Six mois de travail, de rêves, de fatigue, d'espérances, tout cela s'est brûlé, perdu, envolé à la flambée de gaz d'une soirée.

Alphonse Daudet.

LA CHARGE DE REZONVILLE[1]

Il est cinq heures. Les Allemands n'ont pas fait un pas depuis la prise de Flavigny; tous leurs efforts se sont brisés sur les nombreux bataillons que nous avons à leur opposer. Le 2e corps se tient à l'est de Gravelotte, surveillant toujours la route d'Ars à Gravelotte, sans que son chef ait l'idée d'envoyer quelques cavaliers pour savoir si l'ennemi n'entreprendrait pas une diversion de ce côté. Non, la route est libre, mais nous sommes dans l'ignorance de ce qui s'y passe.

La 2e brigade de voltigeurs, les zouaves, la majeure partie de la cavalerie de la Garde sont autour de la *Maison de Poste*, devant le bois des Ognons, également libre d'Allemands et partiellement occupé par une brigade de la division Montaudon. Les généraux de Forton et de Valabrègue sont derrière la *Maison de Poste*. La 1re brigade de voltigeurs garnit les bâtiments de Rezonville et lie sa gauche à l'autre brigade de la division Montaudon. Le général Lapasset se tient en avant du général de Montaudon, couvert lui-même par les grenadiers de la Garde, qui défendent héroïquement, avec l'appui de la réserve d'artillerie, les débouchés de Gorze et le sanglant mamelon que les Prussiens n'ont pu encore emporter. A l'ouest de Rezonville, à cheval sur la grande route, l'artillerie de la Garde étage ses batteries sous la protection de la division Levassor-Sorval, du 6e corps. Les divisions Lafont de Villiers et Tixier, de même que le 9e de ligne, seul régiment présent de la division Bisson (2), sont embusqués sous les bois de Villers, près de la *voie romaine*. La division Aymard, du

(1) Extrait des *Grandes batailles de Metz*, — Charpentier, édit., 1887.

(2) « Trois des régiments de la division Bisson n'étaient pas à Metz. Dans le mouvement du 6e corps, partant du camp de Châlons en chemin de fer,

3e corps, relie le général Tixier au 4e, faisant face au bois de Tronville. La division Nayral quitte le maréchal Le Bœuf, sur l'ordre de Bazaine, et passe devant Villers-au-Bois pour aller renforcer les innombrables bataillons de notre gauche. La brigade de cavalerie de Juniac entoure Saint-Marcel.

Quant au 4e corps, qui ne se composait que des divisions Grenier et de Cissey, il défendait le ravin coupant le plateau, du bois de Tronville à la ferme de Grizières, ayant derrière son infanterie les divisions de cavalerie Legrand et de Clérembault, la brigade de France et le 2e chasseurs d'Afrique (1).

Avant de tracer la position de l'armée ennemie, il est bon d'examiner avec soin notre ordre de bataille. Fait-il donc tant d'honneur au commandant en chef? On le croirait, à entendre le général de Ladmirault. En effet, ce général parle « des dispositions réellement habiles du maréchal Bazaine (2) ». Jugeons cette habileté.

Il est tout d'abord entendu que la défensive où se renfermait le maréchal n'était pas d'un véritable homme de guerre. Que dire, également, de son obstination à renforcer sa gauche, qui n'était pas menacée, pour dégarnir sa droite qui aurait dû lui assurer la victoire? Y avait-il, aussi, une *réelle habileté* à ne pas donner d'ordre aux chefs de corps ou à les envoyer tardivement? Pourquoi, encore, ignorer ou faire semblant d'ignorer la présence du 4e corps du côté de Bruville? Pourquoi, enfin, ne pas expédier des aides de camp pour presser l'arrivée des divisions de Lorencez et Metman, certainement plus rapprochées de Rezonville que le Xe corps prussien, qui cependant trouva moyen d'accourir, à la fin du jour, à l'aide du général d'Alvensleben?

pour rejoindre l'armée du Rhin, les trains de ces trois régiments, mis en route les derniers, avaient été coupés par les reconnaissances prussiennes et forcés de revenir à Châlons. (Rezonville, par le général de Waldner; *le Spectateur militaire,* numéro du 1er juillet 1886, p. 6.)

(1) En somme, la situation tournait plutôt en faveur des Français. Entre cinq et six heures, la ligne des positions des deux parties se dessinait à leur avantage sur tout le front, sauf à Vionville, point décisif, il est vrai. Partout aussi, et même devant Vionville, ils se présentaient avec des effectifs prépondérants... Le maréchal Bazaine n'avait donc pas un moment à perdre pour user de sa supériorité. Ce précieux moment fut perdu. (Colonel Lecomte, t. II, p. 109 et 112.)

(2) Déposition du général de Ladmirault devant le conseil d'enquête sur les capitulations.

Cette *réelle habileté* consisterait-elle à mêler tous les corps entre eux; à séparer les régiments de la Garde par la division Montaudon; à soustraire cette division à l'autorité de son commandant de corps, en la portant à l'extrémité du champ de bataille? Non, il ne faut pas se risquer à proclamer l'habileté du maréchal Bazaine. Qu'il ait été un bon chef de corps, c'est possible; mais autre chose est de bien se battre, autre chose est de savoir faire manœuvrer toute une armée. Bazaine s'est révélé triste tacticien à Rezonville, et Saint-Privat ne le réhabilitera pas à cet égard. « Ni la bravoure, ni le sang-froid n'ont manqué au maréchal Bazaine; mais il n'a pas su diriger les opérations, il ne s'est pas montré en état, dans le sens le plus élevé du mot, d'exercer le commandement. Lui-même dut avoir le sentiment de son incapacité; sa conduite, le surlendemain, tendrait à le prouver (1). »

Revenons maintenant à l'armée ennemie, et jetons les yeux sur les positions occupées par les renforts qui viennent de lui arriver. La XXXe brigade (colonel de Rex) de la XVIe division (de Barnekow) du VIIe corps, Ire armée, apparaissait sur la route de Gorze, en avant du bois Saint-Arnould. Derrière cette brigade, le régiment n° 11, du IXe corps, entrait dans les taillis de Tronville. La division Stüplnagel, épuisée, couvrait de ses débris l'espace compris entre le bois Saint-Arnould et Flavigny, protégeant encore la longue ligne d'artillerie qui se déroulait au-dessus d'elle. La division de Buddenbrock se cramponnait à Vionville. Quatre brigades de cavalerie stationnaient derrière les Ve et VIe divisions.

(1) (Commandant Canonge, t. II, p. 127.) — « Bazaine n'a pas fait preuve de grande habileté en ne profitant pas de l'occasion de battre les Prussiens, lorsque ceux-ci l'ont attaqué avec des forces tout à fait insuffisantes. » (Édouard Ruffer, p. 61.) — « Les batailles de Borny, de Rezonville et d'Amanvillers n'ont été pour nous que des rencontres de hasard où l'imprévu a tout réglé et dont la valeur et le sang des soldats ont fait presque tous les frais. » (Général Deligny, p. 7 et 8.) « Les lenteurs, l'inertie, le défaut de calcul et le manque complet du feu sacré de la guerre chez le maréchal Bazaine... » (Colonel Vandevelde, *Commentaires*, p. 58.) — Voir aussi : (Colonel Lecomte, t. II, p. 135 et 136.) — « Bazaine n'avait aucune des qualités morales indispensables à l'exercice d'un grand commandement.....; il se complaît dans les détails, sabre bravement, mais *il est dépourvu de ce coup d'œil* qui plane sur l'ensemble. » (*Militarische-Plaudereien*, par le baron von der Goltz.)

Le Xe corps avait sa XXe division dans le bois de Tronville. La brigade Lehmann et un régiment de la VIe division se remettaient de leurs sanglants engagements aux alentours de Tronville. La brigade de Wedell était disposée en éventail, au nord de Mars-la-Tour, ainsi que nous l'avons déjà dit. La XIe brigade de cavalerie et quelques escadrons se tenaient non loin de Tronville (1).

On constate que nous avons toujours une supériorité écrasante : treize divisions d'infanterie, en comptant la brigade Lapasset, et le 9e de ligne, de la division Bisson, plus cinq divisions de cavalerie contre cinq d'infanterie, plus deux divisions de cavalerie et quelques régiments ne représentant pas une division, soit dix-huit contre huit, et la bataille est demeurée indécise avec les soldats de Crimée et d'Italie (2)! Quand donc serons-nous lavés du crime de Bazaine? Quand donc les défaillances de cette lugubre époque seront-elles effacées par des torrents de sang allemand?

Mais continuons le récit de cette terrible journée. La brigade de Wedell pousse droit sur le général Grenier, retranché à Grizières et couvert par le ravin. Les régiments westphaliens, franchissant l'obstacle, apparaissent au sommet de la crête. Une grêle de balles les accueille, et le général de Cissey, « débouchant au pas de course à la droite de la division Grenier, se rue aussitôt sur la brigade prussienne déjà épuisée d'efforts. L'action dure quelques minutes à peine, au bout desquelles le 16e régiment est contraint, le premier, de faire sonner la retraite. Les débris de ces braves bataillons se laissent glisser dans le ravin ; l'adversaire, marchant jusqu'à la crête, les foudroie de ses feux et les anéantit

(1) Voir la carte de la bataille de Rezonville : positions des deux armées de cinq heures à six heures. (*La Guerre franco-allemande*, 1re partie, 5e livraison.)

(2) Le 16 août, les Français « se sentaient comme enchaînés à leurs positions, quoiqu'ils eussent une supériorité numérique écrasante. » (Commandant Colmar von der Goltz, *La Nation armée*, p. 266.) — Deux corps d'armée prussiens et deux divisions de cavalerie d'abord, auxquels vinrent se joindre, vers le soir, onze bataillons et cinq batteries du VIIIe et du IXe corps, avaient résisté avec succès *aux efforts réunis* de l'armée de Bazaine. » (Major de Schell, p. 164.) A l'armée de Bazaine, oui, mais *aux efforts réunis* de cette armée, non, puisque la moitié des troupes ne donna pas sérieusement.

presque totalement (1). » Général, colonels, majors tombent tour à tour. « Tous les chefs de grade supérieur sont démontés; la plupart des officiers sont déjà morts ou blessés (2) ». « Nous ramassons 370 prisonniers et le sous-lieutenant Chabal, du 57e de ligne, capture le drapeau du 16e prussien (3). Cette tentative mettait au général de Wedell 72 officiers et 2,542 hommes hors de combat (4). Selon l'expression de M. de Moltke, à propos de la charge des cuirassiers à Morsbronn, la brigade de Wedell pouvait être regardée comme anéantie (5) ».

A notre tour, nous traversons le ravin et poussons l'ennemi débandé, la baïonnette aux reins. Il était six heures du soir, et, encore une fois, un effort sur notre droite aurait assuré la victoire à l'armée française. Mais Bazaine reste toujours muet et caché; aucun ordre de marcher en avant ne parvient à Ladmirault, à Le Bœuf et à Canrobert (6). Néanmoins le mouvement contre Mars-la-Tour est tellement indiqué que le commandant du 4e corps l'entreprend de lui-même, quoique avec hésitation. L'instant est dramatique pour les Allemands : plus d'infanterie à opposer à Ladmirault et à Le Bœuf, et l'artillerie est à bout de forces et de munitions (7).

(1) *La Guerre franco-allemande,* 1re partie, p. 591. La division de Cissey « était accourue à marches forcées au bruit du canon, *en devançant un convoi qui la précédait.* » (Général Fay, p. 86.) C'est ce que n'ont su faire ni Metman ni de Lorencez.

(2) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 591.

(3) Colonel Lecomte, t. II, p. 114.

(4) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 592. Commandant Canonge, t. II, p. 119. — « Dans leur retraite, les Prussiens furent détruits jusqu'à dissolution complète. Sur 95 officiers et 4,500 hommes, 65 officiers et 2,600 hommes, dont 350 prisonniers, payèrent de leur personne cet épouvantable échec. » (Major Hoffbauer, *la Bataille de Vionville*, p. 102.) — Le récit du grand état-major prussien glisse rapidement sur cet épisode, qui semble lui être particulièrement désagréable.

(5) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 256. — « La division de Cissey repousse avec une vaillance extrême la gauche des Allemands, et l'on peut dire avec certitude que si le maréchal Bazaine s'était, en ce moment, un peu plus occupé de sa droite, s'il avait su tirer parti de ce succès en portant en avant les 3e et 4e corps au complet, il aurait pu chasser les Allemands du sud de la route de Verdun, aurait enlevé le bois, au nord de Vionville, ainsi que le village, et gagné une victoire avantageuse au point de vue stratégique comme au point de vue tactique. » (Général Brackenbury, p. 114.)

(6) Colonel Lecomte, t. II, p. 114.

(7) « On signalait de nouvelles colonnes venant de Bruville; si elles pou-

Le général de Voigts-Rhetz jette au-devant des assaillants ce qu'il a sous la main. Le 1er régiment de dragons de la Garde est là, ainsi que le 4e cuirassiers, de la brigade Barby : il les lance sur le général Grenier. Nos mitrailleuses renversent les cuirassiers, qui sont obligés de se retirer; les dragons, plus heureux, abordent nos soldats, et le général Brayer, un des brigadiers de Cissey, est tué à ce moment; mais nos troupiers se groupent autour de leurs drapeaux et fusillent à coup sûr les cavaliers ennemis. « Le 73e de ligne détruit un escadron presque entier de quelques salves bien ajustées. Les dragons doivent se replier en laissant près des deux tiers de leur monde sur le carreau, y compris leurs deux colonels. Cette troupe ne pourra même plus participer aux nouveaux exploits de cavalerie que nous verrons tout à l'heure (1). Malheureusement, Ladmirault, indécis, est arrêté par cette charge avortée (2); il fait repasser la creusée à ses troupes et les empêche ainsi de s'emparer d'une batterie prussienne empêtrée dans le « fatal ravin (3) », et qui, grâce à notre mollesse, se hâte de déguerpir et de se cacher à Mars-la-Tour (4). Cependant les dragons ont été affreusement abîmés. « Presque tous leurs chefs ont disparu, 125 cavaliers et 250 chevaux sont hors de combat, et le colonel est mortellement frappé (5). »

Cette charge est le prélude sanglant de l'atroce boucherie où près de neuf mille sabres vont se croiser dans un combat acharné; c'est l'ouverture du drame équestre qui mettra aux prises les escadrons des deux armées dans un choc qui rappellera les rudes assauts des chevaliers de la guerre de Cent ans. En effet, le commandant du 4e corps a honte de reculer devant

vaient continuer à avancer, cette manœuvre devait être funeste aux Allemands. » (Major DE SCHELL, p. 157.) — « C'est presque par hasard qu'obéissant à leur intinct militaire et nullement à des ordres supérieurs, Canrobert, puis Le Bœuf (et de Ladmirault) pèsent, à certains instants, sur la gauche allemande, de façon à faire redouter un désastre par les généraux ennemis. » (Colonel FABRE, p. 83.)

(1) Colonel LECOMTE, t. II, p. 115.

(2) *Ibid.*

(3) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 593.

(4) « Grâce au courage héroïque de la cavalerie, l'infanterie (prussienne) fut sauvée une seconde fois d'une destruction complète. » (Major HOFFBAUER, *la Bataille de Vionville*, p. 105.)

(5) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 593.

un si petit nombre d'adversaires et s'apprête, encore une fois, à tourner la gauche prussienne. Derechef, le danger est pressant pour nos ennemis. Frédéric-Charles, en proie à une vive anxiété, croit toujours voir déboucher sur ses soldats, harassés et débandés, les masses profondes de Ladmirault, de Le Bœuf et de Canrobert (1). Seul, le 4e corps s'ébranle lentement : il faut l'arrêter à tout prix, et le prince jette à sa rencontre, pêle-mêle, tous les régiments dont il peut disposer.

Une batterie prussienne s'était portée en avant, entre Ville-sur-Yron et la ferme de Grizières, et, de là, bombardait les bataillons qui se massaient au nord de cette ferme. Le 2e chasseurs d'Afrique tombe comme la foudre sur les artilleurs allemands, les sabre et va s'emparer de leurs pièces, quand les dragons de la garde royale accourent à l'aide de la batterie. Ils sont d'abord culbutés, et tout ce monde « tourbillonne en retraite du côté de Mars-la-Tour (2) ; » mais le 13e dragons se jette, à son tour, dans la bagarre, et l'infanterie ennemie exécute plusieurs décharges contre nos chasseurs d'Afrique. Ceux-ci se retirent alors devant le nombre considérable des assaillants et se placent à égale distance de Ville-sur-Yron et de Bruville.

Aussi bien, les deux cavaleries sont prises, maintenant, dans l'engrenage et vont être entraînées tout entières dans une lutte formidable. Les dragons prussiens osent pousser en avant; le général de Ladmirault les arrête net, en couvrant le 2e chasseurs d'Afrique par les 2e et 7e hussards, le 3e dragons, les lanciers de la Garde et les dragons de l'impératrice. De son côté, le prince Frédéric-Charles, effrayé de ces mouvements, qui ne lui présagent rien de bon, fait partir au galop « toute la cavalerie réunie entre Tronville et Puxieux (3) ». La brigade Barby passe à l'ouest de Mars-la-Tour, emmenant avec elle le 16e dra-

(1) « L'aile gauche était dans la situation la plus périlleuse et d'autres masses françaises menaçaient de la déborder à chaque instant. » — (Major Hoffbauer, *la Bataille de Vionville*, p. 147.) — « Dans cette journée, la situation de l'armée allemande s'était trouvée, plus d'une fois, fort critique, notamment dans la soirée, alors que l'artillerie et la cavalerie prussiennes furent jetées en avant; si, à ce moment, l'armée française avait fait donner les réserves intactes, *elle culbutait le* IIIe *corps, dont les caissons étaient presque vides, et le* Xe *corps, qui, déjà, n'en pouvait plus.* » (*Militarische-Plauderein*, par le major von der Goltz.)

(2) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 594.

(3) *Ibid.*, p. 595.

gons et le 10e hussards, et précédée du 13e dragons, qui suit la route de Mars-la-Tour à Jarny.

Les hussards du général de Montaigu s'abattent sur ce dernier régiment avec la rapidité de l'éclair, le sabrent et le traversent de part en part. Malheureusement, cette charge avait été mal préparée; nos régiments n'étaient pas à même de se soutenir immédiatement, et nos pauvres petits hussards ont peine à lutter contre les cavaliers allemands (1). Le 3e dragons, de la brigade de Gondrecourt, survient alors pendant que le restant de la brigade Barby et le 10e hussards prussien volent au secours de leur régiment d'avant-garde.

Superbe, à la tête de ses dragons, le général Legrand galope, brandissant son épée, et répétant d'une voix retentissante son fameux cri : « Au sabre! au sabre! » Un choc effrayant allait se produire entre les trois régiments français et les six régiments allemands. Il est « environ six heures trois quarts, les deux lignes de cavalerie s'abordent sur tout leur front avec la plus grande impétuosité. Vainqueurs sur un point, rompus sur un autre, les escadrons des deux partis s'efforcent, chacun pour son compte, de gagner le flanc de l'adversaire. Un épais nuage de poussière s'élève bientôt et voile cette furieuse mêlée (2). » Mais nos deux régiments de hussards ne sauraient résister à la nuée de cavaliers qui les entoure. « Le général de Montaigu, grièvement blessé, est fait prisonnier. Le général Legrand s'élance, avec le 3e dragons, au secours de ses soldats, vivement ramenés; mais c'est en vain! la mort, une mort digne d'un cavalier, vient le frapper au milieu de ces inutiles efforts (3). »

Le général de France n'avait pas jugé opportun d'appuyer la division Legrand; il attendait la cavalerie ennemie, sans

(1) « A ce moment, le général Legrand reçoit une seconde fois l'ordre du général en chef (de Ladmirault) d'attaquer de suite. *Il est trop tard, le moment est passé,* lui dit le général du Barail. En même temps, comme la distance était très grande, un des colonels de hussards demande à ébranler par ses feux l'ennemi qui est arrêté sur la crête du terrain. Le général Legrand, n'écoutant que son courage et brûlant d'aborder l'ennemi, répond : *Non, au sabre!* et il donne l'ordre au général de Montaigu d'enlever sa brigade, qui s'élance au galop. » (Colonel Bonie, p. 76.)

(2) *La Guerre franco-allemande,* 1re partie, p. 598.

(3) *Ibid.*

même achever le déploiement des dragons de l'impératrice (1), et ne se décide à entrer en action qu'après l'échec du général Legrand, lorsque les Allemands ne sont plus qu'à cent cinquante pas de lui. Il précipite alors ses lanciers sur les lanciers d'Oldenbourg. D'un élan irrésistible « nos escadrons traversent les dragons allemands; malheureusement, ils vont donner dans la droite du général Legrand et sont pris, à cause de leurs habits bleus (2), pour des Prussiens (3) ». Nos cavaliers égorgent les lanciers sans les reconnaître. « Témoins de cette méprise, les uhlans bousculent un escadron de lanciers; mais les dragons de l'impératrice se jettent, à leur tour, sur le flanc des uhlans. La mêlée devient indescriptible, furieuse; au milieu de cette poussière qui aveugle, on n'y voit plus; les sabres frappent sans relâche, tuent presque au hasard. Dans cette masse confuse qui tourbillonne et se mêle à ce point qu'on ne peut distinguer les Français des Prussiens, les hussards, puis les cuirassiers allemands font de larges trouées, tandis que nos infatigables chasseurs d'Afrique se précipitent au plus épais de la mêlée. Huit mille cavaliers s'entre-tuent au milieu des hourrahs et du choc formidable du fer (4). »

Mais que font, pendant ce massacre, les cinq régiments de la division de Clérembault massés auprès de Bruville? Le général de Ladmirault a oublié de les aviser de l'action qu'il a engagée (5). Cependant le général de Clérembault, « apercevant de l'endroit qu'il occupait la poussière soulevée par les charges de la division Legrand, se porte rapidement en avant pour prendre part au combat et nous assurer la victoire (6). » Par malheur, la brigade de chasseurs n'apparaît que lorsque nos hussards se replient, et elle vient se heurter à nos escadrons désorganisés. Le général de France augmente le désordre en faisant sonner le ralliement, car « ce signal, mal compris, porte la confusion à son comble (7) ».

(1) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 598.

(2) Bleu de ciel.

(3) Le Faure, t. 1er, p. 196.

(4) *Ibid.*

(5) Colonel Bonie, p. 80. — « Si les cinq régiments du général de Clérembault avaient attaqué, ils eussent pu changer la victoire (la retraite) des Prussiens en une déroute. » (Général de Hohenlohe, *Lettres sur la cavalerie*, p. 27.)

(6) Colonel Bonie, p. 80.

(7) *La Guerre franco-allemande*, 1re partie, p. 599. — « Il y eut une

Mais l'arrivée des dragons de la brigade de Maubranches arrête les progrès des Prussiens, qui se hâtent de regagner Mars-la-Tour, fusillés d'un côté par les chasseurs d'Afrique, embusqués dans le petit bois de Ville-sur-Yron, et de l'autre côté par les fantassins du 4e corps établis à Grizières (1).

En dépit des euphémismes employés à profusion par le rédacteur officiel prussien pour expliquer la retraite de sa cavalerie (2), il n'en est pas moins certain que les dragons de la division de Clérembault l'ont déterminée à se retirer parce qu'elle n'était plus en état de lutter avec de nouveaux combattants (3). Nos ennemis doivent se contenter du résultat qu'ils ont obtenu et qui est assez important, puisque le mouvement du 4e corps était interrompu et la gauche prussienne encore une fois préservée. Et, de fait, « cette attaque empêche le général de Ladmirault de profiter de ses succès et de marcher sur Vionville en lui faisant croire qu'il a devant lui des forces supérieures. D'ailleurs, l'absence de toute instruction du commandant en chef paralyse son initiative. Aussi se contente-t-il de garder ses positions, sans pousser droit sur Mars-la-Tour (4). » Les Prussiens en profitaient pour faire respirer « les débris épuisés (5) » de leur infanterie et les établir au sud-ouest de Tronville, sous la protection de la cavalerie groupée près de Mars-la-Tour (6).

sonnerie fâcheuse de ralliement. » (*Procès Bazaine,* déposition du général de Gondrecourt, p. 299.)

(1) « La division de Cissey protège notre ralliement et, par sa belle contenance, impose à l'aile gauche prussienne, *qui se met définitivement en retraite.* » — *(Rapport officiel français.)*

(2) *La Guerre franco-allemande,* 1re partie, p. 599.

(3) « Le général de Clérembault passe à son tour le ravin, avec le 4e dragons, et, parvenu sur le plateau, il se lance à la *poursuite* de l'ennemi. Le colonel de ce régiment part, enlevant vivement son premier escadron au cri de : « A moi, dragons ! » *Il sabre les derniers cavaliers prussiens qu'il rencontre et les troupes allemandes sont définitivement en retraite sur Mars-la-Tour.* » (Colonel Bonie, p. 80 et 81.) — Du reste, le général Hohenlohe reconnaît que l'apparition de la division de Clérembault ne permettait plus aux Prussiens de soutenir la lutte. (*Lettres sur la cavalerie,* p. 27.)

(4) Le Faure, t. Ier, p. 196. « Cette rencontre de cavalerie, la plus importante de toute la campagne par ses vastes proportions, avait définitivement écarté le pressant danger qui menaçait encore la gauche prussienne quelques instants auparavant. » (*La Guerre franco-allemande,* 1re partie, p. 600.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

Afin d'en terminer avec cette charge célèbre, disons que six régiments et un escadron avaient donné, du côté des Prussiens, et six régiments seulement, du côté des Français, car l'entrée en action de la division de Clérembault entraîna immédiatement la retraite de nos ennemis, ce qui ne permit pas aux brigades de Bruchard et de Maubranches d'aborder les Allemands corps à corps.

Disons aussi que si les deux adversaires firent preuve d'une égale bravoure, que si les officiers et les soldats se battirent en héros, les généraux français se montrèrent incapables de diriger techniquement leurs escadrons. Le commandant du 4e corps, les généraux Legrand, de France et du Barail furent plus que médiocres. Legrand se présenta magnifique de fougue et de hardiesse, mais il chargea en simple dragon et ne porta son dernier régiment au secours de ses hussards que lorsque ceux-ci étaient déjà ébranlés par la brigade Barby. Le général de France suivit la même tactique, et la Garde n'accourut à la rescousse qu'après la débandade de la division Legrand. Le général du Barail ne ramena ses chasseurs d'Afrique que lorsque la Garde fut entamée. On le voit, c'est un système. Quant au général de Ladmirault, directement responsable de ces fausses manœuvres, il ne sut pas profiter de la supériorité numérique de ses escadrons pour les jeter sur le centre et les flancs d'un adversaire d'autant plus facile à culbuter que les cavaliers allemands, en haleine depuis le matin, avaient vu leurs rangs s'éclaircir par les combats déjà livrés aux différents corps français. Non, il lança ses onze beaux régiments au hasard, à la suite les uns des autres et à de grands intervalles. Cette lourde faute explique pourquoi deux divisions françaises, n'ayant pas subi le feu de la journée, n'ont pas mis en déroute une brigade prussiennne, dont les cavaliers harassés se tenaient sous nos balles et sous nos obus depuis de mortelles heures. Nos généraux ne savaient pas plus se servir, sur le champ de bataille, de leurs magnifiques escadrons qu'ils n'avaient su les utiliser, avant la lutte, pour se renseigner touchant les mouvements de l'ennemi. A ce point de vue, les Prussiens avaient sur nous une supériorité indiscutable, et ils ont le droit d'être fiers du rôle de leur cavalerie à la bataille de Rezonville, rôle qui rappelle celui de nos hussards, de nos dragons et de nos cuirassiers aux temps glorieux de la République et de l'Empire.

Cette rude affaire était donc finie à notre droite, car infanterie,

artillerie et cavalerie du 10e corps s'étaient repliées au sud de la chaussée, sauf le général de Kraatz, qui, après avoir donné l'ordre d'évacuer le bois de Tronville, l'avait fait réoccuper à la faveur des charges de la brigade Barby (1). L'obscurité commençait à tomber et le silence régnait maintenant sur cette partie du théâtre où se jouait l'avenir de notre pays. Le commandant du 4e corps laissait de Voigts-Rhetz lui dérober une proie si facile à saisir, et il établissait ses bivouacs sur la hauteur située à l'ouest de la ferme de Grizières (2).

Alfred Duquet.

(1) *La Guerre franco-allemande,* 1re partie, p. 600 et 601.

(2) Major Hoffbauer, *la Bataille de Vionville,* p. 108. — « La plaine était silencieuse, le champ de bataille désert. Les sillons étaient remplis de morts prussiens que l'ennemi, qui semblait se retirer et renoncer à la lutte, ne venait pas relever. Était-il donc bien nécessaire de revenir sur nos pas ? L'ennemi n'avait pas gagné un pouce de terrain et n'avançait pas. On se demandait : Pourquoi ne pas pousser sur Mars-la-Tour ? On verrait, au moins, ce qui se passe par là. » (Ludovic Halévy, *l'Invasion, souvenirs et récits.* Paris, Calmann Lévy, 1885, p. 69.) — « Je crois qu'avec un effort bien dirigé sur la droite nous aurions repris Vionville et Mars-la-Tour. » (*Procès Bazaine,* déposition du général Bourbaki, p. 545.)

L'ADORÉE [1]

... Août 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Il était midi.

La terre ardait sous le soleil, se fendait en sinueuses crevasses. Les odeurs de myrrhe et de résine qui s'évaporaient des pins, le parfum poivré des œillets, l'arome musqué des roses-reines qui montait des plates-blandes, les effragrances des regains qu'on fauchait dans les prairies avaient une telle force, une intensité si grisante que le cœur et la tête en étaient étourdis, comme après une nuit d'amour folle où toutes les heures ont marqué de nouvelles étreintes. Dans le chemin stationnait une charrette attelée de deux bœufs roux qui sommeillaient les yeux ouverts et par instants secouaient d'un long frémissement leurs échines puissantes harcelées par des essaims de mouches jaunes.

Et, au milieu des meules de foin, tandis que les autres faneurs siestaient sous les arbres, nous vîmes un couple qui se parlait d'amour. L'homme, un robuste aux épaules solides, avait de son bras nu entouré la taille de la fille, et goulûment, comme on boit quand on a soif, l'embrassait sur la bouche. Et il y avait une telle béatitude, une joie si bestiale dans le renversement de tout son corps qui se frottait, des seins qui se gonflaient sous le corsage, de ce torse qui se tendait aux caresses du mâle, dans ces yeux allumés d'une folie, que nous les enviâmes sans oser nous le dire.

Le baiser n'est-il pas presque tout l'amour, presque tout le bonheur, le baiser où l'on se sent, où l'on se respire, où l'on se confond en une seule âme, où l'on ne voit plus rien, où l'on s'anéantit en un ravissement ? Le baiser où tout l'être se donne

(1) Voir les numéros des 25 septembre, 10 et 25 octobre et 10 nov. 1887.

avec les lèvres, le baiser qui est plus inoubliable que les solennels serments, la caresse suprême qui délecte, qui brise, qui nous emporte en des paradis de rêves !

... Août 1886.

. . . . . .

. . . . . .

La marée était descendue très loin et du côté de Croixailles où la demoiselle se dresse au-dessus des roches écroulées, pareille à une étrange idole égyptienne effritée par les coups de mer, et nous vîmes cette chose hallucinante tandis que le soleil déclinait et ensanglantait l'Océan. C'étaient à perte de vue, dans le sable vaseux et noirâtre découvert par le flux, des milliers et des milliers d'étoiles rouges qui grouillaient, qui paraissaient agoniser lentement, pressées les unes contre les autres. Les lueurs fulgurantes du couchant les noyaient dans un bain de lumière, leur donnaient une apparence fantastique d'astres écrasés et mourant loin du vaste ciel et qui frissonnaient, qui se convulsaient lourdement dans cette boue épaisse comme des oiseaux dont les ailes sont cassées.

Nous eûmes alors la sensation triste d'un ciel dévasté par quelque formidable tourmente, d'une nuit où il n'y aurait plus aucune clarté, où tous les yeux d'or qui attirent se seraient fermés, d'un effondrement tragique des constellations au fond de la mer jalouse, lasse de refléter les mêmes astres, les mêmes lueurs.

Et lorsque Sirius apparut encore incertain dans les violettes buées qui se décoloraient, le rire insoucieux de Marthe s'éleva comme pour saluer l'étoile revenue pour chasser le mauvais rêve dont nous étions hantés...

... Août 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Ce soir-là, Marthe ne pouvait se décider à sortir de l'eau, s'attardait dans ce bain délicieux, pareil à une caresse molle, incessante, endormeuse de mains souples et douces qui frôlent

tout le corps, l'enveloppent, l'apaisent et l'énervent à la fois, s'abandonnait comme une épave aux courants qui striaient cette nappe d'huile de moirures argentées.

Elle nageait tantôt avec des élans joyeux qui la soulevaient à demi au-dessus de l'océan, qui l'emportaient à perte de vue vers l'horizon d'un gris de perle où pointent les triangles blancs des voiles, tantôt avec une paresse suprême, se couchant, s'étirant, se raidissant comme sur un lit, les bras étendus en croix, la tête renversée, les yeux dans l'infini du ciel. Et les obliques rayons du soleil à peu près disparus pailletaient l'eau de milliers d'étincelles, accrochaient des taches d'or aux cheveux de Marthe lui nimbaient le front d'un diadème.

Elle était rose comme une fleur de pommier qui eût flotté dans le reflux, qu'un coup de vent aurait arrachée dans quelque enclos, en mai, lorsque s'épand la houle des blés et que les perdrix rappellent le long des haies. Ses petits pieds et les pointes aiguës de sa gorge émergeaient des flots.

C'était autour d'elle et de moi la solitude, le silence que ne troublent même pas un cri de goéland ou le sanglot monotone des lames qui se brisent, rien que de la lumière d'apothéose qui s'effaçait, qui s'éteignait dans la mer, des vibrations changeantes de couleurs, quelque chose de fluide, d'impalpable, de mystérieux, de tiède qui nous imprégnait, nous roulait l'un près de l'autre et l'immense douceur de la nuit qui s'approche, des vagues ténèbres étoilées où se fondront le ciel et l'eau, là-bas, tout là-bas.

Dans l'ombre des hautes falaises apparaissaient la petite plage étroite et, de loin, pareille à un tapis violet, les éboulis de pierres sur lesquelles est accotée notre cabine. François nous attendait à l'auberge de Croixailles avec le phaéton. Personne ne passait dans ce désert que des vaches enfoncées jusqu'au poitrail dans l'herbe épaisse et qui, par instants, meuglaient avec d'inquiètes voix rauques, secouaient leurs fanons baveux, et d'un regard fixe contemplaient l'agonie du soleil...

...Quand toute frisonnante dans le costume mouillé qui se collait à son corps, qui en accusait les contours et les replis, elle se dressa hors de l'eau peu à peu, à regret, parmi cette clarté fine et subtile, retourna la tête en riant de joie et, les bras

levés, retint ses cheveux qui se dénouaient, qui s'éparpillaient sur sa nuque et ses épaules, j'eus comme un éblouissement.

Tout le sang de mes veines reflua vers mon cerveau et vers mon cœur et les brûla. Elle m'enfiévrait. Elle m'attirait. Elle dansait devant moi ainsi qu'une aveuglante lueur.

J'avais tellement soif que mes lèvres me cuisaient comme si elles avaient été meurtries. Mes mains tremblaient. Ma peau se tendait sur les joues et sous les paupières. Je ne savais plus où j'étais, ce que je faisais. J'étais fou.

Elle sentait la mer. Elle avait du soleil dans ses cheveux. Elle était plus troublante, plus désirable que nue sous cette flanelle humide et dans ce voluptueux frisson de ses reins et de sa gorge. Et la nuit tombait et nous étions seuls dans cette ombre et Marthe ne s'enfuyait pas. Je me serais jeté sur des couteaux pour arriver jusqu'à sa bouche, j'aurais défié les plus forts et les plus cruels pour assouvir cette brusque tentation d'amour, pour la posséder aussitôt dans cette solitude, dans cette fraîcheur de sa chair reposée, assouplie par le bain, dans ce remous d'odeurs âpres qui montait de la mer et des roches et du sable.

Et comme elle s'agenouillait pour nouer le ruban d'une de ses sandales, je lui pris les mains, les hanches, je la couvris de baisers, je balbutiais : « Ne t'en va pas, ne t'en vas pas, je t'aime ! » Nous eûmes pour oreiller le sable fin qui se ravinait, qui s'enfonçait sous les étreintes. Le claquement de nos caresses, les prières, les soupirs, les râles de bonheur qui s'exhalaient de ses lèvres, emprisonnées par les miennes, se perdirent dans la rumeur des flots endormis comme les lambeaux d'une étrange chanson. Et confuse, croyant voir des yeux dans la nuit, Marthe se sauva vers la cabine, se hâta de s'habiller avec tout à coup un joli rire clair et heureux de petite fille qui secoua les minces cloisons.

...Dans le chemin, suspendue à mon bras, l'air tout drôle d'une mariée encore étourdie de ses premières surprises, cependant que les fenêtres éclairées du village découpaient des rectangles jaunes de lumières en l'incertaine obscurité et que, sur un tas de cailloux, se profilait la maigre silhouette inquiète de François, elle s'écria tout bas et bien tendrement :

— M'ami, m'ami, nous ne sommes vraiment pas assez sages... Mais c'était si bon, que je te pardonne!

Ah! retrouverai-je encore cette heure de délices!

... Septembre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Plus je la possède, plus je voudrais encore la posséder, et nous nous aimons avec je ne sais quelle folie, comme des voyageurs dont les minutes sont cruellement comptées et qui bientôt se sépareront, qui pressentent les aventures prochaines, les dangers, les adieux sur le pont du steamer et les insomnies nostalgiques des longues nuits de traversée. On dirait que, comme moi, elle cherche à ne pas penser, à s'anéantir dans cet amour, dans ces étreintes, dans ces sommeils profonds où peu à peu se calment les battements désordonnés de son cœur, se détendent ses nerfs apaisés.

Je ne la reconnais plus, tant elle est changée, tant elle devient femme et amoureuse. Ce ne sont plus les enfantines câlineries de jadis, les baisers hésitants, les ignorances charmantes qu'elle avait. Elle sait. Elle devine. Elle rêve. Elle a surpris tous les secrets que je lui cachais. Et j'ai peur de l'œuvre accomplie, du chemin si rapidement parcouru, de la maîtresse insatiable, appâtée de sensations toujours nouvelles, heureuse d'aimer, de se donner, d'avoir un mari robuste et tendre, qui a remplacé l'épouse inconsciente, la gamine candide.

J'ai peur, et j'en suis cependant orgueilleux.

Qu'importe ce qu'il adviendra demain, puisque notre vie ne nous appartient pas, puisque chaque être est marqué d'avance pour souffrir ou pour être heureux, puisque aucune chimère, aucune jouissance n'égaleront jamais la douceur du baiser sur les lèvres d'une femme qu'on adore, la béatitude absolue de la possession! Qu'importent les désillusions, les angoisses, puisque nous nous serons aimés jusqu'à la démence, loin de tout, puisque nous aurons dépensé ensemble toutes nos forces, tous nos désirs, toute notre âme, sans regrets, sans lassitudes!

Nuits radieuses, si paisibles, où l'on n'entend que le sourd

frisselis des feuilles, les clairs appels mélancoliques des crapauds, s'égrenant un à un comme le son d'une cloche de cristal, des plaintes brèves qui se perdent, et, tout à coup, les stridentes claironnées des coqs qui se répondent à travers la campagne, nuits où l'aube colore si vite les lamelles des volets, où l'on s'aime avec tant de quiétude, où l'on a la sensation d'être perdus l'un et l'autre au fin fond d'une retraite ignorée, nuits de tendresses où elle a de soudaines peurs, où les candélabres, comme pour une longue fête, demeurent allumés, et où nos bras ne se désenlacent pas, nuits d'extases dans le vaste lit à baldaquins où tant d'autres s'aimèrent et qui nous retient, qui nous attire comme par une magnétique influence, dans la chambre tendue d'une soie à fleurettes fanées, et où, au-dessus d'un cartel, l'amour dressé semble guetter quelque proie avec un geste hardi de chasseur, nuits d'exquises fatigues et de longs repos, n'aurez-vous pas de mauvais réveils, n'emporterez-vous pas toute ma raison, toute ma volonté, toute mon énergie, nuits qui m'épeurez et qui me ravissez comme les trop grandes joies quand on a beaucoup douté et beaucoup souffert, et où je rêve de m'endormir pour l'éternité avec la fraîcheur de son baiser sur ma bouche comme un viatique, et dans mes narines le parfum de sa peau, et dans mes membres raidis la divine torpeur des jouissances!

... Septembre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Cette nuit, j'ai vu le paradis que je rêve dans mon espoir de païen, l'idéale patrie où l'on doit s'adorer avec des tendresses, avec des forces, avec des jouissances rajeunies, éternellement nouvelles, où l'on n'entend que la musique des baisers, où l'on ne souffre pas, où l'on oublie les plus amères douleurs, les plus cruelles désillusions.

J'ai vu le paradis dans la chambre où se fanaient des bouquets d'œillets.

Au dehors, c'était le divin silence du clair de lune.

Elle avait les pieds nus, et, sur son corps adorable, son corps de déesse qui m'extasie, rien qu'une chemise de batiste et de malines, sous laquelle transparaissaient les roseurs, les ombres blondes de sa chair.

Et j'avais envie de me mettre à genoux, les mains jointes, de lui dire de longues litanies enthousiastes et glorieuses, de l'invoquer, de lui demander pardon de mon audace avant de baiser même les ongles de ses petits pieds, de monter jusqu'aux délices de sa bouche, jusqu'aux mystérieuses splendeurs de son être.

J'ai vu le paradis, et j'aurais voulu ne pas me réveiller de ce rêve meilleur que tous les rêves, ne plus être, ne plus vivre aprés une béatitude parcille.

... Septembre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Il y a une heure incomparable — après le coucher du soleil — où l'on ne voit plus les oiseaux et où ils chantent le mieux. On dirait que le parc s'anime d'une vie étrange. Ce sont partout des trilles aigus, des roucoulements, des appels sans trêve répétés. La quiétude des êtres se répand dans la paix du soir. On sent frémir des ailes sous toutes les feuilles. Les pinsons, les chardonnerets, les rouges-gorges, les mésanges ont des galoubets fins et chevrotants d'enfants de chœur qui se hâtent d'entonner le dernier psaume. Les ramiers échangent des aveux comme en des églogues. Par moments, des silences, un affolement dans les innombrables gazouillis, tandis que quelque oiseau de proie, quelque nyctalope réveillé dont les rondes prunelles luisent comme des tisons, rase d'un rapide essor les cimes des arbres et s'abat sur une proie.

Puis, peu à peu, les voix se dispersent et s'éteignent, se confondent dans l'haleine de la terre et le grésillement des insectes. Les oiseaux dorment. On n'entend plus que la plainte d'un jet d'eau qui retombe en une vasque de marbre...

... Septembre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

... Quelquefois, maintenant que les soirées sont plus fraîches et que nous bavardons très tard dans le salon en buvant du thé, Marthe fait de beaux projets pour le temps où nous serons vieux,

où nous ne vivrons plus que par le souvenir. Elle sera une petite vieille très coquette, très propre, très gourmande, qui, avec un peu de malice, racontera des anecdotes surannées, et gardera les mêmes amis, les mêmes fidèles. Nous nous aimerons encore bien tendrement, le cœur calmé, et n'ayant plus d'autre rêve, d'autre désir que de fermer les yeux, d'appareiller pour l'éternel et dernier voyage, côte à côte, de disparaître ensemble sans effroi, sans souffrance.

Et elle songe au fond de son fauteuil, la joue appuyée sur sa main gauche, et fumant par lentes bouffées une mince cigarette russe dont l'arome subtil monte vers les poutrelles du plafond; elle fronce les sourcils à la pensée qu'elle se courbera, qu'elle aura des rides, que se flétriront ses lèvres, puis éclate de rire, d'un rire heureux et triomphant de femme qui se sait adorée, s'exclame :

— Oh! je suis bien sûre que tu m'aimeras et que tu me trouveras belle, malgré mes cheveux blancs!

... Octobre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

Les feuilles tombent, jonchent les allées et l'étang. C'est dans l'air cinglé par la pluie comme une incessante fuite de papillons oux qui tourbillonnent, s'accrochent aux branches, se posent, repartent, s'amoncellent contre les socles des statues, les bancs et les arbres. Le ciel gris se couvre de nuées blanchâtres que chassent des rafales de vent. Des bandes d'oiseaux voyageurs passent avec de rauques clameurs de détresse. Il n'y a plus une rose. Malgré les feux de buches qui flambent dans toutes les cheminées du château, les boiseries, les tentures, les meubles exhalent on ne sait quelle odeur rance qui s'imprègne au linge et aux vêtements.

Marthe s'ennuie. Je le vois bien. Cette mélancolie des choses l'attriste, l'énerve comme le déroulement d'un cortège funèbre qu'on entrevoit à travers les rideaux. Nous ne nous premenons plus même dans le parc. Elle se cloître dans sa chambre. Elle efface les jours un à un sur le calendrier. Elle a des réflexions désenchantées qui me navrent et m'inquiètent.

— Si au moins, répète-t-elle, nous avions des voisins amusants, si je n'avais pas craint de me heurter à votre caractère ombrageux en lançant quelque invitation, on rirait, on organiserait des parties, des chasses, on jouerait la comédie comme chez les Gardeval. Est-ce qu'on peut vivre autrement à la campagne?

Et elle songe aux intrigues qui se nouent et s'emmêlent de l'une à l'autre, aux répétitions qui n'en finissent plus, aux jolies toilettes qui froufroutent dans les corridors, aux rendez-vous que l'on épie, que l'on surprend comme à cache-cache et qui servent de prétexte à de gouailleuses confidences derrière les éventails, à cette joie de s'amuser avec moins de cant, de pruderie, d'inventer des extravagances, de faire le soir un tour de boston. Elle se détache de moi. Elle est lasse de vivre dans ce désert. Elle m'a dit, hier, en se dégageant de mes bras qui l'attiraient:

— Vous m'aimez trop, cela me fatigue à la longue.

... Octobre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

... Comme ce Paris les tient toutes, comme ces fantasques y laissent la moitié de leur être quand elles le quittent, ne fût-ce que pour quelques semaines!

Marthe en rêve dans son sommeil, en parle à chaque instant avec une sorte de fièvre, un émoi qu'elle ne peut dissimuler.

On dirait qu'elle sent le parfum des petits bouquets de violettes qu'on vend sous les porches, la brume vague qui flotte, qui enveloppe comme d'une gaze fine les maisons et qui givre les plis de la voilette, qu'elle aperçoit l'Avenue pleine de voitures avec, derrière les grilles dorées du Bois, les grands bosquets dépouillés et les bizarres toits de pagode qui se profilent en lignes onduleuses, la rue de la Paix où les devantures des magasins s'illuminent, où les équipages se suivent en une longue procession immobile, qu'elle a dans les oreilles ce sourd bruissement monotone qui ressemble au milieu de la nuit à l'haleine d'une bête monstrueuse.

Elle piaffe sur place. Elle lit les journaux minutieusement de la première à la quatrième page. Elle se préocupe des pièces que l'on jouera et qu'annoncent les soireux, des couleurs, des chapeaux

qui seront à la mode de demain. Elle guette les scandales, les procès qui sont détaillés avec des sous-entendus et des initiales.

Et je suis tout bête devant les questions qu'elle me pose, je ne sais que lui répondre, je ne parviens pas à me mettre à son diapason, à surmonter la croissante tristesse qui envahit à nouveau mon cœur. Je n'ai pas la force de renoncer au rêve un moment ressuscité, de me dire qu'en somme Marthe est pareille aux autres femmes et que je suis un sot, un songe-creux de poursuivre l'impossible idéal, de la vouloir meilleure que toutes ces névrosées, d'avoir espéré que le bonheur absolu durerait longtemps, toujours...

... Octobre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

... L'autre jour, les hirondelles sont parties. C'était joli comme l'aquarelle d'un écran japonais. Sur les branches jaunies des arbres, sur la grille que les vignes vierges couvrent d'une draperie écarlate, sur les corniches sculptées et les gouttières du toit, elles se pressaient, s'appelaient, voletaient avec des cris aigus. C'était à perte de vue une ligne frissonnante de points noirs qui brusquement s'éparpillent à travers le ciel brumeux, puis elles se sont enfuies à la tombée du soir, droit devant elles comme attirées par d'invisibles soleils. Et Marthe, la figure collée contre les vitres, les regardait avec de mauvais yeux fixes, tambourinait de ses doigts raidis une marche incohérente, semblait envier le sort aventureux de ces errantes qui se sauvaient. Puis, se retournant, d'une voix brève comme on jette un ordre à un domestique, elle s'est écriée :

— Je pense que vous ne comptez pas me faire passer l'hiver dans ce trou !

... Elle écrit du matin au soir dans sa chambre et donne elle-même les lettres au facteur. Qu'a-t-elle donc de si intéressant, de si personnel à raconter à ses amies ? Quels sont leurs projets ? Pourquoi Marthe semble-t-elle se cacher comme lorsqu'on commet une faute ? Je ne suis donc pas guéri. Je redeviens jaloux. Et je n'ose pas l'interroger. Qui sait en son état de nerfs où nous

menerait une question maladroite. Mais à qui peut-elle écrire avec une pareille assiduité?

... J'ai arrêté le facteur au bout de la grande allée.

— Hé! père Lequeux, ma femme a-t-elle pensé à vous remettre mon courrier?

— Dam, m'sieu le comte, j'pouvions pas vous dire, il est peut-être ben dans le tas!

Et il a fouillé aussitôt dans sa sacoche de cuir, m'a tendu une à une les lettres de Marthe. La première était adressée à lady Withsmore, les trois autres, à sa cousine Colette, à Mme de Gardeval et à Caro. Quel cas subtil de conscience lui soumet-elle? Le facteur attendait les deux mains appuyées sur son bâton de houx et l'air un peu narquois d'un paysan madré qui ne croit que ce qu'il veut croire. Je lui ai rendu les lettres et je me suis enfoncé dans le parc où des corbeaux croassaient par centaines.

Hélas! Je suis aussi malade qu'avant, et Marthe veut retourner à Paris!

...Novembre 1885.

. . . . . .

. . . . . .

La neige, les flocons blancs qui s'échevèlent et s'écrasent contre les fenêtres. Le parc comme enveloppé d'une grande housse propre que trouent les arbres et que marquent de taches noires des vols éperdus de pinsons.

Les malles sont bouclées. Le landau est attelé.

Et comme un enfant, tandis que Marthe épinglait son chapeau et mettait ses gants, j'ai parcouru vite, vite, chambre par chambre toute la maison, j'ai dit adieu aux vieux meubles, à la vieille épinette, aux portraits pendus le long des murs, j'ai cherché une dernière fois dans les plis des rideaux, dans les coins d'ombre, la trace de nos tendresses.

J'avais des larmes plein les yeux, le cœur gros comme en quittant un ami qui fut bon et serviable, qui vous donna la meilleure place à sa table et vous accueillit, les bras ouverts, après

quelque douloureux chemin de croix où les pieds s'étaient meurtris, où l'on avait cru perdre toutes les forces et toute la raison. Je me suis arrêté jusque dans la cuisine où, un jour, elle avait eu le caprice de faire des confitures et s'était tant amusée.

Je suis allé dans la neige revoir le tilleul, le banc d'où l'on aperçoit la mer, le chemin sous les platanes où les cygnes blancs la suivaient avec des frémissements d'ailes et les faunes au regard railleur et les arbres du verger.

Qu'il faisait froid, et triste, et sombre! Que les beaux mois de bonheur et de soleil avaient été courts!

Et ce froid me gagnait, me glaçait tout le corps, m'accablait à en mourir. J'étais comme perdu sur une très haute montagne où les appels désespérés se perdent, sonnent en vain dans l'absolu silence. J'avais la sensation exaspérante que plus jamais je ne reverrais ceux que j'aime et qui m'aiment et les paysages familiers et le logis encore chaud de ma présence. Et mes larmes coulaient et une atroce angoisse m'étouffait.

... Marthe était déjà installée au fond du landau avec tous ses cartons et les paquets et elle me cria d'un ton irrité :

— Vous êtes fou de courir par un temps pareil et vous allez nous faire manquer le train!

C'est dans ce troisième cahier une suite de sensations brèves, affolées, vertigineuses comme au fond de quelques gouffre la chute d'un corps qui roule, rebondit, se déchire, s'écrase contre les pierres aiguës et les ronces. Des feuillets nombreux en sont arrachés. Les mots sont à peine lisibles à certaines pages, griffent le papier, se terminent en jambages informes. On dirait d'un testament qu'aurait écrit un condamné qui tremble, qui a peur de mourir et qui songe désespérément au passé.

... Janvier 1886.

. . . . . .

. . . . . .

Marthe n'est rentrée qu'à huit heures et demie.

Sa voilette était toute fripée comme par de longues caresses qui ont cherché les lèvres. Ses yeux luisaient. Elle n'avait plus

le bouquet de violettes russes qu'elle emporte toujours dans son manchon et qu'elle jette ensuite au feu.

Je vis tout de suite d'un regard qui l'enveloppa qu'elle rougissait, qu'elle semblait inquiète, enfiévrée, grise comme lorsqu'on s'est engourdie longtemps dans la tiédeur du coupé dont les glaces étaient couvertes d'une opaque buée, que, les pieds sur la boule, on a écouté les aveux, les prières d'un homme dont la voix tremblait, devenait rauque par instants, on s'est pelotonnée sous l'étreinte peu à peu plus resserrée de son bras, on a fini par perdre la tête, par fermer les paupières et attendre, et rendre, et prolonger les baisers qui s'abattaient sur la nuque, sur les tempes et sur la bouche, et brusquement, l'on s'est désenlacée, étirée avec un grand soupir de lassitude et de regret, parce que la voiture s'arrêtait au coin d'une rue, que l'heure accoutumée du retour était plus que passée et, bien vite, l'on s'est séparé avec, pour les apparences, un adieu froid devant la portière ouverte, et un coup de chapeau cérémonieux qui amuse le cocher impassible sur son siège.

J'étais déjà énervé par cette attente, par les allées et venues de François qui, à quatre reprises, avec une ridicule insistance, m'avait demandé s'il pouvait servir. J'avais cette mauvaise humeur de l'homme qui a faim, qui s'est promené de long en large durant une heure dans le salon en épiant la pendule.

Et quand, à l'étourdie, elle s'est écriée en dénouant les rubans de son manteau de fourrure : « Est-ce que je suis très en retard? » j'ai éclaté de rire, d'un rire aigu qui sonnait faux.

— Vous me prenez pour un imbécile, lui ai-je dit d'une voix dure; sachez que je ne le suis pas. D'où venez-vous?

Elle enleva lentement les épingles de son chapeau, mit un peu de poudre de riz à ses joues, se mira dans la glace et, sans même se retourner vers moi, répondit :

— Je n'aime pas qu'on me parle sur ce ton, mon cher!

Je repris avec plus d'autorité :

— D'où venez-vous?

Elle commençait à se déshabiller et haussa les épaules d'un air de défi :

— Cela ne vous regarde pas : je n'ai à rendre compte de ma conduite à personne!

— Pas même à moi?

— Pas même à vous.

Alors, dans un emportement de colère qui m'aveuglait, je lui ai broyé les poignets de mes doigts, avec toute ma force de mâle, je l'ai secouée à la briser sans savoir ce que je faisais :

— Je vous forcerai bien à me dire la vérité !

Elle se renversa en arrière avec une plainte sourde comme si elle allait s'évanouir. Je la lâchai aussitôt, et pâle comme une morte, raidie, toute tremblante, les prunelles fixes, dilatées par une haine farouche, une stupeur de bête qu'on a frappée pour la première fois, les lèvres blanches, elle me cria :

— Goujat, goujat !

J'aurais préféré qu'elle me plantât un couteau au milieu du cœur, qu'elle me fît souffrir le plus cruel des supplices, qu'elle me déchirât le visage de ses ongles. Je mesurais toute l'étendue de l'irréparable faute que je venais de commettre en une minute de démence. Et, les bras ballants, je suivais avec une attention machinale ses gestes, les mouvements de son corps, les plis de son visage.

A bout de forces, elle s'était jetée sur le lit, sanglotait, mettait en lambeaux les dentelles des oreillers, vagissait d'incohérentes phrases avec des crispations, une toux rauque qui épouvantait comme un râle d'agonie. Et, tout à coup, elle s'apaisa, s'essuya les yeux de son mouchoir de batiste et, redressée, me montra les ecchymoses violâtres qui cerclaient la chair meurtrie de ses poignets :

— Oui, ce seront des baisers qui effaceront les traces de votre lâcheté, des baisers et des baisers, les baisers de mon amant — et elle répéta me défiant bien en face de ses yeux clairs, scandant chaque syllabe — de mon amant !

Je chancelai comme si j'avais reçu quelque formidable choc en pleine poitrine et ne voulant pas la croire, l'entendre, je murmurai avec des supplications dans la voix :

— Tais-toi, Marthe, tais-toi !

Mais elle continua plus audacieuse, plus révoltée, plus mauvaise :

— Vous me demandiez de parler, je parle... Pourquoi me tairais-je?... J'ai un amant et je l'aime, et c'est votre faute et vous n'avez pas le droit de me le reprocher... Chassez-moi, divorcez, faites ce qu'il vous plaira, mais, entre nous deux, tout est bien fini !... Je vous rends votre liberté et j'entends avoir la mienne...

— Tais-toi, tais-toi, ce n'est pas vrai, tu es une honnête femme et je suis sûr que tu ne me tromperas pas; je t'en conjure, tais-toi, tu me fais tant de mal!

Elle me tourna le dos et appuya son doigt sur un bouton de la sonnette électrique.

Mariette entra.

— Déshabillez-moi vite, fit Marthe en s'affalant parmi les coussins du divan, je suis très fatiguée, ce soir! — et elle ajouta avec des inflexions tranquilles comme si rien ne s'était passé entre elle et moi dans cette chambre — mettez-vous à table, mon ami, je ne prendrai qu'une tasse de thé...

... Janvier 1886.

. . . . . .

. . . . . .

Je ne plains pas les fous et quelquefois je les envie malgré moi.

C'est le repos. Une sieste tranquille qui se prolonge et qu'on ne vient pas troubler. C'est la paresse maladive des convalescents avec des échappées vers les splendeurs de l'Inconnu, de la musique dans les oreilles, une vibration étrange et plus grande des sens détraqués. On ne pense pas. La chimère préférée bat seule des ailes dans le cerveau vide. On n'a plus de désirs. Ils sont tous exaucés.

Quoi qu'on ait enduré, quoi qu'on ait blasphémé, quoi qu'on ait perdu, il n'en reste plus trace.

Ils se croient adorés. Ils se couronnent de tiares fictives. Ils sont rois. Ils sont dieux.

Ils bénissent le monde, ils planent. Ils rayonnent. Et personne ne les détrompe, ne les raille de quolibets haineux et querelleurs.

Je les envie ces innocents, comme on les appelle dans la campagne, et je me rappelle le tableau que je vis un jour dans un hospice de Provence. C'était en un vaste jardin planté d'arbrisseaux fleuris, un homme sans âge accroupi sur le ventre en plein soleil, immobile, engourdi et n'ayant de vie que dans ses yeux écarquillés, fixés machinalement sur le bleu du ciel. Il ne remuait pas. Il ne parlait pas. Peut-être, malgré son regard visionnaire

de fakir, n'avait-il aucune pensée humaine dans sa tête inerte.

Aujourd'hui, je souhaite d'être cette brute...

... Février 1886.

. . . . . .

. . . . . .

Ce n'était pas une vaine bravade de femme irritée qui se venge par des injures.

Marthe a un amant. Ils s'écrivent. Elle ne s'en cache pas. Elle laisse traîner ses lettres sur les meubles comme si elle rêvait de m'affoler, de me torturer, de me faire mourir.

Je sais où elle le retrouve, où il lui appartient comme elle m'a appartenu. Je l'ai suivie. J'ai attendu durant trois interminables heures devant les persiennes closes que rayaient des bandes de lumière et sous la neige qui s'éparpillait à gros flocons.

Pourquoi n'ai-je pas enfoncé la porte d'un coup d'épaule, ne suis-je pas entré comme un implacable justicier dans l'alcôve où ils se vautraient, n'ai-je pas eu le courage d'en finir, de les écraser l'un contre l'autre, de broyer sous mes poings leur chair lubrique, de châtier surtout celle qui me trompe avec tant d'impudence?

Je suis trop lâche.

Puisque je connais le nom de cet homme, puisque je ne peux plus douter de ma misère, n'aurais-je pas dû le souffleter aux deux joues, le provoquer publiquement, le tuer comme j'ai exécuté Bercillac sur de simples soupçons?

Mais Marthe n'en prendrait-elle pas un autre, et puis-je ainsi ne plus être qu'un bourreau sans trêve condamné aux sanglantes besognes?

C'est elle qu'il faudrait frapper, et je n'en aurai jamais la force.

Quand elle est sortie, il l'a accompagnée jusqu'à son coupé et elle se pendait à son bras, elle riait, elle paraissait heureuse et il s'est assis un instant à côté d'elle pour encore l'embrasser, et ils ne pouvaient se séparer...

Je me tuerai si je ne les tue pas!

... Février 1886.

. . . . . .

. . . . . .

Elle tient sa parole.

Nous ne sommes plus que deux camarades qui vivent dans le même logis. Depuis cinq semaines, je n'ai pas effleuré son front, je ne suis pas entré dans sa chambre, je ne l'ai pas possédée.

Je suis comme une bête qui va et vient au milieu de sa cage, qui a faim, qui a soif et qu'on laisse hurler derrière les barreaux infrangibles, qu'on abandonne sans pitié.

L'honnête femme qui se garde pour son amant, qui ergote avec sa conscience et n'hésite pas à torturer le malheureux dont elle souille le nom !

Certes, j'aimerais mieux qu'elle se cache, qu'elle joue cent fois la comédie, qu'elle m'illusionne et me grise de mensonges.

J'ai peur de moi-même quand elle m'effleure de trop près, quand je la respire, quand mes yeux se posent sur sa bouche, errent sur les contours désirables de son corps. Je n'aurais qu'à la jeter bas sur un divan, qu'à l'étreindre de mes bras raidis, qu'à la prendre de force puisqu'elle se dérobe, puisqu'elle me vole son amour et sa beauté. Et elle a une telle puissance sur mon être que je m'apaise tout à coup, que je m'abaisserais jusqu'à la supplier, jusqu'à m'agenouiller, jusqu'à mendier le bonheur qu'elle me refuse.

Les journées passent à peu près.

Je la vois pendant les repas et quelques instants au salon. Nous faisons parfois ensemble des visites. Puis, le club où l'on s'étourdit du bavardage des autres, des histoires gaillardes qui courent, où l'on feuillette un journal, où l'on s'intéresse à une partie.

Mais les nuits sont interminables, ces nuits d'hiver où il ne fait jour qu'à sept heures, où le roulement des voitures s'amortit dans la neige. Je ne parviens pas à m'endormir, j'essaye en vain de chasser l'idée fixe, d'absorber la fièvre de mon cerveau en quelque calcul minutieux et abrutissant, en des problèmes âpres. Mes tempes bourdonnent, claquent sur l'oreiller. Les draps me brûlent la peau.

Et je me lève, je marche à travers la chambre, j'écris des lettres, je fume des boîtes entières de cigarettes, je bois des grogs, du champagne par grands verres, sans avoir soif. Et comme si quelque force magnétique m'attirait, avec des précautions de voleur, j'ouvre la porte, je m'en vais pieds nus, retenant mon souffle, tremblant de tout le corps jusque dans le cabinet de toilette de Marthe, je rôde parmi ses robes, parmi ses parfums, parmi les serviettes avec lesquelles tout à l'heure elle s'est essuyée. Et par le vitrail japonais où s'épanouissent de larges fleurs de magnolier, je regarde le vaste lit où elle dort paisiblement — peut-être avec de beaux rêves, — les peaux d'ours où s'enfoncent ses mules, où elle a posé ses tout petits pieds blancs et roses, la lanterne d'église où crépite la veilleuse.

Et je pleure comme un exilé qui avant de partir, de gagner la route poudreuse, contemple encore la maison où il vivait heureux, où il aimait, les champs sur lesquels ont peiné ses ancêtres et les collines bleues qui limitaient son horizon et ses rêves...

... Février 1886.

. . . . . .

. . . . . .

Marthe est dans le train, comme ils disent au club, et elle se lance de jour en jour.

J'ai lu hier son nom dans les échos d'un journal mondain et il m'a semblé que quelque chose se brisait en mon être. On la cite à côté de lady Withsmore et de la duchesse de Champaubert, on décrit ses toilettes et sa beauté comme si elle appartenait à tout ce Paris que je hais, elle était une acteuse en vogue que l'on applaudit ou que l'on siffle.

A la vente pour les orphelins du Sacré-Cœur, elle a tenu le buffet et comme, vers le soir, toutes les bouteilles de champagne, toutes les assiettes de sandwichs étaient vides, elle s'est dégantée et a donné pour cinq louis ses mains à baiser aux attardés qui l'importunaient. Elle conduit son boguet, le matin, dans l'allée des Acacias et parie aux courses.

A peine me prévient-elle quand elle dîne ou déjeune avec ses amies.

Je ne compte plus. Pourquoi se gênerait-elle avec moi ?

Que faire?

Boire de l'alcool. S'abrutir de fatigue en des débauches et des exercices violents. Traînailler chez les uns, chez les autres. Où cela mène-t-il?

Voyager peut-être, s'étourdir dans le déroulement des décors imprévus, dans l'étude des idiomes ignorés. Misère! N'avons-nous pas roulé de pays en pays, alors que nous nous aimions, que je suivais ses cheveux blonds comme la lueur d'un phare! N'avons-nous pas semé partout nos tendresses et nos aveux et nos serments, comme on éparpille dans les sillons des poignées de blé!

Partout, partout se rouvrirait la blessure, se tremperaient les yeux de larmes inutiles.

J'ai des amis, mais ce n'est pas de l'amour, hélas, ce n'est pas ce qui fait vivre et rêver et jouir.

Et je bois, je me délecte de ce qui brûle, de ce qui saoule, je vois bleu quelquefois, je vois noir surtout, je vois rouge aussi et j'ai peur alors de moi-même, je sens que ma raison vacille, qu'une idée terrible s'y incruste, s'y enfonce comme un clou, je me sauve de l'hôtel pour ne pas être seul, pour sentir des coudoiements, du bruit autour de moi...

... Février 1886.

. . . . . .

Quelle infrangible chaîne m'attache à cette femme qui ne m'aime plus, qui m'a rayé de sa vie sans le moindre émoi, et ne se cache seulement pas pour me tromper? Je pourrais la surprendre dans les bras de son amant, les souffleter de mes poings crispés, lui infliger la honte d'être arrachée à demi nue de l'alcôve, de balbutier son nom, son âge, comme une coupable, devant d'autres hommes qui la toiseraient, l'interrogeraient avec un impassible mépris. Je devrais l'avoir jetée dans la rue, être libre de mes actes, divorcer, afin qu'il n'y ait plus rien de commun entre elle et moi.

Je ne le fais pas.

Je suis presque son complice, puisqu'elle porte encore mon nom, puisqu'elle dîne à ma table et couche sous mon toit. J'accepte ses mensonges, sa froideur haineuse, ses refus insolents qui m'accablent et m'affolent de colère.

Et je sens bien que je lui pardonnerais tout ce qu'elle m'a fait souffrir, que je m'agenouillerais de nouveau à ses pieds, les mains jointes, que je n'aurais pas la force de lui résister, de me souvenir, de détourner la tête si elle me parlait avec de la tendresse dans la voix, me faisait un de ces gestes qui attirent, me frôlait de ses bras et de ses cheveux.

Quand quelqu'un me salue au Bois ou sur le boulevard, quand mes amis me serrent la main, j'éprouve une sorte de malaise, comme si j'avais commis une faute grave contre l'honneur et je n'étais pas digne de leur respect, de leur camaraderie...

Est-il possible que j'en sois arrivé à ce degré de démence et d'abjection? Comment me domine-t-elle à ce point que je n'aie plus de virilité, plus de courage, plus de conscience?

Me tient-elle par le cœur, par l'orgueil, par les sens? Les sens, peut-être.

J'ai tenté d'étouffer en moi la bête, de la rassasier de jouissances et de baisers jusqu'au dégoût.

Une nuit, avec l'absolue volonté d'oublier l'Autre, la rage de me saouler d'amour, j'ai été l'amant de cette petite Lalie Spring pour laquelle tant d'hommes se sont ruinés, et qui a du cary dans la peau, qui dépraverait en une heure le collégien le plus innocent, le saint le plus chaste.

Et elle s'est livrée à moi tout entière avec un emportement de fille heureuse de ne pas faire l'amour comme une corvée odieuse, de ne pas subir des caresses qui l'ennuient, qui la glacent et l'écœurent, de serrer enfin dans ses bras celui qu'elle a désiré inutilement pendant plusieurs mois, qui a éveillé l'apparence d'un caprice dans son âme passive et blasée.

Elle est jolie. Elle a de grands yeux noirs ombrés de cils très longs qui tremblent et alanguissent son regard, le nez drôle, retroussé comme par une chiquenaude d'enfant, et une bouche grasse, alléchante, ferme, qui s'élargit dans le rire et les baisers, qui redevient toute mignarde, toute petite, et si rouge que les dents nacrées y semblent des grains de riz piqués au cœur d'un piment d'Espagne. Elle a les formes délicates d'une gamine qui

commence à être nubile, des cuisses rondes et un peu duvetées, et des seins écartés, radieux avec leurs pointes roses qu'on croirait avivées d'un trait de carmin. Elle est moins bête que la plupart de ces acteuses. Et, dans sa dépravation savante, elle garde des sentimentalités ingénues qui étonnent et déconcertent.

Le seul contact de mes lèvres l'a aussitôt prostrée en un long spasme de béatitude. Et son corps s'est comme englué à mon corps avec de sensuels frissons, une fièvre qui la brûlait de la nuque aux talons. On aurait dit qu'elle s'était grisée de quelque liqueur aphrodisiaque, qu'elle voulait m'épuiser dans ses étreintes, me gorger de telles jouissances que je n'aurais plus le courage de m'en séparer, que je m'attacherais à sa fauve toison comme une bête au râtelier empli de foin nouveau. Elle était comme possédée par quelque furieuse diablerie. Elle se convulsait en son éblouissante nudité sur le lit saccagé. Elle se dressait plus ardente, plus insatiable, plus vicieuse après avoir été comme morte, s'être effondrée les cheveux épars, les prunelles révulsées, les membres raidis et la bouche humide, la poitrine soulevée, haletante, ainsi qu'à la fin d'une course par les monts, par les bois, par les ravins. Et je n'en éprouvais qu'un plaisir bestial, presque lamentable, je me représentais, auprès de cette maîtresse d'occasion, l'éternellement Adorée dont le cœur et la chair furent à moi, et qui me repousse et qui me sèvre d'amour et qui me trompe.

Je songeais à son odeur de blonde qui me grise comme aucun vin ne m'a jamais grisé, à sa voix cajoleuse, à la douceur de sa peau blanche et fine. Je me rappelais ses pudeurs enfantines et charmantes, ses premiers émerveillements, ses curiosités, ses joies, et la façon dont elle m'entourait le cou de ses deux bras, dont elle s'allongeait contre moi, dont elle rivait sa bouche à la mienne. Et loin de me rassasier, d'apaiser la fièvre qui me consume, qui me tue, ces voluptés passagères, ces caresses délirantes me secouaient d'une immense nostalgie, ressuscitaient mes désirs, évoquaient avec plus de netteté la vision de celle que je ne peux pas haïr, que je ne peux pas arracher de mon être. Et, à l'aube, tandis que Lalie sommeillait harassée de fatigue, je me suis sauvé comme un voleur qui a fait un mauvais coup, et qui tremble d'être poursuivi, d'être interrogé...

Pendant le déjeuner, j'ai dit à Marthe, d'un air dégagé :

— J'ai une maîtresse depuis hier, ma chère, une divette des Bouffes, la petite Lalie Spring... Et elle m'a répondu d'un ton calme :

— Tous mes compliments, c'est une très jolie fille!

... Mars 1886.

. . . . . .

. . . . . .

J'étais parti avec la volonté absolue de me tuer, cette joie qu'aurait un malade incurable, supplicié inutilement par les médecins, réduit à ne plus être qu'une loque humaine qui s'en va par lambeaux quand il peut enfin tromper la surveillance de son garde et, l'ayant harassé de fatigues par de continuelles exigences, le voit s'endormir, s'affaler comme une masse inerte, l'entend ronfler au fond d'un fauteuil qui craque, quand à tâtons, de ses mains gourdes, il a trouvé la potion dangereuse qu'il ne doit prendre que d'heure en heure, par petites cuillerées, et la lampe d'un seul coup jusqu'à la dernière goutte.

Le coupé m'avait conduit à la gare de Lyon comme si j'allais dans le Midi. François devait me renvoyer toutes mes lettres à Menton. Quelques lignes griffonnées à la hâte d'une main tremblante annonçaient à Marthe un brusque départ sans lui fixer la date à laquelle je pensais revenir.

Ainsi, ayant évité d'inutiles adieux, l'angoisse de la voir pour la dernière fois, la tentation de sa beauté qui malgré les souffrances endurées m'ensorcelle, m'attire, m'éblouit comme au temps où elle m'appartenait, où elle m'aimait, je me croyais fort, je m'imaginais qu'il était facile de mourir, qu'un homme qui s'est toujours moqué de sa peau, qui a chargé sous la mitraille le sabre haut, qui se battait en duel pour un oui, pour un non, avec une indifférence absolue, ne défaillerait pas au moment suprême, n'hésiterait pas une seconde à se faire sauter le caisson.

... Lorsque je suis entré dans cette chambre d'hôtel froide, banale avec son papier à fleurs et ses rideaux de reps rouge, et qu'un domestique a allumé le feu, ma première pensée a été d'en finir tout de suite, de ne pas attendre la nuit, de n'écrire aucun testament.

J'ai brûlé quelques vieilles lettres sans les relire, le portrait qu'elle m'avait donné durant les fiançailles et une boucle de cheveux que je gardais précieusement comme un fétiche. J'ai placé ma carte bien en évidence sur le marbre de la cheminée afin qu'ils constatent aussitôt mon identité et qu'ils ne me portent pas à la Morgue. Le pistolet était chargé. Je l'ai armé. Les reflets de la flamme dansaient sur le canon...

... Et les bougies sont presque entièrement consumées, marquent les bobèches de larges plaques blanches et la nuit s'est écoulée heure par heure, lente, silencieuse, effroyable comme une veillée auprès de quelqu'un qui agonise et qui râle...

Je ne me suis pas tué. Je ne me tuerai pas.

Il me semble que je dois avoir les cheveux blancs, la figure ridée, l'échine tordue comme un septuagénaire, tant j'ai vécu, tant j'ai pensé, tant j'ai souffert dans ces quelques heures. Et j'ai peur de me regarder dans cette grande glace, de me voir, de ne pas me reconnaître comme au retour de quelque hallucinante et sinistre aventure, d'un voyage de misère et de batailles...

... Je ne me tuerai pas.

Ils en seraient trop heureux l'un et l'autre. J'aime mieux souffrir et traîner ce boulet de forçat.

Lui céder la place, disparaître, allons donc! Pour que, le lendemain, Marthe porte dérisoirement mon deuil, qu'elle ait des mots gouailleurs comme celui que prononçait, un soir, son amie, Mme de Champaubert : « Je voudrais être veuve, le noir va si bien à mes cheveux! » et que son amant s'en empare comme d'une proie longtemps convoitée, me succède, s'installe à ma place, soit le mari, le maître, me vole tout, même le nom que j'aurai laissé à ma veuve.

Pleurerait-elle seulement lorsqu'on rapporterait mon corps rigide et glacé et qu'elle verrait le trou noir qui s'élargit à la tempe, le filet de sang qui s'est figé parmi les cheveux, qui a coulé le long de l'oreille? Aurait-elle un battement de cœur, une phrase de désolation, un remords? M'enlacerait-elle de ses bras en une étreinte folle avec ces sanglots qui épouvantent les plus indifférents?

Puisqu'elle m'a repris son cœur, puisqu'elle s'est donnée à un autre homme, puisqu'elle l'aime, puisqu'elle se pâme sous ses

baisers, elle ne peut que se réjouir de ce suicide qui la délivre, qui lui rend toute sa liberté.

Ils en riraient ensemble et se railleraient de ma bêtise. Elle s'en irait avec lui, le lendemain de l'enterrement, dans quelque pays d'amour où personne ne les connaît, pour se débarrasser de sa robe noire et tirer son temps obligatoire de veuvage. Ils s'inscriraient sous le même nom sur les registres d'hôtels. Ils coucheraient dans le même lit. Ils s'aimeraient à en perdre la tête. Ils me devraient leur bonheur, leurs jouissances.

Ah ! comme les brahmes ont raison de brûler dans le même brasier les épouses et le maître, comme ils connaissent l'inconstance et la cruauté du cœur féminin, et combien est enviable leur apparente barbarie !

... Marthe aura lu ma lettre et toute joveuse, sans pressentir un piège, sans donner aucune explication à sa femme de chambre, se sera jetée dans un fiacre et bien vite elle a été le surprendre, lui dire de sa voix caline :

— C'est encore moi, mais je ne m'en vais plus, ni ce soir, ni demain !

D'abord, il n'a pas voulu la croire, puis ils ont fait un de ces dîners d'amoureux où les chaises se touchent, où l'on boit du champagne dans la même coupe, où l'on dit des choses folles, et maintenant elle sommeille dans ses bras, elle se délecte peut-être de ses caresses avec la béatitude de n'avoir aucune crainte, de ne pas songer aux heures qui s'écoulent, de se donner pendant toute une nuit à son amant.

Les domestiques courent la prétentaine, qui sait où.

La maison est abandonnée.

Les gens qui apporteraient mon corps sur une civière se heurteraient à des portes closes. Et dépités de ne toucher aucun pourboire, d'avoir charroyé pour rien ce mort à travers les rues, dans le froid de l'aube, ils m'étendraient n'importe comment sur le parquet ou sur la banquette de l'antichambre, allumeraient leurs pipes, s'en iraient en ronchonnant de grossiers quolibets.

Je demeurerais seul, tout seul, sans un cierge qui flambe, sans une goutte d'eau bénite, sans une prière, tout seul comme un vagabond tombé sur la grand'route, un pauvre qui n'a ni parents, ni amis, ni serviteurs, ni papiers, et dont les poches sont trouées et vides. Et mes paupières se révulseraient, et pas

une main clémente ne les aurait abaissées, n'aurait lavé et bandé mon front, joint mes doigts crispés en un geste de prière.

Et bientôt toute la rue connaîtrait la nouvelle tragique. Une procession curieuse, badaude, bruyante, défilerait dans les escaliers, m'entourerait, me dévisagerait, me toucherait, s'apitoierait. On commenterait l'inexplicable absence de Marthe. On saurait qu'elle me trompe, qu'elle est couchée chez son amant. On rirait de ce mari trompé, qui s'est tué bêtement au lieu de chasser l'infidèle du logis à coups de cravache, de punir les coupables...

•

... Je ne me tuerai pas!

... Si après la mort c'était le sommeil, l'oubli de tout, le repos, si l'être s'annihilait, se désagrégeait absolument, se dispersait en poussière, si tout était fini dès que les lèvres ont exhalé leur souffle suprême, que le sang s'est figé dans les veines et que le cœur ne bat plus, s'il ne restait rien de l'intelligence, des forces, des facultés que nous avons eues, je n'hésiterais pas une seconde à en finir.

Mais qui est revenu de ce lointain voyage, qui sait le secret de cet inconnu?

Recommençons-nous une existence nouvelle aussi hasardeuse, aussi pénible, aussi longue que l'autre? Faut-il à nouveau aimer, souffrir, traîner le même collier de misère? Serons-nous assez haut dans le ciel, assez loin pour ne plus nous souvenir ni des bonheurs, ni des amertumes du passé, pour ne plus voir ceux que nous aimions, pour ignorer ce qu'ils font, ce qu'ils rêvent, ce qu'ils sont devenus et s'ils nous trahissent, s'ils nous oublient, s'ils nous regrettent.

Oh! si au lieu de dormir dans le grand silence de la terre, d'en avoir fini avec l'amour, la jalousie, les souffrances, les rancœurs, j'étais condamné à renaître, à les suivre, à subir cette incessante torture de les voir heureux, unis, confiants l'un en l'autre, s'adorer plus encore que nous ne nous sommes adorés, Marthe et moi !

... Non, non, je ne me tuerai pas!

René Maizeroy.

LA MONTRE DE TUTEREMU

Bon, excellent, naïf Parisien, ce Tuteremu, Parisien des pieds à la tête, Parisien qui aurait pu servir de modèle à Arnal, à Paul de Kock, à Gavarni, à Henry Monnier et à Daumier!

Un incident dramatique devait marquer dans l'existence si placide de Tuteremu.

Un jour, on lui vola sa montre. — Sa montre et sa chaîne.

A la chaîne était appendu un médaillon dans l'intérieur duquel une main amie avait fait graver une fleur... une pensée.

Ah! cette pensée! — Il y avait là tout un poème cher à Tuteremu, ce qui lui rendait sa montre excessivement précieuse.

Mais comment la lui avait-on volée? Où la lui avait-on volée?

Dans un établissement de bains froids, sur la Seine, à ce qu'affirmait Tuteremu.

Son désespoir ne peut se décrire.

Il était allé faire immédiatement sa déclaration à la préfecture de police, où on lui avait promis assez nonchalamment de procéder à des recherches.

Les recherches de la préfecture étaient restées sans résultat.

Pendant plusieurs jours, on vit Tuteremu parcourir Paris dans tous les sens, fiévreux, hagard, regardant chaque passant au gilet. — Il cherchait sa montre. — Course folle!

Qui le croirait?

Au bout d'un mois, dans un après-midi de dimanche, Tuteremu reconnut sa montre et sa chaîne sur le ventre rebondi d'un monsieur qui traversait le boulevard à la hauteur de l'Opéra.

Tuteremu crut défaillir de joie.

Il se mit à *filer* prudemment son monsieur, tout en regardant de côté et d'autre sur le trottoir, pour requérir l'assistance d'un sergent de ville.

Mais au moment où il s'y attendait le moins, le monsieur *filé* sauta sur le marchepied d'un omnibus, avec une agilité que n'aurait pas fait supposer son embonpoint et s'engouffra dans les flancs du véhicule, qui continua à rouler vers la Bastille.

Stupéfait, Tuteremu courut après l'omnibus; il était complet.

Tuteremu n'eut que le temps de se jeter dans un fiacre, en ordonnant au cocher de suivre l'omnibus.

Après avoir été vingt fois séparés par les embarras du boulevard, les deux équipages arrivèrent ensemble à destination.

Tuteremu eut la chance, en sautant de voiture, de se trouver nez à nez avec un sergent de ville.

— Je vous prie, lui dit-il, et au besoin vous requiers de me prêter main-forte.

Puis, accompagné de cette image de l'autorité, il se dirigea vers le gros monsieur au moment où il descendait de l'omnibus.

C'était un personnage d'une apparence tout à fait respectable, rubicond, les yeux saillants, amplement vêtu.

Son visage respirait un contentement sans mélange.

— Monsieur, lui dit Tuteremu, vous portez sur vous une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a juste un mois.

Le gros monsieur recula, et sa physionomie exprima une surprise sincère.

— Est-ce possible? dit-il.

— J'en suis sûr.

Le sergent de ville à Tuteremu :

— Vous pouvez fournir la preuve de ce que vous avancez?

— Parfaitement. Ouvrez le médaillon; il y a dedans une fleur gravée... une pensée.

— C'est vrai, dit l'agent après vérification; suivez-moi tous deux chez le commissaire de police.

— Avec enthousiasme! s'écria Tuteremu.

— Diable! fit le gros monsieur; moi qui allais dîner en ville... Heureusement que le bureau n'est qu'à deux pas, — ajouta-t-il en homme à qui l'arrondissement était familier.

Le bureau n'était qu'à deux pas, en effet.

Précisément le commissaire de police s'y trouvait, par un de ces hasards inouïs que je ne me charge pas d'expliquer.

— Tiens! vous voilà, monsieur Bouasse! dit-il avec un empressement en apercevant le gros monsieur.

— Comme vous voyez, mon cher, répondit celui-ci; je dîne ce soir chez vos voisins, M. et Mme Liévois.

— Et moi aussi... Comme cela se trouve! s'écria le commissaire de police; donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous en prie.

Tuteremu demeura debout, étonné.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite, mon cher monsieur Bouasse?

Tuteremu crut alors devoir prendre la parole.

— Monsieur le commissaire...

— Je ne vous parle pas, dit celui-ci en paraissant s'apercevoir pour la première fois de la présence de Tuteremu.

— Mais cependant...

— Je m'adresse à M. Bouasse. Parlez, monsieur Bouasse.

M. Bouasse dit, en se renversant dans sa chaise:

— C'est bien simple...

— Pas si simple que cela! murmura Tuteremu.

— Silence!

M. Bouasse continua :

— Monsieur m'accuse tout bonnement de lui avoir volé sa montre et sa chaîne.

— Ah! ah! fit le commissaire de police en s'esclaffant de rire.

— Ah! ah! ah! firent le clerc du commissaire et le sergent de ville, par imitation.

Tuteremu se sentit déconcerté.

— Je n'ai pas dit cela, répliqua-t-il; j'ai dit que monsieur avait sur lui une montre et une chaîne qui m'ont été volées il y a un mois.

— C'est différent, en effet, dit le commissaire en se remettant; mais votre affirmation n'en demeure pas moins fort grave... M. Bouasse est un de nos commerçants les plus considérés, placé à la tête d'une importante maison de bretelles...

— En gros.

— Occupant plus de cinquante ouvriers...

— Et faisant cent mille francs d'affaires par an, ajouta superbement M. Bouasse.

— Il me paraît difficile, reprit le commissaire de police, de l'assimiler à... à un... comment dirai-je?... à un vulgaire pick-pocket.

Les rires faillirent recommencer. M. Bouasse les arrêta d'un

geste plein de noblesse. Il venait de fouiller dans la poche de son habit.

— Je remercie monsieur le commissaire de la bonne opinion qu'il a de moi. Le hasard me sert justement à souhait. Voici la facture qui justifie de l'achat que j'ai fait de cette montre, il y a une semaine, chez mon horloger habituel, rue Amelot.

Il tendit le papier au commissaire qui, après y avoir jeté un coup d'œil pour la forme, le lui rendit respectueusement.

— Eh bien?

— Monsieur est en règle...

— Ah! fit Tuteremu.

— Complètement en règle.

— Soit, dit Tuteremu; mais cela ne prouve pas que ma montre ne m'ait été volée.

— Nous entrons dans un autre ordre d'idées, répondit le commissaire.

— Entrons-y, c'est celui qui m'intéresse.

— Il vous reste votre recours contre l'horloger de la rue Amelot.

— Ah! dit Tuteremu.

— Oui. Adressez-vous au parquet.

— Fort bien. Je vous remercie... Mais en attendant, ma montre...

— *La* montre, vous voulez dire.

— Elle reste dans le gilet de monsieur? dit Tuteremu.

— Absolument, répondit le commissaire de police; il l'a payée, il a sa facture. Le reste ne me regarde pas. Adressez-vous au parquet... Mon cher monsieur Bouasse, je suis vraiment désolé...

— Pas du tout... dit le gros homme en se décidant à se lever de sa chaise.

— A tout à l'heure, n'est-ce pas, chez les Liévois? fit le commissaire. Puis, à Tuteremu :

— VOUS ÊTES LIBRE!

Pour le coup, Tuteremu eut un soubresaut.

— Comment, on ne me traîne pas en prison! dit-il ironiquement; on ne me charge pas de chaînes! Est-ce possible, je suis libre! Libre, moi! On ne m'arrête pas pour avoir réclamé ma montre! ma montre!! ma montre!!!

— Allez, mon ami, le grand air calmera votre exaltation, dit le commissaire de police avec un ton de bienveillance.

Sur le seuil, M. Bouasse dit à Tuteremu :

— Je ne vous en veux pas... Ces choses-là arrivent journellement... Tout le monde peut se tromper.

— Mais je ne me trompe pas!

— Venez me voir un de ces jours. Voici mon adresse.

— Certes, j'irai! grinça Tuteremu entre ses dents.

Tuteremu se précipita au parquet.

Une enquête fut ordonnée, mais inutilement. L'horloger de la rue Amelot était des plus estimables. Il tenait la montre, la chaîne et le médaillon d'un autre honnête homme de ses amis. Celui-ci la tenait d'une dame veuve qui, malheureusement, était partie depuis quelques jours pour la Belgique...

On dut renoncer à l'enquête.

Ce fut alors qu'un jour, harassé, accablé, Tuteremu se rendit chez M. Bouasse. Pourquoi? Il n'en savait rien, — ou plutôt si, il voulait revoir sa montre! Il retrouva, dans le riche fabricant de bretelles, l'homme épanoui et cordial qu'il avait appris à connaître à ses dépens. Bouasse invita Tuteremu à dîner.

A partir de ce moment, ce fut entre eux une intimité qui alla en grandissant et qui, bientôt, ne connut plus de limites.

De temps en temps, aux heures d'expansion bachique, Tuteremu disait à Bouasse :

— Rends-moi ma montre!

— Jamais de la vie! répondait Bouasse, qui était intraitable sur ce point.

Et ils recommençaient à boire.

Un soir, enfin, qu'ils avaient bu un peu plus que de coutume et de raison, et que Bouasse, vaincu par le sommeil, s'était laissé choir sous la table, Tuteremu, tenté par le démon, se hasarda à glisser une main sur le gilet de son ami... il décrocha la montre, objet de ses continuelles revendications.

Que vous dirai-je? La scène se passait dans un restaurant public. Tuteremu fut vu et arrêté.

On le traduisit en police correctionnelle.

Grâce à ses bons antécédents, il ne fut condamné qu'à six mois de prison, *pour avoir volé sa montre*.

Oh! la justice!

Charles Monselet.

TURLUTAINES

Accès. — On a des *accès* de tendresse, de générosité. On n'a pas d'accès d'orgueil, d'égoïsme. Ça, c'est l'état normal.

Accoutrement. — Manière de désigner la façon dont s'habillent... les autres.

Allumer. — « Allumer du feu... » comme dit M. Tout le monde. Pourquoi ne pas dire aussi : inonder de l'eau ?

Anse (du panier). — Ce n'est certainement pas pour elle que Sedaine a dit : « *La danse* n'est pas ce que j'aime ! »

Apparence (L') et les apparences. — Ayez l'une, sauvez les autres, et vous serez considéré.

Approuver quelqu'un. — Penser comme lui... quand il pense comme vous.

Armistice. — Le temps de trouver un meilleur fusil, un meilleur canon, un boulet plus... persuasif.

Baïonnette. — M. Krupp doit-il rire assez de toi, ma pauvre ingénue !

Beurre. — On en fait, aussi, avec du lait.

Bonheur. — L'homme n'est jamais heureux. Il se souvient de l'avoir été ou il espère l'être un jour. Voilà tout.

Bouche. — Il n'y en a plus qu'une qui compte aujourd'hui : la bouche du canon.

Cabale. — Façon de désigner le public... dès qu'il cesse de nous applaudir.

Charpie. — État dans lequel Minerve ne manque jamais de mettre son « mouchoir » avant de nous le jeter.

Chef-d'œuvre. — Un enfant qu'on ne baptise jamais qu'après la mort de son père.

Chimérique. — Tout ce qui serait juste, raisonnable et généreux.

Clavecin. — Très supérieur au piano. Il faisait moins de bruit.

Coquette. — Une chandelle, qui finit toujours par se brûler... à un papillon.

Crétin. — Un imbécile... qui en est venu à ses fins.

Dadas. — Un nigaud; pas tout à fait un imbécile, mais un candidat qui a des chances.

Défunt. — Un ange, une perle, un phénix!... à la condition qu'il ne renaisse pas de ses cendres.

Déviation, Proéminence. — Façon de désigner la bosse de Mlle Million.

Duo. — Moins féroce qu'un trio, mais encore plus méchant qu'un solo.

Envie. — Un jour de *souffrance*, sur le bonheur du voisin.

Docteur Grégoire.

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

DANS LES THÉATRES DE PARIS

A la suite de la catastrophe de l'Opéra-Comique du 25 mai dernier, la Préfecture de police prescrivit un ensemble de mesures destinées à assurer la sécurité des spectateurs, telles que : escaliers desservant chaque étage du théâtre, pour aboutir directement au vestibule de sortie ou à une porte de sortie spéciale, — balcons le long de la façade, — rideau de fer plein, séparant la scène de la salle, — portes des loges s'ouvrant à l'intérieur des couloirs, — passage libre au milieu des fauteuils d'orchestre et aboutissant au vestibule, — nouvelles portes de sortie toujours maintenues ouvertes, — suppression générale des strapontins, — lampes supplémentaires à l'huile s'alimentant d'air pris au dehors, etc., etc.

Toutes ces mesures de sécurité ont été parfaitement mises à exécution, non sans d'énormes frais, par les directeurs de théâtres de Paris, qui espérent rassurer ainsi le public, et le ramener dans leurs salles, avec l'assurance d'y être en parfaite sécurité.

Les directeurs ont même fait plus que la Préfecture de police ne leur demandait. La Préfecture de police n'avait point compris l'éclairage électrique au nombre des mesures qu'elle leur imposait. Elle avait même montré les dents au théâtre du Châtelet, par ce fait qu'il s'éclairait avec des globes électriques Jablockoff. Pourquoi cette omission? Pourquoi avait-on passé sous silence l'éclairage électrique, parmi tant d'autres moyens imposés pour assurer la sécurité des salles de spectacle? C'est un

problème dans l'examen duquel nous ne nous engagerons pas.

Quoi qu'il en soit, les directeurs des théâtres de Paris, mieux inspirés par leur propre intérêt que par les ukases officiels, se sont occupés, pendant l'été et l'automne de 1887, d'installer la lumière électrique sur leurs scènes et dans leurs salles. En cela, ils ont montré plus d'intelligence et de prévoyance que l'Administration elle-même.

C'est, en effet, une vérité qui court les rues, et qu'un enfant vous dira aussi bien qu'un physicien ou un architecte, que la seule cause de danger dans un théâtre, surtout sur la scène, c'est l'éclairage au gaz, et qu'en bannissant complètement le gaz de l'enceinte d'un théâtre, on prévient toute cause d'incendie. Il est bon, sans doute, de s'occuper des dégagements de la salle et de multiplier les issues, mais jamais les issues ne suffiraient à la sortie, dans un moment de panique, et la foule s'écrasera toujours aux portes, en cas d'affolement, quels que soient le nombre et les dimensions des sorties qui existent. Ce qu'il faut, c'est empêcher la panique, c'est couper court à toute cause d'incendie, et l'*éclairage électrique*, l'*éclairage froid*, donne cette garantie d'une manière absolue.

Telles sont les réflexions qu'ont dû faire les directeurs des théâtres de la capitale, car en ce moment la plupart des salles parisiennes sont pourvues du nouvel éclairage, ou s'occupent de l'établir.

L'Opéra avait commencé, dès le mois de janvier 1887, puis sont venus le Palais-Royal, le Théâtre-Français, les Variétés, la Renaissance, etc. Les petits théâtres, pour lesquels cette charge nouvelle, s'ajoutant à tant d'autres, était très onéreuse, comme les Menus-Plaisirs, le théâtre Déjazet, les Bouffes-Parisiens, n'ont pas reculé devant l'énormité relative de la dépense qu'entraînait cette installation, et il faut faire des vœux pour que leur zèle, à cette occasion, soit récompensé par le succès.

Les grands théâtres de province n'ont pas attendu le signal venu de Paris, pour adopter l'éclairage électrique. Marseille, Lyon, Bordeaux, etc., ont effectué cette utile modification de leur éclairage.

A l'étranger, le même mouvement s'est produit. A Madrid, par exemple, un ordre du gouvernement décrétait, dès le mois de juin 1887, l'installation de l'éclairage électrique dans ses salles de

théâtre. Bruxelles n'a pas tardé à l'imiter, et les grands théâtres d'Italie et d'Allemagne sont occupés en ce moment à compléter leur éclairage électrique.

Ce mouvement universel est pleinement justifié, il faut le dire bien haut; car, nous le répétons, le seul moyen de prévenir l'incendie d'un théâtre, c'est l'éclairage par l'électricité et la suppression totale du gaz.

Comme quelques personnes pourraient contester cette vérité, nous allons mettre sous leurs yeux toute une série de faits qui la mettront hors de doute.

En 1873, le théâtre des Célestins, à Lyon, nouvellement construit, brûlait tout entier, dans l'espace d'une nuit, occasionnant la mort de plusieurs personnes, et il fallait plusieurs années pour l'édifier à nouveau.

Le théâtre des Célestins était éclairé au gaz.

Au mois de janvier 1874, le grand Opéra de Paris prenait feu, à la suite d'une représentation d'*Hamlet,* et en quelques heures cet immense bâtiment, enclavé au milieu d'un quartier populeux, s'effondrait de fond en comble, après avoir menacé de communiquer l'incendie aux maisons avoisinantes.

Le théâtre de l'Opéra était éclairé au gaz.

En 1876, le théâtre de Brooklyn, faubourg de New-York, prenait feu, en pleine représentation : deux cent quatre-vingt-trois personnes périssaient dans la fournaise, et on retirait trois cents blessés.

Le théâtre de Brooklyn était éclairé au gaz.

Pendant la même année, le théâtre des Arts, à Rouen, subissait un sort semblable. La réprésentation d'*Hamlet* allait commencer, quand on vit les flammes s'élancer au haut de l'édifice. Les employés, les musiciens, les artistes, déjà revêtus de leurs costumes, sautèrent par les fenêtres, pour échapper à la mort, qui fit, toutefois, sept à huit victimes. Ce théâtre ne fut réédifié qu'en 1882.

Le théâtre des Arts de Rouen était éclairé au gaz.

En 1879, après la représentation, le théâtre de Montpellier fut la proie d'un violent incendie, qui, dans la nuit, le détruisit de

fond en comble, ne laissant subsister que les quatre murs extérieurs. La reconstruction de ce théâtre n'est pas encore terminée.

Le théâtre de Montpellier était éclairé au gaz.

Au printemps de 1881, le théâtre Italien de Nice brûlait, au commencement d'une représentation. Le compteur de gaz ayant été fermé, une obscurité totale régna tout aussitôt dans la salle. C'est à tâtons que la foule, terrifiée, dut chercher son chemin à travers les corridors étroits et des escaliers multipliés. 70 personnes succombèrent à l'asphyxie.

Le théâtre de Nice était éclairé au gaz.

Six mois après, une catastrophe plus terrible encore vint épouvanter la ville de Vienne, en Autriche.

Le 8 décembre 1881, au moment où la salle était remplie de spectateurs, accourus pour voir représenter l'opéra-comique des *Contes d'Hoffmann*, l'incendie éclate au théâtre de Vienne qui porte le nom de *Ring Theater* (c'est-à-dire *Théâtre du chemin de fer de ceinture.*) C'est sur la scène, comme à Nice, que le feu prend à un décor ou à une frise, pendant qu'un machiniste, quelques instants avant le lever du rideau, allume le gaz avec un allumoir à alcool. Et la propagation du feu de la scène à la salle est tellement rapide, que dans cinq minutes la fumée remplit tout et commence à asphyxier les spectateurs. Alors, une personne malavisée a l'idée de fermer le compteur à gaz; et voilà, comme à Nice, la salle subitement plongée dans une obscurité totale.

On comprend, mieux qu'on ne les décrit, les scènes d'horreur qui s'ensuivirent. Au milieu de l'obscurité, les spectateurs cherchent à gagner les issues; mais il ne les trouvent pas, et s'écrasent, s'étouffent, aux portes des couloirs. Bientôt, les piétinements des malheureux affolés, leurs mouvements désordonnés, font écrouler la galerie supérieure, qui tombe dans l'orchestre, avec des centaines de spectateurs, qui sont jetés dans le brasier. Les flammes gagnent partout, ne trouvant nulle part le plus faible obstacle, car les pompiers, chose inouïe, n'étaient pas au théâtre. Le rideau de fer, qui existait pourtant, n'avait pas été abaissé, et d'ailleurs, il n'eût pas arrêté la fumée; enfin, de grandes réserves d'eau, qui étaient tenues en réserve en haut du théâtre, pour être déversées en cas d'incendie, ne furent pas

utilisées. Tout le personnel de la scène, ne songeant qu'à son salut, avait fui précipitamment.

Cinq cents victimes humaines périrent dans cette catastrophe, la plus terrible peut-être dont on ait conservé le souvenir; car on pourrait citer bien peu de désastres de ce genre ayant occasionné la mort de cinq cents personnes (1).

Le 25 mai 1887, éclatait, à Paris, l'incendie de l'Opéra-Comique. Bien que chacun ait encore présent à l'esprit cet événement affreux, on nous permettra d'en résumer ici les principales phases.

Le rideau s'était levé à 7 heures un quart. Le spectacle avait commencé par le *Châlet*, et presque tout le premier acte de *Mignon* était joué.

Les danseuses venaient de terminer le ballet et se retiraient; les chanteurs étaient presque tous en scène. C'est alors que le feu se déclara dans les frises, derrière le rideau rouge. Une toile flottante vint s'enflammer au contact d'une herse; la herse

(1) Voici la statistique du nombre de personnes qui ont été tuées ou blessées dans les principaux incendies qui ont détruit des théâtres depuis environ un siècle :

		Morts.	Blessés.
1772.	Incendie du théâtre d'Amsterdam.	17	»
1778.	Colisée de Saragosse.	137	»
1781.	Opéra du Palais-Royal, à Paris	21	»
1794.	Grand Théâtre de Nantes.	7	»
1796.	Théâtre de Capo d'Istria.	1.006	»
1811.	Théâtre de Richmond.	78	»
1836.	Lehmann-Théâtre, à Saint-Pétersbourg. .	800	»
1838.	Théâtre de Sinigaglia (Ancône).	2	»
1845.	Théâtre de Canton (Chine)	1.670	1.700
1845.	Théâtre de Québec (Canada)	200	»
1847.	Théâtre de Carlsruhe.	63	200
1853.	Opéra de Moscou.	»	11
1857.	Théâtre de Livourne.	»	100
1872.	Théâtre de Tien-Tsin (Chine).	600	»
1873.	Théâtre des Célestins, de Lyon.	»	3
1874.	Opéra de Paris.	»	4
1876.	Théâtre de Brooklyn (États-Unis).	283	300
1876.	Théâtre des Arts, à Rouen.	»	8
1879.	Théâtre de Montpellier.	»	2
1880.	Théâtre de Nice	70	»
1881.	Ring-Theater de Vienne	500	»
1887.	Opéra-Comique de Paris.	87	»
1887.	Théâtre d'Exeter.	200	»

se détacha du cintre et vint s'abattre sur la scène. En même temps se produisait une fuite de gaz et un décor prenait feu.

Un accident semblable était survenu quinze jours auparavant ; une danseuse avait été blessée par la chute de la herse enflammée. Seulement, personne ne s'était occupé de ce fait !

Ajoutez qu'un mois auparavant, un député, M. Steenackers, et le Ministre de l'instruction publique, — c'était alors M. Berthelot, — avaient cru devoir entretenir la Chambre des députés des conditions déplorables de l'Opéra-Comique, au point de vue de la sécurité des artistes et du public. Le Ministre demandait l'acquisition de l'immeuble qui fait partie du boulevard des Italiens et qui est contigu à l'Opéra-Comique. A ce prix, disait-il, on pouvait remédier à la mauvaise installation du théâtre, et prévenir un accident, qui serait des plus lamentables dans ses conséquences.

Ainsi, l'incendie futur du théâtre avait été, pour ainsi dire, officiellement annoncé à bref délai, du haut de la tribune parlementaire. On aura peine à croire que ces paroles aient été perdues. Cependant, ni l'administration des Beaux-arts, ni la direction, ni la commission d'incendie, ni les commissaires du gouvernement près de l'Opéra-Comique, n'avaient tenu le moindre compte de cette propliétie.

Et un mois après elle était vérifiée, et le théâtre brûlait !

Le feu, disons-nous, a été communiqué, dans le cintre, par une toile flottante qui s'est enflammée au contact du gaz. Les pompiers de service n'eurent pas la présence d'esprit d'attaquer le foyer, et la scène fut bientôt envahie.

MM. Mouliérat, Taskin et Bernard, qui étaient en scène, conservèrent leur sang-froid. Ils annoncèrent au public qu'il n'y avait pas de danger immédiat. « Le feu vient de prendre, s'écria M. Taskin, mais il n'y a aucun danger si vous sortez tranquillement. »

La sortie s'effectuait assez régulièrement. Malheureusement, un pan de décor enflammé vint à tomber sur la scène. Alors un sauve-qui-peut effrayant fut le signal d'un désordre et d'un encombrement effroyables, où chacun tâchait de passer sur ceux qui le précédaient. Les portes, obstruées par la foule, ne purent s'ouvrir, et le feu se propagea d'une manière terrifiante, embrasant toute la scène, gagnant le plafond et les galeries.

Ce fut alors que la bousculade devint une espèce de massacre.

Des femmes étaient foulées aux pieds, ou tombaient évanouies. La plupart des fuyards étaient saisis par l'asphyxie, provenant de la fumée et de l'oxyde de carbone. En peu de temps, les balcons de pierre, qui régnaient à l'extérieur, furent remplis de femmes décolletées et d'hommes en toilette de soirée. Des cris déchirants étaient poussés par des femmes affolées, dans les premières galeries et dans les loges. A l'extérieur, quelques hommes, à cheval sur le rebord du balcon, demandaient à grands cris du secours, car il n'y avait pas moyen de sauter de ce balcon, puisque une marquise en verre était au-dessous. Il n'y avait personne dans la rue et pas d'échelles!

Cependant on finit par apporter quelques échelles, et l'on dut procéder au sauvetage. Au moyen des échelles, on descendit du foyer un certain nombre de personnes; mais la fumée avait acquis une intensité qui gênait les sauveteurs.

Les artistes qui occupaient la scène, cherchaient à se sauver par un couloir souterrain ; mais ils se trouvèrent en face d'une porte fermée. Le docteur Rouch, qui était présent à la représentation, enfonça la porte, au moyen d'une barre de fer, et tous les acteurs sortirent jusque sur les boulevards, encore vêtus de leurs costumes de théâtre.

Les choristes, figurants, machinistes, etc., gagnèrent l'escalier. Malheureusement, cet escalier faisant l'office de cheminée d'appel, attirait la fumée, en sorte que personne ne put descendre et qu'on se réfugia sur les toits. On vit alors courir sur la corniche, des malheureux désespérés. Une escouade de pompiers survint heureusement. On hissa des échelles de gaziers, et l'on sauva ainsi beaucoup de personnes.

Des spectateurs éperdus se voyaient aux fenêtres. Ils sautaient dans la rue, où on les ramassait à demi-brisés. On vit cinq figurants se précipiter du quatrième étage, et tomber dans le brasier.

Des épisodes lamentables ont été racontés par des témoins oculaires ; il serait impossible de les retracer tous ici.

Ce n'est qu'à 9 heures 30 que les secours furent organisés. Les pompes arrivaient de tous les côtés; mais elles étaient impuissantes à éteindre l'incendie.

C'est à 9 heures 42 que les longues échelles furent appliquées sur la corniche. A ce moment, les cris cessaient : l'asphyxie avait exercé son œuvre de destruction!

MM. Gragnon, Caubet, Camard, Denys Cochin, le général Saussier, etc., étaient sur le lieu du sinistre.

A 10 heures, toute la coupole était embrasée; les pièces d'artifice placées dans les combles prenaient feu, et une immense gerbe de flammes s'élançait vers le ciel.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais le spectacle de cette colonne de feu qui illumina, pendant dix minutes, tout Paris. Placé dans la rue Lepelletier, en face de la coupole du théâtre, j'assistai, mêlé à la foule, à cet embrasement final, et jamais spectacle aussi terrible, mais aussi beau, oserai-je ajouter, n'avait frappé mes yeux. Je vis la coupole s'effondrer avec fracas, soulevant dans sa chute une nouvelle volée d'étincelles et de fusées de feu.

On redoutait, avec raison, que le feu ne se communiquât aux immeubles voisins, et l'on voyait avec effroi les jets de flamme qui dardaient vers les maisons de la rue Favart. Heureusement, l'épaisseur des murs du théâtre limita l'incendie à l'immeuble.

Seulement, de tout l'édifice, il ne resta que les quatre murs et les ruines, fumant de la vapeur de l'eau des pompes et des produits de la combustion, devenue tranquille.

Quant au nombre des victimes, on ne l'a jamais connu exactement. Le rapport officiel l'a évalué à 87.

Plus on recherche les causes de la catastrophe de l'Opéra-Comique, plus on approfondit les circonstances qui ont amené ce terrible drame, plus on reconnaît qu'il faut l'attribuer à la négligence, à l'inertie, à l'insouciance de ceux qui auraient dû mettre tout en œuvre pour le conjurer.

On a eu là un triste exemple de l'inertie de la bureaucratie administrative. On est véritablement stupéfait quand on lit les déclarations officielles qui concernent l'Opéra-Comique. Tel fonctionnaire vient affirmer que l'incendie était à peu près inévitable, tant étaient grands les périls qui menaçaient le théâtre. Tel autre nous apprend que, depuis 1881, toutes les mesures de prudence qu'il fallait prendre étaient parfaitement connues, et que c'est à la seule négligence de la direction et de l'administration des Beaux-arts qu'il faut imputer le malheur qui est arrivé. L'ancien sous-secrétaire d'État aux Beaux-arts, M. Turquet, interrogé par un journaliste, répondait que son attention avait été appelée sur l'Opéra-Comique *par une suite non interrompue de commencements d'incendie qui s'étaient déclarés dans*

ce théâtre durant les premiers mois de 1886, et il ajoutait cette déclaration, presque comique, si quelque chose peut être comique dans un pareil ordre d'idées :

« L'incendie de l'Opéra-Comique était pour moi et pour les miens un fait tellement probable que ma fille, qui a épousé M. Flameng, le peintre bien connu, lorsqu'elle allait à l'Opéra-Comique, toujours à la même place, aux baignoires sur la rue Favart, se *munissait d'une légère corde à nœuds en soie, qu'elle portait sur elle, pour s'échapper par la fenêtre placée vis-à-vis de sa loge en cas d'incendie.* »

Enfin, le colonel Coustou a prononcé, devant le Conseil municipal, des paroles qu'il faut reproduire textuellement :

« Quand je suis arrivé au régiment des sapeurs-pompiers, en 1882, succédant au colonel Pâris, j'ai conduit ma famille au théâtre. Mais quand j'ai vu comment les théâtres étaient installés, je ne l'y ai plus jamais menée. »

Voilà donc ce qui est certain. Tout le monde prévoyait l'incendie, chacun l'attendait et s'étonnait qu'il ne se fût pas encore produit, et personne, parmi ceux qui avaient le droit et le devoir de prendre des dispositions en conséquence, n'a rien fait pour l'empêcher! Le préfet de police n'a pas dressé de contraventions; la direction des bâtiments civils n'a pas fait les aménagements réclamés par les rapports de la commission de surveillance; le sous-secrétaire d'État n'a pas eu l'idée de faire présenter à la Chambre, sous forme d'interpellation ou autrement, une requête pour obtenir l'argent qui manquait !

C'est par la rigoureuse application des règlements, par la stricte observation de la loi, qu'on aurait pu empêcher la catastrophe où tant de pauvres gens ont trouvé la mort, et où personne n'a fait son devoir. Est-il nécessaire en effet d'ajouter ce fait, douloureux et profondément déplorable, que le pompier de service, placé à un mètre et demi du décor qui venait de prendre feu, perdit la tête, et se sauva, sans ouvrir le robinet du réservoir, qui était plein d'eau, sans y placer d'ajutages, sans se servir de sa lance? On a retrouvé, en effet, la lance de ce pompier encore accrochée à son râtelier.

La catastrophe qui a anéanti l'Opéra-Comique à Paris n'a pas, d'ailleurs, servi de leçon à tous les directeurs. Le théâtre d'Exeter, en Angleterre (Devonshire), prit feu le 5 septembre 1887,

pendant la représentation, dans des circonstances analogues à celles qui s'étaient produites, le 25 mai, à Paris.

C'est à 10 heures 30 minutes que l'incendie se déclara sur la scène. Il se propagea avec une extrême rapidité, puisque en trois minutes tout était enflammé.

Les spectateurs placés à l'avant-scène purent s'échapper, sans qu'aucun fût blessé ; mais il n'en fut pas de même des spectateurs des galeries, où de nombreuses victimes furent asphyxiées ou brûlées vives. Le nombre des morts est évalué à 200, au moins.

Toutes les issues furent précipitamment envahies. Une seule porte de sortie existait dans la galerie, et l'on conçoit qu'elle fut promptement obstruée.

M. W. Jarrett, un des inspecteurs échappés au désastre, en a fait le récit suivant :

« J'occupais une place de devant, à l'orchestre.

Je me suis absenté après le second acte et je suis revenu au théâtre au quatrième acte.

Peu après mon retour, je vis le rideau d'entr'acte tomber presque sur la tête de Graham, qui se trouvait en scène ; il finit cependant ce qu'il avait à dire.

Il fit remarquer à un ami combien cet accident était extraordinaire.

Au même moment le grand rideau était projeté en avant avec un grand bruit et atteignit presque mon front.

J'aperçus des étincelles et des flammes et j'entendis un craquement.

Je me rendis immédiatement compte du caractère terrible de l'accident, et je m'élançai vers la porte.

En quelques instants j'étais sur l'escalier, et lorsque j'atteignis le vestiaire, je m'aperçus que la foule se précipitait déjà vers la sortie.

Je pris alors un passage à droite, que je connaissais et qui conduisait à une issue spéciale.

Je tombai dans l'escalier et, lorsque j'arrivai dans la rue, j'étais exténué. »

L'aspect de l'édifice en feu était épouvantable à voir du dehors. Les flammes, s'élevant au-dessus du toit de la scène, entraînaient avec elles une épaisse fumée. A 40 pieds au-dessus du sol on voyait une foule effarée courir sur les balcons extérieurs, et de nombreuses femmes, ayant perdu la tête, se précipiter dans la rue.

L'incendie durait depuis cinq minutes au plus, quand une brigade de pompiers arriva et commença le sauvetage. Le toit plat recouvrant le portique du théâtre, était le refuge de beaucoup de personnes, qui furent sauvées.

Les pompes qui lançaient de l'eau à flots sur le brasier, ne paraissaient pas produire le moindre effet.

Des portes qui donnaient sur la rue étaient fermées, exactement comme il était arrivé à l'Opéra-Comique, à Paris. Derrière ces issues inutiles, beaucoup de malheureux périrent asphyxiés.

Aux étages supérieurs, dans les couloirs, et avant que les escaliers se fussent écroulés, on retira des cadavres amoncelés, et on ne put pas même atteindre un monceau d'êtres humains écrasés dans un angle !

Il était impossible de reconnaître la plupart des personnes brûlées.

Tout le personnel des acteurs put se sauver.

Le théâtre d'Exeter en était seulement à sa deuxième saison. Les plans d'après lesquels il avait été construit étaient très perfectionnés, et il était considéré comme un des plus beaux de l'Angleterre. Cependant les balcons, les escaliers, les larges couloirs, tout cela fut inutile. Pourquoi?

La réponse est facile et donne absolument raison à notre thèse : le théâtre d'Exeter était éclairé au gaz ! Si à tous les aménagements combinés en vue de prévenir l'encombrement et l'incendie on eût ajouté l'éclairage électrique, la catastrophe ne se serait pas produite.

Une enquête ouverte sur les causes de l'incendie a fait connaître, ce qu'il était facile de prévoir, que la cause de l'incendie était l'incurie de la direction et des employés du théâtre, qui avaient tenu fermées la plupart des issues. Quant à la cause première, c'est, nous le répétons, le gaz, qui a enflammé un toile flottante. La catastrophe d'Exeter est donc venue fournir un nouvel et triste argument à l'opinion de ceux qui prétendent, comme nous, qu'il faut absolument bannir le gaz de l'intérieur des théâtres, pour prévenir leur destruction.

Louis Figuier.

(A suivre.)

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, (Cl.

LE MANTEAU DÉCHIRÉ

CONTE DE NOËL

I

Tout en haut du clocher, les cloches causaient entre elles. Les deux plus jeunes étaient de mauvaise humeur et disaient : « N'est-il pas temps de dormir ? il est bientôt minuit et déjà deux fois on nous a secouées, on nous a forcées de parler au milieu des ténèbres, comme s'il faisait grand jour et comme si nous sonnions la messe du dimanche. Des hommes s'agitent dans l'église : allons-nous être encore tourmentées ; ne peut-on nous laisser en repos ? »

La plus vieille fit entendre un grondement de colère, et, d'une voix grave, quoique un peu fêlée, elle dit : « Taisez-vous, petites filles ! vous déraisonnez. Quand vous avez fait le voyage de Rome pour être bénites, vous avez juré d'accomplir votre devoir : ne savez-vous pas que la première minute du jour de Noël ne va pas tarder à vibrer, et que vous devez célébrer la naissance de Celui dont vous avez célébré la résurrection ? » Une jeune cloche reprit : « Il fait si froid ! » La vieille s'écria d'un ton sévère : « Croyez-vous donc qu'Il n'avait pas froid, lorsqu'Il vint au monde, nu, fragile et vagissant ? N'aurait-Il pas souffert sur les hauteurs de Bethléem, si l'âne et le bœuf ne l'avaient réchauffé de leur haleine ? Au lieu de grommeler et de vous plaindre, prenez vos voix les plus douces, en souvenir du cantique que sa

mère chantait pour l'endormir. Préparez-vous : je vois que l'on allume les cierges ; près de l'autel de la Vierge on a construit une crèche ; la bannière a été tirée de l'étui ; le bedeau se démène ; il est enrhumé, il éternue : fi ! le vilain homme qui mouche la chandelle et son nez avec ses doigts ! M. le curé a revêtu son aube brodée ; j'entends un bruit de sabots qui s'approche : ce sont les paysans qui viennent prier ; l'horloge déroule sa chaîne, l'heure va retentir. Noël ! Noël ! sonnez, sonnons à toute volée, afin que nul ne puisse dire que nous ne l'avons pas appelé à la messe de minuit. »

II

Depuis trois jours il neigeait : le ciel était noir, la terre était blanche, le vent du nord se lamentait à travers les arbres, l'étang était gelé, et les petits oiseaux avaient faim. Les femmes, couvertes de leur mante en laine brune bordée d'un galon de velours noir ; les hommes, enveloppés de leur manteau, avaient pénétré lentement dans l'église. Agenouillés, le front incliné, ils écoutaient le prêtre qui disait : « Le Seigneur m'a dit : « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. » Chacun répondait à voix basse. L'encens brûlait ; quelques fleurs d'ellébore noir qui sont les roses de Noël, avaient été déposées devant le tabernacle, que les cierges éclairaient.

A l'entrée de l'église, derrière le pilier où s'évase le bénitier, un enfant était prosterné, pieds nus, car il avait ôté ses sabots pour ne pas faire de bruit. Vêtu d'une blouse en cotonnade bleue, malgré la rigueur de la saison, le bonnet déposé devant lui, les mains jointes, il priait : « Pour l'âme de mon père qui n'est plus, pour la vie de ma mère qui est malade, et aussi pour moi, pour votre petit Jacques, qui vous aime tant, ô mon Dieu, je vous implore ! » Il pleurait ; il semblait abîmé dans la ferveur de son oraison ; pendant la durée de la messe, il resta à genoux, et ne se redressa qu'en entendant le prêtre dire : *Ite, missa est !*

On se réunit sous le porche extérieur ; chacun alluma sa lanterne, les femmes assuraient leur mante autour de leur taille, les hommes relevaient le collet de leur manteau : Brrrr ! comme il fait froid ! Un garçonnet dit à Jacques : « Viens-tu avec nous ? » Il répondit : « Je n'ai pas le temps, » et se mit à courir. De loin,

il entendait les gens du village qui, rentrant au logis, chantaient le noël favori de la vieille France :

Il est né, le divin Enfant !
Soufflez, pipeaux ; chantez musettes !
Il est né, le divin Enfant,
Célébrons son avènement.

III

Jacques arriva à sa chaumière, bloquée dans un creux de rocher, au pied de la colline, à l'extrémité du hameau. Il ouvrit doucement la porte, et marchait à tâtons dans la chambre, où il n'y avait ni feu ni lumière.

« Est-ce toi, petiot ? — Oui, mère. — J'ai prié pendant que tu priais, puisque je n'ai pu aller à l'église. Tu dois avoir sommeil : couche-toi, mon enfant. Ne t'inquiète pas de moi : je n'ai besoin de rien ; si j'ai soif, le pichet est plein d'eau et à ma portée. »

Dans un coin de la chambre, auprès du lit de Marguerite, Jacques remua un amas de fougères et d'herbes desséchées ; il s'y étendit, attira sur lui un lambeau de couverture, posa sa tête sur son bras replié, et s'endormit. Marguerite, elle, ne dormait pas ; elle songeait ; elle pleurait, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller son fils ; elle joignait les mains avec désespoir, et se disait : « Qu'allons-nous devenir ? Voilà le mal qui me cloue sur mon grabat, je ne puis aller faire des journées pour ramasser quelques sous, les impositions de l'année ne sont point payées, la taille du boulanger est couverte de coches, on va nous refuser tout crédit. Jacques a bon cœur ; mais il vient d'avoir douze ans, et il est trop faible pour gagner un salaire. Qu'allons-nous, qu'allons-nous devenir ? Ah ! si mon pauvre homme n'était pas mort ! En s'en allant, il a emporté le bonheur de la maison. »

Alors, la tête appuyée sur le traversin, sentant les larmes couler le long de ses joues amaigries, pressant de la main sa poitrine que la fièvre brûlait, elle se souvenait des joies écoulées et pleurait plus fort.

Son mari avait été un vaillant. Homme de labeur et de probité, il avait su mériter l'estime de tous, excepté celle des cabaretiers, chez lesquels on ne le voyait jamais. Lorsque la conscription

l'appela, il fut incorporé dans le train des équipages militaires, parce qu'il avait l'habitude des chevaux, qu'il était bon charretier, doux envers les animaux, s'oubliant pour eux et ne faisant son lit qu'après avoir préparé la litière. Il parlait avec plaisir de l'époque où il était à « l'armée de la guerre », et disait en riant : « J'ai fait les charrois de la gloire en Crimée et en Italie. » Lorsqu'il revint au village, on lui fit fête. Il avait connu Marguerite enfant, il la retrouva jeune fille : il l'épousa. Ils étaient pauvres ; leur dot était dans leur courage, et « la corbeille » fut un bonnet de trois francs, que Marguerite acheta pour faire bonne figure à l'église pendant la cérémonie du mariage. La maisonnette leur appartenait, bien étroite, chétive et délabrée ; mais ils y étaient heureux, parce qu'ils étaient honnêtes, travailleurs, et parce qu'ils s'aimaient. Autour d'eux on disait : « La Marguerite n'est point tant sotte d'avoir épousé Grand-Pierre ; c'est un ouvrier du matin, et vigoureux tout de même, économe aussi et point ivrogne. »

Oui, Grand-Pierre était un bon ouvrier, actif, ponctuel, parlant peu et besognant fort. Il avait repris son ancien métier, et faisait les charrois dans la montagne pour un maître carrier qui exploitait la carrière de granit. Conduisant le fardier attelé de quatre chevaux à croupe solide et de large poitrail, Pierre excellait à manœuvrer le cric, à charger en équilibre les blocs les plus lourds, et à descendre sans avaries les pentes souvent trop raides qui aboutissent à la plaine. Lorsque, sa journée faite, il rentrait au logis, il trouvait la soupe chaude mise sur la table, à côté d'un pichet de cidre ; il accrochait sa roulière à un clou, déposait dans un coin son fouet dont la mèche n'était jamais usée, ôtait son bonnet de laine, et disait à Marguerite : « Allons, la maîtresse, viens t'asseoir et soupons, car m'est avis qu'il fait grand faim. » Tout leur souriait dans cette pauvre demeure, où bientôt il y eut un berceau d'osier, que, pendant les veillées, Pierre avait tressé lui-même, car le petit Jacques était né.

Le bonheur n'est pas de longue durée sur terre ; un proverbe arabe dit : « Dès que tu as peint ta maison en rose, le sort la badigeonne en noir. » Depuis onze ans, Pierre et Marguerite vivaient en joie et faisaient des projets sans s'inquiéter de l'avenir, lorsque l'infortune pénétra dans la maison, s'y installa et n'en voulut sortir. Un jour d'hiver, brumeux et dur, Grand-Pierre était parti, dès le matin, pour la montagne ; après avoir fait son chargement et franchi, à la tête de ses chevaux, les passages

difficiles, il se sentit fatigué et s'assit sur le brancard de gauche, le dos appuyé contre un bloc de granit qui débordait le plancher du chariot. Involontairement il ferma les yeux, et, bercé par le mouvement de la voiture, par le son monotone des grelots, il s'endormit et ne se réveilla plus en ce monde. Une des roues passa par-dessus une grosse branche tombée au milieu de la route ; la secousse fut si violente, que Pierre fut précipité ; avant qu'il eût eu le temps de faire un mouvement pour se relever, les roues du fardier lui avaient écrasé la poitrine.

Les chevaux continuèrent leur chemin, sans se douter que leur conducteur, leur vieil ami, gisait mort derrière eux. Ils arrivèrent chez le maître carrier, et s'arrêtèrent devant la porte. « Où est Grand-Pierre ? » On s'informa ; on alla à sa maison : il n'y était pas, et Marguerite s'inquiétait. La nuit était venue. On prit des lanternes, on alluma des brandons ; on suivit la route de la montagne en appelant : « Hé ! Grand-Pierre ! » Nulle voix ne répondait. Par le travers du chemin, on retrouva le pauvre homme, étendu sur le dos, les bras en croix, la poitrine brisée. La roue avait déchiré la roulière, qui était teinte de sang.

Tous les habitants du village accompagnèrent le corps à l'église et au cimetière ; tous vinrent serrer la main à Marguerite, qui était blanche comme une statue de cire et dont les lèvres seules remuaient, car elle priait ; mais elle ne pouvait que dire : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! mon Dieu ! ayez pitié de moi ! »

Jacques venait d'atteindre sa dixième année. Il ne comprit pas, il ne put comprendre l'énormité du malheur qui le frappait ; mais il pleurait quand il voyait pleurer sa mère, aussi pleurait-il souvent. Depuis le jour où Grand-Pierre avait été brusquement emporté par la mort, le malheur était sur cette chaumière, qui avait été si heureuse ; c'était plus que la pauvreté, c'était la misère. C'est pourquoi Marguerite sanglotait tout bas pendant la nuit de Noël.

IV

Au petit jour, Jacques se leva ; il s'ébroua, secoua les brindilles d'herbes sèches restées dans ses cheveux, et regarda sa mère. Elle était couchée, les pommettes rouges, les yeux demi-

clos, les lèvres pâles. En voyant son fils, elle lui fit un petit signe de tête. — « Avez-vous bien dormi, mère? — Oui, cher petiot, très bien. Décidément, je me sens mieux; mais j'ai un peu froid : fais du feu dans l'âtre. »

Jacques inspecta les coins de la chambre, ouvrit une armoire, se glissa dans un petit cellier où jadis on serrait les provisions, puis il dit : « Il n'y a plus de bois, ni fagots, ni souches. » Marguerite leva les yeux au ciel : « Comment faire? » Et, s'efforçant de sourire, elle ajouta : « Il me semble que j'ai moins froid que je ne croyais. »

Jacques s'était assis sur un gros pavé qui lui servait d'escabelle; à l'aide d'une pierre manœuvrée comme un marteau, il remettait un clou à la bride de son sabot. Il se chaussa, enfonça son bonnet sur ses oreilles, et dit à sa mère : « Je vais à la montagne chercher du bois mort. — Mais c'est le jour de Noël! — M. le curé me le pardonnera. — Petiot, c'est défendu, tu le sais : ce n'est pas aujourd'hui samedi, qui est le jour de la récolte des branches cassées. — Cela ne fait rien, mère : le garde champêtre ne me verra pas; tout de suite je reviendrai. En attendant, relevez la couverture sur vos épaules, afin d'avoir plus chaud. » Marguerite hésitait encore; puis elle dit : « Va donc, mon enfant! Dieu te bénira, parce que tu aimes ta mère. »

Le petit Jacques mit sa serpe dans sa poche, jeta sur son épaule une corde pour lier le fagot qu'il allait recueillir et ouvrit la porte. Une rafale de vent chargée de neige le repoussa et tourbillonna dans la chambre. « Quel temps! » dit Jacques. — « Seigneur du ciel, s'écria Marguerite, c'est le déluge blanc! Écoute, petiot : tu n'es pas vêtu; non, hélas! tu n'es pas vêtu pour affronter la tourmente glacée. Ouvre le coffre où j'ai serré les hardes de mon pauvre homme en attendant que tu sois assez grand pour t'en servir; donne-moi son manteau, le manteau dans lequel on l'a reporté le jour du malheur : tu vas t'en envelopper, et alors la froidure ne te fera pas mal. C'est assez d'un malade à la maison. »

Jacques prit le manteau, qui était plié dans le coffre et sur lequel reposait une branche de buis bénit. C'était une de ces larges mantes en laine épaisse, mêlée de poils de chèvre, rayée de blanc et de noir, avec un petit collet de velours et une agrafe en cuivre. Selon les contrées, on les appelle roulières ou limousines; dans le pays du petit Jacques, on disait une roulière. Une

déchirure l'avait ouverte, et sur l'étoffe on voyait des taches de couleur sombre. Jacques s'entoura de la roulière ; elle était trop longue et traînait derrière lui. Marguerite releva les bords inférieurs, les replia, et voulut les fixer au corps même du manteau. Elle chercha des épingles. La masure était si pauvre, qu'il n'y en avait pas. Jacques, qui était industrieux, ramassa près de l'âtre quelques épines de prunier sauvage, reste d'un fagot brûlé. Les pans de la roulière furent rattachés sous le collet, et Jacques s'en revêtit. Au moment où il allait partir et comme déjà il tenait le loquet de la porte, Marguerite le rappela : « Si tu passes au Trèves, n'oublie pas de faire ta prière. »

V

Jacques marchait sur la route ; nul être humain n'apparaissait dans la campagne ; tout était morne et désolé ; la neige tombait et semblait glisser horizontalement, tant le vent du nord la chassait avec violence ; sur la plus haute branche d'un peuplier couvert de givre, un corbeau croassait. Parfois le petit Jacques s'arrêtait pour enlever d'un coup sec du talon la neige qui s'accumulait et se durcissait sous ses sabots. Il n'avait pas froid, mais sa roulière lui semblait lourde ; il allait avec courage, car c'était un bon petit gars, qui avait le cœur droit et la volonté ferme. Il avait déjà fait bien du chemin et il était sur le point d'atteindre les premières ondulations de la montagne, là où la forêt commence, lorsqu'il s'arrêta pétrifié, en apercevant le garde champêtre qui, le bonnet de coton sous le tricorne, le sabre au côté, la plaque de « la Loi » sur le baudrier, la pipe à la bouche, apparut tout à coup au détour de la route.

C'était un homme redouté que le père Monhache, qui, avant d'être garde champêtre, avait été sapeur dans un régiment de grenadiers, et qui avait si souvent parlé de « son hache » aux paysans émerveillés de ses récits, que le surnom lui en était resté. Il était la terreur des gamins du village : lorsqu'il les surprenait volant des pommes, secouant les pruniers, gaulant les noix, il les saisissait par l'oreille, il maugréait contre « ces méchants conscrits », et les conduisait chez M. le maire, qui condamnait les délinquants à une fessée paternelle. Jacques resta donc interloqué quand il se trouva face à face avec cet impi-

toyable représentant de l'autorité. « Où donc vas-tu, mon Jacquet, par ce temps du diable? » Jacques tenta d'imaginer quelque prétexte pour expliquer sa course à travers la neige; mais il se souvint qu'autrefois son père lui avait dit : « Il ne faut jamais mentir », et, quoique le cœur lui battît bien fort, il répondit : « Je vais à la montagne, père Monhache, pour y querir du bois mort, parce qu'il n'y en a plus dans l'âtre, parce que la mère est malade et qu'elle a froid. »

Le garde champêtre lâcha un juron qu'il eût mieux fait de retenir, sa moustache trembla; il dit en se frottant les paupières : « C'est drôle, comme la bise pique les yeux. » Puis, regardant le petit Jacques, avec une expression qui n'était point sévère, il ajouta : « Ah! mon Jacquet, tu vas à la montagne? alors nous ne ferons point route ensemble, car je vais dans la plaine, je ne te rencontrerai donc pas; mais vers la nuitée, quand tu reviendras, si je te rencontre, bien sûr que je fermerai un œil et que je me boucherai l'autre. J'étais l'ami de Grand-Pierre, qui était un homme brave et point malfaisant; ça m'est un deuil de savoir que sa veuve est dans la peine. Aujourd'hui, à cause de Noël, on a mis, à la maison, un morceau de petit salé dans la marmite. N'aie pas crainte : j'irai chez la Marguerite et je lui en porterai sa part. C'est un mauvais temps à passer, mon Jacquet; j'en ai vu d'autres que ça, quand je portais mon hache à la tête du régiment. Bon courage, et *motus!* Si jamais tu répètes ce que je viens de te dire, je te tirerai les oreilles. » Le brave homme s'éloigna en haussant les épaules avec un geste où il y avait du dépit et de la résignation. Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'arrêta et cria : « Eh! mon Jacquet, va dans les taillis de la Prévôté : c'est encore là que tu trouveras le plus de bois mort. »

VI

« Tout de même, » pensait Jacques en continuant sa route, « il n'est point si mauvais qu'on le dit, le père Monhache! » Il gravissait la montagne, qui était dure à ses petites jambes et que la neige rendait plus dure encore. Il s'arrêtait pour souffler, et, malgré le froid, malgré la bise, il s'essuyait le front en reprenant haleine avant de se remettre en chemin. Parfois, dans le lointain, on entendait un bruit semblable à un gémissement : c'était

une branche d'épicéa que brisait le poids de la neige. Pas un merle, pas un geai voletant sur les arbres, pas un souriceau courant au long du talus ; seuls, quelques moineaux intrépides semblaient des taches noires sur la blancheur du sol et cherchaient pâture.

A demi-voix, et comme pour scander sa marche, Jacques chantait :

Il est né le divin Enfant !

Il allait, penché en avant, avec grand effort, tombant, enfonçant jusqu'aux genoux, ne se décourageant pas et riant même, lorsque, heurtant du pied une ornière durcie qu'il n'avait pu voir, il faisait la culbute. Allons ! encore un coup de jarret! Voilà tout près le taillis de la Prévôté, où le père Monhache m'a dit qu'il y avait du bois mort. Et de vrai, il n'en manquait pas.

Au-dessus des bruyères grelottantes, au-dessus des ronces affaissées, la neige dessinait des sillons à travers lesquels on apercevait la saillie des branches tombées. Le petit Jacques se mit à l'œuvre : ah ! comme il peinait. Il avait enlevé sa roulière, pour avoir les mouvements plus libres ; ses jambes disparues dans la neige, ses mains, ses bras étaient trempés et transis de froid, tandis que son visage ruisselait de sueur. Il se redressait, regardait le tas de bois mort déjà rassemblé, et se sentait joyeux en pensant aux belles flambées qu'il allait faire lorsqu'il serait rentré à la maison. Il eût bien voulu arracher deci et delà quelques fougères, pour donner du moelleux à son lit, qui était mal rembourré ; mais il n'osa pas, et puis il n'avait pas le temps : la mère est au logis et gémit sous la couverture en écoutant souffler les rafales du nord.

Jacques a ramassé tout le bois mort qu'il pourra porter ; il ajoute encore deux ou trois branchettes pour faire bonne mesure ; à l'aide de sa corde, il lie son fagot avec précaution, afin que nulle brindille ne s'échappe pendant la route ; il met sa roulière sur ses épaules, charge la falourde sur son dos, et, appuyé sur un bâton qu'il a coupé, il s'engage dans le chemin le plus court qui conduit au village. Ses jambes tremblent un peu, car le fardeau est pesant et la neige est profonde ; souvent il fait halte et s'accote contre un arbre pour se reposer.

VII

Cheminant à petits pas, mais sans défaillance, il arriva au carrefour : c'est le Trèves. Autrefois, dans le temps des Romains, cet endroit était appelé *Trivium,* parce que trois chemins s'y rencontraient ; le mot latin s'est francisé et est devenu le Trèves. Jadis, il y eut là un autel dédié à Mercure, qui était le protecteur des routes, le dieu des marchands et le patron des voleurs. Le christianisme jeta bas l'autel païen et le remplaça par un grand crucifix de granit ; sur le soubassement rongé par les lichens, on peut encore déchiffrer une date : An. Dom. 1314. Aux jours de la guerre de cent ans, la statue du Christ fut brisée et les morceaux en jonchèrent le sol. Lorsque l'élément étranger qui souillait notre pays eut été rejeté au delà des frontières, lorsque « Jehanne la bonne Lorraine » eut rendu le royaume de France au petit roi de Bourges, on releva la statue, et, depuis cette époque, elle est en vénération dans la contrée : il n'est paysan qui ne la salue, et même le vétérinaire, qui prend plaisir à se moquer des curés, n'ose passer devant sans porter la main à son chapeau.

En haut du piédestal, les mains clouées à la croix, la tête ceinte d'épines et le côté ouvert par le coup de lance, le Christ étend les bras et semble convier le monde à s'y réfugier ; il paraît énorme. Dans les plis de la ceinture nouée autour de ses flancs, des roitelets ont fait leur nid, que l'on n'a jamais dérangé. La face est tournée vers l'orient ; les yeux agrandis par la souffrance regardent le ciel, comme s'ils y cherchaient l'étoile qui guida les Mages et apparut aux bergers au-dessus de l'étable de Bethléem. A côté l'on a planté des sorbiers, dont les graines rouges rappellent les gouttes de sang qui tombèrent du front divin.

Marguerite avait une dévotion particulière pour le Christ du Trèves, parce que les hommes qui rapportèrent le cadavre de Grand-Pierre, fatigués et attristés, s'étaient arrêtés à cette place et avaient prié pour le repos de l'âme de celui que la mort venait de terrasser ; c'est pourquoi elle avait dit à son fils : « Si tu passes au Trèves, tu feras ta prière. »

VIII

Jacques n'avait point oublié la recommandation maternelle : il déposa son fagot, ôta son bonnet, s'agenouilla et se mit à prier, pendant que le vent l'accompagnait d'une voix lugubre. Il récitait les prières qu'il avait apprises au cathéchisme, et d'autres paroles qui étaient ferventes et qui lui venaient naturellement au cœur. Tout en disant ses oraisons, il regardait le visage du Christ fouetté par la neige ; la bouche entr'ouverte, les yeux levés lui donnaient une apparence de douleur infinie ; deux petits glaçons, pareils à des larmes congelées, restaient suspendus aux paupières ; le corps décharné s'étirait sur la croix dans un dernier spasme d'agonie. Le petit Jacques souffrit de cette souffrance dont il contemplait l'image ; il eût voulu consoler celui qu'il invoquait.

Lorsqu'il eut terminé sa prière, il rechargea le fagot sur ses épaules, et s'éloigna. Au moment de sortir du carrefour, il se retourna et contempla le Christ, dont les yeux semblaient le suivre. Le visage était moins sombre ; une expression de douceur avait détendu les traits. Un coup de vent passa qui agita la neige accumulée sur les bras ; on eût dit que la statue frissonnait. Jacques s'arrêta : « O mon pauvre bon Dieu ! » dit-il, « comme tu as froid ! » Et il revint auprès du crucifix, là même, sans le savoir, où le corps de son père avait été déposé.

Il se dépouilla de sa roulière ; grimpant sur le piédestal, s'aidant de la saillie formée par la ceinture, il put atteindre les épaules du Christ, et les enveloppa de son manteau. Il en détacha les épines de prunier, fit retomber les pans que Marguerite avait relevés, les déplia de façon que la statue en fût couverte presque tout entière. Il descendit, se recula pour mieux voir, et fut content. « Au moins, » dit-il, « tu n'auras plus si froid. » Les glaçons suspendus aux paupières fondaient doucement, et glissaient comme des pleurs de reconnaissance sur le visage de granit.

Jacques se sauva en courant ; la bise brutale soufflait derrière lui et traversait sa blouse en cotonnade. Il franchit la côte au galop, comme un poulain échappé, sentant le fagot qui sautait sur ses épaules et les meurtrissait. Haletant, il s'arrêta au bas de la côte, auprès du ravin garanti de la neige et abrité du vent par le rideau des sapins. Ah ! qu'il était fatigué ! Il descendit dans le ravin et s'assit, pour se reposer, une minute seulement,

avant d'aller rejoindre sa mère. Il s'allongea et appuya sa tête sur le fagot. « Il ne faut pas dormir, » se disait-il, « il ne faut pas dormir. » Et, disant cela, il s'endormit.

IX

Lorsque le petit Jacques se réveilla, il regarda autour de lui et fut très étonné. Le ravin, la neige, la forêt, la montagne, le ciel gris, le vent glacial, tout avait disparu; il chercha son fagot et ne le put découvrir. Il crut qu'il rêvait, et se frotta les yeux. Le pays où il était, il ne l'avait jamais vu, jamais il n'en avait ouï parler; il avait beau le contempler, il ne pouvait en définir la substance, en circonscrire l'immensité, en comprendre les splendeurs. L'air était tiède, imprégné d'un parfum exquis, et il s'en exhalait une harmonie qui mettait le ravissement au cœur.

Jacques se leva : ses pieds marchaient sur un sol élastique et transparent, qui se soulevait à chacun de ses pas, comme pour lui éviter la fatigue. Une auréole lumineuse voltigeait autour de lui et l'enveloppait. Au lieu de la roulière déchirée qu'il avait placée sur les épaules du crucifié, il était revêtu d'un manteau « couleur du temps », parsemé d'étoiles, sans couture, comme la robe qui fut jouée aux dés sur le sommet du Calvaire, et où flottaient quelques fils échappés à la quenouille de la Vierge. Ses mains, ses pauvres petites mains, tuméfiées par les engelures, crevassées par le froid, déformées par les durs travaux, étaient devenues si blanches et si douces, qu'elles ressemblaient au bout de l'aile des cygnes. Jacques était émerveillé, mais il n'avait point peur; nulle impression de crainte ne le troublait; non seulement il était calme et rassuré, mais il se sentait léger, comme débarrassé d'un fardeau qu'il ne se souvenait pas d'avoir porté, et pénétré de béatitude.

« Où suis-je donc? » demanda-t-il.

Une voix plus harmonieuse que le souffle des brises répondit : « Dans la maison de mon Père, dans la maison où viennent les justes et où vivent à jamais les hommes de bonne volonté. »

Jacques vit alors se dresser devant lui, à travers un voile fait de lumière et d'azur, le grand crucifix du Trèves, le crucifix de granit. Le manteau de Grand-Pierre, la roulière trouée flottait sur ses épaules; à ses pieds étaient répandues les épines dont

Marguerite s'était servie en guise d'épingles. Tout en conservant sa grossière apparence, l'étoffe, plus diaphane qu'un nuage, laissait apercevoir des rayonnements de soleil, et les épines brillaient comme des escarboucles. C'était bien le Christ auquel Jacques avait porté secours; mais une beauté surhumaine éclairait son visage, et ses membres de pierre étaient animés d'une vigueur éternelle. Autour de lui, dans des espaces que l'œil ne pouvait découvrir, on entendait résonner des chants aériens. Jacques s'agenouilla et se prosterna.

Le Christ lui dit : « Relève-toi, cher petit. Tu as eu pitié de ton Dieu qui souffrait; tu t'es dépouillé de ton manteau pour lui; tu l'as fait dans la simplicité de ton cœur, parce que tu es bon, et c'est pourquoi je t'ai donné mon manteau en échange du tien : car de toutes les vertus, la plus haute et la plus rare c'est la bonté; elle passe sagesse, intelligence et savoir. Pour toujours désormais tu es l'hôte et l'ami de ton Dieu. »

Jacques fit un pas vers l'éblouissante vision, et tendit les bras avec un geste de supplication. « Que veux-tu? » dit la voix. Tout bas, tout bas, comme s'il n'eût osé formuler sa prière, Jacques murmura : « Maman ! » Le Christ se rappela que, défaillante et suffoquée de larmes, sa mère était tombée au pied de la croix : il fit un signe de tête pour approuver le petit Jacques.

« Celui », dit-il, « qui a souffert pour moi, s'est racheté lui-même et rachète ceux qu'il a aimés. Jacques, ta prière est exaucée. Que l'on envoie les anges qui ont transporté Marie l'Égyptienne ! »

On entendit un bruissement d'ailes, et un sourire de joie illumina la face du Christ.

Jacques priait; mais sa prière ne ressemblait à aucune de celles qu'il disait jadis : c'était un chant d'extase qui s'élevait spontanément de lui avec des paroles si belles, qu'il n'en avait jamais entendu de semblables. La grâce et l'harmonie jaillissaient de ses lèvres, et il ressentait un bonheur ineffable à s'écouter prier.

Du fond de l'horizon, plus clair que le cristal, on aperçut Marguerite qui s'avançait au milieu d'un tourbillon d'ailes blanches. Elle n'était plus ni pâle, ni maigrie, ni désolée; elle était rayonnante, et brillait de cette lumière intérieure qui est la beauté des âmes et qui seule est impérissable. Devant le Christ, les anges la déposèrent. A genoux, le front sur les mains, elle adora Celui

en qui elle avait cru, Celui dont elle n'avait jamais désespéré et qui la récompensait de sa foi et de son espérance. Lorsqu'elle redressa la tête, elle vit deux ombres, deux âmes agenouillées à ses côtés : l'une était le petit Jacques, l'autre était Grand-Pierre. Tous les trois se confondirent dans le même baiser et dans le même élan de gratitude. Des larmes coulaient des yeux du Christ, parce qu'il était heureux.

X

Tout en haut du clocher les cloches causent entre elles. Les deux plus jeunes sont d'humeur maussade et disent : « Les gens de ce village sont fous, ils ne peuvent demeurer en repos; croient-ils que nous ne sommes point fatiguées de la journée d'hier ? La messe de minuit, les matines, et la messe de l'aurore, et la troisième messe, et la grand'messe, et les vêpres, et l'angélus, et les carillons supplémentaires : cela n'en finissait pas. Et voilà qu'aujourd'hui il faut recommencer; on nous tire, on nous remue, on nous agite : d'abord le glas des trépassés, puis le service funèbre, puis l'enterrement. C'est trop. Ne nous laissera-t-on jamais tranquillement suspendues à nos charpentes? nos battants n'en peuvent plus, et nos flancs sont meurtris par tant de coups répétés. Qu'ont-ils donc, ces paysans, à se presser vers l'église, dans leurs habits du dimanche ? Le père Monhache a pris sa mine la plus refrognée, sa moustache est farouche, il passe le dos de sa main sur ses yeux, il a posé son tricorne en bataille : les enfants n'ont qu'à bien se tenir, sans cela il y aura des fessées dans les familles. Là-bas on voit deux cercueils, un grand et un petit ; on va les charger sur le chariot attelé de bœufs : qu'est-ce que cela peut nous faire ? et pourquoi sommes-nous forcées de tinter si fort en l'honneur de ces gens-là ? »

La vieille cloche, sage et pleine d'expérience, les gourmanda : « Taisez-vous, ignorantes ! vous n'avez même pas la dignité de vos fonctions. Vous êtes des cloches bénites, vous êtes des cloches d'église ; votre voix se répand sur les campagnes et s'élance vers le ciel; aux hommes, vous dites : Veillez sur votre âme immortelle; à Dieu, vous dites : O Père, ayez pitié de la faiblesse humaine ! Au lieu d'être fières de votre mission, d'être

recueillies et prudentes, vous bavardez comme des sonnettes et vous raisonnez comme des grelots. Ne tirez point vanité de votre teint brillant et de votre voix limpide. J'ai été comme vous au temps de ma jeunesse, et plus tard vous serez comme moi : l'âge brunira votre teint, et les fatigues du devoir vous feront la voix rauque. Lorsque, pendant des années, des années et encore des années, vous aurez sonné pour les fêtes de l'Église, pour les mariages, pour les baptêmes, pour les funérailles; lorsque vous aurez été le tocsin des incendies; lorsque vous aurez poussé la clameur d'alarme en voyant apparaître l'ennemi, vous ne vous plaindrez plus de votre destinée; vous comprendrez les choses de la terre, vous devinerez les secrets du ciel; vous apprendrez que les pleurs d'ici-bas sont souvent les sourires d'en haut.

« Sonnez doucement, doucement, sans tristesse et sans crainte; que le bruit de vos voix ressemble au roucoulement des colombes; qu'à travers vos lamentations on devine un chant d'espérance, car une roulière déchirée peut devenir le manteau de l'immortalité bienheureuse. »

Maxime Du Camp,

de l'Académie Française.

LE ROMAN DE FOLLETTE

Follette était une petite chienne noire à poils ras, de l'espèce des ratiers anglais. C'est la race la plus amusante et la plus remuante qui soit au monde. Vive comme la poudre, toujours en mouvement, curieuse, affairée, Follette, qui n'était guère plus grosse qu'un lapin de garenne, eût rempli une maison à elle seule. Elle montait et descendait l'escalier vingt fois par heure, allant de la chambre au salon, du salon à la cuisine, flairant partout, sautant sur les genoux de toute personne qu'elle croyait disposée à la caresser quelques instants. Il fallait qu'elle vît tout ce qui se passait, qu'elle se rendît compte de chaque chose. Dès le matin, au retour du marché, elle savait, en trois aspirations de son petit museau noir comme une truffe, ce qu'il y aurait le soir pour dîner.

On lui avait à peine coupé les oreilles, pour sacrifier à la mode, et, quand elle dressait les deux petits cornets à tabac placés aux extrémités de son front carré, cela lui faisait la plus drôle de figure qu'on puisse imaginer.

Follette avait coûté cinq cents francs, ni plus ni moins, à M. Gontier, banquier à Orléans, qui en avait fait cadeau à sa fille Alice. On eut bientôt noué connaissance. La mignonne petite bête s'attacha tout de suite à sa maîtresse ; on ne pouvait voir l'une sans l'autre. Le choix d'un collier fut toute une affaire. Mlle Alice se décida pour un collier composé d'une double chaîne d'acier réunie par une plaque sur laquelle elle fit graver son nom et son adresse ; un petit grelot d'argent, fixé à l'une des mailles, tintait joyeusement à chaque mouvement de

Follette. Le soir, Mlle Alice lui ôtait son collier, qui l'eût gênée pendant la nuit, et le lendemain Follette appuyant ses deux pattes sur les genoux de sa maîtresse, tendait elle-même le cou pour reprendre les insignes qui lui allaient si bien.

Follette couchait dans la chambre de sa maîtresse; on lui avait fait un lit moelleux avec un morceau de tapis soigneusement plié au fond d'une corbeille d'osier.

L'hiver, dès que la petite chienne, après avoir tourné plusieurs fois sur elle-même, s'était couchée en rond, le museau appuyé sur son arrière-train, Mlle Alice la recouvrait d'un jupon devenu trop court, et qui remplissait le double emploi d'édredon et de rideau.

Le dimanche matin, il y avait un crève-cœur, Mlle Alice allait à la messe avec sa gouvernante, Mme Gontier étant morte depuis plusieurs années. Or, on n'ignore pas que le préjugé interdit l'entrée de l'église aux chiens de toute race et de toutes dimensions. Il n'est pas plus permis à un toutou d'Écosse ou de Havane de faire son salut qu'à un bouledogue ou à un terre-neuve.

Quand Follette voyait sa maîtresse s'éloigner, elle poussait des cris déchirants; Alice la consolait de son mieux, l'embrassant et lui passant la main sur le dos en disant : à tout à l'heure! Mais la mignonne petite bête avait le cœur gros. Elle se réfugiait sous un fauteuil et faisait entendre de petits gémissements qui indiquaient sa douleur.

Mais aussi quelle joie quand sa maîtresse rentrait. Follette faisait des bonds prodigieux pour arriver jusqu'à sa figure ; elle tournait et gambadait; c'était presque du délire. Une mère qui revoit son fils qu'elle croyait mort n'a pas de transports plus touchants.

Cette demi-heure qu'avait duré la messe était un siècle pour Follette. Retrouver sa maîtresse après une si longue séparation, elle ne pouvait croire à tant de bonheur! Elle jappait et elle riait à la fois.

L'hôtel qu'occupait M. Gontier était bâti entre cour et jardin. Dans la belle saison, Follette se plaisait à courir dans l'herbe; elle poursuivait les papillons avec une ardeur qui eût excité la jalousie d'un lévrier d'Écosse. Si le vent chassait une feuille sur le sable de l'allée, Follette courait après la feuille et la rappor-

tait gravement à Mlle Alice. La petite chienne avait une haute idée de ses devoirs ; elle ne laissait traîner dans la maison ni un bouchon ni une boule de papier.

Un jour en entrant dans un magasin, Alice s'aperçut qu'elle avait perdu son porte-monnaie. Elle eut beau tourner et retourner ses poches, le porte-monnaie n'y était plus.

La marchande s'avisa que Follette tenait quelque chose à la gueule, si tant est qu'on puisse appeler gueule la petite bouche terminée en pointe par laquelle Follette happait sa pâtée.

C'était le porte-monnaie que la fidèle compagne de Mlle Alice avait ramassé sur le trottoir. Un biscuit et beaucoup de caresses furent la récompense de son zèle.

Il n'y avait pas dans toute la ville un autre chien aussi petit que Follette. Elle souffrait bien un peu de son isolement, mais, à part deux époques de l'année, il était facile de voir qu'elle avait pris son parti du célibat.

Dans la rue, un grand braque ou un bull s'arrêtait de temps en temps tout étonné, et semblait se demander si cet animal minuscule pouvait bien appartenir à la même famille que lui. Il approchait lentement, en sondeur, et flairait Follette d'un air scientifique. Celle-ci, flattée qu'on fît attention à elle, donnait deux ou trois battants de queue, puis s'éloignait en toute hâte, jugeant bien que ce n'étaient point là des maris pour elle.

Elle n'avait qu'un ami dans la ville, un grand terre-neuve, un voisin nommé *Tom*. Ce terre-neuve n'était déjà plus un jeune homme ; il avait sept ans quand Follette atteignit son vingt et unième mois. La première fois qu'elle l'aperçut, Tom était étendu, en plein soleil, sur le seuil de sa maison, les pattes allongées, le nez en avant, les yeux à demi fermés. Elle reconnut en lui tous les signes de la race ; il y avait dans son attitude ce je ne sais quoi qu'on ne trouve que dans les vieilles familles, c'était évidemment un grand seigneur déclassé. Follette s'approcha de lui en remuant la queue. Tom, évidemment charmé de recevoir le salut d'une si gracieuse petite bête, se leva aussitôt et s'assura d'un coup de nez que Follette appartenait au beau sexe. Il lui allongea un coup de langue sur le museau. Follette, qui était chatouilleuse, répondit à cette politesse par une série de gambades qui mirent Tom en belle humeur. Il courut après Follette, qui tâchait de lui échapper par des circuits et des

zigzags d'une charmante fantaisie. Tout à coup il s'arrêtait, attendant une nouvelle provocation, Follette alors se campait fièrement devant le molosse, et faisait entendre de petits jappements d'un timbre jeune et clair; puis elle sautait autour de Tom, essayant de lui mordiller les oreilles. Ce jeu dura jusqu'au moment où Mlle Alice rappela Follette. Celle-ci apprit bientôt que Tom n'était pas un chien ordinaire; un soir, il avait défendu son maître, attaqué par deux chenapans sur un chemin écarté; une autre fois, il avait sauvé un enfant qui venait de tomber dans la rivière. Il n'y avait pas, dans tout le département du Loiret, un autre chien de garde aussi brave ni aussi vigilant.

Les sentiments basés sur l'estime sont les seuls durables. L'amitié de Tom et de Follette ne devait cesser qu'à la mort.

Quatre années s'écoulèrent de cette bonne vie de province. Mlle Alice avait dix-neuf ans quand M. Gontier se trouva subitement ruiné. Les banquiers honnêtes sont quelquefois frappés cruellement par le sort, les autres jamais.

M. Gontier quitta Orléans et vint, avec sa fille, se fixer à Paris, où il espérait trouver un emploi. Il lui restait à peine quelques milliers de francs... Alice n'avait pas voulu se séparer de Follette; elle était la compagne de l'infortune, comme elle avait été celle des heureux jours. Deux petites pièces au cinquième étage, sur la cour, remplaçaient l'hôtel et le jardin d'Orléans... Alice dépérissait de jour en jour; le chagrin de voir souffrir son père la tuait à vue d'œil. Un soir de novembre, elle s'alita pour ne plus se relever. Une fièvre intense la minait; une toux opiniâtre déchirait sa poitrine. — Follette ne quitta pas le pied du lit de sa maîtresse; quand une des mains de celle qu'elle chérissait pendait un instant hors du lit, Follette allait la lécher tendrement.

— Pauvre petite bête! murmura un soir Alice, que deviendras-tu après moi?...

Et des larmes silencieuses coulèrent sur son visage pâle et amaigri.

Le lendemain, Alice était morte. Au moment où la vie abandonna sa maîtresse, Follette ressentit au fond du cœur comme quelque chose qui se brisait. Elle sauta sur le lit, promena son petit museau noir sur la figure de la morte, la flairant, cherchant à se rendre compte de ce qui se passait.

M. Gontier, effaré, saisit la main de sa fille. — Alice! Alice! réponds-moi!

Rien.

Il la souleva sur l'oreiller, puis, voyant que tout était fini, il poussa un cri déchirant et tomba à la renverse sur le plancher.

Deux hommes apportèrent un cercueil en bois blanc. On y coucha la fille de l'ex-banquier, puis on cloua les planches par-dessus.

M. Gontier, sanglotant dans son mouchoir, accompagna le corps de sa fille. Follette seule le suivait, abîmée, le nez penché sur le pavé.

Il y avait deux jours qu'elle n'avait mangé; à peine avait-elle pu, de temps en temps, étancher sa soif dans une soucoupe ou dans une cuvette posée par terre.

En revenant du cimetière, M. Gontier s'arrêta sur le bord de la Seine et regarda l'eau qui coulait. Tout à coup il descendit sur la berge et se précipita dans le fleuve.

Des passants appelèrent au secours. On détacha un bateau, un homme plongea à plusieurs reprises. Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure de recherches qu'on ramena sur le rivage le cadavre de M. Gontier.

Des papiers trouvés sur lui permirent de le transporter à son domicile.

Follette avait suivi machinalement. Où serait-elle allée? Mais le concierge de la maison l'aperçut.

— Ah! c'est *leur petit chien!* s'écria-t-il. Comprend-on cela : des gens qui n'avaient pas de pain pour eux et qui se donnaient les airs de garder une bête?

Il se baissa et détacha le collier, dont il espérait tirer quelques sous. Cela fait, il allongea un grand coup de pied à la pauvre Follette, en disant d'une voix terrible : — Allez-vous-en! On n'a pas besoin de vous ici pour salir les escaliers!

Le coup était si rude que la pauvre Follette roula sur le pavé et fit deux ou trois tours sur elle-même.

Une fois remise sur ses pattes, elle se demanda avec angoisse où elle allait se réfugier. L'eau coulait d'une fontaine voisine, elle s'approcha du ruisseau pour calmer sa soif, et là elle se contempla avec terreur. Quel changement s'était opéré en elle! qu'était devenu le temps où l'on craignait que quelqu'un ne la

volât pour la vendre? Elle n'avait plus que la peau sur les os, et quelle peau ! Il y avait plus d'un mois que sa maîtresse n'avait pu s'occuper d'elle et faire sa toilette ; son petit poil, autrefois lustré, était rude et sale. Elle avait barboté dans la boue du cimetière et ne pouvait inspirer que du dégoût. La misère ne lui allait pas.

Follette prit alors la résolution d'aller mourir sur le tombeau de sa maîtresse. Retrouverait-elle le chemin du cimetière? Oui, plus tard, quand il y aurait moins de passants et de voitures.

Elle se réfugia derrière une porte cochère, dans un petit coin obscur où elle se pelotonna de son mieux ; pas si bien toutefois que la concierge ne l'aperçût quand elle vint fermer la porte. — Allez-vous-en ! allez !...

Et encore un coup de pied.

Après avoir erré de rue en rue, Follette put s'approcher d'un tas d'ordures qu'elle fouilla avidement du museau et des pattes. Elle, autrefois si difficile, — elle à qui on offrait des morceaux de biscuit de Reims trempés dans du lait et qui faisait quelquefois la dédaigneuse, — elle fut bien heureuse de trouver une tête de hareng saur et un vieil os de cotelette ! Elle dévora, — puis se mit en route, cherchant à s'orienter.

Vers cinq heures du matin, deux hommes passèrent. — Qu'est-ce que c'est que ça ? dit l'un d'eux. — Un petit chien perdu... — Il n'a pas de collier... — Oh ! alors !...

Follette se sentit prise dans les mailles d'un filet. On l'en retira pour la jeter dans une charrette où se trouvaient déjà sept ou huit chiens, de pauvres hères, tous aussi maigres qu'elle, sinon davantage. Deux ou trois avaient d'horribles maladies, de grandes places rouges sur le dos. Un autre avait les yeux couverts d'une croûte. C'était la cour des miracles de la race canine.

La charrette roula, recevant de temps en temps un nouveau prisonnier.

La fourrière. — Une grande cour. Des cages garnies de grilles. Dans le mur, de gros clous où l'on pend des chiens. Ils erraient sur la voie publique. Les vagabonds de toute sorte sont un danger pour la société. Pauvres bêtes, qui n'avaient d'autre tort que de n'avoir pas su trouver à placer leur dévouement !

Mais le chien doit aussi payer une cote personnelle. Pas de maître, pas d'impôt.

Les chiens sans maître sont des malfaiteurs. Le code qu'on leur applique ne connaît qu'une peine : la mort !

Qu'importait à Follette, puisqu'elle avait résolu de mourir ? La pendaison ne l'effrayait pas outre mesure. Un spasme de quelques instants, et tout serait dit.

Elle fut interrompue dans ses réflexions par l'arrivée d'une voiture à bras que poussait un homme à la trogne avinée. Il jeta un regard sur les hôtes de la fourrière, en prit cinq ou six par la peau du cou et les jeta dans son tombereau.

— Ces messieurs en voudraient un petit pour une nouvelle expérience, dit-il à l'un des gardiens.

— Eh bien ! voilà ! répondit celui-ci en désignant Follette.

— Ma foi, oui, fit l'homme.

Il saisit Follette et l'envoya rejoindre les autres ; après quoi, il fit retomber le couvercle de son tombereau et se mit à rouler...

Le trajet fut long.

La charrette s'arrêta enfin devant un édifice d'un aspect lugubre.

On fit monter Follette avec les autres, et, au bout d'une heure environ, on la poussa dans une pièce où se trouvaient des tables devant lesquelles cinq ou six messieurs, sans habit, les manches retroussées, se tenaient debout et semblaient observer avec attention quelque chose que Follette ne pouvait apercevoir.

Les dalles sur lesquelles elle posait ses pattes étaient couvertes de sang, et le sang ruisselait encore par de petits trous pratiqués dans les tables.

Follette, toute tremblante, se retira dans un coin, et de là elle aperçut un grand chien étendu sur l'une des tables. Il était couché sur le dos et comme écartelé, les quatre pattes maintenues par des liens attachés à quatre clous. On lui avait passé dans la gueule, derrière les dents canines, une tige de fer qui se terminait aux deux bouts par un anneau dans lequel on avait fixé une corde.

Les mâchoires étaient serrées par une autre corde placée en arrière de la tige de fer, autour du museau.

« Messieurs, dit un homme à cheveux gris, pour empêcher les cris de l'animal sans empêcher la respiration, j'ai mis à nu, comme vous le voyez, la trachée artère et l'ai soulevée sur un clou passé en dessous en travers, afin que les liquides sanguinolents ne coulent pas dans les voies respiratoires... »

L'homme qui parlait ainsi avait à côté de lui toute sorte d'instruments dont la vue seule donnait le frisson : des ciseaux courbes et élancés, des pinces, des scies.

« Nous allons mettre à nu, continua-t-il, la veine jugulaire externe... »

A partir de ce moment, Follette n'entendit plus rien ; les mots lui arrivaient confus. Elle jetait des regards épouvantés sur le spectacle horrible qui se continuait devant elle.

Le chirurgien enleva la moitié de la peau sur la tête du pauvre chien ; il lui arracha un œil. Puis, il prit une scie et se mit à lui scier la cuisse ; les dents de la scie grinçaient sur l'os. Enfin, il lui ouvrit le ventre dans toute sa longueur.

Et la victime ne pouvait faire un mouvement ni pousser un cri. Son sang coulait par toutes les gouttières de la table de vivisection, et les bourreaux lui avaient enlevé jusqu'au soulagement d'une plainte !

Follette eut alors une vision horrible. Elle crut reconnaître son ancien ami, Tom, son voisin d'Orléans. Oui, c'était bien lui. Quelqu'un l'avait volé sans doute, conduit à Paris, puis abandonné. Ce brave chien, qui avait sauvé la vie de son maître, qui s'était jeté dans un fleuve débordé pour ramener un enfant à ses parents désolés ; ce chien qui, s'il eût été un homme, eût porté sur la poitrine cinq médailles de sauvetage et la croix d'honneur, il était là pantelant, déchiré, les entrailles à nu, les os broyés... Telle était la récompense de tant de courage, de tant de dévouement et de fidélité !...

« Messieurs, reprit le professeur, nous allons couper les parties molles avec l'*écraseur*... »

Tout à coup, Follette se sentit saisie par une main vigoureuse. Elle fut à son tour jetée sur une table. On lui fixa les membres à quatre clous, après avoir préalablement serré son pauvre petit museau dans une forte corde...

Pour se donner du courage, elle songea à sa maîtresse, qu'elle allait rejoindre. Le gracieux profil de la gentille Alice lui apparut comme dans un songe. Elle l'eût défendue, la chère enfant, contre les ciseaux et contre la scie des tourmenteurs ; mais la mort l'avait prise la première !

L'opérateur avait ouvert la gorge de Follette ; il lui mit ensuite les entrailles à nu...

Il n'en fallait pas tant. La pauvre petite bête avait déjà trop

souffert ; ses yeux se fermèrent et son âme, grosse comme un soupir d'enfant, s'envola vers les régions éthérées...

« Les vivisections, dit Littré, sont indispensables aux progrès de la physiologie, et par conséquent de la médecine comme à ceux de la chirurgie. Par conséquent, elles rentrent dans les nécessités cruelles imposées à l'homme par la fatalité de sa condition et celle du monde. Mais elles doivent être faites avec réserve, et il faut éviter dans ce genre d'études tout ce qui peut leur donner un caractère de cruauté. Elles doivent toujours avoir pour but un progrès bien déterminé de la science ou de l'art. »

Eh bien ! c'est ce qui n'est pas. On fait de la vivisection un abus criminel ; six cent cinquante chiens ont été livrés, cette année, aux tenailles et aux écraseurs. Sans doute, les souffrances des lapins, des chats, des hérissons, des pigeons déchiquetés tout vifs par l'opérateur sont les mêmes que celles du chien. Il y a cependant cette différence que le chien est notre ami, bien plus, notre allié. Il nous garde, il nous signale le danger, il combat avec nous, il nous aime. C'est un transfuge qui a quitté les rangs des animaux pour se mettre du côté de l'homme. Le chien connaît la différence du bien et du mal, et *il a l'idée de la mort*. Garrotté sur la table de vivisection, il sait très bien qu'on le tue, il assiste à sa longue agonie, se demandant quand elle finira et pourquoi on la lui impose. Le plus souvent il a léché la main de son bourreau !

Qu'on épargne au moins les chiens, ces amis de nos enfants, ces défenseurs de nos foyers. S'il en faut absolument, qu'on en prenne deux, qu'on en prenne dix par an ; mais qu'on ne se fasse pas un passe-temps des souffrances horribles d'un animal qui, après tout, vaut mieux que bien des hommes.

C'est pour plaider cette cause que j'ai écrit le roman d'une chienne.

Aurélien Scholl.

L'OMELETTE

La pluie qui tombait depuis le matin semblait s'être lassée; elle était devenue si fine qu'elle ressemblait à ces brouillards légers qu'on aperçoit le soir au-dessus de la prairie. Nous venions de dîner; M. Bébé, qui s'était endormi au dessert, avait regagné son dodo, et tous deux, Louise et moi, debout devant la fenêtre ouverte, nous chantonnions en regardant l'horizon.

« Si nous sortions de l'arche, papa Noé? me dit ma femme.

— C'est que je n'aperçois pas d'arc-en-ciel, ma chère.

— Raison de plus, allons au-devant. »

Elle s'éloigna et revint bientôt encapuchonnée, bottée, gantée. Elle me prit le bras, mais solidement, s'appuyant pour de bon et se serrant contre moi comme il arrive en ces bons jours où l'on se retrouve, ne s'étant pas vus depuis longtemps.

« Ah! que je suis contente de sortir! Sens-tu le bon air? Je voudrais marcher, marcher... Si nous allions bien loin? Il fait encore grand jour. »

Et, ce disant, elle me poussait en riant, faisant de grandes enjambées pour régler sa marche sur la mienne.

Nous longeâmes la haie, et, prenant à gauche, nous entrâmes dans le bois. Nous l'aimions tant, notre cher bois! Il était silencieux à cette heure, tout humide et détrempé. La mousse, gon-

flée par l'eau, cédait sous le pied comme une éponge qu'on presse, et, à chaque feuille des branches trop pesantes, se balançait une goutte transparente toute prête à tomber.

« Tu seras bien mouillée, ma chérie, dis-je à Louise en m'arrêtant.

— Bah! j'ai mes grosses bottes, allons toujours. »

Nous poursuivîmes notre promenade à travers le bois, qui dégouttait silencieusement comme la barbe d'un dieu marin.

Je savais gré à ma femme d'être aussi brave ce soir-là, car rien au monde n'est joli comme la forêt humide, à cette heure du jour surtout où tout se tait et s'apaise, où le vent est calme, où la pluie fatiguée rentre dans ses nuages, où les oiseaux eux-mêmes commencent à s'endormir et songent à se sécher. J'aimais cela, parce qu'il y a un charme, lorsqu'on est deux et qu'on se tient sous le bras, à se sentir bien seuls et à marcher sous les grandes voûtes vertes, à respirer l'odeur pénétrante du bois humide, à frapper de sa canne sur les gros troncs de chêne qui rendent un bruit sonore et long que tous les autres troncs répètent à la file, à s'arrêter tout court au cri d'une branchette qui se brise, au murmure de gouttes d'eau qui de temps en temps chuchotent en tombant de feuille en feuille, à respirer à pleins poumons l'air pur qu'a lavé la pluie, à écouter par les yeux, si je puis dire, l'harmonie délicate de tous ces tons fins et discrets.

Ce n'est point pour le plaisir d'enfiler des mots que j'use de cette métaphore devenue banale à force d'être vraie.

Par un beau jour, quand le soleil s'abaisse vers l'horizon, tout s'empourpre et se colore comme le visage d'une belle fille qui file auprès d'un grand feu. Les tons s'animent et s'échauffent, la bonne nature est vibrante, émue; on sent que durant le jour elle a beaucoup aimé, beaucoup joui, beaucoup travaillé. La forêt est chaude, et dans son feuillage on voit des diamants, des rubis, des émeraudes, et sur ses troncs moussus, de temps en temps aussi, s'étale une plaque d'or qui fait frissonner. C'est un orchestre avec tous ses effets, c'est une harmonie riche, éblouissante comme un écrin royal qu'on ouvre tout à coup, comme une cathédrale où les trompettes éclatent tandis que tout un peuple chante *Alleluia!*

Par un temps gris, c'est tout autre chose : point d'allégresse,

point de bruit éclatant, la bonne nature se couche sans tambour ni trompette et les yeux humides, ayant un peu bâillé. Les violons, ce soir-là, chargés de l'endormir, mettent leur sourdine et résonnent lentement; les archets, un peu tristes, frôlent à peine les cordes; il faut prêter l'oreille pour saisir leur musique qui ressemble à un rêve; mais leur voix est si douce, leur harmonie si fine, que les flâneurs gourmets qui aiment la musique des yeux seraient bien embarrassés de choisir entre les trompettes et les violons, entre la forêt cachée derrière son voile grisâtre ou éblouissante sous ses reflets dorés.

Nous cheminions sous des bouleaux lorsqu'un petit vent bien doux passa au-dessus de nos têtes en caressant le sommet des arbres, qui aussitôt se mirent à chuchoter et, se secouant comme un oiseau mouillé, laissèrent tomber sur nous un déluge de beaux diamants humides.

« Ah! mon Dieu! s'écria Louise en s'arrêtant tout net; le vilain vent! je suis trempée! »

Sa jupe flottait un peu, et j'apercevais ses deux petites bottes molles, serrées l'une contre l'autre et à moitié cachées dans l'herbe.

« Trempée, trempée; mon capuchon s'est soulevé, et j'ai un déluge dans le cou, une rivière!

— Et où cela, ma pauvre chérie?

— Où cela? Je te le dis, dans le cou, au milieu, dans le petit endroit. »

Elle me regarda, et nous nous mîmes à rire. Ce petit endroit était celui où je l'embrassais toujours; — si jeune qu'on soit, l'on prend des habitudes.

J'essuyai le cou, je rajustai le capuchon, et quand elle fut bien séchée, elle me dit en souriant :

« Tu es bien mignon. »

Je crois même que je l'embrassai. Cela la mit en belle humeur, de sorte que nous sautions par-dessus les fougères, elle, s'appuyant sur mon bras; puis tout à coup, comme nous rentrions dans le silence sonore de la haute futaie, elle se mit à chanter, sur l'air de la *Marseillaise :*

Marchons, vilain petit mari,
Qui n'aime pas sa petite femme,

Pas du tout, tout, tout,
Tout, tout, tout.

Et elle disait tout cela d'un petit air si crâne en marchant à grands pas, me montrant ses jolies dents blanches et me serrant si tendrement le bras, que je me mis à chanter avec elle.

Nous étions enfants, nous en avions conscience, et nous en jouissions, sachant que c'est une bonne chose.

Tout à coup nous nous arrêtâmes devant une fondrière : mare tarie, carrière oubliée... je ne sais, mais à cet endroit le sol était bousculé, les arbres semblaient écrasés, et l'on voyait saillir des racines furieuses qui se tordaient au milieu des ronces.

« Tu crois que nous n'allons pas nous perdre? fit Louise en me regardant.

— Mais non, chère petite.

— Et si nous nous perdions, que dirait-il demain, le pauvre Bichon, qui dort là-bas dans son dodo blanc? Veux-tu retourner, dis? veux-tu retourner?

— Mais nous sommes à vingt minutes de chez nous, pas davantage.

— Oui, oui, tous les voyageurs qui se perdent dans les forêts s'imaginent toujours qu'ils sont à vingt minutes de chez eux. Je n'aime pas ces vilains arbres tordus : il doit y avoir un tas de bêtes entre ces racines. »

Elle frissonna, et, se penchant comme quelqu'un qui écoute :

« Tiens, entends-tu? Tu n'entends pas des coups sourds! Chut... tiens, tiens... c'est sourd, sourd! A cette heure-ci, dans la forêt, qu'est-ce que cela peut être?... Le soleil se couche, si nous retournions ? »

Je prêtai l'oreille, et j'entendis en effet un bruit sourd dont je devinai immédiatement la cause. J'aurais bien pu lui dire cette cause; mais j'avais tant de plaisir à la voir là, près de moi, sérieuse, l'oreille tendue, la bouche entr'ouverte, ses yeux interrogeant les miens; j'avais tant de bonheur à la sentir frissonnante contre ma poitrine et réfugiée en moi, si je puis dire, que, comme un égoïste, je répondis sans sourciller :

« Oui, en effet, c'est étrange! J'entends des coups sourds... Allons voir, cela ne peut être bien loin.

— Aller là! tu es fou, Georges, mon chéri! »

Elle m'entoura de ses deux bras, et se haussant jusqu'à mon oreille :

« J'ai bien peur, me dit-elle tout bas; retournons, je t'en prie, retournons.

— Comme tu es peureuse! Tu n'as donc pas reconnu le coup de maillet des fendeurs qui travaillent dans la vente?

— Et tu crois me rassurer avec tes fendeurs? Qu'est-ce qu'ils fendent, ces fendeurs-là?

— Ils fendent de grosses billes de chêne pour en faire des douves de tonneau; voilà tout le mystère!

— Tu en es bien sûr?

— Oui, ma chère.

— Et ce sont d'honnêtes gens, ces fendeurs?

— Surtout ceux-là, que je connais bien. Viens les voir, c'est à trois minutes. »

Elle se décida à me suivre, non sans se faire un peu traîner. Quelques minutes après, nous étions dans l'endroit le plus pittoresque du monde, en face de deux ou trois cabanes semblables à ces huttes de sauvages que l'on aperçoit dans les récits de Cooper, au bord du lac Ontario. Imaginez un amas de planches et de troncs d'arbres, le tout noirâtre, moussu, sombre, humide, sous l'épaisse forêt et surmonté d'une cheminée blanche, d'où s'échappait un beau panache de fumée bleue, qui se perdait sous la voûte verte. Autour de ce campement, des troncs d'arbres amoncelés, des copeaux en montagnes, des planches d'un jaune rouge rangées en pyramide et, sur une corde tendue d'un arbre à l'autre, deux ou trois linges essayant de sécher. Autour de ces huttes, le sol était battu, et, devant la petite porte basse, une dizaine de poules assemblées dévoraient le grain que leur jetait une vieille.

« Bonsoir, monsieur et madame, fit la bonne femme en nous voyant approcher. Ne voulez-vous pas entrer vous chauffer un peu? Il fait bien frais ce soir. »

Louise regardait tout cela comme on regarde au théâtre un décor réussi. Nous entrâmes. — Le contenu était digne du contenant.

Au milieu de la hutte d'une forme irrégulière, toute pleine de coins et de recoins, flambait à terre le plus beau feu du monde,

entre quatre barres de fer qui retenaient les tisons et indiquaient la place du foyer. La flamme montait haut, le toit étant percé comme dans l'*impluvium* d'une maison romaine, et, au delà de l'ouverture, à travers une large cheminée béante par où le jour descendait et montait la fumée, l'on apercevait les branches et le ciel gris; — dans les cendres un pot où quelque chose bouillait, et dans les coins de la cabane, encombrée de matériaux, de débris et d'outils de toutes sortes, trois hommes, dont un petit vieillard aux joues creuses et rouges comme la brique, cognaient à tour de bras. C'étaient le père, le fils et le gendre; ils vivaient ensemble, et, d'un bout de l'année à l'autre, été comme hiver, dans cette cahute où nous étions et qui leur servait d'atelier, fendaient et refendaient des chênes.

Une fois par semaine environ, le fils allait au village chercher des provisions, et c'était tout. Le dimanche, toute la famille jouait aux boules à l'ombre des grands arbres.

Quand nous entrâmes, les travailleurs s'arrêtèrent, et chacun d'eux, après nous avoir salué, déposa l'énorme hache brillante dont il était armé, effroyable instrument, espèce de couperet de guillotine muni d'un petit manche, lame épaisse, pointue, énorme, bien faite pour exécuter des chênes, mais d'un aspect sinistre.

Louise se rapprocha de moi sur le petit banc où nous étions assis.

« Nous ne vous empêchons pas de travailler? dis-je au vieillard.

— Merci, mon bon monsieur, mais nous allons souper. »

Les deux jeunes gens abaissèrent leurs manches, et ils approchèrent une grosse table primitive formée d'une planche et de quatre pieds à peine dégrossis. Pendant qu'ils disposaient les assiettes toutes petites, épaisses, en faïence bleuâtre, la vieille avait été chercher une grande poêle et jetait au feu une brassée de copeaux.

Au milieu de cet intérieur étrange et rude, Louise me paraissait si fine et délicate, si élégante avec ses longs gants de Suède, ses petites bottes molles et sa jupe retroussée! De ses deux mains étendues elle se garantissait de la chaleur de la flamme, et du coin de l'œil, tandis que je causais avec les fendeurs, surveillait le beurre qui commençait à chanter dans la poêle.

Tout à coup elle se leva, et prenant la queue de cette poêle des mains de la vieille femme :

« Laissez-moi vous aider à faire l'omelette, voulez-vous? »

La bonne mère lâcha l'instrument en souriant, et Louise se trouva seule dans l'attitude d'un pêcheur à la ligne qui tient son roseau au moment où le bouchon commence à s'agiter. Le feu l'éclairait en plein ; elle avait les yeux fixés sur le beurre liquide, les bras tendus et se mordant un peu les lèvres, sans doute pour se donner plus de force.

« C'est un peu lourd pour les petites mains de madame, fit le vieillard ; je parie que c'est la première fois que vous faites une omelette dans une cabane de fendeur, n'est-ce pas, ma petite dame? »

Louise fit signe que oui sans détourner les yeux.

« Les œufs! les œufs! » cria-t-elle tout à coup avec une telle expression d'inquiétude que nous partîmes tous d'un grand éclat de rire.

« Les œufs! le beurre se gonfle!... Arrivez vite ou je ne réponds plus de rien. »

La vieille battait les œufs avec animation.

« Et les herbes! cria le vieux.

— Et le lard et le sel! » dirent les jeunes gens.

Alors tout le monde se mit à l'œuvre; on hachait, on taillait, on pilait, tandis que Louise, frappant de son pied et le teint animé, s'écriait :

« Dépêchez-vous! mais dépêchez-vous donc! »

Enfin il se fit un grand vacarme dans cette poêle, et le grand œuvre commença. Nous étions tous autour de ce feu, regardant avec anxiété, car, chacun ayant mis la main à la pâte, le résultat de l'opération intéressait tout le monde. La bonne femme, à genoux près d'un grand plat, soulevait de son couteau les coins de l'omelette, qui commençait à se dorer.

« Maintenant, madame n'a plus qu'à retourner, dit-elle.

— Un petit coup sec, ajouta le vieillard.

— Faut pas y mettre de force, observa le jeune homme.

— D'un seul coup; houp! chère enfant, dis-je à mon tour.

— Si vous me parlez tous à la fois...

— Dépêchez-vous, madame.

— Si vous me parlez tous à la fois, je n'oserai jamais... C'est que c'est lourd comme le diable!

— Un petit coup sec.

— Mais je ne peux pas! ça va chavirer! Ah! mon Dieu! »

Dans le feu de l'action, son capuchon était tombé. Elle était rose comme une pêche , ses yeux brillaient, et, tout en maudissant son sort, elle éclatait de rire de temps en temps. Enfin après un suprême effort, la poêle s'agita, et l'omelette roula, un peu lourdement, je dois le dire, dans le grand plat que tendait la vieille.

Jamais omelette n'eut meilleure mine.

« Je suis sûr que la petite dame doit avoir les bras fatigués, dit le vieux fendeur en coupant de larges tranches dans son grand pain rond.

— Mais non, pas trop, dit ma femme en riant de bon cœur; seulement j'ai bien envie de goûter mon... notre omelette. »

Et nous nous assîmes tous autour de la table en face d'assiettes bien propres. Au fond de la mienne se pavanait un coq tricolore.

Quand nous eûmes goûté l'omelette et le vin de ces braves gens, nous nous levâmes et nous reprîmes la route de notre chez nous. Le soleil était couché, et toute la famille du fendeur, sortie de la cabane, nous souhaita le bonsoir et nous regarda partir.

« Voulez-vous que mon fils vous accompagne? » nous dit de loin la vieille.

Il commençait à faire sombre et humide sous la futaie, et peu à peu nous nous mîmes à marcher d'un bon pas.

« Ces gens-là sont heureux, me dit Louise au bout de quelques pas; nous viendrons un matin déjeuner chez eux, veux-tu? Nous mettrons Bébé dans l'un des paniers de l'âne, et dans l'autre un gros pâté avec du bon vin... Tu n'as pas peur de te perdre, Georges?

— Non, ma chère, sois sans crainte.

—... Avec un gros pâté et du bon vin... Qu'est-ce que je vois là-bas?

— Ce n'est rien, c'est un tronc d'arbre.

— Un tronc d'arbre... un tronc d'arbre! murmurait-elle. Et derrière nous, n'entends-tu pas?

— C'est le vent dans les feuilles ou quelque branche morte qui se brise en tombant. »

Bien heureux, ceux qui, le soir, au beau milieu d'un bois, se sentent aussi calmes qu'assis au coin de leur feu.

On ne tremble pas, mais le silence agace. Involontairement on cherche des yeux dans l'ombre, on voudrait définir les formes confuses qui apparaissent et se transforment à chaque instant. Tout un monde crie sous vos pas, se brise, et si l'on s'arrête, on entend au loin les hurlements plaintifs des chiens de ferme, le cri des chouettes qui s'appellent et d'autres bruits encore lointains ou proches qu'on ne peut s'expliquer. Quelque chose d'étrange vous enveloppe et pèse sur vous. Si l'on est seul, on marche plus vite; si l'on est deux, on se rapproche, et volontiers l'on se donne le bras. Ma femme se pendit au mien.

« Veux-tu nous faire bûcherons? Nous bâtirons une jolie cahute, bien simple, mais gentille; j'aurais de petits rideaux aux fenêtres, un tapis par terre, mon piano dans un coin. »

Elle disait tout cela à voix basse, et de temps en temps sa main tremblait sur mon bras.

« Tu en aurais bien vite assez de ta cahute, ma petite chérie.

— Oh! le vilain! »

Et puis elle ajouta au bout d'un instant :

« Tu crois donc que je ne vous aime pas, toi et ton fils? Oh! si mes amis, je vous aime... Oh! si!... oh! si!... Le bonheur de chaque jour ne peut pas s'exprimer; on en vit si bien qu'on ne s'en aperçoit plus... C'est comme le pain du soir et du matin : qui donc songe à lui ôter son chapeau? et cependant c'est la vie... est-ce pas?

« Mais de temps en temps, quand on se regarde soi-même, qu'on met sa tête entre les mains et qu'on pense, on se dit :

« Je suis ingrat, car je suis heureux, et je ne remercie personne. »

« Ou bien encore, quand on est bien seuls et qu'on se promène bras dessus bras dessous... Tiens, dans ce moment-ci... ça n'a l'air de rien ce moment-ci, eh bien... je t'aime, mon amour, je t'aime! »

Elle pencha sa tête sur mon bras et me pressa bien fort.

« Mon Dieu! disait-elle, si je te perdais! »

Elle parlait tout bas, comme quelqu'un qui a peur. Était-ce la nuit et le bois qui l'effrayaient ainsi, ou bien ce qu'elle disait?

« Moi, j'ai bien souvent rêvé, poursuivit-elle, que je vous disais adieu. Vous pleuriez tous les deux, et je vous serrais si fort contre moi que nous ne faisions qu'un... C'était des cauchemars, tu sais, mais je ne leur en veux pas, car ils m'ont bien fait voir

que je vivais en vous, mes amis... Qu'est-ce qui craque ? N'as-tu pas vu quelque chose qui passait devant nous ? »

Pour toute réponse, je la pris dans mes bras et je l'embrassai de tout mon cœur.

Et nous continuâmes à marcher; mais il nous fut impossible de renouer la conversation. De temps en temps elle me serrait le bras en s'arrêtant et me disait :

« Chut !... écoute... Non, ça n'est rien. »

Enfin, nous aperçûmes à travers les arbres une petite lumière qui disparaissait de temps en temps, cachée par un tronc d'arbre, et reparaissait ensuite. C'était la lampe qui nous attendait derrière le rideau du salon. Nous poussâmes la barrière, et nous fûmes chez nous. Il était temps : nous étions trempés.

J'allai chercher moi-même un gros fagot, et, quand la flamme fut pétillante et claire, nous nous assîmes dans la grande cheminée. Elle frissonnait, la pauvre femme. Je la déchaussai et j'approchai ses pieds de la flamme, tout en les protégeant de ma main.

« Merci, mon ami, merci, me disait-elle en s'appuyant sur mon épaule, et elle me regardait avec tant de tendresse que je me sentais près de pleurer.

— Qu'est-ce que tu m'as donc raconté dans ce vilain bois, chère petite ! lui dis-je lorsqu'elle fut mieux.

— Tu y penses donc ? J'avais peur, voilà tout, et quand on a peur, on voit des fantômes.

— Nous nous ferons bûcherons, n'est-ce pas ? »

Et m'embrassant en éclatant de rire, elle dit :

« Viens nous coucher; viens, homme des bois ! »

Ce fut, je crois bien, notre dernière promenade, et c'est pour cela que je m'en souviens. Bien souvent depuis j'ai refait cette course par un temps sombre, quand le soleil se couchait; bien souvent j'ai repassé dans ces fougères où son pied s'était posé, et de ma main j'ai écarté les herbes, pauvre fou que j'étais ! pour retrouver la trace effacée de ses pas. Souvent je me suis arrêté dans la clairière sous les bouleaux qui nous avaient mouillés, et j'ai cru voir dans l'ombre sa jupe s'agiter; j'ai cru entendre ses petits cris d'effroi, et, revenant le soir, j'ai retrouvé sur ma route tous les souvenirs qu'elle y avait laissés, depuis le hurlement

lointain jusqu'aux craquements des branchettes, depuis les frissons de son bras jusqu'au baiser que je lui avais donné.

Une fois, j'entrai chez le fendeur. Je revis ces braves gens, la cahute enfumée, le petit banc où nous nous étions assis, et je demandai à boire pour regarder le verre où ses lèvres s'étaient posées.

« Et la petite dame qui faisait si bien les omelettes ? Elle n'est pas malade, bien sûr ? » me dit la vieille femme.

Sans doute elle s'aperçut que des larmes tombaient de mes yeux, car elle n'ajouta rien, et je m'en allai.

C'est ainsi qu'excepté dans mon cœur, où elle est tout entière, tout ce qui fut elle s'efface, s'éloigne et s'obscurcit.

C'est la loi, mais c'est cruel! Mon pauvre enfant, lui aussi, apprend à l'oublier, et quand je lui dis, — c'est malgré moi :

« Cher petit, te rappelles-tu ta mère quand elle faisait ceci ou cela? » il me répond oui, mais je vois bien, hélas! qu'il ne s'en souvient plus.

Gustave Droz.

LE SECRET

DE MA TANTE ZÉPHYRINE

Ma pauvre tante Zéphyrine !
Je la vois en fermant les yeux :
Les tout petits aiment les vieux, —
Puis elle était notre voisine ;
Je m'échappais à chaque instant
Pour aller la voir tricotant,
De sa main blanche, alerte et fine,
Ce n'était pas bien gai, pourtant...
Ma pauvre tante Zéphyrine !

Je la trouvais au coin du feu,
Dans ses vieux meubles de l'Empire
Où l'âme d'un passé respire,
Tricotant toujours, parlant peu ;
Mais les sphinx dorés sous les gazes,
Les lyres d'albâtre, les vases,
Et les tiroirs qui sentaient bon,
Tout me jetait dans des extases...
Et peut-être aussi le bonbon.

Vêtue en mère-grand', coiffée
D'un éternel bonnet de nuit,
Pâle, sombre, marchant sans bruit,
Pour moi c'était comme une fée.

(1) Extrait du *Théâtre chez Madame*. — Calmann Lévy, éditeur.

Personne ne la venait voir ;
Elle ne sortait de son ombre
Qu'une fois l'an, mais toute en noir,
Et ne revenait que le soir,
Encor plus pâle, encor plus sombre...

Et quand je demandais pourquoi ?
— N'étant pas d'âge où l'on devine —
Ma mère répondait : « Tais-toi !
C'est le secret de Zéphyrine. »

Je m'asseyais à ses genoux,
Lisant un livre où l'on s'applique
Sentant sur moi le poids si doux
De son regard mélancolique ;
Elle abandonnait son tricot,
Et restait là, sans dire un mot,
Sans bouger, comme inanimée,
Sans m'embrasser même, et pourtant
Pourquoi donc, moi, l'aimais-je tant
Et m'en sentais-je tant aimée ?

Parfois, je bâillais... un peu fort,
Quand j'étais lasse de me taire ;
Elle, comprenant mon effort,
Ouvrait la commode au mystère,
Cette commode d'acajou
Dont les tiroirs sentaient les roses ;
Elle en tirait un vieux joujou
Du milieu de beaucoup de choses,
En me disant : « Prends-en bien soin ; »
Et j'allais jouer dans un coin
Avec ce vieil objet à franges,
Usé, terni, sans forme et laid ;
Mais magnifique il me semblait...
Les enfants ont des goûts étranges.

D'autres jours dont je me souviens,
Quand j'entrais, elle disait : « Viens !
(Sa figure était singulière).

« Viens nous amuser, si tu veux. »
Puis elle arrangeait mes cheveux,
Et m'habillait à sa manière
D'anciens chiffons tirés aussi
De l'inépuisable commode ;
Et, lorsque j'étais faite ainsi,
Les bras nus, à la vieille mode,
Elle disait : « Dis-moi : maman »,
Et me suivait obstinément
De cet œil sec, rouge et qui brille,
Des gens qui pleurent en dedans,
Et murmurait entre ses dents :
« Ma fille ! ma fille ! ma fille !... »

Mais quand je demandais pourquoi ?
— N'étant pas d'âge où l'on devine, —
Ma mère répondait : « Tais-toi !
C'est le secret de Zéphyrine. »

Jours qui ne devraient pas finir !
A quel prix le bonheur s'achète !
Que de pleurs pour un souvenir,
Fleur d'adieu que le temps nous jette !
Un matin, ma mère me prit,
Entra chez elle, ouvrit sa porte...
Ma tante dormait sur son lit,
Et l'on me dit qu'elle était morte !
Moi, je pleurais, mais sans penser
Que la mort était si cruelle ;
Et comme alors, pour l'embrasser,
Ma mère me penchait sur elle,
Je vis à son cou le portrait
D'une enfant qui me ressemblait...
Je suis à l'âge où l'on devine,
Maintenant, je sais son secret...
Ma pauvre tante Zéphyrine !

Édouard Pailleron,
de l'Académie Française.

LES TROIS MESSES BASSES

CONTE DE NOËL

I

« Deux dindes truffées, Garrigou?...

— Oui, mon révérend, deux dindes magnifiques bourrées de truffes. J'en sais quelque chose, puisque c'est moi qui ai aidé à les remplir. On aurait dit que leur peau allait craquer en rôtissant, tellement elle était tendue...

— Jésus-Maria! moi qui aime tant les truffes... Donne-moi vite mon surplis, Garrigou... Et avec les dindes, qu'est-ce que tu as encore aperçu à la cuisine?...

— Oh! toutes sortes de bonnes choses... Depuis midi, nous n'avons fait que plumer des faisans, des huppes, des gelinottes, des coqs de bruyère. La plume en volait partout... Puis de l'étang on a apporté des anguilles, des carpes dorées, des truites, des...

— Grosses comment, les truites, Garrigou?...

— Grosses comme ça, mon révérend... Énormes!...

— Oh! Dieu, il me semble que je les vois!... As-tu mis le vin dans les burettes?

— Oui, mon révérend, j'ai mis le vin dans les burettes... Mais dame! il ne vaut pas celui que vous boirez tout à l'heure en sortant de la messe de minuit. Si vous voyiez cela dans la salle à manger du château, toutes ces carafes qui flambent pleines

de vin de toutes les couleurs... Et la vaisselle d'argent, les surtouts ciselés, les fleurs, les candélabres!... Jamais il ne se sera vu un réveillon pareil. Monsieur le marquis a invité tous les seigneurs du voisinage. Vous serez au moins quarante à table, sans compter le bailli ni le tabellion... Ah! vous êtes bien heureux d'en être, mon révérend... Rien que d'avoir flairé ces belles dindes, l'odeur des truffes me suit partout... Meuh!...

— Allons, allons, mon enfant. Gardons-nous du péché de gourmandise, surtout la nuit de la Nativité... Va bien vite allumer les cierges et sonner le premier coup de la messe; car voilà que minuit est proche et il ne faut pas nous mettre en retard... »

Cette conversation se tenait une nuit de Noël de l'an de grâce mil six cent et tant, entre le révérend dom Balaguère, ancien prieur des barnabites, présentement chapelain gagé des sires de Trinquelague, et son petit clerc Garrigou, ou du moins ce qu'il croyait être le petit clerc Garrigou, car vous saurez que le diable, ce soir-là, avait pris la face ronde et les traits indécis du jeune sacristain pour mieux induire le révérend père en tentation et lui faire commettre un épouvantable péché de gourmandise. Donc, pendant que le soi-disant Garrigou (hum! hum!) faisait à tour de bras carillonner les cloches de la chapelle seigneuriale, le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château, et l'esprit déjà troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant :

« Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça!... »

Dehors, le vent de la nuit soufflait, éparpillant la musique des cloches, et à mesure des lumières apparaissaient dans l'ombre aux flancs du mont Ventoux, en haut duquel s'élevaient les vieilles tours de Trinquelague. C'étaient des familles de métayers qui venaient entendre la messe de minuit au château. Ils grimpaient la côte en chantant par groupes de cinq ou six, le père en avant, la lanterne en main, les femmes enveloppées dans leurs grandes mantes brunes où les enfants se serraient et s'abritaient. Malgré l'heure et le froid, tout ce brave peuple marchait allégrement, soutenu par l'idée qu'au sortir de la messe, il y aurait, comme tous les ans, table mise pour eux en bas dans les cuisines. De temps en temps, sur la rude montée, le carrosse d'un seigneur, précédé de porteurs de torches, faisait miroiter ses glaces au clair de lune, ou bien une mule trottait en agitant ses

sonnailles, et à la lueur des falots enveloppés de brume, les métayers reconnaissaient leur bailli et le saluaient au passage :

« Bonsoir, bonsoir, maître Arnoton.

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants. »

La nuit était claire, les étoiles avivées de froid; la bise piquait, et un fin grésil, glissant sur les vêtements sans les mouiller, gardait fidèlement la tradition des Noëls blancs de neige. Tout en haut de la côte, le château apparaissait comme le but, avec sa masse énorme de tours, de pignons, le clocher de sa chapelle montant dans le ciel bleu noir, et une foule de petites lumières qui clignotaient, allaient, venaient, s'agitaient à toutes les fenêtres, et ressemblaient, sur le fond sombre du bâtiment, aux étincelles courant dans des cendres de papier brûlé... Passé le pont-levis et la poterne, il fallait, pour se rendre à la chapelle, traverser la première cour, pleine de carrosses, de valets, de chaises à porteurs, toute claire du feu des torches et de la flambée des cuisines. On entendait le tintement des tourne-broches, le fracas des casseroles, le choc des cristaux et de l'argenterie remués dans les apprêts d'un repas; par là-dessus, une vapeur tiède qui sentait bon les chairs rôties et les herbes fortes des sauces compliquées faisait dire aux métayers, comme au chapelain, comme au bailli, comme à tout le monde :

« Quel bon réveillon nous allons faire après la messe! »

II

Drelindin din!... Drelindin din!...

C'est la messe de minuit qui commence. Dans la chapelle du château, une cathédrale en miniature, aux arceaux entrecroisés, aux boiseries de chêne, montant jusqu'à hauteur des murs, toutes les tapisseries ont été tendues, tous les cierges allumés. Et que de monde! Et que de toilettes! Voici d'abord, assis dans les stalles sculptées qui entourent le chœur, le sire de Trinquelague, en habit de taffetas saumon, et près de lui tous les nobles seigneurs invités. En face, sur des prie-Dieu garnis de velours, ont pris place la vieille marquise douairière, dans sa robe de brocart couleur de feu, et la jeune dame de Trinquelague, coiffée d'une

haute tour de dentelle, gaufrée à la dernière mode de la cour de France. Plus bas, on voit, vêtus de noir avec de vastes perruques en pointe et des visages rasés, le bailli Thomas Arnoton et le tabellion maître Ambroy, deux notes graves parmi les soies voyantes et les damas brochés. Puis viennent les gras majordomes, les pages, les piqueurs, les intendants, dame Barbe, toutes ses clefs pendues sur le côté à un clavier d'argent fin. Au fond, sur les bancs, c'est le bas office, les servantes, les métayers avec leurs familles; et enfin, là-bas, tout contre la porte qu'ils entr'ouvrent et referment discrètement, messieurs les marmitons, qui viennent, entre deux sauces, prendre un petit air de messe et apporter une odeur de réveillon dans l'église tout en fête et tiède de tant de cierges allumés.

Est-ce la vue de ces petites barettes blanches qui donne des distractions à l'officiant? Ne serait-ce pas plutôt la sonnette de Garrigou, cette enragée petite sonnette qui s'agite au pied de l'autel avec une précipitation infernale et semble dire tout le temps : « Dépêchons-nous, dépêchons-nous... Plus tôt nous aurons fini, plus tôt nous serons à table. » Le fait est que chaque fois qu'elle tinte, cette sonnette du diable, le chapelain oublie sa messe et ne pense plus qu'au réveillon. Il se figure les cuisines en rumeur, les fourneaux où brûle un feu de forge, la buée qui monte des couvercles entr'ouverts, et dans cette buée deux dindes magnifiques, bourrées, tendues, marbrées de truffes...

Ou bien encore il voit passer des files de petits pages portant des plats enveloppés de vapeurs tentantes, et avec eux il entre dans la grande salle déjà prête pour le festin. O délices! voilà l'immense table toute chargée et flamboyante, les paons habillés de leurs plumes, les faisans écartant leurs ailes mordorées, les flacons couleur de rubis, les pyramides de fruits éclatant parmi les branches vertes, et ces merveilleux poissons dont parlait Garrigou (ah! bien, oui, Garrigou!) étalés sur un lit de fenouil, l'écaille nacrée comme s'ils sortaient de l'eau, avec un bouquet d'herbes odorantes dans leurs narines de monstres. Si vive est la vision de ces merveilles qu'il semble à dom Balaguère que tous ces plats mirifiques sont servis devant lui sur les broderies de la nappe d'autel, et deux ou trois fois, au lieu de *Dominus vobiscum,* il se surprend à dire le *Benedicite.* A part ces légères méprises, le digne homme débite son office très consciencieusement, sans passer une ligne, sans omettre une génuflexion,

et tout marche assez bien jusqu'à la fin de la première messe; car vous savez que le jour de Noël le même officiant doit célébrer trois messes consécutives.

« Et d'une! » se dit le chapelain avec un soupir de soulagement; puis sans perdre une minute il fait signe à son clerc ou celui qu'il croit être son clerc, et...

Drelindin din! Drelindin din!

C'est la seconde messe qui commence, et avec elle le péché de dom Balaguère. « Vite, vite, dépêchons-nous, » lui crie de sa petite voix aigrelette la sonnette de Garrigou, et cette fois le malheureux officiant, tout abandonné au démon de gourmandise, se rue sur le missel et dévore les pages avec l'avidité de son esprit en surexcitation. Frénétiquement il se baisse, se relève, esquisse les signes de croix, les génuflexions, raccourcit tous ses gestes pour avoir plus tôt fini. A peine s'il étend ses bras à l'évangile, s'il frappe sa poitrine au confiteor. Entre le clerc et lui, c'est à qui bredouillera le plus vite. Versets et répons se précipitent, se bousculent. Les mots à moitié prononcés, sans ouvrir la bouche, ce qui prendrait trop de temps, s'achèvent en murmures incompréhensibles.

Oremus ps... ps... ps...

Meâ culpâ... pâ... pâ...

Pareils à des vendangeurs pressés foulant le raisin de la cuve, tous deux barbotent dans le latin de la messe, en envoyant des éclaboussures de tous les côtés.

Dom... scum!... dit Balaguère.

... *Stutuo!...* répond Garrigou, et tout le temps la damnée petite sonnette est là qui tinte à leurs oreilles, comme ces grelots qu'on met aux chevaux de poste pour les faire galoper à la grande vitesse. Pensez que de ce train-là, une messe basse est vite expédiée.

« Et de deux! » dit le chapelain tout essoufflé; puis sans prendre le temps de respirer, rouge, suant, il dégringole les marches de l'autel et...

Drelindin din!... Drelindin din!...

C'est la troisième messe qui commence. Il n'y a plus que quelques pas à faire pour arriver à la salle à manger; mais, hélas! à mesure que le réveillon approche, l'infortuné Balaguère se sent pris d'une folie d'impatience et de gourmandise. Sa vision s'accentue, les carpes dorées, les dindes rôties sont là, là. Il les

touche;... il les... Oh! Dieu... Les plats fument, les vins embaument; et secouant son grelot enragé, la petite sonnette lui crie :

« Vite, vite, encore plus vite!... »

Mais comment pourrait-il aller plus vite? Ses lèvres remuent à peine. Il ne prononce plus les mots... A moins de tricher tout à fait le bon Dieu et de lui escamoter sa messe... Et c'est ce qu'il fait, le malheureux!... De tentation en tentation, il commence par sauter un verset, puis deux. Puis l'épître est trop longue, il ne la finit pas, effleure l'évangile, passe devant le credo sans entrer, saute le pater, salue de loin la préface, et par bonds et par élans se précipite ainsi dans la damnation éternelle, toujours suivi de l'infâme Garrigou (*vade retro, Satanas*), qui le seconde avec une merveilleuse entente, lui relève sa chasuble, tourne les feuillets deux par deux, bouscule les pupitres, renverse les burettes, et sans cesse secoue la petite sonnette de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Il faut voir la figure effarée de tous les assistants! Obligés de suivre à la mimique du prêtre cette messe dont ils n'entendent pas un mot, les uns se lèvent quand les autres s'agenouillent, s'asseyent quand les autres sont debout, et toutes les phases de ce singulier office se confondent sur les bancs dans une foule d'attitudes diverses. L'étoile de Noël en route dans les chemins du ciel, là-bas vers la petite étable, pâlit d'épouvante en voyant cette confusion...

« L'abbé va trop vite... On ne peut pas suivre, » murmure la vieille douairière en agitant sa coiffe avec égarement. Maître Arnoton, ses grandes lunettes d'acier sur le nez, cherche dans son paroissien où diantre on peut bien en être. Mais au fond, tous ces braves gens, qui eux aussi pensent à réveillonner, ne sont pas fâchés que la messe aille ce train de poste; et quand dom Balaguère, la figure rayonnante, se tourne vers l'assistance en criant de toutes ses forces : *Ite missa est*, il n'y a qu'une voix dans la chapelle pour lui répondre un *Deo gratias* si joyeux, si entraînant, qu'on se croirait déjà à table au premier toast du réveillon.

III

Cinq minutes après, la foule des seigneurs s'asseyait dans la grande salle, le chapelain au milieu d'eux. Le château, illuminé du haut en bas, retentissait de chants, de cris, de rires, de rumeurs, et le vénérable dom Balaguère plantait sa fourchette dans une aile de gelinotte, noyant le remords de son péché sous les flots de vin du pape et de bons jus de viandes. Tant il but et mangea, le pauvre saint homme, qu'il mourut dans la nuit d'une terrible attaque, sans avoir eu seulement le temps de se repentir; puis au matin il arriva dans le ciel encore tout en rumeur des fêtes de la nuit, et je vous laisse à penser comme il y fut reçu :

« Retire-toi de mes yeux, mauvais chrétien, lui dit le souverain Juge, notre maître à tous, ta faute est assez grande pour effacer toute une vie de vertu... Ah! tu m'as volé une messe de nuit... Eh bien! tu m'en payeras trois cents en place, et tu n'entreras en paradis que quand tu auras célébré dans ta propre chapelle ces trois cents messes de Noël en présence de tous ceux qui ont péché par ta faute et avec toi... »

.... Et voilà la vraie légende de dom Balaguère comme on la raconte au pays des olives. Aujourd'hui, le château de Trinquelague n'existe plus, mais la chapelle se tient encore droite tout en haut du mont Ventoux, dans un bouquet de chênes verts. Le vent fait battre sa porte disjointe, l'herbe encombre le seuil; il y a des nids aux angles de l'autel et dans l'embrasure des hautes croisées dont les vitraux coloriés ont disparu depuis longtemps. Cependant il paraît que tous les ans, à Noël, une lumière surnaturelle erre parmi ces ruines, et qu'en allant aux messes et aux réveillons, les paysans aperçoivent ce spectre de chapelle éclairé de cierges invisibles qui brûlent au grand air, même sous la neige et le vent. Vous en rirez si vous voulez, mais un vigneron de l'endroit, nommé Garrigue, sans doute un descendant de Garrigou, m'a affirmé qu'un soir de Noël, se trouvant un peu en ribote, il s'était perdu dans la montagne du côté de Trinquelague; et voici ce qu'il avait vu... Jusqu'à onze heures, rien. Tout était silencieux éteint, inanimé. Soudain, vers minuit, un carillon sonna tout en haut du clocher, un vieux, vieux carillon qui avait l'air d'être à dix lieues. Bientôt, dans le chemin qui monte, Garrigue vit trem-

bler des feux, s'agiter des ombres indécises. Sous le porche de la chapelle, on marchait, on chuchotait :

« Bonsoir, maître Arnoton.

— Bonsoir, bonsoir, mes enfants...»

Quand tout le monde fut entré, mon vigneron qui était très brave, s'approcha doucement, et regardant par la porte cassée eut un singulier spectacle. Tous ces gens qu'il avait vus passer étaient rangés autour du chœur, dans la nef en ruine, comme si les anciens bancs existaient encore. De belles dames en brocart avec des coiffes de dentelles, des seigneurs chamarrés du haut en bas, des paysans en jaquettes fleuries ainsi qu'en avaient nos grands-pères, tous l'air vieux, fané, poussiéreux, fatigué. De temps en temps, des oiseaux de nuit, hôtes habituels de la chapelle, réveillés par toutes ces lumières, venaient rôder autour des cierges dont la flamme montait droite et vague comme si elle avait brûlé derrière une gaze; et ce qui amusait beaucoup Garrigue, c'était un certain personnage à grandes lunettes d'acier, qui secouait à chaque instant sa haute perruque noire sur laquelle un de ces oiseaux se tenait droit, tout empêtré et battant silencieusement des ailes...

Dans le fond, un petit vieillard de taille enfantine, à genoux au milieu du chœur, agitait désespérément une sonnette sans grelot et sans voix pendant qu'un prêtre, habillé de vieil or, allait, venait devant l'autel tout en récitant des oraisons dont on n'entendait pas un mot... Bien sûr, c'était dom Balaguère, en train de dire sa troisième messe basse.

Alphonse Daudet.

LE SECOND RÉGISSEUR[1]

J'avais affaire au théâtre ***. Il s'agissait, autant que je puis m'en souvenir... Mais pourquoi ne pas avouer que je m'en souviens parfaitement? Il s'agissait de reprendre un manuscrit que j'y avais déposé quelques semaines auparavant.

J'arrivai au moment où le premier acte de la nouvelle pièce venait de finir. Les acteurs, sortant de scène, se précipitaient dans le couloir qui conduit aux loges, et, par la porte de communication ouvrant de la salle sur le théâtre, le directeur arrivait suivi de deux ou trois personnes.

J'allai à lui et lui exposai l'objet de ma visite. Il s'arrêta :

— Votre manuscrit?... J'ai un manuscrit à vous?

— Vous ne vous le rappelez pas? C'est cette pièce que...

— Ah! bon... Vos trois actes? Voyez Roseval!

— Roseval?...

— Oui... je lui en ai confié un paquet tout à l'heure; les vôtres doivent y être.

C'était la première fois que j'entendais parler du personnage qu'on accablait d'une telle confiance. Mais le directeur ne me permit pas de lui demander d'autres explications, et, se remettant en marche :

— Voyez Roseval! mon cher, voyez Roseval!

Un décor, se dressant tout à coup entre nous, m'empêcha de poursuivre mon interlocuteur. Je reculai et faillis me cogner contre un portant chargé de quinquets qu'on venait d'assujettir derrière moi. Au même moment, deux machinistes transportaient un immense châssis.

(1) Extrait de *l'Incendie des Folies-Plastiques*. — Calmann Lévy, éditeur.

— Attention!... là!... fit une voix à ma droite.

Je me jetai à gauche... et tombai dans une cheminée qu'un autre machiniste apportait en courant.

— Prenez donc garde! cria cet homme.

Je me relevai :

— M. Roseval? demandai-je.

Mais l'homme était déjà loin, et ce fut un de ses camarades qui me répondit :

— M. Roseval, le second régisseur?... Tenez! le v'là qui vient... Non! pas ici... là-bas! C'est ce petit qui porte toute sa barbe.

J'allai à l'individu qu'on me désignait ainsi. Toute sa barbe, en effet! mais une pauvre petite barbe, grise, chétive, mal taillée, sur une figure hâve, ridée, souffreteuse.

Je saluai :

— C'est à monsieur Roseval que j'ai l'honneur?...

— Oui... oui..., dit-il d'un air inquiet et pressé. Qu'est-ce que c'est?

— Monsieur, je viens réclamer un manuscrit que...

M. Roseval ne me laissa pas achever :

— Ah! parfaitement!... Si vous voulez bien attendre un instant...

Et, apostrophant quelqu'un derrière lui :

— Vous avez sonné, Jumeau?

— Deux fois!

— Mme Albans est prête?

— Non!... mais elle dit qu'elle a le temps.

M. Roseval bondit :

— La malheureuse!... C'est elle qui commence!... Courez lui dire... Non! tenez!... j'y vais!

Et il s'élança dans le couloir. Mais, pendant qu'il disparaissait d'un côté, son directeur apparaissait de l'autre :

— Ah! ça... quand commencera-t-on?... Roseval!... Où est Roseval?...

Au ton de cette phrase, quiconque se fût trouvé là eût reconnu la voix du maître; mais Roseval l'entendit encore de plus loin et, accourant tout essoufflé :

— Voilà! Monsieur, voilà!

Le directeur, comme pour singer son subordonné, répéta d'une voix traînante :

— Voilà ! Monsieur! voilà !

Puis, de son accent ordinaire, sèchement :

— Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain ?

Le régisseur murmura que Mme Albans n'était pas prête.

— Elle le serait, répliqua le directeur, si vous y aviez veillé!

— Mais, monsieur...

— Allons! pas d'observations... Place au théâtre !... et frappons!

Sur ce mot, il se fit un grand silence; le directeur, passant devant un groupe de figurants respectueux, ouvrit brusquement la porte de sa loge; on entendit frapper plusieurs coups continus, puis trois coups bien distincts; le régisseur cria : Au rideau! La toile se leva, et Mme Albans entra en scène.

Je m'étais mis à l'écart.

Roseval semblait m'avoir complètement oublié. Debout contre le décor du fond, l'oreille tendue vers la scène, la main droite appuyée sur le bouton de la porte que Mme Albans avait franchie, il tenait de la main gauche un manuscrit sur lequel il suivait avec attention la marche de la pièce qui se jouait de l'autre côté du théâtre.

Tout à coup il m'aperçut et, me montrant son manuscrit, fit un geste que je ne compris pas d'abord. Je m'approchai.

— Excusez-moi, me dit-il à voix basse, mais je ne peux pas bouger d'ici. Il faut...

Sans achever sa phrase, il se jeta vivement de côté, en tirant à lui la porte qui devait s'ouvrir devant Mme Albans. Celle-ci passa, majestueuse.

Et, dès que la porte se fut refermée :

— Quel sale public!... s'écria l'actrice. Pas d'effets!

— Vous en ferez tout à l'heure, répondit doucement le régisseur. La salle va s'échauffer.

Cette aimable prédiction ne parut pas rasséréner Mme Albans.

— Ça m'est égal, du reste! reprit-elle avec humeur. Ils peuvent bien s'échauffer ou non. Pour ce que j'y gagne!...

Puis, brusquement :

— A propos, je parie que vous avez oublié mon blanc?

— Non, Madame! Je l'ai sur moi, dit Roseval en tirant de sa poche un petit pot enveloppé de papier qu'il présenta à l'altière comédienne.

Mais presque aussitôt :

— Ah! pardon! je me trompe! s'écria-t-il en montrant un autre objet. Le voilà, votre blanc!

Et, reprenant des mains de Mme Albans le paquet qu'elle allait développer :

— Ça, ajouta-t-il, c'est des confitures de Bar pour ma fille.

— Des confitures de Bar?... Oh! oh! fit l'actrice en souriant, vous la gâtez, votre fille!

Le vieux régisseur soupira :

— Que voulez-vous?... Quand une enfant est malade...

— Vous avez une enfant malade? dis-je en intervenant.

— Oui, Monsieur, c'est ma petite fille, la seconde... Elle a eu la fièvre typhoïde...

— Qui? fit une voix près de nous, qui donc a eu la fièvre typhoïde?

Je regardai le personnage qui entrait ainsi de plain-pied dans la conversation et reconnus Floriac. Campé devant la porte par laquelle il allait faire son entrée, le corps légèrement penché en arrière, l'aimable jeune premier serrait avec un certain effort la boucle du pantalon gris perle qui constituait, suivant lui, une des nécessités de son rôle.

— Je parlais de ma fille, reprit Roseval; elle a été très malade...

— Mais elle va mieux?

— Oh! bien mieux! Le médecin dit qu'elle est maintenant hors de danger. Pourtant, il prescrit encore les plus grands soins; une rechute serait très grave.

— En effet! affirma Floriac d'un air sentencieux, il faut beaucoup de prudence!

Et il ajouta :

— Beaucoup de prudence, il faut!

Mais, ces mots à peine dits, le jeune premier fit un soubresaut.

— Sapristi! s'écria-t-il violemment, en tapant du pied. Et ma cravache?...

Le régisseur tressaillit :

— Comment!... Lucien ne vous a pas donné?...

— Vous le voyez bien! hurla l'acteur furieux.

Et, se tournant vers moi :

— Pas de cravache au moment d'entrer en scène! Ah! quel théâtre, Monsieur, quel théâtre!!!

L'infortuné jeune premier n'eut pas le temps de me faire partager son indignation. Roseval, qui, à son premier cri, s'était précipité dans la coulisse, revenait avec une magnifique cravache. D'un bond, Floriac la saisit, tira les deux battants de la porte d'entrée, et changeant d'expression avec une instantanéité réellement surprenante, prononça ces mots dont l'accent ironique et joyeux résonne encore à mon oreille :

— Vous ne m'attendiez pas, madame la comtesse ?

C'est, d'ailleurs, tout ce que j'entendis. Roseval poussa doucement les deux battants que Floriac avait laissés ouverts derrière lui ; la porte se referma, et je restai seul avec le vieux régisseur dans l'antichambre de la comtesse.

— Vous êtes obligé, lui dis-je, de veiller à tout ?

— A tout ! oui, Monsieur ! reprit Roseval. C'est l'un qui n'est pas prêt, c'est l'autre qui reste à bavarder au foyer et manque son entrée, c'est un troisième qui se trompe de réplique et entre trop tôt..., sans compter le souci des accessoires, des bruits de coulisse et de tout le reste... Ah ! je vous assure qu'il y a de la besogne, allez ! Demandez plutôt à notre directeur... Ç'a été toute une affaire, l'autre jour, pour me remplacer...

— Vous aviez pris un congé ?

Le vieux régisseur sourit tristement :

— Oh ! un congé !... Je ne connais pas les congés, moi ! Non ! c'est le jour où ma petite a été si mal... J'étais seul avec elle ; l'aînée, qui est en apprentissage, n'était pas encore rentrée de son atelier... Ma foi ! je suis resté. J'ai envoyé dire que je m'étais foulé le pied ; le médecin, bon garçon, a fait semblant de le croire, et ça a passé... Autrement !

— Vous pensez qu'on n'aurait pas admis le motif de votre absence ?

— Parbleu ! Le directeur n'entre pas dans toutes ces raisons-là, vous comprenez ? Et ça s'explique ! Il faut que le service se fasse... Heureusement que le lendemain ma fille allait mieux ; sans quoi, j'aurais dû choisir entre elle et ma place... Et j'ai besoin de ma place !

— Quel âge à votre fille aînée ?... demandai-je.

— Ma fille aînée ? Elle a quatorze ans, la seconde en a douze, et le dernier... — car c'est un garçon — le dernier...

Roseval n'acheva pas.

— Tenez ! s'écria-t-il brusquement, quand je vous le disais !

Et, courant à une petite femme costumée en Bretonne qui stationnait à quelques pas de nous :

— Qu'est-ce que vous faites là ? lui dit-il.

— Moi ? rien, M'sieu ! répliqua la petite femme ; j'attends le moment d'entrer.

— Mais, malheureuse enfant, ce n'est pas par là que vous entrez ! Je vous ai dit : côté cour ; vous êtes au jardin !

La Bretonne considéra avec étonnement les lambris qui l'entouraient.

— Ah ! fit Roseval avec désespoir, elles ne savent même pas distinguer la cour du jardin ! Le jardin, c'est la droite, entendez-vous ?... Vous entrez à droite !

— Oui, Monsieur.

La Bretonne voulut passer...

— Attendez ! cria Roseval. Vous rappelez-vous sur quelle réplique vous entrez ?

— J'entre quand on sonne.

— Bien ! Et qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis : « Une lettre pour Madame ! »

— Bon ! Vous avez une lettre ?

La petite femme attacha sur le vieux régisseur un regard limpide.

— Ma lettre ? dit-elle.

Roseval pâlit :

— Vous ne l'avez pas ?...

A ce moment, Floriac, en scène, dit très haut : « Le comte ne pense guère à écrire, Madame ! »

— La réplique ! murmura Roseval.

Et, s'adressant à moi tout en agitant une sonnette qu'il avait prise sur une table chargée de divers objets :

— Monsieur... de grâce !... une lettre !... une carte !... un papier quelconque !...

Je lui tendis une lettre qu'il mit dans la main de la Bretonne :

— Tenez ! fit-il, entrez vite !

L'actrice, ahurie, voulut courir à droite. Il la retint par le bras :

— N'importe comment ! cria-t-il.

Et il la poussa en scène.

Puis, s'essuyant le front :

— Vous voyez, Monsieur ! Un peu plus, elle n'entrait pas du

tout, et nous pouvions être empoignés !... Cela vous prouve que ma présence n'est pas inutile.

— Je vous gêne peut-être ? dis-je en faisant mine de me retirer.

— Non ! non ! répliqua vivement le régisseur. Au contraire ! on peut causer quand tout se passe dans l'ordre... Qu'est-ce que je vous disais donc ?

— Vous me parliez de votre petit garçon...

— Ah ! oui !... un enfant bien intelligent !... Et très instruit pour son âge... Il est le premier en orthographe... A dix ans ! c'est joli, n'est-ce pas ? Premier en orthographe et en récitation. Il dit ses fables très gentiment.

— Eh bien, voilà une carrière toute tracée ! Vous en ferez un artiste...

Roseval hocha la tête.

— Oh ! non, pas cela !... Tout... excepté un artiste !

— Pourquoi ? Si votre fils a d'heureuses dispositions...

— Mais moi aussi, Monsieur, j'avais d'heureuses dispositions !

Je ne pus réprimer un sourire.

— Ça vous étonne ? reprit le régisseur amèrement. C'est pourtant vrai ! J'ai eu un second prix de tragédie au Conservatoire, et tout le monde trouvait que je méritais le premier. J'ai joué avec Rachel, moi qui vous parle, Monsieur !

— Avec Rachel !

— Pas au Théâtre-Français... mais dans un salon, devant la plus haute société. Rachel avait besoin de quelqu'un pour lui donner la réplique, et elle avait pensé à moi, tout naturellement. Je l'entends encore dans *Horace*...

En parlant ainsi, Roseval se dirigeait vers un coin de la coulisse où gisait une espèce de petit chariot à deux roues. Je le suivais... quand tout à coup il saisit le brancard du chariot, le poussa vigoureusement devant lui comme une brouette, courut jusqu'à l'autre bout de la coulisse et revint :

— C'est la voiture de Floriac, me dit-il simplement.

— Mais, fis-je, il est arrivé à cheval !

— Oui... à cause de sa cravache. Vous avez vu comme il y tenait, à sa cravache ? Il n'aurait pas joué sans cela, et il a fait changer deux phrases de son rôle pour expliquer qu'une voiture l'attend à la grille du parc. La voiture est indispensable, puisqu'elle lui sert à enlever la comtesse et qu'elle devra être brisée

tout à l'heure quand ils vont être surpris par l'orage... Mais j'ai été interrompu... Que vous disais-je ?

— Vous me parliez de vos succès dans la tragédie.

— Ah ! oui ! Je jouais donc la tragédie... Mais, comme je ne pouvais entrer d'emblée au Théâtre-Français et qu'on ne m'offrait pas un assez bel engagement à l'Odéon, je me vouai au drame.

— Dans quel théâtre ?

— Dans tous les théâtres où l'on jouait le drame, et il y en avait beaucoup alors ! J'ai créé des rôles très importants : *Albéric, Faublas, Pierre le Voleur, le Marquis de Saint-Elme.* J'ai doublé Fontenoy dans *les Forçats de l'honneur*... un succès immense ! C'est même ce succès qui m'a perdu.

— Comment cela ?

— Eh oui ! Monsieur... car, après avoir joué le rôle plus de trente fois à Paris, j'ai dû le jouer partout en province. Mauvaise chose ! très mauvaise chose ! Quand vous avez été trop gâté en province, vous y restez, et, pendant ce temps-là, on vous prend votre place autre part. Et puis les années se passent, on se marie... C'est ce que j'ai fait.

Ici la voix de Roseval s'altéra. Il reprit sur un ton qu'il voulait rendre gouailleur :

— Un mariage d'amour, Monsieur ! croiriez-vous cela ?

— Pourquoi pas ! dis-je. Les comédiens font tant de conquêtes !

— Celle-là était facile, en effet ! reprit-il mélancoliquement. La fille d'un de mes vieux camarades..., une orpheline qui n'avait ni sou ni maille... Je l'ai presque élevée, je l'ai nourrie, je l'ai vêtue, je lui ai appris tout ce que je savais, plus que je ne savais — si bien qu'un jour, je lui ai demandé si elle voulait être ma femme... Hélas !

— Elle est morte ?

Le vieux régisseur me regarda fixement :

— Non, Monsieur, elle m'a quitté.

Sur ce mot, il saisit une feuille de tôle posée contre le décor et fit vibrer à plusieurs reprises... C'était l'orage annoncé.

— Hein? dit-il, en remettant la feuille de tôle à sa place, voilà ce qu'on peut appeler un tonnerre «en situation ». Juste au moment où je vous raconte mes malheurs conjugaux ! Vous représentez-vous la foudre tombant sur ma tête, Mme Roseval disparaissant un beau soir avec l'un de nos plus fidèles amateurs,

et moi me retrouvant le lendemain matin avec trois enfants sur les bras ?...

Il s'approcha d'un bâti en bois supportant l'axe d'un cylindre par-dessus lequel se trouvait tendu un morceau de soie.

— Au vent, maintenant ! dit-il.

Et, faisant tourner une manivelle, il produisit par le frôlement de la soie contre la surface du cylindre un bruit simulant le sifflement du vent.

— Que vous dirai-je ? reprit-il. J'en devins malade et, lorsque je sortis de l'hôpital trois mois après, j'avais perdu pas mal de cheveux... Vous me répondrez que nous portons des perruques, nous autres ! Mais, voyez-vous, il vaut encore mieux être doué de ses avantages naturels. Quand on les as perdus, on n'est plus bon à grand'chose.

Il avait saisi un plumeau de paillon.

— Si ce n'est à faire la pluie... Ceci vous représente la pluie, dit-il en agitant les feuilles de métal, tandis qu'un machiniste enflammait du lycopode. Tonnerre, pluie, vent, éclairs... vous voyez que l'orage est complet !

Il reprit d'un ton jovial :

— C'est ainsi que j'en suis arrivé à personnifier les éléments dans la coulisse, après avoir incarné, tout comme Floriac, des types de séducteur. Mais il faut bien vivre, Monsieur, et, quand on est resté plusieurs mois à attendre des engagements qui ne se présentent plus, on s'estime encore heureux d'être malmené par tout le monde moyennant 150 francs par mois !

Et, faisant vibrer sa feuille de tôle :

— Allons ! encore un petit peu de tonnerre pour finir ! Ça fera plaisir au public et à ma femme !

Cette gaieté factice me navra.

— Votre femme est peut-être encore plus à plaindre que vous, lui dis-je.

— Moralement, c'est possible ! Mais, matériellement, elle aurait de jolis points à me rendre. On gagne de l'argent dans l'opérette !

— Elle est au théâtre ?

— A l'étranger... oui ! Mais vous avez dû la voir à Paris, il y a quelque temps... Oh ! pas sous mon nom ! Elle en rougirait trop, de ce nom... bien qu'elle en ait profité ! — car si elle a du talent, et elle en a, à qui le doit-elle ? Au père Roseval, Monsieur,

au père Roseval, qui a été son seul professeur, et un bon professeur, je vous prie de le croire.

— Je ne doute pas...

— Si !.. J'ai bien vu votre air tout à l'heure quand je vous ai parlé de Rachel... n'empêche que, sans moi, ma femme n'aurait peut-être pas tant de succès ! On vante sa diction, on a raison. Mais qui est-ce qui la lui a donnée, cette diction ? C'est le père Roseval ! Monsieur, c'est le père Roseval !

Le vieux régisseur tremblait.

— Voyons ! lui dis-je, calmez-vous ! Votre femme reviendra peut-être un jour.

Il se mit à rire.

— Elle avait une belle occasion de revenir quand notre fille est tombée malade. Je lui ai écrit alors, pensant que mon devoir était de la prévenir...

— Eh bien ?

— Eh bien, elle m'a envoyé cinq cents francs !... Je les lui ai renvoyés, naturellement. J'ai préféré soigner mon enfant moi-même, comme je le pouvais, avec mes propres ressources... Et j'ai eu raison, puisque je l'ai sauvée... Oh ! oui ! pauvre petite... je l'ai sauvée !

L'émotion du pauvre homme me gagnait ; je voulus lui prendre la main ; mais il ne m'en laissa pas le temps, et, apostrophant quatre ou cinq comparses qui venaient à nous :

— Ah ! fit-il gaiement, voilà le peuple ! Attention, mes enfants .. De l'allégresse, là ! Chauffons la sortie... Vous y êtes ? Une, deux, trois...

Et il cria à tue-tête :

— Vive monsieur le comte ! Vive madame la comtesse !

Ces vivats répétés marquaient la fin de l'acte.

Aussitôt un grand mouvement se fit sur le théâtre, les acteurs se portèrent en masse vers l'entrée du foyer, les machinistes se précipitèrent sur les décors, et, ne sachant plus où j'en étais, je restais à la même place, embarrassé, troublé... lorsque Roseval, se tournant vers moi, me dit doucement :

— Venez, Monsieur, je vais vous rendre votre manuscrit.

Abraham Dreyfus.

LE LOUIS D'OR

CONTE DE NOËL

Lorsque Lucien de Hem eut vu son dernier billet de cent francs agrippé par le râteau du banquier, et qu'il se fut levé de la table de roulette, où il venait de perdre les débris de sa petite fortune, réunis par lui pour cette suprême bataille, il éprouva comme un vertige et crut qu'il allait tomber.

La tête troublée, les jambes molles, il alla se jeter sur la large banquette de cuir qui faisait le tour de la table de jeu. Pendant quelques minutes, il regarda vaguement le tripot clandestin dans lequel il avait gâché les plus belles années de sa jeunesse, reconnut les têtes ravagées des joueurs, crûment éclairées par les trois grands abat-jour, écouta le léger frottement de l'or sur le tapis, songea qu'il était ruiné, perdu, se rappela qu'il avait chez lui, dans un tiroir de commode, les pistolets d'ordonnance dont son père, le général de Hem, alors simple capitaine, s'était si bien servi à l'attaque de Zaatcha; puis, brisé de fatigue, il s'endormit d'un sommeil profond.

Quand il se réveilla, la bouche pâteuse, il constata, par un regard jeté à la pendule, qu'il avait dormi une demi-heure à peine, et il éprouva un impérieux besoin de respirer l'air de la nuit. Les aiguilles marquaient sur le cadran minuit moins le quart. Tout en se levant et en s'étirant les bras, Lucien se souvint alors qu'on était à la veille de Noël et, par un jeu ironique de la mémoire, il se revit soudain tout petit enfant et mettant, avant de se coucher, ses souliers dans la cheminée.

En ce moment, le vieux Dronski, — un pilier de tripot, le Polonais classique, portant le caban râpé, tout armé de soutaches

et d'olives — s'approcha de Lucien et marmotta quelques mots dans sa sale barbiche grise.

Prêtez-moi donc une pièce de cinq francs, monsieur. Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours, le « dix-sept » n'est pas sorti... Moquez-vous de moi, si vous voulez ; mais je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au coup de minuit, le numéro sortira.

Lucien de Hem haussa les épaules; il n'avait même plus dans sa poche de quoi acquitter cet impôt, que les habitués de l'endroit appelaient « les cent sous du Polonais. » Il passa dans l'antichambre, mit son chapeau et sa pelisse, et descendit l'escalier avec l'agilité des gens qui ont la fièvre.

Depuis quatre heures que Lucien était enfermé dans le tripot, la neige avait tombé abondamment, et la rue — une rue du centre de Paris, assez étroite et bâtie de hautes maisons — était toute blanche. Dans le ciel calme, d'un bleu noir, de froides étoiles scintillaient.

Le joueur décavé frissonna sous ses fourrures et se mit à marcher, roulant toujours dans son esprit des pensées de désespoir et songeant plus que jamais à la boîte de pistolets qui l'attendait dans le tiroir de sa commode; mais, après avoir fait quelques pas, il s'arrêta brusquement devant un navrant spectacle.

Sur un banc de pierre placé, selon l'usage d'autrefois, près de la porte monumentale d'un hôtel, une petite fille de six ou sept ans, à peine vêtue d'une robe noire en loques, était assise dans la neige. Elle s'était endormie là, malgré le froid cruel, dans une attitude effrayante de fatigue et d'accablement, et sa pauvre petite tête et son épaule mignonne étaient comme écroulées dans un angle de la muraille et reposaient sur la pierre glacée. Une des savates dont l'enfant était chaussée s'était détachée de son pied, qui pendait et gisait lugubrement devant elle.

D'un geste machinal, Lucien de Hem porta la main à son gousset; mais il se souvint qu'un instant auparavant, il n'y avait pas trouvé une pièce de vingt sous oubliée, et qu'il n'avait pas pu donner de pourboire au garçon du cercle. Cependant, poussé par un instinctif sentiment de pitié, il s'approcha de la petite fille, et il allait peut-être l'emporter dans ses bras et lui donner asile pour la nuit, lorsque, dans la savate tombée sur la neige, il vit quelque chose de brillant.

Il se pencha. C'était un louis d'or.

Une personne charitable, une femme sans doute, avait passé par là, avait vu, dans cette nuit de Noël, cette chaussure devant cette enfant endormie, et, se rappelant la touchante légende, elle avait mis là, d'une main discrète, une magnifique aumône, pour que la petite abandonnée crût encore aux cadeaux faits par l'Enfant Jésus, et conservât, malgré son malheur, quelque confiance et quelque espoir dans la bonté de la Providence.

Un louis ! c'étaient plusieurs jours de repos et de richesse pour la mendiante; et Lucien était sur le point de l'éveiller pour lui dire cela, quand il entendit, près de son oreille, comme dans une hallucination, une voix, la voix du Polonais, avec son accent traînant et gras, — qui murmurait tout bas ces mots :

« Voilà deux jours que je n'ai pas bougé du cercle, et depuis deux jours, le dix-sept n'est pas sorti... Je donnerais mon poing à couper que tout à l'heure, au coup de minuit, le numéro sortira. »

Alors ce jeune homme de vingt-trois ans, qui descendait d'une race d'honnêtes gens, qui portait un superbe nom militaire et qui n'avait jamais failli à l'honneur, conçut une épouvantable pensée; il fut pris d'un désir fou, hystérique, monstrueux. D'un regard, il s'assura qu'il était bien seul dans la rue déserte, et, pliant le genou, avançant avec précaution sa main frémissante, il vola le louis d'or dans la savate tombée ! Puis, courant de toutes ses forces, il revint à la maison de jeu, grimpa l'escalier en quelques enjambées, poussa d'un coup de poing la porte rembourrée de la salle maudite, y pénétra au moment précis où la pendule sonnait le premier coup de minuit, posa la pièce d'or sur le tapis vert et cria :

« En plein sur le dix-sept! »

Le « dix-sept » gagna.

D'un revers de main, Lucien poussa les trente-six louis sur la rouge.

La rouge gagna.

Il laissa les soixante-douze louis sur la même couleur. La rouge sortit de nouveau.

Il fit encore le paroli deux fois, trois fois, toujours avec le même bonheur. Il avait maintenant devant lui un tas d'or et de billets, et il se mit à poudrer le tapis frénétiquement. La douzaine, la colonne, le numéro, toutes les combinaisons lui réussissaient. C'était une chance inouïe, surnaturelle. On eût

dit que la petite bille d'ivoire, sautillant dans les cases de la roulette, était magnétisée, fascinée par le regard de ce joueur et lui obéissait. Il avait rattrapé, en une dizaine de coups, les quelques misérables billets de mille francs, sa dernière ressource, qu'il avait perdus au commencement de la soirée. A présent, pontant des deux ou trois cents louis à la fois, et servi par sa veine fantastique, il allait bientôt regagner, et au delà, le capital héréditaire qu'il avait gaspillé en si peu d'années, reconstituer sa fortune. Dans son empressement à se mettre au jeu, il n'avait pas quitté sa lourde pelisse ; déjà il en avait gonflé les grandes poches de liasses de banknotes et de rouleaux de pièces d'or ; et, ne sachant plus où entasser son gain, il bourrait maintenant de papier les poches intérieures et extérieures de sa redingote, les goussets de son gilet et de son pantalon, son porte-cigares, son mouchoir, tout ce qui pouvait servir de récipient. Et il jouait toujours, et il gagnait toujours comme un furieux, comme un homme ivre ! et il jetait ses poignées de louis sur le tableau, au hasard, avec un geste de certitude et de dédain !

Seulement, il avait comme un fer rouge dans le cœur, et il ne pensait qu'à la petite mendiante endormie dans la neige, à l'enfant qu'il avait volée.

Elle est encore à la même place ! Certainement, elle doit y être encore !... Tout à l'heure... oui, quand une heure sonnera... je me le jure !... je sortirai d'ici... j'irai la prendre, toute endormie, dans mes bras, je l'emporterai chez moi, je la coucherai sur mon lit... Et je l'élèverai, je la doterai, je l'aimerai comme ma fille, et j'aurai soin d'elle toujours, toujours !

Mais la pendule sonna une heure, et le quart, et la demie, et les trois quarts... et Lucien était toujours assis à la table infernale.

Enfin, une minute avant deux heures, le chef de partie se leva brusquement et dit à voix haute :

— La banque a sauté, messieurs... Assez pour aujourd'hui.

D'un bond, Lucien fut debout. Écartant avec brutalité les joueurs qui l'entouraient et le regardaient avec une envieuse admiration, il partit vivement, dégringola les étages et courut jusqu'au banc de pierre. De loin, à la lueur d'un bec de gaz, il aperçut la petite fille.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il. Elle est encore là.

Il s'approcha d'elle, lui saisit la main :

— Oh ! qu'elle a froid ! Pauvre petite !

Il la prit sous les bras, la souleva pour l'emporter. La tête de l'enfant retomba en arrière sans qu'elle s'éveillât :

— Comme on dort à cet âge-là !

Il la serra contre sa poitrine pour la réchauffer, et, pris d'une vague inquiétude, il voulut, afin de la tirer de ce lourd sommeil, la baiser sur les yeux, comme il faisait naguère à sa maîtresse la plus chérie.

Mais alors il s'aperçut avec terreur que les paupières de l'enfant étaient entr'ouvertes et laissaient voir à demi des prunelles vitreuses, éteintes, immobiles. Le cerveau traversé d'un horrible soupçon, Lucien mit sa bouche tout près de la bouche de la petite fille; aucun souffle n'en sortit.

Pendant qu'avec le louis d'or qu'il avait volé à cette mendiante, Lucien gagnait au jeu une fortune, l'enfant sans asile était morte, morte de froid !

Étreint à la gorge par la plus effroyable des angoisses, Lucien voulut pousser un cri... et dans l'effort qu'il fit, il se réveilla de son cauchemar sur la banquette du cercle, où il s'était endormi un peu avant minuit et où le garçon du tripot, s'en allant le dernier vers cinq heures, l'avait laissé tranquille, par bonté d'âme pour le décavé.

Une brumeuse aurore de décembre faisait pâlir les vitres des croisées. Lucien sortit, mit sa montre en gage, prit un bain, déjeuna et alla au bureau de recrutement signer un engagement volontaire au 1er régiment de chasseurs d'Afrique.

Aujourd'hui, Lucien de Hem est lieutenant ; il n'a que sa solde pour vivre, mais il s'en tire, étant un officier très rangé et ne touchant jamais une carte. Il paraît même qu'il trouve encore moyen de faire des économies ; car l'autre jour, à Alger, un de ses camarades, qui le suivait à quelques pas de distance dans une rue montueuse de la Kasba, le vit faire l'aumône à une petite Espagnole endormie sous une porte, et eut l'indiscrétion de regarder ce que Lucien avait donné à la pauvresse. Le curieux fut très surpris de la générosité du pauvre lieutenant.

Lucien de Hem avait mis un louis d'or dans la main de la petite fille.

François Coppée,

de l'Académie Française.

REGRET

M. Saval, qu'on appelle dans Mantes « le père Saval », vient de se lever. Il pleut. C'est un triste jour d'automne; les feuilles tombent. Elles tombent lentement dans la pluie, comme une autre pluie plus épaisse et plus lente. M. Saval n'est pas gai. Il va de sa cheminée à sa fenêtre et de sa fenêtre à sa cheminée. La vie a des jours sombres. Elle n'aura plus que des jours sombres pour lui maintenant, car il a soixante-deux ans ! Il est seul, vieux garçon, sans personne autour de lui. Comme c'est triste de mourir ainsi, tout seul, sans une affection dévouée !

Il songe à son existence si nue, si vide. Il se rappelle, dans l'ancien passé, dans le passé de son enfance, la maison, la maison avec les parents ; puis le collège, les sorties, le temps de son droit à Paris. Puis la maladie du père, sa mort.

Il est revenu habiter avec sa mère. Ils ont vécu tous les deux, le jeune homme et la vieille femme, paisiblement, sans rien désirer de plus. Elle est morte aussi. Que c'est triste, la vie !

Il est resté seul. Et maintenant il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra, lui, et ce sera fini. Il n'y aura plus de M. Paul Saval sur la terre. Quelle affreuse chose! D'autres gens vivront, s'aimeront, riront. Oui, on s'amusera et il n'existera plus, lui ! Est-ce étrange qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux sous cette éternelle certitude de la mort. Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit après le jour.

Si encore sa vie avait été remplie ! S'il avait fait quelque chose; s'il avait eu des aventures, de grands plaisirs, des succès,

des satisfactions de toute sorte. Mais non, rien. Il n'avait rien fait, jamais rien que se lever, manger, aux mêmes heures, et se coucher. Et il était arrivé comme cela à l'âge de soixante-deux ans. Il ne s'était même pas marié, comme les autres hommes. Pourquoi ? Oui, pourquoi ne s'était-il pas marié ? Il l'aurait pu, car il possédait quelque fortune. Est-ce l'occasion qui lui avait manqué ? Peut-être ! Mais on les fait naître, ces occasions ! Il était nonchalant, voilà. La nonchalance avait été son grand mal, son défaut, son vice. Combien de gens ratent leur vie par nonchalance. Il est si difficile à certaines natures de se lever, de remuer, de faire des démarches, de parler, d'étudier des questions.

Il n'avait même pas été aimé. Aucune femme n'avait dormi sur sa poitrine dans un complet abandon d'amour. Il ne connaissait pas les angoisses délicieuses de l'attente, le divin frisson de la main pressée, l'extase de la passion triomphante.

Quel bonheur surhumain devait vous inonder le cœur quand les lèvres se rencontrent pour la première fois, quand l'étreinte de quatre bras fait un seul être, un être souverainement heureux, de deux êtres affolés l'un par l'autre.

M. Saval s'était assis, les pieds au feu, en robe de chambre.

Certes, sa vie était ratée, tout à fait ratée. Pourtant il avait aimé, lui. Il avait aimé secrètement, douloureusement et nonchalamment, comme il faisait tout. Oui, il avait aimé sa vieille amie Mme Sandres, la femme de son vieux camarade Sandres. Ah ! s'il l'avait connue jeune fille ! Mais il l'avait rencontrée trop tard ; elle était déjà mariée. Certes, il l'aurait demandée, celle-là ! Comme il l'avait aimée pourtant, sans répit, depuis le premier jour !

Il se rappelait son émotion toutes les fois qu'il la revoyait, ses tristesses en la quittant, les nuits où il ne pouvait pas s'endormir parce qu'il pensait à elle.

Le matin, il se réveillait toujours un peu moins amoureux que le soir. Pourquoi ?

Comme elle était jolie, autrefois, et mignonne, blonde, frisée, rieuse ! Sandres n'était pas l'homme qu'il lui aurait fallu. Maintenant, elle avait cinquante-huit ans. Elle semblait heureuse. Ah ! si elle l'avait aimé, celle-là, jadis ; si elle l'avait aimé ! Et pourquoi ne l'aurait-elle pas aimé, lui, Saval, puisqu'il l'aimait bien, elle, Mme Sandres ?

Si seulement elle avait deviné quelque chose... N'avait-elle

rien deviné, n'avait-elle rien vu, rien compris jamais? Alors qu'aurait-elle pensé? S'il avait parlé, qu'aurait-elle répondu?

Et Saval se demandait mille autres choses. Il revivait sa vie, cherchait à ressaisir une foule de détails.

Il se rappelait toutes les longues soirées d'écarté chez Sandres, quand sa femme était jeune et si charmante.

Il se rappelait des choses qu'elle lui avait dites, des intonations qu'elle avait autrefois, des petits sourires muets qui signifiaient tant de pensées.

Il se rappelait leurs promenades, à trois, le long de la Seine, leurs déjeuners sur l'herbe, le dimanche, car Sandres était employé à la sous-préfecture. Et soudain le souvenir net lui revint d'un après-midi passé avec elle dans un petit bois le long de la rivière.

Ils étaient partis le matin, emportant leurs provisions dans des paquets. C'était par une vive journée de printemps, une de ces journées qui grisent. Tout sent bon, tout semble heureux. Les oiseaux ont des cris plus gais et des coups d'ailes plus rapides. On avait mangé sur l'herbe, sous des saules, tout près de l'eau engourdie par le soleil. L'air était tiède, plein d'odeurs de sève; on le buvait avec délices. Qu'il faisait bon, ce jour-là!

Après le déjeuner, Sandres s'était endormi sur le dos : « Le meilleur somme de sa vie », disait-il en se réveillant.

Mme Sandres avait pris le bras de Saval, et ils étaient partis tous les deux le long de la rive.

Elle s'appuyait sur lui. Elle riait, elle disait : « Je suis grise, mon ami, tout à fait grise. » Il la regardait, frémissant jusqu'au cœur, se sentant pâlir, redoutant que ses yeux ne fussent trop hardis, qu'un tremblement de sa main ne révélât son secret.

Elle s'était fait une couronne avec de grandes herbes et des lis d'eau, et lui avait demandé : « M'aimez-vous, comme ça? »

Comme il ne répondait rien, — car il n'avait rien trouvé à répondre, il serait plutôt tombé à genoux, — elle s'était mise à rire, d'un rire mécontent, en lui jetant par la figure : « Gros bête, va! On parle, au moins! »

Il avait failli pleurer sans trouver encore un seul mot.

Tout cela lui revenait maintenant, précis comme au premier jour. Pourquoi lui avait-elle dit cela : « Gros bête, va! On parle, au moins! »

Et il se rappela comme elle s'appuyait tendrement sur lui. En

passant sous un arbre penché, il avait senti son oreille, à elle, contre sa joue, à lui, et il s'était reculé brusquement, dans la crainte qu'elle ne crût volontaire ce contact.

Quand il avait dit : « Ne serait-il pas temps de revenir ? » elle lui avait lancé un regard singulier. Certes, elle l'avait regardé d'une curieuse façon. Il n'y avait pas songé, alors ; et voilà qu'il s'en souvenait maintenant.

— Comme vous voudrez, mon ami. Si vous êtes fatigué, retournons.

Et il avait répondu :

— Ce n'est pas que je sois fatigué ; mais Sandres est peut-être réveillé maintenant.

Et elle avait dit, en haussant les épaules :

— Si vous craignez que mon mari soit réveillé, c'est autre chose ; retournons !

En revenant, elle demeura silencieuse ; et elle ne s'appuyait plus sur son bras. Pourquoi ?

Ce « pourquoi » là, il ne se l'était point encore posé. Maintenant il lui semblait apercevoir quelque chose qu'il n'avait jamais compris.

Est-ce que ?...

M. Saval se sentit rougir, et il se leva bouleversé comme si, de trente ans plus jeune, il avait entendu Mme Sandres lui dire : « Je vous aime ! »

Était-ce possible ? Ce soupçon qui venait de lui entrer dans l'âme le torturait ! Était-ce possible qu'il n'eût pas vu, pas deviné ?

Oh ! si cela était vrai, s'il avait passé contre ce bonheur sans le saisir !

Il se dit : « Je veux savoir. Je ne peux rester dans ce doute. Je veux savoir ! »

Et il s'habilla vite, se vêtant à la hâte. Il pensait : « J'ai soixante-deux ans, elle en a cinquante-huit ; je peux bien lui demander cela.

Et il sortit.

La maison de Sandres se trouvait de l'autre côté de la rue, presque en face de la sienne. Il s'y rendit. La petite servante vint ouvrir au coup de marteau.

Elle fut étonnée de le voir si tôt :

— Vous déjà, monsieur Saval ; est-il arrivé quelque accident ?

Saval répondit :

— Non, ma fille, mais va dire à ta maîtresse que je voudrais lui parler tout de suite.

— C'est que madame fait sa provision de confitures de poires pour l'hiver; et elle est dans son fourneau, et pas habillée, vous comprenez.

— Oui, mais dis-lui que c'est pour une chose très importante.

La petite bonne s'en alla, et Saval se mit à marcher dans le salon, à grands pas nerveux. Il ne se sentait pas embarrassé cependant. Oh ! il allait lui demander cela comme il lui aurait demandé une recette de cuisine. C'est qu'il avait soixante-deux ans !

La porte s'ouvrit : elle parut. C'était maintenant une grosse femme large et ronde, aux joues pleines, au rire sonore. Elle marchait les mains loin du corps et les manches relevées sur ses bras nus, poissés de jus sucré. Elle demanda, inquiète :

— Qu'est-ce que vous avez, mon ami; vous n'êtes pas malade ?

Il reprit :

— Non, ma chère amie, mais je veux vous demander une chose qui a pour moi beaucoup d'importance, et qui me torture le cœur. Me promettez-vous de me répondre franchement ?

Elle sourit.

— Je suis toujours franche. Dites.

— Voilà. Je vous ai aimée du jour où je vous ai vue. Vous en étiez-vous doutée ?

Elle répondit en riant, avec quelque chose de l'intonation d'autrefois :

— Gros bête, va ! Je l'ai bien vu du premier jour !

Saval se mit à trembler ; il balbutia :

— Vous le saviez ?... Alors...

Et il se tut.

Elle demanda :

— Alors ?... Quoi !

Il reprit :

— Alors... que pensiez-vous ?... que... que... Qu'auriez-vous répondu ?

Elle rit plus fort. Les gouttes de sirop lui coulaient au bout des doigts et tombaient sur le parquet.

— Moi ?... Mais vous ne m'avez rien demandé. Ce n'était pas à moi de vous faire une déclaration !

Alors il fit un pas vers elle :

— Dites-moi... dites-moi... Vous rappelez-vous ce jour où Sandres s'est endormi sur l'herbe après déjeuner... où nous avons été ensemble, jusqu'au tournant, là-bas...

Il attendit. Elle avait cessé de rire et le regardait dans les yeux :

— Mais certainement, je me le rappelle.

Il reprit en frissonnant :

— Eh bien... ce jour-là... si j'avais été... si j'avais été... entreprenant... qu'est-ce que vous auriez fait ?

Elle se remit à sourire en femme heureuse qui ne regrette rien, et elle répondit franchement, d'une voix claire où pointait une ironie :

— J'aurais cédé, mon ami.

Puis elle tourna sur ses talons et s'enfuit vers ses confitures.

Saval ressortit dans la rue, atterré comme après un désastre. Il filait à grands pas sous la pluie, droit devant lui, descendant vers la rivière, sans songer où il allait. Quand il arriva sur la berge, il tourna à droite et la suivit. Il marcha longtemps, comme poussé par un instinct. Ses vêtements ruisselaient d'eau, son chapeau déformé, mou comme une loque, dégouttait à la façon d'un toit. Il allait toujours, toujours devant lui. Et il se trouva sur la place où ils avaient déjeuné au jour lointain dont le souvenir lui torturait le cœur.

Alors il s'assit sous les arbres dénudés, et il pleura.

Guy de Maupassant.

NOËL EN FORÊT

Cette année-là, il avait fait, la veille de Noël, un froid noir pendant toute la journée, et le village semblait comme engourdi. Les maisons étaient hermétiquement closes, et closes aussi les étables où le bétail ruminait sourdement. De loin en loin, dans la rue déserte, des claquements de sabots résonnaient sur la terre durcie, puis une porte ouverte se refermait en hâte et tout rentrait dans le silence. A voir au-dessus de chaque toit les cheminées fumer abondamment dans l'air gris, on devinait que la population entière demeurait blottie autour de l'âtre *clairant*, où la ménagère préparait les grillades du réveillon. Les grègues au feu, le dos arrondi, la mine épanouie par la perspective de la fête du lendemain et l'avant-goût des boudins gras et juteux, les paysans faisaient la nique au vent du nord qui balayait la route, au givre qui saupoudrait les ramures de la forêt voisine et à la gelée qui vitrifiait les ruisseaux et la rivière. — Imitant cet exemple, l'ami Tristan et moi, nous avions passé, dans la vieille maison de l'Abbatiale, toute notre journée au coin du feu, à fumer des pipes et à lire des vers. Pourtant, à la tombée du jour, fatigués de notre reclusion, nous nous décidâmes à mettre le nez dehors.

— Les bois doivent être curieux par ce givre, dis-je à Tristan; j'ai un renseignement à demander aux sabotiers du Courroy, et, si tu veux, nous ferons un tour en forêt avant le souper...

L'instant d'après, guêtrés jusqu'aux genoux, bien emmitouflés dans nos pelisses et ayant rallumé nos pipes, nous nous enfoncions sous la futaie.

Nous cheminions allégrement sur le sol gelé et raboteux de la tranchée sillonnée de profondes ornières glacées. A droite et à

gauche, les taillis étalaient de mystérieuses et confuses blancheurs. Le vent de bise, survenant après une nuit humide, avait métamorphosé les bruines et les vapeurs qui humectaient les branches en un fouillis de neigeuses dentelles. Dans le demi-jour crépusculaire nous distinguions encore les aiguilles diamantées des genévriers, les houppes poudrées à frimas des clématites, les cristallisations bleuâtres des fines retombées des hêtres et les filigranes d'argent des noisetiers. Dans toutes ces ramures givreuses, il y avait de sourds craquements et, par intervalles, des envolées d'impalpables poussières blanches qui venaient mouiller nos joues en s'y fondant.

Comme nous marchions d'un bon pas, au bout d'une heure, nous aperçûmes, à travers les fûts sveltes de la hêtraie d'Amorey, les lueurs rouges et dansantes du campement des sabotiers, établi au revers de la futaie, au-dessus d'une source qui descendait vers la combe de Santenoge. L'installation consistait en une spacieuse hutte conique, aux revêtements de terre, et en une loge aux parois de planches soigneusement calfeutrées de mousse. La hutte servait de dortoir et de cuisine ; la loge hébergeait les outils, les sabots confectionnés, et en outre deux ânes employés au transport de la marchandise. Les sabotiers — maîtres, compagnons et enfants — étaient assis sur des billes de hêtre autour du feu allumé devant le seuil de la hutte, et leurs mouvantes silhouettes se profilaient énergiquement en noir sur la rougeur du foyer. — Suspendue à trois pieux unis en faisceau, une marmite bouillait sur la braise, laissant échapper avec des jets de vapeur une appétissante odeur de civet de lièvre.

Le maître, un petit homme guilleret, nerveux et poilu, nous accueillit avec sa bonne humeur ordinaire :

— Asseyez-vous et chauffez-vous un *m'chot* (un peu), nous dit-il ; vous nous voyez en train d'apprêter notre souper du réveillon... J'ai en idée que nous ne dormirons pas trop c'te nuit, car la bourgeoise est en mal d'enfant. Je lui ai dressé un lit dans la loge, où elle sera plus à l'aise et au chaud, à cause du voisinage de nos bêtes. Mon aîné est allé à Santenoge querir la *bonne femme* (la sage-femme) ; ça presse... ; ma cadette ne fait qu'aller et venir de la hutte à la loge, et il y aura du nouveau c'te nuit pour sûr...

Nous étions à peine assis près du feu depuis cinq minutes, que de légers flocons de neige commencèrent à tourbillonner dans

l'air; puis cela s'épaissit insensiblement, et, en moins d'un quart d'heure, cela tomba si dru, qu'on fut obligé d'abriter le foyer sous une claie recouverte de sacs de grosse toile.

— *Ma fine !* messieurs, reprit le maître sabotier, vous ne pouvez pas rentrer chez vous par cette méchante neige-là !... Vous allez être forcés de réveillonner avec nous et de goûter de notre fricot !...

Le temps, en effet, n'était pas engageant, et nous acceptâmes l'invitation. D'ailleurs, l'aventure nous semblait amusante, et ce réveillon en plein bois n'était pas pour nous déplaire. Une heure après, nous étions attablés dans la hutte, aux lueurs d'un maigre lumignon, et nous dévorions d'un bon appétit le civet de lièvre, en l'arrosant d'une piquette qui nous raclait un tantinet le gosier. La neige tombait de plus en plus serrée, épandant sur la forêt de blanches jonchées qui assoupissaient tous les bruits à l'entour. De temps en temps, le sabotier se rendait à la loge, puis revenait inquiet, tendant l'oreille et impatient de voir arriver la sage-femme. — Tout à coup, du fond de la combe, montèrent doucement des tintements de cloche, assourdis par la neige; dans une direction opposée, une seconde sonnerie répondit à la première, puis une troisième, et bientôt, de tous côtés, par-dessus les bois, s'envolèrent de confus carillons de Noël.

Tout en mastiquant et en buvant à la régalade, les compagnons s'évertuaient à reconnaître la provenance de chaque sonnerie, d'après l'ampleur ou la ténuité des sons.

— Ça, disait l'un, ce sont les cloches de Vivey; elles ne font quasiment pas plus de bruit que les sonnailles de nos baudets.

— Ah! voici le bourdon d'Auberive !...

— Oui, et cette volée là-bas qui ressemble à un ronronnement de hanneton, c'est le carillon de Grancey...

Tristan et moi, pendant cette discussion, nous subissions l'action combinée de la chaleur du brasier et du travail de la digestion. Nos yeux papillotaient, et nous finîmes par nous endormir sur les lits de mousse de la hutte, aux sons berceurs de toutes ces cloches de Noël.

Un cri perçant et une rumeur de voix joyeuses nous réveillèrent en sursaut, et nous nous frottâmes les yeux.

La neige avait cessé, la nuit commençait à pâlir, et, à travers la baie de la hutte, nous distinguions au-dessus des branches floconneuses un ciel plus clair où tremblotait une dernière étoile.

— C'est un garçon ! s'exclamait le maître sabotier. Messieurs, si vous voulez venir voir le *gachenet*, ça me fera plaisir et ça lui portera chance !

Nous le suivîmes à travers la neige craquante jusqu'à la loge, qu'éclairait une lampe fumeuse. Sur son lit de lattes et de mousses, parmi les couvertures de laine, l'accouchée, épuisée du travail de l'enfantement, renversait sa tête pâle, encadrée dans un foisonnement d'épaisse chevelure rousse. La *bonne femme*, aidée de la sœur cadette, était en train d'arranger le marmot, qui vagissait faiblement. Les deux ânes, ébaubis de ce remue-ménage, tournaient bienveillamment leur tête grise vers le lit, secouaient leurs longues oreilles, ouvraient tout grands leurs yeux intelligents et envoyaient par leurs naseaux une haleine chaude qui se changeait incontinent en buée. Au chevet, un berger, ami du fils aîné, s'était agenouillé et montrait à l'accouchée une chèvre blanche et noire, accompagnée de son chevreau :

— Je vous ai amené notre *gaille*, mame Fleuriot, disait-il avec son traînant accent langrois ; elle servira de nourrice au *gachenet*, en attendant que vous sachiez si vous avez assez de lait.

La chèvre bêlait, l'enfant vagissait, les ânes reniflaient bruyamment. Tout cet ensemble avait je ne sais quoi de primitif et de biblique qui vous prenait doucement le cœur. — Et au dehors, dans la clarté lilas du jour naissant, tandis qu'au loin une cloche matineuse égrenait déjà sa sonnerie argentine, l'un des jeunes apprentis, dansant sur la neige pour se dégourdir, répétait à tue-tête ce fragment d'un vieux noël qu'il accommodait à la circonstance :

Il est né, le petit enfant,
Sonnez, hautbois, résonnez musettes !
Il est né, le petit enfant,
Chantons tous son avènement !

André Theuriet.

GIL BRALTAR[1]

I

Ils étaient là de sept à huit cents, à tout le moins. De taille moyenne, mais robustes, agiles, souples, faits pour les bonds prodigieux, ils gambadaient sous les dernières clartés du soleil qui se couchait au delà des montagnes échelonnées vers l'ouest de la rade. Le disque rougeâtre disparut bientôt, et l'obscurité commença à se faire au milieu de ce bassin encadré des sierras lointaines de Sanorra, de Ronda et du pays désolé del Cuervo.

Soudain, toute la troupe s'immobilisa. Son chef venait d'apparaître sur ce dos d'âne maigre, qui forme la crête du mont. Du poste de soldats, perché à l'extrême sommité de l'énorme roc, on ne pouvait rien voir de ce qui se passait sous les arbres.

« Sriss!... Sriss ! » fit entendre le chef, dont les lèvres, ramassées en cul de poule, donnèrent à ce sifflement une intensité extraordinaire.

« Sriss!... Sriss! » répéta cette troupe étrange avec un ensemble parfait.

Un être singulier, ce chef, de haute stature, vêtu d'une peau de singe, poil en dehors, la tête embroussaillée d'une chevelure inculte, la face hérissée d'une barbe courte, les pieds nus, durs en dessous comme un sabot de cheval.

Il leva le bras droit et le tendit vers la croupe inférieure de la montagne. Tous aussitôt de répéter ce geste avec une précision militaire, il est plus juste de dire mécanique, — véritables marion-

( )Extrait du *Chemin de France*. — J. Hetzel et Cie, éditeurs.

nettes mues par le même ressort. Il abaissa son bras. Ils abaissèrent leurs bras. Il se courba vers le sol. Ils se courbèrent dans la même attitude. Il ramassa un solide bâton qu'il brandit. Ils brandirent leurs bâtons et exécutèrent un moulinet pareil au sien, — ce moulinet que les bâtonnistes appellent « la rose couverte ».

Puis, le chef se retourna, se glissa entre les herbes, rampa sous les arbres. La troupe le suivit en rampant.

En moins de dix minutes, les sentiers du mont, ravinés par les pluies, furent dévalés, sans que le heurt d'un caillou eût décelé la présence de cette masse en marche.

Un quart d'heure après, le chef s'arrêta. Tous s'arrêtèrent comme s'ils eussent été figés sur place.

A deux cents mètres au-dessous, apparaissait la ville, couchée le long de la sombre rade. De nombreuses lumières étoilaient le groupe confus des môles, des maisons, des villas, des casernes. Au delà, les fanaux des navires de guerre, les feux des bâtiments de commerce et des pontons, mouillés au large, se réverbéraient à la surface des eaux calmes. Plus loin, à l'extrémité de la Pointe d'Europe, le phare projetait son faisceau lumineux sur le détroit.

En ce moment éclata un coup de canon, le *First gun fire*, tiré de l'une des batteries rasantes. Et alors, les roulements de tambour accompagnés de l'aigre sifflet des fifres, se firent aussitôt entendre.

C'était l'heure de la retraite, l'heure de rentrer chez soi. Aucun étranger n'avait plus le droit de courir la ville, sans être escorté d'un officier de la garnison. Ordre aux équipages de rallier le bord, avant que les portes fussent fermées. De quart d'heure en quart d'heure, circulaient des patrouilles qui conduisaient au poste les retardataires et les ivrognes. Puis, tout se tut.

Le général Mac Kackmale pouvait dormir sur ses deux oreilles.

Il ne semblait pas que l'Angleterre eût rien à craindre, cette nuit-là, pour son détroit de Gibraltar.

II

On sait ce qu'il est, ce rocher formidable, haut de quatre cent vingt-cinq mètres, reposant sur une base large de douze cent quarante-cinq, longue de quatre mille trois cents. Il res-

semble quelque peu à un énorme lion couché, la tête du côté de l'Espagne, la queue trempant dans la mer. Sa face montre les dents, — sept cents canons braqués à travers ses embrasures, — les *dents de la vieille*, comme on dit. Une vieille qui mordrait dur si on l'agaçait. Aussi l'Angleterre est-elle solidement postée là, comme à Périn, à Aden, à Malte, à Poulo-Pinang, à Hong-kong, autant de rochers dont, quelque jour, avec les progrès de la mécanique, elle fera des forteresses tournantes.

En attendant, Gibraltar assure au Royaume-Uni une domination incontestable sur les dix-huit kilomètres de ce détroit que la massue d'Hercule a ouvert entre Abila et Calpe, au plus profond des eaux méditerranéennes.

Les Espagnols ont-ils renoncé à reprendre ce morceau de leur péninsule? Oui, sans doute, car il semble être inattaquable par terre ou par mer.

Cependant, il y en avait un que hantait la pensée obsédante de reconquérir ce roc offensif et défensif. C'était le chef de la bande, un être bizarre, on peut même dire un fou. Cet hidalgo se nommait précisément Gil Braltar, nom qui, dans sa pensée sans doute, le prédestinait à cette conquête patriotique. Son cerveau n'y avait point résisté, et sa place eût été à l'hospice des aliénés. On le connaissait bien. Toutefois, depuis dix ans, on ne savait trop ce qu'il était devenu. Peut-être errait-il à travers le monde? En réalité, il n'avait point quitté son domaine patrimonial. Il y vivait d'une existence de troglodyte, sous les bois, dans les cavernes, et plus particulièrement au fond de ces réduits inaccessibles des grottes de San-Miguel, qui, dit-on, communiquent avec la mer. On le croyait mort. Il vivait cependant, mais à la façon de ces hommes sauvages, dépourvus de la raison humaine, qui n'obéissent plus qu'aux instincts de l'animalité.

III

Il dormait bien, le général Mac Kackmale, sur ses deux oreilles, plus longues que ne le comporte l'ordonnance. Avec ses bras démesurés, ses yeux ronds, enfoncés sous de rudes sourcils, sa face encadrée d'une barbe sèche, sa physionomie grimaçante, ses

gestes d'antropopithèque, le prognathisme extraordinaire de sa mâchoire, il était d'une laideur remarquable, — même chez un général anglais. Un vrai singe, excellent militaire, d'ailleurs, malgré sa tournure simiesque.

Oui! Il dormait dans sa confortable habitation de Main-street, cette rue sinueuse qui traverse la ville depuis la Porte-de-Mer jusqu'à la Porte de l'Alameda. Peut-être rêvait-il que l'Angleterre s'emparait de l'Égypte, de la Turquie, de la Hollande, de l'Afghanistan, du Soudan, du pays des Boers, en un mot, de tous les points du globe à sa convenance, — et cela au moment où elle risquait de perdre Gibraltar.

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

« Qu'y a-t-il? demanda le général Mac Kackmale, en se redressant d'un bond.

— Mon général, répondit un aide de camp qui venait d'entrer comme un obus-torpille, la ville est envahie!...

— Les Espagnols?...

— Il faut le croire!

— Ils auraient osé!... »

Le général n'acheva pas. Il se leva, rejeta le madras qui lui serrait la tête, se roula dans son pantalon, s'enfourna dans son habit, descendit dans ses bottes, se coiffa de son claque, se boucla de son épée, tout en disant :

« Quel est ce bruit que j'entends?

— Le bruit des quartiers de roches qui roulent comme une avalanche sur la ville.

— Ces coquins sont nombreux?...

— Ils doivent l'être.

— Tous les bandits de la côte se sont-ils donc réunis, sans doute pour ce coup de main : les contrebandiers de Ronda, les pêcheurs de San-Roque, les réfugiés qui pullulent dans les villages?...

— C'est à craindre, mon général!

— Et le gouverneur est-il prévenu?

— Non! Impossible d'aller le rejoindre à sa villa de la pointe d'Europe! Les portes sont occupées, les rues sont pleines d'assaillants!...

— Et la caserne de la Porte-de-Mer?...

— Aucun moyen d'y arriver! Les artilleurs doivent être cernés dans leur caserne!

— Combien d'hommes avec vous?...

— Une vingtaine, mon général, des fantassins du 3e régiment qui ont pu s'échapper.

— Par Saint Dunstan ! s'écria Mac Kackmale, Gibraltar arraché à l'Angleterre par ces vendeurs d'oranges !... Cela ne sera pas !... Non ! Cela ne sera pas !

En ce moment, la porte de la chambre livra passage à un être bizarre, qui sauta sur les épaules du général.

IV

« Rendez-vous ! » s'écria-t-il d'une voix rauque, qui tenait plus du rugissement que de la voix humaine.

Quelques hommes, accourus à la suite de l'aide de camp, allaient se jeter sur cet homme, quand, à la clarté de la chambre, ils le reconnurent.

« Gil Braltar ! » s'écrièrent-ils.

C'était lui, en effet, l'hidalgo auquel on ne pensait plus depuis longtemps, le sauvage des grottes de San-Miguel.

« Rendez-vous ? » hurlait-il.

« — Jamais ! » répondit le général Mac Kackmale.

Soudain, au moment où les soldats l'entouraient, Gil Braltar fit entendre un « sriss » aigu et prolongé.

Aussitôt, la cour de l'habitation, puis l'habitation elle-même s'emplirent d'une masse envahissante...

Le croira-t-on? C'étaient des monos, c'étaient des singes, et par centaines ! Venaient-ils donc reprendre aux Anglais ce rocher dont ils sont les véritables propriétaires, ce mont qu'ils occupaient bien avant les Espagnols, bien avant que Cromwell en eût rêvé la conquête pour la Grande-Bretagne? Oui, en vérité ! Et ils étaient redoutables par leur nombre, ces singes sans queue, avec lesquels on ne vivait en bon accord qu'à la condition de tolérer leurs maraudes, ces êtres intelligents et audacieux qu'on se gardait de molester, car ils se vengeaient — cela était arrivé quelquefois — en faisant rouler d'énormes roches sur la ville !

Et, maintenant, ces monos étaient devenus les soldats d'un fou, aussi sauvage qu'eux, de ce Gil Braltar qu'ils connaissaient, qui vivait de leur vie indépendante, de ce Guillaume Tell qua-

drumanisé, dont toute l'existence se concentrait sur cette pensée : chasser les étrangers du territoire espagnol !

Quelle honte pour le Royaume-Uni, si la tentative réussissait ! Les Anglais, vainqueurs des Indous, des Abyssins, des Tasmaniens, des Australiens, des Hottentots, de tant d'autres, vaincus par de simples monos !

Si pareille catastrophe arrivait, le général Mac Kackmale n'aurait plus qu'à se faire sauter la tête ! On ne survit pas à pareil déshonneur !

Cependant, avant que les singes, appelés par le sifflement de leur chef, eussent envahi la chambre, quelques soldats avaient pu se jeter sur Gil Braltar. Le fou, doué d'une extraordinaire vigueur, résista, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le réduire. Sa peau d'emprunt lui ayant été arrachée dans la lutte, il demeura presque nu dans un coin, bâillonné, ligotté, hors d'état de bouger ou de se faire entendre. Peu de temps après, Mac Kackmale s'élançait hors de sa maison, résolu à vaincre ou mourir, suivant la formule militaire.

Mais le danger n'en était pas moins grand au dehors. Sans doute, quelques fantassins avaient pu se réunir à la Porte-de-Mer et marchaient vers l'habitation du général. Divers coups de feu éclataient dans Main-street et sur la place du Commerce. Toutefois, le nombre des monos était tel que la garnison de Gibraltar risquait d'être bientôt réduite à leur céder la place. Et alors, si les Espagnols faisaient cause commune avec ces singes, les forts seraient abandonnés, les batteries seraient désertées, les fortifications ne compteraient plus un seul défenseur, et les Anglais, qui avaient rendu ce rocher imprenable, ne parviendraient plus à le reprendre.

Soudain, un revirement se produisit.

En effet, à la lueur de quelques torches qui éclairaient la cour, on put voir les monos battre en retraite. A la tête de la bande marchait son chef, brandissant son bâton. Tous, imitant ses mouvements de bras et de jambes, le suivaient d'un même pas.

Gil Braltar avait-il donc pu se débarrasser de ses liens, s'échapper de la chambre où on le gardait? On n'en pouvait plus douter. Mais où se dirigeait-il maintenant? Allait-il se porter vers la pointe d'Europe, sur la villa du gouverneur, lui donner l'assaut, le sommer de se rendre, ainsi qu'il avait fait vis-à-vis du général ?

Non ! Le fou et sa bande descendaient Main-street. Puis, après avoir franchi la porte de l'Alameda, tous prirent obliquement à travers le parc et remontèrent les pentes de la montagne.

Une heure après, il ne restait plus dans la ville un seul des envahisseurs de Gibraltar.

Que s'était-il donc passé ?

On le sut bientôt, quand le général Mac Kackmale apparut sur la lisière du parc.

C'était lui qui, prenant la place du fou, avait dirigé la retraite de la bande, après s'être enveloppé de la peau de singe du prisonnier. Il ressemblait tellement à un quadrumane, ce brave guerrier, que les monos eux-mêmes s'y étaient trompés. Aussi n'avait-il eu qu'à paraître pour les entraîner à sa suite !...

Une idée de génie tout simplement, qui fut bientôt récompensée par l'envoi de la croix de Saint-George.

Quant à Gil Braltar, le Royaume-Uni le céda, contre espèces, à un Barnum qui fait sa fortune en le promenant à travers les principales villes de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Il laisse même volontiers entendre, le Barnum, que ce n'est point le sauvage de San Miguel qu'il exhibe, mais le général Mac Kackmale en personne.

Toutefois, cette aventure a été une leçon pour le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté. Il a compris que si Gibraltar ne pouvait être pris par les hommes, il était à la merci des singes. Aussi, l'Angleterre, très pratique, est-elle décidée à n'y envoyer désormais que les plus laids de ses généraux, afin que les monos puissent s'y tromper encore.

Cette mesure vraisemblablement lui assure à jamais la possession de Gibraltar.

Jules Verne.

LE CHASSEPOT DU PETIT JÉSUS

CONTE DE NOËL

I

Si l'on savait les dangers de la guerre !
(HERVÉ.)

C'est un drôle de conte de Noël, allez !

Le vieux père Rolland, un marin qui commandait la division, et qui n'avait pas froid aux yeux, nous avait envoyés en reconnaissance le long du Doubs, jusqu'à Plommecy, à douze lieues de Besançon. On avait marché tout le jour, tantôt sur le chemin de halage, où la neige avait un pied de haut, tantôt par des sentiers de traverse, qu'un troupeau de bœufs avait changés en fondrières de boue. Grâce aux détours du fleuve, et malgré les raccourcis, nous avions fait plus de dix lieues depuis quatre heures du matin, quand nous arrivâmes à Plommecy à la nuit tombante. Mornes, harassés, muets, nous traînions la jambe, avec ce balancement lourd et régulier des soldats las, qui de temps en temps donnent un coup d'épaule pour remonter le sac. Seul, un vieux contrebandier, que nous appelions le sapeur à cause de sa grande barbe, avait conservé de l'allure et de l'entrain. Il allait du même pas allègre, solide ; et, à travers ses moustaches pleines de glaçons, il chantonnait son interminable refrain :

Mon habit a deux boutons,
Marchons légère, légère,
Mon habit a trois toutons,
Marchons légèrement.

On reprit un peu de vigueur en approchant de Plommecy. Là bas, au bord de l'eau, sur le ciel d'un gris terne, les toits, couverts de neige, faisaient de grandes taches blanches.

— Allons ! allons ! dit le sapeur, du cœur aux semelles, les enfants ! Et il chantait :

Y aura la goutte à boire là-haut,
Y aura la goutte à boire.

On redoubla le pas pour arriver.

Les Prussiens, on n'y pensait guère. Depuis le matin qu'on trimait pour les signaler, on ne les avait pas rencontrés une seule fois.

— Des farceurs ! disait un loustic, ils ne se laissent pas voir, et il faut les reconnaître.

On y songea cependant aux abords du village. Aucun mouvement ! Pas de lumière ! Un silence de mort ! Est-ce que les paratonnerres seraient embusqués là dedans ? Chacun fit passer son chassepot du cran de sûreté au cran de départ, et mit le doigt sur la gâchette. Les jarrets fatigués redevinrent élastiques ; les reins raidis s'assouplirent pour prendre la position de marche aux aguets, et on entra entre les premières maisons, prêts à se reposer d'un jour de marche par une nuit de combat.

— Ah çà ! c'est un cimetière, ici, dit quelqu'un. Si on frappait à cette porte ! Les gens nous diront ce qu'il y a, nous trouverons au moins à qui parler, quand ce ne serait qu'à coups de fusil.

On frappa. Personne ne répondit.

On frappa à une autre porte. Personne encore.

A la troisième, le lieutenant donna un grand coup de pied dans le panneau de bois, et, la porte s'étant ouverte sous le choc, il pénétra dans la maison, le revolver au poing. Dix hommes le suivaient. Nous restions cinq dans la rue pour veiller au grain.

Trois minutes après, nos hommes revenaient, la mine inquiète. La maison était vide. Une autre, une autre encore, furent ouvertes. Toujours la même chose : le village était abandonné.

— Diable ! diable ! fit le lieutenant. Les Prussiens sont venus

par ici, pendant que nous regardions l'eau couler dans le Doubs. Les paysans auront filé sur Baume. Il faudra faire bonne garde cette nuit.

Il plaça donc une sentinelle à chaque bout de la rue, une autre sur le pont qui menait à la plaine, et conduisit le reste de ses hommes vers la ferme qui paraissait la plus importante, afin qu'on y fît la soupe et qu'on s'arrangeât pour y dormir.

Mais à peine eut-il poussé la grande porte de la cour, que tous nos soupçons furent confirmés. C'est là que les Prussiens s'étaient logés ; on le voyait au bac renversé, au foin jeté prodiguement du grenier et laissé dans le coulin, à la porte de la cave défoncée, et aux bouteilles vides éparses dans la paille du cantonnement. Un poste de uhlans avait dû passer la nuit dans la cour, les officiers occupant la maison.

En trois bonds nous fûmes dans l'intérieur. Plus de doute. Une table couverte d'assiettes sales, de verres à demi vidés, de flacons cassés au col, les restes d'une orgie de goinfres. Dans la cheminée, des bûches empilées de champ et en tas, brûlant encore. Le lit était défait, comme éventré. Des bottes boueuses avaient maculé les draps de belle toile blanche.

Comme le lieutenant délibérait s'il n'y avait pas moyen de poursuivre ces gueux, le sapeur, qui était allé fureter dans les étables avec l'espoir de dénicher quelques œufs, nous appela du fond de la cour. On courut à sa voix.

Le sapeur était en train de consoler un petit garçon de douze à treize ans, qui pleurait à fendre l'âme. Il l'embrassait, étouffant dans sa grosse barbe les sanglots de l'enfant, et lui disait :

— Je te promets que nous les attraperons. Ne pleure pas. Je t'en donnerai un à tuer.

Nous n'y comprenions rien. Mais le lieutenant ayant allumé une lanterne qui éclaira soudain l'étable, nous comprîmes tout. Dans un coin, près de la crèche, deux corps gisaient, un homme et une femme. Derrière eux, sur le mur, s'étalaient deux larges étoiles de cervelle et de sang. Les deux cadavres se tenaient par la main.

— Papa ! maman ! criait le petit sans écouter les consolations du sapeur.

Il se calma pourtant à notre vue, et put enfin nous raconter son malheur. Les paysans avaient quitté le village depuis trois jours à la nouvelle des uhlans qui s'approchaient; son père et sa mère seuls avaient voulu rester ; les Prussiens étaient venus, avaient tout mis au pillage ; mais au moment de les voir partir, le père n'avait pu s'empêcher d'insulter l'officier qui les commandait ; l'officier avait souffleté le père; le père s'était jeté sur lui pour l'étrangler; et alors l'officier avait fait conduire le père et la mère dans cette étable, et leur avait brûlé la cervelle avec son revolver.

— Oh ! disait l'enfant, je le reconnaîtrai bien, le brigand, et je le tuerai aussi.

Puis, se tournant vers le lieutenant, il lui demanda soudain :

— Voulez-vous m'engager dans vos francs-tireurs ?

Le lieutenant comprit qu'il ne pouvait désoler le pauvre petit, et qu'il serait toujours temps de lui faire comprendre plus tard l'impossibilité de sa demande.

— Oui, répondit-il.

— Alors, donnez-moi un fusil, et je vais aller tuer des Prussiens.

— Je n'ai pas de fusil, mon petit ami, reprit le lieutenant. Viens avec nous à Besançon. Nous verrons, quand nous serons là.

Un peu consolé par cette promesse, l'enfant se laissa emmener dans la grand'chambre pendant que nous enterrions tant bien que mal ses parents.

Le lendemain, il revenait avec nous ; et, comme au bout de cinq ou six lieues il n'en pouvait plus de lassitude, le sapeur le mit à califourchon sur son sac et le porta jusqu'à la fin de l'étape, en marchant toujours de son pas allègre et solide, et en chantonnant son interminable refrain :

Mon habit a cent boutons,
Marchons légère, légère,
Mon habit a cent-un boutons,
Marchons légèrement.

II

Le lendemain et le surlendemain, l'enfant vécut avec nous, et personne n'eut le courage de lui dire qu'on n'engageait pas des francs-tireurs de treize ans. Chaque jour plus ardemment il demandait un fusil, et s'irritait de ne pas être habillé et armé en soldat.

— Si vous partiez demain, disait-il, je ne serais pas prêt, et vous ne voudriez pas m'emmener.

Ce soir-là, c'était Noël. On s'arrangea pour faire un petit réveillon chez le brave homme qui nous logeait à dix aux Chaprais, faubourg de Besançon. Le petit devait en être. Cela l'égayerait. On le mit donc coucher sur les sept heures, et on lui promit de venir le réveiller à minuit.

A onze heures et demie, j'étais là, un peu en avance. Je montai à la chambre où dormait l'orphelin, pour laisser la salle d'en bas à la mère Gaudot qui préparait le réveillon. L'enfant dormait et ma lumière ne le réveilla pas. Il faisait froid dans cette pièce, et machinalement je regardai la cheminée.

O force des habitudes douces ! L'enfant, oubliant sa douleur, avait mis dans l'âtre ses souliers, comme au bon temps où le petit Jésus lui apportait son Noël. L'innocent ne savait pas que, sa mère étant morte, petit Jésus aussi était mort ; et confiant, il attendait dans un tranquille sommeil le présent du bon Dieu. Quelle désillusion, au réveil ! Comme cela lui semblerait triste, de se voir abandonné du ciel ! Ses parents tués, lui seul au monde, voilà donc que le petit Jésus aussi l'oubliait ! Comme il allait se sentir doublement orphelin !

Tout à coup une idée me prit. Dégringolant l'escalier :

— Mère Gaudot, m'écriai-je, le petit dort là-haut. Faites en sorte qu'on ne le réveille pas avant mon retour. Dites à mes amis que c'est dans son intérêt. Attendez-moi pour commencer le réveillon,

Et je filai vers l'arsenal, où je connaissais un maître armurier.

A minuit quelques minutes, j'étais là. Tout le monde m'attendait.

— Ah çà, qu'est-ce que cela signifie ? dit le sapeur.

— Laisse, laisse, répondis-je en dissimulant quelque chose sous ma capote. L'enfant n'est pas réveillé au moins ?

— Mais non, parbleu !

Je montai alors à pas de loup, sans vouloir dire ce que j'allais faire.

— Là, maintenant, fis-je en redescendant, appelez-le si vous voulez, mais d'ici.

On cria, on cogna au plafond, et presque aussitôt on vit arriver l'enfant radieux, en chemise, avec un képi, une cartouchière au flanc, et brandissant un petit chassepot de cavalerie.

— Vive Noël ! criait-il ; voyez le beau chassepot du petit Jésus !

III

Le lendemain nous partions en expédition. Quatre jours après nous trouvions les Prussiens, près de Belfort, et une escarmouche s'engageait.

C'était sous bois, le matin. La brume accrochée aux broussailles se déchirait à l'éclair des coups de fusils. On se voyait à peine. Tout à coup l'enfant poussa un grand cri.

— Il est là ! il est là ! je le vois ! là, derrière ce gros chêne.

Il montrait un arbre isolé dans une clairière, et derrière lequel, en effet, semblait se mouvoir un cavalier. Il avait reconnu l'officier de uhlans. Il voulut s'élancer de ce côté. Le bond qu'il fit le démasqua, et il tomba avec une balle dans la poitrine. L'officier avait tiré un coup de revolver.

— Sale lâche ! cria le sapeur.

Et, de sa main assurée, il épaula lentement.

Paf ! le cheval de l'officier avait la jambe de devant cassée, et s'abattait, prenant son maître sous lui.

— En avant ! vengeons le petit ! dit le sapeur.

Au pas de course, on franchit la clairière. Les Prussiens, voyant leur chef à terre, filaient devant nous. Le sapeur arriva le premier sur l'officier, et reçut une balle dans son képi, qui s'envola comme un oiseau.

— Tire toujours, mon bonhomme ! lui dit-il, en lui saisissant le poing dans sa main d'acier.

Les quatre derniers coups du revolver partirent en l'air, et le sapeur, retirant son prisonnier engagé sous le cheval, lui mit un genou sur la poitrine.

— Apportez le petit, cria-t-il.

Le petit râlait en ce moment.

— On ne peut pas, répondit-on, il va mourir.

— Sacrebleu! dit le vieux contrebandier, il ne faut pourtant pas qu'il s'en aille sans être content.

Et prenant l'officier à bras-le-corps, lui tenant les mains derrière le dos, il le porta auprès de l'enfant.

L'enfant eut un sourire de joie, et la vie lui revint.

— Lâche! lâche! murmurait-il.

On l'avait assis contre un arbre, et le sapeur tenait devant lui l'officier à genoux.

— Tue-le, mon petit; tue-le, va! tu sais bien que je te l'ai promis.

L'enfant tourmentait d'une main convulsive son chassepot gisant à terre entre ses jambes. Tout d'un coup, par un brusque mouvement, réunissant tout ce qui lui restait de vigueur pour ce dernier effort, il appuya la crosse de l'arme sur sa poitrine blessée, dirigea le canon vers la figure de l'Allemand, et lâcha le coup en fermant les yeux.

L'officier avait la tête fracassée, et l'enfant était mort.

— Pauvre petit! dit le sapeur en mangeant une grosse larme, il a tout de même eu de belles étrennes.

Jean Richepin.

LE ROITELET

Un jour qu'il gelait, qu'il gelait,
L'Hiver, voyant le Roitelet
Leste, pimpant, plein d'allégresse,
Quand tout expirait de détresse,
Lui tint le langage qui suit :
« Où donc étais-tu cette nuit ?
— J'étais niché, ne vous déplaise,
Et j'étais niché fort à l'aise,
Là, sous le toit d'une maison
Où, de belle et bonne façon,
Les femmes faisaient la lessive.
— Bah ! nous verrons bien si j'arrive
La nuit prochaine jusqu'à toi ;
Au revoir, mon cher petit roi ! »
La nuit suivante, la froidure
Fut si sévère, fut si dure,
Que, dans la maison close, l'eau
Fut prise en bloc sur le fourneau.
Le lendemain, comme la veille,
Le Roitelet faisait merveille.
« Cette nuit, où donc étais-tu ? »
Lui dit l'Hiver rogue et têtu,
Avec une colère bleue.
« — Moi ? dans l'étable, sous la queue
D'une vache ; j'ai bien dormi,
Fort bien ; et vous, mon vieil ami ? .
— Gausse-toi ! nous verrons, pécore,
Si tu railles longtemps encore. »

Dès le crépuscule, il gela
Si sec, si fort, que, ce soir-là,
Chaque vache eut par la gelée
Sa queue à ses cuisses collée.
Cependant le fin Roitelet
De bonne heure chantait, volait,
Comme au temps de Pâques-Fleuries.
« Holà! c'est encore toi qui cries? »
Lui dit avec stupeur l'Hiver,
Roulant ses gros yeux gris-de-fer.
— Oui, c'est moi, qui, malgré la bise,
Malgré le gel, vole et devise;
Voyez-vous, je suis si petit,
Qu'un rien calme mon appétit;
Et partout je trouve un asile,
Soit dans les champs, soit à la ville.
— Assez! mène un peu moins grand bruit!
Où te cachais-tu cette nuit?
— Pas très loin; j'ai fait la trouvaille
D'un bon trou chaud dans la muraille,
Contre le four du boulanger;
J'ai sommeillé là sans danger,
Là me sont venus de doux rêves.
— Dieu me damne, si tu ne crèves
Cette fois-ci!» grogna l'Hiver.
Le soir, on fit un feu d'enfer
Dans le four; mais, devant la flamme,
Le gindre, son fils et sa femme,
Eurent tous trois le nez gelé,
Tant le froid devint endiablé!
Sitôt que du fond des ténèbres
Surgit l'aube aux pâleurs funèbres,
L'Hiver, en se frottant les mains,
S'en alla le long des chemins.
« Zul! zil! zal! » — fit à l'improviste
Une voix claire dans l'air triste;
« Zul! zil! zal! — Qui donc piaille ainsi,
Lorsque tout le monde est transi?»
Demanda l'Hiver avec rage.
« — C'est toujours moi, c'est mon ramage.

— Qui, toi? — Le petit Roitelet.
Est-ce que mon chant vous déplaît?
Me voici, perché sur la branche.
— Ah! gredin, j'aurai ma revanche;
Ton caquet sera rabattu.
Cette nuit, où te cachais-tu?
Où te cachais-tu, sois sincère!
— Mais tout simplement, dans la serre
Du vieux château, dont le seigneur
Faisait réveillon par bonheur.
— Ce n'est pas toutes les nuits fête;
Apprends, intéressante bête,
Qu'il faudra déchanter ce soir. »
Or, la nuit, il fit un froid noir;
Et la brise éventra la serre,
Où tout périt en grand'misère.
Petit Roitelet vit toujours;
Il savait mes belles amours,
Il vint frapper à ma fenêtre.
Pan! pan! J'entends, j'ouvre; il pénètre
Dans la chambre, vole tout droit
Vers l'alcôve, et, riant du froid,
Se blottit, l'aile refermée,
Sur le cœur de ma bien-aimée.
Loin des frimas, loin des autans,
Jusqu'au retour du doux printemps,
Ainsi qu'un bon petit génie,
Il nous a tenu compagnie.
Quand, sur la neige, à l'horizon,
Avec sa barbe de glaçon,
Reparaîtra l'Hiver morose,
En notre nid couleur de rose,
Gai Roitelet qui nous es cher,
Reviens vite narguer l'Hiver!
Reviens! Sois le vivant emblème
De l'Amour vrai qui toujours aime,
De l'Amour ailé, roi plus fort
Que la Froidure et que la Mort!

Émile Blémont.

FLEUR-DE-BLÉ

NOËL FLAMAND

I

Il y avait ce soir-là à Wavre, sur la place, une maison où l'on se préparait surtout à fêter saint Nicolas. C'était chez le boulanger Hans Jans. Dans la chambre à deux fenêtres, sise au-dessus de la boutique, un grand feu et une petite lumière éclairaient le beau lit des étrangers, avec ses courtines de perse à fleurs roses et son bois de chêne poli qui reluit.

Et dans le lit était couchée Fleur-de-Blé, la fille de Jans.

Bonne-maman Jans par moments mettait une bûche dans l'âtre, en ayant soin de retourner celles qui étaient consumées ; puis, relevant ses lunettes sur les bandeaux bruns qu'elle portait par-dessus ses cheveux blancs, elle allait à pieds doux vers le lit.

— Fleur, disait-elle tout bas en écartant les courtines.

Et alors la lampe rouge jetait sa clarté sur Fleur-de-Blé tapie dans les draps et ne laissant voir que ses tout petits bras et sa toute petite figure.

Deux fois depuis que la grande horloge à gaîne de la boutique avait sonné sept heures, bonne-maman Jans avait ouvert les courtines du lit en appelant Fleur-de-Blé, et l'enfant ne s'était pas éveillée.

Elle entendait à chaque instant carillonner la sonnette que

Jans avait attachée à la porte de la boutique et que le chaland faisait tinteler quand il entrait. Or, il venait beaucoup de monde ce soir-là chez les Jans, car ils avaient, en sucre et en pâte, les plus beaux bonshommes de la ville.

Et chaque fois que sonnait la sonnette, bonne-maman Jans se demandait :

— Est-ce pour un homme de six sous ou pour un homme d'un franc? Ceux d'un franc ont des cheveux de sucre blanc et des joues de sucre rose, et ceux de six sous sont en pâte unie. Hans aurait dû faire aussi des hommes à deux francs, parce qu'il y aura toujours des gens qui voudront payer deux francs quand leur voisin n'en paye qu'un.

Et Mme Jans servait au comptoir, regardant de côté les gamins qui, le nez rouge et les mains dans les poches, se renouvelaient toujours à la vitrine, devant les grands hommes de pâte, tandis que Jans disait dans le fournil :

— Allons, les garçons! Hardi à la pâte! Je m'en vais bientôt faire l'homme de Fleur.

Et par la fenêtre de la petite chambre de derrière, Mme Jans voyait Hans, les bras nus, en veste blanche et pantalon blanc, qui allait et venait, à la lueur des flammes, à côté des garçons penchés sur le pétrin.

Jans prit la plus grande de ses formes, y étendit le beurre, coula avec précaution la pâte, puis vivement plongea la forme dans le four.

— Ah! Fleur, pensait madame Jans, quel beau *spikelaus* ton papa va te faire là! Il n'y en a pas un autre dans tout Wavre pour donner à la pâte une si belle tournure. Certainement j'ai bien fait, étant fille de boulanger, de me marier avec Hans.

Jans ensuite retira des cendres brûlantes un admirable bonhomme fumant et blond qu'il détacha d'un coup sec, et il le déposa sur une planche poudrée de farine. C'était un gros monsieur en bas de culottes, avec une mitre sur la tête, une perruque dans le dos, une canne à crosse à la main et dans les poches des joujoux qui dépassaient. On lisait sur ses souliers à boucles, le long d'une banderole : Saint Nicolas.

D'admiration le premier mitron mit la main à son nez et le second la mit à son pantalon.

Hans, qui les vit, leur dit sévèrement :

— Sales garçons, depuis quand met-on à son pantalon et à son nez la main avec laquelle on pétrit?

Puis Jans se mit à glacer en rose les joues et le nez du saint, piqua des grains d'anis dans la perruque, coula du chocolat sur l'habit, étendit une couche de gelée de groseilles le long du gilet, saupoudra de poussière d'or la crosse et la mitre, sucra en blanc les mains et les bas, enfin appela sa femme, et, lui montrant son chef-d'œuvre, dit :

— Annette, la pâte est mêlée de tranches de melon, de morceaux d'oranges et de raisins. Je ne donnerais pas ce saint Nicolas pour cinq francs, parce que je ne le referais peut-être plus si bien pour dix.

Et Fleur-de-Blé s'éveilla tout à coup en disant de sa petite voix :

— Bonne-maman, ça sent bien bon; est-ce que saint Nicolas est déjà venu?

Cette petite voix de Fleur ressemblait aux dernières vibrations du cristal quand on l'a frappé avec un couteau et qu'on n'entend plus qu'un son qui va mourir.

— Non, mon enfant, répondit bonne-maman Jans en remettant les petits bras de l'enfant dans le lit, saint Nicolas n'est pas encore venu, mais il passe dans la ville et c'est ça qui sent bon.

— Bonne-maman, pourquoi que saint Nicolas sent bon quand il passe dans la ville?

— Parce que papa Jans fait cuire dans son four sa pâte à bonshommes. Et il y en a de six sous et il y en a aussi d'un franc. Veux-tu boire un peu?

— Bonne-maman, répondit l'enfant, j'ai fait un rêve. J'ai rêvé que saint Nicolas venait me chercher dans mon lit : et il avait une grande barbe, comme l'image du bon Dieu que m'a donnée marraine Dictus. Et j'ai dit : « Bonjour, saint Nicolas, patron des bons enfants. » Et il m'a dit comme ça : « Fleur-de-Blé, je suis ton patron, en effet, car tu es une bonne petite fille et j'aime les bons petits enfants. Viens avec moi. » Et j'ai dit : « Pour où aller, bon saint Nicolas? » Et il m'a répondu : « Pour aller jouer en paradis. » Alors maman et papa et bonne-maman m'ont donné une robe blanche et ils m'ont dit qu'ils viendraient plus tard. Et quand je suis entrée au paradis, il y avait des petites filles et des petits garçons tout en blanc qui jouaient.

Ils m'ont prise dans leurs bras et ils m'ont dit qu'ils jouaient

comme ça la nuit et le jour, toujours, et ils avaient des joujoux, bien plus beaux que ceux que papa m'a donnés au nouvel an dernier.

Et les petites filles avaient des poupées aussi grandes qu'elles, qui faisaient la révérence et qui disaient : « Merci, madame. »

Et alors saint Nicolas m'a embrassée et il m'a dit :

— Amuse-toi, je t'aime bien, qu'il m'a dit. Tu auras aussi des poupées et elles te diront aussi : « Merci, madame. » Et puis, bonne maman, j'ai senti une bonne odeur, et je me suis éveillée.

II

— Voilà M. le docteur Trousseau qui vient te dire bonjour, Fleur-de-Blé, dit tout à coup bonne-maman Jans.

M. Trousseau poussa la porte, et étant allé droit au lit, il dit :

— C'est papa Trousseau. Comment vas-tu, mademoiselle? Voyons le pouls... Hum ! hum ! Et la langue? Tu as le sang aux joues, petite. On a donc eu des émotions? — C'est ça, la Saint-Nicolas !

M. Trousseau mit la main sur le cœur de l'enfant, puis il y mit l'oreille, et ses yeux tout à coup roulèrent sous ses gros sourcils gris, comme la boule avec laquelle les joueurs abattent les quilles *Au Coq sans Tête*. En ce moment Jans et sa femme entrèrent l'un derrière l'autre sur la pointe des pieds, comme des ombres, en retenant leur haleine. Alors M. Trousseau se mit à souffler dans ses joues pour ne pas leur montrer son inquiétude. Puis il prit son chapeau et son parapluie et courut à la cure avertir M. le vicaire. Or, M. le vicaire aimait beaucoup les Jans et quelquefois allait les dimanches d'été manger la tarte chez eux.

Quand la pendule sonna neuf heures, Fleur-de-Blé s'éveilla.

— Bonne-maman, est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu?

— Non, Fleur, il n'est pas encore venu, mais il passe sur la place.

— Och ! bonne-maman, laissez-moi voir passer saint Nicolas sur la place.

— Fleur, reste en paix : saint Nicolas ne donne plus rien aux enfants qui l'ont vu.

— Och! bonne-maman, j'entends sur la place la voix du petit Paul qui crie : « Saint Nicolas passe derrière la maison du boucher Kanu, » et celle de la petite Marie qui lui répond : « Non, il ne passera que dans une heure. »

Le père Jans, entendant d'en bas qu'on parlait, monta, et ayant enveloppé Fleur-de-Blé d'un jupon de laine, l'approcha de la fenêtre dont il souleva le petit rideau blanc.

Il était tombé de la neige dans l'après-midi et il y en avait par terre près de trois pouces. Les maisons de la place se détachaient en noir sous une perruque blanche, dans un ciel roux d'où les flocons continuaient à tomber, comme tombe en mai, sous les ciseaux du tondeur, la toison des brebis. Des lumières bougeaient, et devant les boutiques, les quinquets dessinaient en rouge sur le sol blanc les carrés des vitrines. Mais ce que Fleur-de-Blé regardait surtout, c'étaient les grands parapluies des marchandes qui, les sabots garnis de panoufle et les mains sous leurs tabliers, se tenaient assises au milieu de la place, devant des tables recouvertes de nappes en serge à carreaux bleus et blancs sur lesquelles s'étalaient des lions de sucre d'orge, des drapeaux de Notre-Dame de Hal, des poupées à têtes de bois, des macarons, des couques de Dinant et des *spikelaus*.

Et, tandis que la neige dansait en petites ouates qui poudraient les parapluies et faisaient grésiller la mèche des chandelles, les enfants des pauvres gens, le nez roupilleux et un doigt dans la bouche, regardaient, sans rien dire et tour à tour, les brimborions de l'étalage et les marchandes qui à pleines joues soufflaient sur leurs petits réchauds de terre d'où s'envolait une nuée d'étincelles.

Par moments, Fleur-de-Blé entendait un claquement de porte dans la rue, et tantôt un voisin quittait sa maison pour se rendre au cabaret, tantôt une voisine, en sabots et le cabas à la main, trottinait du côté des parapluies après avoir eu soin de faire le tour de clé ; et d'autres fois, elle n'entendait plus que des lambeaux de voix traînant dans le soir.

Mais la neige amortissait tous ces bruits et les faisait paraître doux comme du velours.

— Je vois bien encore, disait-elle, la vieille Lisbeth qui balaye la neige devant sa porte, et elle a mis près d'elle un seau d'es-

carbilles pour les jeter sur le trottoir après qu'elle l'aura balayé. Je vois aussi M. Onuzel, le pâtissier, qui se promène les mains dans les poches en fumant sa belle pipe de porcelaine, et il regarde de loin les bonshommes que papa a faits ce matin. Mais je suis bien contente de n'avoir pas vu saint Nicolas, et je vais rentrer dans mon lit.

Papa Jans recoucha Fleur-de-Blé et l'embrassa en lui disant :

— Dors bien, ma Fleur. Ton papa fera la maison bien belle pour recevoir saint Nicolas, et on étendra sous la cheminée le beau tapis rouge à fleurs noires qu'on met à la fenêtre entre deux bougies quand passe M. le curé avec la procession.

Et grand'maman Jans dit :

— Comment est-il possible, Jésus mon Dieu ! de ne pas aimer une enfant qui se laisse mettre au lit sans pleurer et qui est toujours contente de sa bonne-maman ?

On n'entendit plus bientôt dans la chambre que la faible respiration de l'enfant et le bruit des aiguilles à tricoter qui cliquetaient dans les petites mains sèches de grand'maman Jans.

III

Tout à coup M. le vicaire, son tricorne sur l'oreille, ouvrit la porte de la boutique et dit à papa Jans et à maman Jans qui faisaient leur caisse en mettant à part les petits sous, les gros sous et les francs :

— C'est moi, mes amis. Bonjour, madame Jans. Je viens voir si Fleur-de-Blé a mis son petit sabot dans la cheminée.

— Tiens ! C'est M. le vicaire, dit Jans en ôtant sa pipe de sa bouche et en le conduisant dans la petite chambre qui est derrière la boutique. Bonne-maman Jans sera bien contente de vous voir.

Dans ce moment, la porte de la chambre d'en haut s'ouvrit et bonne-maman Jans cria très vite :

— Hans ! Hans !

— Ah ! c'est ça ! dit Jans. Fleur-de-Blé m'appelle à tout bout de champ pour me parler de saint Nicolas. Ces anges-là ! Montez, monsieur le vicaire.

— Jésus God ! cria bonne-maman quand elle les vit. Fleur-de-

Blé vient de se lever et elle veut descendre sur la place... Votre bénédiction, monsieur le vicaire.

Fleur-de-Blé avait les yeux grands ouverts et elle regardait sans voir du côté des fenêtres.

— Ma Fleur! cria Jans comme un fou.

Et il remit la fillette dans les couvertures.

M. le vicaire, ayant tourné les yeux vers Jans, vit qu'il était pâle comme les draps du lit et que ses mains tremblaient.

Fleur-de-Blé ferma doucement les yeux et se rendormit; mais ses petites mains, transparentes comme une porcelaine dans laquelle brûle une veilleuse, continuaient à faire des gestes vagues sur la courtepointe.

— Du courage, Jans, dit le vicaire en lui posant doucement la main sur l'épaule. Pensez à notre Seigneur qui a souffert la Passion.

Mais Jans, les yeux perdus, regardait son enfant et ne l'entendit pas.

Alors Fleur se mit à remuer doucement les lèvres comme si elle parlait tout bas à quelqu'un qui était de l'autre côté de la nuit; et à la fin elle prononça ces mots :

— Je suis Fleur-de-Blé, la fille du boulanger Jans qui est sur la place.

Elle se tut un instant et reprit :

— Bonjour... Toujours jouer... Poupées... Merci, madame.

Sa voix était comme une musique de violon très douce, et tandis qu'elle parlait, un petit sourire pâle ressemblait sur sa bouche à un petit nuage clair qui se fond dans le soir. Jans vit son bras mignon sortir des draps et elle salua de la main dans le vide, avec un geste lent qu'elle avait quand elle répétait ses fables et disait : Bonjour, monsieur du Corbeau. Puis, après une demi-heure, Fleur-de-Blé s'éveilla de nouveau.

— Est-ce que saint Nicolas n'est pas encore venu? demanda-t-elle.

— Non, Fleur, dit Jans, saint Nicolas ne vient qu'à minuit.

— Ah! c'est bien long, dit la fillette. Mais il vient de loin et son âne est fatigué. Papa mettra un fauteuil pour saint Nicolas et une chaise pour son âne.

— Je n'y manquerai pas, dit Jans, et je mettrai pour saint Nicolas le beau fauteuil qui est dans le coin et dans lequel s'assoit tante Catherine quand elle vient nous voir à la Noël.

Et vers onze heures, Jans descendit préparer sur des assiettes le saint Nicolas de Fleur-de-Blé. Il avait acheté une grande poupée qui avait des yeux de nacre, des cheveux frisés couleur de beurre et un corps articulé : il avait acheté aussi un berceau doublé de satin bleu et qui se balançait sur une demi-lune. Et il avait payé le tout quinze francs.

Il mit la poupée dans le berceau et rangea dans un grand carton la mantille de soie, la robe de barège et le chapeau de peluche rose qui composaient la toilette de la poupée. Et Jans riait en lui-même en pensant à la joie de sa Fleurette, un peu de gaîté lui étant revenu de manier toutes ces choses.

Il ôta ses souliers et deux fois monta sur ses bas l'escalier, la première fois pour porter les assiettes de bonbons, la seconde fois pour porter la poupée, le berceau et le carton aux habits de la poupée. Et il disposa le tout dans le réduit qui attenait à la chambre où reposait Fleur-de-Blé.

Et Fleur ne cessait pas de dormir.

— Je veux voir sa joie tantôt quand elle aura son saint Nicolas : c'est pour cela que je reste, dit M. le vicaire à bonne maman Jans.

Mais ce n'était pas pour cela que s'attardait M. le vicaire.

Il tira de sa poche son bréviaire, et les lèvres doucement remuées dans un marmottement intérieur, se mit à lire près de la petite lampe. Mais de temps à autre, M. le vicaire regardait Fleur-de-Blé et alors il disait en lui-même en fermant son livre, après y avoir glissé le doigt pour ne pas perdre la page :

— Seigneur, mon Dieu ! prenez en pitié ces pauvres gens !

IV

Quand vint minuit, Fleur-de-Blé entendit du bruit dans la maison, et ayant ouvert les yeux, elle demanda si ce n'était pas l'âne de saint Nicolas qui descendait par la cheminée. Et Jans, qui savait bien que c'étaient ses garçons dans le fournil, lui répondit en remuant ses gros sourcils pleins de farine, que certainement il distinguait le bruit des sabots du bourriquet.

Et il ajouta :

— Dans un instant j'irai voir.

Il colla son oreille à la porte, eut l'air d'écouter, la tête en avant, puis descendit, allongeant lentement ses grandes jambes, avec un air de mystère. Et tout à coup d'en bas montèrent des cris, une joie qui éclatait.

C'était Jans, et il disait :

— Fleur! ma Fleur! Il a passé! Ouvre tes petites mains.

Lorsqu'il reparut dans la chambre, il tenait dans ses bras le fauteuil où s'asseyait la tante Catherine; et sur le fauteuil s'étalaient le berceau, la poupée de carton, le bonhomme de pâte et les assiettes de bonbons.

— Merci, saint Nicolas, merci pour Fleur, criait-il du côté de l'escalier.

Et dès que l'enfant eut aperçu la belle poupée et le berceau, sa petite bouche se plissa dans un sourire ravi, couleur de la neige et des lis.

Alors Jans lui montra sur le fauteuil de la poussière qu'il avait faite lui-même en mettant les pieds dessus, et riant de tout son cœur :

— Vois, dit-il, ce sont les sabots de la bête à monsieur saint Nicolas.

Et de suite après, Fleur-de-Blé pencha la tête, comme un arbre blessé par une pierre et qui a perdu sa sève; et toute pâle sur la blancheur du grand oreiller avec son joli sourire triste qui ne savait plus s'en aller, elle retomba à son sommeil. Un silence lourd monta du vestibule; la pendule de la boutique sonna une heure; et doucement un chien se lamenta dans la cour voisine.

— Monsieur le vicaire, s'écria maman Jans en joignant les mains, je crois qu'il y a un malheur sur la maison.

— Bonne-maman Jans, répondit M. le vicaire en levant la main vers le ciel, pensons toujours à Celui qui peut tout.

Et le silence reprit, de minute en minute plus grave, autour du grand lit où reposait l'âme de la maison. Dehors la neige battait les vitres avec le bruissement léger d'un oiseau qui veut entrer. Et Jans, comme un homme qui a la fièvre, claquait des dents, bégayant au fond de lui le nom de sa Fleur, toujours.

Tandis que ces choses se passaient chez les Jans, une belle lumière gaie éclairait une des chambres de la maison du gros

boucher Canu. Des poupées et des chevaux de bois remplissaient la table, avec des mirlitons, des drapeaux et des tambours. Et tout à coup le gros homme, qui coiffait son bonnet de nuit, dit à sa femme en regardant la maison de Jans :

— En vérité, Zénobie, ça n'est pas naturel : je vois sur le rideau blanc des ombres qui passent et repassent. Si Fleur avait la santé de Zéphyrine et d'Annette, certainement il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter : mais elle est comme un peu de ouate que le vent souffle avec sa bouche dans l'air.

Et dans toutes les maisons de la ville et des campagnes, les petits enfants des riches et des pauvres dormaient à cette heure, leur tête sur leur bras, rêvant des bonbons et des joujoux qu'ils trouveraient à leur réveil.

Bonne-maman Jans avait laissé tomber son tricot sur ses genoux et dormait près du feu, ses lunettes sur son nez. Mais ni papa Jans ni maman Jans ne songeaient au sommeil : tous deux se tenaient devant le lit, les mains jointes, n'osant plus se regarder, de peur de se montrer leurs larmes. Et M. le vicaire, les mains jointes comme eux, se disait :

— La respiration de Fleur est comme la cloche de l'église quand le vent d'été la porte au loin dans la campagne et qu'elle va cesser de sonner.

Fleur-de-Blé respirait si mollement qu'on n'entendait plus par la chambre que le crépitement de l'huile dans la lampe et le ronflement de la grand'maman Jans.

Quand la bonne vieille dame s'éveilla, elle s'étonna d'abord que M. le vicaire fût encore là; mais sitôt qu'elle eut vu papa Jans et maman Jans à genoux près de Fleur-de-Blé, elle tira son grand mouchoir à carreaux et se mit à pleurer dedans, avec des gémissements de petit enfant.

Justement Fleur-de-Blé s'éveillait et, tout bas, mais si bas cette fois que bonne-maman, qui avait l'oreille un peu dure, ne put l'entendre, elle murmura :

— Bonjour, saint Nicolas.

Et plus bas encore :

— ...jour, papa, m'man, bonne-m'man.

Fleur-de-Blé dormit jusqu'à l'aube. Et à mesure que le jour arrivait, sa vie, comme un oiseau frileux qui regagne les pays du soleil, au temps des bises, retournait à la grande lumière. Doucement la lampe baissa. Une effroyable tristesse passa alors sur

les vieux meubles si souvent caressés par ses petites mains. Le bon Dieu d'ivoire pendu au mur eut l'air de s'incliner sur sa croix.

C'était l'heure où les coqs chantent. Les enfants de Wavre, éveillés plus tôt que de coutume, allèrent écouter aux portes s'ils n'entendaient pas du bruit dans la maison.

Un cri retentit dans la chambre.

— Ah! monsieur le vicaire! s'écria Jans en se jetant dans les bras du prêtre.

— Jans! Fleur vient de monter en paradis! répondit M. le vicaire.

Et depuis ce temps, le pauvre M. Jans ne fit plus jamais de bonshommes de pâte à la Saint-Nicolas.

Camille Lemonnier.

CATISSOU

I

Le brigadier, à cheval sur une chaise de paille, fumait sa pipe devant la gendarmerie de Pierre-Buffière. Doucement la fumée montait, régulière comme une haleine bleue, formait un cercle qui s'élargissait, tremblotait et s'évaporait dans l'air tiède de ce soir de juillet.

Martial Tharaud en avait vu pas mal de ces cercles de fumée danser ainsi et se dissiper de même. au-dessus des bouches des canons. Maintenant, père de famille, avec des galons sur sa manche, il se reposait dans un jardinet limousin, et ne demandait rien au monde, pas même de passer maréchal des logis parce qu'il lui faudrait peut-être aller à Eymoutiers, à Saint-Léonard ou à Limoges, et qu'il aimait son petit coin de Pierre-Buffière, ces roses qu'il avait greffées lui-même et cette glycine qui courait sur les murs blancs du logis encadrant de festons le drapeau tricolore en fer-blanc pendant au-dessus de la porte. Le briga dier fumait sa pipe, suivant de l'œil, au loin, des gamins qui, sur un tas de terre, jouaient au *pique-romme*, lançaient comme à la cible de longs clous de fer dans la butte, et leur criait parfois : « Eh ! là-bas, moucherons, prenez garde de vous percer les pieds ! » Puis il se retournait, jetant par-dessus son épaule, à travers la fenêtre ouverte, un coup d'œil à une femme, jeune encore, brune et jolie, qui allait et venait dans la cuisine où les

casseroles luisaient comme de l'or rouge ; il lui souriait et disait, entre deux bouffées de tabac : « Sont-ils enragés, ces petits drôles ! »

La femme alors, bras nus, — de beaux bras blancs à demi couverts d'une pâte de farine, — s'avançait sur l'appui de la fenêtre, penchait du côté des gamins sa figure énergique et gaie, que le feu du fourneau rendait toute rose, et, regardant à son tour les enfants qui lançaient, à la volée, leurs bouts de fer :

— Bah ! il n'y a pas de danger ! Et puis ça les rend adroits et braves !

— Et ça leur donnera de l'appétit pour ton *clafoutis*, Catissou !

Le *clafoutis*, plat limousin, aussi massif que l'épaisse soupe aux choux du pays, cuisait déjà dans le four, avec des cerises noires encastrées dans la farine délayée d'eau, comme des briques dans du plâtre.

— Va-t-il bien, le *clafoutis ?* demanda encore le brigadier.

Et Catissou haussa les épaules comme pour répondre à son homme : « Est-ce que ta ménagère a l'habitude de manquer ses pâtisseries ?... Es-tu bête ! »

II

« Une bonne femme », nous disait, un moment après, Martial Tharaud, comme nous passions en le saluant.

Il était en humeur de jaser.

— Oui, oui (il devenait bavard lorsqu'il parlait de Catissou), une bonne femme et une rude femme que ma femme ! On ne croirait point, n'est-ce pas, en la voyant moucher ses marmots (nous avons trois petits, des garçons, voyez-moi çà, là-bas !) — on ne croirait pas, lorsqu'elle fait bouillir le pot-au-feu, qu'elle a été saltimbanque dans les foires ! C'est pourtant vrai — Oh ! toute une histoire !... Voilà ce que c'est :

« Il y a dix ans de ça, — je venais de quitter les chasseurs et d'entrer dans la gendarmerie, à Limoges, et ça m'allait, parce que je suis du pays, — l'adjudant nous dit, un matin, qu'il y avait une fameuse prise à faire. Un pauvre brave homme, le père Coussac, maître maçon, avait été assassiné, chez lui, faubourg Montmailler, sans qu'on pût savoir qui avait fait le coup. C'était en septembre et nous devions aller en correspondance et

battre les chemins à cause des chasseurs sans port d'armes. L'adjudant, M. Boudet, qui a passé capitaine maintenant, recommandait au maréchal des logis, qui est pour le moment adjudant du trésorier avec la croix en plus, s'il vous plaît, — il recommandait donc, l'adjudant, aux brigadiers et aux hommes de redoubler de vigilance, comme qui dirait d'ouvrir l'œil, et, si l'on rencontrait, sous les châtaigniers ou le long des routes des visages suspects, — enfin douteux, quoi ! — de les cueillir sans hésiter et de les mener à qui de droit.

« L'arrondissement entier était prévenu, on avait expédié l'ordre à Châteauneuf, à Ambazac, à Saint-Sulpice-Laurière, partout, jusqu'à Rochechouart et à Bellac. Pour mieux parler, tout le département était sur pied ! Bon.

« C'est très joli de vous dire comme ça : Vous allez arrêter les individus qui auront mauvaise mine. Il ne faut pas trop s'y fier, aux mauvaises mines. Il y a des mauvaises mines qui sont de très braves gens. C'est vrai ! J'ai connu un quidam, moi, qu'on aurait pour le moins guillotiné ou, à défaut de la chose, envoyé aux galères sur sa mine ; eh bien, c'était un homme à qui, dans toute autre circonstance, on aurait donné le prix Montyon. Parfaitement. Il nourrissait un tas de gens, distribuait aux pauvres tout ce qu'il avait. Un saint, ma parole d'honneur, et avec ça la tête d'un forçat. Tandis que d'autres, on leur donnerait le bon Dieu sans confession, et c'est quelquefois des êtres, ma parole, à leur passer les menottes tout de suite.

« Mais on nous disait d'arrêter. Bien. Nous arrêtions. Nous avons arrêté comme ça de ces Lorrains, vous savez, qui viennent à Sauviat ou à Saint-Yrieix acheter de la porcelaine ; nous avons arrêté des colporteurs, des vieux, des mendiants jaunes comme leur bissac, jusqu'à des idiots qui rôdaient sans savoir, dans le pays. Pas un n'était capable d'avoir seulement donné une chiquenaude au père Coussac.

« Avec tout cela le temps passait et l'on ne mettait guère la main sur l'assassin du faubourg Montmailler.

« C'est que ce n'était pas commode, il faut tout dire, de savoir qui avait tué le maître maçon. On n'avait pas beaucoup d'indices. C'était une affaire à n'y voir goutte. Un jour, voilà que j'étais à la gendarmerie, en train d'étriller mon cheval, quand une belle fille, avec des yeux noirs comme des mûres et des lèvres rouges comme des fraises, arrive vers moi et me dit :

« — Eh bien ! à la fin des fins, a-t-on des nouvelles de l'assassin ?... Je suis la fille de Léonard Coussac !

« Ça me fit quelque chose d'entendre ça ! Elle avait parlé avec une énergie, sapristi, et un feu dans ses diablesses de prunelles, avec une colère telle que je me sentis comme honteux de n'avoir pas encore pris au collet la canaille qui avait tué le père de cette enfant-là ! Alors, pour m'excuser, je tâchai de lui expliquer comme quoi ce n'était pas notre faute aussi et que nous n'avions pas de grands renseignements sur l'assassin et ci et ça ; — mais elle me regardait si carrément, là, dans les yeux, que je sentais que je m'embrouillais et que, tout à coup, je lui dit comme ça :

« — Enfin, quoi, mademoiselle, il faudrait me faire casser une patte pour vous l'arrêter, ce coquin-là, eh bien ! vrai, je risquerais une jambe ou un bras !

« Et c'était vrai ce que je disais là. Et ce n'était peut-être pas le... la... le devoir professionnel, comme on dit, qui me faisait parler... c'étaient ces satanés yeux noirs qui flambaient... qui flambaient...

« — Seulement, je dis, il faudrait un indice !

« — Un indice ?

« Et alors elle haussa les épaules :

« — Eh bien, dit-elle, et la main, est-ce que ce n'est pas un indice ?

« — La main ? Quelle main ?

« Alors voilà Catherine Coussac, — elle s'appelait Catherine, — *Catissou,* en patois de chez nous, — qui me raconte une histoire... l'histoire du crime... une histoire qui me fit passer, je l'avoue, un petit froid sur la peau. C'était un soir de septembre, chaud comme un jour d'été, que le pauvre bonhomme Coussac... Il avait chez lui, faubourg Montmailler, l'argent que lui avait laissé, en partant pour Guéret, M. Sabourdy, l'entrepreneur son patron... — Avec ça une dizaine de mille francs. — Coussac devait faire la paye des maçons et solder deux traites : une du plâtrier et l'autre du marchand de bois, qui tombaient trois ou quatre jours après, comme qui dirait le lundi. Et l'on était au samedi. La paye faite, le maître maçon était rentré chez lui content, avec un appétit de cheval qui a bien gagné son avoine... Il avait mangé sa *béjeaude,* la soupe aux choux et des *gogues,* — vous savez, des espèces de boudins, — et, après le repas, la grand'mère Coussac, un peu fatiguée, était montée se coucher

(Mme Coussac, la mère de Catherine, avait... pris le chemin que nous prendrons tous... l'année précédente), le père Léonard et sa fille Catissou restaient seuls dans la pièce du bas, — près de l'armoire où était l'argent, — lui lisant l'*Almanach limousin* qui venait de paraître chez Ducourtieux, elle tricotant un bas de laine.

« Il faut vous dire que le logis de Coussac donne sur le jardin, derrière la maison ; il y a une fenêtre à hauteur d'homme, qu'on fermait à volets, tous les soirs, et que ce soir-là, le brave homme, qui avait un peu chaud, laissait exprès entr'ouverte. Il lisait donc, sous l'abat-jour d'une petite lampe, et Catissou l'entendait tourner et retourner les pages de l'almanach. Elle m'a souvent dit qu'elle se sentait, tout en travaillant machinalement, un peu assoupie par ce bruit de papier, presque régulier, et par le tic-tac de la pendule ; — et voilà, tout à coup, que, levant la tête de dessus son ouvrage pour voir, en bâillant un peu, s'il n'était pas temps d'aller dormir, elle vit, — elle crut d'abord qu'elle se trompait, qu'elle rêvait, qu'elle avait le cauchemar, — elle vit, entre les battants des volets, passer, se glisser doucement, doucement, une main... une grosse main... mais une main étonnante... une main large, épaisse, avec quelque chose d'effrayant, quelque chose que Catissou remarqua tout de suite... une main dont les quatre doigts, presque aussi gros que le pouce, étaient tous égaux... tous de même taille... tous terminés comme si on vait tiré une ligne pour les couper... Et ils n'étaient pas coupés, ces doigts : ils avaient des ongles comme les doigts de tout le monde... seulement ils se terminaient comme ça, alignés affreusement, et, — c'est le mot du docteur Bouteilloux qui les a vus depuis, — spatulés... oui, c'est bien ça : spa-tu-lés... ce qui veut dire en forme de spatule...

« Et elle se glissait, je vous l'ai dit, le long des volets, cette affreuse main, comme une grosse araignée accrochée là avec ses pattes, et elle cherchait évidemment à pousser le volet sans faire de bruit. Elle restait même là maintenant presque immobile, comme si l'homme à qui appartenait cette main devinait, voyait que Catissou regardait.

« Un moment, Catherine crut qu'elle avait la berlue, que la lumière de la lampe lui avait trop tapé sur les prunelles et lui faisait voir quelque tache rouge ou noire, comme lorsqu'on a trop regardé le soleil. Elle les ouvrait, ses yeux, très effrayée,

et, la main s'avançant, s'avançant, glissant sur le bois, — avec ces énormes doigts égaux, — Catissou alors, ne pouvant plus douter, voulut crier, mais elle se sentit le cou aussi serré que si cette grosse main l'eût étranglée. Elle ne trouvait pas un son dans sa gorge, pas un. Elle se leva, étendit le bras vers Coussac et, secouant son père par sa manche, elle lui montra, du côté de la fenêtre, la terrible main qui semblait grossir encore plus, et qui venait... venait... Mais, au moment même où le vieux Coussac, se retournant, allait, lui aussi, apercevoir cette main, le volet, poussé brusquement et la fenêtre ouverte très vite faisaient s'ouvrir la porte de la salle du bas, un courant d'air s'engouffrait là, et la lampe, après avoir jeté au plafond un filet de flamme et de fumée, s'éteignait net, laissant Catherine et son père là... dans la nuit.

« Alors, entendant le bruit lourd d'un corps qui sautait dans la salle, Coussac essaya de trouver, dans la table sur laquelle il lisait, un couteau pour se défendre, — pour défendre surtout Catissou et l'argent de M. Sabourdy, — mais avant qu'il eût ouvert le tiroir, il était pris à la gorge et il sentait, le pauvre diable, que quelque chose de froid lui entrait dans le cou, là, à gauche, du côté de l'épaule... la pointe au cœur... Catissou criait, ne voyant rien et devinant tout. Paf! Un coup de poing, lourd comme un marteau, lui tomba sur le crâne et l'étendit raide, elle aussi. L'homme devait avoir des yeux de chat; il distinguait tout et visait bien.

« Si Catissou ne fut pas tuée, c'est que la lame du couteau qui avait frappé Coussac s'était brisée dans la plaie; l'homme d'ailleurs n'avait pas besoin d'autre arme que son poing. La pauvre fille resta évanouie, elle ne pourrait dire combien de temps, et quand elle revint à elle, elle se retrouva dans cette salle basse qui sentait la lampe éteinte, l'huile et le sang ; et la vieille mère Coussac, en chemise et plus blanche que le linge, essayait de ranimer le pauvre Léonard qui râlait, avait du sang plein la bouche, et montrait son cœur comme pour dire : « Ça a touché là... Pas de remède! »

« Inutile de vous dire que l'armoire où Coussac avait mis l'argent était forcée, et les billets de mille envolés... La canaille aurait même pu faire pis... Catissou était assez jolie... Mais c'était un amateur qui ne tenait qu'à l'argent... Ah! quelle nuit! Le faubourg Montmailler s'en souviendra longtemps. On éveilla

les voisins, on fit une battue dans le jardin, on cerna et fouilla des maisons... On trouva des traces de souliers ferrés dans les plates-bandes... On en prit la mesure... On recommanda de n'y pas toucher... On avait allumé des lanternes... On allait et cherchait partout... Pendant ce temps-là, Coussac se mourait et la mère, comme une furie, disait :

« — Si je tenais le gueux qui me l'a tué, je lui enfoncerais mes ongles dans la bouche pour lui arracher la langue!

« Catherine, elle, à moitié folle, voyait toujours cette main, cette affreuse main aux quatre doigts égaux qui glissait, glissait sur le volet de chêne comme un faucheux ou comme un crabe...

III

« Vous imaginez bien qu'on fit tout ce qu'on put pour retrouver la canaille qui avait envoyé le brave homme à *Louyat*. On appelle comme ça le cimetière à Limoges. « Ça vient d'*Alleluia*, » m'a dit le curé. Oui, on fit tout ce qu'on put. Mais, je vous le répète, et les indices? Il n'y avait pas d'indices! Il y avait bien cette main, comme Catissou me l'apprit à la caserne, mais on ne connaissait personne dans le pays, qui eût une main comme ça. On l'aurait su. On avait interrogé l'un après l'autre tous les maçons qui travaillaient avec le père Coussac. « Ils ne connais-« saient pas de compagnon ayant une patte pareille. » Il n'y avait pas à les soupçonner, eux. Tous de braves gens, archi-connus ; aimant un peu à arroser de piquette les châtaignes blanchies; mais voilà tout. La piquette n'est pas un crime. D'ailleurs, ni les uns ni les autres ne savaient que M. Sabourdy avait confié à Coussac d'autre argent que celui de la paye... Sacrebleu, quel était donc le gredin qui pouvait avoir une griffe comme celle que Catissou avait aperçue?

« Un jour, un garçon boucher de la rue Aigueperse vint nous dire qu'il se rappelait fort bien avoir eu, une fois, une querelle avec un grand gars, l'air mauvais, qui avait tiré son couteau; et le garçon boucher avait remarqué qu'en prenant dans sa poche ce grand couteau de Nontron, l'individu lui avait paru avoir une main toute drôle, une grosse main velue avec quatre doigts de même grandeur... Un phénomène, quoi!... Or, le couteau qui

avait tué Léonard Coussac était un couteau de Nontron... Mais le boucher ne savait pas d'où sortait ce gaillard-là. Et personne, personne autre que ce garçon ne l'avait vu à Limoges, et c'était à croire que, sauf votre respect, ce farceur de boucher blaguait... Et l'on cherchait toujours! Et on battait les buissons comme pour un gibier! Et l'on revenait bredouille! Et je rageais, moi, pour ma part, je rageais, car j'avais dit à Catissou, en la regardant bien :

« — Voyons, demoiselle Catissou, répondez franchement; qu'est-ce que vous donneriez à celui qui vous amènerait par le cou l'assassin de votre père?

« Elle n'avait pas répondu, Catissou, mais elle était devenue blanche comme une assiette, et si vous aviez vu ses yeux, ses beaux yeux noirs! Ils pleuraient... Ils pleuraient... et ils promettaient. Seulement, tout ça ne me faisait pas découvrir la canaille.

« Alors, à la fin finale, voyant que pas un homme de la 12e légion, depuis le colonel jusqu'au dernier gendarme, ne mettait la main sur cet individu, Catherine dit :

« — C'est bon. Si vous ne pouvez pas le trouver, vous autres, eh bien! je le trouverai, moi!

« Elle avait encore sa grand'mère, à cette époque : la veuve Coussac, — encore une vraie femme celle-là, — qui, depuis l'assassinat du maçon, était devenue muette comme une pierre, farouche comme un chien qui va tomber du haut mal, et ne répétait qu'une chose, la pauvre vieille : « On ne le conduira donc « pas à la rue Monte-à-Regret, ce coquin qui a tué mon fils! »

Catherine quitta son état de couturière et demanda à la préfecture l'autorisation de courir les foires. Ça m'étonna, moi, ça nous étonna tous, mais moi surtout, quand, un peu partout, dans les frairies, à la Saint-Loup ou à la Saint-Martial, à Limoges, dans tout l'arrondissement, nous rencontrions une baraque de planches avec une grande affiche peinte sur toile et, sur l'affiche, le portrait de Catherine Coussac, en maillot rose, avec une veste de velours rouge et des paillons de cuivre et, au dessus, en grosses lettres, cette enseigne : la *Femme silure.*

« *Femme silure!* Quel drôle de nom! C'était déjà une idée baroque pour Catherine de se mettre comme ça parmi les saltimbanques de foire... quoique je dois vous dire que c'est des gens qui en valent d'autres et même qui valent mieux que d'autres,

ces pauvres diables roulant leur bosse dans une voiture, mangeant sur l'herbe, couchant au coin des routes, se désossant pour nous amuser et broutant la misère comme leur carcasse de cheval, qui traîne toute la maisonnée, broute l'herbe des chemins. Oui, c'était déjà une idée étonnante de se faire artiste foraine, comme on dit. Mais *femme silure,* c'était plus comique encore! *Femme silure!* Savez-vous ce que c'est qu'être silure? C'est être torpille. Et torpille? C'est être électrique. C'est qu'on ne puisse pas vous chatouiller sans qu'on reçoive une secousse électrique. Silure, c'est un poisson qui vous engourdit le bras quand on le touche, un poisson qui a une machine électrique dans le corps. Alors quoi! Catherine Coussac, électrisée, vous faisait passer des secousses dans le bras quand elle vous touchait. Oui. *Femme silure.* Voilà!

« Moi, je n'avais pas besoin de la toucher pour être électrisé, je n'avais qu'à la regarder. Vous la voyez à vingt-huit ans. Elle a un peu grossi, mais elle est joliment jolie tout de même; eh bien! il y a dix ans, quand elle portait sur ses cheveux noirs le *barbichet* de dentelle que ces godiches de femmes ont laissé de côté pour mettre des chapeaux comme les dames, ceux qui, l'ayant vue, ne se détournaient pas pour la voir deux fois, étaient de fameux imbéciles. Et une taille! Et un teint! Il y a de belles filles à Limoges. Ma parole, ce n'est pas pour me flatter; la plus belle était Catissou.

« Aussi, ah! foi de Dieu, elle en amenait à la baraque, des spectateurs, la *Femme silure!* Elle n'avait pas besoin d'un grand orchestre comme le cirque Corvi, ou de boniments comme la troupe qui joue la *Tour de Nesle;* pas du tout; elle se montrait et on disait : « Ah! la belle fille! » et l'on entrait.

« Un jour, à Magnac-Laval, un lundi gras, voilà que j'entrai aussi, moi, dans la baraque de la *femme silure,* comme tout le monde. Elle était là, sur un petit théâtre, et en bas, accroupie comme une sorcière, la vieille mère Coussac qui, les sourcils durs, regardait tous les gens, l'un après l'autre, comme si elle avait voulu leur jeter un sort. Je m'avançai. Catherine me reconnut, et pendant que je restais devant elle à me dire que ça lui allait joliment bien, ce costume, la jupe courte et les jambes bien prises avec des bottines hautes qui faisaient paraître ses pieds petits comme ceux d'un enfant, elle sourit et, d'un ton tout drôle :

« — Oh! vous, dit-elle, je n'ai pas besoin de voir votre main, à vous!

« Et il y avait toujours comme une rage rentrée dans ses yeux noirs.

« Ah ! bien alors ! je compris ce qu'elle voulait, la brave fille ! Je savais maintenant ce qu'elle cherchait et pourquoi elle courait les pays déguisée comme ça en saltimbanque. Elle se rappelait toujours cette main, cette affreuse main féroce, et elle tendait à tout le monde sa petite main à elle, blanche, douce comme du satin, mais crâne et nerveuse, en espérant qu'elle reconnaîtrait l'autre main aux doigts égaux, l'ignoble main tachée de sang...

« C'était son idée, à Catissou ! On n'avait que cet indice-là ; eh bien ! ça lui suffirait, qu'elle pensait. Difficile d'ailleurs, de retrouver un coquin à travers le monde ; autant vaut chercher une aiguille dans une bottelée de foin. Mais il y a toujours des chances pour qu'un meurtrier vienne rôdailler autour de l'endroit où il a fait un coup. Le sang, c'est comme un magnétiseur, ma parole : il attire. Bien évidemment l'individu s'était éloigné de Limoges dans le premier moment, — et encore qui le savait ? — mais certainement aussi il reviendrait respirer l'odeur du faubourg Montmailler. Alors, quoi ! la *femme silure* avait des chances de la revoir, la fameuse main qui ne lui sortait pas de la tête et qui la hantait tant et si bien qu'elle m'a dit souvent que, dans ses cauchemars, elle la sentait, et que ces gros doigts velus c'était comme des tenailles qui s'enfonçaient dans son cou, la nuit.

« Avec la mère Coussac, Catissou parcourut comme ça bien des chemins. Elle allait partout où elle pouvait aller, la voiture de la femme électrique traînée et cahotée par un cheval qui justement avait servi dans la gendarmerie !... Un cheval réformé qui devait peut-être encore dresser son oreille coupée quand il sentait des malfaiteurs ; oh ! c'est malin, les bêtes ! Et, trottant comme ça, se trimballant de foires en foires, les deux pauvres femmes, la grand'mère et la petite-fille, ont dû avaler des rubans de lieues qui seraient capables de faire le tour du monde. Elles ont vu l'Auvergne, Bordeaux, Angoulême, Tours, jusqu'à Orléans. Et bien d'autres pays encore, dans le Midi. Mais c'était toujours vers la Haute-Vienne qu'elles revenaient avec le plus de confiance. Une superstition, une idée comme ça, qu'est-ce que vous voulez ? Elles se disaient : « C'est là que l'individu a tué, c'est là qu'il sera pris ! »

« Parole, ça devine souvent bien des choses, les femmes. Je parlais des bêtes. Les femmes, c'est encore plus malin. Voilà

donc qu'un jour, — oh ! je m'en souviens comme si c'était hier, c'était le 22 mai, un mardi, — les baraques de la Saint-Loup faisaient un vacarme... mais un vacarme... sur la place Royale... place de la République... je veux dire...

« Il y avait de tout, des chevaux de bois, des figures de cire, une arène athlétique, un théâtre de singes, la ménagerie Pezon, est-ce que je sais ? le diable et son train, et il y avait aussi, — parbleu ! — la *femme silure*. Catherine, fraîche comme un cœur, avec un maillot rouge tout neuf, se promenait sur la plate-forme, montrait l'enseigne de ses exercices et disait : — *Entrez, entrez, messieurs et mesdames !* tandis que la vieille mère Coussac, qui avait l'air d'avoir cent ans, la pauvre femme, jaune comme un coing, maigre comme un clou, toussait à faire pitié, mais roulait toujours ses diables d'yeux, chargés à balles, comme des pistolets...

« — *Entrez ! Entrez ! Entrez !*

« Je ne me le fis pas dire deux fois ; j'entrai comme tout le monde. Seulement, en entrant, je dis à Catissou : « Bonjour, mademoiselle ! » « — Bonjour, gendarme ! qu'elle me dit. » Elle savait parfaitement mon nom, mais elle ne me donnait pas mon titre. M'est avis qu'elle me disait comme ça : « Bonjour, gendarme ! » comme pour me dire : « Eh bien, tout gendarme que vous êtes, « vous ne savez donc pas comment on arquepince les gens qui « assassinent les pauvres vieux ? » Finalement, elle avait bien le droit de m'appeler gendarme puisque j'étais en uniforme. Tout ça n'est qu'un détail.

« Me voilà donc entré. Il y avait bien une vingtaine de personnes dans la baraque, des hommes, des femmes et, pendant que Catissou leur jetait des sourires, la mère Coussac, accroupie, les bombardait de ses regards, comme d'habitude.

« Je revois encore tout ça comme si j'y étais : Catissou debout sur la scène avec le rideau rouge au fond, sa jolie tête brune avec des sequins dans les cheveux, une rose au corsage, des bas roses, et, de tout ce rouge et ce rose, des bras blancs, potelés qui sortaient, et de jolies épaules, et une tête à tourner toutes les autres. Il y avait du soleil qui traversait la toile de la tente où la *femme silure travaillait,* et ce soleil faisait briller comme des diamants toutes les paillettes que Catherine avait cousues sur ses habits. Ah ! la jolie fille ! J'en parle à présent comme d'une étrangère. Mais nom de nom, la belle fille !

« Et elle était là, expliquant à ses spectateurs ce que c'est que le silure électrique, qui habite le Nil et le Sénégal et que les Arabes appellent *tonnerre,* et comme quoi cet animal-là vous donne des commotions qu'on croirait que c'est la foudre, et qu'en temps d'orage, les nerfs... la peau... je dis bien... les nerfs des silures... Mais tout ça que Catissou a rabâché tant de fois, c'est oublié, c'est fini maintenant ! Elle ne le sait peut-être seulement plus !... Ah ! elle le savait sur le bout du doigt, je vous le promets, à cette époque-là !... Elle vous débitait ça comme un avocat à la barre, et ceux qui l'écoutaient ouvraient des bouches grandes comme des fours et la dévoraient des yeux, la femme silure, ce qui prouve qu'ils avaient du goût.

« Après quoi, comme toujours, elle leur tendait la main et leur disait :

« — Donnez votre main, donnez, vous allez sentir la secousse électrique ! Ne craignez rien, ça ne vous fera pas de mal !

« Et voilà : il y en avait qui riaient, d'autres qui se fâchaient presque en secouant les doigts. Mais tous tendaient leur main vers la menotte de Catissou, pour avoir l'avantage de la toucher. Tous. Et j'étais là, moi, et je regardais ça, et j'étais presque jaloux de tous ces gens-là qui tripotaient la main douce, douce, de Catherine, lorsque tout à coup, — ah ! par exemple, c'est ça un coup de tonnerre ! — je vois la femme silure qui devient blanche comme une morte et qui saute sur une main qu'on lui tend comme un dogue sauterait sur un morceau de viande.

« Planté devant elle, il y avait un grand gars taillé en Hercule, avec des cheveux roux frisés qui sortait de dessous un grand chapeau de feutre ; il portait une blouse bleue empesée par-dessus une veste de paysan et, carré des épaules, un colosse, je voyais, — comme je le regardais de profil, — sa mâchoire inférieure qui avançait comme celle d'un brochet et ses tempes qui me cachaient presque ses yeux. Avec ça, pas de barbe, quelques poils dans une chair blême, fade. Mauvaise figure.

« Catissou l'avait regardé bien en face, ce gaillard-là, et, à présent, lui tenant la main, une main qui me parut énorme dans la petite main de la femme, elle semblait se cramponner à lui comme si toute sa vie, à elle, était suspendue au bras qui sortait de la manche bleue.

« Il me passa un frisson dans le dos et je me dis : « C'est l'individu ! Elle le tient ! »

« Oui, oui, elle le tenait, elle le tenait bien, allez, et pâle comme une morte elle disait au grand gars, subitement devenu aussi blême qu'elle :

« — Dites donc, vous, est-ce que vous connaissez l'assassin de Léonard Coussac ?

« Il se recula, il essaya de dégager sa main des doigts de la femme silure. Ah ! elle n'avait pas besoin d'être électrisée, Catissou, pour faire courir une secousse sur la peau de l'homme ! Il tira son bras à lui sans pouvoir l'arracher à Catherine ; il voulut la repousser et tout en disant : « Ah ! çà, êtes-vous folle ?... « Voulez-vous me lâcher ! » il tournait sa tête autour de lui, comme un loup ; et je vis ses yeux blancs qui avaient un air féroce, égaré, cherchant une issue... comme qui dirait la sortie.

« — Misérable gueux ! cria Catissou qui lui enfonçait ses doigts dans la chair, c'est toi, c'est toi qui as fait le coup ! C'est toi ! c'est toi !

« Et elle secouait comme un prunier le colosse tout étourdi de cette colère. Ah ! seulement, il se remit vite ! Il dégagea sa main des doigts de Catherine et, en l'air, je l'aperçus alors, cette main sinistre aux doigts égaux, cette main qui ressemblait à une araignée énorme et pattue. Il en donna un coup sur les épaules de Catherine qui s'affaissa, abattue, sur les deux genoux, et il se tourna comme un sanglier forcé, vers la sortie.

« Tout le monde se sauvait. Ce tas de gens avaient peur.

« L'homme allait sauter, poussant le monde devant lui par les reins, lorsque je me plantai droit en face, par un quart de conversion. Il eut un sale regard en voyant mon képi et mes aiguillettes blanches. Il les avait aperçus tout à l'heure ; mais pas comme ça, dans l'exercice de mes fonctions.

« Il avait la tête de plus que moi. Je levai les bras et je le saisis brusquement par le haut de sa blouse :

« — Au nom de la loi, je vous arrête !

« Pour toute réponse il m'envoya, le gredin, un coup de genou dans le ventre et j'aurais été rouler à dix pas de là, je crois, si je n'avais pas eu la présence de Catissou pour tripler mes forces. Je me moquais bien du coup de genou ! Je tenais l'homme, je le tirais, je le traînais. Je ne le lâchais pas. On m'aurait coupé le poignet pour me le faire lâcher. Et lui, me donnant des coups de mâchoire dans la tête essayait de m'étourdir ou de me casser le crâne !... Tout à coup, — j'en ai encore la cicatrice, — vlan ! il

m'enfonce un couteau dans le cou, là, à l'endroit même où le père Coussac avait été frappé... Une habitude à ce gredin-là, faut croire !...

« Il comptait me tuer ; mais le collet de mon uniforme pare la chose à peu près et la lame du couteau,— un couteau de Nontron, à manche jaune, — coupe le collet net et ne me fait à moi qu'une entaille... Alors ma main s'abat sur le poignet de ce bras qui tient le couteau, et je le maintiens ce bras-là, au-dessus de ma tête, me disant que s'il retombe sur moi une seconde fois, c'est fini ! Flambé, le gendarme ! Et je le voyais, ce couteau-là, en l'air, comme l'épée de cet autre, Damo... Damoclès... et sur le manche du couteau, les quatre gros doigts égaux de cette main qui avait fait reconnaître à Catherine Coussac l'assassin de son père.

« Combien ça dura, cette bataille-là où mon sang barbouillait la face du gredin, si bien que je croyais l'avoir blessé, ça dut être long ; mais ça me parut plus long encore. Je sentais que je perdais de ma force, que j'allais lâcher le bras et que le couteau... dame ! le couteau !... Tout à coup, ce propre-à-rien-là poussa un cri... ah ! mais un cri sauvage... un cri de cochon qu'on égorge... il bondit, moi le tenant toujours, ah ! mais ! Puis, comme pour se dégager de quelque chien qui l'eût mordu aux mollets, il recula et recula si vite que son grand corps butta et que, m'entraînant, lui dessous, moi dessus, il tomba à terre...

« Sous lui, quelque chose s'agitait ou plutôt se cramponnait et lui avait arraché ce cri... C'était la mère Coussac qui l'avait pris aux jambes et le mordait et le mangeait pour qu'il lâchât prise.

« Et nous nous tordions par terre, comme des vers. Mais cette fois, ce ne fut pas long ! Catherine était debout, elle m'aidait à maintenir le bras armé, ou plutôt elle lui arrachait le couteau et, par le cou, de ma main droite je tenais l'homme et le serrais à l'étouffer... Et puis, dame ! on accourait au bruit. Le maréchal des logis Bugeaud arrivait avec un camarade... On m'aidait à maintenir le gredin ; on le soulevait, on le traînait, on lui mettait les menottes et on le poussait et le portait à travers la foule qui maintenant, le voyant pris, voulait l'écharper, — sans savoir, — cette brave foule qui tout à l'heure en avait la peur.

« Il était d'ailleurs temps qu'on arrivât. Ouf ! Je n'en pouvais plus. Je m'en allais, je m'en allais... Et, — c'est bête comme chou pour un gendarme, — je m'évanouis, ma foi, en perdant

mon sang. Mais j'avais la sensation que des bras blancs me soutenaient et, au lieu du couteau de Nontron, là, au-dessus de ma tête, j'apercevais maintenant, comme dans un brouillard, les grands beaux yeux de Catherine qui souriaient. »

IV

« Voilà, d'ailleurs, comment un coup de couteau fut cause d'un bon mariage où il n'a jamais été question de coups de canif. Ma blessure guérit, je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque me voilà ; mais elle guérit deux fois plus vite parce que ce fut Catissou qui la soigna. Elle devenait une sœur de charité, la femme silure, et quand je fus sur pied : « Tope là ! qu'elle me dit. Vous me plaisez, je vous plais, et je vous jure d'être une brave femme ! » La grand'maman Coussac, qui dort maintenant à Louyat, vivait encore ; le mariage de Catherine fut sa dernière joie, pauvre bonne vieille ! Je me trompe : sa dernière joie fut le jugement de la canaille qui avait tué le maître maçon.

« C'était un gâcheur de plâtre, un nommé Marsaloux, de la Souterraine, dans la Creuse, — un *député de la Creuse*, comme on dit, — et qui, s'étant présenté chez M. Sabourdy pour travailler, y avait entendu parler de l'argent confié par le patron à Léonard Coussac et alors, excité par la chose, s'était dit : « Tiens, il y a un coup à faire ! » Et il l'avait fait ! Tout seul. Pas de complice. Un paresseux, avec un poil dans la main, mais un énergique. Après le meurtre, il avait gagné Paris et là il avait fait la vie avec des filles ; puis il était revenu à Guéret, puis à Limoges, l'argent mangé, cherchant de l'ouvrage. Quel ouvrage ? Tous les ouvrages, même du rouge. Il se défendit à peine devant la Cour d'assises. Il semblait dire comme ça : « Vous m'avez pris, allez-y ! Tant pis pour moi ! » On le condamna à mort. Il avait avant ça essayé de s'assommer en se cognant la tête contre la muraille, dans sa prison, et en disant : « C'est égal, le bourreau ne m'aura pas ! » Le bourreau l'eut tout de même. Je ne m'attendris pas beaucoup, moi, sur ces messieurs-là. Ils ne nous ratent pas, eux !... La main de celui-là, sa fameuse main, qui rappelle, qu'on m'a dit, celle de Troppmann, est conservée dans

un bocal plein d'esprit-de-vin à l'École de médecine. Vous pourrez la voir. Elle en vaut la peine.

« A l'audience, — ce n'est pas pour me vanter, — le président m'avait félicité. Je dis ça parce que c'est vrai. Mais je n'avais plus besoin de ces félicitations-là, je n'avais plus besoin de rien : j'avais Catissou. Le jour de la noce, pourtant, mon capitaine mit dans la corbeille (on dit la corbeille, mais nous n'avions pas de corbeille) mes galons de brigadier. Ça, par exemple, ça me fit plaisir.

« Et, depuis ce temps-là, si vous voulez voir un homme heureux, regardez-moi : en voilà un ! On a fait des propositions à Catissou pour l'engager dans des cirques comme femme silure. Jusqu'en Australie, qu'on a demandé si elle voulait rentrer au théâtre. Les journaux avaient parlé de son histoire et ça montait la tête aux directeurs de cirques, vous comprenez. Quand on lui parle de ça, à Catissou, elle se met à rire. Femme silure ! Allons donc, elle a bien autre chose à faire. Elle a les marmots à laver, mes épaulettes à blanchir, la basse-cour à surveiller et la maison à faire marcher. Et tout ça marche au doigt et à l'œil, les moutards, les poulets, les canards... et le brigadier avec !... Non, non, Catissou n'est plus artiste ; mais, saperlotte, si jamais il se commettait un crime dont on ne trouverait point le coupable en Limousin, je suppose, — ah ! *fê dé Dî !* je me fierais plus à elle qu'à tous nos limiers de police ! Elle a les yeux fins, Catissou, et n'a pas froid à ces yeux-là ! »

V

Le brigadier fit tomber sur l'ongle de son pouce gauche la cendre chaude de sa pipe et se préparait à bourrer encore *la camarade* lorsque, belle et gaie, enveloppée d'un chaud rayon du soleil couchant, Catherine Tharaud revint avec ses bras nus, s'accouder à la fenêtre dans l'encadrement de la glycine, et, la voix allègre, avec un beau rire :

— Allons, Martial, le *clafoutis* sort du four, la *bréjeaude* fume ! Appelle les petits !

Martial Tharaud se leva, fit un cornet de ses deux mains et cria, de loin, aux joueurs de pique-romme :

— Ohé, là-bas, *gaminos!*... A la soupe, mauvaise troupe !

Et comme les gamins accouraient, humant déjà l'odeur de soupe aux choux et de cerises cuites, le brigadier, prenant son aîné entre ses jambes, dans les plis de son pantalon bleu à ganse noire, et poussant devant lui les autres, ôta son képi bleu galonné de blanc, nous salua et, gaiement, s'en alla goûter à la fois à la soupe chaude et au baiser frais de Catissou.

Au bout de la rue, un sabotier bridait des sabots en chantant la vieille chanson :

Vive Limoge,
Pour ses beaux cavaliers.
L'amour y loge
Sous les grands châtaigniers !

Et le soleil couchant envoyait son dernier rayon au drapeau de fer du bon gendarme.

Jules Claretie.

LE MOULIN TOURNE

CONTE DE NOËL

Le moulin tourne au milieu des champs et des landes. Ses ailes dépenaillées, qui font songer à de grands vols d'oiseaux et aux gonflements des voiles d'une barque, montent, oscillent et retombent, lentement, puis vite. Les ombres mouvantes passent sur le sol comme des frissons. Le moulin tourne tristement sous le ciel de décembre.

Il y a de l'hiver dans l'atmosphère, du froid, de la pluie, peut-être de la neige. La terre est en deuil de toutes les verdures et de toutes les fleurs. Il ne reste que quelques arbrisseaux de couleur sombre, hérissés d'épines, des ajoncs, des ronces. Les éclatantes fleurs jaunes des genêts, les grappes roses de la bruyère sont rouillées et salies par l'eau boueuse, égrenées par le vent qui vient de la mer. Le sol défoncé est parsemé de flaques marécageuses, encombré de pierres; les haies, toutes noires, sont vides d'oiseaux; çà et là se dressent les solitaires pierres levées, rongées de mousses parasites, les grossiers menhirs qui font rêver aux rudesses et aux ensanglantements des croyances anciennes. Le moulin tourne toujours avec un sifflement et un grincement légers.

En s'approchant, on entendrait le froissement des meules et l'écrasement du grain. Il y a donc de la vie derrière ces murailles, sous ce toit pointu, dans cette tour ronde qui doit résonner des chansons d'un meunier. Oui, tous les gens de ce village groupé là, tout près, autour de ces arbres dépouillés qui reverdiront demain, apportent ici une part du blé de leur récolte. Ils attachent leur bête, cheval ou âne, à cet anneau rouillé. Ils entrent par

cette porte, ils causent avec le farinier, des pas pesants font crier l'échelle, des sacs tombent entourés d'un fin nuage tout blanc. Il y a, à n'en pas douter, un va-et-vient de vivants autour de la masure, le paysage n'est pas toujours si désolé et si triste : il vient une saison où les fauvettes vont chanter sur les menhirs inutiles.

Le village est un village du Morbihan. Le moulin est le moulin des Jallu. La meunière est la mère Jallu, elle a quatre enfants, deux fils et deux filles.

Peut-être bien que les fils et l'une des filles ne chantent jamais. Ce sont des paysans au front soucieux, au regard mélancolique, qui marchent lourdement et observent de côté. Mais jamais plus fine meunière qu'Esther Jallu n'a tourné et viré autour des froments, des blés noirs, des orges, des seigles et des avoines. Elle est gaie, la fillette, parce qu'elle est jolie et qu'elle sait porter les robes qu'elle a faites et ajustées elle-même. Elle traverse comme un lutin les campagnes tristes en automne, si douces au printemps. En son inconscience d'enfant et de femme, elle installe une sorte de meunière d'opéra-comique dans ce dur pays breton, de terre rocheuse et de feuillage fruste. Pour un peu, elle mettrait des bouffettes de rubans à ses sabots, elle échancrerait son corsage en carré. La légère poussière des farines versées aux huches jette comme un œil de poudre sur ses cheveux envolés hors des broderies de sa coiffe.

Elle a été à l'école plus longtemps et avec plus de goût que ses frères et sœur, et elle a retenu ce qu'on lui a enseigné au tableau et dans les livres. Le soir, avec les siens, réunis autour de la table où fume la soupe, elle parle le breton guttural où passent des bruits de vents, de vagues et de galets. Mais elle sait aussi, mieux que personne dans le pays, parler le français, établir un compte, écrire une lettre. Elle sera une ménagère ordonnée, une femme de tête, elle apportera du bonheur à celui qui l'épousera. Les prétendants ne manquent pas, d'ailleurs, mais elle n'a garde de se décider. Elle attend. Quoi? C'est le secret de ce cœur de brave fille qui bat sous la guimpe bien repassée. Le jour venu, elle saura choisir. Jusque-là, elle garde ses réflexions, elle répond avec une phrase de moquerie ou avec un rire de contentement à sa famille étonnée qui ne comprend pas et fait peser sur elle, sans cesse, l'obsession de regards soupçonneux. Elle, elle continue à vivre sans souci, de jour en jour plus coquette, promenant sa fière puberté au milieu des assemblées et des pardons où les

galants viennent l'entourer, dans les repas de noces où l'on chante pour elle des chansons qui offrent des fiançailles et invitent au mariage. Sans cesse elle se pare, cherche les plus coquets mouchoirs, les plus fins souliers, elle se console des mauvaises humeurs qui montent autour d'elle et l'assaillent, en ajoutant une fleur au bouquet qui parfume son sein.

L'irritation et la colère emplissent la maison, une irritation qui gronde sourdement, une colère qui parle à peine à travers les dents serrées. Il y a des mains qui se retirent et des corps qui s'effacent à l'approche d'Esther. La jeune fille voit, quand elle entre, une peur naître dans les yeux de sa mère et de sa sœur, elle voit s'allumer une fureur de déments dans les yeux de ses frères. Elle est surveillée comme une malade, tenue à distance comme une pestiférée. Elle hausse les épaules et elle passe. Les deux hommes et les deux femmes se regardent, se frappent le front du doigt avec des airs entendus, se rapprochent, se consultent à voix basse.

Ils savent maintenant dans quelle situation est leur fille et leur sœur, ils savent la raison de ses fiertés, de ses gaietés, de ses rires et de ses chansons, ils savent quel ennemi s'acharne sur elle, ils savent le nom du Mal qui l'a frappée. Ce nom, c'est le recteur qui le leur a dit. Ils ont rencontré le bonhomme dans les champs, ils l'ont suivi jusqu'au presbytère, ils lui ont dit leurs craintes, leur chagrin, et le curé a prononcé. Oui, s'arrêtant au milieu du sentier, et fermant son bréviaire, il leur a appris, avec une voix qui gémit, qu'Esther est « possédée du démon de l'orgueil ! »

Et M. le curé est rentré chez lui. Il n'a pas été le bon conseilleur, l'homme sage qui avertit et qui explique, mais le pauvre d'esprit le pire de tous, le prétentieux faiseur de phrases.

Plus de doute à avoir. On tient l'explication. Possédée! Voilà pourquoi tous les hommes courent après la coquine, voilà pourquoi elle a, elle; l'ensorcelée, ensorcelé à son tour les vieux qui marchent appuyés sur leur canne, les jeunes qui conduisent la charrue, les femmes qui tricotent sur le pas des portes, les enfants qui jouent sur les places. Car elle a jeté le sort à tout le monde, tout le monde l'aime et vient à elle, et lui sourit et lui réclame ses maléfices. Tandis qu'eux, les frères, la sœur, elle, la vieille la mère, ils sont détestés, parfois injuriés, et les petites filles se sauvent quand elles les voient paraître. Mais il faut que cela change. Il faut répandre la parole du prêtre, dire à tout venant que le

démon habite le corps d'Esther, et qu'à eux quatre, les Jallu sauront bien exorciser la malheureuse et extirper la bête d'enfer qui lui ronge le cerveau et le cœur.

Voilà pourquoi un jour, pendant que le moulin tourne sous le ciel de décembre, la porte a été fermée en dedans. On n'entend que le grincement de la mécanique, le sifflement des ailes, le frottement des meules. Le vent passe et la pluie tombe. Au dedans, des mains noueuses, crispées et dures comme des racines de chênes, ont saisi aux bras, au cou, à la taille, la délicate meunière, toute poudrée à blanc. Ils l'ont jetée à terre, ils ont relevé ses jupes, ont mis à nu sa chair de jeune fille, et maintenant, avec un vilbrequin, ils lui trouent le ventre, ils tournent, et ils retournent l'instrument. Le sang coule, la bouche crie. Un trou aussi dans une jambe, puis dans l'autre, un trou dans le front, encore et toujours du sang. La mère et la sœur sont à genoux. Elles prient pour que l'opération réussisse. Elle a réussi, le démon s'est enfui. Esther ne bouge plus. Les exorcistes se relèvent, glissent, pataugent, échangent des regards de folie. Le moulin tourne toujours. La meunière est morte.

Ceci, hélas! n'est pas un conte. C'est la trop réelle transcription d'un fait qui s'est passé l'an dernier dans un village de la Basse-Bretagne. Le triste récit véridique vient surprendre les lecteurs du jour de Noël habitués à des histoires de réveillons, d'oies grasses, de boudins frits, de bûches flambantes. La tragique aventure détonne au milieu de ces gaietés de conversations et de ces bruits de fêtes nocturnes. Une stupeur envahit l'esprit s'il reste à songer à la superstition qui hante les âmes, à la grossière et criminelle attraction vers le crime, au besoin de verser du sang, de sentir son odeur âcre, à tous les vils et fous désirs embusqués dans la cervelle humaine.

Conte de Noël! Histoire de décembre! Le moulin tourne-t-il encore là-bas? Les gens du village du Morbihan, qui voulaient massacrer les Jallu, ont-ils été faire les répons à la messe de minuit, — dite par M. le recteur ?

Gustave Geffroy.

LES VIEUX DE LA VIEILLE

I

Quand arrivait le premier jour de chaque trimestre, les grandes époques de l'année pour tous les retraités ou pensionnés de l'État, le petit Antoine Ponto, assis au fond de l'étude, sur sa chaise de simple saute-ruisseau ou de quatrième clerc, pouvait presque se considérer comme le successeur de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, etc., etc. ; car il passait en revue ce jour-là, tout ce qui restait dans la ville de S... des armées de Sa Majesté l'Empereur et roi, tout ce qui, parmi les vieux débris des anciennes guerres, revenus au pays natal ou échoués dans la petite ville, avait jusqu'alors échappé aux coups de la faux régulière et infatigable du Temps.

Ce n'était pas la grande revue nocturne du poète, mais c'était presque aussi macabre, dans son réalisme cruel, ce défilé devant le pupitre du petit clerc des vieux soldats courbés par l'âge, fatigués, amaigris, desséchés pour la plupart, où plus rarement gonflés et empâtés, abîmés parfois, enlaidis et dépoétisés par les infirmités et les décrépitudes, les vulgarités et les misères de la vie.

Parmi tous ceux qui venaient signer leur certificat de vie et toucher le trimestre des maigres pensions, salaire de peines et

de dangers inouïs, indemnité des pintes de sang versé ou des membres perdus en de lointaines batailles ; parmi cette cohorte de vieux de la vieille, il y avait de vigoureux et nobles spécimens de ce type du vieux soldat, un des quatre ou cinq grands types éternels de tous les âges et de tous les pays, de vieilles moustaches énergiques, de superbes têtes blanches frappées comme des médailles et dignes du crayon de Charlet ou de Raffet.

Le petit clerc, assez dédaigneux des clients ordinaires, paysans ou citadins, se montrait poli et plein d'égards pour tous ses visiteurs trimestriels, pour les pauvres invalides, impotents, sourds, à demi tombés en enfance, ne comprenant ou n'entendant plus guère, comme pour certains autres aux nez rubiconds, vieux drôles dépourvus de toute vergogne, qui avaient dû, certes, en leur temps, en faire de belles, lâchés par toute l'Europe. Mais, lorsque se présentaient devant son pupitre quelques-uns de ces grands vieillards, droits et fiers, héros obscurs de la prodigieuse épopée, il laissait voir une particulière et respectueuse admiration.

Il les rédigeait de bon cœur, les certificats de vie des vieux braves aux rangs éclaircis à chaque trimestre ; cela seul lui agréait de toute l'insipide besogne qui lui était dévolue d'un bout de l'année à l'autre, du grossoyage assommant sur lequel il dormait à l'ordinaire. Au diable les actes et le papier timbré, cette revue des vieux pensionnés, c'était de la belle et bonne poésie, c'était un écho affaibli des jours terribles et des grandes guerres qui roulait soudain dans l'étude, comme un dernier éclair des anciens canons qui venait illuminer les cartons moisis.

Pour se consoler de la besogne prosaïque ou répugnante des ventes et des baux, des partages de paysans où chaque lambeau de bien est âprement disputé et comme tiré aux dents par chacun, des liquidations longuement élaborées, de l'entortillement formaliste des moindres affaires, du spectacle des intérêts en lutte, des gens qui se chamaillent, qui s'écorchent ou qui se volent, le petit clerc avait ainsi, à jour fixe, comme une envolée dans un idéal surhumain, le défilé des vieux débris et la conversation du commandant Hector Clausse.

Ancien officier d'artillerie de la garde impériale, le commandant Hector Clausse, une des plus hautes tailles de l'ancienne armée, maigre et comme desséché, se tenait droit encore et portait haut une tête aux méplats fortement accusés, aux lignes franches qui semblaient creusées dans un bloc de chêne, par le ciseau vigou-

reux d'un sculpteur. Des yeux vifs et clairs qui cherchaient toujours l'œil de l'interlocuteur, une bouche quelque peu railleuse sous la brosse blanche des moustaches, corrigeaient ce que l'ensemble des traits pouvait montrer de raideur et appelaient la sympathie. Logé dans un petit appartement à deux pas de l'étude, le commandant Clausse arrivait toujours le premier, le jour du trimestre, devant le pupitre du clerc et, son paraphe droit comme une lame de sabre apposé au bas du certificat de vie, il s'asseyait volontiers pendant une heure ou deux pour assister au défilé des anciens compagnons d'armes en causant avec le petit Antoine Ponto. Entre le petit clerc et le vieux soldat séparés par près de soixante années, un courant de sympathie s'était établi; malgré la différence des âges, deux natures pareilles s'étaient devinées et comprises, deux âmes chaudes et enthousiastes, montrant pour les banalités et les platitudes sociales un dédain calme et railleur chez le vieux soldat, violent et emporté chez le rageur petit clerc.

Fils de tout petits commerçants, petits épiciers dans la petite ville, qui rêvaient de faire de lui un homme de chicane, un greffier, ou peut-être, gloire suprême, un notaire, Antoine Ponto, par une loi de contraste que l'atavisme seul expliquerait, était un garçon bouillant, nerveux, un brin exalté, qui faisait aussi bon marché du notariat que de l'épicerie, mettait au même rang les chandelles et le papier timbré, et ne demandait au Ciel d'autre grâce que de faire arriver au plus vite le premier jour de sa dix-huitième année, jour béni et très prochain, qui lui permettrait d'envoyer promener le Code et lui mettrait en main, au lieu d'un porte-plume de clerc, un fusil ou un sabre de troupier.

Depuis son enfance, les récits d'un grand-père, vieux soldat, les souvenirs d'un oncle paternel, officier supérieur à la fin du premier Empire et mort dans les derniers jours de la grande tragédie, la vue des soldats, les passages fréquents de troupes dans la ville d'étape, les retraites avec les tambours et les trompettes de la garnison éclatant chaque soir au premier coup de huit heures, tout avait contribué à faire naître et à entretenir le fanatisme militaire du garçon. Les premières victoires du second Empire l'avaient encore surexcité; il se les rappelait, ces victoires dont le nom éclatait soudain dans une apothéose de drapeaux et de lanternes vénitiennes à toutes les maisons; il se rappelait les tambours des pompiers parcourant la ville par une belle après-midi

de soleil, ou le soir à la lumière des torches et sur toutes les places, le maire, ceint de son écharpe, lisant après les roulements des tapins civils, les dépêches annonçant la victoire d'Inkermann, la prise de la Tour Malakoff ou la victoire de Turbigo, la victoire de Magenta, la victoire de Solférino et enfin, la plus récente de toutes, la prise de Pékin après Palikao. Et les pavoisements soudains, les illuminations spontanées et les salves d'artillerie de la garde nationale en l'honneur des soldats de France, des braves petits pioupious toujours dehors, combattant un peu partout sous tous les ciels, en Europe, en Afrique, en Asie, en Amérique, répandant leur sang sous tous les climats et pour toute autre chose souvent, hélas ! que l'intérêt sacré de la France.

Oh ! ces roulements victorieux des tambours aux grandes journées, les cœurs les plus endormis sursautant soudain, toute la ville sentant passer au-dessus d'elle comme un souffle d'ivresse héroïque et planer l'âme de la vieille Gaule guerrière, comme ils enflammaient, ces joyeux tambours, le cœur et la tête du petit Ponto ! C'est déjà bien lointain, mais leur retentissement n'est pas tout à fait éteint, et parfois son oreille croit encore entendre vaguement leur sourde rumeur... Roulements du passé ou roulements de l'avenir, qui peut savoir au juste ?

D'autres émotions, les 15 août, faisaient rêver le jeune garçon. C'était le défilé des vieux de la vieille allant entendre la messe solennelle à la cathédrale, dans leurs uniformes usés, devenus trop étroits ou trop larges, chamarrés de dorures ternies, avec de vieux plumets mélancoliques ayant, comme les hommes, la colonne vertébrale fatiguée. Les anciens de la cavalerie faisaient instinctivement bande à part et se tenaient dans les premiers bancs, à la droite du chœur. Parmi les hussards peu fringants et les lanciers au lourd schaspka, des casques brillaient; quelques dragons, trois cuirassiers et un immense carabinier, maigre et desséché, s'appuyaient, pour se redresser, sur leurs grandes lattes aux fourreaux bosselés ; des artilleurs à l'uniforme sombre se groupaient autour du haut bonnet à poil d'un grenadier à cheval dont les joues glabres, rasées de frais, disparaissaient jusqu'aux oreilles dans le col carcan de son uniforme. A gauche, c'était l'infanterie, un colonel de voltigeurs en tête, rouge, apoplectique, étouffant dans son uniforme trop étroit; derrière lui se serrait un état-major de vieux officiers, de petits hommes râblés, quelques-uns presque verts encore et qui n'avaient dû servir que dans les vélites ou la

jeune garde, aux derniers jours de l'Empire; des habits bleus, passés et plissés, des shakos de toutes formes, immenses, évasés, garnis de torsades avec l'aigle sur la plaque, passée au tripoli pour ce grand jour. Il y avait dans le nombre quelques uniformes incomplets et quelques habits civils aux derniers rangs; mais tout ce qui n'était pas trop invalide parmi les vieux ayant tenu le fusil ou brandi le sabre dans les grandes guerres, était là; certains n'habitaient pas la ville, et venaient des villages d'alentour, pour se retrouver avec leurs anciens compagnons. Mais tous les ans l'effectif diminuait, il se faisait des vides parmi les hauts plumets; les groupes se tassaient devant le chœur de l'église et semblaient serrer les rangs comme autrefois sous les volées de mitraille. D'un regard mélancolique, on se comptait; cette année-ci, la cavalerie avait souffert, il manquait quelques casques parmi les cuirassiers, ou l'infanterie perdait un banc tout entier. Résignés, les vieux de la vieille relevaient la tête en mâchonnant leurs blanches moustaches et essayaient instinctivement de cambrer leurs vieilles poitrines pour faire bonne contenance sous la faux invisible.

Et l'orgue emplissait l'église de sa grande voix roulante, les chants montaient vers les voûtes, graves et pleins, coupés par le fausset aigu des enfants de chœur. Dans la nef où s'alignait une compagnie de la garnison en grande tenue, éclatait à l'élévation le commandement : Garde à vous! lancé par un jeune officier sur qui, pendant tout l'office, les regards des anciens restaient attachés — Genou... terre!

Toutes les crosses de fusil sonnant sur les dalles, puis des bruits plus clairs, les fourreaux des sabres tintant à leur tour, et tous les soldats, dans le grand silence de l'église et le frémissement des cœurs, un genou en terre, les fusils baissés devant l'autel...

II

— Ah! mon garçon! disait le commandant Hector Clausse, moi je suis un vieux refroidi et le temps est passé où je partais comme un cheval échappé, sans réfléchir, sans regarder, hop! hop! En avant! J'ai piaffé dans mon bel âge, je ne piaffe plus et je regarde derrière moi, j'examine la route faite, le long ruban d'étapes parcourues!... Hum! nous avons eu terriblement du mal, nous avons

récolté à nous tout seuls, de la gloire et des coups, la suffisance de cinquante ans... Pour quel résultat au fond, je le cherche encore... bon ou mauvais, je me le demande! Nous avons cogné comme des sourds, sans nous demander pourquoi; j'ai dans l'idée, que nous avons eu tort! Ceci, je me permets parfois de l'insinuer à quelques amis qui me regardent de travers, et pourtant, parmi tous ces vieux débris qui vont tout à l'heure venir te répondre « *Présent* », combien étaient déjà fourbus en 1808, dégoûtés en 1809, et maudissaient le grand homme en 1810! Moi, j'ai duré jusqu'en 1812; mon enthousiasme, intact au départ de la grande armée, a été gelé en Russie. Il était pourtant solide, sacrebleu! et ne le cédait à aucun; mais dans les neiges moscovites, j'ai réfléchi! C'était la première fois; jusque-là, comme les autres, je m'étais trouvé si occupé! Oui, quand j'y songe maintenant, il me semble que c'est un rêve, ces armées ont passé comme des charges de cavalerie; ça semble très long quand on y est, à cause des boulets, des balles et de tout le tremblement, mais quand c'est fini, on est tout surpris de la rapidité avec laquelle tout a filé. La vie est toute en pente, mon ami, les années coulent et s'écoulent! surtout les années pendant lesquelles on a de l'occupation, et cela ne nous a pas manqué! Pour en revenir à nos gaillards, si chauds napoléonistes actuellement, beaucoup tiraient la langue à la fin et auraient volontiers changé le service de leur Empereur pour celui du roi d'Yvetot, si le grand homme l'avait permis. Puis, la tranquillité revenue, changement de front, retour de l'enthousiasme; nous avons oublié qu'il nous avait tous éclopés et notre Empereur est redevenu notre Dieu! Au fond, tout s'explique, et il ne faut pas nous traiter de girouettes; en chantant la gloire du Petit caporal, c'était tout simplement la nôtre que nous chantions, c'étaient nos prouesses que nous célébrions, et toute la France faisait chorus! Les générations fauchées, l'effroyable éreintement du pays, tout était oublié par ceux qui avaient eu la chance de survivre, et l'on ne demanda pas leur avis aux centaines de mille pauvres diables que la révolution et le grand homme avaient couchés dans des trous creusés dans toutes sortes de terres... et j'imagine que, parmi ceux-là, beaucoup se seraient volontiers passés de toute cette gloire, de Colonne et d'Arc de Triomphe!

Un petit homme tout rond et tout rouge, à l'air solide encore et même guilleret, entra dans l'étude et interrompit Clausse, à qui en passant il fit le salut militaire.

— Bonjour! toujours luron, vieux voltigeur? dit le commandant pendant que le clerc faisait signer le certificat de vie.

— Le plus longtemps possible, mon commandant.

— Celui-ci, reprit le commandant quand l'ancien fut parti, a dû rire quand même jusqu'à la fin. Jean-François Dolmy, prévôt de danse, prévot d'armes breveté. J'ai connu ses équivalents, solides au poste, mais rigoleurs et fricoteurs en diable!... Il n'y a pas bien longtemps que je l'ai rencontré à une fête de campagne, attablé avec un autre ancien, lequel n'a pas dû briller dans les armées de Napoléon le Grand, car c'était bien tout le contraire d'un vieux soldat maintenant, une espèce de grippe-sou devenu vieil usurier de village... Le fricoteur avait séduit l'usurier, s'était fait payer à boire je ne sais comment, et tous les deux, à peu près ivres, chantaient la larme à l'œil une chanson idiote :

. . . . . .
Napoléon plein de vaillance,
Comme Jésus il fut vendu
Par les mains de Judas de France ;
Il fut trahi comme Jésus!

Quelques pensionnes se succédèrent et le commandant Clausse cessa de parler. Les vieux avaient pour la plupart l'air un peu intimidé en entrant dans l'étude, surtout ceux qui touchaient les plus petites pensions; assis devant le pupitre du clerc, ils tiraient leurs lunettes et traçaient péniblement d'une main incertaine, comme un enfant qui fait des bâtons, quelques lettres d'une grosse et lourde écriture.

Des pensionnaires civils, d'anciens employés de l'État venaient aussi, mais plus rares; les anciens militaires, par un accord tacite, pour le plaisir de se rencontrer sans doute, arrivaient presque tous en même temps, le matin. Quelquefois le commandant Clausse leur serrait la main, acceptait une prise de tabac, ou bien il rappelait en deux mots quelque vieux souvenir, quelque trait de l'histoire de tel bonhomme cassé et affaissé, gauche et embarrassé aujourd'hui, qui avait été un vaillant soldat, un troupier audacieux, résistant, infatigable à fatiguer la victoire, ou l'un de ces intrépides officiers de cavalerie des grandes charges célèbres, de Wagram, de la Moskowa ou de Waterloo.

— Jean-François Lacoche, ancien capitaine, combien de blessures?

— Neuf, mon commandant, mais toutes simplement dans le cuir, que j'avais très dur... Rude avantage dans le métier que nous faisions, mon commandant.

— Hubert Maillard, chevalier de la Légion d'honneur, ancien crieur public et tambour de ville... Il a longtemps annoncé qu'il avait été perdu « *un caniche répondant au nom d'Azor* », avec des baguettes d'honneur gagnées en battant la charge tout seul à la tête de son bataillon dans un moment difficile!

— Celles-là, mon commandant, je ne m'en servais que dans les grandes occasions. C'est tout ce que j'avais rapporté de Russie, où j'ai eu ma caisse crevée et brûlée.

— Ah! voilà Delmas, dit tout bas le commandant Clausse en voyant entrer un grand vieux à longue moustache blanche, appuyé sur une canne et traînant péniblement la jambe, ex-lieutenant aux carabiniers, sabre de première classe, et bourreau des cœurs... « Un vrai gaillard! » m'ont dit autrefois des anciens de son régiment; partout et toujours, en campagne comme en garnison, au nord comme au sud, avec les Polonaises, comme avec les Espagnoles, ou les Italiennes... Aujourd'hui tenu en laisse, et très court, par sa gouvernante, une ancienne farceuse devenue dévote quand elle a pris sa retraite avec le lieutenant. Le défilé continuait, le clerc pointait les signatures sur sa liste et rangeait les brevets des pensions, de vieilles feuilles de papier jauni, froissées, salies, maculées de timbres et de cachets.

— C'est tout pour la ville, dit-il; il en viendra encore trois ou quatre de la campagne cet après-midi; il ne me reste plus qu'à m'en aller faire signer ceux qui ne peuvent pas venir.

— Les éclopés, dit le commandant.

— C'est le plus triste; il y a M. Mazelle qui a la goutte, puis le père Knopfer qui ne peut plus se porter; celui-là baisse tous les jours; je crois que c'est son dernier trimestre...

— Du tout, du tout, Knopfer durera encore, tu verras! Nous autres, vois-tu, nous les derniers, qui avons survécu à tant de choses, nous sommes fabriqués avec une pâte si résistante que la camarde y regarde à deux fois avant de nous mordre, par crainte de se casser les dents!

— Il y a aussi M. Clarambault qui est tout à fait en enfance.

Le commandant soupira.

— Quel âge a-t-il au juste?

— Né en 1772, dit le clerc en consultant le brevet de la pension.

— L'ancien des anciens, celui-là, major dans les grenadiers de la vieille garde, engagé en 90 au régiment de Picardie, il a tout vu, de Jemmapes à Waterloo; il a été en Italie, en Égyypte, en Allemagne, en Russie. Tu sais ce qu'il a fait en Russie?

— Non, je ne sais pas; je l'ai toujours connu en enfance, bégayant des mots sans signification, quand je vais lui demander, pour son certificat de vie, une signature que je n'obtiens qu'avec beaucoup de peine, en lui parlant comme à un petit garçon...

— Pauvre Clarambault! cette existence à l'air libre, sous le soleil, le vent, la neige ou la pluie, ces quinze ans de marches continuelles sur les grands chemins de l'Europe, malgré les fatigues, les peines écrasantes, les accablements, ça vous a trempé pour un siècle les hommes assez forts pour résister à la première période d'éreintement! Vois nos vieux généraux qui restent jusqu'à soixante-quinze ans sous le harnais, quelle ardeur! Ça tient encore à cheval et c'est solide, les accès de goutte à part; compare-moi ces gaillards-là aux bureaucrates décatis avant la soixantaine, collés dans leurs fauteuils et incapables de soulever autre chose que leur parapluie ou leur bonnet de coton. Hein! ai-je raison de chanter la vie militaire? Pour en revenir à Clarambault, qui touche à ses quatre-vingt-dix ans, redevenu un petit enfant depuis quatre ou cinq hivers, dire que cette triste carcasse falote, agitée par un tremblement sénile, est l'enveloppe d'un vrai héros, mais d'un héros trop complet, trop naïf et trop simple, pour avoir su tirer de son héroïsme les avantages qu'avec un peu moins de naïveté et de désintéressement, il en eût pu extraire! Oui, l'âme qui s'est envolée de ce vieux corps encore debout, c'était une âme vraiment pure, une âme de première classe sortie avec le numéro *un* des mains du Créateur. Je l'ai connu dans son temps, ce vieux Clarambault, et parmi la jolie collection de sabreurs de toute catégorie que nous faisions, je jure que j'en ai peu vus de pareils à lui. Il lui a manqué la chance pour parvenir aux premiers grades. Au lieu de violenter a chance, ces hommes-là, c'est la chance qui doit les violenter! Je ne te raconterai pas, garçon, tout ce que Clarambault a fait à ma connaissance, tous les traits d'héroïsme que je sais de lui... Dans la vie de tous les vieux soldats qui te viennent à chaque

trimestre, il y a des traits d'héroïsme du même genre, mais les siens étaient plus complets, avec je ne sais quoi de plus particulier, de plus naturel pour ainsi dire. Pas de bravade du tout, pas d'accès de cette belle folie héroïque qui saisit à certains moments difficiles les natures sanguines, pas d'intérêt personnel surtout, ni d'idée d'avancement; non, sa marque à lui, c'était le dévouement pur et simple, il se dévouait sans s'en apercevoir pour ainsi dire. Je te dirai seulement ce qu'il a fait à la Bérésina. Et d'abord il faut te dire qu'à Moscou, son régiment, attribuant des privations endurées, depuis l'entrée en Russie, à je ne sais quel rogne-portions, officier d'administration, Clarambault, fatigué de réclamer pour ses hommes, prit l'affaire à son compte et provoqua l'officier. Au lieu d'aller sur le terrain, celui-ci, par son influence sur son général, fit mettre Clarambault aux arrêts pendant tout le séjour à Moscou. Cela ne porta pas bonheur au rogne-portions, car, la retraite à peine commencée, il fut massacré par les Cosaques... Après cinquante jours de marche dans la neige, la grande armée, devenue la grande cohue, arrive à la fameuse rivière. Dans la première journée du passage, lorsque s'est produit sous les boulets russes l'effroyable encombrement du pont de bateaux d'Eblé, Clarambault étant passé, s'est aperçu que l'aigle de son régiment était restée dans la bagarre de l'autre côté de la rivière. Aucun espoir de percer la foule pour retourner en arrière ; Clarambault n'a pas hésité, il s'est jeté dans la rivière, l'a passée à la nage parmi les glaçons, et ayant pris le drapeau, l'a rapporté par le même chemin. Le lendemain, quand Oudinot a fait repasser le pont pour rejeter un peu les Russes et protéger le passage, Clarambault en était; il était de l'arrière-garde et n'a passé que le matin du troisième jour, par le chemin qu'il avait pris pour le drapeau, c'est-à-dire par la rivière, après être resté une heure dans l'eau pour sauver quelques malheureuses femmes aventurées sur les glaçons. C'était trop ; en arrivant de l'autre côté, Clarambault, épuisé, trempé et gelé jusqu'aux os, allait périr, si l'une des femmes qu'il avait sauvées, la femme de l'officier d'administration de Moscou justement, ne l'avait sauvé à son tour en lui donnant une couverture et l'un de ses jupons. Ils ont tenu ensemble jusqu'en France, se traînant sur les routes de Pologne et d'Allemagne, lui à moitié mort et la femme ne valant guère mieux. Mais l'hiver russe les avait mal gelés, car la vieille femme qui soigne actuellement ce qui reste de l'héroïque Claram-

bault, la bonne vieille toute blanche et toute ratatinée qui soutient le corps branlant du vieil enfant...

— Madame Clarambault?

— C'est la femme de la Bérésina, que Clarambault a épousée après 1814. Pauvre Clarambault, il aimait à raconter l'historiette; dans nos dîners, aux anniversaires, quand nous nous sommes retrouvés; il disait toujours, en parlant de Mme Clarambault: « Ma femme, dont j'ai fait la connaissance sur un glaçon, au milieu de la Bérésina ». Et dire que c'est fini, qu'il a tout oublié et ne connaît plus sa femme que tout juste comme il connaissait sa nourrice à trois ans!...

— Allons! dit le commandant Clausse, en se levant, je te laisse, mon garçon, tu peux prendre tes feuilles et t'en aller faire signer le pauvre Clarambault et les autres éclopés. Tu sais, tout ce que je t'ai dit de nos misères, ce n'est pas pour te dégoûter du métier si tu en as réellement envie. S'il faut compter forcément sur de vilaines journées de temps en temps, combien aussi de belles et de bonnes en compensation!... Soldat! mais c'est une des trois ou quatre carrières pour lesquelles on peut sentir réellement la vocation; il y a la vocation militaire comme il y a la vocation religieuse et la vocation artistique ou scientifique; toutes les autres carrières sont des professions qu'on embrasse par occasion... Va, tant qu'il y aura un champ et une maison sur terre, il faudra un soldat pour les défendre; sois gai, honnête et brave, et en avant, mon garçon!

— Et moi aussi, un jour, dit le clerc, j'irai signer dans quelque étude pour toucher ma pension de retraite.

— C'est la grâce que je te souhaite.

III

Quinze août 1870. Encore une fois la fête de l'Empereur. Mais aujourd'hui, il n'y a pas de messe solennelle à la cathédrale, pas de cérémonie officielle, aucun déploiement de drapeaux, et enfin, pas de réunion des vieux de la vieille. Il y a pour cela cent bonnes raisons. L'Empire croule, les Prussiens sont autour de la ville et il n'y a plus de vieux de la vieille, ou du moins si peu

que c'est à peu près comme s'il n'y en avait plus. Sept ou huit en tout, sur lesquels trois seulement sont encore valides et se traînent sur leurs vieilles jambes le long des anciens remparts, aux jours de soleil.

Disparu, tout le bataillon des vieux à grands casques et à shakos antiques, c'est fini, de tous ces hommes, acteurs ou figurants du grand drame, de tous ces durs à tuer, le temps a eu raison ; là-bas, dans le vague royaume des ombres, heureusement sans frontières, Napoléon peut maintenant reconstituer ses cadres au complet pour la revue nocturne.

Le plus solide des trois restants, c'est encore le commandant Clausse, un peu plus desséché que huit ans auparavant, la peau de la figure un peu plus collée sur les os, mais encore haut et droit, luttant avec énergie contre ses quatre-vingt-deux ans, marchant avec des mouvements secs de tout son corps aux articulations raidies. Les autres sont Maillard, l'ancien tapin décoré, et un vieil Alsacien, le père Walter, qui avait servi dans les cuirassiers.

La ville est lugubre en cette matinée du quinze août, si joyeux toujours ; les boutiques restent fermées, les maisons closes ; par les portes, entre-bâillées seulement, quelques figures effarées paraissent et disparaissent, l'ennemi est proche. La veille au soir, quelques débris du corps de Mac-Mahon, une centaine de zouaves se rabattant sur Châlons, ont passé en ville. Pauvres zouaves, noircis, exténués, enragés, étourdis par le sentiment inconnu de la défaite, ils ne comprennent encore rien à leur malheur, à ces milliers et milliers de Prussiens qui leur tombent sans arrêt sur le dos, à ce bouleversement de la fortune. Ils reculent, non sans se retourner avec fureur quand l'occasion le permet, contre les avant-gardes ennemies qui les talonnent. Ils ont deux officiers avec eux, tous deux blessés et l'un des deux, un lieutenant de vingt-cinq ans, fortement bronzé, n'est autre que le petit clerc d'autrefois, Antoine Ponto. Il est parti huit ans auparavant pour l'Algérie, engagé aux zouaves le jour même où ses dix-sept ans eurent sonné, et il n'a quitté le pays arabe encore remuant, que pour une dure campagne de trois ans au Mexique. Les deux officiers, pour faire respirer leurs hommes, ont décidé qu'ils passeraient la nuit à S... Sans entrer en ville ; ils se sont installés dans des granges du faubourg après avoir à la hâte barricadé la route. Et c'est là que le commandant Clausse

a retrouvé son ami, l'ancien clerc. Triste entrevue. Le commandant Clausse en est sorti blême et les traits tirés, son grand corps plus raide ne se maintenant droit qu'au prix d'efforts plus visibles.

— Pauvres enfants ! pauvres enfants ! c'est eux qui payent nos folies, c'est sur eux que tombent les revanches de nos quinze années de gloire à outrance... L'Europe, mise sens dessus dessous quinze ans durant, la course à la victoire, les nations culbutées, les royaumes coupés en tranches et distribués comme des parts de galette !...

Le vieux commandant ne put dormir ; toute la nuit, les tristesses du jour pesèrent sur lui comme un cauchemar, et il mâchonna entre deux sursauts de rêve, des imprécations à travers lesquelles revenaient comme un refrain : C'est eux qui payent, les pauvres enfants, c'est eux !

Au petit jour, des coups de fusil le firent se dresser dans son lit. Il se leva en toute hâte et descendit aussi vite que ses jambes pouvaient le porter vers le faubourg. Les zouaves avaient disparu. Par le vieux tambour Maillard qui demeurait près de là, le commandant sut qu'un peloton de uhlans, se heurtant à la barricade aux premières clartés de l'aube, avait été reçu par une fusillade qui l'avait fait se replier au galop, non sans perte. Et les zouaves s'étaient aussitôt remis en marche pour ne pas se laisser couper.

Le soleil remontait à l'horizon.. Devant la barricade abandonnée, le commandant Clausse se promena de long en large avec l'ancien tapin Maillard et l'alsacien Walter, venu, lui aussi aux nouvelles. La route se déployait blanche et vide au loin, en avant des charrettes jetées sur le pavé ; pas de mouvement, un grand silence planant sur les champs, les cloches d'églises que l'on voit poindre ça et là, ne jetant même pas les carillons d'appel pour la grand'messe de l'Assomption. Un instant, dans le lointain, on a encore entendu quelques coups de fusil, puis tout s'est tu de nouveau.

Les heures passaient. Les trois vieux, fatigués, allaient rentrer chez eux, lorsqu'un peu de poussière parut au bout de la route. Du bruit, des pas de chevaux, des roulements et encore de la poussière au loin. Quelques galopades d'éclaireurs, des uhlans qui pénètrent en ville par des rues détournées, puis des

pelotons plus considérables, et enfin une troupe, infanterie et cavalerie.

Les trois vieux de la vieille se redressant de leur mieux, les lèvres serrées, étaient encore là, devant les charrettes de la barricade, maintenant jetées en tas sur un côté de la route.

— Eh bien, leur dit au passage, en excellent français, un jeune officier prussien que les grandes moustaches blanches, les médailles et la tenue militaire des trois hommes ont frappé, hé, les anciens, est-ce que vous allez nous tirer aussi des coups de fusil, comme vos zouaves ce matin ?

— Ma foi non, jeune homme, répondit le commandant en s'avançant d'un pas, c'est l'affaire des jeunes, et nous, les vieux, nous avons une bonne raison pour ne pas le faire.

— Ah ! et pourrait-on la connaître cette bonne raison ?

— Dame ! fit le commandant en s'inclinant d'un air gracieux, nous sommes restés si longtemps chez vous, nous autres, vieux de la vieille, que nous avons peut-être bien chacun quelques petits-fils parmi vous !

A. Robida.

LES MOCASSINS

CONTE DE NOËL

Quand il vit que, décembre tirant à sa fin, le ciel restait bleu comme un satin bleu; que les feuilles ne jaunissaient pas et que les mêmes énormes fleurs couleur de feu brillaient dans les arbres; quand il vit que les oiseaux-mouches, des diamants sur la queue et de l'or aux ailes, continuaient à bourdonner autour des fleurs, quand il comprit enfin qu'en dépit du calendrier, la grande chaleur persisterait et que l'hiver ne viendrait pas, alors le petit Friquet fut pris d'ennui, et s'étant assis au pied d'un bananier d'où tombaient des bananes mûres, il s'écria :

« Quel vilain endroit! Encore une année sans Noël! »

Petit Friquet, s'il faut tout dire, était fils d'un pauvre exilé; il avait suivi son père en exil, et, bien qu'un heureux hasard les eût jetés dans le pays le plus beau du monde, ils regrettaient pourtant la France qui est toujours plus belle que tout. Aux approches de Noël particulièrement, le brave petit Friquet sentait redoubler sa tristesse : « Un Noël qui ne souffle pas le froid; un Noël qui n'amène pas de neige; un Noël arrivant en plein été puisqu'ici l'été dure douze mois, ne saurait s'appeler un Noël! »

Deux choses d'ailleurs manquaient au Noël de petit Friquet, deux choses rares dans ces climats où les gens vont pieds nus et ne se chauffent point : une cheminée et des sabots! Heureusement, il se souvint que son père possédait une paire de mocassins en peau souple, brodés de perles, objet curieux abandonné par un chef sauvage en échange d'une bouteille d'eau-de-vie. Les mocassins serviraient de sabots, le trou pratiqué au faîte de

la cabane pour laisser passer la fumée des repas jouerait le rôle de cheminée.

Le soir venu, petit Friquet plaça donc un des mocassins brodés sous ce trou bleu piqué d'étoiles ; puis ayant embrassé son père qui, triste aussi, pleurait un peu, il alla se coucher presque consolé et le cœur rempli d'espérance.

Oh ! le bon sommeil et le beau rêve ! Si loin, si loin de la patrie, petit Friquet se trouva, sans savoir comment, dans son village tel qu'il est la nuit du réveillon. L'étroite rue blanche et solitaire, entre deux rangs de pignons frangés de glace, s'éclairait au reflet joyeux des fenêtres intérieurement illuminées ; il y avait des chansons dans l'air, une agréable odeur de cuisine et de vin muscat et, sur les toits, avec ses bottes qui ne faisaient pas de bruit à cause de la neige épaisse, le bonhomme Noël, du givre à la barbe, passait, regardant par l'ouverture de chaque cheminée et jetant dedans des joujoux qu'il tirait d'une grande boîte.

Puis le bonhomme Noël s'arrêta, et s'accotant à un tuyau : « Allons, voilà ma tournée finie ! il s'agit maintenant de souffler un peu et de fumer une bonne pipe. » Mais tout à coup, grattant le bout de son nez que la bise avait rendu rouge : « Ah ! sapristi ! Et petit Friquet que j'oubliais?... J'ai malheureusement tout distribué ; que diable vais-je fourrer dans les mocassins brodés de perles? »

Friquet, de son lit, se disait : « Si Noël, puisqu'il n'y a plus rien, pouvait seulement m'apporter une belle poignée de neige, de cette neige blanche et froide qui me fait regret tous les ans, volontiers je m'en contenterais : elle me rappellerait la France ! »

Alors comme s'il eût entendu, le bonhomme ramassa sur la pente du toit une belle poignée de neige, la mit dans sa hotte, alluma sa pipe et partit. La pipe brillait dans la nuit ; des bergers la prirent pour une étoile.

« Hélas ! pensait petit Friquet, le voyage est long, le bonhomme est vieux ; si fort qu'il marche et qu'il se presse sous le soleil brûlant, à travers les déserts, avant qu'il soit arrivé ici, la neige sera fondue. »

Et quand le bonhomme Noël arriva tout essoufflé avec sa hotte, un peu de neige restait au fond, mais si peu, à peine gros comme une noisette.

Derrière le trou, sur le toit qu'éclairait un rayon de lune, petit Friquet distinctement aperçut le bonhomme Noël en train de

secouer sa hotte. Un flocon tomba; puis un second, puis un troisième, puis cent, puis mille : la hotte semblait inépuisable et tous ces flocons descendaient dans le mocassin. Bientôt le mocassin déborda : la neige envahit la cabane; alors un coup de vent balaya la neige qui, s'en allant par la porte, et voltigeant sur tout le pays comme un essaim de mouches blanches, couvrait la montagne et les plaines et suspendait aux épines des cactus, aux guirlandes des lianes, aux palmes découpées des cocotiers, d'immenses draperies d'argent.

La cabane, à présent, avait des vitres, et ces vitres s'étaient couvertes des beaux dessins que fait le givre. Elle avait une cheminée; sur les landiers de fer, une énorme bûche s'écroulait en braise; ruisselant de jus, la peau dorée, une dinde rôtissait devant.

Encapuchonnés, de la neige aux pieds, et grelottant avec délices, des voisins, des amis arrivèrent. On eut très chaud, on se serra : on entendait, bien à l'abri, souffler la bise. Ce fut un joyeux réveillon, un vrai réveillon de Noël!

Par exemple, quand arriva le matin, la cabane était redevenue cabane; au dehors plus trace de neige : un ciel bleu, un soleil brûlant; les oiseaux-mouches bourdonnaient toujours, les grands aras criaient toujours dans les arbres. Seulement petit Friquet retrouva tout humides ses mocassins brodés de perles, mais ce pouvait être la rosée de la nuit.

— Et cela est vrai?

— Je n'en jurerais pas! même quand il s'agit du bonhomme Noël, je n'ai guère foi aux miracles. Petit Friquet, lui, croit à la réalité de son aventure. Il me l'a sérieusement et fort gravement racontée.

Paul Arène.

ANCIEN PORTRAIT

Un rendez-vous d'affaires m'avait entraîné, ce matin-là, en plein centre du quartier Latin : c'était le lendemain d'un jour où un retentissant assassinat politique venait d'épouvanter l'Europe, et précisément je passais rue de l'École-de-Médecine, devant la porte d'un restaurant d'étudiants où j'ai connu un exemplaire de cette sorte d'êtres, assez rares chez nous : une nihiliste russe ; et tous mes souvenirs de se réveiller aussitôt ! Il y a déjà dix années de cela, mais le restaurant n'a pas changé. La seule salle en vue est la cuisine, où la braise des fourneaux rougeoie sous les yeux des passants. Derrière cette cuisine une seconde salle se creuse, assez propre celle-là, sinon élégante. Des toiles cirées, clouées sur le bois, garantissent les tables. Un poêle de fonte, l'hiver, ronfle au milieu. A l'un des murs est appliqué un casier à compartiments, où se placent, roulées dans leurs ronds numérotés, les serviettes des habitués. Tout à côté de ce casier, un escalier tourne, étalant un rideau de serge verte le long des barreaux de sa rampe. Cet escalier mène aux cabinets particuliers, où les étudiants en bonne fortune conduisent leurs amies de la brasserie ou du Luxembourg. Modeste endroit où je me suis assis, — combien de fois ? — à cette époque lointaine où, séparé de ma famille, comme la tradition littéraire l'exige, obligé, pour vivre, de donner des leçons de philosophie et de latin, mais résolu à ne pas me rendre et à « faire de la littérature », je jouais sans autre témoin que moi-même, et avec le plus grand sérieux, le personnage de Raphaël de Valentin, dans la *Peau de Chagrin*.

Combien de fois ? — En ce temps-là, j'observais tout de la petite salle, avec des yeux qui buvaient de la réalité ce que j'espérais en transporter dans un beau roman. Quelle fut donc ma joie un matin, puis le soir de ce matin, puis le lendemain de ce soir, et ainsi de suite chaque jour, de voir s'accouder à une des tables une jeune femme d'un aspect si singulier que même un indiffé-

rent en eût rêvé ! Cette femme était petite. Une façon de sarrau de nuance brune serrait son buste, qu'elle avait trop grêle pour sa tête. Cette particularité, jointe à la coupe de ses cheveux châtains, qu'elle portait courts et séparés par une raie sur le côté, lui aurait donné une physionomie presque masculine, n'eût été la pâleur de son teint et l'extrême finesse de ses traits. Le bleu gris de ses yeux prenait des tons maladifs dans ce teint si pâle, sur lequel tranchaient deux lèvres d'un rouge extraordinaire d'intensité, à les croire peintes ; mais, comme pour attester que cette pourpre était bien la pourpre vive de son sang, l'inconnue mordait à chaque minute ses lèvres fraîches, et ses dents apparaissaient sur le bord, très blanches et très séparées. Quelque chose de félin se dégageait des moindres gestes de cette créature aux allures menues et souples, comme celles d'une de ces petites panthères que j'allais si souvent, au sortir du restaurant, contempler, en proie aux nostalgies de la libre vie, dans les solitaires allées du Jardin des Plantes. L'inconnue avait une façon nerveuse de poser sur son pâle visage sa main droite, une main de garçon, carrée, avec des doigts longs et sans un bijou.... A quoi pensaient alors ces yeux, dont le regard se fixait plus immobile, plus dur aussi et sans que rien s'y reflétât des choses d'alentour, — de ces choses vulgaires au milieu desquelles nous nous mouvions, moi avec la nervosité d'un buveur de café, disciple convaincu du grand Balzac, elle avec cette placidité absorbée que je comparais mentalement à une fièvre froide ? Elle avait un art si exquis de n'être pas là, une manière si implacablement détachée d'accouder à cette pauvre table un corps dont la rêverie vagabondait ailleurs, que je n'essayai même pas d'attirer son attention, et que je me contentai de la détailler depuis la pointe de ses bottines de cuir jusqu'au bout de ses bras où ne passait pas une ligne de blanc... Qui était-elle et d'où venait-elle ? Mais je ne l'interrogeai pas, car à quoi bon faire parler des têtes dont le regard est si troublant que notre imagination l'interprète en sentiments qu'aucune réalité n'égalerait ?

Il advint qu'un soir, trois de mes amis, jeunes hommes de lettres comme moi, et comme moi candidats au Génie, vinrent dîner dans le restaurant. Nous bûmes un peu plus que de coutume. Un petit vin de Fleury, — à deux francs vingt-cinq centimes la bouteille, — *sancta simplicitas !* — nous délia la langue, et, pour ma part, je servis à mes invités une profession de foi, du

nihilisme le plus extravagant. J'allais... j'allais... paradoxant avec délices, tirant des feux d'artifice d'idées, parlant de la nécessité de mettre le feu au vieux monde, — comme je mettais le feu à l'omelette que j'arrosais de rhum à ce moment même, sous le prétexte naïf qu'un nouveau monde — si mauvais fût-il — ne serait pas pire que l'ancien. Qui n'a connu, parmi ceux qui vivent beaucoup par la conversation, cette ivresse de la parole, produite par le plaisir d'inventer sa pensée en la causant? Qui n'a ressenti cet étrange besoin de lasser son imagination par audace de ses excès? Je fus éloquent, si je m'en rapporte aux rires avec lesquels mes compagnons accueillirent mon socialisme d'après boire, et pour la centième fois, je dépensai, à soutenir une thèse dont je me souciais comme de mon premier sonnet, cette chaude jeunesse du cerveau dont on regrette si fort plus tard d'avoir gaspillé les fécondes ardeurs.

N'ayant pas remarqué que l'inconnue assistait à cette orgie de philosophie pessimiste, je fus fort étonné, le lendemain, de m'apercevoir qu'elle me regardait, — mais d'un regard qui n'invitait pas à la flirtation, car aucune coquetterie n'en déparait la virile droiture. Elle daigna même sourire à une plaisanterie innocente que je me permis à l'égard de la bonne en tablier et en bonnet qui nous servait notre potage dans des assiettes d'une faïence épaisse comme la main... Elle souriait blanc avec sa bouche rouge... La conversation finit par s'engager entre nous. Sur quelles phrases banales? Je ne me le rappelle point. Mais, quand une femme veut causer avec un homme, elle a une façon de se taire qui vous force, malgré vous, à lui parler. Je n'eus pas de mérite à deviner que ma sortie extravagante de la veille était la cause de cette métamorphose, car, au bout d'un quart d'heure, je savais que cette jeune femme était une Russe, et, au bout d'une demi-heure, ses théories m'avaient révélé en elle une nihiliste déterminée. Elle m'avoua que, depuis son séjour en France, terriblement seule et se mangeant le cœur, la révélation, dans son voisin de table, d'un être tout voisin d'elle par les doctrines l'avait rafraîchie comme un verre d'eau durant un âpre jour d'été. Certes j'eus bien un peu de honte. Car mon nihilisme de dessert s'était dissipé avec les fugitives fumées du vin de Fleury. Mais cette bouche rouge, mais ces yeux d'un gris bleu, mais ce teint blanc, mat, comme d'un camélia malade, mais cet accent russe qui n'en est pas un et qui pourtant timbre

délicieusement chaque syllabe, — je me serais fait mahométan ou luthérien pour savoir ce qu'il y avait derrière tout cela, et on ne me demandait que de ne croire à rien, ce qui était, hélas! plus commode. Je gardai donc soigneusement mon masque de négateur acharné; je crois bien avoir, le jour même, demandé au cabinet de lecture quatre ou cinq numéros de diverses Revues qui me donnèrent une érudition révolutionnaire des plus suffisantes; j'appris par cœur les titres des ouvrages d'Alexandre Herzen, et la biographie de Bakounine n'eut plus de secrets pour moi; tant que le lendemain et les jours suivants je continuai ma comédie en acteur consommé. Que celui-là me jette la pierre qui n'a pas dit « oui » à toutes les demandes d'une femme, rien que pour faire prononcer de nouveau un de ces « n'est-ce pas? » que souligne un sourire de sympathie à demi tendre.

Un moins naïf que moi aurait été surpris par le singulier mélange d'indépendance et de régularité que présentait cette vie. Sofia, mais était-ce son vrai nom? habitait Paris depuis deux ans. Elle y étudiait la médecine... Pourquoi ne vivait-elle plus dans son pays? Avait-elle des parents, quelque fortune? Je n'ai jamais rien su d'elle que ce que j'en ai vu. Son projet, qu'elle m'avoua plus tard, était de retourner en Russie, de pratiquer sa science dans son village et de contribuer à la propagande des idéees occidentales parmi les paysans. Ses mœurs étaient aussi pures que celles de la jeune fille la plus soigneusement surveillée par une mère pieuse. C'était pour moi, philosophe fataliste, et persuadé, comme je le suis toujours, de la profonde identité entre l'esprit et le cœur, les doctrines et la sensibilité, — un indéfini sujet de réflexion que le contraste de cette pureté quasi mystique et des théories où se complaisait cette intelligence désorbitée. La chambre meublée où elle vivait, et où je fus admis dès les premiers jours de notre liaison, ouvrait sur le carré du troisième étage, dans un hôtel de la rue de la Sorbonne. Les jeunes gens qui peuplaient cette maison facile, ne s'y faisaient pas faute d'y mener « une brillante vie d'amour, de jeunesse et de mélancolie », comme M. Renan l'a écrit quelque part, avec une indulgence sympathique, à propos des hardies débauches de l'Olympe grec. C'est assez dire que l'escalier était rempli de créatures au chignon trop jaune, aux yeux trop cernés, au bas de robe traîné dans la crotte, à l'âme traînée dans les pires fanges du vice parisien... Sofia montait et descendait cet escalier, comme les archanges

des tableaux primitifs traversent des hôpitaux de pestiférés, sans une souillure pour sa chair, où semblait couler de la neige. Ses livres, sa correspondance, ses cours, occupaient toutes ses journées, et l'auréole de la foi, — car c'était une foi à rebours que ce fanatisme silencieux et passionné, — nimbait si étrangement cette tête exsangue que, même dans ce milieu de mœurs plus qu'équivoques, elle imposait une sorte de respect et défendait la familiarité. Il y a des réserves qui tiennent lieu d'un bâton de longueur. La sienne était ainsi.

En ai-je été amoureux? Je mentirais si je répondais oui. Je mentirais encore si je disais qu'elle me demeura indifférente. L'attrait de curiosité qu'elle m'inspira devint une passion, et me rendit au bout de quelque temps parfaitement malheureux, comme il arrive de tous les sentiments mal définis, lorsqu'ils ont une femme pour objet. Je mettais sur le compte de l'étude psychologique, — et c'était à moitié vrai, mais à moitié seulement, hélas! — les instants que je dépensais à causer avec Sofia, négligeant un roman commencé, mes plans de travail nocturne. — Je me levais alors à trois heures de nuit, comme le Maître, pour noircir du papier avec exaltation! — Toute ma joie était de lui procurer des billets de théâtre, une promenade à la campagne, les livres nouveaux, quand elle désirait une stalle d'orchestre, un coin de paysage, la primeur d'un volume, — et jamais aucune de ces complaisances qu'elle acceptait avec son même regard droit et clair d'archange sans sexe, — ne put percer la sorte d'éther glacé, au centre duquel sa personne se mouvait, comme dans une atmosphère à part de la nôtre. Inexplicable fille, qui parlait de l'amour, de la maternité, de la mort, dans des termes d'un matérialisme scientifique, et à qui nulle bouche d'homme n'avait seulement baisé la main!...

... Et voici que, par le clair matin de printemps où je traversais le quartier Latin en plein éveil de ses étudiants heureux et de ses filles rieuses, la mélancolie m'envahit en songeant à ma compagne de tant de soirs passés dans la petite salle, d'où elle est partie pour n'y plus jamais revenir. Elle quitta son hôtel un jour. Elle ne laissa pas son adresse. Elle n'écrivit pas. — Je n'ai jamais lu depuis lors le récit d'un complot découvert en Russie ou d'une exécution politique, sans que mon cœur se serrât.

Paul Bourget.

UN COUP DE MAITRE

I

C'était encore dans le bon temps où je croyais au bonheur, par cette admirable raison que je l'avais vu et touché. Dans ce temps-là, si l'on m'eût interrogé sur la nature, l'essence et les attributs du bonheur, je ne me serais seulement pas recueilli deux minutes, et sans aller chercher midi à quatorze heures, voici ce que j'eusse répondu :

— Mesdames, le bonheur, c'est, après un souper des plus simples, des pommes de terre cuites dans la cendre, une omelette dorée, un verre de jeune bière, un doigt de vieux vin et une pipe, de sentir ses yeux papilloter et de s'aller étendre dans un lit de bois qui ne craque pas, entre deux grands draps blancs... et puis de n'être réveillé que par soi-même, quand il plaît à Dieu.

Dormir! voilà ce qu'était pour moi le bonheur. Non pas à cause de l'anéantissement passager, au contraire... mais parce que je vivais, en dormant, la vie que j'aime. Je revoyais, j'étreignais dans mon rêve les ombres adorées, invisibles sous le soleil, et sitôt arrachées par la mort à mon jeune amour. Et c'était si joyeux, si pur!

A propos de ce goût extrême pour le sommeil, il me souvient que la première fois que je dus aller à Paris (certes, la perspective est fascinante pour un bachelier), le sommeil l'emporta.

Lorsqu'à trois heures du matin, le domestique (un brave gar-

çon que je chérissais à cause de ses façons honnêtes et qui vit maintenant retiré à Toulon) m'éveilla pour m'annoncer que le train partait dans vingt minutes, je me trouvai si bien sur mon oreiller que je refusai net de me lever.

— Mais, monsieur Évariste, c'est pour le train de Paris.

— Baste, l'on est toujours assuré de voir Paris, mais on n'est pas toujours certain de dormir.

Et je me tournai de l'autre côté.

N'est-ce pas la phrase consacrée?

Je sais bien que cette vision de la félicité n'est pas d'une portée admirable, ni d'un idéal démesuré. Je le connais, votre idéal, nous pouvons en causer ensemble.

Moi aussi, je me suis avisé de rugir, de me démener dans la solitude, le mystère et l'incendie des passions révoltées. Ensuite, pour me distraire, pour *oublier* ce qui m'avait tant coûté à apprendre, j'ai passé des nuits à l'Opéra, au jeu, et je me suis si bien habitué à vivre les yeux ouverts, que désormais je ne puis plus les fermer. Et c'est là un malheur incomparable, un ennemi, le pire de tous, qui poursuit sans trêve et sans relâche des piqûres les plus irritantes. Contre cet ennemi-là, rien ne sert de m'emprisonner dans ma chambre, car il demeure au-dedans de moi-même. A cause de lui, je ne suis plus un homme parmi les hommes; je n'ai plus ni peines ni plaisirs : plus de peines, parce que j'ai tant souffert que je suis dégoûté de la douleur; plus de plaisirs, parce que s'il m'arrive un événement de ceux qu'on nomme heureux, alors que je voudrais m'endormir, pour m'éveiller le matin sur une image agréable, l'horrible insomnie a bientôt fait de me faner cette fleur de joie : car tel est le nom de mon odieux ennemi. Nul ne m'en saurait délivrer, pas plus qu'on ne saurait m'empêcher d'être moi. Donc, je ne dors plus; je suis aussi fort ou aussi faiblement disposé à me mettre en route après minuit qu'à midi. C'est avec une indicible envie que je contemple dans la rue les maçons et les casseurs de pierres, étendus sur le ventre, parmi les cailloux pointus. Lorsqu'un ami me parle avec regret de sa profession, qui l'oblige à quitter son gîte dès l'aurore, lui qui serait si heureux de dormir, j'ai comme soif du sang de ce privilégié. Je lui demande des détails avec une avidité stupéfiante, à ce misérable qui ne connaît pas son bonheur.

De ce sommeil, dont j'ai actuellement perdu jusqu'à la plus

simple notion, je m'informe auprès de lui comme je le ferais des îles les plus lointaines ou des régions problématiques, auprès d'un fortuné voyageur. On m'a dit : — Parbleu, vous devriez faire beaucoup d'exercice, et, après une journée de marche ou de gymnastique quelconque, vous serez bien étonné, une fois rentré dans votre chambre, d'avoir à peine le temps de souffler la bougie... et crac!! voilà un homme mort jusqu'à ce que l'horloge ait fait son tour! — Pardon; mais j'ai noté que, s'il m'arrivait de prendre, comme on dit, beaucoup d'exercice avant de me coucher, mes nuits n'en étaient que plus détestables. On m'a dit encore : Vous devriez chasser dans la saison. — Parlons-en aussi, de la chasse! Au reste, cela tombe à merveille, c'est justement sur une histoire de chasse que s'ouvrent aujourd'hui mes souvenirs.

II

Dans ce temps-là (je parle d'un vieux temps), je reçus un soir une lettre de mon cher Alfred, qui habitait et habite encore la campagne huit mois sur douze, à quatre lieues environ de notre commune ville natale. Par cette lettre, Alfred me faisait savoir que le lendemain, à sept heures précises, l'*américaine* qu'on venait d'envoyer à la ville sous la conduite du vieux Jean, pour en rapporter des provisions, me prendrait au passage.

— Ce sera la provision d'affection et de gaieté, ajoutait Alfred qui, bien qu'étant mon ami intime, a toujours témoigné de la plus flatteuse courtoisie envers moi.

— Sept heures, murmurai-je... et l'insensé croit me faire plaisir! Et quand j'arriverai chez lui, vers dix heures, tout moulu d'une nuit incomplète et de trois heures de cahot, Monsieur, frais et rose sorti du lit, paraîtra sur le perron au bruit des roues, et du plus loin me criera :

— Arrive donc traînard!!! Ce n'est pas permis de faire attendre ainsi les dames!

Les dames! tout le secret de ma résignation était là.

Après avoir un peu maugréé, je préparai ma toilette, une toilette qui, par parenthèse, me demande toujours des soins minutieux lorsqu'il s'agit « des dames ».

Elles sont toutes jolies, spirituelles, bonnes et gaies. Ce sont les sœurs d'Alfred, ses cousines (il en a de vingt branches) et les amies d'icelles. Et l'on a beau médire d'un nœud de cravate ou de la couleur d'un gilet, cela fait toujours partie, en somme, de ce premier effet qui joue un si grand rôle dans la vie.

A sept heures moins dix, j'étais tout équipé, et à sept heures juste parut Jean avec l'*américaine*.

Nous nous saluâmes cordialement, car nous sommes des connaissances de vingt ans.

Quand j'étais un petit collégien, c'est Jean qui venait me chercher à la maison, pour aller dîner chez mon ami Alfred, et me ramenait le soir. C'était alors un gaillard déterminé, et notre cuisinière le regardait d'un bon œil.

C'est toujours un brave homme, mais ses facultés intellectuelles ont outrageusement baissé. Exemple : ce matin, quand assis auprès de lui, je crois n'avoir plus qu'à me rendre en ligne droite au château de Longpré, mon vieux bêta m'avoue que, *si ça ne me fait rien !* nous prendrons en passant, chez l'épicier, le confiseur et le marchand d'huîtres, les petites commandes faites la veille. Les paquets ne sont pas prêts. Il nous faut poser en moyenne vingt minutes devant la porte de ces négociants. La splendeur correcte de mon costume jure trop avec l'heure matinale pour ne pas jeter un peu de ridicule sur cette scène de longanimité. Si cet animal de Jean m'était venu prendre comme il convenait, après avoir opéré le transbordement de ses maudites provisions, j'atteignais les limites réglementaires de mon sommeil.

Mais à quoi bon se fâcher? Mieux vaut profiter de la route, laquelle, bien que fort droite et unie et traversant des plaines toujours semblables entre elles, a un charme qui lui est propre, surtout par cette matinée d'octobre, tout émoustillée et réjouie d'une petite brise hivernale du meilleur effet, après un été humide et pluvieux. C'est l'heure où l'on voit sortir du naseau des chevaux cette vapeur qui nous donne de si folles envies de galop jusqu'au bout du monde.

Je ne vous ai pas encore dit (il est toujours bon de retarder le plus possible ces effusions de vanité) qu'Alfred, tout fraternellement lié qu'il s'affiche à un simple conteur, est l'héritier d'une fortune de... les termes de comparaison me font entièrement défaut. Les nababs ne payent plus leur bottier, on *saisit* les ducs

et leurs maîtresses pour quinze cents francs; des financiers... le meilleur est de n'en rien dire.

Alfred demeure à la campagne, avec tout le reste de sa famille, chez sa grand'mère, dans un vrai château, entouré de bois, de prairies, et sans la moindre apparence d'usine à vapeur dans le voisinage.

Quand je me montrai, à peu près au milieu de la séculaire avenue, tout un monde sur pied semblait guetter mon arrivée. Une dizaine d'hommes en habits de chasseurs, le fusil sur l'épaule, la cigarette aux lèvres (le sot usage, passe encore pour la pipe!) accueillirent mon irréprochable toilette avec des exclamations que j'oserai qualifier de mauvais goût. Ce ne fut qu'un cri :

— Hé quoi, poète, cette riche tenue pour aller patauger dans les labourés, la canardière en main!

— Comment, on chasse! soupirai-je.

— Parbleu oui, et vous en êtes!

— Non, parbleu, je n'en suis pas.

Alfred se jeta à mon cou et me dit :

— Je vais t'expliquer tout; mais d'abord as-tu déjeuné?

— La belle question! Je sors de mon lit, moi, ou pour mieux dire, tu es cause que je viens de m'en arracher. Je n'ai pas encore eu la force de manger. J'ai bien offert sur la route un verre de genièvre à Jean; mais je n'en ai point usé, et ma faim n'a d'égale en cet instant que ma soif.

Il n'était pas strictement exact que je fusse ni si affamé ni si altéré, mais un secret pressentiment!

— C'est bien, reprit Alfred, d'un ton un peu saccadé, va te restaurer, et puis, en chasse!

— Mon ami, il n'a jamais été sérieusemeut question de cela, n'est-ce pas?

— Hé bien, il en est très sérieusement question à présent, répondit Alfred sans rire.

— Non, je ne chasserai pas. J'ai vu mourir un chien il y a deux mois, et je ne suis pas encore remis de l'impression pénible que m'a causée ce tableau.

— Cela tombe mal, répondit Alfred avec une gravité vraiment fort singulière.

— Qu'est-ce encore?

— Tu le sauras. En attendant, dépêche-toi, vertueux mortel, d'absorber ton café au lait.

III

Je trouvai, dans la grande salle à manger au plafond cintré, fort agréablement décorée de feuillages et d'oiseaux, nombreuse et charmante compagnie féminine. J'allai d'abord saluer les têtes de la famille, puis les jeunes cousines d'Alfred, qui étaient là au grand complet, escortées de plusieurs amies de pension. Parmi ces dernières, attiré par l'éclat d'un beau teint rosé, d'une admirable chevelure blonde et d'un sourire qui me récompensa de tous mes efforts pour plaire, je distinguai, je reconnus la rayonnante, l'incomparable Marie Willems, qui avait, l'an dernier, remporté un succès d'admiration unanime aux bals du Casino d'Ostende. J'avais eu l'inestimable avantage d'y faire avec elle quelques tours de valse et surtout de *promenade*.

Le mot veut être expliqué.

Dans les grandes villes d'eaux belges, au lieu de ramener bêtement sa danseuse sur son banc après la dernière note de l'orchestre, on est autorisé, si elle y consent, à circuler avec elle dans *le* ou *les* salons, durant les intervalles des polkas et quadrilles.

Marie Willems avait, toute jeune encore, perdu sa mère, et elle se trouvait à Ostende sous l'œil vigilant du brave avocat bruxellois de qui elle était issue, et d'une cousine mariée à un magistrat de Bruges auquel j'avais été recommandé.

Ma bonne étoile voulut que je plûsse, bien au delà de mes faibles mérites (cela se dit aussi, n'est-ce pas ?) à ces deux sympathiques dragons. La jeune fille n'en demandait pas davantage ; aussi tous les soirs de bal, c'était chose réglée : une valse ou un quadrille au choix, et une *promenade*. Cette idylle éclose sous les becs de gaz, à l'ombre d'un excellent buste de S. M. Léopold Ier, s'était dénouée fort brusquement un beau matin.

Mlle Willems et sa famille venaient de s'en aller sans me prévenir, et moi-même j'avais quitté Ostende le surlendemain sans autres frais de *wergiss-mein-nicht*.

Nous allions nous aimer.

Je regrettai moins cette brutale solution quand je vins à songer que la blanche et rose Marie était décidément trop gentille, trop sensible... qu'ajouterai-je ?... trop féminine pour un être aussi impressionnable que moi. Peu à peu, il ne m'en coûta plus rien de croire que j'avais entièrement oublié Marie Willems, et qu'*elle*, n'avait pas même eu cette peine à mon endroit.

Alors, pourquoi, en la retrouvant parmi les cousines d'Alfred, eus-je un frisson de joie ? Pourquoi Marie, lisant dans mon cœur, parut-elle heureuse à ce point qu'il fut impossible au reste de l'assistance de ne pas en conclure qu'il devait y avoir quelque chose entre nous ?

A côté de Marie, il y avait une place libre où j'allai tout naturellement m'asseoir.

Mlle Willems, avec une grâce irrésistible (les Bruxelloises d'un certain air ne le cèdent en charme profond ni aux Anglaises, ni aux Parisiennes), me dit :

— J'ignorais que vous fussiez des amis de cette excellente famille.

— Vous ignorez une autre chose encore, lui dis-je d'un ton expressif; mais on ne m'a pas laissé le temps de vous en instruire.

Cependant, Alfred, après avoir été rejoindre quelques minutes sa *société*, revenait vers nous d'un air d'impatience. Je ne me souciai pas de lui donner le spectacle de mon épanouissement. Je vis qu'il était pressé de me parler, et je me levai pour l'aller entendre.

— Auras-tu bientôt fini de déjeuner?

Cela fut prononcé très bas et très sec.

— Pas encore, j'ai grand'faim, lui dis-je, toujours conseillé par le secret pressentiment.

— Tant pis ! il nous est impossible de t'attendre davantage.

— A merveille !

— Nous prenons les devants. Jean est à tes ordres, sur la première marche du perron, avec un fusil chargé.

— Ce n'était pas nécessaire. Il me semble que vous êtes déjà assez nombreux, et j'exècre tout plaisir imposé, surtout quand ce plaisir m'ennuie.

— Il n'est pas question de plaisir, il faut que tu viennes.

— C'est donc une levée en masse?

— Tu ne peux manquer de nous retrouver dans le bois, en sui-

vant l'allée que tu vois d'ici, à gauche de la pelouse: il y a là une espèce de buisson...

Et cette fois, me parlant à l'oreille, Alfred ajouta :

— Il ne s'agit pas de lièvres ni de perdreaux, mais d'un chien qui a malencontreusement disparu ce matin du grenier de la ferme, où on le tenait enfermé depuis trois jours qu'il était un peu malade.

— Enragé ! murmurai-je en devenant livide.

— Non... non... seulement bizarre, répéta Alfred... et il vaut mieux couper le mal dans sa racine. Donc, ne va pas te tromper : l'allée à gauche de la pelouse, et toujours tout droit. Ton fusil ne demande qu'à partir, ne l'oublie pas.

IV

Très visiblement, pas une de nos dames n'était prévenue de cette singulière chasse. C'était bien assez qu'elle mît en émoi ceux-là mêmes qui s'y préparaient depuis le matin, à commencer par notre jeune hôte par qui je venais d'être mis en réquisition.

Bientôt mes jolies voisines remontèrent dans leurs chambres pour méditer sur la toilette du dîner, après s'être excusées envers moi, de la manière la plus cruelle, d'avoir apporté quelque retard à ma participation dans une entreprise dont la seule pensée me gâtait tout mon plaisir.

Je trouvai au bas du perron le ponctuel Jean qui me remit l'engin meurtrier, et que je faillis tuer raide, dans ma maladresse à recueillir cet odieux dépôt. Je m'acheminai donc, le long de la pelouse, vers le buisson à gauche, suivant les indications reçues, dans l'attitude d'une sentinelle sur le qui-vive, et soupirant en dedans vers la patrie absente.

Soudain, à la vue d'un ruban rose, j'eus une émotion d'un autre genre.

C'était Marie Willems, qui, déjà lasse de chiffonner, préférait jouir de la campagne.

— Prenez garde, mademoiselle, lui dis-je, ce que vous faites là est plus que téméraire.

Mes dents ne demandaient qu'à claquer ; heureusement je me retins.

— Que voulez-vous dire? fit-elle.

J'allais parler du chien enragé ; grâce au ciel, il n'en fut rien, et je me rejetai banalement sur le voisinage des coups de feu.

— Baste! ces messieurs sont très loin, me dit-elle, et puis, d'ailleurs, je suis d'une famille de chasseurs.

La meilleure preuve que son intrépidité ne tenait pas toute dans une vaine déclaration, c'est qu'elle continua de cheminer près de moi dans l'allée qui menait au bois, malgré le péril flagrant qu'il y avait alors en ma compagnie.

Je portais mon fusil d'une manière absurde, elle m'en fit gracieusement l'observation.

Au moindre murmure du feuillage, au moindre bruissement de la haie, je croyais l'heure venue des plus affreuses extrémités.

C'est ainsi que nous atteignîmes le fourré qu'Alfred avait appelé une espèce de buisson, fouillis impénétrable et séculaire peut-être, de dix ou douze mètres de tour, et non loin duquel se trouvait un banc de bois, où l'on pouvait s'asseoir comme à l'ombre.

Marie Willems tira de sa poche un volume de Walter Scott, et me dit :

— Ici, nous devons nous séparer.

C'était trop juste, mais je l'avais, ma foi, tout à fait oublié, à ce point que dans ma candeur je hasardai cette étrange demande :

— Pourquoi nous séparer?

— Pourquoi? Moi, je vais attendre, en lisant un peu, ces demoiselles, qui en ont encore pour une demi-heure là-haut, et vous, au contraire, vous allez rejoindre vos amis, qui comptent sur vous. Bonne chasse, monsieur Évariste, et à bientôt.

Et elle s'assit, la gracieuse, l'insouciante enfant, dans une pose si simple et si séduisante, que j'en perdis la mémoire de notre danger commun (qui donc a dit que l'amour rendait lâche?) et de mon détesté rendez-vous.

Je lui dis :

— Par grâce, permettez-moi de rester ici. La chasse m'ennuie plus que toute autre chose; d'ailleurs, ces messieurs, quoi que vous en disiez, sont trop loin pour que j'aie le moindre espoir sérieux de les rejoindre; enfin, je serais bien joyeux...

La seule réponse de Marie fut un vibrant éclat de rire, que

d'ailleurs n'enveloppait aucun mépris, ainsi que je l'eusse pu craindre, et que je l'avais trop mérité. Néanmoins, je fis semblant d'en être assez offensé pour avoir gagné le droit de m'asseoir auprès d'elle, afin de lui présenter quelques explications.

— Si vous n'étiez pas, lui dis-je, partie d'Ostende si précipitamment...

— Je ne puis pas lire quand on parle près de moi, fit-elle moitié sévère, moitié miséricordieuse.

— Soit. Je me tairai; mais au moins que je sache si c'est ma voix elle-même qui déplaît, ou mon sujet de conversation.

— Il est certain que vous auriez pu en choisir d'autres.

Et, de crainte de paraître m'encourager à un plus long discours, elle ne quitta plus des yeux le chapitre commencé du beau roman d'*Ivanhoë*. Mais où donc était son cœur? Où volait sa pensée? Un sourire digne du ciel voltigeait au coin de ses lèvres. Garder le silence devant ce sourire eût peut-être été, en l'admirant, l'unique façon de le comprendre. De quoi lui parler? De la nature? cela ne se fait pas. De la musique? ce serait confondre les genres; il faut laisser au salon cette manière de faire sa cour. Dans cette hésitation s'il valait mieux parler ou se taire, dans cette incertitude sur ce que je dirais, je me sentais bête, mais j'étais heureux.

Enfin je trouvai cette insinuante *rentrée :*

— Ah! mademoiselle, que j'en ai voulu à votre père de m'avoir refusé l'occasion de lui faire mes adieux!

— Ce n'a pas été sa faute, je vous l'assure. Nous avions reçu la veille une dépêche qui nous annonçait le retour inespéré à Bruxelles d'un jeune cousin à moi, fils d'une sœur de mon père, et qui nous revenait du Brésil. Il s'agissait du compagnon de mon enfance, d'un parent élevé chez nous.

— Il suffit, mademoiselle, interrompis-je avec un air de majesté froissée, je n'ai aucun droit à vos confidences de famille.

Femmes! à toutes les heures de votre vie, qui vous a fait ce don de porter le rêve, l'espoir et l'aurore dans le fond de notre cœur, avec le même trait qui nous menaçait des ténèbres et de l'ennui?

— Nous ne pouvions, continua Mlle Willems en apparence indifférente à mon étrange morosité, faire attendre même une heure ce pauvre Maurice, qui devait se rembarquer huit jours après, peut-être pour ne plus nous revoir.

— Oh! Marie, vous êtes un ange! m'écriai-je en m'emparant de sa main et la portant à mes lèvres.

— Prenez donc garde à ce fusil!

Au fait, Dieu seul voulut que je ne commisse pas le plus déplorable des meurtres, car, dans mon brusque mouvement d'enthousiasme, l'extrémité du canon avait frôlé les boucles blondes de cette charmante fille.

— Décidément, lui dis-je, voilà un tiers bien incommode!

Je la priai, afin d'éviter un malheur, de vouloir bien se lever et s'éloigner de quelques pas... et je déchargeai héroïquement mon arme dans la profondeur du fourré. Puis, tout glorieux de ce haut fait, j'invitai Marie à se rasseoir; mais cette fois elle n'y voulut pas entendre, et préféra marcher vers le château.

J'avais, de mon autorité, mis son bras sur le mien; elle l'en retira.

Un voile de mélancolie s'était déployé sur ce visage fait pour rayonner de douce gaieté.

— Mademoiselle, lui dis-je, si je n'ai pu faire mes adieux à votre père, je tiens à lui exprimer mes vifs regrets, et je lui écrirais aujourd'hui même, si je le savais à Bruxelles.

— Il y est précisément, et il doit venir me chercher ici dans quelques jours.

— Alors il m'apportera lui-même sa réponse à ma lettre. Marie (j'osai dire Marie!), je vois que je vous embarrasse. Laissez-moi seulement, en signe que vous avez pardonné à mon importunité, sentir votre main toucher la mienne, et je m'en irai satisfait de mon côté.

— Voici ma main, fit-elle en tournant vers moi son doux visage où l'épanouissement des tendresses printanières avait remplacé la triste inquiétude de la candeur effarouchée, voici ma main, monsieur Évariste.

Je la regardai partir avec ce gonflement du cœur où tiennent toutes les félicités de la vie, et j'allai vers la bibliothèque d'Alfred pour y savourer mon exaltation.

Il y avait là du papier à lettres et des plumes; je jetais les assises d'un monument lyrique à l'adresse du père de Marie, lorsque Jean vint déranger mon inspiration :

— Monsieur Évariste!

— Hé bien?

— Il n'y a pas de danger avec vous, on peut causer; — vous

êtes un homme ; — vous savez de quoi il retourne, me dit-il avec un calme étonnant. Nous avons un chien malade; au moment où nous venions de décider que le mieux était de l'abattre, il s'est ensauvé. Je l'aimais beaucoup — à preuve que c'est encore moi qui ai essayé de le faire boire hier — hé bien, malgré cela, voyez-vous, je serais content si on venait me dire qu'ils l'ont attrapé et que tout est dit.

Ce fut comme une tonne d'eau jetée sur mon illumination intérieure, et ce sinistre rappel à la réalité fit même vaciller la flamme du premier amour.

— Mais, bien sûr, ils ne l'ont pas encore déniché; j'ai cependant ouï tout à l'heure quelque chose comme un coup de fusil.

Je m'abstins de revendiquer mon ouvrage, et Jean, en se retirant, me laissa en proie à un malaise d'autant plus sensible qu'il succédait brutalement à un plaisir plus vif et plus imprévu.

V

Impossible de finir ma lettre à présent. D'ailleurs, le dîner approchait. Au château de la grand'mère d'Alfred, on a gardé les vieux usages et, en toutes saisons, le principal repas s'y fait vers une heure.

Comme une heure sonnait, Alfred, ses parents, amis et compagnons d'armes reparurent *bredouilles*.

Je dus à leur visible préoccupation de n'être pas trop amèrement critiqué de ma neutralité : il me fut toutefois donné à entendre qu'elle avait laissé chez tous une impression défavorable dont on me demanderait compte à la première occasion.

— L'essentiel, quant à présent, dit Alfred, lorsqu'il se fut assuré que nous étions strictement entre hommes, c'est que cette malheureuse bête n'a point été vue dans le village. J'ai causé avec deux ou trois fermiers des alentours, hommes sérieux et discrets, qui feront bonne garde; maintenant, allons dîner et supportons de notre mieux les plaisanteries de ces dames sur notre maladresse.

Dans le trajet de la bibliothèque à la salle à manger, Alfred me souffla à l'oreille :

— Cette fois, c'est moi qui t'armerai chevalier et qui te remettrai ton fusil.

La première phase du repas fut raisonnablement gaie; mais non sans effort. Une anxiété vague pesait sur tous les fronts. Était-il parti de la cuisine quelque indiscrétion qui avait fait son chemin jusqu'au premier étage, dans les chambres des dames?

La vérité est que l'office était en révolution, que la cuisinière s'était trouvée mal de peur, et que sur cette table, célèbre dans l'arrondissement, on apporta des poulets qui me firent rêver de Pompéï.

— Allons, messieurs, il s'agit de prendre des forces, dit Alfred en nous invitant à boire. Nous organiserons une nouvelle chasse après dîner, et quelque belle raison que puisse invoquer le seigneur Évariste pour rester en arrière, il faudra bien, parbleu, qu'il nous suive!

J'allais peut-être commettre l'imprudence de répondre un peu vivement à cette double personnalité, boutade échappée à un mécontentement trop légitime. Un signe furtif de Marie m'imposa le silence, et je me contentai de trinquer à droite et à gauche, selon le vieux rite flamand, et de boire de bon cœur.

Quelques fioles de pomard vermillonnaient déjà les joues masculines de l'assemblée, lorsqu'à travers la fenêtre entr'ouverte de la salle à manger, nous arriva la voix d'un garçon jardinier qui criait éperdûment :

— Monsieur Alfred!

Aussitôt le vermillon perdit du terrain, et la sollicitude inquiète du début revint sur tous les visages, lorsqu'Alfred, se levant, nous dit :

— Accordez-moi deux minutes; Théodore a besoin de me parler.

Deux minutes après, en effet, notre jeune hôte reparaissait parmi nous avec une physionomie trop calme pour n'être pas forcée.

Alfred eut pitié des pressantes et muettes interrogations qui pétillaient dans les regards de tous les convives.

— Voilà bien, fit-il (après avoir adressé aux chasseurs un signe d'intelligence pour les inviter à persister, à tout événement, dans leur système de discrétion sur le chapitre de l'hydrophobie), voilà bien la chose la plus singulière! Théodore, le jardinier, en allant à son ouvrage, remarque tout à l'heure, auprès

du fourré, une traînée de sang qui ruisselait. La chose l'intrigue, il suit cette trace jusqu'au bout, et qu'est-ce qu'il trouve dans les broussailles? la dépouille mortelle de ce pauvre diable de Fox, que nous croyions perdu depuis ce matin.

— Pauvre bête! Hé quoi, Fox est mort! s'écria tout le monde avec ce risible attendrissement et cette bravoure suspecte que produit le vieux bourgogne combiné avec la nouvelle du danger disparu.

Les émotions les plus bizarres m'agitaient; soudain, Alfred, comme sortant d'un rêve, s'écria :

— Je voudrais bien savoir qui a fait le coup!

— Mais, c'est M. Évariste! J'étais là, déclara naïvement Mlle Marie Willems, alors fière de moi.

A ces mots, sourires équivoques dans le camp des hommes, rougeurs charmantes du côté des demoiselles.

J'entendis ma voisine, une mère de famille, femme austère, sèche et un peu pointue, remarquer à demi-voix :

— On voit qu'elle n'est pas *du pays*.

Elle en sera, je vous le jure... à moins qu'on ne m'oblige d'habiter Bruxelles.

Louis Dépret.

LES TROIS FILS

Avec ses hautes fenêtres donnant sur la rue de Varenne, ses escaliers de pierre et ses plafonds emphatiques, l'hôtel, silencieux, paraissait inhabité. Trois hommes, assis dans un salon du premier, se regardaient sans mot dire. C'étaient M. le marquis, M. le comte et M. le vicomte.

Ils attendaient la fin de la consultation.

D'un moment à l'autre, ils sauraient « de la bouche autorisée des sommités médicales » si quelque espoir leur restait de garder longtemps encore Gabrielle-Anne-Sophie, marquise douairière de Guébrianges, leur mère, veuve du marquis Hercule de Guébrianges.

M. le marquis était grand et mince, d'un visage impénétrablement correct. On devinait qu'il n'avait que trente ans. Ses cheveux peignés avec art, ne pouvant être partout à la fois, livraient par interstices la peau du crâne. Il portait le monocle : un simple rond de verre incrusté dans l'œil gauche, sans monture ni cordon. En tombant de cheval, il s'était cassé une jambe ; son monocle n'avait pas bougé. On citait de lui ce fait incroyable.

M. le comte, plus en couleur aux pommettes que son aîné, tolérait avec moins de lassitude l'ennui de ses vingt-trois ans. Ses moustaches rousses, belliqueuses dans leur arrangement, indiquaient une nature spontanée, ardente à s'épancher ; il passait pour le plus intelligent.

Le cadet, M. le vicomte, à peine au début de sa vingtième année, semblait très vieux. Ses rides, sur son masque imberbe, se croisaient avec une cruelle précocité. Il était d'une maigreur effrayante, démoli par une toux qu'il arrachait du fond de sa poitrine étroite, la bouche tordue, la tête en arrière, des plaques violettes aux joues.

La porte s'ouvrit et quatre messieurs décorés parurent à la file, tenant à la main de vastes chapeaux. Ils s'assirent. L'aïeul, le doyen, le spécialiste, celui que les autres écoutaient parler et se mouvoir, s'exprima avec gravité, pesant ses mots, comme un prédicateur. Il fit l'historique de la maladie, s'étendit sur les ulcérations de la partie inférieure de l'œsophage, glissa sur l'atrophie probable des reins, et résuma toutes ses conclusions « au point de vue médical pur ». Ses collègues hochaient la tête en signe d'approbation. Quand il eut terminé, il se leva, la figure contractée, et poussa un soupir. Puis, s'étant tourné vers les jeunes gens, avec des larmes dans la voix : « Messieurs, si pénible que soit pour moi... vous êtes des hommes, n'est-ce pas?... c'est la fin... »

Il ajouta, les yeux au ciel, dans un pieux élan, immédiatement partagé des médecins subalternes :

— A moins qu'un miracle...

Les portes se refermèrent. Et on les entendait déjà parler haut et fort dans le vestibule.

— Vous venez de mon côté?

— Impossible!

— Mardi, nous allons au Palais-Royal ensemble...

Les trois fils venaient d'entrer dans la chambre aux volets clos aux rideaux tirés, faiblement éclairée d'un candélabre, et ils se tenaient immobiles, l'un à côté de l'autre, près du lit où leur mère était couchée sur le dos, recueillie dans une attente suprême.

L'aîné, qui semblait parler pour lui et ses deux frères, dit : « Souffrez-vous, ma mère? »

De son doigt long, menu comme un ver, elle leur fit signe que non, et, les bras un instant soulevés, retomba dans son immobilité de momie. Elle était jaune, desséchée, avec de fins cheveux blancs et un chaud rayon de bonté coulant de ses yeux bleus, qui souriaient au creux de ses orbites, ainsi que des myosotis au fond d'un puits. Une vie sacrifiée, malheureuse, subie en dépensant des trésors de résignation, se lisait couramment dans ces yeux-là. Les dents serrées, elle respirait le moins possible, crispée à la vie, ne voulant pas user d'un coup le peu d'ici-bas qui lui restait.

Le marquis demanda : « Vous nous reconnaissez bien? »

Un sifflement imperceptible s'échappa de ses lèvres, c'était le bruit de sa parole. Les fils, penchés, prêtaient l'oreille. Le vicomte, son mouchoir sur la bouche, refoula une quinte de toux.

— Mes enfants, murmura la marquise, je vais mourir... je le sens.

L'aîné l'interrompit avec une douceur polie : « Oh! ma mère. » Ils l'écoutaient, les yeux secs, respectueux et attentifs.

Elle continua : « Ne pleurez pas... et priez plutôt pour moi. Je suis une mauvaise mère, j'ai commis une grande faute... un crime dont j'ai demandé pardon à Dieu. Avant de paraître devant lui, je dois vous en faire la confession. »

Elle s'arrêta une minute. Et, baissant les paupières pour avoir moins honte :

— J'ai trompé votre père... votre bon père... Un de vous n'est pas son fils... pas son fils... C'est... c'est...

Elle pencha lentement d'un côté, et mourut tournée vers la ruelle.

Ils sortirent sur la pointe du pied.

Dans la pièce voisine, ils s'assirent. Et le marquis prit la parole, légèrement ému :

— Nous venons d'entendre le triste aveu que la mort n'a pas permis à notre mère d'achever. Loin de moi et de vous, j'en suis sûr, la pensée d'accuser celle qui n'est plus. Ce secret, qui nous a été imparfaitement révélé, restera à jamais entre nous. Le monde ne soupçonnera rien. Voilà qui est nettement établi. Aux yeux de tous, moi, Jean, je suis toujours le marquis, René le comte, et François, le vicomte de Guébrianges. Mais nous, qui savons qu'un de nous a dans les veines un sang étranger, moins pur peut-être que celui de notre père, pouvons-nous rester vis-à-vis les uns des autres dans une situation si fausse et si embarrassante? Notre ignorance volontaire ne serait-elle pas coupable? N'y a-t-il pas intérêt commun à dissiper dans les limites du possible ce doute, qui pèse sur notre naissance, quand bien même il devrait se changer à l'égard d'un seul en la plus douloureuse des certitudes? Qu'en pensez-vous?

— Je pense, répondit le comte René, que vous avez raison, et le vicomte est également de mon avis. Si vous n'aviez rien dit, mon frère, j'étais prêt à exprimer la même opinion que vous au sujet du coup qui nous frappe dans notre honneur. Vous m'avez

prévenu, je n'aurais pas mieux pensé ni mieux parlé, je vous en remercie. Et pour vous donner ici même la preuve de ma sincérité, permettez-moi, quoique j'en doive souffrir, de faire cesser d'un coup vos anxiétés. Je crois que ma mère a voulu me désigner, moi seul, dans la pénible révélation qu'elle n'a pas eu la force de compléter. Je m'explique. Vous, Jean, notre aîné, venu au monde l'année même qui a suivi le mariage de notre père avec notre mère, vous pensez bien que votre nom ne saurait être raisonnablement prononcé. Vous, François, le dernier, le préféré de tous, vous êtes né quelques mois après la mort de notre sœur Berthe, de notre sœur que ma mère en deuil a pleurée depuis jour et nuit. Vous ne pouvez, sans insulter à la mémoire de celle qui repose à quelques pas de nous, vous croire l'enfant d'une faute. Tandis que moi..., comprenez à demi-mot, évitez-vous et évitez-moi ces recherches pleines d'une si poignante amertume... je suis né hors de France..., alors que M. de Guébrianges était ambassadeur à Pétersbourg... Ma mère était belle... vingt-neuf ans... courtisée... l'ambassadrice Sophie, comme on l'appelait... enfin c'est moi, je le sens, et que ma mère me pardonne d'évoquer, après son dernier soupir, cette erreur de sa vie. Elle voulait l'avouer humblement tout à l'heure. J'accomplis, en vous parlant ainsi, son dernier désir. Maintenant, j'attends votre décision à mon égard.

Le marquis et le vicomte s'étaient rapprochés l'un de l'autre. Le marquis se leva et d'un ton froidement courtois :

— Monsieur, mon frère et moi nous vous remercions de votre franchise. Pour tous, excepté pour nous, vous restez comte de Guébrianges. Seulement, nous n'habiterons plus ensemble. Quand partez-vous?

Surpris, le comte fit :

— Mais, après l'enterrement...

S'étant salués d'un signe de tête, ils passèrent tous trois dans la chambre, s'agenouillèrent près du lit..., mais ils reculèrent terrifiés. La marquise venait de remuer. Elle n'était donc qu'évanouie?

Elle se souleva, et retomba sur l'oreiller, morte cette fois, après avoir articulé distinctement : « C'est le marquis..., c'est Jean... »

Henri Lavedan.

Le Gérant : Paul Genay. Paris.-Imp. PAUL DUPONT, (Cl.).

UN DUEL ABSURDE

I

« Cela tient à bien des raisons, disait le colonel de P... D'abord il arrive fort rarement, et c'est en vérité bien heureux, que l'on se batte en duel avec des armes de précision comme celles-ci. Tu as de bons pistolets, Lucien ; ils baissent un peu du nez, à mon goût, mais le poids de la charge doit établir l'équilibre ; j'aimerais tirer avec cela.

« Il arrive donc rarement qu'on se serve d'armes semblables sur le terrain ; les trois quarts du temps, on va tout exprès pour la circonstance dénicher des pistolets impossibles, qui n'ont plus que l'apparence de la propreté... Demandez à Lepage ou à Gastine-Rainette leur opinion sur ce sujet-là.

— Tu as raison, fit l'un de nous, mais fort souvent aussi on se bat avec des armes excellentes, et les morts n'en sont pas plus nombreux pour cela... Vois Lucien, qui tire proprement ; quand il s'est battu avec cet imbécile, le petit Machin, qui n'est pourtant pas maladroit non plus..., eh bien ! les pistolets étaient justes, je les ai essayés depuis ; c'étaient de bonnes armes, et cependant ils ne se sont seulement pas touchés... Veux-tu de la chartreuse, mon colonel ? »

Nous avions dîné ensemble et nous fumions tout en causant.

« Non, merci... Tu ne tiens pas compte de la façon de charger, qui peut, si elle est mauvaise, enlever à une arme toute sa justesse ; tu as dû expérimenter cela cent fois ? Et puis, que veux-tu, il y a l'émotion, et le pistolet est précisément l'exercice qui

demande le plus de calme et de tranquillité. — Vois maintenant combien il y a peu de gens qui ont l'habitude de cette arme-là ! Tout le monde a tiré vingt-cinq balles dans sa vie et cassé une poupée par hasard, un matin après déjeuner, mais presque personne ne s'exerce sérieusement. Ajoute à cela que l'on tire avec des pistolets inconnus, et qu'il est presque impossible, aurait-on tout son sang-froid, d'éviter le coup de doigt avec une arme dont on ne connaît pas le départ... Je comprends parfaitement, quant à moi, qu'il y ait autant de duels inoffensifs, et j'en remercie la Providence, car c'est bien la chose la plus absurde du monde que d'aller se faire casser la tête sans raison.

— Ah ! que je te trouve joli, quand tu viens nous faire de la morale en action !

— Comment ! de la morale en action ?... Dirait-on pas que j'ai l'air d'un duelliste ?

— Pas précisément..., mais tu ne nous feras pas accroire que tu n'as jamais eu d'affaire ; voyons, franchement ?

— Eh bien, franchement, je ne me suis jamais battu au pistolet, aussi vrai que voilà un flacon de rhum.

— Oui, mais à l'épée ?

— Ah ! à l'épée..., à l'épée...

— Tu vois bien, affreux duelliste, homme de sang, croquemitaine, tranche-montagne !

— Puisque vous m'y forcez, j'avoue que j'ai eu deux petites affaires à l'épée, encore y en a-t-il une qui ne doit pas compter.

— Vous allez voir que nous l'amènerons à des aveux horribles... Pourquoi ris-tu, mon colonel ?... ton sourire nous glace.

— Je ris parce qu'en vérité ce fut un duel absurde. Donne-moi un doigt de chartreuse ; je vais vous conter cela. »

On se rapprocha du feu, chacun ralluma son cigare, et, le silence s'étant fait, le colonel parla en ces termes :

J'étais, à cette époque-là, capitaine au 3e hussards et en garnison à... — Ah ! parbleu ! je ne peux pas vous dire le nom de la ville, — à X..., si vous voulez bien, ville commerçante, vingt-deux mille âmes, raffineries magnifiques... Je ne peux pas vous en dire davantage, si ce n'est que cette ville était bien la plus mortellement ennuyeuse qu'on puisse imaginer. Vous ne savez pas, vous autres, ce qu'il y a de tristesse et d'ennui dans ces grandes rues désertes de la province ; mais peu importe. J'y serais peut-être bien mort de chagrin, dans cette bonne ville, sans la

gaieté d'un charmant garçon avec lequel j'étais alors fort lié. Il était lieutenant dans le même régiment que moi.

Je n'ai jamais vu d'homme plus séduisant que cet être-là. Il faisait des tours de cartes, dessinait les tapisseries, disait la bonne aventure, jouait des contredanses, enseignait le maniement du sabre aux petits garçons, habillait les poupées des petites filles ; il avait des histoires adorables pour les dames, qui se pâmaient d'aise en l'écoutant, et des aperçus nouveaux pour les messieurs, qui disaient en sortant : « Le lieutenant a une intelligence de premier ordre. » Le fait est qu'il n'était pas bête, qu'il avait les dents blanches, l'œil brillant, la moustache blonde, la main fine, et qu'on l'aimait énormément, souvent même un peu trop, — du moins le bruit en a couru.

Cet aimable garçon me présenta donc dans quelques maisons de la ville, et en particulier dans la famille d'un notaire que nous appellerons Dubert, avec votre permission. C'était une maison hospitalière au possible, où l'on riait volontiers. Mme Dubert était tout simplement une femme adorable, blonde, mince et souple comme un roseau, fort enjouée, mais extrêmement timide, rougissant aux mouches qui passaient, parlant avec une excessive douceur et vous regardant rarement en face ; dans ses gestes, il y avait une nuance de gaucherie charmante. — Du reste, une grande finesse, sous cette timidité, et, de temps à autres, lorsqu'elle était à son aise, un éclat tout particulier dans le regard.

La première fois que je vis cette grande blonde idéale, je ne pus retenir en sortant une exclamation.

« Fichtre ! mon cher, dis-je au lieutenant, mais c'est un ange que cette femme-là !

— N'est-ce pas, mon capitaine, qu'elle est jolie, la femme du notaire ? Mais que dites-vous du mari ? » Et il éclata de rire.

M. Dubert, en effet, était un singulier petit honhomme, haut comme rien, mais bruyant, inquiet, tapageur comme quatre. Des yeux ronds et fixes, les cheveux raides et crépus, pas assez de jambes, trop de favoris, toujours sur le qui-vive ; au moindre mot montant sur ses pointes et prenant feu comme une amorce ; du reste tranchant dans la discussion qu'il aimait à diriger, prenant place au milieu du cercle, s'accoudant sur la cheminée, quoiqu'elle fût haute pour lui, entrant dans la conversation comme un couteau de cuisine dans les épinards, éclatant comme un

pétard, jugeant les idées et les hommes d'un mot ou d'un geste... Ah ! le sot notaire que c'était là !

Il me déplaisait extrêmement ; mais sa femme était si aimable et si douce, si craintive devant son vilain magot que, peu à peu, je pris l'habitude d'aller chez eux de temps en temps, le soir, faire une partie de billard, en compagnie du lieutenant et de un ou deux amis de la maison qui venaient là régulièrement.

La famille Dubert habitait un petit hôtel situé au fond d'une cour. On montait un perron de cinq ou six marches, et l'on entrait dans un grand vestibule ; je le vois encore ce diable de vestibule, dans lequel s'ouvrait à droite la porte du billard, à gauche la porte du salon. Au fond était l'escalier, puis la porte du jardin.

Pendant une année et demie environ, je fréquentai assez assidûment cette maison sans qu'il y ait eu dans ces relations quoi que ce soit qui vaille la peine d'être raconté. Et cependant je dois dire, pour être franc, qu'un soir il me passa par la tête une singulière idée. Voici comme. Après avoir traversé la cour, où le domestique était occupé à je ne sais plus quoi, je montai le perron et, trouvant la porte d'entrée ouverte, je pénétrai dans le vestibule. J'attendis un instant, et comme personne n'apparaissait, j'ouvris la porte du jardin et y entrai, supposant bien que tout le monde devait être là. C'était l'été, il faisait déjà sombre et l'air embaumait. Je fis le tour du jardin, personne. J'allais donc rentrer dans la maison, lorsque, arrivé près des fenêtres du petit salon, qui étaient restées ouvertes, j'entendis distinctement ou je crus entendre distinctement le bruit d'un baiser. Oh ! c'était bien un baiser ; tout le monde connaît à peu près ce bruit-là. Ça ne pouvait être que le bruit d'un baiser ou le rappel d'une perdrix ; mais il n'y a pas de perdrix dans les villes ; donc... je fus excessivement surpris, sachant que le notaire était incapable de semblables gentillesses, et je m'arrêtai tout court. Je toussai même assez fortement pour annoncer ma présence, et sortant de la pelouse où je me trouvais, je marchai lentement dans l'allée en agitant le sable avec ma botte le plus bruyamment possible.

Ce baiser me trottait dans la tête lorsque, au bout d'un instant, je me rappelai que la femme de chambre de madame Dubert était une fort gentille fille, souriant volontiers à tout le monde et particulièrement au lieutenant, qui une fois ou deux, en ma présence, lui avait pincé le menton d'une mignonne façon qui m'avait fait rêver. « Je parie, me dis-je, que ce diable de lieutenant doit

conter fleurette dans quelque coin à la chère petite ! Précisément elle n'était pas dans l'antichambre lorsque je suis arrivé. Et le lieutenant est ici puisqu'il m'a donné rendez-vous. Quel homme terrible que ce farceur-là ! Il n'en est pas moins vrai que, si Mme Dubert se doutait de la chose, elle serait indignée ; les femmes qui ont sa nature ne sont pas tolérantes en semblable matière ! »

J'en étais là de mes conjectures lorsque j'aperçus la femme du notaire sortant du vestibule.

« Bonjour, mon cher petit capitaine, me fit-elle de loin. Mais venez donc, nous sommes dans le billard.

— Je vous cherchais dans le jardin, chère madame. » Et, tout en saluant, je m'approchai d'elle.

« Vous allez bien? » lui dis-je en lui tendant la main.

Il faisait déjà sombre, mais il me sembla que son visage était extrêmement coloré, que ses cheveux étaient un peu ébouriffés, et sa main très chaude.

« Je ne vais pas mal... une petite migraine cependant... Passez donc... Et vous, comment vous portez-vous ?.. Il n'y avait donc personne pour vous recevoir? Où donc est Marie ?... Moi, je vais bien merci... Le lieutenant vous attend.. Il arrive à l'instant.

— Et M. Dubert est en bonne santé ?

— Vous êtes bien aimable, mon mari est bien ; seulement il a dû sortir ce soir pour une affaire. Pauvre ami ! il est sorti en voiture ouverte, et je crains bien qu'il ne soit mouillé. Voyez-vous ces gros nuages qui viennent là-bas ? C'est un orage... et il est à trois lieues d'ici. Entrez donc.

— Bonjour, mon capitaine, s'écria le lieutenant en me présentant les armes avec la queue de billard qu'il avait à la main.

— Commencez votre partie, messieurs, je vous en prie, dit la femme du notaire. Ces messieurs vont arriver, et j'ai quelques petites choses à terminer... Vous êtes chez vous. »

Et elle rentra dans son petit salon.

« J'ai diablement peur que ce pauvre Dubert soit saucé ce soir, est-ce pas, mon capitaine? Fichu temps ! fichu temps ! En douze, si vous le voulez bien. »

Au bout d'un instant arrivèrent les habitués de la maison. Les dames allèrent rejoindre Mme Dubert, et la soirée se passa comme à l'ordinaire. Seulement, lorsque nous nous en allâmes, le lieu-

tenant pinça encore une fois le menton de la femme de chambre. La petite rit beaucoup en rougissant.

« Savez-vous qu'elle est ravissante, cette enfant-là, mon capitaine ! » me dit le séducteur en allumant son cigare.

Le fait est que la petite avait des dents extrêmement jolies, et, dans le bas de la joue, ici, une petite fossette très drôlette.

Ce baiser que je crus entendre ce soir-là fut donc le seul fait un peu extraordinaire qui attira mon attention jusqu'au jour où éclata l'absurde histoire que je vais tâcher de vous raconter.

J'étais au café des officiers; il était sept heures du soir, et j'allais entamer une partie de domino avec le docteur, lorsque mon lieutenant, en costume de voyage, la couverture sur le bras et la casquette sur les oreilles, arrive dans le café. La dame du comptoir lui sourit gracieusement; toutes les femmes lui souriaient à cet animal-là! Il répond au sourire, et, s'approchant de moi :

« Mon capitaine, je voudrais vous dire un mot; vous permettez, docteur?

— Mais je croyais que vous partiez demain matin, mon cher ami », lui dis-je. — Il avait un congé de trois mois.

« Je devais partir, en effet, mais voici que je reçois de ma famille une dépêche qui m'oblige à prendre le train de ce soir. Je n'ai que cinq minutes, je pars à sept heures vingt, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit service. Il s'agirait tout simplement de vous rendre ce soir chez les Dubert, qui m'attendent tout particulièrement, et de leur dire la raison qui m'empêche de me rendre chez eux.

— Je ne demande pas mieux, mais c'est que je ne pensais pas sortir ce soir. J'ai eu la manœuvre aujourd'hui, et puis je suis en tenue ; je n'aime pas à faire des visites en tenue; est-ce que je ne pourrais pas remettre cela à demain, entre nous?

— Ce serait trop tard, mon capitaine; vous ne vous imaginez pas comme l'uniforme vous va bien. Parbleu! vous n'y resterez que cinq minutes. Je tiens vraiment beaucoup à ce que la famille Dubert soit prévenue de mon départ; vous me promettez d'y aller, n'est-ce pas?

— Quel diable d'homme vous faites! Enfin j'y vais. J'ai des bottes crottées justement : que le bon Dieu vous bénisse! J'y vais, j'y vais, bon voyage! »

Je lui serrai la main, et il s'en fut après avoir dit un petit mot

aimable à la dame du comptoir. Un quart d'heure après j'étais chez le notaire. En entrant dans l'antichambre, la jolie femme de chambre me lança un de ses petits regards les plus aimables et voulut absolument accrocher elle-même mon lourd ceinturon d'où pendait mon sabre et ma *sabretache ;* après quoi, toute fière et toute souriante de ses efforts, elle ouvrit la porte du billard où l'on était réuni et m'annonça. Il fallait que le notaire fût de bien mauvaise humeur ce soir-là, car il me reçut comme un chien dans un jeu de quilles, et malheureusement sa charmante femme n'était pas là pour effacer la mauvaise impression de cet accueil.

« Nous ne vous attendions pas, capitaine, me dit le magot en me regardant dans le blanc des yeux, nous ne vous attendions pas.

— Je vous remercie, vous êtes bien bon, dis-je sur le même ton ; mais je vous avouerai que je ne m'attendais pas moi-même à venir ici ce soir. C'est le lieutenant qui m'a demandé comme un service... » Et je lui racontai mon affaire tout au long.

« C'est fort bien, me dit-il gravement. Vous avez dû avoir chaud à la manœuvre? »

Sur quel paratonnerre s'est-il assis ? pensai-je en moi-même.

Tandis que nous échangions quelques paroles complètement absurdes, je suivais de l'œil le petit homme. Il faisait face à la porte. Tout à coup je vis ses sourcils se froncer, sa bouche se contracter, son visage devenir violet, ses poings se fermer ; il me sembla qu'il allait s'élancer de son fauteuil, et, en même temps, j'entendis un bruit de pas dans l'antichambre, dont la porte était restée entr'ouverte. Je me retournai involontairement et je me trouvai nez à nez avec la maîtresse de la maison qui entrait ; elle était souriante, mais en m'apercevant elle pâlit horriblement et laissa échapper un petit cri déchirant qu'elle étouffa immédiatement. Il est évident que je tombais mal ce soir-là. Je redis à Mme Dubert la cause de ma visite, et je me rassis, comme le maître de la maison m'en donnait l'exemple.

« Oui, en effet, le lieutenant devait venir ce soir, fit la femme du notaire d'une voix mourante.

— Il devait venir ce soir, répéta M. Dubert en me regardant en face d'une façon presque provocante ; oui, vraiment, vous avez dû avoir bien chaud à cette manœuvre.

— Mais, oui, très chaud, j'ai eu l'honneur de vous le dire, mon cher monsieur. »

Ce nain m'agaçait horriblement en ce moment-là.

« Vous m'excuserez, murmura tout à coup en se levant Mme Dubert, j'ai un ordre à donner. »

Et elle fit mine de se diriger vers la porte de l'antichambre; mais son mari l'arrêta de la main, et, la faisant asseoir par un geste qui ne souffrait pas de réplique :

« Non pas, madame, non pas, restez en repos. Cet ordre, je l'ai donné tout à l'heure ; il est inutile que vous vous dérangiez. » Il croisa ses bras et roula sur nous tous ses gros yeux ronds, bêtes et injectés de sang. Sa malheureuse femme était retombée comme anéantie dans son fauteuil, ses deux mains blanches et fines étaient restées inertes sur ses genoux, et elle me lançait à moi des regards d'une indicible angoisse, mais absolument incompréhensibles.

Que se passait-il, grand Dieu! dans cette maison si paisible d'ordinaire? J'interrogeais des yeux les trois autres personnes qui avaient interrompu leur partie de billard; mais aucune d'elles ne me paraissait comprendre mieux que moi la fureur concentrée du notaire et la stupeur navrante de sa femme. Donc, après quelques minutes d'un silence insupportable, je me levai, distribuai mes saluts et je sortis du salon.

Mais à peine étais-je dans l'antichambre que je sentis une main saisir mon bras droit, et Mme Dubert, avec l'expression du délire, murmura très-vite ces quelques mots à mon oreille :

« Au nom de l'honneur d'une femme, brûlez ce qui est dans votre *sabretache.* »

Pétrifié de surprise, j'allais répondre, lorsqu'une autre main me serra vigoureusement le bras gauche, et M. Dubert, écumant de rage, me dit d'une voix sourde et vibrante :

« Capitaine, je vous somme, au nom de mon honneur, de me livrer ce qui est dans votre *sabretache.*

— *Je vous somme* est de trop, lui répondis-je. On ne m'a jamais sommé de quoi que ce soit, entendez-vous bien, mon cher monsieur ? D'ailleurs, vous m'avez tout l'air d'un homme qui perd la tête ; voyons, qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce qui est dans votre *sabretache,* morbleu ! je le veux, je vous somme... je vous ordonne... Et en disant cela il me montait sur la pointe des pieds et me parlait sous le nez.

— Au nom du ciel ! murmurait sa femme qui m'implorait du regard.

— Je n'ai rien à vous donner, laissez-moi donc tranquille et calmez-vous, lui dis-je. Mais calmez-vous donc, sacrebleu ! vous commencez à m'agacer, que diable ! »

Je le repoussai doucement, je décrochai mon ceinturon et je l'agrafai.

« Ah ! vous n'avez rien à me donner ! continua le furieux en haussant la voix. Ah ! vous dites que vous n'avez rien ! Eh bien ! vous en avez menti ! c'est moi, maître Dubert, qui vous le dis en face. »

Il me sauta au cou et me serra de ses deux mains crispées.

Je sentis que mon sang refluait au cœur et que la colère me montait au cerveau.

« Vous allez rétracter cette parole-là ! m'écriai-je d'une voix étranglée.

— Jamais de la vie ! vous êtes un misérable ! » Et ses doigts s'enfoncèrent davantage dans mon col.

J'avoue que, dans ce moment-là, je perdis complètement mon sang-froid, et, hors de moi, je lui lançai en pleine poitrine un si vigoureux coup de poing — j'étais robuste il y a quinze ans — que le magot lâcha prise et alla rouler dans le billard, au milieu du fracas des meubles renversés et des exclamations de l'assistance. J'aperçus confusément Mme Dubert évanouie dans les bras de sa femme de chambre ; mais tous ces souvenirs sont vagues ; ma colère était si grande que je tremblais comme la feuille, et j'avais dans les oreilles des bourdonnements insupportables. Je me rappelle très-bien cependant que je l'aperçus un instant se débattant entre deux de ces messieurs qui le retenaient avec peine.

« Nous nous reverrons ! me cria-t-il en me montrant le poing.

— Eh ! parbleu ! quand vous voudrez : vous êtes un drôle qui méritez une correction ; vous l'aurez. J'attends vos amis chez moi. » Et ouvrant la porte moi-même, je m'éloignai en mordant mes lèvres.

Le grand air me calma au bout de quelques instants, et je me dis alors :

Mais que diable y a-t-il donc dans cette *sabretache* ?

II

Aussitôt dans la rue, je fouillai dans ma maudite *sabretache*, et

j'en retirai, à ma grande surprise, un petit paquet de lettres maintenues par un ruban. — Comment ce paquet de lettres se trouvait-il là ? N'était-ce pas quelque correspondance amoureuse oubliée par moi au fond de cette poche ? — Je cherchai dans mes souvenirs, je scrutai ma conscience, mais sans rien découvrir. Quelqu'un avait-il donc mis ces lettres dans ma *sabretache ;* mais dans quel but ? Dans tous les cas, quel rapport pouvait avoir cette correspondance avec la famille Dubert ? Il me fallait absolument, pour expliquer la colère inouïe du notaire, supposer une absurdité, à savoir, que son angélique épouse n'était pas la plus pure des femmes, et qu'à mon insu je me trouvais jouer un rôle dans un drame domestique. Je m'approchai de la boutique d'un pharmacien, et, à la lueur des bocaux, j'examinai mon petit dépôt. — Le ruban qui l'entourait était bleu et soigneusement noué, — il y avait une jolie rosette sur le côté ; pas un brin d'écriture sur ces papiers. Je flairai : cela exhalait un parfum tout à fait délicat, mais compliqué, — imaginez une lointaine odeur de cigare perçant sous la violette ambrée. — J'allais rentrer chez moi lorsque le souvenir du coup de poing et de cette scène ridicule me revint à l'esprit, et à toute aventure je me dirigeai vers le café des officiers, qui était à deux pas de là.

A ce moment-là même sortaient deux de mes amis, dont l'un était un ancien camarade de Saint-Cyr.

« Parbleu ! je suis enchanté de vous rencontrer, j'allais vous demander un petit service. Il est très-possible que je vous prie demain matin de causer un instant avec les deux témoins d'un original que je crois un peu fou, mais qui ne m'en a pas moins donné un démenti devant témoins. Il faut qu'il retire cela, vous comprenez. »

Je leur racontai en gros l'affaire, sans leur citer aucun nom. Ils m'assurèrent que je pouvais compter sur eux, et, tout naturellement, nous nous mîmes à causer d'autre chose en nous promenant de long en large devant la maison que j'habitais.

Je me souviens que nous causions du nouveau cheval que venait d'acheter le colonel. Une histoire à pouffer de rire, qui égayait alors la garnison et que je vous raconterai une autre fois, lorsque nous entendîmes à cinquante mètres de nous des pas précipités, et bientôt deux messieurs affairés passèrent tout près de nous.

Je reconnus immédiatement, malgré l'obscurité de la rue, un

avocat, ami intime du notaire et le beau-frère de Mme Dubert. Ces messieurs étaient boutonnés jusqu'au menton et munis de cannes.

Ils nous saluèrent, et, s'approchant de moi :

« Monsieur, me dit l'avocat, nous sommes envoyés par notre ami Me Dubert, notaire...

— Oui, monsieur, je le sais, lui répondis-je. J'avoue que je ne comptais sur votre visite que pour demain matin, mais, fort heureusement, ces deux messieurs, qui sont mes amis, peuvent causer immédiatement avec vous. Ces quatre messieurs se saluèrent.

— Montez chez moi, ajoutai-je : vous serez plus à l'aise ; j'achève mon cigare ici en attendant. »

Je restai seul dans la rue pendant dix minutes à peu près, me promenant à grands pas, car la colère m'était revenue. Au bout de ce temps, mon camarade L..., l'un de mes témoins, sortit de la maison, traversa la rue, et vint à moi.

« Voyons, me dit-il en me regardant fixement, il y a donc quelque chose de grave dans cette affaire-là ? Ce notaire est enragé, — ses témoins ne veulent rien entendre, il leur faut absolument ce qui est dans ta *sabretache*. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Eh ! qu'ils aillent au diable ! Je ne sais ce dont il s'agit. Je veux, tu entends, je veux des excuses loyales et publiques, ou je traverse leur magot comme un navet. — Je ne sais pas ce qu'il y a dans ma *sabretache,* je t'en donne ma parole. — Est-ce que tous ces galopins-là me prennent pour un avoué ? Qu'ils en finissent et nous laissent coucher.

— C'est tout fini, mon vieux, il veut se battre demain au pistolet.

— Ah ! non, par exemple, je ne veux pas de cela. A l'épée, tant qu'il voudra, mais pas au pistolet.

— Pourquoi cela ? tu tires admirablement.

— C'est précisément parce que j'ai l'habitude du pistolet que je n'en veux pas ; de l'épaule à la tête il n'y a pas si loin !... Avec une arme qu'on ne connaît pas... Diable, c'est trop brutal ; — je veux le corriger à ma guise. »

Mon ami remonta, et, quelques instants après, ces quatre messieurs sortirent ensemble dans la rue. Nous échangeâmes de grands saluts, et les deux témoins du notaire s'éloignèrent à grands pas, toujours boutonnés et tenant gauchement leur canne.

« Eh bien ! c'est entendu, me dit le camarade, tu te bats demain à l'épée, à sept heures du matin, dans le petit bois qui est derrière le moulin, à droite de la route de Paris. Mais permets-moi de te dire, mon vieux, que si tu nous as tout raconté, ce duel est profondément absurde

— Parbleu, s'il est absurde ! mais peu importe, à demain matin.

— Bonsoir, l'ami. — Je me charge des épées. Je vais envoyer mon brosseur prévenir le docteur ; les notaires enragés sont quelquefois dangereux. Ne prends pas de café noir demain matin, et dors bien. »

Nous nous serrâmes la main, et je montai chez moi.

Je n'étais pas plus ému que je ne le suis maintenant, mais j'enrageais de jouer là un rôle de dupe et d'être, à mes propres yeux, un personnage comique.

J'examinai de nouveau le paquet de lettres ; je le retournai dans tous les sens, et enfin, pris d'un accès de générosité dont je ne me repens pas, j'y mis le feu et le jetai dans la cheminée.

Le lendemain matin, à cinq heures et demie, j'étais sur pied comme à l'ordinaire, et à sept heures précises nous entrions dans le petit bois, lieu du rendez-vous. — Presque en même temps arrivaient d'un autre côté le notaire et ses témoins. — Mon adversaire ne tenait pas en place ; il s'agitait, parlait, faisait des gestes, et ce fut à peine s'il répondit à mon salut.

Enfin, après avoir choisi une place à peu près unie et mesuré les épées, nous mîmes habit bas et chacun de nous prit son arme.

C'étaient de ces épées un peu trop lourdes de garde, la lame étant trop évasée dans son fort ; mais peu importent tous ces détails.

A peine le petit homme eut-il une arme dans la main qu'il la brandit en l'air, et, devenant cramoisi :

« Oui, dit-il, vous êtes un misérable, et je vais vous tuer comme un chien. Oui, un misérable !...

— Permettez, monsieur, lui dis-je avec beaucoup de calme ; je ne suis pas ici précisément pour mon plaisir et je suis pressé. Veuillez prendre votre distance et permettre à ces messieurs de joindre les épées.

— Ah ! vous êtes calme, vous. Eh bien ! moi, je ne le suis pas, infâme que vous êtes ! »

Il avait conservé ses bretelles et les sous-pieds de son pantalon,

sa chemise remontait et boursouflait dans son dos; il était grotesque. Cependant mon ami s'avança, prit les deux pointes de nos épées et les approcha l'une de l'autre. Mais à peine mon fer a-t-il touché le sien, que l'endiablé s'élance sur moi l'épée basse, et c'est à peine si j'ai le temps de parer seconde et de rompre d'un grand pas. Il fut long à retomber en garde, ayant des bretelles, des sous-pieds et des talons démesurés; le terrain, d'ailleurs, était un peu humide et cédait sous la botte. Tandis qu'il reprenait son équilibre, il me vint l'idée que je pourrais le clouer à terre comme une grenouille, mais j'eus honte de cette pensée et je me remis en garde, à distance, prêt à rompre et mes yeux dans les siens.

Il s'élança une seconde fois, puis une troisième, mais voyant que je parais chacun de ses coups, lui poussant ensuite ma pointe sous le nez, il changea tout à coup d'allures, je le vis pâlir, ses lèvres se contractèrent, et, voyant que, fort intimidé, il hésitait à m'attaquer de nouveau, je fis un *battement en quarte* et lui passai un petit *dégagement*... de choix, gros comme rien, à tenir dans un anneau de fiançailles.

Morbleu! j'eus une fière peur! Mon intention était tout simplement de lui percer le bras proprement et d'en finir, vous vous en doutez bien; mais l'évasement exagéré des deux lames à leur base fit que, tandis que mon fer glissait contre le sien, les pointes, au lieu de suivre un chemin direct, obliquaient à gauche et à droite, en sorte que, voulant le toucher au bras, je le perçai en pleine poitrine. Fort heureusement, je lâchai la main, sans quoi je l'embrochais jusqu'à la garde. Un dégagement ne se retient guère, comme vous savez; quand c'est lâché, c'est lâché. Ah! sacrebleu! le vilain moment!

Le malheureux fit une grimace horrible, laissant échapper de sa bouche grande ouverte une espèce de râlement terrible; ses yeux se dilatèrent démesurément; il étendit en avant ses mains crispées, puis ses jambes plièrent, il tomba sur le côté droit et roula sur le ventre, la face dans les feuilles mortes.

Il n'y a pas à dire, voyez-vous, c'est insupportable d'avoir tué un homme pour un moment de rage et de bêtise.

Nous nous empressâmes autour de lui, le docteur accourut, examina la blessure et me dit en se retournant vers moi :

« Fitchtre! c'est grave. Transportons-le bien vite au plus près. »

Le plus près, c'était le moulin; l'avocat y courut et revint immédiatement, portant sur son épaule une petite échelle. Nous y étalâmes nos vêtements, et y ayant placé le malheureux notaire, nous pûmes sans accident l'amener au moulin.

Le soir même de ce fameux jour j'étais dans ma chambre, me promenant à grands pas, fort inquiet des suites de cette affaire, lorsque le docteur arriva. Il était en nage et s'assit à peine entré.

« Eh bien! lui dis-je, où en est-il?

— C'est fini, mon cher.

— Comment fini!... le poumon était donc atteint? il y a eu hémorragie... quoi?

— Mais non, fit-il en éclatant de rire, c'est fini, il est sauvé et fort coquettement étalé dans son lit pour le moment. Au bout d'une heure, il a repris connaissance et j'ai pu sonder la blessure, qui est insignifiante. J'ai donc prié l'un de ces messieurs, le beau-frère, je crois, d'aller bien vite prévenir Mme Dubert et de revenir promptement avec une voiture fermée. Tout cela ayant été exécuté ponctuellement, j'ai emballé mon furieux et je l'ai ramené chez lui. J'ai fait entrer la voiture dans la cour, de sorte qu'il n'y a point eu d'indiscrets aux fenêtres voisines. — Ne vous inquiétez pas, tout cela n'aura pas de suite, et dans trois semaines d'ici le magot reprendra sa plume et remettra ses bottes. Suis-je gentil, mon capitaine?

— Vous êtes un amour de docteur, mais comprenez-vous rien à cette aventure-là?

— C'est un fou furieux, voilà tout. Au fait, j'ai dit qu'il avait eu une attaque d'apoplexie. N'allez pas me contredire. Sa femme m'a approuvé. Adieu, je n'ai pas dîné avec tout cela. »

J'en fus donc quitte pour la peur, et c'est ainsi que se terminèrent mes relations avec la famille Dubert. Quand je dis avec la famille Dubert, ce n'est point absolument exact... Tenez, je crois que j'ai fait une sottise en entamant cette histoire dont le dénoûment me gêne un peu, je ne vous le cache pas. Enfin, le voici tel quel, ce dénoûment.

III

Le lendemain du duel, c'était parbleu le 22 octobre, je me rappelle la date parce que trois jours après nous reçûmes l'ordre de filer vers Paris. La guerre de Crimée commençait, et il y eut,

comme vous savez, de grands déplacements dans la cavalerie à cette époque-là.

Le lendemain donc de l'affaire, il était sept heures du soir environ, et je me disposais à sortir de chez moi, lorsqu'en ouvrant ma porte je me trouve nez à nez avec une grande dame voilée, entortillée et tremblante.

« Le capitaine de P... ? » me dit-elle.

Au premier mot de sa phrase, j'avais reconnu la voix suave et bien timbrée de Mme Dubert.

« Je suis, madame, le capitaine de P... ; me feriez-vous l'honneur d'entrer chez moi, madame?

— Sans doute, répondit-elle tout bas ; je ne vous reconnaissais pas dans cette obscurité. » — Et, profitant de la porte entr'ouverte, elle pénétra rapidement chez moi comme quelqu'un qu'on poursuit et s'assit sur le divan du salon.

« Je suis vraiment confus, lui dis-je en allumant les bougies, de vous recevoir dans mon modeste...

— Oh ! point d'excuse ! — sa voix vibrait étrangement, — c'est moi qui suis à vos pieds, capitaine ; vous êtes un noble cœur... généreux... oh ! laissez-moi serrer votre main. M'estimez-vous encore assez pour me la tendre, cette main loyale ? »

Elle avait relevé son voile, le châle qui l'entortillait s'était un peu écarté, en sorte qu'elle était ravissante. Son regard, ordinairement voilé, étincelait en ce moment ; il y avait, dans l'expression de son visage, un mélange de honte, d'orgueil, de reconnaissance, de fierté... Elle avait déganté sa main, je la pris dans la mienne et l'embrassai respectueusement.

« Je n'ai fait que mon devoir, madame, mon devoir de galant homme, rien de plus, et je... je... »

C'est fort singulier, je me trouvais tout à coup très embarrassé. Il ne me semblait pas que la femme qui était là, assise sur mon divan et dont la main était restée dans la mienne, fût celle que j'avais si souvent visitée. Il m'était impossible de retrouver ce sentiment de vénération profonde dont je l'avais entourée autrefois. Le mystérieux paquet de lettres me revenait confusément en tête et, en même temps, je la trouvais cent fois plus jolie, d'une beauté plus... comment vous dire cela ? Jusqu'à présent je l'avais admirée à travers une glace ; il me semblait maintenant que la glace était brisée. Je ne la voyais pas seulement, je la sentais frémir, je... Nous restâmes ainsi quelques instants sans

parler, elle baissa les yeux vers le tapis, et reprenant d'une petite voix confuse et charmante :

« Oh ! si, vous avez dû me mépriser. Je suis coupable, c'est bien vrai, mais j'étais si malheureuse ! Vous ne connaissez pas ma vie, vous ne vous doutez pas de ce que j'ai enduré dans cette existence à deux, — j'étais si seule !... — C'est triste, allez, de n'aimer personne et d'avoir un voisinage odieux !

— Sans doute... balbutiai-je, pauvre chère petite femme ! »

C'était son cou qui attirait mon attention. Il était blanc, satiné, et de jolies petites mèches blondes et brillantes flottaient de tous côtés...

« Pauvre femme ! fis-je... Ah ! mon Dieu !

— Plaignez-moi, mais ne me méprisez pas, mon ami ; je viens ici pour tout vous dire ; je veux qu'au moins votre estime me reste.

— Oui, j'ai aimé le lieutenant ; je l'ai aimé follement ; c'était une faute, je le sais, mais que voulez-vous faire ! mon cœur avait soif. Je l'ai aimé comme le prisonnier aime le grand air en sortant de son cachot, comme...

— Pauvre femme !... ah ! mon Dieu !... » — Sa petite main pressait la mienne en disant cela, et ses yeux se voilaient de larmes ; j'ai su depuis qu'elle était d'origine allemande.

« Enfin, poursuivit-elle, je m'aperçus bientôt que je roulais dans un abîme, et les sentiments religieux qui me sont toujours restés dans le cœur, grâce à Dieu, me firent prendre une résolution héroïque. D'ailleurs, mon mari avait depuis longtemps de vagues soupçons et une catastrophe était inévitable ; je pris donc un parti, et lorsque j'appris qu'Oscar... — C'est le petit nom du....

— Du lieutenant... oui, je sais... Ah ! mon Dieu ! » — Elle avait une toute mignonne fossette au menton, qui changeait de place lorsqu'elle parlait, — délicieuse, cette fossette !

« Eh bien, donc, lorsque je sus qu'Oscar partait, je lui dis : Il faut rompre. — C'est horrible ! s'écria-t-il, ah ! c'est horrible ! mais enfin, puisque tu le... puisque vous l'exigez, madame, rompons.

— Rompons », répondis-je.

« C'était atroce, n'est-ce pas, capitaine ? une affection déjà vieille d'une année ! Oh ! il m'aimait, quoiqu'il fût bien léger !... Oscar m'aimait énormément. »

Et elle pleura en me regardant de ses grands beaux yeux lumineux. Je la regardais aussi, et, tout en l'écoutant, je faisais tourner les bagues de sa main.

« Il avait des lettres de moi, j'en avais aussi écrites par lui, continua-t-elle ; nous prîmes la résolution de nous rendre mutuellement notre correspondance. En venant me dire adieu, lui dis-je, apportez-moi mes lettres et je te ren... et je vous rendrai les vôtres. Or, ce dernier adieu devait avoir lieu ce soir où vous vîntes à sa place. Je ne savais pas cela, vous comprenez bien, et quand j'aperçus une *sabretache* dans l'antichambre, je crus que c'était la sienne, et j'y déposai le paquet de ses lettres ; malheureusement la porte du billard était restée ouverte ; mon mari m'avait vue... et vous savez le reste. Ah ! grand Dieu ! j'ai cru que je deviendrais folle ! Mais sans doute, vous avez deviné tout cela en lisant la correspondance d'Oscar ?

— Comment m'écriai-je à mon tour, me croyez-vous capable d'avoir lu ce que vous m'aviez confié ?

— Quoi ! vous n'avez pas lu...

— J'ai tout... »

Elle avait mis ses deux mains dans les miennes, son visage plein d'anxiété s'était rapproché du mien, ses larmes étaient à trois pouces de mes lèvres, et son haleine parfumée m'enivrait un tant soi peu.

« J'ai tout brûlé, dis-je en contenant mon émotion.

— Vous avez brûlé... Ah ! vous êtes bon, vous êtes noble, vous êtes grand !

— Mais non.

— Mais si !... ah ! si ! » — Et elle fondit en larmes en appuyant sa jolie tête sur mon épaule.

« Vous m'aimiez, vous, murmurait-elle au milieu des sanglots, vous m'aimiez ! »

Ce fut le parfum dont ses cheveux étaient empreints qui acheva de me faire tourner la tête. Je me souviens qu'une boucle de ses cheveux était venue dans ce moment d'expansion se loger sur mes lèvres, et je mordais, je mâchonnais cette boucle. Je finis par l'embrasser au front ; elle tressaillit. Comme j'enlaçais de mon bras sa taille flexible, elle se redressa tout à coup, et me regardant comme une biche qui sent la meute :

« Oh ! mon ami, ayez pitié, je suis vaincue, terrassée, à votre discrétion, n'abusez pas. Oh ! respectez-moi, capitaine ! »

— La pauvre enfant, dans sa grande frayeur, s'avouant sa faiblesse, se serrait contre ma poitrine.

« Vous êtes un ange chéri... chérie... mignonne... » Et lentement mes lèvres de son front descendirent sur ses yeux, caressèrent son joli petit nez rose, ses joues et sa petite oreille. De telle sorte que, lorsque je sentis sa bouche frissonner sous la mienne, elle avait, je crois bien, perdu sa connaissance, et moi, je le jure, j'avais perdu tout mon sang-froid... »

La pendule sonnait dix heures lorsqu'elle rouvrit les yeux. Elle passa ses doigts dans sa chevelure en désordre, et me regardant de ses grands yeux hagards :

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle, protégez-moi ; s'il allait me mépriser !

— Te mépriser, toi, mon ange ! mais je ne t'aimerais donc plus... ah !... »

C'est une des femmes les plus femmes que j'aie rencontrées... Malheureusement, comme je vous le disais tout à l'heure, nous reçumes l'ordre, trois jours après, de partir pour Paris. Ah ! c'était vexant franchement ! une épaule et un bras !... et puis une... bonne volonté, un enthousiasme !

Que voulez-vous ? dans l'armée, il faut s'attendre à ces choses-là.

Ce qui complète mon histoire, car en vérité c'est une singulière aventure, c'est la lettre que je reçus à Paris, huit jours après mon arrivée environ.

Voici cette lettre, du moins en voici le sens :

« Mon cher capitaine,

« J'ai des reproches à me faire et aussi des excuses à vous adresser. Nos relations ont été rompues d'une façon si brusque et si violente, que je crois de mon devoir de faire tous mes efforts pour en effacer de votre esprit l'affreux souvenir... Oubliez, cher capitaine, un moment d'égarement et de folie que je ne veux pas me rappeler moi-même... etc... Votre main loyale, etc... Qui n'a pas dans sa vie une erreur à regretter ?...

« Joseph Dubert, notaire à X... »

J'avais raison de vous dire, vous le voyez, que c'était là un duel absurde.

Gustave Droz.

MENSONGES[1]

VII

PROFIL DE MADONE

— « Se peut-il qu'un homme d'esprit et de cœur en descende là ? » se disait René après avoir quitté son malheureux camarade ; et encore, songeant au délicat visage de Colette : « Elle est bien jolie... Mon Dieu ! si l'on pouvait fondre la beauté d'âme d'une enfant comme Rosalie avec cette grâce de geste, cette élégance et ce je ne sais quoi !... » Mais cette fusion des deux beautés : celle de l'âme sans laquelle la femme est plus amère que la mort au cœur demeuré chrétien ; celle des yeux, et pour tout dire, du décor, sans laquelle le brillant du désir et son charme païen s'évanouissent : — oui, cette harmonie complète ne se rencontre-t-elle pas dans des créatures à qui les hasards de la naissance et de la fortune ont fait un milieu de naturelle aristocratie, et qui ont assez de finesse en elles pour valoir autant que ce milieu ? Mme Moraines n'était-elle pas ainsi ? Telle l'avait devinée du moins le poète par son impression première, et il se complut à raviver cette impression par le raisonnement. Oui, cette femme délicieuse, dont le fantôme passait sur son souvenir comme une caresse, possédait ce double charme : une grâce des gestes et de la toilette supérieure à celle de l'actrice, une grâce du cœur égale à celle de Rosalie; ses fines manières, sa voix douce, l'idéalité de sa conversation, tout le révélait du premier coup. René marchait parmi ces pensées, en proie à une sorte de mirage qui le rendait étranger aux sensations environnantes. Il se réveilla de ce somnambulisme sentimental au sortir du pont des Invalides et dans le milieu de

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre et des 10 et 25 novembre 1887.

l'avenue d'Antin. Ses pieds l'avaient mené, automatiquement, sur le chemin du quartier où vivait cette Suzanne, dont l'image s'évoquait depuis le matin au terme de toutes ses rêveries. Il sourit à l'idée qu'il avait fait autrefois de véritables pèlerinages vers cette rue Murillo, lorsque Gustave Flaubert y habitait. René admirait si profondément l'auteur de la *Tentation*, que de voir la maison du fort et rare écrivain, avait été une des émotions de sa jeunesse littéraire. Qu'il était loin maintenant de cette époque, et quel ravissement si on lui avait prédit, alors, que cette même rue le verrait passer, allant rendre visite à une femme si pareille à ses plus intimes chimères!... Irait-il dès aujourd'hui? La question se posa de nouveau devant lui avec une précision d'autant plus nette que le temps avançait. Encore un tour de l'aiguille sur tout le cadran, et il serait cinq heures, et il pourrait la voir... Il pourrait !... La réalité de ce possible s'imposa si vivement à sa pensée que toutes les objections de la timidité surgirent à la fois. « Non, se répéta-t-il, je n'irai pas; elle serait si étonnée de me voir si vite. Elle m'a dit de venir parce qu'elle savait que les autres m'avaient invité. Elle ne voulait point paraître moins gracieuse... » Ce qui lui avait semblé chez ces autres une banalité devenait une délicatesse quand il s'agissait de la femme qu'il se prenait à aimer,— sans le savoir lui-même. En découvrant ainsi un motif de plus de la distinguer parmi toutes celles qu'il avait rencontrées la veille, il se trouva plus faible contre son désir de se rapprocher d'elle. Presque instinctivement il héla un fiacre, et rentra rue Coëtlogon où il commença de s'habiller. Sa sœur était sortie, Françoise occupée à son dîner. Il vaqua aux soins minutieux que les jeunes gens prennent d'eux-mêmes, dans ces moments-là, par une puérilité de coquetterie pire que celle des femmes, sans avoir encore le courage de se dire nettement : « J'irai rue Murillo, » et maintenant ce n'était plus à sa timidité qu'il demandait de la force contre le désir qui grandissait, grandissait en lui. Les objets de sa chambre venaient de lui rappeler Rosalie. Avec la probité sentimentale, si naturelle au cœur tout jeune, il s'appliqua longuement à se représenter ses devoirs envers la pauvre enfant. « Si elle recevait à mon insu un homme qui lui plairait comme me plaît Mme Moraines, qu'en penserais-je ?... » — « Mais, reprenait la voix tentatrice, tu es un artiste, tu as besoin de sensations nouvelles, d'une expérience du monde. Est-ce que tu vas chez Mme Moraines pour lui faire la cour ?... » En ce moment il déboucha, pour en jeter deux

gouttes sur son mouchoir, un flacon de *white rose* qu'il avait sur sa table de toilette. Le pénétrant arome fit courir dans ses veines cette espèce de frisson, cette chaude ondée de désir, ivresse et tourment de la passion naissante chez les natures comme la sienne, ardentes et contenues. Depuis qu'il aimait Rosalie, il était redevenu tout à fait chaste, par un scrupule de fiancé secret. Toute sa réserve de jeunesse fut remuée à la fois par ce parfum, à travers lequel il revit ce qu'il y avait de moins idéal dans la femme à propos de laquelle il essayait de se donner à lui-même des motifs intellectuels d'admiration : sa nuque dorée, sa bouche rouge aux dents blanches, sa gorge, ses épaules et la nudité de son bras sur laquelle blondissait comme un duvet d'or.—Que pouvait l'idée de la loyauté à l'égard de Rosalie, contre ces visions? Il était cinq heures. René sortit, remonta dans le fiacre et dit : « Rue Murillo. » Tout le long de la route il ferma les yeux, tant était douloureuse l'acuité de sa sensation d'attente. Il s'y mêlait de la honte pour sa propre faiblesse, une appréhension de l'inconnu, une joie profonde à la pensée qu'il allait revoir ce visage aux traits menus, — enfin un peu de cette folle espérance, d'autant plus grisante qu'elle est plus indéterminée, qui pousse cet âge sur des routes nouvelles, simplement parce qu'elles sont nouvelles. L'impression de la durée, si nécessaire à l'homme fait qui a jugé la vie et la sait trop courte, est odieuse aux jeunes gens. Ils sont changeants et par suite perfides, comme ils ont vingt-cinq ans, par le plus naïf des instincts de leur être. Celui-ci, qui valait mieux que beaucoup d'autres, avait déjà irréparablement trahi en pensée la jeune fille dont il se savait aimé, quand sa voiture le déposa devant la porte de cette Suzanne, entrevue la veille une heure. Il aurait marché sur le cœur de Rosalie plutôt que de ne pas franchir cette porte, maintenant. Si d'ailleurs ce souvenir lui revint une dernière fois, il dut se dire le : « Elle ne le saura pas, » de toutes les trahisons de cet ordre, et il passa outre.

La maison où habitait Mme Moraines offrait cet aspect compliqué, grâce auquel les architectes modernes des quartiers élégants savent donner une demi-physionomie d'hôtel privé à de simples constructions de rapport, distribuées en appartements. Elle était haute, avec une profusion de fenêtres de style, et séparée de la rue par une cour que fermait une grille. La loge du concierge consistait en une sorte de pavillon gothique, situé précisément au centre de cette grille ; et quand René demanda si Mme Moraines

était à la maison, il put voir, à l'intérieur de cette loge, une pièce plus lustrée, plus cirée et mieux meublée que le salon des Offarel dans les soirs de grande réception. L'ancien soldat, décoré de la médaille militaire, à qui ce pavillon servait d'Invalides, aurait répondu négativement à la question du jeune homme que ce dernier en aurait été presque heureux, tant son émotion était soudain devenue pénible, à force d'être intense. Il entendit ces mots : « Au fond de la cour, la porte en face, et au second. » Il gravit les marches d'un perron, puis s'engagea dans la cage d'un escalier de bois que garnissait un tapis à nuances douces. L'atmosphère de cet escalier était tiède, comme celle d'une chambre. Des plantes vertes, de-ci de-là, tordaient leur feuillage qu'éclairait le gaz allumé déjà. Des chaises étaient placées à chaque tournant de palier, sur lesquelles le jeune homme dut s'asseoir à deux reprises. Ses jambes tremblaient. S'il avait pu se faire illusion jusque-là sur le genre d'intérêt qui l'entraînait du côté de Mme Moraines, il devait comprendre, à constater l'excès de trouble nerveux où le jetait l'approche de cette femme, que cet intérêt n'avait rien de commun avec la simple curiosité. Il agissait cependant comme en un songe. C'est ainsi qu'il pressa sur le timbre de la porte, qu'il entendit le domestique approcher, qu'il lui parla, et, avant qu'il eût pu reprendre ses esprits, il entrait, conduit par cet homme, dans le petit salon où se tenait la dangereuse personne dont il subissait à ce point le charme ensorceleur, sans rien connaître d'elle que sa beauté. — Hélas! cette beauté n'est si souvent qu'un mensonge, pire que les autres, quand on veut apercevoir en elle autre chose qu'une ligne, un contour, une apparence!... — René aurait dessiné un cadre dans sa fantaisie à cette rare et noble beauté, qu'il n'en aurait pas rêvé un autre que celui où la jeune femme lui apparaissait pour la seconde fois. Elle était en train d'écrire, à la lueur d'une lampe que voilait un abat-jour de dentelle, assise à un bureau autour duquel verdoyait un lierre planté dans le terreau d'une jardinière basse, et qui enlaçait son feuillage à des barreaux dorés. Il y avait dans ce petit salon la profusion de bibelots et d'étoffes nécessaire à toute installation moderne : l'inévitable chaise longue, garnie de ses coussins, la mignonne vitrine encombrée de ses japonaiseries, les photographies dans leurs cadres filigranés d'argent, les trois ou quatre tableaux de genre, les boîtes de laque et les saxes sur la petite table garnie de son tapis de soie ancienne, les fleurs éparses

de-ci de-là, — qui ne connaît ce décor d'un raffinement si habituel dans le Paris contemporain, qu'il en est devenu banal? Mais René n'avait jamais vu le monde qu'à travers les romans d'écrivains d'il y a cinquante ans, comme Balzac, ou d'auteurs plus modernes qui ne sont jamais allés dans un salon, et l'ensemble de cette pièce, tout entière harmonisée dans la demi-teinte, fut pour lui comme la révélation d'une délicatesse personnelle à la femme qui avait présidé à cet arrangement. Le charme de cette minute fut d'autant plus irrésistible, que la madone de ce sanctuaire parfumé de fleurs, éclairé doucement, attiédi par un feu paisible, le reçut avec un sourire et des yeux qui détruisirent du coup les angoisses puériles de sa première timidité. Les hommes à qui la nature a départi cet inexplicable pouvoir de plaire aux femmes, indépendant des qualités d'esprit et de cœur, même des qualités physiques, ont à l'âme comme des antennes morales par lesquelles ils sont avertis, dès l'abord, des impressions qu'ils produisent. Celui-ci, malgré son ignorance absolue et du caractère de Suzanne et des usages de son monde, comprit qu'il avait bien fait de venir. La détente de nerfs que lui donna cette évidence lui permit de s'abandonner entièrement à la douceur qui émanait pour lui de cette créature, la première de cette race qu'il lui eût été permis d'approcher. Il trouva, rien qu'à la regarder, qu'elle n'était pas la même femme que la veille. Elle venait de rentrer: sans doute quelque occupation inévitable, peut-être la nécessité d'écrire aussitôt, lui avait seulement permis d'enlever son chapeau et de remplacer ses bottines par de petits souliers vernis, car elle avait encore sa robe de ville, toute sombre, avec un col droit comme celui de Colette; ses cheveux étaient de la même nuance que ceux de Colette, et tout simplement tordus sur sa tête. Elle sembla au jeune homme, sous cet aspect, plus voisine de lui, moins éloignée, moins enveloppée de cette impénétrable atmosphère que développent autour d'une femme à la mode le grand apparat des toilettes et la cérémonie des réceptions. Les quelques caractères d'analogie avec l'actrice lui furent un charme de plus; ils lui permettaient de mesurer la distance qui séparait les deux êtres et il écoutait Suzanne lui dire, de cette voix qui avait été la veille sa plus irrésistible séduction :

— « Ah! monsieur Vincy, comme vous êtes aimable d'être venu!... »

Ce n'était rien, cette formule banale. Mme de Sermoises aurait

prononcé la même parole, et Mme Ethorel, et même la sèche Mme Hurault. Sur les lèvres de Mme Moraines elle fut, pour celui à qui elle était adressée, l'expression d'une sympathie vraie et profonde, d'une bonté absolue et d'une divine indulgence. C'est qu'un geste d'une grâce infinie accompagnait cette phrase, qu'un léger éclat de surprise avait passé dans ces clairs yeux bleus, et que le sourire s'était fait plus séduisant encore. Quand le poète ne serait pas arrivé rue Murillo, tout préparé à recueillir pieusement les moindres motifs d'admirer Suzanne davantage, cette dernière se serait emparée de lui rien que par la flatterie que cette manière de le recevoir comportait pour la vanité de l'auteur. Les plus célèbres écrivains et les plus blasés sur la fausse idolâtrie des salons ne se laissent-ils pas prendre à des amabilités de cet ordre? L'auteur du *Sigisbée* n'y vit d'ailleurs pas si loin. Il était venu le cœur endolori par la crainte de déplaire et il plaisait. Il avait éprouvé depuis le matin un désir passionné de revoir Suzanne et il la revoyait, et elle était heureuse de le revoir. Elle laissa tomber de ses mêmes lèvres, qui remuaient si joliment à chaque parole, cette seconde phrase, en clignant un peu ses yeux :

— « Si vous avez répondu à toutes les invitations que vous a values votre beau succès d'hier, vous avez dû avoir une rude journée? »

— « Mais je ne suis venu que chez vous, Madame », répliqua-t-il instinctivement. Il eut à peine prononcé ces paroles qu'il se sentit rougir. La signification de cette phrase était si limpide, le sentiment qu'elle traduisait si sincère, qu'il en demeura tout décontenancé, comme un enfant que la spontanéité de sa nature a entraîné à dire ce qu'il voulait tenir caché. N'y avait-il pas là une familiarité dont serait choqué cet être exquis, cette femme si délicate qu'aucune nuance ne devait lui échapper, si sensible que les moindres fautes de tact la faisaient certainement souffrir? Avec son teint de rose blonde et la soie claire de ses cheveux, avec ses prunelles d'un bleu si pur, et la grâce de sa taille, elle lui apparut, dans les quelques secondes qui suivirent son exclamation, comme une Titania auprès de laquelle il était, lui, une sorte d'obscur, de pesant Bottom. Il se vit aussi gauche d'esprit à côté d'elle qu'il aurait été gauche de corps s'il avait voulu reproduire la grâce d'un de ses gestes, de celui par lequel, en ce moment même, elle fermait son buvard de vieille étoffe, et, de ses belles mains, mettait en ordre tous les menus objets dont s'encom-

brait le bureau. Un imperceptible sourire effleura sa bouche, tandis que le jeune homme jetait sa naïve exclamation. Mais comment eût-il vu ce sourire, puisqu'il baissait lui-même les yeux à cette minute? Comment eût-il pu deviner que sa réponse ne pouvait déplaire, puisque c'était justement celle que son interlocutrice attendait, qu'elle avait provoquée? René fit seulement une constatation, à savoir que Mme Moraines était aussi bonne et douce qu'elle était jolie, puisqu'au lieu de se froisser, de se replier sur elle-même, elle trouva le moyen d'aller au-devant du nouvel accès de timidité qu'il appréhendait en répondant à sa sotte phrase :

— « Hé bien, Monsieur, je mérite un peu cette préférence qui me ferait bien des jalouses, si elle était sue, car personne n'admire votre beau talent autant que moi... Il y a dans vos vers une sensibilité si vraie et si fine... Voyez-vous, nous autres femmes, nous ne jugeons guère par l'esprit, c'est notre cœur qui critique pour nous... Et il est si rare que les auteurs d'aujourd'hui ne nous froissent pas en quelque point... Que voulez-vous? Nous restons fidèles au vieil idéal... Ah! je sais, ce n'est plus guère la mode aujourd'hui. C'est presque un ridicule. Mais nous bravons ce ridicule... Et puis je tiens ces goûts de mon pauvre père. Ç'avait toujours été son vœu de faire quelque chose pour le relèvement de la littérature dans notre cher pays. Je pensais à lui en écoutant vos vers. Il les eût tant aimés!... »

Elle s'arrêta comme pour écarter de trop mélancoliques souvenirs. A la manière dont elle avait prononcé le nom de son père, il eût fallu être un monstre de défiance pour ne pas croire qu'une plaie inguérissable saignait en elle, chaque fois qu'elle pensait au célèbre ministre. Ce qu'elle venait d'en dire étonna bien un peu René. — Il se rappelait le cruel article de Sainte-Beuve vieillissant contre un projet de loi sur la librairie élaboré par Bois-Dauffin, et le souvenir de cet homme d'État lui représentait un des ennemis jurés de la littérature, comme la politique en compte par milliers. Il avait en outre une horreur profonde pour l'idéalisme conventionnel auquel venait de faire allusion Mme Moraines. Ses deux auteurs préférés étaient, en poésie, Théophile Gautier pour la forme carrée de sa strophe et la précision de ses métaphores, le dur Flaubert, en prose, pour la netteté métallique du style et l'impersonnalité volontaire de l'œuvre. Mais que Suzanne vît dans son père un protecteur éclairé des

lettres, cela lui plaisait en lui prouvant la droiture de son cœur de fille. Cela lui plaisait aussi qu'elle caressât dans sa pensée la chimère d'un art tout en délicatesses presque mièvres. Une telle façon de comprendre la beauté suppose, quand elle est sincère, une réelle pureté intérieure. — Quand elle est sincère?... René se serait méprisé de se poser seulement une telle question en présence de cet ange qui semblait à peine peser sur son fauteuil et dont les yeux se noyaient de songe. Il balbutia plutôt qu'il ne répondit une phrase aussi vague que celle dont Mme Moraines avait enveloppé sa pensée, parlant du sentiment exquis des femmes en littérature, lui, l'admirateur forcené non seulement de Gautier, mais de Baudelaire! Fut-elle assez fine pour comprendre à son accent qu'elle ferait fausse route si elle insistait? Ou la profonde ignorance dans laquelle, comme tant de mondaines, elle se laissait vivre, ne lisant jamais que le journal et quelques mauvais romans en chemin de fer, la rendait-elle incapable de soutenir une conversation de cet ordre, avec des noms à l'appui de ses idées? Toujours est-il qu'elle ne s'attarda point sur ce sujet périlleux, et qu'elle passa vite de cette question de l'Idéal dans l'art à cet autre problème, plus féminin, de l'Idéal dans l'amour. Elle sut prendre, en prononçant ce mot : « l'amour », dans lequel se résument tant de choses contradictoires, une physionomie si discrète que René eut comme la délicieuse émotion d'une confidence échangée. C'était là une matière réservée et sur laquelle cette femme, évidemment supérieure à toute galanterie, devait se taire quand elle n'était pas en plein courant de sympathie.

— « Ce qui me plaît encore tellement dans le *Sigisbée* », disait-elle avec sa voix d'une musique fine, « c'est la foi dans l'amour qui s'y révèle et l'horreur des coquetteries, des mensonges, de toutes les vilenies qui déshonorent le plus divin des sentiments de l'âme humaine... Ah! croyez-moi », ajouta-t-elle en appuyant son front sur sa main, par un geste de réflexion profonde et enveloppant le jeune homme d'un regard si sérieux qu'elle semblait y mettre toute sa pensée, « croyez-moi, le jour où vous douterez de l'amour, vous cesserez d'être poète... Mais il y a un Dieu pour veiller sur le génie », continua-t-elle avec une espèce d'exaltation contenue. « Ce Dieu ne permettra pas que les magnifiques dons qu'il vous a prodigués soient stérilisés par le scepticisme... Car vous êtes religieux, j'en suis sûre, et bon catholique.

— « Je l'ai été, repartit le jeune homme.

— « Et maintenant ? » fit-elle avec une expression presque souffrante de son visage.

— « J'ai bien des journées de doute, répliqua-t-il avec simplicité. » Elle se tut, et lui se mit à regarder sans parler et avec une admiration quasi stupide cette femme qui trouvait en elle, parmi le tourbillon de la vie mondaine, de quoi vivre dans une atmosphère de si hautes, de si nobles idées. Il ne se dit pas qu'il y a quelque chose d'avilissant, et comme un cabotinage sentimental de l'ordre le plus bas à étaler ainsi, devant un inconnu — et qu'était-il pour elle ? — les plus intimes, les plus vivantes d'entre les convictions du cœur. Lui qui connaissait pourtant dans son oncle, l'abbé Taconet, un exemplaire accompli de l'âme vraiment chrétienne, il ne fut pas étonné que Mme Moraines eût mêlé ensemble, dans une même phrase, deux choses aussi complètement étrangères l'une à l'autre : la croyance en Dieu et le don d'écrire des pièces de théâtre en vers. Il ne savait rien, sinon que, pour entendre cette voix lui parler encore, pour surprendre dans ces yeux bleus cette expression de foi profonde, pour regarder ces lèvres sinueuses se mouvoir, pour sentir la présence de cette femme auprès de lui, longtemps, toujours, il aurait, dès cette minute, affronté les pires dangers. Dans ce silence, le bruit de la théière que le domestique avait apportée dans un coin du petit salon, aussitôt après avoir introduit René, se fit plus perceptible. Suzanne passa sur ses yeux sa main dont les ongles brillèrent, elle eut un sourire qui semblait demander pardon pour elle, pauvre ignorante, d'avoir osé aborder de si sérieux problèmes devant lui, un si grand esprit ; elle reprit, avec la grâce que les femmes savent mettre à ces enfantines volte-faces, et à vous offrir un sandwich après vous avoir parlé de l'immortalité de l'âme :

— « Mais vous n'êtes pas venu ici pour écouter un sermon, et moi j'oublie que je ne suis qu'une femme du monde... Voulez-vous une tasse de thé ?... Allons, venez m'aider à le préparer... »

Elle se leva. Son pas était si léger, si souple, et René se trouvait dans un si complet ensorcellement, que cette démarche, à peine appuyée, lui parut quelque chose d'unique, comme si les moindres gestes de cette femme eussent continué la délicatesse de sa conversation. Il s'était levé aussi, elle le fit s'asseoir près de la petite table sur laquelle chantait l'eau de la bouilloire. Il la

regardait, en train de faire adroitement aller et venir ses mains fines, des mains soignées comme des objets, parmi toutes les fragiles porcelaines dont le plateau était surchargé. Et elle causait, mais cette fois de toutes sortes de menus détails de la vie, versant le thé tout noir d'abord dans la tasse, et lui racontant d'où elle avait ce thé, — puis l'eau bouillante, et le questionnant sur la manière dont il préparait son café, quand il voulait travailler. Elle finit par s'asseoir auprès de lui, après avoir disposé pour tous deux les serviettes où mettre les tasses, les assiettes des rôties, les tranches de gâteaux, le pot de crème. C'était une vrai dînette de pensionnaire qu'elle avait improvisée de la sorte avec cette intimité de gâterie où excellent les femmes. Elles savent si bien que les plus farouches ont des besoins enfantins d'être câlinés, enveloppés de petits soins, et qu'avec cette monnaie de la fausse affection elles leur prendront le cœur si vite ! Suzanne interrogeait René maintenant, elle se faisait raconter les impressions que le poète avait éprouvées à la première représentation du *Sigisbée*. Elle achevait son œuvre de séduction en le faisant parler de lui-même. Toute sauvagerie avait disparu de René, auquel il semblait qu'il connaissait cette femme depuis des jours et des jours, tant cette première visite la faisait pénétrer plus avant dans son cœur à chaque minute. Ce fut donc la plus cruelle sensation du réveil d'un divin songe, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à un nouvel arrivant :

— « Ah ! quel ennui ! »... fit Suzanne presque à voix basse. Comme cette exclamation fut douce au poète, grâce au pli triste du sourire et au coquet haussement d'épaules dont elle fut accompagnée ! Et il se leva pour prendre congé, mais non sans que Mme Moraines l'eût présenté au visiteur importun.

— « Monsieur le baron Desforges, dit-elle, Monsieur Vincy... »

L'écrivain eut le temps de dévisager un homme de taille moyenne, très bien pris dans le drap sombre d'une redingote ajustée. Cet homme pouvait avoir aussi bien cinquante-cinq ans que quarante-cinq — en réalité il en avait cinquante-six — tant sa face immobile se laissait peu déchiffrer. La moustache était demeurée blonde encore ; les cheveux, devenus franchement gris, indiquaient par leur couleur que le baron ne mettait aucune vaine coquetterie à cacher son âge, et par leur épaisseur qu'il avait su éviter l'universelle calvitie parisienne. La face était seulement un peu plus sanguine que ne le comportait l'élégance

générale du personnage. Ses yeux clairs sondèrent René avec ce regard d'une acuité indifférente que les diplomates de profession recherchent volontiers, et qui semble dire à l'homme ainsi examiné ; « S'il me plaisait de vous connaître, je vous connaîtrais, je ne daigne pas. » Était-ce la sensation de ce regard ? Était-ce simplement la contrariété de voir interrompue une heure exquise ? Le poète éprouva une antipathie immédiate et profonde pour le baron, qui s'était, à son nom, incliné sans qu'un mot laissât deviner s'il savait ou s'il ignorait qui était l'écrivain. Mais qu'importait à ce dernier, puisque Mme Moraines avait encore trouvé le moyen de lui dire, en lui envoyant un dernier salut du sourire et de la main :

— « Et merci de votre bonne visite. J'ai été si heureuse de me trouver chez moi. »

Heureuse ! — Ah ! quel terme emploierait-il lui-même, lui qui, dans une griserie indéterminée et toute voisine des larmes, venait de sentir, en descendant l'escalier de la maison où vivait cette femme délicieuse, qu'avant ce jour et cette heure, il n'avait jamais aimé !

VIII

L'AUTRE PROFIL DE LA MADONE

— « Mais c'est le petit poète de Mme Komof.., » fit Suzanne aussitôt que la porte se fut refermée sur le jeune homme. La manière dont elle répondait, par avance, à une interrogation devinée dans les yeux du nouveau visiteur, marquait la place occupée par ce dernier dans l'intimité de la maison. Elle continua, avec ce sourire gai de petite fille qu'elle savait prendre, un de ces sourires auxquels les hommes les plus défiants croiront toujours, car ils ont vu leurs sœurs sourire ainsi :

— « C'est vrai, vous avez boudé la comtesse hier... J'étais jolie, jolie... Je vous aurais fait honneur. J'avais la coiffure que vous aimez. J'espérais vous voir quand même. On m'a présenté ce jeune homme qui est l'auteur de la pièce. Le pauvre garçon est venu me mettre des cartes. Il ne savait pas mes heures, et il est monté. Ah ! vous lui avez rendu un fier service en le débarrassant de sa corvée. Il n'osait plus s'en aller...

— « Vous voyez bien que j'avais raison de désapprouver cette

soirée, dit le baron, et voilà un nouvel homme de lettres dans le monde ! Il est venu chez vous. Il ira chez telle ou telle de vos amies. Il reviendra. On l'invitera. On parlera devant lui, comme devant vous ou devant moi, sans réfléchir qu'au sortir de vos salons il s'en ira, par vanité, entretenir quelque bureau de rédaction, ou quelque café, des potins qu'il aura surpris ainsi... Et puis les femmes du monde s'étonneront de se trouver toutes vives imprimées dans quelque chronique à scandale ou dans quelque roman à clef !... Les écrivains dans les salons, c'est une des plus sottes manies de la soi-disant société d'aujourd'hui. Nous leur faisons du tort en leur prenant leur temps, ils nous font du mal en nous diffamant. On me racontait ce joli mot, l'autre jour, de la fille d'un des confrères de ce monsieur qui aide son papa dans ses livres : — Nous n'allons jamais dans le monde sans en rapporter deux pages de notes utiles. — Moi, j'en suis à comprendre ce goût de causer devant des phonographes et des phonographes bêtes ou qui mentent !...

— « Ah ! dit Suzanne, en prenant la main du baron entre les siennes et le regardant avec des yeux où se lisait une admiration trop vive pour n'être pas sincère, que je suis heureuse de vous avoir rencontré pour me diriger dans la vie ! Quel coup d'œil vous avez, quelle finesse !...

— « Un peu de jugeotte, repartit Desforges en hochant la tête, cela empêche de commettre les trois quarts des mauvaises actions qui ne sont que des bêtises. Toute ma science de la vie, c'est d'essayer de jouir de mon reste... Il est compté, ce reste... Savez-vous que j'aurai cinquante-six ans dans six jours, Suzanne ? »

Elle secoua sa jolie tête blonde, et s'approcha encore de lui qui venait, tout en parlant, de faire quelques pas de long en large à travers la chambre. Par un geste dont on n'aurait pu dire s'il était lascif ou pur, car une grande fille aurait pu mendier ainsi un baiser à son père, elle mit sous les lèvres du baron un de ses yeux d'abord, puis le coin de sa fine bouche où se creusait une fossette.

— « Allons, dit-elle, voulez-vous du thé ? Quand vous vous vantez de votre âge, c'est mauvais signe. Vous vous êtes ennuyé à la Chambre ou dans un de vos conseils d'administration... »

En prononçant ces mots, elle avait marché vers la petite table sur laquelle ses yeux purent rencontrer les deux tasses de son

goûter avec René. Se souvint-elle alors du rôle de madone qu'elle avait joué à cette place, un quart d'heure auparavant, et du beau jeune homme à qui elle avait prodigué les grâces les plus délicates de ses attitudes? Si cette pensée traversa son front tout lisse et que ses cheveux blonds encadraient de leurs bandeaux clairs, éprouva-t-elle un peu de honte, — quelque regret du moins que le poète fût parti, ou bien une impression malicieuse, comme ces hardies comédiennes en ressentent dans leurs minutes d'intime hypocrisie? Elle prépara le thé avec le même soin qu'elle avait mis tout à l'heure à ce savant dosage. Le baron s'était tout naturellement abandonné dans le fauteuil où René avait pris place. Suzanne, de son côté, s'assit sur la chaise qu'elle occupait auprès du jeune homme, et elle écoutait Desforges causer. Cet homme aimable avait le défaut de dogmatiser par instants. Il savait la vie, c'était sa grande prétention. Elle était justifiée, mais il y mettait un peu trop de prix.

— « C'est vrai que la séance au Palais-Bourbon a été cruelle, disait-il. J'y ai assisté pour entendre cet excellent de Sauve partir à fond contre le gouvernement. Il croit aux discours encore, aux triomphes oratoires dans le Parlement... Quant à moi, depuis que j'ai refusé d'être ministre au Seize-Mai, c'est entendu, je suis un sceptique, un frondeur, un pessimiste... On veut bien de moi sur les listes électorales, parce que mon grand-père a été préfet sous le grand empereur et que j'ai été, moi, conseiller d'État sous l'autre... Le nom fait bien au bas d'une affiche... Mais quant à m'écouter, c'est une autre affaire. Et ils ont une peur de moi! Au cercle, quand j'y passe vers les cinq heures, ils sont là une demi-douzaine de mes jeunes et de mes vieux amis qui restaurent la monarchie, en regardant passer les femmes, l'été, sur la terrasse, ou l'hiver dans le fond du salon, entre deux parties de besigue... J'arrive, si vous voyiez leur mine, et comme ils changent vite de conversation!... Toujours la jugeotte. Je serais allé leur dire quelques vérités, aujourd'hui, pour me défendre; mais j'avais à passer rue de la Paix, pour y prendre vos boucles d'oreilles qui devaient être prêtes... »

Il sortit de sa poche un petit écrin, à l'intérieur duquel ne se trouvait aucune marque qui pût donner l'adresse du joaillier, et il le tendit tout ouvert à la jeune femme en faisant jouer les feux des diamants, deux pierres de la plus belle beauté qu'elle regarda, elle aussi, avec un éclair dans ses prunelles. L'écrin passa des

mains du baron dans les siennes, et, après une minute de cette contemplation, elle referma la mignonne boîte et la glissa parmi d'autres objets sur une encoignure, à côté d'elle. Rien que ce geste eût suffi à prouver combien elle était habituée à de semblables cadeaux. Puis elle tourna vers Desforges son joli visage rose de plaisir.

— « Que vous êtes bon! dit-elle.

— « Ne me remerciez pas. C'est de l'égoïsme encore, » fit ce dernier, visiblement heureux du succès que les boucles d'oreilles avaient obtenu auprès de Suzanne. « C'est moi qui vous suis redevable de ce que vous voudrez bien porter ces pauvres pierres. J'aime tant à vous voir belle... Ah! continua-t-il, j'oubliais de vous dire que le fameux porto rouge dont je dois vous céder la moitié est arrivé, et, pour comble de chances, le joli Watteau dont vous avez envie?... Nous l'aurons pour un morceau de pain.

— « Demain, rue du Mont-Thabor, vous ne m'empêcherez pas de vous remercier, » répondit-elle en lui lançant un regard, — « à quatre heures, n'est-ce pas? » — Et elle baissa les paupières. Si, doué du pouvoir de seconde vue, le pauvre René, qui revenait chez lui en ce moment même, enivré d'idolâtrie, l'avait aperçue à travers l'espace, sans rien entendre de la conversation, il aurait certes trouvé sur ce noble visage l'expression de la plus divine pudeur. Sans doute, pour le baron, ces paupières baissées et le regard d'auparavant représentaient des souvenirs d'un ordre moins pur, car ses yeux, à lui, s'allumèrent, le sang afflua sur ses joues, dont la couperose révélait l'amour de la chère trop délicate, vice dangereux que Desforges manœuvrait comme il faisait tout dans la vie : « Je suis, disait-il, un équilibriste de la goutte et de l'ataxie... » Il flatta de la main sa moustache, et avec un ton de voix un peu plus sourd où sa maîtresse put deviner une fois de plus combien elle était puissante sur les sens de ce viveur vieillissant, il reprit, changeant le tour de la causerie :

— « Qui avez-vous à l'Opéra ce soir?

— « Mais, Mme Ethorel, toute seule.

— « Et comme fond de loge?

— « Mon mari d'abord. Ethorel s'est excusé... Crucé, naturellement.

— « Ce que cette liaison a dû lui rapporter rien qu'en commissions! exclama Desforges. Il vient encore de lui servir un

cartel Louis XIV qu'elle a payé vingt mille francs... Je parierais qu'il en a touché dix mille...

— « Quelle canaille! s'écria Suzanne.

— « Elle est si sotte, dit le baron, et puis Crucé s'y connaît, et ce pauvre Ethorel, s'il ne l'avait pas, payerait aussi cher des bibelots de quatre sous... Tout est pour le mieux dans le meilleur des demi-mondes... Et puis?

— « Le petit de Brèves et vous... Bon! » fit-elle en interrompant son discours pour tendre l'oreille. « Quelqu'un entre, vous savez, je connais si bien ma maison. » Et, comme pour René tout à l'heure, elle ajouta, en regardant le baron avec une moue coquette : « Mon Dieu! quel ennui!... » Puis tout haut, avec son rire d'enfant : « Hé! ce n'est rien, c'est mon mari. Bonjour, Paul...

— « Voilà un cri du cœur », dit l'homme sur qui le domestique refermait la porte, un grand garçon à la fière tournure, aux beaux yeux francs dans un de ces visages d'une chaude pâleur bistrée qui révèlent l'énergie. Ses traits présentaient ce caractère de noble régularité qui se rencontre peu à Paris et encore seulement dans la jeunesse. Une physionomie de cette espèce, chez un homme de plus de trente-cinq ans, indique la paix d'une conscience tranquille. Rien qu'à la manière dont Moraines regarda sa femme, il était facile de voir qu'il avait pour elle un amour profond, comme, à la façon dont il serra la main de Desforges, la plus sincère sympathie était reconnaissable. Après avoir ri gaiement du mot de Suzanne, il ajouta, s'inclinant avec une gravité plaisante :

— « Suis-je de trop, madame, et dois-je me retirer?

— « Voulez-vous du thé? répondit simplement Suzanne, je vous avertis qu'il doit être froid. Merci oui, ou merci non?

— « Merci non », fit Moraines, en se laissant tomber sur un des fauteuils, et, comme un visiteur qui se prépare à produire un effet, il jeta cette parole : « Il y a vraiment des maris trop bêtes, et je rougis pour la corporation... Vous connaissez l'histoire de Hacqueville qu'on m'a racontée au cercle? » et, avec une visible joie : « Non?... Hé bien! Il ouvre par hasard, ce matin même, une lettre adressée à sa femme et qui ne lui laisse aucun doute sur la vertu de la dame...

— « Pauvre Mainterne, s'écria Suzanne, il aimait tant Lucie.

— « Voilà le beau, reprit Moraines avec l'accent de triomphe

du conteur qui va étonnner son auditoire, c'est que la lettre n'était pas de Mainterne, elle était de Laverdin!... Lucie attelait à deux... Et devinez à qui Hacqueville va porter la lettre et demander conseil?

— « A Mainterne, dit le baron.

— « Ah! Desforges, vous connaissez le potin?

— « Non, fit l'autre, mais c'était trop indiqué... Et qu'a dit Mainterne?...

— « Vous pensez s'il est indigné. Enfin Lucie est chez sa mère. On parle d'un duel entre Hacqueville et Laverdin, dans lequel Hacqueville veut absolument que Mainterne l'assiste!... Ce mari-là est-il bête, — plus bête que nature?... Et il n'a pas un ami pour l'avertir...

— « Il en trouvera, dit le baron en se levant... N'écrivez jamais, c'est la moralité de votre histoire.

— « Vous ne dînez pas avec nous, Frédéric? demanda Moraines.

— « Je suis engagé, fit Desforges, mais nous nous reverrons au théâtre. Mme Moraines a eu la bonne idée de me garder une place...

— « Dans votre loge!... » reprit Paul qui ne croyait pas dire si juste. Le baron, demeuré veuf depuis dix ans environ, et qui avait gardé sa baignoire à l'Opéra, la sous-louait pour une semaine sur deux à ses excellents amis. Seulement, la sous-location n'était jamais payée. Le mari ne se doutait pas plus de cette combinaison de sa femme qu'il ne se doutait de l'impossibilité où son ménage se fût trouvé d'aller comme il allait avec les cinquante mille francs par an qu'ils avaient à dépenser. Les débris de la fortune de l'ancien ministre de l'Empire, qui n'avait quasi rien économisé dans quinze ans de pouvoir, représentaient la moitié de ce budget annuel. Le reste était le produit d'une place de secrétaire général dans une compagnie d'assurances, procurée par Desforges. Malgré les observations de Suzanne, Paul n'avait pas perdu la déplorable habitude de s'extasier sur l'adresse de sa compagne à gouverner des revenus très médiocres pour le monde où les Moraines se maintenaient. Il était demeuré, grâce à la naïveté de sa confiance, l'homme qui dit à ses amis en train de gémir sur la cherté croissante de l'existence : « Si vous aviez une ménagère comme moi! Elle a une femme de chambre... une fée, qui lui fait les robes des grandes couturières... et un art pour

dénicher les bibelots!... » — « Tu me rends ridicule, » lui disait Suzanne; mais il l'aimait trop pour se priver de cet éloge, et encore à cette minute, aussitôt Desforges parti, son premier mouvement fut de venir à elle, de lui prendre les deux mains et de lui dire :

— « Que c'est bon de t'avoir un peu à moi toute seule!... Embrasse-moi, Suzanne. »

Elle lui tendit, de même qu'à Desforges, son œil mi-clos et le coin de sa bouche.

— « Quand on me raconte des infamies comme celle-là, continua-t-il, ça me fait froid au cœur, et puis tout chaud, quand je pense que j'ai eu le bonheur d'épouser une femme comme toi. Tiens, ma Suzanne, je t'adore...

— « Et vous allez me gronder, » dit-elle en échappant à l'étreinte par laquelle il essayait de l'attirer à lui. « Cette femme raisonnable et dont vous êtes si fier, a fait des folies... oui, continua-t-elle, en avisant l'écrin apporté par Desforges, ces diamants dont je t'avais parlé, je n'ai pu y tenir, je les ai achetés...

— « Mais puisque c'étaient tes économies sur ta pension, répliqua Paul. Ah! les belles pierres!... Veux-tu que je ne te gronde pas?... Laisse-moi te les mettre...

— « Tu ne sauras jamais, » répondit-elle en tendant à son mari une de ses mignonnes oreilles parée d'une simple perle rose qu'il dévissa très adroitement. Ce fut le tour ensuite de l'autre oreille et de l'autre perle. Il déploya la même dextérité à lui attacher les boutons de diamants. Il la touchait avec ces doigts robustes de l'homme qui se font doux comme des doigts de jeune fille pour servir la bien-aimée. Elle prit, afin de se regarder, une petite glace ancienne à poignée d'or ciselé, un présent de Desforges encore, qui traînait sur le bureau, et elle sourit. Elle était si jolie ainsi que Paul l'attira vers lui et l'embrassa longuement, cherchant sa bouche. D'ordinaire elle ne la refusait jamais. Trouvait-elle, dans les complications de sa nature, de quoi garder, par-dessous tout le reste, une espèce de sympathie physique pour ce beau et honnête garçon qu'elle trompait d'une manière cruelle? Quelle idée passa devant ses yeux qui lui rendit soudain ce baiser insupportable? Elle repoussa son mari presque brusquement en lui disant :

— « Allons, laisse-moi, » et pour corriger ce que son accent pouvait avoir eu de trop dur, elle ajouta : « Entre vieux époux,

c'est ridicule; adieu, j'ai à peine le temps de m'habiller. »

Et elle passa dans sa chambre à coucher, puis dans son cabinet de toilette. De toutes les pièces de son intérieur, c'était celle-là où se révélait le plus complètement le profond matérialisme qui faisait le fond de cette nature. Qui l'eût pu voir en ce moment, tandis que sa femme de chambre, Céline, une grande fille brune aux yeux impénétrables, achevait de la dévêtir, dans ce tiède gynécée, aussi capitonné, aussi opulent que celui d'une royale courtisane, aurait compris qu'elle était capable de tout pour conserver autour de sa personne cette atmosphère de suprême raffinement. A travers la chemise de batiste transparente son corps apparut, souple et robuste. Cette femme, si fine qu'elle en semblait fragile, était une de ces créatures à la taille mince et aux hanches pleines, aux chevilles graciles et aux jambes musclées, aux poignets menus et aux bras solides, aux traits enfantins et à la gorge ferme, à qui leur robe sert de spiritualité, si l'on peut dire. Elle jeta un coup d'œil dans la grande glace qui garnissait le milieu de l'armoire où s'empilaient, parmi les sachets, toutes les merveilles de sa lingerie intime; elle vit sa beauté et se sourit de nouveau, avec un regard où passait la même idée qui, tout à l'heure, l'avait arrachée à la caresse de son mari. Sans doute cette idée n'était pas de celles qu'il lui plut d'admettre, car elle secoua sa tête, et quelques minutes plus tard, ayant sur les épaules un peignoir de foulard bleu pâle, elle abandonnait cette tête aux mains de la femme de chambre qui défit ses blonds cheveux. Elle sentait sous ses pieds nus la douceur du duvet de cygne dont ses mules étaient doublées. L'eau qu'elle avait passée sur son visage avait achevé de la rendre à elle-même. Dans le miroir devant lequel on la peignait, elle voyait tous les détails de ce cabinet qu'elle s'était complu à orner comme la vraie chapelle de son unique religion : sa beauté. Tout s'y reflétait, depuis le tapis aux douces couleurs jusqu'à la baignoire de faïence anglaise, jusqu'à la large table de marbre avec son lavabo d'argent, et les mille outils compliqués des parures secrètes. Eut-elle à cette vue un ressouvenir des diverses conditions qui lui assuraient cette heureuse existence? Toujours est-il qu'elle pensa à son mari et qu'elle se dit : « Le brave cœur!... » Les pierres qu'elle avait gardées aux oreilles jetèrent des feux, et, se rappelant Desforges, elle se dit presque dans la même pensée : « Le bon ami! » Ces deux impressions si contra-

dictoires se conciliaient dans cette tête dont les cheveux fins ondulaient sous l'écaille jaune, comme les deux faits se conciliaient dans sa vie. Les femmes excellent à ces mosaïques morales, que les philosophes traitent trop aisément de monstrueuses, parce qu'elles sont, beaucoup plus que nous, des êtres passifs et qui acceptent les données des circonstances avec une entière docilité, et c'étaient bien les circonstances qui avaient conduit cette créature de trente ans à ce degré singulier d'inconscience et de corruption.

Suzanne s'était laissé marier avec Paul Moraines deux années avant la guerre de 1870, sans répulsion comme sans enthousiasme, parce que cela s'arrangeait ainsi entre les familles, parce que le vieux Moraines, sénateur depuis le début de l'Empire, appartenait au même monde que le vieux Bois-Dauffin; parce que Paul, auditeur au conseil d'État, beau danseur, charmant cavalier, paraissait fait pour elle comme elle paraissait faite pour lui. Pendant ces deux premières années, ils formèrent ce que l'on appelle en langue de salon le plus « joli ménage » qui se pût rêver : ce fut un tourbillon de bals, de soupers, de parties de théâtre, de chasses d'automne et de fêtes d'été, dans lequel l'un et l'autre se complurent follement. Paul définissait lui-même le genre de relations qui l'unissaient à sa femme, à travers ces plaisirs continuels : « Tu es jolie comme une maîtresse, » lui disait-il en l'embrassant dans le coupé qui les ramenait vers une heure du matin. Le quatre septembre fit s'écrouler cette féerie. Les deux familles avaient vécu d'après le même principe, sur de gros traitements qui se trouvèrent du coup supprimés, sans que d'ailleurs cette diminution subite changeât rien aux habitudes. Jusqu'à sa mort survenue en 1873, Bois-Dauffin demeura convaincu de la toute prochaine restauration d'un régime qu'il avait vu si fort, si bien muni d'hommes et si populaire. L'ancien sénateur, qui survécut peu à son ami, partageait les mêmes utopies. Paul avait, bien entendu, démissionné du conseil d'État, il possédait plus encore que son père et que son beau-père cette foi aveugle dans le succès de la cause qui demeurera pour l'histoire le trait le plus original du parti impérialiste. Suzanne, elle, qui n'avait de foi d'aucune sorte, eut en revanche, dès cette année 1873, la vision très nette de la ruine où ils marchaient, elle et son mari, en vivant, comme ils faisaient, sur leur capital. C'était précisément l'époque où Frédéric Desforges commençait à s'occuper d'elle

assidûment. Cet homme, qui n'avait pas cinquante ans alors, était demeuré le représentant le plus brillant de la génération entrée dans le monde vers 1850, et qui eut pour chef de file le profond et séduisant Morny. Aux yeux de Suzanne il gardait le prestige de sa légende d'élégance et des aventures que lui avait prêtées la chronique des salons. Il eut bien vite cet autre prestige d'une supériorité indiscutable dans la connaissance et le maniement de la société parisienne. Resté veuf et sans enfants après un court mariage, presque oisif, car son mandat de député ne l'intéressait que pour la forme, riche de plus de quatre cent mille francs de rente, sans compter son hôtel du Cours-la-Reine, sa terre en Anjou, et son chalet à Deauville, l'ancien favori du célèbre duc avait le courage, si rare, de vieillir, — comme son protecteur avait eu celui de mourir. Il pensait à s'organiser une dernière liaison qui le conduisît vers la soixantaine en lui procurant une maîtresse désirable et commode, un intérieur à son goût, et ce qu'il appelait son « emploi de soirée ». Il eut bientôt jugé la situation de Mme Moraines, et calculé que c'était là exactement la femme qu'il rêvait; adorablement jolie, spirituelle, garantie de tout ennui de paternité par décision du médecin à la suite d'une fausse couche, un mari avouable et qui ne deviendrait jamais un maître chanteur. Il mit en ligne tous ces avantages, le futé baron, et, petit à petit, en confessant Suzanne, en lui prouvant son attachement par la place obtenue pour Moraines, en lui faisant accepter des cadeaux après des cadeaux, en lui montrant ce tact exquis de l'homme mûr qui demande surtout à être toléré, il la conduisit au point où il désirait. Et cela se fit d'une manière si lente, si insensible, et, une fois établie, cette liaison devint quelque chose de si simple, de tellement mêlé au quotidien de l'existence, que l'immoralité de ses rapports avec Desforges échappait presque à Suzanne. Quel tort faisait-elle à Moraines, au demeurant? N'était-elle pas sa femme et véritablement attachée à lui? Quant au baron, c'est vrai qu'il suffisait à toute une portion de son luxe. Mais quoi? Est-il défendu de recevoir des cadeaux? S'il payait une note par-ci, une note par-là, y avait-il quelqu'un au monde à qui cette complaisance portât préjudice? Elle était sa maîtresse, mais ces amours avaient pris un air de régularité qui les rendait presque conjugales. Elle était si bien habituée à ce compromis de sa conscience qu'elle se considérait, sinon tout à fait comme une honnête femme, du moins comme une personne très supérieure en vertu à nombre de ses amies

dont elle savait les multiples intrigues. Si cette conscience lui adressait quelque reproche, c'était d'avoir, deux ans après le commencement de sa liaison avec Desforges, trompé ce charmant homme avec un clubman très à la mode, qu'elle avait enlevé, au moment des courses de Deauville, à une des femmes de son intimité. Mais ce personnage avait failli la compromettre d'une telle manière, elle avait si vite reconnu le vaniteux égoïsme de l'homme à bonnes fortunes, qu'elle avait été trop heureuse de rompre tout de suite cette aventure. Elle s'était bien juré de s'en tenir aux douceurs de son ménage à trois, entre la gentilhommerie de Paul et le galant épicurisme du baron. Et elle s'y était tenue depuis lors, avec une telle correction d'attitude, que sa bonne renommée était défendue — autant qu'elle pouvait l'être, dans la place enviée que lui faisait sa beauté. Elle avait des rivales trop habituées à chiffrer un budget pour ne pas savoir que les Moraines vivaient sur le pied de quatre-vingt mille francs de rente, « et nous les avons connus presque ruinés », ajoutaient ces bonnes personnes. « Calomnie!... » répondait le chœur des amis du baron, et il savait s'en assurer dans tous les mondes. « Calomnie!... » reprenait le chœur des naïfs, de tous ceux que dégoûte la multiplicité des infâmes racontars répandus chaque soir dans les salons. « Calomnie!... » ajoutait le chœur des indifférents qui savent qu'à Paris, il n'y a pour un sage qu'un parti : avoir l'air de ne croire à rien de ce qui se dit, et prendre les gens pour ce qu'ils se donnent.

La pensée des mille services que lui avait ainsi rendus Desforges avait sans doute traversé l'esprit de Suzanne au moment où elle se disait, assise devant sa table à toilette : « Le bon ami!... » Pourquoi donc, tandis que sa femme de chambre lui passait aux jambes des bas d'une soie aussi fine que sa peau et garnis sur le cou-de-pied d'une dentelle ajourée, oui, pourquoi le visage du baron, intelligent et fatigué, céda-t-il soudain la place à un autre visage, tout jeune celui-là, encadré d'une barbe idéale, éclairé par des yeux d'un bleu sombre où se lisait toute l'ardeur d'une âme vierge et enthousiaste? Pourquoi, tandis que les mains agiles de Céline laçaient par derrière son corset de satin blanc, entendit-elle une voix intérieure lui murmurer, comme une musique, les quatre syllabes de ce nom : — René Vincy? A quelle tentation secrète répondit-elle, tout en faisant courir la houppette de poudre sur ses seins et ses épaules : « N'y pensons pas! » Elle avait vu le jeune homme

deux fois. Une femme comme elle, l'amie, presque l'élève du Parisien Desforges, elle, la plus positive des mondaines et qui s'était vendue pour avoir toujours autour de sa beauté ce linge souple et parfumé, ces jupons de soie molle comme celui que la femme de chambre agrafait au bas du corset, et les innombrables délicatesses d'une grande vie de courtisane, oui, cette femme-là pouvait-elle se prendre aux yeux et aux paroles d'un poétereau de hasard, rencontré la veille, oublié aujourd'hui? Elle s'était dit : « N'y pensons pas... » et elle y pensait de nouveau... Quelle étrange chose que, depuis la veille, elle ne pût pas secouer cette idée, qu'il serait bien doux d'être aimé de lui? Si l'on avait prononcé devant elle cette formule démodée : « le coup de foudre... » elle aurait haussé avec un infini mépris ses blanches épaules sur lesquelles elle disposait maintenant, après avoir mis sa robe blanche des soirs d'Opéra, les rangs de perles de son collier; et, cependant, de quel autre mot définir le rapide et brûlant passage d'émotion que la vue du jeune homme lui avait infligé, durant la soirée de la comtesse, émotion qui continuait plus forte... C'est qu'entre son mari — le brave cœur, — et Desforges — l'excellent ami, — Suzanne s'ennuyait depuis quelques mois, sans s'en rendre compte. Elle éprouvait que cette vie de monde et d'élégance, objet de tous ses sacrifices, lui devenait fade et comme insipide. Elle appelait cela : être trop heureuse. « Il me faudrait un petit chagrin », disait-elle plaisamment. Le fait est qu'elle ressentait cette courbature morale que produit l'assouvissement continu, cette lassitude qui s'observe surtout chez certaines femmes entretenues, que l'on voit tout à coup, avec stupeur, désorganiser une vie échafaudée jusque-là avec un art infini. Elles avaient besoin de sentir autrement, et, pour tout dire, d'aimer. Elles font des folies, du jour où elles ont rencontré l'homme qui peut remuer leur âme blasée de jouissances vaines, celui que l'énergique argot des filles appelle « leur type ». Pour Mme Moraines, qui venait d'atteindre à ses trente ans, sursaturée, comme elle était, du plus raffiné bien-être, sans ambition aucune à réaliser et sans la moindre illusion sur les hommes qu'elle rencontrait dans son monde, l'apparition d'un être aussi nouveau que René, si peu pareil aux comparses habituels des salons, pouvait devenir et devint une espèce d'événement. La curiosité l'avait poussée, la veille, à s'asseoir à la table du souper auprès de lui. Un instinct de femme lui avait fait d'emblée prendre à ses yeux le rôle qu'elle pensait devoir le séduire le plus. Elle

avait été ravie de cette causerie; puis, rentrée à la maison, elle s'était endormie sur le « c'est impossible », qui sert de paratonnerre à tous les coups de foudre de ce genre, lorsqu'ils tombent sur ces mondaines plus étroitement garrottées dans leurs corvées de plaisir que les bourgeoises dans leurs corvées de ménage. René était venu, et l'impression qu'il avait faite sur elle la veille s'était reproduite plus forte. Tout lui avait plu du jeune homme, et ce qu'elle en voyait, et ce qu'elle en devinait, sa jolie physionomie et sa jolie âme, ses gaucheries et ses timidités. Elle avait beau se répéter le « c'est impossible », tout en achevant sa toilette et piquant sur son corsage nombre de petites épingles d'or à tête de diamant, elle se prenait à capituler avec ce mot : impossible. Elle le discutait, et toutes sortes de plans se développaient dans sa tête de femme pratique, si elle voulait pousser cette aventure. « Le baron est bien fin, songeait-elle, il a déjà flairé quelque chose... » Elle se souvint de la violente sortie dirigée par Desforges contre les gens de lettres. Cette sortie l'avait égayée tout à l'heure. Elle l'irritait à présent, et lui donnait l'idée d'agir dans un sens exactement opposé à celui que désirait « l'excellent ami ». Elle s'abîma dans une distraction qui frappa sa femme de chambre, au point que cette fille dit au valet de pied, le soir : « Madame a quelque chose ; est-ce que Monsieur ouvrirait les yeux? » Et cette déraisonnable et irrésistible distraction la poursuivit pendant le dîner, puis dans la voiture qui l'emmenait au théâtre, et dans la loge encore, jusqu'à un moment où Mme Ethorel l'interpella :

— « Regardez donc à l'orchestre, à droite, près de la porte du couloir... Est-ce que ce n'est pas M. Vincy qui nous lorgne?

— « Le poète de la comtesse ? » fit-elle avec indifférence. Elle avait parlé, durant la visite du jeune homme, de sa soirée à l'Opéra. Elle se le rappela maintenant, tandis qu'elle regardait elle-même avec sa lorgnette d'argent ciselé, — un autre présent du baron. Elle aperçut René, qui détourna les yeux en rougissant. Elle vit cette rougeur, et elle eut un petit frisson que Desforges, debout au fond de la loge, n'eût surpris la réflexion de Mme Ethorel. Il causait lui-même avec Crucé.

— « Il parle cuisine, se dit-elle en écoutant, il n'a rien entendu. Mais qu'est-ce que j'éprouve?... »

Pour la première fois depuis longtemps, la musique fit vibrer en elle une corde d'émotion. Elle passa cette soirée entre

le bonheur involontaire que lui donnait la présence de René, et une angoisse à l'idée qu'il lui fît une visite dans sa loge. La honte d'avoir été remarqué paralysait sans doute le poète, car il n'osa même plus regarder du côté de la baignoire, et quand Suzanne descendit l'escalier, elle ne surprit pas son visage ému dans la haie des spectateurs rangés sur le passage. Aucune contrariété positive ne l'empêcha donc de se livrer au caprice qui l'envahissait si fortement, et elle en était, quand elle posa sa tête blonde sur son oreiller garni de guipure, à se dire :

— « Pourvu qu'il ne demande pas de renseignements sur moi à son ami Larcher! »

IX

UNE COMÉDIENNE DE BONNE FOI

Chaque matin, un peu avant neuf heures, Paul Moraines entrait dans la chambre de sa femme. Elle avait déjà pris son bain, et vaquait à de menues occupations. Ses pieds blancs et veinés de bleu jouaient librement dans ses mules, sa taille mince ondulait dans une robe souple que nouait une cordelière, et la grosse natte d'or de ses cheveux flottait sur ses belles épaules. La chambre à coucher, dont un vaste lit de milieu remplissait la plus grande partie, était toute rafraîchie, toute parfumée, et c'était pour Paul le meilleur instant de sa journée que ces trois quarts d'heure qu'il passait ainsi à prendre le thé du matin avec Suzanne, sur une petite table mobile, au coin de la fenêtre. A dix heures il devait être à son bureau, et il n'avait même pas le loisir de rentrer pour le déjeuner. Il était l'homme qui s'assied vers midi et demi dans un restaurant élégant, se fait servir en hâte le plat du jour, une demi-bouteille de vin, une tasse de café, et s'en va, ayant dépensé la plus petite somme qui se puisse dans un cabaret à la mode. Il lui était si doux de rivaliser ainsi d'économies avec sa femme ! Mais le thé du matin, c'était la récompense anticipée de sa journée, des six ou sept heures de présence qu'il devait à sa Compagnie. « Il y a des jours, lui disait-il avec sa bonhomie naïve, où je ne saurais rien de toi, sans ce bienheureux thé... » et c'était lui qui la servait, lui qui beurrait pour elle avec un soin d'amoureux la rôtie qu'elle allait faire craquer sous ses fines dents, lui qui s'inquiétait lorsqu'il la trouvait, comme le

lendemain du jour où elle avait aperçu René à l'Opéra, les yeux un peu battus, le teint lassé, n'ayant visiblement pas assez dormi. Toute la nuit elle avait été tourmentée par la pensée du jeune homme, et par le caprice qu'il avait fait naître dans ce qui lui restait de sensibilité. Comme son esprit était par-dessus tout positif et précis, — un véritable esprit d'homme d'affaires au service des fantaisies d'une jolie femme, — elle avait supputé les moyens de satisfaire ce caprice passionné. La première condition était de revoir le jeune homme et de le revoir souvent; or, c'était impossible chez elle. Son mari lui en donna la preuve, dès ce matin même, en lui demandant, après les premiers mots de sollicitude sur sa santé :

— « Est-ce que tu as eu beaucoup de monde hier à tes cinq heures?

— « Mais personne, » répondit-elle, et, comme son procédé habituel était de ne jamais faire de mensonges inutiles, elle ajouta : « Seulement Desforges et ce petit jeune homme, l'auteur de la comédie que l'on jouait avant-hier chez la comtesse...

— « René Vincy, s'écria Moraines. Ah! comme je regrette de l'avoir manqué! J'aime tant ses vers!... Comment est-il?... Est-ce qu'on peut le recevoir?

— « Ni bien ni mal, fit Suzanne, insignifiant.

— « Il s'est rencontré avec Desforges?

— « Oui, pourquoi?

— « J'en parlerai au baron. Il doit l'avoir jugé du premier coup d'œil... C'est qu'il s'y connaît, en hommes!... »

— « Et le voilà bien, » se disait Suzanne quand Moraines fut parti, après l'avoir mangée de baisers, il a pris l'habitude de tout raconter au baron!... Et elle entrevoyait que la première personne à instruire Desforges de la présence assidue de René rue Murillo, si elle y attirait le poète, serait Paul lui-même... « Il est vraiment trop bête... » pensa-t-elle encore, et elle lui en voulait de cette confiance absolue dans le baron, dont elle avait été la principale ouvrière. C'est qu'elle venait d'apercevoir nettement une première contrainte. Cette idée la poursuivit durant toute sa matinée, qui fut remplie par des vérifications de comptes et par la visite de sa manicure, Mme Leroux, une personne d'âge mûr, toute confite en dévotion, avec un air béat et discret, qui soignait les mains et les pieds les plus aristocratiques de Paris. D'ordinaire Suzanne, qui considérait avec raison les inférieurs comme la source prin-

cipale de tous les racontars mondains, causait longuement avec Mme Leroux, en partie pour la ménager, en partie pour savoir d'elle une infinie quantité de petits détails sur les maisons que la digne artiste honorait de ses services. Aussi Mme Leroux ne tarissait-elle pas d'éloges sur cette charmante Mme Moraines, « et si simple, et si bonne. En voilà une qui adore son mari... » Ce jour-là aucune des flatteries de la manicure ne put arracher une parole à sa belle cliente. Le désir dont la jeune femme avait été mordue grandissait en elle, en même temps que la vision des obstacles matériels se dressait plus nette, plus inévitable. Pour se faire aimer, il faut et du temps et des endroits où se rencontrer. René n'allait pas dans le monde, et s'il y était allé, c'eût été pire. D'autres femmes le lui auraient disputé. Ici, dans cet appartement de la rue Murillo, elle saurait si bien achever de se graver dans ce cœur tout neuf — et la surveillance de Desforges le lui interdisait! Pour la première fois depuis des années, elle se sentit prisonnière, et elle eut un mouvement de colère contre celui à qui elle devait tout. Elle déjeuna parmi ces idées, toute seule, comme elle déjeunait d'habitude, très sobrement. Même avec l'aide généreuse de son protecteur, elle n'atteignait l'équilibre parfait de son budget qu'avec des économies sur ce qui ne se voit pas, comme la table. Elle eut, dans cette solitude, un moment si mélancolique, une si complète aperception de son impuissance, qu'elle laissa tomber, en se levant, un mot découragé qu'elle ne prononçait guère : « A quoi bon? »

Oui, à quoi bon? Sa vie la tenait. Non seulement elle ne pouvait pas avoir René chez elle comme elle voulait, mais cet après-midi même, malgré le sentiment nouveau qui commençait de lui remplir le cœur, n'avait-elle pas un rendez-vous avec Desforges? « A quoi bon? » se répétait-elle tandis qu'elle s'habillait en conséquence, mettant, au lieu de bottines, les petits souliers qui s'enlèvent plus vite; au lieu de corset, la brassière qui se dégrafe par devant, la robe aisée à retirer, et le chapeau sombre, et, dans sa poche, une double voilette. Elle avait commandé sa voiture à deux heures, le coupé de la compagnie attelé de deux chevaux qu'elle louait au mois, pour l'après-midi et la soirée. Quand elle y monta, elle était si écrasée sous l'impression de son esclavage, qu'elle aurait pleuré. Que devint-elle, lorsqu'au tournant de la rue Murillo, elle vit René planté là debout, et qui guettait évidemment son passage? Leurs yeux se croisèrent. Il

la salua en rougissant, et elle dut rougir de son côté dans l'angle de sa voiture, tant fut vive, au sortir de son abattement, l'émotion de plaisir que lui donna cette rencontre, et surtout cette idée : « Lui aussi, il m'aime... » Elle tomba, elle, la créature de calcul et d'artifice, dans une de ces taciturnes rêveries où les femmes qui deviennent amoureuses escomptent à l'avance les innombrables voluptés du sentiment qu'elles éprouvent et de celui qu'elles inspirent. Dans ces minutes-là, elles se donnent en pensée tout entières à celui qu'elles ne connaissaient pas l'autre semaine. Si elles osaient, elles se donneraient en fait, là, tout de suite, ce qui ne les empêchera pas de persuader à l'homme qui a ainsi parlé dès le premier jour au plus intime de leur être, qu'elles ont hésité, qu'il a dû les conquérir peu à peu, moment par moment. Elles ont raison, car la sotte vanité du mâle trouve son compte aux difficultés de cette conquête, et peu d'hommes ont assez de bon sens pour comprendre la divine douceur de l'amour spontané, naturel, irrésistible. Tandis que le poète s'en allait, en se disant : « Je suis perdu, jamais elle ne me pardonnera mon indiscrétion... » Suzanne se sentait, avec délices, en proie à ce frémissement intérieur devant lequel ploient toutes les prudences, et elle entrevoyait, passant par-dessus ses craintes de la matinée, un plan d'intrigue, un de ces plans très simples comme l'esprit profondément réaliste des femmes leur en fait découvrir. Il s'agissait de tromper la défiance d'un homme très fin, très au fait de sa nature. Le plus habile était de se conduire exactement au rebours de ce que cet homme devait prévoir. Brusquer les choses : amener, en deux ou trois visites, René à lui faire une déclaration ; y répondre elle-même et devenir sa maîtresse avant qu'il n'eût eu le temps de la courtiser, — jamais Desforges ne la soupçonnerait d'une aventure pareille, lui qui la savait si mesurée, si avisée, si adroite. Mais si René allait la mépriser de s'abandonner si vite? Elle eut un hochement de sa jolie tête quand elle se formula cette objection. C'était, cela, une affaire de tact, une finesse de femme à déployer, et, sur ce terrain, elle était sûre d'elle!

La joie d'avoir ébauché ce projet dans sa pensée et aussi la joie de tromper le subtil Desforges se mélangeaient en elle si étrangement, qu'elle vit approcher, non seulement sans regrets, mais avec un plaisir malicieux, l'heure de son rendez-vous. Elle renvoya sa voiture, comme elle faisait toujours, sous prétexte de marcher, et elle s'engagea sous les arcades de la rue de Rivoli.

La maison dans laquelle le baron avait loué l'appartement de leurs rendez-vous offrait cette particularité d'une double entrée, assez rare à Paris pour que ces maisons-là soient comptées et cotées dans le monde des adultères élégants. Frédéric était trop au fait des plus intimes dessous de la vie parisienne pour ne pas avoir évité avec le plus grand soin les endroits déjà connus. Celui qu'il avait découvert, un peu par hasard, avait dû échapper aux investigations des chercheurs de ce genre d'asile, par le caractère solennel et triste qu'offrait la façade de la maison sur la rue du Mont-Thabor. Il y avait meublé un entresol, composé d'une antichambre et de trois autres pièces, dont l'une servait de salon pour y goûter ou y dîner au besoin, l'autre de chambre à coucher, la dernière de cabinet de toilette. La plus savante entente de ce qu'il faut bien appeler le confortable du plaisir avait présidé à l'installation de cet appartement, où les tentures et les rideaux étouffaient les bruits, où toutes les peaux de bête jetées sur les tapis appelaient les pieds nus, où les glaces de l'alcôve mettaient comme un coin de mauvais lieu, tandis que les fauteuils bas et les divans invitaient aux longues causeries abandonnées après les caresses. L'infini détail du vaste cabinet de toilette aurait à lui seul dénoncé la minutie du sensualisme du baron. Il faisait tenir ce logis clandestin par son valet de chambre, un homme sûr, d'une fidélité garantie par de savantes combinaisons de gages. Suzanne était venue tant de fois, depuis des années, dans cette espèce de petite maison, elle avait tant de fois noué sa double voilette dans l'ombre de la porte de la rue de Rivoli, tant de fois croisé la loge du concierge, qu'elle accomplissait presque machinalement toutes ces actions, d'une si cuisante saveur pour les chercheuses d'émotion. Cette fois, et tandis qu'elle s'engageait sur l'escalier, elle ne put se retenir d'une comparaison, et elle se dit qu'elle serait en effet autrement émue si elle devait retrouver dans cette retraite isolée René Vincy au lieu du baron! Elle savait si bien à l'avance comment tout allait se passer, et qu'elle trouverait Desforges ayant préparé les moindres choses pour la recevoir, depuis les fleurs des vases jusqu'aux petites tartines du goûter, et qu'à un moment elle passerait dans le cabinet de toilette, et qu'elle en reviendrait les cheveux défaits, ses pieds nus dans des mules pareilles à celles de sa matinée, enveloppée d'un peignoir de dentelle, prête au plaisir, — un plaisir qui n'était qu'à demi partagé, d'ordinaire. Mais le baron savait si bien se montrer reconnais-

sant de ce qu'elle lui donnait, il avait une si charmante manière de la remercier, il déployait une telle grâce d'esprit, et si affectueuse, durant la causerie d'après, que le plus souvent c'était à lui de rappeler l'heure à sa maîtresse et de lui dire :

— « Allons, Suzette, il faut t'habiller. »

Cette fois, et dans la disposition d'esprit et de sens où elle était, ce fut Suzanne elle-même qui, à peine entrée, dit à son amant :

— « Mon pauvre Frédéric, je devrai te quitter de bonne heure aujourd'hui.

— « Veux-tu que nous soyons sages ? » lui répondit le baron en la débarrassant de son manteau. « Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé un petit mot qui décommandât notre rendez-vous?

— « Il est vraiment trop aimable, » se dit la jeune femme qui eut un remords de son inutile phrase. Comme elle ôtait son chapeau devant la glace, elle vit briller les diamants de ses boucles d'oreilles. Tous les bienfaits dont elle était redevable à cet homme si peu exigeant lui revinrent à la fois, et ce fut par un mouvement d'honnêteté — les situations fausses comportent de ces paradoxes de conscience — qu'elle vint s'asseoir sur le bras du fauteuil de Desforges et qu'elle lui soupira :

— « Mais je me serais par trop désappointée moi-même. Vous ne croirez donc jamais que j'ai une vraie joie à venir ici... » « Je lui dois bien cela », songeait-elle, et par une continuation de ce même sentiment de bizarre équité, elle se montra, durant tout ce rendez-vous, une maîtresse encore plus complaisante et plus enivrante qu'à l'ordinaire, si bien qu'une heure et demie après son entrée, et tandis qu'elle était comme ensevelie dans un des grands fauteuils, en train de déguster de petits pains au caviar arrosés de deux doigts d'un incomparable vin d'Espagne, Desforges, qui la regardait manger coquettement, ne put s'empêcher de lui dire :

— « Ah ! Suzon ! à mon âge !... Et que dirait Noirot ? »

Ce Noirot, dont l'image traversait soudain l'esprit du baron, était un docteur qui venait, chaque matin, le masser soigneusement et surveiller son hygiène quotidienne. Tout dans cette existence de voluptueux systématique était calculé de la sorte, depuis la quantité d'exercice à se donner chaque jour, jusqu'aux soins de sa décadence prévue. Il avait recueilli chez lui une parente pauvre et pieuse, aux bonnes œuvres de laquelle il contribuait tous les ans pour une forte somme. Quand on le com-

plimentait sur sa générosité, il répondait avec ce cynisme à demi moqueur qui lui était propre : « Que voulez-vous? Il faut se préparer pour ses vieux jours une sœur de charité dont on soit le gaga... Je serai le gaga de ma cousine, et le mieux soigné de Paris... » D'habitude, ces boutades d'égoïsme affiché divertissaient la jeune femme. Elle y trouvait, au fond, une conception de la vie dont le matérialisme absolu n'était pas pour lui déplaire. Par cette fin de rendez-vous, lorsqu'il prononça le nom de son docteur, elle jeta les yeux sur lui; il lui apparut, à la lueur de l'unique lampe dans cette seconde de lassitude, presque cassé avec une révélation de son âge sur le masque ridé de sa physionomie, la moustache tombante, les paupières bouffies; et elle eut, involontairement, la notion vraie de la laideur de sa vie. C'est une chose horrible qu'une femme jeune et belle subisse les caresses d'un homme qu'elle n'aime pas, même quand cet homme est jeune, quand il est ardent, quand il est épris. Mais quand il est sur le bord de la vieillesse, quand il a payé le droit de salir ce beau corps qu'il est incapable d'enivrer, — c'est une prostitution si navrante que la tristesse y noie le dégoût. Desforges venait de paraître vieux au regard de Suzanne, pour la première fois peut-être, et, par une irrésistible réaction de toute son âme, elle évoqua, par contraste, la bouche fraîche, le visage intact de celui dont le souvenir la poursuivait depuis deux jours. Ah! les baisers avec ce jeune homme, des baisers donnés sans compter, sans cet arrière-fond glacé d'hygiène et de calcul!... Allons! elle était trop niaise d'avoir hésité une minute, et comme elle était une personne de décision, elle commença l'attaque aussitôt. Elle s'était rhabillée, et, son chapeau mis, ses gants boutonnés, elle dit à Desforges avant de nouer sa voilette :

— « Quand viendrez-vous déjeuner avec moi? Vous vous invitiez sans cesse autrefois... C'était si gentil...

— « Demain, je ne peux pas, fit-il, ni après-demain, mais le jour d'après...

— « Mardi, alors? C'est convenu. Et à ce soir chez Mme de Sermoises, n'est-ce pas?

— « La charmante femme! songeait le baron demeuré seul. Elle pourrait avoir tant d'aventures et elle ne pense qu'à me plaire. »

Paul Bourget.

(A suivre.)

LA MAISON DE MOLIÈRE[1]

On a déjà écrit sur la Comédie-Française la valeur d'une bibliothèque et on ajouterait encore un volume nouveau à tous les volumes publiés qu'on n'aurait point tout dit sur cette grande Maison, qu'on aime d'autant plus qu'on l'étudie de plus près et qu'on la connaît mieux. Le public est avide aujourd'hui de tout connaître ; mais, depuis le dix-huitième siècle, les indiscrétions n'ont jamais fait défaut lorsqu'il s'est agi de la maison de Molière, et le foyer de la Comédie a toujours semblé un salon où littérateurs et gens du monde tenaient bureau de causerie.

« Après la pièce, disait Mlle Dumesnil dictant, à quatre-vingt-six ans, ses *Mémoires* dans un grenier, après la pièce, la Comédie-Française offrait l'aspect d'un des plus beaux salons de compagnie de Paris. On ne s'y montrait que paré : magnificence, grâce, manières, élégance, politesse, galanterie, esprit, conversation piquante, tout y était réuni pour l'instruction d'un jeune acteur qui savait observer. »

Le foyer de la Comédie a gardé comme un reflet de ce temps passé, et des comédiens encore existants ont pu voir les derniers survivants de l'ancien régime promener devant les portraits historiques leurs élégances d'une autre époque.

(1) Sollicité par *l'Illustration* d'accompagner de quelques lignes des dessins que ce journal, dont il a été jadis le collaborateur, consacrait à la Comédie Française, M. Jules Claretie a envoyé au journal de M. L. Marc les pages qui suivent et que nous nous empressons de recueillir, certains d'avance d'être approuvés par nos lecteurs.

Au surplus, dès les première marches de l'escalier qui, de la place du Palais-Royal, monte à l'administration, on a moins l'impression de l'entrée d'un théâtre que de celle d'un musée. Les bustes de Corneille et de Molière remplacent, depuis deux ans, au bas des marches, le portrait de Lafon, le tragique demeuré là pendant un si long temps, coiffé du casque d'Achille. Ce sont les maîtres du logis : ils en gardent le seuil. Puis des portraits d'acteurs, des profils de comédiennes du temps passé apparaissent, Adrienne Lecouvreur, Mlle Dumesnil, et, jusqu'au palier qui donne à la fois sur les coulisses et sur l'administration, les murailles sont tapissées de portraits, souriants ou tragiques. L'empereur du Brésil s'étonnait naguère de l'entassement de ces richesses artistiques et souhaitait une sorte de galerie immense où tout fût ordonné et classé de ce qui constitue les richesses artistiques de la Comédie. Ce souhait aussi est bien le nôtre et on peut s'imaginer de quel intérêt serait pour le public cette sorte d'histoire plastique de l'art théâtral.

On ne saurait prévoir le temps où ce vœu sera réalisé, mais il est toujours permis d'espérer. N'y a-t-il pas trente ans et plus que la Comédie demande et que son doyen supplie que les archives et la bibliothèque du théâtre ne soient pas reléguées, pour ainsi dire, sous les combles, et puissent être installées dans quelque vaste pièce, ouverte aux érudits et aux chercheurs ? Les manuscrits rares, les souvenirs historiques, sont entassés comme à l'étouffée, et les œuvres d'art de la Maison mériteraient qu'on leur attribuât un local en rappport avec leur valeur.

Ce sont là des *desiderata* qui, j'espère, ne demeureront pas toujours des regrets stériles. Les collections de la Comédie-Française s'accroissent tout naturellement par les dons, les achats, l'accumulation du temps. L'heure viendra — elle est déjà venue — où tout se trouvera beaucoup trop à l'étroit et où tout ce qui est le monument même du théâtre devra nécessairement appartenir au théâtre. Ce jour-là, que de toiles précieuses ne seront plus exilées aux étages supérieurs !

Les portraits des artistes vivants ne pouvant pas être exposés, c'est dans une salle fermée au public que figurent le portrait de Mme Sarah Bernhardt, peint par M. Parrot et légué à la Comédie par Émile de Girardin, et le portrait de M. Worms dans le rôle de Don Carlos par M. Albert Maignan. Seule, Mme Augustine Brohan, sociétaire retirée, aura eu de son vivant son image, un

buste de marbre, dans les couloirs de la Comédie. Il y a là une sorte de classement logique et tout est ordonné par tradition. Les portraits des sociétaires sont exposés au foyer des artistes, les portraits des auteurs dans la salle du Comité. Sur le palier, pourtant, le buste de bronze de Casimir Delavigne apparaît non loin de la *Rachel* en péplum rouge, œuvre de M. Gérôme.

C'est en passant devant ce *Casimir Delavigne* qu'on se rend soit dans les cabinets des secrétaires de l'administration ou du comité, soit dans le cabinet de l'administrateur général. Ce cabinet, tendu de tapisseries à figures mythologiques, d'une valeur inestimable, et que M. Arsène Houssaye acheta jadis pour quelques centaines de francs, a pour ornements des bustes en terre cuite tout à fait précieux : c'est Sedaine, avec son fin sourire plein de bonté; c'est la Clairon, vivante, inspirée; c'est Le Kain, le visage hautain, dominateur, et qu'on prendrait volontiers pour un chef d'armée, un Maurice de Saxe ordonnant la victoire. On a fait placer depuis peu, entre ces deux admirables bustes, une figure de Diderot, le bon et puissant Diderot, qu'on avait laissé, pendant des années, caché derrière un battant de porte, dans un coin, lui, le père du drame et de la critique modernes.

Ce cabinet, où Lehmann a peint en camaïeu les médaillons de Corneille, de Molière et de Racine, s'ouvre sur la salle du comité où se tiennent les séances administratives et où se font les lectures des auteurs au comité, puis aux artistes, et les premières *collations* des rôles. Le *Journal* des Goncourt donne en quatre lignes l'impression de cette salle du comité : « Nous sommes devant une table recouverte d'un tapis vert, où il y a un pupitre et de quoi boire, et nous avons en face de nous un tableau représentant la mort de Talma. » Sur cette *Mort de Talma*, par M. Robert Fleury, bien des yeux d'auteurs lisant leur manuscrit se sont portés avec anxiété !

Peut-être la toile était-elle là déjà, lorsque Balzac, lisant sa comédie du *Faiseur* et la modifiant, l'éclairant, l'improvisant presque merveilleusement à mesure qu'il lisait, ôtait tour à tour sa cravate, son paletot, son gilet, dans une exaltation fumeuse, à la Diderot. Ce *Faiseur* allait devenir *Mercadet*.

Depuis un mois, le grand tableau de *Talma mourant* a pour pendant un excellent petit panneau de M. François Flameng, offert par l'artiste à la Comédie et représentant Victor Hugo mort. La couleur en est admirable, l'impression saisissante. Le

grand tragédien a pourtant failli interpréter le grand poète! Il est mort trop tôt.

Victor Hugo nous a souvent répété ce mot de Talma, dit au futur auteur de *Ruy Blas :*

— Monsieur Hugo, je veux jouer un drame de vous!

N'avait-il pas failli interpréter une tragédie de Lamartine?

A la Comédie, Talma semble encore vivant et, comme Rachel, y apparaît par des portraits multiples, depuis le portrait classique et froid du vieux Picot, jusqu'à la belle peinture de Delacroix. La maison de Molière est un peu la maison de Talma, et on a eu, un moment, l'idée de célébrer le centenaire du début du grand tragédien. Il y aura cent ans, le mois prochain, que Talma, inconnu, débutait à la Comédie-Française.

Le cabinet actuel du semainier est l'ancienne loge de Talma, et l'on y garde la pendule, de style empire, qui marqua pour l'artiste tant de triomphes.

Qu'était-il donc ce Talma? dit Chateaubriand en ses *Mémoires d'outre-tombe.* Et il répond tout aussitôt à cette question adressée à lui-même : « Talma était lui, son siècle et les temps antiques. » C'est-à-dire que cette faculté d'évocation, qui change parfois en une façon de magicien un historien tel que Michelet, par exemple, Talma la possédait, non pas pour l'éternité, comme un grand écrivain, mais pour un soir, mais pour son temps. Il était *son siècle* (le mot de Chateaubriand est exact en son éloquence), puisqu'il étudiait les gestes des révolutionnaires qui s'agitaient sous ses yeux pour rendre les passions politiques des Romains. Il était *les temps antiques*, puisque, par une prodigieuse sensation d'art, il évoquait, il faisait revivre les morts d'autrefois, il montrait à ses contemporains terrifiés — aussi vraie qu'un marbre du temps — la face grasse et sinistre de Tibère.

Le profil impérial de Talma mourant n'apparaît pas seul dans cette salle du comité, dont le tapis vert, les sièges en bois d'acajou, garnis de velours grenat, le tableau du comédien-peintre Geffroy, représentant les *Caractères* de la *Comédie de Molière*, le buste de Beaumarchais, d'après nature, posé entre le premier projet de la fontaine Molière, par Pradier, et une terre cuite de Caffiéri, Corneille assis et écrivant, le portrait de Musset, d'après Landelle, le tableau d'Ingres : *Molière à la table de Louis XIV,* toutes les œuvres d'art, en un mot, sont célèbres.

Une des portes de la salle du comité s'ouvre sur un corridor,

orné de portraits aussi, portrait de Rachel, portrait de Mme Paradol, et communique avec le foyer du public, le grand foyer. Le foyer appartient aux images de marbre des auteurs. La tradition dont je parlais, et qui veut que les portraits des auteurs servent à l'ornement de la salle et ceux des comédiens au foyer, doit remonter au temps où les sociétaires divisaient entre eux la surveillance générale, M. Régnier, par exemple, s'occupant des archives et M. Provost des œuvres d'art.

En 1842, cette surveillance était ainsi divisée : à M. Ligier, le contrôle et les employés de la salle; à M. Geffroy, les décors; à M. Régnier, les mémoires à régler, à M. Beauvallet, les magasins et la confection des costumes. Il n'était pas rare de voir une question de renouvellement de costume faire l'objet d'une séance du comité. On lit, par exemple, dans les procès-verbaux, des indications comme celles-ci : « Le comité arrête que le costume d'Abigaïl dans *le Verre d'eau* sera renouvelé. » C'était le temps où la dépense occasionnée par la mise en scène du *Roi s'amuse* était autorisée jusqu'à concurrence d'une somme de 3,183 francs. Combien a coûté ce même *Roi s'amuse* lorsqu'on l'a remonté, cinquante ans après!

Au foyer donc, Baron, Préville, Dugazon, Dazincourt, Mlle Clairon, Fleury, le petit maître, les tragiques et les comiques, toutes les gloires du passé sont là, avec le maître de la maison au milieu, le beau portrait de Molière acquis par M. Étienne Arago; et les bustes de marbre de Samson et de Provost, ces illustres qu'on a pu voir ici, vivants, dans ce foyer même, contemplent et écoutent. Qu'il y a eu d'esprit dépensé entre ces murailles, comme, au grand foyer, lorsque le logis devint une ambulance, il y a eu de dévouement mis au service des souffrances!

Les comédiennes de notre temps valent bien, pour la repartie charmante, celle que Mlle Dumesnil rencontrait au foyer, *après la pièce!* Un soir, — un soir de première représentation, — le maréchal Canrobert entre, avant la pièce, dans le foyer où il trouve Mme Madeleine Brohan, pensive et « se chauffant » devant le feu, en face d'un camarade, un peu pâle. Le maréchal regarde autour de lui, sentant une vague inquiétude, un malaise et demande : « Eh! qu'avez-vous donc, ce soir? »

— Ce que nous avons? lui répond quelqu'un. Eh! monsieur le maréchal, nous avons une *première,* et par conséquent, nous sommes un peu troublés, vous comprenez; bref, nous avons peur!

— Peur! fait le maréchal. Qu'est-ce que c'est que ça?

Alors Mme Madeleine Brohan, tirant vivement un cordon de sonnette et appelant un huissier :

— Picard, un *Dictionnaire* pour S. Exc. le maréchal Canrobert!

Je ne sais si jamais Sophie Arnould a trouvé mieux et galanterie plus charmante pour répondre au duc d'Aumont ou au maréchal de Duras. J'en doute.

Ainsi se laisserait-on, en parcourant la Comédie-Française, aller au courant des souvenirs. Il faut se borner et laisser à quelque historien à venir les *memoranda* de la maison de Molière. Et pourquoi, soit dit en passant, le Théâtre-Français porte-t-il ce nom de Molière? Est-ce seulement parce que le grand contemplateur a fondé cette noble institution, une de celles dont on peut dire sans sourire et fièrement que l'Europe nous l'envie? Non, ce n'est pas seulement pour cela. C'est que Molière, le plus populaire de nos classiques, est comme la personnification même de l'esprit national.

Je me suis souvent demandé pourquoi Molière était, de tous nos auteurs dramatiques, celui qui comptait le plus de fidèles et avait toujours rencontré le plus de fervents. Sa gloire, en effet, n'a point subi d'éclipses et, à l'heure des grandes révoltes de 1830, quand les romantiques criaient *A bas les bustes* et se déclaraient prêts à danser, au foyer de la Comédie, autour de la perruque de Racine la danse du scalp, Molière était respecté de ces insurgés — des plus enragés et des plus vaillants — et demeurait debout, hors de cause sur son socle. Il doit y avoir à cette fidélité d'admiration une cause très particulière. Je ne sais pas de gloire française qui n'ait été calomniée ou insultée! Comment expliquer qu'à l'exception de quelques attaques sans importance Molière n'ait pas eu, depuis des siècles, à subir *les représailles* de la postérité?

Le vieux Corneille est bien demeuré toujours debout, lui aussi, et nul n'a songé à lui contester son génie. L'auteur du *Cid* était regardé par le romantisme comme une sorte de romantique de la première heure. Mais Corneille, Romain mêlé de Castillan, n'a point pénétré aussi profondément dans la sympathie française. On l'admire certes autant que Molière, mais il me semble qu'on l'aime moins. Dans telle représentation populaire où l'on donnait à la fois le *Cid* et les *Précieuses ridicules*, il m'a été facile de constater le respect enthousiaste qu'excite le mâle génie de Cor-

neille, mais aussi l'espèce de familiarité dans l'admiration que la foule conserve à Molière. Corneille la domine et l'exalte; Molière la séduit, va droit à elle, l'entraîne à tout jamais par l'attrait éclatant et l'immortalité du rire. Nos Français ont pour Corneille la vénération pleine d'effusion qu'on éprouverait pour un aïeul victorieux dont la haute taille se serait toujours détachée au premier rang, lorsqu'il fallait périr ou vaincre. Ils gardent à Molière l'affection quotidienne qu'on ressent pour le père, encore jeune, souriant et bon, qui nous apprend les dangers et les ridicules de la vie et comment il les faut éviter ou s'en moquer. Le tragique est un conseiller d'héroïsme, le comique un conseiller d'honnêteté, et l'existence humaine ayant beaucoup plus besoin de braves gens accoutumés aux vertus de tous les jours que de héros résolus aux sacrifices les plus rares, il s'ensuit que tout naturellement on chemine avec le guide plus pratique qui nous mène à travers les sentiers où l'on marche — et où souvent l'on trébuche — quotidiennement.

Est-ce à dire que c'est par ses qualités bourgeoises seules que Molière nous plaît, et que le panache du *Cid* soit destiné, comme une épée rouillée, à être accroché dans quelque musée, comme un glorieux anachronisme? Non, certes. L'art tragique a fait incomparable le théâtre de notre patrie, et la Maison de Molière, qui s'appelait la *Maison de Thalie,* est aussi la Maison de Racine et la Maison de Corneille, pour ne parler que de nos morts. Elle est même parfois la Maison de Shakespeare.

Et c'est parce qu'elle est tout cela qu'on l'aime, cette Maison souvent attaquée, toujours glorifiée, dont M. Émile Perrin portant, un jour, un toast à l'éminent comédien et à l'honnête homme qui illustra le nom de Régnier, disait si justement et si éloquemment, « qu'à cette institution deux fois séculaire l'avenir appartient, parce qu'elle repose sur la base la plus solide qui soit donnée aux institutions humaines : le sacrifice de l'intérêt personnel à l'intérêt général », et parce qu'en cette Maison aussi se transmettent comme un héritage de famille, le respect de l'art et le culte des grands ancêtres.

Jules Claretie.

TRENTE ANS DE PARIS

SOUVENIR DE LA GUERRE

Un jour à la campagne, luttant avec un ami dans une de ces jolies îles vertes qui s'espacent en bouquets sur la Seine entre Champrosay et Soisy, je glissai sur l'herbe grasse et je me cassai la jambe.

Mon goût malheureux pour la vie physique et les exercices violents m'a joué tant de méchants tours que j'eusse oublié celui-là comme les autres, sans sa date précise et très significative : 14 juillet 1870!... Et je me vois, à la fin de cette cruelle journée, couché sur le divan de l'ancien atelier d'Eugène Delacroix, dont nous habitions alors la petite maison, à la lisière des bois de Sénart. Ma jambe allongée, je ne souffrais pas trop, déjà dans la vague agitation d'une fièvre commençante qui doublait pour moi la chaleur orageuse de l'atmosphère et enveloppait les objets et les êtres présents comme des lambeaux d'une gaze frissonnante. On chantait les chœurs d'*Orphée* au piano, personne, pas même moi, ne soupçonnant la gravité de mon état. Par la baie de l'atelier large ouverte, entraient des haleines de jasmins et de roses, des rondes de papillons de nuit, et de courts battements d'éclairs, montrant par-dessus le mur bas du jardin les vignes en pente, la Seine, le coteau vis-à-vis.

Tout à coup la sonnette résonna dans ce calme. Les journaux

du soir reçus et dépliés : « Nous avons la guerre », firent des voix émues, colères ou enthousiastes.

A partir de ce moment, il ne me reste que le souvenir d'un abattement de six semaines, six semaines de lit, d'éclisses, de gouttière, d'appareil en plâtre où ma jambe semblait enfermée avec des milliers d'insectes dévorants. Dans cet été lourd, exceptionnellement brûlé et orageux, cette immobilité pleine d'agitation était atroce et d'une inquiétude accrue par les désastres publics dont les journaux croulant sur mon lit entretenaient mon inaction et mes insomnies. La nuit, le roulement des trains sur l'horizon me troublait comme la marche de bataillons interminables. Le jour, les visages tristes et défaits, des bouts de conversation sur la route ou chez le voisin entendus par ma fenêtre ouverte : « Les Prussiens sont à Châlons, mère Jean », et les voitures de déménagement, soulevant à toute heure la poussière du calme petit pays, me donnaient l'écho humain et sinistre de ma lecture des « nouvelles de la guerre ». Bientôt, dans Champrosay, il n'y eut plus que nous de Parisiens, seuls parmi les paysans entêtés à la terre, se refusant encore à l'idée de l'invasion; et sitôt que je pus me lever, être transporté, le départ fut tout de suite arrêté.

Inoubliable, cette première sortie dans notre petit jardin de curé, tout odorant de pêches mûres et de roses finissantes. Autour de moi, pauvre impotent assis sur un barreau d'échelle contre les espaliers, on se hâtait au départ, on chargeait les voitures, on cueillait les fruits et les fleurs avec une préoccupation inconsciente de ne rien laisser à l'ennemi; et l'enfant, les bras pleins de jouets, ramassait encore une petite pelle oubliée dans le gazon. Moi, j'aspirais l'air avec délices; et, dans l'attendrissement de ma faiblesse et de mon retour à la vie, je regardais la maison grise, le jasmin de Virginie, croulant de fleurs rouges autour de la baie vitrée de l'atelier. Je songeais aux belles heures tranquilles et douces vécues là depuis trois ans, aux rires fous, aux discussions d'esthétique bien à leur place dans cet étroit logis où restaient les souvenirs d'un grand artiste. Les reverrait-on jamais, cette allée au midi tant de fois parcourue à petits pas discourants, ce perron où l'on s'asseyait, les beaux soirs de juin, à la clarté d'un genêt d'Espagne fleuri, tout en boule, comme un énorme lustre qui s'allumait au jour tombant, augmentant l'intensité de sa couleur d'or à mesure que la lumière diminuait ?

L'omnibus de famille rempli et chargé, tous les êtres chers serrés les uns aux autres, et les jouets de l'enfant à côté de la cage de la perruche qu'effarouchaient les oreilles pointues d'une levrette favorite, nous partîmes, traversant d'abord le petit village aux villas closes et silencieuses. Les paysans tenaient bon encore, ébranlés par ces départs qu'ils regardaient du pas des portes avec des larmes au bord des yeux, une certaine inquiétude dans l'impassibilité cupide de leurs visages. Quelle rentrée à Paris par la grande route encombrée de gens et de bêtes, les troupeaux filant entre les roues, les voitures des maraîchers mêlant leurs verdures aux meubles entassés des déménagements ! Au remblai du chemin de fer que nous suivions en contre-bas, des wagons, encore des wagons, sans fin déroulés dans des haltes coupées de sifflets qui s'appelaient, se répondaient au lointain de la voie. Enfin l'octroi, où s'entassaient troupeaux et gens et véhicules attardés aux portes trop étroites, et — spectacle nouveau pour moi — des gardes nationaux mêlés à la douane, une milice parisienne, zélée, bonne enfant, dont les baïonnettes luisaient parmi la foule et dans l'air sur les talus des fortifications, exhaussés, hérissés de gabions, de caronades.

Quelques jours plus tard, je faisais encore une fois le voyage de Champrosay ; mais la route n'était plus la même. L'approche de l'ennemi, tant annoncée, enfin imminente, se sentait au désert de la banlieue, au sérieux de nos grand'gardes. Il fallait des formalités interminables pour passer. Mêlées aux paysans retardataires, des figures de rôdeurs, d'espions vagues faisaient déjà songer au sinistre dépouillement des champs de bataille ; et la solitude, l'angoisse d'attente des pays que je traversai, Villeneuve-Saint-Georges, Draveil, abandonnés et muets, donnaient un mystère aux tournants du chemin où l'on s'attendait à trouver une silhouette de uhlan en avant-garde et guetteur. Champrosay, son unique rue bordée de villas, s'agrandissait d'un silence de mort : « Vasto silentio », a dit Tacite. Derrière leurs grilles, les parcs entrevus, la perspective enfoncée des charmilles, les corbeilles fleuries dans un jour lumineux de septembre, de-ci, de-là, des chaises de jardin en rond sur une terrasse, oubliées comme la causerie évaporée dans l'air, des outils de jardinage adossés à la palissade marquaient la villégiature tout à coup arrêtée, une précipitation de fuite, la surprise en pleine vie d'une petite Pompéi fixée dans sa dernière heure. Et la nature, toujours pa-

reille, subissait pourtant un changement : la rupture du pont de Ris qu'on avait fait sauter et qui, trempant dans l'eau ses câbles lâches, transformait le paysage, isolait de chaque côté de la rivière les deux petits pays que relient à toute heure les allées et venues devant le guichet du péage. De tout cela se dégageait l'angoisse d'une grande catastrophe, plus saisissante dans le magnifique soleil de cette saison exceptionnelle.

Au moment où je refermais derrière moi la porte de notre logis définitivement abandonné, d'une maison voisine sortit un vieux paysan, le père Casaquet. Quand tous les autres avaient pris peur et lâché pied, lui seul s'entêtait à ne pas rentrer à Paris où ses enfants venaient de s'installer tant bien que mal. « J'sis ben trop vieux ! » répétait-il ; et puis il avait des pommes de terre, un peu de vin, quelques poules, sans compter le porc grognant sous le toit. Je lui proposai de l'emmener rejoindre son monde. Mais il s'entêtait à son idée : « J'sis ben trop vieux... »

Le souvenir de ce vieux Robinson, dernière figure vivante aperçue à Champrosay, me revint souvent pendant le froid horrible et la famine du siège. Qu'était-il devenu ? Et le village entier que je me figurais flambant, grillé, notre maison, les livres, le piano, tout, souillé, cassé, dévasté par l'invasion, comme cette campagne suburbaine, Nogent, Champigny, Petit-Bry, la Courneuve, dont je parcourais tous les jours les tristes ruines, villas aux escaliers effondrés, aux persiennes pendantes ?...

Eh bien ! non. Lorsque, après la guerre et vers les derniers jours de la Commune, Paris devenant intenable, nous vînmes nous réfugier à Champrosay, j'eus la surprise de retrouver les choses presque en leur état de calme, à part quelques châteaux visités par la maraude, les boiseries écorniflées, tous les carreaux cassés dans une rage de facile destruction. L'armée allemande avait passé là, jamais séjourné. Derrière son bouquet d'acacias, la maison de Delacroix s'était trouvée encore mieux abritée que les autres, et j'y respirais bien, dans le jardin s'éveillant au printemps, la double délivrance du siège et de l'hiver. J'allais le long des plates-bandes, quand la tête du vieux Casaquet m'apparut au-dessus du mur mitoyen et me sourit de ses mille rides crevassées. Sur lui aussi l'invasion avait glissé sans le moindre dégât.

« J'ons pas trop souffert... » disait-il en clignant de l'œil, debout sur une échelle, les deux coudes appuyés au treillage, et il

me racontait comment il avait supporté ce temps d'exil et de solitude. Vrai temps de bombance. Pas de gardes dans la forêt ; il coupait tout à son aise le bois, cette richesse tant convoitée du paysan, il panneautait chevreuils et faisans, en compagnie de quelques braconniers réfugiés à l'Ermitage ; et quand un Prussien isolé, estafette ou maraudeur, traînait du côté des carrières, on lui faisait son affaire sans bruit et vivement. Il avait ainsi vécu quatre mois sans autres nouvelles de Paris que la canonnade lointaine et de temps en temps un ballon gonflé sous le ciel noir.

Alphonse Daudet.

LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé ;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux,
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! O soif du meurtre! Acharnement
Horrible! Odeur des morts qui suffoques et qui navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom :
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

LECONTE DE LISLE,
de l'Académie française.

L'ABBÉ CONSTANTIN[1]

II

Ce lieutenant d'artillerie s'appelait Jean Reynaud. C'était le fils du médecin de campagne qui reposait dans le cimetière de Longueval. Lorsque l'abbé Constantin vint prendre, en 1846, possession de sa petite cure, un docteur Reynaud, le grand-père de Jean, était installé dans une riante maisonnette, sur la route de Souvigny, entre les deux châteaux de Longueval et de Lavardens.

Marcel, le fils de ce docteur Reynaud, terminait à Paris ses études de médecine. C'était un grand travailleur, d'une rare distinction d'esprit. Il fut reçu le premier au concours d'agrégation. Il était résolu à rester à Paris, à y tenter la fortune... et tout déjà lui promettait la plus heureuse et la plus brillante carrière, quand il reçut, en 1852, la nouvelle de la mort de son père, frappé d'une attaque d'apoplexie. Marcel accourut à Longueval, le cœur déchiré. Il adorait son père. Il passa un mois auprès de sa mère, et, au bout de ce temps, parla de la nécessité de son retour à Paris.

— C'est vrai, lui dit-elle, il faut que tu partes.

— Comment ! que je parte?... Que nous partions. Est-ce que tu crois que je vais te laisser ici toute seule ?... Je t'emmène.

— Aller vivre à Paris !... Quitter ce pays où je suis née, où ton père a vécu, où il est mort !... Jamais je ne pourrai, mon enfant, jamais ! Pars seul, puisque ta vie et ton avenir sont là-

(1) Voir le numéro du 25 novembre 1887.

bas. Je te connais. Je sais que tu ne m'oublieras pas, que tu viendras me voir souvent, très souvent.

— Non, ma mère, répondit-il, je resterai.

Il resta... Ses espérances, ses ambitions, tout, en une minute, s'évanouit, disparut... Il ne vit plus qu'une chose : le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère âgée et souffrante. Dans ce devoir simplement accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur. D'ailleurs, au bout du compte, ce n'est guère que dans le devoir que se trouve le bonheur.

Marcel se plia de bonne grâce et de bon cœur à son existence nouvelle. Il continua la vie de son père, reprenant le sillon à la place même où celui-ci l'avait quitté... Il se donna tout entier, sans regrets et sans arrière-pensée, à cette obscure profession de médecin de village. Son père lui avait laissé un peu d'argent, un peu de terre. Il vivait le plus simplement du monde, et la moitié de sa vie appartenait aux pauvres gens, de qui jamais il ne voulut recevoir un sou. C'était son seul luxe.

Une jeune fille se trouva sur son chemin, sans fortune, charmante et seule au monde. Il l'épousa. Cela se passait en 1855, et l'année suivante réservait au docteur Reynaud une grande douleur et une grande joie : la mort de sa vieille mère et la naissance de son fils Jean.

A six semaines d'intervalle, l'abbé Constantin récita les prières des morts sur la tombe de la grand'mère et assista, en qualité de parrain, au baptême du petit-fils.

A force de se rencontrer au chevet de ceux qui souffraient et de ceux qui mouraient, le prêtre et le médecin, du même cœur et du même mouvement, avaient été attirés et portés l'un vers l'autre. Ils s'étaient sentis de la même famille, de la même race, de la race des tendres, des justes et des bienfaisants.

Les années succédèrent aux années, calmes, douces, tranquilles, dans les pleines satisfactions du travail et du devoir. Jean grandissait... Il prit avec son père ses premières leçons d'orthographe, avec le curé ses premières leçons de latin. Jean était intelligent et laborieux ; il fit de tels progrès, que les deux professeurs — le curé surtout — se trouvèrent, au bout de quelques années, un peu embarrassés. Leur élève devenait beaucoup trop fort pour eux. C'est à ce moment que la comtesse, après la mort de son mari, vint s'établir à Lavardens. Elle amenait un précepteur pour son fils Paul, lequel était un très gentil, mais

très paresseux petit bonhomme. Les deux enfants étaient du même âge; ils se connaissaient depuis leurs plus jeunes années.

Mme de Lavardens aimait beaucoup le docteur Reynaud; elle lui fit un jour une proposition :

— Envoyez-moi Jean tous les matins, lui dit-elle, je vous le renverrai tous les soirs. Le précepteur de Paul est un jeune homme très distingué; il fera travailler nos deux enfants... Tout sera pour le mieux. Jean donnera le bon exemple à Paul.

Les choses furent ainsi réglées; et le petit bourgeois donna, en effet, au petit gentilhomme d'excellents exemples de travail et d'application; mais ces excellents exemples ne furent pas suivis.

La guerre éclata. Le 14 novembre, à sept heures du matin, les mobilisés de Souvigny se réunissaient sur la grande place de la ville; ils avaient pour aumônier l'abbé Constantin, pour chirurgien-major le docteur Reynaud. La même idée leur était venue en même temps à tous les deux; le prêtre avait soixante-deux ans, et le médecin cinquante.

Le bataillon, au départ, suivit la route qui traversait Longueval et qui passait devant la maison du docteur. Mme Reynaud et Jean attendaient sur le bord du chemin. L'enfant se jeta dans les bras de son père : « Emmène-moi, papa, emmène-moi! » Mme Reynaud pleurait. Le docteur les embrassa longuement tous les deux, puis il continua son chemin.

La route, à cent pas de là, faisait un coude. Le docteur se retourna, jeta sur sa femme et sur son fils un long regard... le dernier! Il ne devait plus les revoir.

Le 8 janvier 1871, les mobilisés de Souvigny attaquaient le village de Villersexel occupé par les Prussiens, qui avaient crénelé les murs et s'étaient barricadés dans les maisons. La fusillade éclata. Un mobilisé qui marchait au premier rang reçut une balle en pleine poitrine et tomba. Il y eut un moment de trouble et d'hésitation. « En avant! en avant! » crièrent les officiers. Les hommes passèrent par-dessus le corps de leur camarade, et, sous une grêle de balles, entrèrent dans le village.

Le docteur Reynaud et l'abbé Constantin marchaient avec les troupes. Ils s'arrêtèrent près du blessé. Le sang lui sortait à flots par la bouche.

— Rien à faire, dit le docteur; il se meurt, il est à vous.

Le prêtre s'agenouilla près du mourant et le docteur, se rele-

vant, s'en alla du côté du village. Il n'avait pas fait dix pas, qu'il s'arrêtait, battait l'air de ses deux bras et tombait d'un seul coup par terre. Le prêtre courut à lui. Il était mort, tué net par une balle dans la tempe.

Le soir, le village était à nous, et, le lendemain, on déposait dans le cimetière de Villersexel le corps du docteur Reynaud. Deux mois après, l'abbé Constantin ramenait à Longueval le cercueil de son ami, et derrière ce cercueil, à la sortie de l'église, marchait un orphelin. Jean avait aussi perdu sa mère. A la nouvelle de la mort de son mari, elle était restée pendant vingt-quatre heures anéantie, écrasée, sans une parole, sans une larme. Puis la fièvre l'avait prise, puis le délire, puis, au bout de quinze jours, la mort.

Jean se trouvait seul au monde. Il avait quatorze ans. De cette famille, où tous, depuis un siècle, avaient été bons et honnêtes, il ne restait plus qu'un enfant agenouillé sur une tombe et qui promettait, lui aussi, d'être ce qu'avait été son grand-père et ce qu'avait été son père, honnête et bon. Il y a de ces familles-là, en France, et beaucoup, et beaucoup plus qu'on n'ose le dire; notre pauvre pays est en bien des points cruellement calomnié par certains romanciers, qui en font des peintures violentes et outrées. Il est vrai que l'histoire des braves gens est le plus souvent monotone ou douloureuse. Ce récit en est la preuve.

La douleur de Jean fut une douleur d'homme. Longtemps il resta triste et longtemps silencieux. Le soir de l'enterrement de son père, l'abbé Constantin l'emmena avec lui au presbytère. La journée avait été pluvieuse et froide. Jean s'était assis au coin du feu. Le prêtre lisait son bréviaire. La vieille Pauline allait et venait, rangeant. Une heure s'était passée sans une parole, lorsque Jean, tout à coup, levant la tête :

— Mon parrain, dit-il, mon père m'a laissé de l'argent?

Cette question était tellement étrange, que l'abbé, stupéfait, crut avoir mal entendu.

— Tu me demandes si ton père?...

— Je vous demande, mon parrain, si mon père m'a laissé de l'argent?

— Oui, il a dû te laisser de l'argent...

— Beaucoup, n'est-ce pas? J'ai souvent entendu dire dans le pays que mon père était riche. Dites-moi à peu près ce qu'il a dû me laisser.

— Mais je ne sais... Tu me demandes là des choses...

Le pauvre prêtre se sentait l'âme déchirée. Une telle question dans un tel moment! Il croyait cependant connaître le cœur de Jean, et, dans ce cœur, il ne devait pas y avoir place pour de semblables pensées.

— Je vous en prie, mon parrain, dites-le moi..., continua Jean doucement. Je vous expliquerai après pourquoi je vous demande cela.

— Eh bien, ton père avait, dit-on, deux ou trois cent mille francs.

— Et c'est beaucoup d'argent?

— Oui, c'est beaucoup d'argent.

— Et tout cet argent est à moi?

— Oui, tout cet argent est à toi.

— Ah! tant mieux, parce que, le jour où mon père a été tué là-bas pendant la guerre, les Prussiens ont tué, en même temps que lui, le fils d'une pauvre femme de Longueval... la mère Clément, vous savez? Ils ont tué aussi le frère de Rosalie, avec qui je jouais quand j'étais tout petit. Eh bien, puisque je suis riche et puisqu'elles sont pauvres, je veux partager avec la mère Clément et avec Rosalie l'argent que m'a laissé mon père.

En entendant ces paroles, le curé se leva, prit les deux mains de Jean et, l'attirant à lui, l'entoura de ses bras. La tête blanche vint s'appuyer sur la tête blonde. Deux grosses larmes se détachèrent des yeux du vieux prêtre, roulèrent lentement sur ses joues et vinrent se glisser dans les rides de son visage.

Cependant le curé dut expliquer à Jean que, s'il était le possesseur de l'héritage de son père, il n'avait pas encore le droit d'en disposer à son gré. Il allait avoir un conseil de famille, un tuteur.

— Vous, sans doute, mon parrain?

— Non, pas moi, mon enfant, un prêtre n'a pas le droit d'exercer la tutelle. On choisira, je pense, M. Lenient, le notaire de Souvigny, qui était un des meilleurs amis de ton père. Tu lui parleras, tu lui diras ce que tu désires.

M. Lenient fut, en effet, désigné par le conseil de famille pour remplir les fonctions de la tutelle. Les instances de Jean furent si vives et si touchantes, que le notaire consentit à prélever sur les revenus une somme de deux mille quatre cents francs, qui fut, tous les ans, jusqu'à la majorité de Jean, partagée entre la mère Clément et la petite Rosalie.

Mme de Lavardens, en cette circonstance, fut parfaite. Elle alla trouver l'abbé Constantin :

— Donnez-moi Jean, lui dit-elle, donnez-le-moi tout à fait jusqu'à la fin de ses études. Je vous le ramènerai tous les ans, pendant les vacances. Ce n'est pas un service que je vous rendrai, c'est un service que je vous demande. Je ne peux rien souhaiter de plus heureux pour mon fils. Je me résigne à abandonner momentanément Lavardens; Paul veut se faire soldat, entrer à Saint-Cyr. Ce n'est qu'à Paris que je trouverai les maîtres et les ressources nécessaires. J'y conduirai les deux enfants ; ils seront élevés ensemble, sous mes yeux, fraternellement. Je ne ferai pas de différence entre eux, vous pouvez en être persuadé.

Il était difficile de ne pas accepter une telle proposition. Le vieux curé aurait bien voulu pouvoir garder Jean avec lui, et son cœur se déchirait à la pensée de cette séparation ; mais où était l'intérêt de l'enfant? Voilà ce qu'il fallait uniquement se demander. Le reste n'était rien... on fit venir Jean.

— Mon enfant, lui dit Mme de Lavardens, veux-tu venir avec moi et avec Paul pendant quelques années? Je vous emmènerai tous les deux à Paris.

— Vous êtes bien bonne, madame, mais j'aurais tant désiré pouvoir rester ici!

Il regardait le curé, qui détourna les yeux.

— Pourquoi partir? continua-t-il, pourquoi nous emmener, Paul et moi?

— Parce que ce n'est qu'à Paris que vous pourrez achever sérieusement et utilement vos études. Paul se préparera à ses examens de Saint-Cyr. Tu sais qu'il veut se faire soldat.

— Et moi aussi, madame, je veux l'être.

— Toi soldat? dit le curé, mais ce n'était pas dans les idées de ton père... Bien souvent, en ma présence, ton père a parlé de ton avenir, de ta carrière. Tu devais être médecin, et, comme lui, médecin de campagne à Longueval... et, comme lui, assister les pauvres, et, comme lui, soigner les malades. Jean, mon enfant, souviens-toi.

— Je me souviens, je me souviens.

— Eh bien, alors, il faut faire ce que voulait ton père... C'est ton devoir, Jean, c'est ton devoir. Il faut aller à Paris. Tu voudrais rester ici, oh! cela, je le comprends... et moi aussi, je voudrais bien... mais cela ne se peut pas... Il faut aller à Paris,

travailler, bien travailler. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, tu es bien le fils de ton père. Tu seras un honnête homme et un homme laborieux. On n'est guère l'un sans l'autre. Et, un jour, dans la maison de ton père, à cette même place où il a fait tant de bien, les pauvres gens de ce pays retrouveront un autre docteur Reynaud qui, lui aussi, leur sera secourable. Et moi, si par hasard je suis encore de ce monde, ce jour-là je serai si heureux, si heureux!... Mais j'ai tort de parler de moi... Je ne devrais pas... je ne compte pas, moi... C'est à ton père qu'il faut penser. Je te le répète, Jean, c'était son vœu le plus cher. Tu ne peux pas l'avoir oublié.

— Non, je ne l'ai pas oublié; mais, si mon père me voit et s'il m'entend, je suis sûr qu'il me comprend et qu'il me pardonne, car c'est à cause de lui...

— A cause de lui!

— Oui, quand j'ai appris qu'il était mort et quand j'ai su comment il était mort, tout de suite, sans avoir besoin de réfléchir, je me suis dit que je serais soldat... et je serai soldat!... Mon parrain, et vous, madame, je vous en prie, ne m'empêchez pas...

L'enfant fondit en larmes, dans une véritable crise de désespoir. La comtesse et l'abbé l'apaisèrent avec de douces paroles.

— Oui... oui... c'est entendu... tout ce que tu voudras, tout ce que tu voudras...

Tous deux avaient la même pensée : laissons faire le temps. Jean n'est encore qu'un enfant; il changera d'avis. En quoi tous deux se trompaient : Jean ne changea pas d'avis.

Au mois de septembre 1876, Paul fut refusé à Saint-Cyr et Jean reçu le onzième à l'École polytechnique. Le jour où la liste des candidats admis fut publiée, il écrivit à l'abbé Constantin :

« Je suis reçu et trop bien reçu, car je veux sortir dans l'armée, et non dans les services civils... Enfin, si je garde mon rang à l'École, cela fera l'affaire d'un de mes camarades. Il aura ma place. »

Ce qui arriva... Jean fit mieux que garder son rang. Le classement de sortie lui donna le numéro sept... Mais, au lieu d'entrer à l'École des ponts et chaussées, il entra à l'École d'application de Fontainebleau, en 1878... Il venait d'avoir vingt et un ans. Il était majeur, maître de sa fortune, et le premier acte de son administration fut une grosse, très grosse dépense. Il acheta,

pour la mère Clément et pour la petite Rosalie devenue grande, deux titres de rente de quinze cents francs chacun. Cela lui coûta soixante-dix mille francs, à peu près ce que Paul, dans sa première année de liberté à Paris, dépensa pour Mlle Lise Bruyère, du théâtre du Palais-Royal.

Deux ans après, Jean sortait le premier de l'École de Fontainebleau, ce qui lui donnait le droit de choisir parmi les places vacantes. Il y en avait une dans le régiment caserné à Souvigny; et Souvigny était à trois kilomètres de Longueval. Jean demanda la place et l'obtint.

Voilà comment Jean Reynaud, lieutenant au 9e régiment d'artillerie, vint, au mois d'octobre 1880, reprendre possession de la maison du docteur Marcel Reynaud. Voilà comment il se retrouva dans ce pays, où s'était écoulée son enfance et où tout le monde avait gardé le souvenir de la vie et de la mort de son père. Voilà comment cette joie ne fut pas refusée à l'abbé Constantin de revoir le fils de son ami... Et, s'il faut tout dire, il n'en voulait plus à Jean de ne pas s'être fait médecin. Quand le vieux curé sortait de son église, après sa messe dite, quand il voyait flotter sur la route un nuage de poussière, quand il entendait trembler la terre, sous le roulement des canons... il s'arrêtait et, comme un enfant, prenait plaisir à voir passer le régiment... Mais le régiment, pour lui, c'était Jean! C'était ce robuste et solide cavalier, sur les traits duquel se lisaient ouvertement la droiture, le courage et la bonté.

Jean, du plus loin qu'il apercevait le curé, mettait son cheval au galop et venait causer un peu avec son parrain. Le cheval de Jean tournait la tête vers le curé, car il savait bien qu'il y avait toujours un morceau de sucre pour lui dans la poche de cette vieille soutane noire, usée et rapiécée, la soutane du matin. L'abbé en avait une belle, toute neuve et qu'il ménageait... pour aller dans le monde... quand il allait dans le monde.

Les trompettes du régiment sonnaient pendant la traversée du village... et tous les regards cherchaient Jean, le petit Jean. Car, pour les vieux de Longueval, il était resté le *petit Jean*. Certain paysan tout ridé, tout cassé, n'avait jamais pu se défaire de l'habitude de le saluer, quand il passait, d'un « Eh! bonjour, gamin, ça va bien? » Il avait six pieds de haut, ce gamin.

Et Jean ne traversait jamais le village sans apercevoir, à deux fenêtres, la vieille figure parcheminée de la mère Clément et le

visage souriant de Rosalie. Cette dernière, l'année précédente, s'était mariée. Jean avait été son témoin; et joyeusement, le soir de la noce, il avait dansé avec les fillettes de Longueval.

Tel était le lieutenant d'artillerie qui, le samedi 28 mai 1881, vers cinq heures de l'après-midi, mit pied à terre devant la porte du presbytère de Longueval. Il entra; son cheval docilement le suivit et alla de lui-même se placer sous un petit hangar dans la cour. Pauline était à la fenêtre de la cuisine, au rez-de-chaussée... Jean s'approcha et l'embrassa de tout son cœur, sur les deux joues.

— Bonjour, ma bonne Pauline, ça va bien?

— Très bien... Je m'occupe de ton dîner... Veux-tu savoir ce que tu auras? De la soupe aux pommes de terre, un gigot et des œufs au lait...

— C'est admirable? J'adore tout cela et je meurs de faim.

— Et de la salade que j'oubliais, même que tu m'aideras tout à l'heure à la cueillir, la salade. On dînera à six heures et demie, bien exactement, parce que ce soir, à sept heures et demie, M. le curé a son office du mois de Marie.

— Où est-il, mon parrain?

— Dans le jardin... Il est bien triste, M. le curé, à cause de cette vente d'hier.

— Oui, je sais, je sais...

— Ça va le remonter un peu de te voir. Il est si content quand tu es là! Prends garde, Loulou va manger les rosiers grimpants... Comme il a chaud, Loulou!

— J'ai fait le grand tour par les bois et j'ai marché vite.

Jean rattrapa Loulou, qui se dirigeait vers les rosiers grimpants; il le débrida, le dessella, l'attacha sous le petit hangar, et, en un tour de main, avec un gros paquet de paille, le bouchonna. Après quoi, Jean entra dans la maison, se débarrassa de son sabre, remplaça son képi par un vieux chapeau de paille de cinq sous et s'en alla retrouver le curé dans le jardin.

Il était fort triste, en effet, le pauvre abbé. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit, lui qui, d'ordinaire, dormait si facilement, si doucement, d'un bon sommeil d'enfant. Son âme était déchirée. Longueval, aux mains d'une étrangère, d'une hérétique, d'une aventurière! Jean répétait ce que Paul avait dit la veille :

— Vous aurez de l'argent, beaucoup d'argent pour vos pauvres.

— De l'argent! de l'argent!... Oui, mes pauvres n'y perdront rien, ils y gagneront peut-être... Mais, cet argent, il faudra que j'aille le demander, et, dans le salon, au lieu de ma vieille et chère amie, je trouverai cette Américaine aux cheveux rouges, — il paraît qu'elle a des cheveux rouges! — J'irai certainement pour mes pauvres, j'irai... Et elle m'en donnera, de l'argent, mais elle ne me donnera que de l'argent. La marquise donnait autre chose. Elle donnait de sa vie et de son cœur... Nous allions ensemble, chaque semaine, visiter les pauvres et les malades. Elle connaissait toutes les souffrances et toutes les misères du pays. Et, quand j'étais cloué par la goutte dans mon fauteuil, elle faisait la tournée toute seule, et aussi bien, et mieux que moi.

Pauline vint interrompre cette conversation... Elle arrivait portant un immense saladier de faïence, où s'épanouissaient violentes et criardes, de grosses fleurs rouges.

— Me voilà, dit Pauline, je viens cueillir la salade... Jean, veux-tu de la romaine ou de la petite chicorée?

— De la petite chicorée, répondit Jean gaiement... Il y a longtemps que je n'en ai mangé, de la petite chicorée.

— Eh bien, tu en auras ce soir... Tiens, prends le saladier...

Pauline se mit à couper sa petite chicorée et Jean se penchait pour recevoir les feuilles dans le grand saladier. Le curé les regardait faire.

En ce moment, un bruit de grelots se fit entendre. Une voiture approchait, qui sonnait un peu la ferraille... Le jardinet de l'abbé Constantin n'était séparé de la route que par une haie très basse, à hauteur d'appui, au milieu de laquelle se trouvait une petite porte à claire-voie.

Tous les trois regardèrent et virent venir une calèche de louage de forme primitive, attelée de deux gros chevaux blancs et conduite par un vieux cocher en blouse. A côté de ce vieux cocher, se tenait un grand domestique en livrée, de la plus sévère et de la plus parfaite correction. Dans la voiture, deux jeunes femmes, portant toutes deux le même costume de voyage, très élégant, mais très simple.

Quand la voiture se trouva devant la haie du jardin, le cocher arrêta les chevaux et, s'adressant à l'abbé :

— Monsieur le curé, dit-il, c'est des dames qui vous demandent.

Puis, se tournant vers ses clientes :

— Le voilà, ajouta-t-il, M. le curé de Longueval.

L'abbé Constantin s'était approché et avait ouvert sa petite porte. Les voyageuses descendirent. Leurs regards s'arrêtèrent, non sans un peu d'étonnement, sur ce jeune officier qui se trouvait là, un peu empêtré, son chapeau de paille dans la main droite et dans la main gauche son grand saladier tout débordant de petite chicorée.

Les deux femmes entrèrent dans le jardin... et la plus âgée, — elle paraissait avoir vingt-cinq ans, — s'adressant à l'abbé Constantin, lui dit avec un petit accent étranger, très original et très particulier :

— Je suis donc obligée, monsieur le curé, de me présenter moi-même?... Madame Scott. Je suis madame Scott. C'est moi qui, hier, ai acheté le château... et la ferme... et le reste tout autour. Je ne vous dérange pas, au moins, et vous pouvez me donner cinq minutes?

Puis, désignant sa compagne de voyage :

— Miss Bettina Percival... ma sœur, vous l'avez deviné, je pense?... Nous nous ressemblons beaucoup, n'est-ce pas?.. — Ah! Bettina... Nous avons oublié dans la voiture nos deux petits sacs... et nous en aurons besoin.

— Je vais les prendre.

Et, comme miss Percival se préparait à aller chercher les deux petits sacs, Jean lui dit :

— Je vous en prie, mademoiselle, permettez-moi...

— Je suis vraiment bien fâchée, monsieur, de vous donner cette peine... Le domestique vous les remettra... Ils sont sur la banquette du devant.

Elle avait le même accent que sa sœur, les mêmes grands yeux noirs, riants et gais, et les mêmes cheveux, — non pas rouges, — mais blonds, avec des reflets dorés où délicatement se jouait la lumière du soleil. Elle salua Jean avec un joli sourire, et celui-ci ayant remis à Pauline le saladier de chicorée, s'en alla chercher les deux petits sacs.

Pendant ce temps, très ému, très troublé, l'abbé Constantin introduisait dans le presbytère la nouvelle châtelaine de Longueval.

Ludovic Halévy,
de l'Académie francaise.

(*A suivre.*)

LA MATINÉE D'UN CRITIQUE

Chez le célèbre critique Alcide Francollier. Vaste cabinet-atelier-bibliothèque. Grande table couverte de papiers, de livres et de brochures. Divan oriental. Sur la cheminée, un buste de Diderot; sur le socle du buste, une plaque de cuivre avec cette inscription : « *A M. Alcide Francollier, l'équipe des paveurs du IXe arrondissement.* » Plus loin, un portrait de femme, au crayon, avec la signature du modèle et ces deux lignes : « *A mon bon Alcide, souvenir de la petite fée rageuse.* » Chaises, fauteuils, table de trictrac, tuyau acoustique correspondant avec l'antichambre du rez-de-chaussée, etc...

FRANCOLLIER, *à sa table, écrivant.* — « ... Qu'est-ce, au fond, que *Phèdre?* Un vaudeville, tout simplement; le vaudeville grivois qu'on jouait, il y a trois ans, à l'Athénée, et qu'on joue aujourd'hui au Théâtre-Cluny ou aux Bouffes-Parisiens. Phèdre, c'est madame Macé-Montrouge, c'est l'éternelle belle-mère qui brûle de feux que personne ne veut éteindre et qui se pâme dans les bras de son gendre, ou de son mari, ou d'un brave jeune homme amené là par hasard et dont l'ahurissement sera d'autant plus comique. Prenons, si vous voulez, la fameuse scène du deuxième acte :

> ... Ah ! cruel, tu m'as trop entendue !
> Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur;
> Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur...

Que de fois nous l'a-t-on servie, cette scène! L'effet en est toujours irrésistible. Madame Macé-Montrouge roule des yeux de carpe et apostrophe le bon jeune homme qui n'en peut mais :

« Eh bien! vous êtes fixé, maintenant!... Vous savez à quoi vous en tenir? Dieu de Dieu! faut-il que je sois folle pour être tombée amoureuse de ce coco-là! C'est une toquade, quoi! une vraie toquade? Et il n'y a pas moyen d'y échapper... Si je pouvais le prendre en grippe, cet homme que j'idolâtre!... Ah! ouiche! plus ça va, plus je l'idolâtre!... Donne-moi donc un coup de couteau dans le cœur, Hippolyte! Mais non! vous verrez qu'il ne me donnera même pas un coup de coup de couteau! Ah! que je suis malheureuse!... » Et tout le monde de rire. Vous me direz qu'on ne rit pas au Théâtre-Français quand on y voit jouer cette même scène traduite en vers raciniens. C'est que *Phèdre* est une tragédie, et il est de convention que les tragédies ne doivent pas exciter le rire. Or, vous savez qu'au théâtre tout est affaire de convention. Du temps de Racine, on ne faisait pas de vaudevilles; les pièces devaient avoir uniformément cinq actes et être en vers. Racine s'est conformé à cette règle. Mais soyez sûrs que, s'il avait vécu de nos jours, il n'aurait pas écrit sa *Phèdre* autrement que ne l'écrirait Albin Valabrègue ou Grenet-Dancourt... »

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû... »

Francollier se lève, va au tuyau acoustique et applique le cornet contre son oreille. Petit silence.

FRANCOLLIER, *parlant dans le tuyau.* — Oui.

Il se remet à table. La porte s'ouvre.

UN MONSIEUR, *entrant et saluant.* — Pardon, Monsieur... C'est à monsieur Alcide Francollier que...

FRANCOLLIER. — Oui... Entrez.

LE MONSIEUR, *avec émotion.* — Monsieur, vous allez me trouver bien hardi d'avoir osé me présenter chez vous..., mais votre réputation d'obligeance...

FRANCOLLIER. — Bon!... Qu'est-ce que vous voulez?

LE MONSIEUR, *troublé.* — Mon Dieu, Monsieur... je veux... c'est-à-dire, j'espère... si, toutefois, je ne vous dérange pas...

FRANCOLLIER. — Non, mais je vais vous dire: d'habitude, je ne reçois pas le samedi... C'est ce jour-là que je fais mon feuilleton... On n'aurait pas dû vous laisser monter.

LE MONSIEUR. — J'ignorais...

FRANCOLLIER. — Je le sais bien! C'est la faute de mon domestique... Il n'en fait jamais d'autres!

LE MONSIEUR. — Excusez-moi... Je me retire.

FRANCOLLIER. — Mais non! Puisque vous y êtes, restez, parbleu!

LE MONSIEUR. — Je ne veux pas être indiscret...

FRANCOLLIER. — Tenez..., asseyez-vous là!

LE MONSIEUR. — Je suis confus, véritablement...

FRANCOLLIER... — Allez! allez! Dites-moi vite votre affaire...

LE MONSIEUR. — Voici... Je... C'est... c'est... une tentative!... (*Souriant.*) une tentative littéraire.

FRANCOLLIER, *froidement.* — Ah!

LE MONSIEUR. — Oui... J'ai un emploi qui me laisse des loisirs... Ces loisirs m'ont permis de composer un petit volume : *Bourgeons de sapins...*

FRANCOLLIER. — Vous êtes dans les pompes funèbres?

LE MONSIEUR, *interloqué.* — Dans les pompes funèbres?

FRANCOLLIER. — C'est le titre de votre livre qui me le fait supposer : *Fourgons et sapins...*

LE MONSIEUR, *vivement.* — Non! non! pas fourgons : bourgeons!... Bourgeons de sapins!

FRANCOLLIER. — Ah! pardon... J'avais mal entendu.

LE MONSIEUR. — Ce sont des poésies.

FRANCOLLIER. — Naturellement... *Bourgeons de sapins!* ça fleure la poésie... Et vous comptez publier cela?

LE MONSIEUR. — S'il n'y a pas trop d'audace de ma part.

FRANCOLLIER. — Ah! dame... si! Il en faut toujours, de l'audace, pour publier des vers, quels qu'ils soient... Vous êtes riche?

LE MONSIEUR. — Riche... c'est-à-dire...

FRANCOLLIER. — Oui..., sans excès. Eh bien, écoutez : nous causerons de cela tout à l'heure. Il faut d'abord que je termine mon feuilleton... Vous déjeunerez avec moi.

LE MONSIEUR. — Oh! monsieur Francollier..., je ne puis pas accepter.

FRANCOLLIER. — Si... si..., tout le monde déjeune ici...

La porte s'ouvre. Un chapeau rose apparaît.

LE CHAPEAU ROSE. — On peut entrer?

FRANCOLLIER, *au monsieur.* — Tenez, vous tiendrez compagnie à madame.

Le monsieur s'incline respectueusement.

LE CHAPEAU ROSE, *à Francollier.* — Je vous rapporte vos

livres... Ils ne sont pas drôles, vous savez! J'aimais mieux les premiers.

FRANCOLLIER, *qui s'est remis à écrire.* — Eh bien, posez-les là...

LE CHAPEAU ROSE. — Ah! un instant!... Il faut me les effacer sur le registre... Je ne veux pas qu'on me les réclame plus tard... Est-ce que votre secrétaire n'est pas là?

FRANCOLLIER. — Mais non! tu sais bien qu'il n'est jamais là, mon secrétaire!

LE CHAPEAU ROSE. — Alors, je vais les effacer moi-même... (*Apercevant un livre sur la table.*) Tiens! *Crime d'amour*... Je ne l'ai pas encore lu... On peut le prendre?... (*Francollier ne répond pas.*) Et les *Dames de Croix-Mort*... On dit que c'est très joli... Hein? Est-ce que c'est joli?

FRANCOLLIER. — Tu m'embêtes!

LE CHAPEAU ROSE, *froissé.* — Ah! dites donc!... c'est vous qui êtes embêtant..., malhonnête!

FRANCOLLIER, *écrivant.* — « ...C'est comme *Horace.* J'y pensais l'autre jour en voyant jouer *le Fils de famille* à l'Odéon... A propos, mon cher Porel, pourquoi ne reprenez-vous pas *Michel et Christine?* Voilà un vaudeville qui ferait de l'argent!... Par exemple, cette fois, il ne faudrait pas nous supprimer les couplets... Ah! mais non! un vaudeville sans couplets n'est plus un vaudeville... — Où en étais-je? Ah! oui... Et bien, savez-vous que ce personnage du vieil Horace n'est pas autre chose que le vieux soldat de Scribe, celui qui ne connaît que sa consigne et qui se tait sans murmurer? Ce brave homme a trois fils qu'il a élevés dans son sentiment, le seul sentiment qu'il comprenne, et l'on vient lui dire que, sur ces trois fils, deux sont morts tandis que l'autre a filé! Naturellement, l'ancien grognard n'est pas content; il ne se plaint pas d'avoir perdu deux enfants, ceux-là ont fini comme ils le devaient :

Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte!...

Et allez donc, n'en parlons plus! Mais, pour le troisième, c'est différent; le vieux soldat ne lui pardonne pas de s'être sauvé; malgré toutes les bonnes raisons qu'on lui donne, il ne sait qu'une chose : c'est que la consigne était de ne pas bouger et que son fils a bougé, voilà tout. Et alors, quand on lui dit le fameux :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?...

Il répond avec humeur : « Eh! parbleu! ce que j'aurais fait moi-même à sa place : qu'il mourût!... »

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû...

FRANCOLLIER. — Allons bon!... (*Il se lève et va parler dans le tuyau.*) Je n'y suis pour personne... (*Il écoute la réponse.*) Hein?... (*Parlant.*) Quelle dame?... (*Même jeu.*) Comment? (*Même jeu*). Oui, mais vite alors!

Il va ouvrir la porte. Une dame entre.

LA DAME. — Je suis confuse, Monsieur, d'avoir tant insisté pour être reçue; mais j'ai craint de manquer de courage un autre jour.

FRANCOLLIER. — Veuillez vous asseoir, Madame. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur?

La dame regarde l'auteur des *Bourgeons de sapins* qui cause avec le Chapeau Rose.

FRANCOLLIER. — Vous pouvez parler devant ces personnes... Ce sont des amis... Mais, du reste, dans ce petit coin, on ne nous entendra pas...

LA DAME. — Oh! ce n'est pas cela qui m'inquiète, Monsieur... C'est ma demande même... Elle est si osée...

FRANCOLLIER, *souriant.* — Ne vous gênez pas, allez!... Si vous aviez entendu tout ce qui s'est déjà dit ici.

LA DAME, *choquée.* — Mais ce que j'ai à vous dire, Monsieur, peut être dit tout haut...

FRANCOLLIER. — Alors qu'est-ce qui vous arrête?

LA DAME. — C'est vrai. Je vous fais perdre votre temps. Eh bien, Monsieur, en deux mots : je voudrais trouver des leçons de diction ou de déclamation.

FRANCOLLIER. — Vous voulez entrer au théâtre?...

LA DAME. — Non, je m'explique mal : je voudrais donner des leçons...

FRANCOLLIER. — Ah! c'est une autre affaire, ça!

LA DAME. — C'est difficile, Monsieur?

FRANCOLLIER. — Dame, oui... On trouve des professeurs, tant qu'on en veut; mais des élèves... Vous voulez des élèves payants, je suppose?

LA DAME. — Forcément, Monsieur. Je n'ai aucune fortune, je suis veuve...

FRANCOLLIER, *galamment.* — Une jeune veuve!...

LA DAME. — Mon mari est mort à la suite de spéculations mal-

heureuses... Avant cela, nous avions un grand train de maison, nous donnions des soirées dans lesquelles on jouait la comédie, je disais des vers... J'en disais même un peu partout, avec succès... C'est ce qui m'a donné l'idée...

FRANCOLLIER. — Oui... oui... je comprends.

LA DAME. — J'ai même pensé à en dire dans les concerts, comme cela se fait souvent.

FRANCOLLIER. — Dans les concerts payants?

LA DAME, *rougissant.* — Dame..., puisque c'est...

FRANCOLLIER. — Sans doute... Mais c'est justement là qu'est toute la difficulté! Autre chose est de dire des vers pour son plaisir ou pour le plaisir de ses amis... et de les dire pour satisfaire le public... Il est diablement difficile, le public... Il en veut pour son argent... Enfin, récitez-moi toujours quelque chose.

LA DAME. — Voulez-vous que je vous dise *le Vase brisé?*

FRANCOLLIER. — Va pour *le Vase brisé!*

LA DAME. —

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé ;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.....

FRANCOLLIER. — Eh bien, oui, vous récitez cela très gentiment.

LA DAME. — Après?

FRANCOLLIER. — Vous croyez qu'on donnera cent sous pour vous entendre dire *le Vase brisé?*

LA DAME, *rougissant.* — Non, mais...

FRANCOLLIER. — Pauvre Madame!... Si vous saviez... Mais il y a à Paris cinq cents personnes qui le disent aussi bien et mieux que vous, *le Vase brisé,* et qui ne seraient pas fichues — pardon! — et qui ne seraient pas capables d'en tirer dix centimes. Non! voyez-vous : il faut renoncer à cette idée des soirées payantes... La seule combinaison possible — et encore! — c'est celle des leçons aux jeunes filles du monde qui voudraient apprendre à dire les vers... comme vous. Mais pour cela, Madame, il me semble que vous êtes placée mieux que moi...

LA DAME. — Mais, non, monsieur!... Je ne puis rien demander aux personnes de mon monde... Et c'est ce qui m'a poussée...

FRANCOLLIER. — Donneriez-vous aussi des leçons de maintien?

LA DAME, *rougissant.* — De maintien?... Peut-être...

FRANCOLLIER. — Enfin, j'y penserai... Si vous vouliez bien me laisser votre adresse... (*La dame lui remet une carte.*) Merci.

LA DAME. — Il me reste, Monsieur, à vous exprimer toute ma reconnaissance pour l'accueil...

FRANCOLLIER. — Il n'y a pas de quoi.

LA DAME. — Si fait... Je suis très touchée...

FRANCOLLIER, *qui a ouvert la porte.* — Bonjour, Madame.

LA DAME, *troublée.* — Ah ! pardon... (*Saluant.*) Monsieur... (*Elle se sauve.*)

FRANCOLLIER. — Elle est charmante, cette dame... et crânement distinguée. Mais elle s'entend à dire des vers comme moi à broder des gilets ! (*Il se remet à sa table.*) Là ! maintenant, j'espère que je vais pouvoir travailler un peu.

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû...

FRANCOLLIER — Encore !... Ah ! c'est trop fort... (*Il va parler dans le tuyau.*) Je n'y suis pas !... — Vous dites ? — Berthelin ?... Ah ! pour Berthelin, c'est différent...

BERTHELIN, *entrant en riant.* — Je force la consigne !...

FRANCOLLIER. — Oui... c'est mon jour de feuilleton, vous savez... (*Il lui serre la main.*) Comment va ?

BERTHELIN. — Très bien. J'arrive de la campagne.

FRANCOLLIER. — Et vous venez me demander à déjeuner... C'est gentil, ça !

BERTHELIN — Mais que je ne vous dérange pas... Finissez votre besogne.

FRANCOLLIER. — C'est ce que je vais faire...

Un jeune homme, qui est entré derrière Berthelin, s'avance vers Francollier.

LE JEUNE HOMME. — Pardon, Monsieur...

FRANCOLLIER, *surpris.* — Ah !... Je ne vous voyais pas... (*Il lui serre la main.*) Bonjour. (*A Berthelin.*) C'est votre fils ?

BERTHELIN, *riant.* — Mon fils ?... Je n'en ai pas.

FRANCOLLIER, *au jeune homme.* — Qui êtes-vous donc ?

LE JEUNE HOMME, *d'une voix vibrante.* — Un passant !

FRANCOLLIER. — Hein ?

LE JEUNE HOMME, *continuant.* —... Que personne ne connaît et qui ne connaît personne. Je suis sans parents, sans amis.., mais j'ai de la volonté..... Je veux arriver et j'arriverai. J'ai fait une pièce, je vous l'apporte... Elle est sans doute mauvaise...

Vous me le direz... J'en ferai une autre, j'en ferai deux autres, j'en ferai dix autres..., jusqu'à ce que vous soyez content...

FRANCOLLIER, *riant.* — Mais je serais beaucoup plus content si vous ne m'apportiez rien du tout... (*A Berthelin.*) Il est étonnant. (*Au jeune homme.*) Quel âge avez-vous ?

LE JEUNE HOMME. — Dix-huit ans.

FRANCOLLIER. — Dix-huit ans !... Et vous avez écrit une pièce?...

LE JEUNE HOMME. — Oui, maître ! un drame en cinq actes... Vous demandiez des drames...

FRANCOLLIER. — Je demandais... C'est-à-dire...

LE JEUNE HOMME. — En voici un. Refuserez-vous de le lire ?...

FRANCOLLIER. — Mais, mon pauvre enfant, je ne peux pas lire tous les manuscrits qu'on m'apporte... Tenez, adressez-vous à Berthelin... C'est son métier, à lui, de lire les pièces ; il retapera la vôtre...

BERTHELIN, *riant.* — Permettez ! Monsieur demande votre avis et non le mien... Et puis je ne fais pas de drames, moi !

LE JEUNE HOMME. — J'ai écrit aussi une comédie.

FRANCOLLIER, *riant.* — Ah ! vous voyez... Il vous donnera sa comédie...

LE JEUNE HOMME. — Certainement... Si M. Berthelin veut bien me faire le grand honneur de collaborer avec moi...

BERTHELIN. — Mais...

FRANCOLLIER. — C'est entendu... Arrangez cela ensemble... Moi, il faut que je travaille...

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû...

FRANCOLLIER, *sautant.* — Oh! (*Il se précipite sur le tuyau acoustique. Parlant.*) Voulez-vous me laisser tranquille à la fin !.. — Quoi ?... — Ah !... (*A Berthelin.*) C'est la petite Chose du Théâtre-Français... Elle vient me raconter ses malheurs... Personne au monde ne l'empêcherait de monter.

La porte s'ouvre brusquement. La petite Chose se précipite dans le cabinet.

FRANCOLLIER. — Eh bien... qu'est-ce qu'on vous a fait encore?

LA PETITE CHOSE, *très animée.* — Des infamies, parbleu ! Ils ne font que cela... On veut me faire jouer Aricie... Je vous demande un peu si c'est mon affaire...

FRANCOLLIER. — Non, ça, c'est vrai... ce n'est pas votre affaire.

LA PETITE CHOSE. — C'est Jamaux, notre régisseur, qui m'apprend cela... Je veux voir M. Claretie... Impossible de lui parler... Il était en conférence avec je ne sais qui du ministère... On me dit : Voyez le semainier... C'était M. Maubant. Je me plains à lui. Il me répond que ça ne le regarde pas, qu'il n'y peut rien, et patati, et patata... M. Got m'en dit tout autant... Je retourne chez Jamaux, je lui demande des explications... Il reste muet comme une sole. Ce n'est pourtant pas M. Claretie qui aura pensé à me donner ce rôle-là... Ça ne peut être qu'une idée de Coquelin... Je suis très mal avec lui... Je vous dirai pourquoi.

FRANCOLLIER, *riant.* — Dites-le nous tout de suite.

LA PETITE CHOSE. — Ce serait trop long à raconter...

FRANCOLLIER. — Vous nous le raconterez tout à l'heure, au dessert...

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû.

FRANCOLLIER. — Encore !... (*Se précipitant sur le tuyau,*) Eh bien, oui ! qu'il monte ou qu'elle monte... Envoyez-les moi tous ; mais ne sifflez plus que pour le déjeuner... et le plus tôt possible !... (*A Berthelin.*) Ce sera encore le meilleur moyen d'en finir... Autrement, je serai dérangé jusqu'à ce soir.

UN SECOND JEUNE HOMME, *entrant.* — Monsieur Francollier, s'il vous plaît ?

FRANCOLLIER. — C'est moi, mon ami.

LE JEUNE HOMME. — Monsieur, je suis Rémi Larbingeat.

FRANCOLLIER. — Larbingeat ?

LE JEUNE HOMME. — Du Théâtre des Familles... Vous avez rendu compte de la représentation dans laquelle nous avons joué *les Jurons de Cadillac* et *Ruy Blas*... Je faisais Don Salluste...

FRANCOLLIER. — Ah ! oui... Eh bien, ça na pas mal marché... Je l'ai dit...

LE JEUNE HOMME. — Certainement, Monsieur... Vous avez été on ne peut plus aimable pour nous... Mais vous avez dit que... que j'avais le nez comique...

FRANCOLLIER. — Eh bien ?

LE JEUNE HOMME. — Eh bien, ça peut me faire du tort... Comme je me destine à la tragédie...

FRANCOLLIER. — Avec votre nez ?

LE JEUNE HOMME, *interloqué.* — Oui, Monsieur... avec mon nez !...

Rires étouffés dans l'auditoire.

FRANCOLLIER. — C'est insensé... (*A l'auditoire.*) Voyons, je vous le demande : est-ce qu'il n'a pas le nez comique ?...

LE JEUNE HOMME. — Pourtant... je crois... Il me semble...

FRANCOLLIER. — Ah ! ces jeunes gens... tous les mêmes !... (*On frappe à la porte.*) Entrez !... (*La porte s'ouvre; c'est une petite femme qui entre.*) Tenez !... En voilà encore une... Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ?

LA PETITE FEMME. — Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Francollier ?... Je suis venue, il y a deux ans... Vous m'avez donné une lettre pour M. Porel... — Alice Boucher !...

FRANCOLLIER. — Ah ! parfaitement... Vous jouiez un page dans je ne sais plus quoi ?

LA PETITE FEMME. — Dans *Macbeth !*

FRANCOLLIER. — C'est cela... Eh bien, travaillez-vous toujours?... Êtes-vous contente ?

LA PETITE FEMME. — Oui, Monsieur... Je prends des leçons avec M. Lambert... Il me dit que j'arriverai, que j'ai de grandes dispositions...

FRANCOLLIER. — Tout va bien, alors?...

LA PETITE FEMME. — Tout va bien... Seulement...

FRANCOLLIER. — Seulement?

LA PETITE FEMME. — Je ne gagne rien à l'Odéon, et on m'offre un engagement de deux mille francs par mois...

FRANCOLLIER. — Diable... Où donc cela?

LA PETITE FEMME. — A Liège.

FRANCOLLIER. — A Liège?

LA PETITE FEMME. — Dans un théâtre qu'on veut fonder pour jouer probablement l'opérette.

FRANCOLLIER. — Comment ! on ne sait pas ce que jouera le théâtre et on engage déjà des actrices à deux mille francs par mois?

LA PETITE FEMME. — Oh ! vous comprenez... je sais bien ce que ça veut dire... Le monsieur qui me propose cela est un des gros actionnaires du théâtre... Il aime beaucoup la comédie, mais...

FRANCOLLIER. — Mais il aime encore mieux les comédiennes?

LA PETITE FEMME, *baissant les yeux.* — Dame... oui.

FRANCOLLIER. — Eh bien, mon enfant... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?... C'est votre affaire, ça !...

LA PETITE FEMME. — Vous ne pouvez pas me donner un conseil d'ami?

FRANCOLLIER. — Quel conseil?

LA PETITE FEMME. — Vous comprenez que, si je pars pour Liège, je n'ai plus à compter sur l'Odéon?

FRANCOLLIER. — Naturellement.

LA PETITE FEMME. — Je romps avec la carrière dramatique..., car, jouer l'opérette dans un théâtre qui n'existe pas, ce n'est pas ce qu'on peut appeler... non, n'est-ce pas?

FRANCOLLIER. — Évidemment... c'est autre chose, quoi!

LA PETITE FEMME. — Tout à fait autre chose... Enfin... disons le mot... (*Avec force.*) enfin, j'ai à choisir entre l'art et le déshonneur!...

FRANCOLLIER, *riant.* — A peu près.

LA PETITE FEMME, *gravement.* — Que vais-je choisir?

FRANCOLLIER. — Vous me le demandez?

LA PETITE FEMME, *même ton.* — Oui.

FRANCOLLIER. — Eh bien..., écoutez... là... franchement : je crois que vous êtes plutôt faite pour le déshonneur...

Rires dans l'auditoire. — La petite femme regarde tout le monde avec étonnement.

LE SIFFLET DU TUYAU ACOUSTIQUE. — Hûûûû... hûûûû...

BERTHELIN, *à Francollier.* — On vous appelle encore!...

FRANCOLLIER. — Oui, mais cette fois c'est pour déjeuner... A table!

Abraham DREYFUS.

LE CŒUR ET L'AMOUR

Le souvenir a cela de beau, qu'il ne garde en amour que le sourire des figures aimées.

—

L'amour est un fruit qu'il faut cueillir sans casser la branche.

—

Pour savoir combien on peut haïr une femme, il faut se rappeler combien on l'a aimée. La haine est la sœur de l'amour.

—

L'amour, c'est un arc-en-ciel qui traverse les orages de la jeunesse : larmes et sourires, comme la pluie et le soleil. — Les uns appellent cela l'arc de Cupidon, les autres la ceinture de Vénus. Quand l'arc est détendu, quand la ceinture est dénouée, le prisme retourne au ciel, d'où il est venu.

—

L'amour est comme le poète, qui trouve toujours des vers nouveaux sur le même air.

—

L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à retordre.

—

Un billet doux est une traite à vue : il faut toujours payer, quelle que soit la monnaie.

—

Tous les amours, même l'amour maternel, ont leurs angoisses et leurs déchirements. C'est que Dieu a créé une peine pour chaque joie. Une des portes du paradis s'ouvre sur l'enfer.

—

Il n'y a de commencements qu'avec les femmes comme il faut, puisqu'avec les autres on commence toujours par la fin.

Si tu n'aimes pas trop, tu n'aimes pas assez.

—

L'amour est comme les liqueurs fortes : on a beau dire qu'elles tuent, on y revient.

La rose rouge est le symbole de la douleur, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.

La femme ne pardonne que si elle a tort.

—

Il n'y a en amour que les commencements. Les beaux romans sont ceux qu'on ne finit pas.

L'amour ne vieillit pas, il meurt enfant.

—

En amour comme en poésie, les fous vont plus loin que les sages.

—

La pudeur est sublime, parce que c'est la nature qui se défend. La pruderie est odieuse, parce qu'elle n'est qu'un masque. Sous la pudeur, il y a une femme ; sous la pruderie, il n'y a qu'une sotte.

—

L'amour est encore la plus belle invention des anciens pour les modernes.

—

La lune est le symbole de l'amour qui va croissant et décroissant sans pouvoir s'arrêter au même éclat.

—

Les fêtes de l'amour sont comme les fêtes du monde : il faut s'en aller avant que les bougies s'éteignent.

—

En politique comme en amour, c'est la première concession qui perd le pouvoir.

Le roi et le mari qui font des concessions sont des souverains qui abdiquent.

Arsène Houssaye.

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

DANS LES THÉATRES DE PARIS (1)

Nous venons de passer en revue les catastrophes théâtrales qui ont attristé le public européen depuis quinze ans. Quelle est leur cause? La même : le gaz.

D'autre part, depuis une dizaine d'années, beaucoup de théâtres à l'étranger, surtout en Amérique, s'éclairent par l'électricité. Combien de théâtres éclairés par l'électricité ont-ils brûlé ?

Aucun.

Il faut donc conclure, de tous ces faits, que l'éclairage par le gaz est le seul coupable, le seul à incriminer dans les tristes événenements dont nous venons de retracer le tableau.

M. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, a dit un mot très juste : « Tout théâtre est fatalement voué à l'incendie. » Il aurait dû ajouter : « s'il est éclairé au gaz. »

Un théâtre est un amas de matières prodigieusement sèches et prodigieusement combustibles. Les décors enduits de peinture résinifiée, les toiles peintes à l'huile ou à la colle, les châssis de bois léger, les portants de bois découpé, des tentures et des rideaux flottants, tout cela, déjà surchauffé par la haute température qui règne dans les cintres, représente une immense et multiple allumette, qui ne demande qu'à s'enflammer, une poudrière toujours prête à sauter. Et c'est à travers cet amas de combustible, dans ce véritable magasin à poudre, que l'on dissémine à profusion des languettes de feu ! Qu'un coup de vent, sur la scène, dans les frises, dans les coulisses, ou dans les loges d'artistes,

(1) Voir le numéro du 25 novembre 1887.

vienne à pousser un rideau contre une flamme de gaz, et aussitôt tout s'embrase, le feu voyageant avec une rapidité prodigieuse, dans cette forêt de matières inflammables accumulées comme à plaisir.

C'est dans la partie non réservée au public que le danger est, pour ainsi dire, en permanence, parce que le gaz est perpétuellement à deux doigts des matières les plus combustibles. Chacun sait que l'on appelle *herse* une traînée de gaz destinée à éclairer le bas ou le haut de la *toile de fond*. Or, cette *toile de fond* vient presque toucher la traînée de gaz. La *herse* qui, placée dans les frises, illumine le haut de la même *toile de fond*, est à peu près hors de toute surveillance, n'étant sous la garde que de quelques machinistes le plus souvent endormis, ou d'un pompier distrait. Un souffle, un coup de vent, une porte qui s'ouvre, et la toile prend feu.

C'est précisément ce qui a causé l'incendie de l'Opéra-Comique, le 25 mai 1887. Une bande de toile flottante vint s'enflammer au contact du gaz de la herse supérieure, et de là, par suite de l'inattention du pompier, qui pourtant était à trois pas du lambeau enflammé, le feu se communiqua aux décors entassés dans les frises.

Dans les coulisses, vous ne voyez que conduites de gaz et longs boyaux de caoutchouc rampant sur le parquet, auxquels vous trébuchez, ou que vous écrasez du pied, si vous n'y prenez garde. Pendant les entr'actes, pour peu que la pièce soit à spectacle, on n'est occupé qu'à tirer des dessous et à raccorder les conduites de gaz, pour éclairer les portants, pour simuler les lustres, pour préparer des effets d'éclairage, tantôt du bas, tantôt du haut d'un décor.

Aujourd'hui que le nombre des pièces à féerie s'accroît tous les jours, les représentations deviennent un danger permanent. A certains tableaux de féerie, la scène ne peut être regardée sans frémir. De tous les côtés apparaissent des flammes de gaz, en ligne verticale le long des portants, en ligne horizontale le long des herses. Des tuyaux flexibles sillonnent le plancher de *traînées* laissant jaillir des languettes de feu sous les pas des acteurs et actrices, qui, au milieu de ces flammes, sans protection, vont et viennent, avec leurs manteaux, leurs robes traînantes, leurs jupons de gaze et de mousseline. Une étincelle, un tuyau crevé, et tout cela s'embrase.

Ajoutez que, de six heures du soir à minuit, le gaz brûle dans toutes les loges d'artistes, grands et petits. Dans la loge du premier sujet, comme dans celle du chef choriste, quand elle n'est pas occupée, le gaz brûle à *bleu,* c'est-à-dire avec une flamme imperceptible. Mais, dans les manœuvres continuelles du robinet pour baisser le gaz au *bleu*, ou lui donner son plein, on est exposé à produire des fuites. C'est ce qui arriva à Paris, le 25 avril 1883, dans la loge du chef des figurants de l'Ambigu, où une épouvantable explosion brûla et blessa dix-huit malheureux comparses, qui arrivaient pour s'habiller. Un robinet de gaz non fermé avait formé un mélange détonant, qui s'enflamma et mit tout en morceaux dans la loge, au moment où l'on frottait une allumette, pour allumer le gaz.

Considérez enfin qu'il existe des kilomètres de tuyaux de gaz répartis dans les diverses dépendances de l'édifice, et que ces tuyaux sont continuellement exposés à être rompus, brisés, par les manœuvres des machinistes, et vous comprendrez combien il existe, dans un théâtre éclairé au gaz, de causes d'incendie.

Mais à ce compte, me direz-vous, comment se fait-il que, chaque soir, il n'arrive point d'accidents de feu dans un théâtre? Les accidents sont fréquents, n'en doutez pas. Seulement, les pompiers sont présents, et ils n'ont que trop souvent à intervenir. Que d'incendies partiels ainsi arrêtés, et dont le public ne se doute pas! S'il s'en aperçoit quelquefois, il n'en soupçonne pas la gravité.

Voilà le bilan de l'éclairage au gaz dans les théâtres, en ce qui concerne le côté incendie. Mais il y a une autre face à cette triste médaille. L'autre côté des méfaits du gaz, c'est la chaleur qu'il occasionne dans la salle, et la viciation de l'air qu'il provoque nécessairement, en usant l'oxygène de l'air.

Un bec de gaz vicie l'air atmosphérique autant que deux personnes, par leur respiration, et la chaleur qu'il développe, en brûlant, échappe à toute mesure. C'est le gaz qui transforme, en été, nos salles de théâtre en fournaises, et qui, pendant l'hiver, en fait un lieu méphitique. Supprimez le gaz, remplacez-le par un mode d'éclairage qui laisse intact l'oxygène de l'air, qui ne le charge ni d'acide carbonique ni de vapeur d'eau, et qui, en même temps, ne dégage aucune chaleur; et l'enceinte d'un théâtre sera, en hiver comme en été, un séjour très salubre.

Sans doute, une bonne ventilation obvierait à la viciation et à l'échauffement de l'air. Mais la ventilation des salles de spectacle est un mythe, qui n'a jamais été réalisé que sur le papier. En pratique, le problème est insoluble, attendu qu'il faudrait satisfaire tout le monde, ce qui est impossible : le bonheur de plaire à tout le monde n'étant donné, comme on dit, qu'au louis d'or. Aucun procédé de ventilation n'a pu jamais être accepté et reconnu bon par le public : s'il y a des bouches de ventilation, les spectateurs se plaignent des courants d'air ; s'il existe une ouverture au plafond, ils crient contre l'air glacé qui leur tombe sur la tête. A peine un moyen de ventilation quelconque est-il installé dans un théâtre, que tout le monde s'insurge. Dès lors, le directeur supprime tout système de ventilation, et l'on ne saurait l'en blâmer.

Voilà pourquoi nos salles de spectacle sont empoisonnées par les produits insalubres provenant de la combustion du gaz et des émanations organiques des spectateurs, en même temps qu'elles sont chauffées à blanc par des centaines de petits foyers intérieurs.

Toutes ces considérations sont d'une telle évidence que, dès l'apparition de la lumière électrique, chacun comprit, comme d'instinct, que là était le salut pour l'éclairage des théâtres.

Les deux catastrophes de l'Opéra-Comique de Paris et du grand théâtre d'Exeter sont venues donner une force nouvelle à l'opinion de ceux qui voient dans l'éclairage électrique le seul moyen de préserver du feu les salles de spectacle. Nous avons dit, au début de cet article, que la plupart des théâtres de Paris ont reçu l'éclairage par les becs électriques. Mais cette mention rapide, cet énoncé général, ne suffisent pas. Faire connaître les procédés particuliers de l'éclairage électrique adoptés sur chacune de nos principales scènes parisiennes, et décrire les appareils dont on fait usage, c'est donner des renseignements dont chacun est avide en ce moment, et nous croyons être agréable à nos lecteurs en traitant cette seconde question.

La lumière électrique est installée, à l'heure qu'il est, dans les théâtres de Paris dont les noms suivent : l'Hippodrome, — le théâtre du Châtelet, — le théâtre des Variétés, — la Renaissance,

— le théâtre du Palais-Royal, — la Gaieté, — le Gymnase, — la Porte-Saint-Martin, — l'Ambigu, — l'Éden-Théâtre, — le théâtre des Menus-Plaisirs, — le théâtre Déjazet, — enfin le Grand-Opéra.

Nous commencerons par l'Hippodrome, l'installation de l'éclairage électrique à l'Hippodrome devant nous donner tout de suite de précieux renseignements.

L'Hippodrome de Paris renferme une installation d'éclairage par l'électricité, tout à fait remarquable. La salle est immense. Elle a la forme d'un rectangle, terminé par deux demi-circonférences. Quatre colonnes en fonte, distantes de 36 mètres dans un sens, de 17 mètres dans l'autre, sont les seuls points d'appui placés à l'intérieur de cette construction colossale. La longueur de l'édifice est de 105 mètres ; sa largeur de 70 mètres ; sa hauteur de 25 mètres ; sa surface de 6,300 mètres. Huit mille spectateurs peuvent y trouver place.

Quand la salle de l'Hippodrome est entièrement éclairée, son aspect est féerique. La piste est pourvue de vingt lampes voltaïques, à régulateur Serrin, munies de puissants réflecteurs, et la salle, de soixante bougies Jablochkoff, disposées en deux lignes sur le pourtour, avec quatre corbeilles couronnant les colonnes centrales. Les bougies Jablochkoff sont munies d'un *système automoteur,* c'est-à-dire du remplacement opéré mécaniquement d'une bougie par une autre, après son extinction.

Pour produire l'électricité, on fait usage de deux machines à vapeur, de la force 100 chevaux-vapeur chacune, qui actionnent les machines dynamo-électriques. On ne développe que la force de 140 chevaux, mais on a pris 200 chevaux-vapeur de force, en prévision d'un supplément de lumière pour les fêtes de nuit.

L'éclairage de l'Hippodrome exige un développement lumineux équivalent à plus de 12,000 becs Carcel. Quand il était éclairé par le gaz, la dépense était de 1,200 francs par soirée. L'éclairage électrique ne coûte aujourd'hui que 320 francs, et il donne une quantité de lumière au moins égale.

Il est intéressant de connaître la disposition des machines de l'Hippodrome, qui constituent une véritable usine à lumière.

Les machines à vapeur, de la force de 100 chevaux chacune, et qui sont, comme nous l'avons dit, au nombre de deux, sont du système *compound.* Elles sont alimentées par trois vastes chaudières, à retour de flamme.

Le volant de la machine à vapeur met en mouvement quatre rangées de machines dynamo-électriques Gramme, chaque rangée contenant sept machines dynamo-électriques. Chaque machine a une courroie spéciale, mais ces sept courroies aboutissent à un même tambour.

Sur la paroi du fond de la salle sont fixés les fils conducteurs qui amènent l'électricité aux différents brûleurs disséminés dans la salle. Ils sont rattachés à cinquante commutateurs.

Les bougies Jablochkoff sont placées dans la salle, à raison de cinq par circuit, sur les colonnes de fonte, quatre dans le pourtour. Il y a un circuit électrique pour chaque régulateur Serrin. Les foyers du pourtour sont à feu nu, munis de réflecteurs paraboliques et hyperboliques. Les foyers distribués dans le reste de la salle sont contenus dans des lanternes à réflecteurs hémisphériques, fermés au devant par des lames diffusantes.

L'éclairage de l'Hippodrome par les bougies Jablochkoff est une des applications de ce système les mieux réussies qui aient encore été faites. La beauté de l'éclairage et l'économie considérable que l'on en retire, sont des résultats positivement acquis. On peut seulement faire remarquer que l'Hippodrome n'étant pas un théâtre proprement dit, ce que l'on y a réalisé ne peut s'appliquer aux théâtres ordinaires, dont les dispositions intérieures sont toutes différentes et beaucoup plus compliquées.

Le théâtre du Châtelet est éclairé par les bougies Jablochkoff, mais il n'y en a qu'un très petit nombre, la majeure partie de l'éclairage étant encore réservée au gaz. Il y a quatre foyers Jablochkoff sur la terrasse qui surmonte la grande entrée du théâtre, huit dans la salle et quatre sur la scène. Quand cela est nécessaire, des portants mobiles, munis de lampes Jablochkoff, sont mis en place et allumés par un commutateur, tant sur la scène, pour les effets de la représentation, que dans la salle.

L'électricité est fournie par une machine Gramme, que met en mouvement une locomobile à vapeur. Le tout est placé dans une cour intérieure, située au-dessous de la scène.

Hâtons-nous de dire que ce qui précède représente l'état actuel, pour le théâtre du Châtelet, mais que, dans un intervalle très prochain, ce théâtre recevra une magnifique et très complète installation d'éclairage électrique. La scène et la salle seront éclairées par des lampes à incandescence ; le gaz en sera entièrement

banni. M. Jablochkoff, l'ingénieur de la *Société électrique*, s'occupe en ce moment de ce travail, qui ne laissera rien à désirer. Une machine à vapeur, de la force de plus de 100 chevaux, sera établie dans le sous-sol répondant au péristyle du théâtre, du côté de la place du Châtelet. C'est la Ville de Paris, propriétaire de cet immeuble, qui préside à cette installation, et rien ne sera négligé pour qu'elle réponde à l'importance de notre magnifique théâtre municipal.

Le théâtre des Variétés fit l'essai, en 1882-1883, d'un système complet d'éclairage électrique. Mais ce premier essai ne donna pas de bons résultats pratiques. L'éclairage électrique a été repris à ce théâtre, en 1887, à la suite de la catastrophe de l'Opéra-Comique.

La machine dynamo-électrique qui engendre l'électricité, sert, à la fois, à éclairer le théâtre des Variétés et quelques boutiques du passage des Panoramas, qui lui est contigu.

Cet ensemble d'éclairage se compose actuellement de près de 600 lampes à incandescence de Wood-House et Rawson, de 98 *volts*. La salle du théâtre comprend 90 lampes de 16 bougies; la rampe, 44 lampes de 20 bougies; les cinq herses, 23 lampes chacune, de 12 bougies; les portants, 3 lampes chacun, de 20 bougies. Le reste des lampes se trouve réparti dans les couloirs, foyer, façade et loges d'artistes. Une fois l'installation du passage achevée, les cafés et magasins, comprenant, jusqu'à ce jour, environ 1,200 lampes, seront éclairés par des lampes de 10 bougies.

Le courant électrique est produit par des générateurs de vapeur du système Collet (Belleville), produisant 1,000 kilogrammes de vapeur chacun, par 24 heures. L'alimentation d'eau de ces chaudières est faite par une petite machine à vapeur.

Les chaudières envoient leur vapeur dans deux machines à vapeur à condensation, du système *compound,* de la force de 75 chevaux-vapeur chacune.

Chaque machine à vapeur actionne directement, par une courroie, une machine dynamo-électrique Gramme, de 400 *ampères* et 110 *volts,* tournant à 625 tours par minute.

Une batterie d'accumulateurs, pour servir de secours, et pouvant alimenter 1,200 lampes, est toujours prête à agir.

Une pompe sert à élever l'eau d'un puits, creusé à l'effet d'alimenter les condenseurs.

Toutes ces machines à vapeur et à électricité sont installées dans les caves d'une maison de la rue Montmartre (n° 161), qui n'est séparée du théâtre des Variétés que par un gros mur.

L'éclairage du Palais-Royal est entièrement produit par l'électricité. Tous les appareils, machines à vapeur, chaudières et machines dynamo-électriques, sont en double, et la moitié d'entre elles est toujours gardée en réserve, prête à remplacer l'autre, le cas échéant.

L'installation comporte 430 lampes à incandescence, dont 285 de 10 bougies, et 145 de 20 bougies. Ces lampes sont réparties sur cinq circuits différents, dont les extrémités aboutissent sur un tableau de distribution, placé dans la salle des machines. Ces circuits desservent : le premier, le lustre de la salle, avec 165 lampes de 10 bougies ; le second, la scène, avec 32 lampes de 20 bougies en verre dépoli sur la rampe, 100 lampes de 10 bougies sur les herses et 24 lampes de 20 bougies sur les portants; le troisième, les loges d'artistes et le magasin des costumes, et le quatrième, le vestibule d'entrée, l'escalier et les loges de la première galerie; le cinquième circuit renferme une batterie de 27 accumulateurs et est destiné à fournir la lumière en cas d'arrêt accidentel des machines.

La salle des machines est placée dans le sous-sol, au-dessous du péristyle. Elle comporte, comme nous l'avons dit, une double installation. Deux machines dynamo-électriques Edison, marchant à 900 tours et produisant chacune 55 *volts,* et 450 *ampères,* sont respectivement actionnées par deux machines à vapeur à condensation, du système compound, d'une force de 35 chevaux; elles font 300 tours par minute, et sont elles-mêmes alimentées par des chaudières inexplosibles Belleville.

Le théâtre de la Renaissance est éclairé, depuis le mois d'octobre 1887, par des globes Schwan. La salle et la scène ont reçu un brillant éclairage, et la façade rayonne chaque soir d'un éclat sans pareil.

L'électricité est fournie par une machine dynamo-électrique actionnée par une machine à vapeur installée dans une maison particulière du passage Riverain (rue de Bondy). Ce même moteur sert à alimenter d'électricité le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Au théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'électricité a remplacé

partout le gaz : scène, salle, couloirs, dessous, bureaux, loges d'artistes, etc., sont éclairés par des globes à incandescence Schwan. Le total de l'éclairage est de 1,600 lampes à incandescence. Les lampes dites *de secours,* elles-mêmes, sont alimentées par des accumulateurs qui n'ont aucune relation avec l'éclairage général.

La rampe, les herses, les portants sont à trois effets : feux blancs, bleus et rouges, qui se produisent automatiquement par la simple pression d'un bouton.

Dans la salle, le lustre se compose d'un grand réflecteur en bronze doré, contenant 210 lampes à incandescence.

En outre, entre chaque loge de premier étage, se trouve une lampe électrique, enfermée dans un globe de verre dépoli, qui répand une lumière très douce et qui ne fatigue pas les yeux.

Comme nous l'avons dit plus haut, le courant électrique est engendré, dans un immeuble de la rue de Bondy (cité Riverain), par une puissante machine à vapeur, et des dynamos qui distribuent le courant électrique au théâtre de la Renaissance et de la Porte-Saint-Martin.

C'est la maison Clémançon et la société Marcel Desprez qui ont exécuté tous les travaux de cette installation.

C'est à la même source d'électricité, c'est-à-dire aux machines établies dans la rue de Bondy (cité Riverain), que s'alimente le théâtre de l'Ambigu, qui, le 26 novembre 1887, dans sa salle magnifiquement restaurée et embellie, sous l'excellente direction de M. G. Rochard, a inauguré l'éclairage électrique, le soir de la première représentation de *Mathias Sandorff*. Toute l'installation, scène, salle, bureaux, couloirs, etc., est parfaitement entendue. Le lustre, en particulier, qui est placé à une grande hauteur, pour ne pas gêner la vue des spectateurs des galeries supérieures, est une merveille d'élégance.

L'éclairage électrique du théâtre du Gymnase n'emprunte pas son courant électrique à l'usine à vapeur de la rue de Bondy. La machine, de la force de 25 chevaux, est placée dans les dépendances du théâtre.

Nous en dirons autant de la Gaîté, qui, à la fin du mois de novembre, à l'occasion de sa nouvelle pièce, *Dix jours aux Pyrénées*, a inauguré un ensemble d'éclairage électrique parfaitement

entendu. A l'heure qu'il est, il n'existe plus, au théâtre de la Gaieté, aucun bec de gaz.

N'oublions pas, dans cette revue, le Théâtre-Fançais. On sait que ce théâtre, subventionné par l'État, a fait peau neuve, dès la fin de l'été, sous le rapport de l'éclairage, en installant l'électricité sur la scène et dans la salle. La source d'électricité est une machine à vapeur, de la force de 25 chevaux, installée, sous un abri convenable, dans la cour du Palais-Royal.

Les Menus-Plaisirs (boulevard Sébastopol), depuis le mois d'octobre 1887, sont également pourvus de lampes à incandescence. Le moteur est une machine à vapeur.

Près de ce théâtre, l'Eldorado, simple café-concert, rayonne chaque soir des feux du nouvel éclairage; et non loin de lui, un autre café-concert, la Scala, brille des mêmes feux.

Le théâtre Déjazet, sous l'intelligente direction de M. Boscher, n'est pas resté en arrière du mouvement. La salle et les couloirs sont éclairés par des globes à incandescence. La façade brille d'un éclat extraordinaire, sous les rayons de flambeaux électriques. La machine dynamo-électrique est actionnée, non par la vapeur, mais par l'air comprimé, envoyé de l'usine de Saint-Fargeau, par le système Pop.

Louis Figuier.

(*La fin au prochain numéro.*)

Le Gérant : Paul Genay.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, (Cl.)

UNE BELLE VENDETTA[1]

Pour retrouver les vieilles mœurs presque intégralement conservées, il faut aller dans les montagnes de Corte, dans le Niolo, où l'on ne pénètre que par des gorges horribles, dans les montagnes d'Ajaccio et surtout dans l'arrondissement de Sartène.

C'est dans cette dernière région que se réfugient de préférence les bandits ; c'est là que la vendetta fait le plus de victimes, c'est là que les paysans piochent leur champ avec le fusil posé sur le sillon, à leur côté.

Bastia et Calvi, soumis de bonne heure à l'influence du continent, ont toujours été plus paisibles, moins Corses pour ainsi dire.

J'ai rencontré pendant mon voyage un curieux que l'uniforme vulgarité de la civilisation assomme et qui voyage uniquement pour rechercher de par le monde ce qui subsiste d'originalité locale, pour voir, me disait-il, les derniers hommes qui ne soient pas habillés par les bazars de confection. Il revenait alors justement de Sartène, où il avait été attiré par l'affaire Leandri. Il y avait passé, assurait-il, les dix jours les plus agréablement émouvants de sa vie.

Il me communiqua son carnet, d'où je transcrivis ces notes, qui me parurent caractéristiques des émotions ordinaires de cet arrondissement.

Dimanche 27 février. — Nous attendons toujours Leandri, que l'on dit n'être plus qu'à quelques kilomètres de la ville avec sa bande. Le président du tribunal, que Leandri menace d'enlever, est barricadé dans sa maison.

(1) Extrait de : *En Corse.* — Calmann Lévy, éditeur.

Des soldats campent sur la place. Pas un homme dans les rues qui n'ait son fusil à deux coups sur l'épaule.

Lundi 28 *février.* — Pas de Leandri encore. En revanche, on annonce l'évasion du bandit le plus redouté de la Corse, le nommé Giovanni. On l'avait envoyé à Bastia et le parquet le faisait ramener à Sartène pour un supplément d'instruction. En passant par son pays natal, Sainte-Lucie-de-Porto-Vecchio, l'envie le prit de le revoir. Les gendarmes, fatigués par trente heures de voiture, sommeillaient ; il brise ses menottes, étourdit les gendarmes de deux coups de poing et, avant qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui se passe, il avait disparu.

Giovanni avait à répondre d'une dizaine d'assassinats. Plusieurs personnes qui ont le malheur de ne pas être en bons termes avec lui, et qui respiraient librement depuis sa capture, s'enferment de nouveau chez elles.

Mardi 1er *mars.* — Il ne faut décidément pas compter sur Leandri. C'est une aventure manquée. On arrête trois condamnés échappés du pénitencier de Chiavari.

Mercredi 2 *mars.* — Pendant que la garnison est à la poursuite de Leandri, des bandits, pour délivrer un des leurs, assiègent la prison de Sartène. La prison est en contre-bas ; les bandits, postés sur les hauteurs, tirent sur les gardiens qui se risquent dans les cours.

Jeudi 3 *mars.* — Suite du siège. Des patrouilles délogent les bandits des hauteurs ; on laisse un piquet de soldats dans la prison même.

Vendredi 4 *mars.* — Rien. Repos.

Samedi 5 *mars.* — M. Geoffroy Roccasera, propriétaire, s'étant querellé avec un de ses ouvriers, reçoit deux coups de fusil dans le dos au moment où il rentrait chez lui.

L'auteur du célèbre coup double que Mérimée a repris au compte de son héros dans *Colomba* était de cette famille Roccasera. Son souvenir est encore vivant dans la ville. Ayant le bras gauche cassé, ne pouvant par conséquent plus manier son fusil que de la main droite, il tua de ses deux coups les deux neveux d'un prêtre qui le fit tuer à son tour quelques années plus tard.

Dimanche 6 *mars.* — Un homme est blessé légèrement d'un coup de pistolet sous le porche de la sous-préfecture ; l'assassin, qui se sauve par l'escalier du sous-préfet, reste inconnu.

C'est une drôle de sous-préfecture que cette sous-préfecture de Sartène : au rez-de-chaussée, un abattoir ; au-dessus, une taverne où les gens boivent, une main tenant un verre et l'autre retenant le fusil placé entre les deux jambes ; au-dessus encore, le sous-préfet, dont les fenêtres plongent sur la place, ce qui lui permet de voir de temps en temps abattre un de ses administrés.

Lundi 7 *mars.* — Trois jeunes gens se prennent de querelle au sortir d'une partie de jeu. Benedetti blesse Sampieri et tue Luchini, puis il essaye de gagner le maquis. Le beau-frère de Luchini, aussitôt prévenu, s'élance à sa poursuite et lui loge successivement trois balles dans le corps. Avant de tomber mort, Benedetti court encore quinze cents mètres avec ses trois balles. Ces gens de si grande énergie portent le plomb comme des sangliers.

Mardi 8 *mars.* — Cinq bandits attaquent le phare de Capo-di-Feno. Le gardien se réfugie dans sa lanterne et ne répond pas aux sommations d'ouvrir. La porte tient bon. Les bandits s'en consolent en pillant le magasin construit près du phare.

Mercredi 9 *mars.* — Les habitants de Viggianello, pays natal du Benedetti tué avant-hier, viennent chercher son corps. Des pleureuses les précèdent, vêtues de noir, se déchirant le visage avec leurs ongles, toutes barbouillées de sang, hurlant des *voceri.* On met le cercueil sur une charrette, les pleureuses autour et les hommes devant avec leur fusil sur le bras gauche, les chiens levés. Il y en avait vingt-sept, alignés sur deux rangs. Procession funèbre d'un grand effet.

Quand j'eus fini de copier :

— Quel pays ! reprit le voyageur avec un enthousiasme qui n'avait rien de feint (il répétait, sans y penser, l'exclamation du préfet de *Colomba*). Comprenez-vous quelle admirable trempe ces dangers quotidiens doivent donner aux caractères ? Vous avez remarqué ce beau-frère de Luchini ; il n'hésite pas une minute : aussitôt conçu, aussitôt exécuté. On le prévient, le temps de décrocher son fusil et il est sur les talons de l'assassin. Je tiens les *Mémoires de Benvenuto Cellini* pour un des livres les plus intéressants qu'il y ait au monde ; il me semblait, à Sartène, que j'en retrouvais le temps et les acteurs. Sur huit mille hommes valides dans l'arrondissement, quatre mille quatre cents sont pourvus de casiers judiciaires : meurtres ou contraventions rurales. Ils vivent librement, ne relevant que d'eux-mêmes, indépendants des lois qui nivellent et aplatissent tout. Cela n'est pas banal, n'est-ce pas ?

Quand je lui appris que j'avais l'intention de signaler la situation de la Corse comme difficilement compatible avec l'honneur d'une nation civilisée, il regretta de m'avoir communiqué ses notes, dont j'ai pu vérifier plus tard l'exactitude.

— Quelle rage de rendre le monde ennuyeux ! me dit-il.

Au moment où j'écris (mai 1887), plusieurs inimitiés sont encore ouvertes dans l'arrondissement de Sartène et font de fréquentes victimes. Je raconterai, à titre d'exemple documentaire, la plus meurtrière, celle des Rocchini et des Tafani, de Porto-Vecchio.

Le canton de Porto-Vecchio a toujours été l'un des plus troublés de l'île. C'est là que Mérimée a placé la scène de son *Matteo Falcone.* Si je rappelle si fréquemment Mérimée, c'est

pour vous communiquer ma surprise du peu de changement des mœurs en soixante ans. La ville même, qui compte 2,600 habitants, est bâtie au bord d'une jolie baie dans laquelle se mirent de verdoyants promontoires ; elle a de grandes maisons décorées à l'italienne et qui passent pour abriter des fortunes assez considérables.

Les Tafani et les Rocchini ne sont point du même clan ; vous savez maintenant quelles vexations et quelles raisons de rancune cela suppose entre eux dans le passé.

Dans le courant de l'année 1885, l'un des Rocchini, que l'on a surnomé *Animale* à cause de sa brutalité, surprit un chien des Tafani dans sa vigne et le tua. Le propriétaire, pour se venger, tua à son tour un chien des Rocchini. Chien pour chien.

Personne ne se méprend en Corse à des actes d'agression de ce genre entre deux familles ennemies. « Cela ne sent pas bon, » dit-on. Pour prévenir les malheurs que chacun pressentait, des parents intervinrent des deux parts ; une réconciliation apparente s'opéra.

Plusieurs mois après, Animale rencontra un Tafani revenant des champs ; ils engagèrent une conversation et firent route ensemble. Le chemin les amena dans un endroit sauvage et désert. Animale, n'apercevant personne aux environs, laissa passer le Tafani devant lui, puis il lui déchargea ses deux coups de fusil dans le dos.

Cependant une femme avait vu commettre le crime, elle révéla le nom du meurtrier. Animale gagna le maquis, et son frère, craignant d'être frappé à sa place, alla l'y rejoindre. Quand la vendetta est déclarée, tous les proches parents y sont immédiatement exposés, et ce qu'ils ont de plus sage à faire est de renoncer à leurs occupations pour se mettre en campagne. Le père des Rocchini était un vieillard qui se croyait sans doute protégé par son âge contre les représailles. Il eut le tort de ne prendre aucune précaution ; trois Tafani tombèrent sur lui et l'égorgèrent ; après quoi ils prirent le maquis de leur côté.

Le maquis, c'est le fourré d'arbustes verts, la brousse de lentisques, d'arbousiers, de myrtes, de cystes qui couvrent l'île d'une inextricable toison de feuillages luisants. Gagner le maquis, c'est se réfugier dans ces solitudes ; il est aisé de s'y cacher des gendarmes et de ses ennemis, mais il est moins facile d'y vivre. Aussi l'expression tenir le maquis ne doit-elle pas être

prise à la lettre ; le bandit reste toujours à la portée des parents ou des amis, qui lui procurent des vivres, et il couche aussi souvent sous un toit qu'à la belle étoile. Seulement, la vie sociale est suspendue pour lui ; se garder des embuscades et en dresser devient son unique affaire.

Vingt-quatre membres des deux familles, se sentant menacés, quittèrent successivement la ville pour cette existence vagabonde. Divers assassinats commis à cette époque furent attribués tantôt aux uns, tantôt aux autres ; mais, en l'absence de preuves précises, je ne les relèverai point.

Les bandits ont leur légende poétique qui les présente comme des redresseurs de torts incapables de faire le moindre mal aux gens qui ne sont point leurs ennemis particuliers. Il en faut bien rabattre, et point n'est besoin d'une pénétration extraordinaire pour deviner que, si les scrupules disparaissaient de ce monde, ce n'est point parmi des gens en rébellion armée contre les lois, exposés aux tentations de la faim et de la misère, qu'on les retrouverait.

Le 4 janvier 1886, Animale assassina une jeune fille de dix-sept ans parce qu'elle lui résistait.

Quelques jours après, trois autres bandits, s'étant emparés d'une jeune femme et de son enfant, lui laissèrent le choix : ou voir tuer le petit ou se livrer à eux. La malheureuse sauva l'enfant.

D'après la même légende, les bandits seraient des gens parfaitement désintéressés. Un nouveau crime commis le 14 mai suivant ne se distingue pourtant en rien des procédés de rançonnage des brigands grecs.

Une balancelle italienne, ayant jeté l'ancre à quatre kilomètres de Porto-Vecchio, avait envoyé deux marins à terre pour faire de l'eau. Ces pauvres diables tombèrent dans une bande d'hommes armés où les Rocchini étaient mêlés aux fameux Giovanni. On retint l'un comme otage et on renvoya l'autre à la balancelle avec la mission d'en rapporter trois cents francs, faute desquels on exécuterait son camarade. Le patron de la barque n'avait point d'argent ; il hissa des signaux d'alarme pour demander du secours à Porto-Vecchio. Les bandits les aperçurent ; ils s'enfuirent en laissant sur la plage le cadavre du marin italien auquel ils avaient fait sauter la cervelle.

Cependant la gendarmerie s'était mise en campagne de son

côté, faisant la chasse aux deux familles avec des moyens fortement empreints de couleur locale. Elle tendait des embuscades tantôt aux Rocchini avec le concours des Tafani, tantôt aux Tafani avec le concours des Rocchini. Les bandits ne demandent pas mieux que d'avoir les gendarmes de leur côté dans une rencontre avec leurs adversaires ; c'est autant de renfort.

Il arriva que les gendarmes se prirent eux-mêmes à ce double jeu. Le même jour, le 1er juin, tandis qu'une moitié de la brigade de Porto-Vecchio s'embusquait avec les Tafani, l'autre moitié se mettait en campagne avec les Rocchini ; les deux partis donnèrent l'un dans l'autre et les gendarmes se fusillèrent entre eux, conjointement avec les bandits. Animale eut le poignet fracassé et Giovanni fut tué du côté des Rocchini ; le gendarme Lavigne fut tué d'une balle dans la tête du côté des Tafani.

Le Rocchini qui échappa sain et sauf, traduit le 7 juin 1887 devant la cour d'assises de Bastia pour répondre de l'assassinat du gendarme Lavigne, raconta ainsi cette étrange rencontre :

Les frères Tafani, qui avaient successivement assassiné mon frère ainsi que l'un de mes oncles et grièvement blessé l'un de mes cousins, gardaient la campagne. J'ai offert pour arriver à leur capture de prêter mon concours à la gendarmerie; j'ai prévenu celle-ci que nous serions assistés dans nos démarches par mon frère Xavier Rocchini (Animale) qui était sous le coup de poursuites pour assassinat, et par le bandit Jean-Paul Giovanni. J'ai été spécialement en rapport avec le gendarme Bianchini. Avec lui, quelques-uns de ses camarades, mon frère, Giovanni et moi, nous avions fait une première expédition inutile. Le 23 mai, j'ai écrit à Bianchini de venir me voir le lendemain avec deux autres gendarmes, à ma maisonnette de campagne, au lieu dit Spighi. Ils y vinrent. La course que nous fîmes à cette occasion ne donna encore aucun résultat.

Le 31 mai, Bianchini et deux autres de ses camarades revinrent me voir, ils mangèrent et burent chez moi; puis, accompagnés de mon frère et du bandit Giovanni, nous courûmes pendant toute la nuit; le matin du 1er juin, avant le jour, nous nous arrêtâmes dans un fourré où nous passâmes la journée. Le soir, entre huit et neuf heures, nous nous mîmes de nouveau en mouvement; nous suivions un chemin bordé par de grands rochers, lorsque des coups de feu retentirent, c'étaient les gendarmes formant le reste de la brigade de Porto-Vecchio, qui, postés derrière ces rochers, avaient fait feu sur nous.

Mon frère Xavier Rocchini a été le premier blessé. Le cadavre de Giovanni a été le lendemain matin retrouvé à 1,500 mètres de là; une balle lui avait fracasssé le crâne, une autre balle lui avait traversé le cœur et coupé l'aorte. Il est évident pour moi que Bianchini et ses camarades nous avaient conduits sous le feu des autres gendarmes; mais, tout d'abord, j'ai pensé que nous étions tombés dans une embuscade d'où les bandits Tafani

avaient tiré sur nous. J'affirme ne pas avoir fait feu, occupé que j'étais à soigner mon frère grièvement blessé.

Le gendarme Anglade confirma ce récit, et Jean-Baptiste Rocchini a été acquitté.

La chance protégea encore les deux frères deux mois après, dans un nouveau combat avec les gendarmes ; les coups furent, comme la première fois, pour un compagnon, Nicolaï dit Baritone, qui emporta une balle dans l'épaule.

Le docteur B..., conseiller général de Porto-Vecchio, est l'élu du clan auquel appartiennent les Rocchini. En cette qualité, il soignait les blessés de cette famille ; il avait guéri le poignet d'Animale, il guérit aussi l'épaule de Nicolaï.

Les Tafani, irrités contre ce protecteur de leurs adversaires, étendirent la vendetta jusqu'à lui.

Le docteur Cardi, ancien maire de Saïgon, après fortune faite, était revenu à Bonifacio, sa ville natale. Il avait acheté un terrain aux environs, y avait construit une belle maison et y commençait des travaux d'agriculture. Le 4 novembre, à deux heures de l'après-midi, deux hommes, dont le visage était noirci de suie, l'assaillirent dans sa propriété et lui annoncèrent qu'ils allaient l'emmener en captivité dans une grotte de leur connaissance.

Pourquoi voulaient-ils l'emmener ?

Les sceptiques croient que c'était tout simplement pour en tirer une rançon. Mais les partisans des Tafani s'indignent qu'on suppose des mobiles aussi bas à leurs amis. Suivant eux, la vérité serait bien plus romanesque. Il y avait promesse de mariage entre la fille du docteur Cardi et le docteur B..., les Tafani n'enlevaient le père de la fiancée que pour l'obliger à rompre ce projet.

On raconte même qu'un moine avait préalablement porté au docteur un avis en ce sens, mais je ne garantis pas l'authenticité de ce dernier détail.

Quoi qu'il en soit, le docteur Cardi ne voulut quitter sa maison ni pour un motif ni pour l'autre. Doué d'une grande force musculaire, il saisit un des bandits et s'en fit un bouclier contre le second. Il n'en reçut pas moins cinq coups de stylet, dont il mourut après quelques mois de souffrance sans avoir consenti à fournir à la justice aucun détail sur l'attentat. Son domestique, qui avait mis les agresseurs en fuite, en reconnut un dans le Ta-

fani qui fut tué le 26 du même mois, mais le docteur ne voulut pas le reconnaître.

Ce Tafani était un vigoureux jeune homme particulièrement aimé des siens. Il succomba dans une embuscade que le lieutenant de gendarmerie de Bonifacio avait tendue sur la route de Porto-Vecchio avec trois de ses hommes. Ils étaient deux frères allant ensemble : François, blessé légèrement au cou, s'échappa ; Martin fut tué.

Les Tafani exaspérés de cette mort eurent comme une folie de sang. Ils se ruèrent le lendemain sur deux Rocchini, un père et son fils, parents lointains des autres. Ils tuèrent le vieux par derrière et blessèrent grièvement le jeune.

Ils annoncèrent en même temps au lieutenant Vallier, au maire de Bonifacio et au docteur B... qu'ils les condamnaient à mort.

Le bruit s'était répandu que les deux Tafani tombés dans l'embuscade s'étaient rendus et que Martin avait été lâchement égorgé par les gendarmes après avoir été désarmé. Cette version absurde, étant hostile aux gendarmes, fut immédiatement crue des Tafani en particulier et de toute la population en général. Les chefs du lieutenant lui offrirent de le déplacer, pour le soustraire à la vendetta ; il refusa de changer de poste, déclarant qu'il ne lâcherait pas pied devant des bandits. On l'a décoré pour son courage.

Le corps de Martin ayant été transporté à Bonifacio, aucun habitant ne voulut le recevoir de peur de s'attirer la haine des Tafani. Le maire le fit déposer à l'hospice, et c'est pour cela que lui aussi était condamné. S'il avait, comme les autres, refusé de recevoir le corps, on aurait été obligé de le rendre aux parents.

Enfin, l'infortuné docteur B... était accusé d'avoir provoqué l'embuscade où Martin avait succombé pour se débarrasser et débarrasser son futur beau-père de leurs ennemis.

Tout ceci se passait au mois de novembre 1886, j'éprouve le besoin de le rappeler, de peur que cette histoire ne paraisse d'un autre temps, — très ancien.

Le docteur B..., ne jugeant plus la Corse assez sûre pour lui, s'enfuit dans les premiers jours de décembre. Un hasard mêla très involontairement à sa fuite un aimable et pacifique fonctionnaire du continent, qui raconte en riant y avoir éprouvé une des plus belles peurs de sa vie.

Ce fonctionnaire, étant à Porto-Vecchio, voulait se rendre à Bonifacio. Au bureau de la diligence, on lui objecta mille difficultés pour ne pas le laisser partir le lendemain matin. Il n'y avait plus qu'une mauvaise place, la voiture ne partirait pas à l'heure accoutumée, on ne savait pas si l'on arriverait. Pendant la nuit, il entendit retentir dans la ville des appels à la conque marine. Mais, quand on est dans l'arrondissement de Sartène, on ne s'étonne de rien ; il dormit bien et vint prendre la diligence à l'heure qu'on avait fini par lui indiquer à contre-cœur.

— Comment, dit-il en s'y voyant seul, on m'avait dit que toutes les places étaient retenues, et il n'y a personne.

— Attendez, lui dit le conducteur.

La diligence sort de la ville ; à un détour du chemin, huit hommes armés l'entourent. Trois montent dans le coupé, et ceux qui étaient près des portières y passent le canon de leur fusil, après l'avoir armé. Les cinq autres s'installent dans l'intérieur avec le continental.

— Eh bien ! Messieurs, leur dit celui-ci, les sangliers n'ont qu'à se bien tenir. Vous allez en chasse, sans doute ?

Personne ne lui répond. Les cinq hommes, qui avaient la mine très solennelle, échangent des regards mécontents.

— Quels singuliers voyageurs, pensa le continental, qui se mit à siffler d'un air indifférent pour prendre une contenance.

La route se creuse et tombe dans une gorge ; avant d'y pénétrer, la diligence s'arrête ; le continental s'aperçoit qu'une autre bande d'hommes armés, qui attendait sans doute en cet endroit, confère avec les trois voyageurs du coupé. Une escouade se détache pour aller reconnaître le pays en avant : puis, des coups de sifflet répétés de distance en distance ayant sans doute annoncé qu'on pouvait se risquer, la diligence se remet en marche escortée par le reste de l'escorte.

Plus loin, nouveau passage dangereux, nouvelle bande, nouvel arrêt, nouvelle reconnaissance et nouveaux coups de sifflet. Chaque fois que la route était dominée par le maquis, on recommençait à l'explorer. Le continental assure qu'il y eut un moment où les individus armés réunis autour de la voiture étaient au moins soixante ; j'imagine qu'il avait les yeux un peu brouillés et qu'il voyait les hommes doubles. Il avait promptement renoncé à l'hypothèse de la chasse au sanglier, mais il se creusait en vain la cervelle, il n'arrivait pas à comprendre ce que signifiait cette

extraordinaire manière de voyager; il se sentait envahi par une inquiétude d'autant plus difficile à surmonter qu'elle était plus vague.

Il essaya une seconde fois de questionner ses compagnons; il ne réussit qu'à les mettre en défiance contre lui. Pendant un arrêt, l'un d'eux inspecta l'impériale; quand il redescendit, le continental, qui comprenait le corse, l'entendit dire aux autres :

— Cet homme n'a point de bagages, c'est très louche.

— Messieurs, s'écria-t-il tout à fait effrayé, je ne sais pas qui vous êtes, mais je puis vous assurer que je ne suis pas de la police comme vous paraissez disposés à le croire.

Il se nomma et raconta pour quelles raisons il voyageait.

Ses explications, reçues par des grognements de doute, ne rendirent pas les sombres personnages plus communicatifs. Ils semblaient pénétrés de l'idée qu'ils accomplissaient un devoir d'une extrême gravité, et l'importance de leur mission les rendait silencieux.

Ce fut avec un inexprimable plaisir qu'après une journée de transes, le continental aperçut les premières maisons de Bonifacio. Ses compagnons descendirent de la diligence à quelque distance de la ville; plusieurs raisons majeures, dont la première était la crainte du gendarme, les empêchaient d'y pénétrer. Ils lui dirent adieu avec plus de politesse que leurs relations précédentes ne lui en faisaient attendre. Alors seulement ils lui apprirent que la personne qui occupait le milieu du coupé, entre deux gardes du corps prêts à faire feu, était le docteur B...; la vendetta l'obligeant à s'expatrier, il allait s'embarquer à Bonifacio. Eux étaient les Rocchini, qui avaient tenu à protéger la fuite de leur conseiller général. Et si les Tafani, comme ils le craignaient, avaient attaqué le docteur B... en route, notre continental aurait eu le plaisir d'assister de très près à une petite bataille rangée.

La mort du docteur Cardi a depuis obligé le docteur B... à reparaître quelques jours dans l'arrondissement de Sartène; il y a voyagé dans les mêmes conditions. On dit qu'il fait négocier une réconciliation avec les Tafani; mais on ajoute qu'il n'y gagnéra rien, car, s'il fait la paix avec les Tafani, les Rocchini le condamneront comme traître et lui déclareront la guerre.

Récapitulez : vous trouverez en dix-huit mois sept morts, quatre blessés, un exil et plusieurs personnes menacées de mort pour une seule vendetta, sans compter plusieurs attentats dont l'attribution est douteuse. — Ce n'est pas tout cependant.

Vous imagineriez difficilement l'état actuel de Porto-Vecchio.

Quiconque ne se sent pas le cœur net vis-à-vis de l'une ou l'autre des deux familles belligérantes redoute d'être englobé dans la vendetta par quelque calomnie. On n'ose plus se réunir ni causer, parce que les propos que l'on tiendrait pourraient être inexactement rapportés. Chacun se retire chez soi, se tient isolé pour rester à l'écart de la querelle.

Les vingt-quatre personnes que l'inimitié a jetées dans le maquis ont abandonné leurs champs, qui retournent en friche; elles ne trouvent point de mercenaires pour en continuer la culture, car les Tafani ont mis les champs des Rocchini en interdit, et réciproquement. L'ouvrier qui s'y hasarderait recevrait des coups de fusil. Les bêtes elles-mêmes, faute de soins, sont redevenues sauvages. Deux cents porcs, que leurs propriétaires ne nourrissent plus, ravagent les environs de la ville sans qu'on ose les arrêter. Dresser des procès-verbaux serait inutile, l'action de la justice expirant aux limites du maquis; et détruire ces animaux serait dangereux, le début de l'inimitié des Rocchini et des Tafani ne montrant que trop qu'une vie de bête peut se payer d'une vie d'homme.

Ces choses se passent dans un département français et non dans un vilayet turc.

Il se publie une vingtaine de journaux dans l'île. Vous n'y trouverez aucune trace de ces faits ni d'aucuns faits semblables ; c'est pourquoi ils restent inconnus du monde entier. Il est très probable que pas un n'a même jamais imprimé les noms des Tafani et des Rocchini, dont cependant la Corse entière s'occupe.

Je demandais à un journaliste d'Ajaccio pourquoi il ne racontait pas ces terribles histoires, qui passionneraient le continent.

— Par patriotisme local, d'abord, me répondit-il. Nous n'aimons pas étaler nos plaies aux yeux des étrangers. Et puis, de temps en temps, nous recevons des lettres ainsi conçues : « Monsieur, vous avez appris sans doute le malheur qui vient de frapper notre famille. Nous espérons que vous ne voudrez pas ajouter à tous nos ennuis en en publiant les détails...» Nous comprenons ce que cela veut dire. Et, comme nous désirons vivre tranquilles, nous parlons d'autre chose.

Paul Bourde.

L'ABBÉ CONSTANTIN[1]

III

Ce n'était pas un palais, le presbytère de Longueval. La même pièce, au rez-de-chaussée, servait de salon et de salle à manger, communiquant directement avec la cuisine par une porte toujours grande ouverte; cette pièce était garnie du mobilier le plus sommaire : deux vieux fauteuils, six chaises de paille, un dressoir, une table ronde. Déjà, sur cette table, Pauline avait mis les deux couverts de l'abbé et de Jean.

Mme Scott et miss Percival allaient et venaient, examinant avec une sorte de curiosité enfantine l'installation du curé.

— Mais le jardin, la maison, tout est charmant, disait Mme Scott.

Elles entrèrent toutes deux résolument dans la cuisine. L'abbé Constantin les suivait, suffoqué, stupéfait, effaré devant la brusquerie et la soudaineté de cette invasion américaine. La vieille Pauline, d'un air inquiet et sombre, regardait les deux étrangères.

— Les voilà donc, se disait-elle, ces hérétiques, ces damnées!

Et, de ses mains agitées, tremblantes, elle continuait machinalement à éplucher sa chicorée.

— Je vous fais tous mes compliments, mademoiselle, lui dit Bettina, votre cuisine est si bien tenue!... Regardez, Suzie, n'est-ce pas tout à fait le presbytère que vous désiriez!

— Et aussi le curé, continua Mme Scott. Ah! oui, monsieur

(1) Voir les numéros des 25 novembre et 10 décembre 1887.

le curé, voulez-vous me laisser vous dire cela? Si vous saviez comme je suis heureuse que vous soyez tel que vous êtes!... En chemin de fer, ce matin... — Bettina, qu'est-ce que je vous disais? et encore tout à l'heure, en voiture?

— Ma sœur me disait, monsieur le curé, que ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était un curé pas jeune, pas triste, pas sévère, un curé à cheveux blancs, avec l'air bon et doux.

— Et vous êtes absolument ainsi, monsieur le curé, absolument. Non, nous ne pouvions pas trouver mieux. Excusez-moi, je vous en prie, de vous parler de la sorte. Les Parisiennes savent très bien tourner leurs phrases, d'une manière adroite et compliquée. Moi, je ne sais pas... et j'aurais, en parlant français, beaucoup de peine à me tirer d'affaire, si je ne disais les choses tout simplement, tout bêtement, comme elles me viennent. Enfin, je suis contente, très contente, et j'espère que vous aussi, monsieur le curé, vous serez content, très content de vos nouvelles paroissiennes.

— Mes paroissiennes! dit le curé, retrouvant la parole, le mouvement, la vie, toutes choses qui, depuis quelques minutes, l'avaient complètement abandonné. Mes paroissiennes! Pardonnez-moi, madame, mademoiselle... j'ai une telle émotion! Vous seriez... vous êtes catholiques?

— Mais oui, nous sommes catholiques.

— Catholiques... catholiques? répéta le curé.

— Catholiques... catholiques! s'écria la vieille Pauline, qui apparut épanouie, radieuse, les bras au ciel, sur le seuil de sa cuisine.

Mme Scott regardait le curé, regardait Pauline, fort étonnée d'avoir avec un seul mot produit un tel effet. Et, pour compléter le tableau, Jean se montra, apportant les deux petits sacs de voyage. Le curé et Pauline le saluèrent de la même phrase :

— Catholiques! catholiques!

— Ah! je comprends, dit Mme Scott en riant, c'est notre nom, notre pays! Vous avez cru que nous étions protestantes. Pas du tout; notre mère était une Canadienne d'origine française et catholique; voilà pourquoi, ma sœur et moi, nous parlons français, avec un peu d'accent, sans doute, et avec certaines formules américaines, mais enfin de manière à dire à peu près tout ce que nous voulons dire. Mon mari est protestant, mais il me laisse une entière liberté, et mes deux enfants sont catholiques.

C'est pour cela, monsieur l'abbé, que nous avons voulu, dès le premier jour, venir vous voir.

— Pour cela, continua Bettina... et pour autre chose... Mais, pour cette autre chose, nos petits sacs sont tout à fait nécessaires.

— Les voici, mademoiselle, répondit Jean.

— Celui-ci est le mien.

— Et voici le mien.

Pendant que les petits sacs passaient des mains de l'officier aux mains de Mme Scott et de Bettina, le curé présentait Jean aux deux Américaines; mais il était encore dans un tel émoi que la présentation ne fut pas tout à fait dans les règles. Le curé n'oublia guère qu'une chose, et une chose fort essentielle dans une présentation : le nom de famille de Jean.

— C'est Jean, dit-il, mon filleul, lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny. Il est de la maison.

Jean fit deux grands saluts; les Américaines, deux petits; après quoi, elles se mirent à fourrager dans leurs sacs et en retirèrent chacune un rouleau de mille francs, gentiment enfermé dans des étuis verts en peau de serpent cerclés d'or.

— Je vous apportais ceci pour vos pauvres, monsieur le curé, dit Mme Scott.

— Et moi ceci, dit Bettina.

Délicatement elles glissèrent leur offrande dans la main droite et dans la main gauche du vieux curé, et celui-ci, regardant alternativement sa main droite et sa main gauche, se disait :

— Qu'est-ce que c'est que ces deux petites choses-là? C'est bien lourd. Il doit y avoir de l'or là-dedans... Oui, mais combien? combien?

Il avait soixante-douze ans, l'abbé Constantin, et beaucoup d'argent lui avait passé par les mains, pour n'y pas rester longtemps, il est vrai; mais cet argent lui était venu par petites sommes, et le soupçon d'une telle offrande ne pouvait lui entrer dans la tête. Deux mille francs! Jamais il n'avait eu deux mille francs en sa possession, ni même jamais mille.

Donc, ne sachant pas ce qu'on lui donnait, le curé ne savait comment remercier. Il balbutiait :

— Je vous suis bien reconnaissant, madame; vous êtes bien bonne, mademoiselle.

Enfin il ne remerciait pas assez. Jean crut devoir intervenir.

— Mon parrain, ces dames viennent de vous donner deux mille francs.

Alors, saisi d'émotion et de reconnaissance, le curé s'écria :

— Deux mille francs! deux mille francs pour mes pauvres!

Pauline fit brusquement une nouvelle apparition.

— Deux mille francs! deux mille francs!

— Il paraît, dit le curé, il paraît... Tenez, Pauline, serrez cet argent et faites attention...

Elle était bien des choses au logis, la vieille Pauline, servante, cuisinière, pharmacienne, trésorière. Ses mains reçurent avec un tremblement respectueux ces deux petits rouleaux d'or qui représentaient tant de misères adoucies, tant de douleurs diminuées.

— Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit Mme Scott, je vous donnerai cinq cents francs tous les mois.

— Et je ferai comme ma sœur.

— Mille francs par mois! Mais alors il n'y aura plus de pauvres dans le pays.

— C'est bien ce que nous désirons. Je suis riche, très riche... et ma sœur aussi! elle est même plus riche que moi... parce qu'une jeune fille a de la peine à beaucoup dépenser... tandis que moi... Ah! moi!... tout ce que je peux, je dépense tout ce je peux! Quand on a beaucoup d'argent, quand on a trop d'argent, quand on en a plus que cela n'est juste, dites, monsieur l'abbé, pour se faire pardonner, y a-t-il d'autre moyen que de toujours avoir les mains grandes ouvertes et de donner, de donner, de donner le plus possible et le mieux possible? D'ailleurs, vous aussi, vous allez me donner quelque chose.

Et, s'adressant à Pauline :

— Vous seriez bien bonne, mademoiselle, de m'apporter un verre d'eau fraîche. Non, pas autre chose... un verre d'eau fraîche... je meurs de soif.

— Et moi, dit en riant Bettina, pendant que Pauline courait chercher le verre d'eau, je meurs d'autre chose, c'est de faim que je meurs... Monsieur le curé... cela, je le sais, est affreusement indiscret... Mais je vois que votre couvert est mis... Est-ce que vous ne pourriez pas nous inviter à dîner?

— Bettina! dit Mme Scott.

— Laissez donc, Suzie, laissez donc... N'est-ce pas, monsieur le curé, vous voulez bien?

Mais il ne trouvait rien à répondre, le vieux curé. Il ne savait plus du tout, plus du tout où il en était. Elles prenaient d'assaut son presbytère ! Elles étaient catholiques ! Elles lui apportaient deux mille francs ! Elles lui promettaient mille francs tous les mois ! Et elles voulaient dîner chez lui ! Ah ! cela, c'était le dernier coup ! L'épouvante le prenait à la pensée d'avoir à faire les honneurs de son gigot et de ses œufs au lait à ces deux Américaines follement riches, qui devaient se nourrir de choses extraordinaires, fantastiques, inusitées. Il murmurait :

— A dîner !... à dîner !... vous voudriez dîner ici ?

Jean dut encore une fois intervenir.

— Mon parrain sera trop heureux, dit-il, si vous voulez bien accepter ; seulement, je vois ce qui l'inquiète... Nous devions dîner ensemble, tous les deux, et il ne faut pas, mesdames, vous attendre à un festin... Enfin vous serez indulgentes.

— Oui, oui, très indulgentes, répondit Bettina.

Puis, s'adressant à sa sœur :

— Voyons, Suzie, ne faites pas la moue parce que j'ai été un peu... vous savez bien que c'est mon habitude d'être un peu... Restons, voulez-vous ? Cela nous reposera de passer une heure ici bien tranquillement. Nous avons eu une telle journée en chemin de fer... en voiture... dans la poussière... dans la chaleur !... Nous avons fait un si affreux déjeuner ce matin dans un si affreux hôtel !... Nous devions retourner dîner, à sept heures, dans ce même hôtel, pour reprendre, ensuite, le train de Paris... Mais dîner ici sera réellement plus gentil. Vous ne dites plus non... Ah ! que vous êtes bonne, ma Suzie !

Elle embrassa sa sœur très câlinement, très tendrement ; puis, se tournant vers le curé :

— Si vous saviez, monsieur le curé, comme elle est bonne !

— Bettina ! Bettina !

— Allons, dit Jean, vite, Pauline ! deux couverts. Je vais t'aider.

— Et moi aussi, s'écria Bettina, moi aussi, je vais vous aider. Oh ! je vous en prie, cela m'amusera tant ! — Seulement, monsieur le curé, vous me permettrez de faire un peu comme chez moi.

Lestement elle ôta son manteau d'abord, et Jean put admirer, dans son exquise perfection, une taille merveilleuse de souplesse et de grâce.

Miss Percival ensuite enleva son chapeau, mais avec un peu trop de hâte ; car ce fut le signal d'une ravissante débâcle. Toute une avalanche s'échappa et se répandit, par torrents, en longues cascades, sur les épaules de Bettina; elle se trouvait alors devant une fenêtre par où entraient à flots les rayons du soleil... et cette lumière d'or, venant frapper en plein sur cette chevelure d'or, mettait dans un encadrement délicieux l'éclatante beauté de la jeune fille. Confuse et rougissante, Bettina dut appeler sa sœur à son secours et Mme Scott eut beaucoup de peine à remettre un peu d'ordre dans ce désordre.

Lorsque la catastrophe fut enfin réparée, rien ne put empêcher Bettina de se précipiter sur les assiettes, les couteaux et les fourchettes.

— Mais, monsieur, disait-elle à Jean, je sais très bien mettre le couvert. Demandez à ma sœur... — Dites, Suzie, quand j'étais petite, à New-York, est-ce que je ne mettais pas très bien le couvert ?

— Oui, très bien, répondit Mme Scott.

Et elle aussi, tout en priant le curé d'excuser l'indiscrétion de Bettina, elle aussi ôta son chapeau et son manteau, si bien que Jean eut encore une fois le très agréable spectacle d'une taille charmante et de cheveux admirables. Mais la débâcle, et Jean le regretta, n'eut pas de seconde représentation.

Quelques minutes après, Mme Scott, miss Percival, le curé et Jean prenaient place autour de la petite table du presbytère ; puis, très rapidement, grâce à la surprise et à l'originalité de la rencontre, grâce surtout à la belle humeur et à l'enjouement quelque peu audacieux de Bettina, la conversation prenait le tour de la plus franche et de la plus cordiale familiarité.

— Vous allez voir, monsieur le curé, dit Bettina, vous allez voir si j'ai menti, si je ne mourais pas de faim. Je vous préviens que je vais dévorer. Je ne me suis jamais mise à table avec tant de plaisir. Ce dîner va si bien finir notre journée ! Nous sommes tellement contentes, ma sœur et moi, d'avoir ce château, ces fermes, cette forêt !

— Et d'avoir tout cela, continua Mme Scott, d'une façon si extraordinaire, si imprévue. Nous nous y attendions si peu !

— Vous pouvez bien dire, Suzie, que nous ne nous y attendions pas du tout... Sachez, monsieur l'abbé, que c'était hier la

fête de ma sœur... — Mais, d'abord, pardon... monsieur... monsieur Jean, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, monsieur Jean.

— Eh bien, monsieur Jean, encore un peu de cette soupe excellente, je vous en prie.

L'abbé Constantin commençait à se remettre, à se retrouver ; mais il était, cependant, encore trop ému pour accomplir correctement ses devoirs de maître de maison ; c'était Jean qui avait pris le gouvernement du modeste dîner de son parrain. Il remplit donc jusqu'aux bords l'assiette de cette ravissante Américaine, qui fixait sur lui le regard de deux grands yeux, où étincelaient la franchise, la hardiesse et la gaieté. Les yeux de Jean, d'ailleurs, payaient miss Percival de la même monnaie. Il n'y avait pas trois quarts d'heure que, dans le jardin du curé, la jeune Américaine et le jeune officier, pour la première fois, s'étaient adressé la parole, et tous deux déjà se sentaient, vis-à-vis l'un de l'autre, parfaitement à l'aise, pleinement en confiance, presque en camaraderie.

— Je vous disais, monsieur le curé, reprit Bettina, que c'était hier la fête de ma sœur, sa fête de naissance. Mon beau-frère, il y a huit jours, avait été obligé de partir pour l'Amérique ; mais, en s'en allant, il avait dit à ma sœur : « Je ne serai pas ici le jour de votre fête, vous aurez cependant de mes nouvelles. » Hier donc, il arriva des cadeaux et des bouquets un peu de partout ; mais de mon beau-frère, jusqu'à cinq heures, rien... rien. Nous allons faire toutes les deux un tour au Bois à cheval... et, à propos de cheval...

Elle s'arrêta et, se penchant un peu de côté, regarda curieusement les grandes bottes poudreuses de Jean, puis elle s'écria :

— Mais, monsieur, vous avez des éperons?

— Oui, mademoiselle.

— Vous êtes dans la cavalerie?

— Je suis dans l'artillerie, mademoiselle, et l'artillerie, c'est de la cavalerie.

— Et votre régiment est en garnison?...

— Tout près d'ici.

— Mais alors vous monterez à cheval avec nous?

— Avec le plus grand plaisir, mademoiselle.

— C'est dit. Voyons, où en étais-je?

— Vous ne savez pas du tout, Bettina, où vous en êtes, et vous

racontez à ces messieurs des choses qui ne peuvent les intéresser.

— Oh ! je vous demande pardon, madame, dit le curé. La vente de ce château, — il n'est question que de cela dans le pays en ce moment, — et le récit de mademoiselle nous intéresse beaucoup.

— Vous voyez, Suzie, mon récit intéresse beaucoup M. le curé... Donc je continue. Nous sortons à cheval, nous rentrons à sept heures, rien... Nous dînons et, au moment où nous sortions de table, arrive une dépêche d'Amérique, deux lignes seulement : « J'ai fait acheter pour vous aujourd'hui, et en votre nom, le château et le domaine de Longueval, près de Souvigny, sur la ligne du Nord. » Alors nous avons été prises, toutes les deux, d'un rire fou, à la pensée...

— Non, non, Bettina, cela n'est pas exact. Vous nous calomniez toutes les deux. Nous avons été prises d'abord d'un bien sincère mouvement d'émotion et de reconnaissance. Nous aimons beaucoup la campagne, ma sœur et moi. Mon mari, qui est excellent, savait que nous désirions très vivement avoir une terre en France. Depuis six mois, il cherchait et ne trouvait rien. Enfin, et sans nous le dire, il avait découvert ce château, qui se vendait précisément le jour de ma fête... C'était une attention très délicate.

— Oui, Suzie, vous avez raison; mais, après le petit accès d'émotion, il y a eu un grand accès de gaieté.

— Cela, je le reconnais... Quand nous avons fait cette réflexion que nous nous trouvions brusquement, toutes les deux — car ce qui est à l'une est à l'autre — propriétaires d'un château, sans savoir où se trouvait ce château, comment il était fait et combien il avait coûté, cela ressemblait tellement à un conte de fées...

— Enfin, pendant cinq bonnes minutes, de tout notre cœur, nous avons ri... Puis nous nous sommes jetées sur une carte de France, et nous avons réussi, non sans peine, à y déterrer Souvigny. Après l'atlas, ce fut le tour d'un indicateur des chemins de fer et ce matin par l'express, à dix heures, nous débarquions à Souvigny.

— Nous avons passé toute notre journée à visiter le château, les écuries, les fermes. Nous n'avons pas tout vu, car c'est immense... mais nous sommes ravies de tout ce que nous avons vu. Seulement, monsieur le curé, il y a quelque chose qui m'intrigue. Je sais que le domaine a été vendu hier publique-

ment... Tout le long de la route, j'ai vu les grandes affiches... Mais aux personnes, régisseurs et fermiers, qui m'ont accompagnée dans ma promenade, je n'ai pas osé demander, — tant mon ignorance aurait paru folle ! — combien tout cela m'avait coûté. Mon mari, dans sa dépêche, a oublié de me le dire... Du moment que je suis enchantée de l'acquisition, ce n'est qu'un détail ; mais je ne serais pas fâchée cependant d'apprendre... — Dites, monsieur le curé, si vous le savez, dites-moi le prix.

— Un prix énorme, répondit le curé, car bien des espérances et bien des ambitions s'agitaient autour de Longueval.

— Un prix énorme ! Vous me faites peur... Combien exactement ?

— Trois millions !

— Seulement ! s'écria Mme Scott ; le château, les fermes, la forêt, le tout pour trois millions !

— Oui, trois millions.

— Mais c'est pour rien, dit Bettina. Cette délicieuse petite rivière qui se promène dans le parc vaut, à elle seule, les trois millions.

— Et vous disiez tout à l'heure, monsieur le curé, demanda Mme Scott, vous disiez qu'il se trouvait plusieurs personnes pour nous disputer les terres et le château ?

— Oui, madame.

— Et, devant ces personnes, après la vente mon nom a-t-il été prononcé ?

— Oui, madame.

— Et, quand mon nom a été prononcé, y a-t-il eu là quelqu'un pour me connaître, pour parler de moi ?... Oui... oui. Votre silence me répond... on a parlé de moi... Eh bien, monsieur le curé, je deviens sérieuse, très sérieuse... Je vous prie, en grâce, de me répéter ce qui a été dit de moi.

— Mais, madame, répondit le pauvre curé, qui était sur des charbons ardents, on a parlé de votre grande fortune...

— Oui, on a dû parler de cela ; sans aucun doute, on a dû dire que j'étais fort riche... et, depuis peu de temps... une parvenue... n'est-ce pas ? Très bien ; mais ce n'est pas tout, on a dû vous dire autre chose.

— Mais non, je n'ai rien entendu...

— Oh ! monsieur le curé, vous faites là ce que vous appelez un mensonge pieux... et je vous rends très malheureux ; car

vous devez être la sincérité même. Mais, si je vous tourmente ainsi, c'est que j'ai grand intérêt à savoir ce qui s'est dit, ce que...

— Mon Dieu, madame, interrompit Jean, vous avez raison, on a dit autre chose, et mon parrain est un peu embarrassé pour le répéter; mais, puisque vous le voulez absolument, on a dit que vous étiez une des plus élégantes, des plus brillantes et des plus...

— Et des plus jolies femmes de Paris ? On a pu dire cela, — avec un peu d'indulgence on a pu le dire; — mais ce n'est pas tout encore. Il y autre chose...

— Ah ! par exemple !

— Oui, il y a autre chose, et je voudrais avoir avec vous, à l'instant même, une explication bien franche. Je ne sais pas... mais il me semble que j'ai eu la main heureuse aujourd'hui... il me semble, — c'est peut-être un peu tôt pour dire ce mot-là, — mais il me semble que vous êtes déjà tous les deux un peu mes amis... et que vous le serez un jour tout à fait. Eh bien, dites, s'il court sur mon compte des histoires absurdes et fausses, n'ai-je pas raison de penser que vous m'aiderez à les démentir ?

— Oui, madame, répondit Jean avec une extrême vivacité, vous avez raison de le penser.

— Eh bien, c'est à vous, monsieur, que je m'adresse. Vous êtes soldat... et c'est votre métier d'avoir du courage... Promettez-moi d'être brave... Me le promettez-vous ?

— Qu'entendez-vous, madame, par être brave ?

— Promettez... promettez sans explications, sans conditions.

— Eh bien, je le promets...

— Vous allez donc répondre franchement, par oui et par non, aux questions que je vais vous adresser...

— Je répondrai.

— Vous a-t-on dit que j'avais mendié dans les rues de New-York ?

— Oui, on me l'a dit.

— Et que j'avais été écuyère dans un cirque ambulant ?

— On me l'a dit, madame.

— A la bonne heure !... Voilà qui est parlé. Eh bien, remarquez d'abord que, dans tout cela, il n'y aurait rien, rien du tout d'inavouable... Mais, si cela n'est pas vrai, n'ai-je pas le droit de dire que cela n'est pas vrai ? Et cela n'est pas vrai. — Mon his-

toire... en peu de mots, je vais vous la raconter; et, si je vous la raconte ainsi, dès le premier jour, c'est pour que vous ayez la bonté de la redire à tous ceux qui vous parleront de moi... Je vais passer une partie de ma vie dans ce pays, je désire qu'on sache d'où je viens et ce que je suis. Je commence donc. Pauvre, oui, je l'ai été, et très pauvre. Il y a de cela huit ans... Mon père venait de mourir, suivant d'assez près notre mère. J'avais, moi, dix-huit ans, et Bettina onze. Nous restions seules dans le monde avec de grosses dettes et un gros procès. La dernière parole de mon père avait été : « Suzie, pour le procès, ne transigez jamais, jamais, jamais!.. Des millions, mes enfants, vous aurez des millions ! » Il nous embrassa toutes les deux, Bettina et moi... Le délire le prit et il mourut en répétant : « Des millions ! » Un homme d'affaires se présenta, le lendemain, qui m'offrit de payer toutes les dettes et de me donner, en outre, dix mille dollars, si je lui abandonnais tous mes droits dans le procès. Il s'agissait de la possession d'une grande étendue de terres dans le Colorado... Je refusai. C'est alors que, pendant quelques mois, nous avons été très pauvres.

— Et c'est alors, dit Bettina, que je mettais le couvert.

— Je passais ma vie chez les sollicitors de New-York... mais personne ne voulait se charger de mes intérêts. C'était partout la même réponse : « Votre cause est très douteuse, vous avez des adversaires riches et redoutables, il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour aller au bout de votre procès... et vous n'avez plus rien... On vous offre, vos dettes payées, dix mille dollars, acceptez, vendez votre procès. » Mais, moi, j'avais toujours dans l'oreille les derniers mots de mon père, et je ne voulais pas... La misère, cependant, allait bien m'y contraindre, quand, un jour, je tentai une démarche près d'un des amis de mon père, un banquier de New-York, M. William Scott. Il n'était pas seul; un jeune homme était assis dans son cabinet, près de son bureau. « Vous pouvez parler, me dit-il, c'est mon fils Richard Scott. » Je regarde ce jeune homme, il me regarde, et nous nous reconnaissons... « Suzie ! Richard ! » Il me tend la main. Il avait vingt-trois ans, et moi dix-huit, je vous l'ai dit. Bien souvent, autrefois, enfants tous les deux, nous avions joué ensemble. Nous étions alors grands amis. Puis, sept ou huit ans auparavant, il était parti pour achever son éducation en France et en Angleterre. Son père me fait asseoir et me demande ce qui m'amène... Je le lui dis... Il m'écoute et

me répond : « Vous auriez besoin de vingt à trente mille dollars. Personne ne vous prêtera une telle somme sur les chances incertaines d'un procès très compliqué. Ce serait de la folie. Si vous êtes malheureuse, si vous avez besoin d'un secours... — Ce n'est pas cela, mon père, dit très vivement Richard, ce n'est pas cela que miss Percival demande. — Je le sais bien, mais ce qu'elle me demande est impossible... » Il se leva pour me reconduire... Alors j'eus un accès de faiblesse, le premier depuis la mort de mon père ; j'avais été, jusque-là, assez forte, mais je sentais mon courage épuisé. J'eus une crise de nerfs et de larmes. Je me remis enfin, et je partis. Une heure après, Richard Scott était chez moi. « Suzie, me dit-il, promettez-moi d'accepter ce que je vais vous offrir; promettez-le-moi. » Je le lui promis... « Eh bien, dit-il, à cette seule condition que mon père n'en sache rien, je mets à votre disposition la somme qui vous est nécessaire. — Mais encore faut-il que vous connaissiez mon procès, que vous sachiez ce qu'il est, ce qu'il vaut ? — Je ne sais pas le premier mot de votre procès.., et n'en veux rien connaître. Où serait le mérite de vous obliger, si j'avais la certitude de rentrer dans mon argent ? D'ailleurs, vous avez promis d'accepter. C'est fait. Il n'y a pas à y revenir. » Cela m'était offert avec une telle simplicité, avec une telle ouverture de cœur, que j'acceptai. Trois mois après, le procès était gagné ; ces terrains, devenus, sans contestation possible, notre propriété à toutes deux, on voulait nous les acheter cinq millions. J'allai consulter Richard. « Refusez et attendez, me dit-il, si l'on vous propose une pareille somme, c'est que les terrains valent le double. — Cependant, il faut bien que je vous rende votre argent, je vous dois beaucoup, beaucoup d'argent. — Oh! pour cela, plus tard, rien ne presse ; je suis bien tranquille maintenant ! Ma créance ne court plus aucun danger. — Mais je voudrais vous payer tout de suite; j'ai les dettes en horreur !... Il y aurait un moyen peut-être, sans vendre les terrains. Richard, voulez-vous être mon mari ? » Oui, monsieur le curé ; oui, monsieur, dit Mme Scott en riant, c'est moi qui me suis ainsi jetée à la tête de mon mari. C'est moi qui lui ai demandé sa main. Cela, vous pouvez le dire à tout le monde, et vous ne direz que la vérité. J'étais, d'ailleurs, bien obligée d'agir de la sorte. Jamais, oh ! je suis aussi sûre de cela que de ma vie, jamais il n'aurait parlé... J'étais devenue trop riche... Et, comme c'était moi qu'il aimait et pas

mon argent, mon argent lui faisait une peur affreuse. Voilà l'histoire de mon mariage. Quant à l'histoire de notre fortune, elle peut se dire en quelques mots. Il y avait, en effet, des millions dans ces terrains du Colorado; on y découvrit de très abondantes mines d'argent, et de ces mines nous tirons tous les ans des revenus déraisonnables. Mais nous sommes d'accord, mon mari, ma sœur et moi, pour faire, sur ces revenus, très large la part des pauvres. Vous vous en apercevrez, monsieur le curé... c'est parce que nous avons connu des jours très cruels, c'est parce que Bettina se souvient d'avoir mis le couvert dans notre petit cinquième étage de New-York, c'est pour cela que vous nous trouverez toujours secourables à ceux qui sont, comme nous l'avons été nous-mêmes, en présence des difficultés et des douleurs de la vie... Et maintenant, monsieur Jean, voulez-vous me pardonner ce long discours et m'offrir un peu de cette crème qui paraît excellente ?

Cette crème, c'étaient les œufs au lait de Pauline... et, pendant que Jean s'empressait de servir Mme Scott :

— Je n'ai pas encore tout dit, continua-t-elle. Il faut que vous sachiez ce qui a donné naissance à ces histoires extravagantes. Quand nous sommes venus nous installer à Paris, il y a un an, nous avons cru devoir, dès notre arrivée, donner pour les pauvres une certaine somme. Qui a parlé de cela ? Pas nous, bien certainement; mais la chose fut racontée dans un journal, avec le chiffre. Aussitôt deux jeunes reporters accoururent pour faire subir à M. Scott un petit interrogatoire sur son passé. Ils voulaient écrire sur nous dans les journaux des... comment appelez-vous cela ? des chroniques. M. Scott est quelquefois un peu vif. Il le fut ce jour-là, et congédia ces messieurs très brusquement, sans leur rien dire. Alors, ne sachant pas notre histoire véritable, ils en inventèrent une avec beaucoup d'imagination. Le premier raconta que j'avais mendié dans la neige à New-York... et le second, le lendemain, pour publier un article encore plus à sensation, le second me fit crever des cerceaux de papier dans un cirque de Philadelphie. Vous avez en France de bien drôles de journaux... et nous aussi, d'ailleurs, en Amérique.

Cependant, depuis cinq minutes, Pauline adressait au curé des signes désespérés que celui-ci s'obstinait à ne pas comprendre, si bien que la pauvre fille, à la fin, rassemblant tout son courage :

— Monsieur le curé, il est sept heures un quart.

— Sept heures un quart! Oh! mesdames, je vous prie de m'excuser, mais j'ai ce soir mon office du mois de Marie.

— Le mois de Marie... et l'office, c'est tout de suite?

— Oui, tout de suite.

— Et notre train pour Paris ce soir, à quelle heure exactement?

— A neuf heures et demie, répondit Jean, et il ne vous faut en voiture que quinze à vingt minutes pour arriver à la gare.

— Mais alors, Suzie, nous pouvons aller à l'église.

— Allons à l'église, répondit Mme Scott; mais, avant de nous séparer, monsieur le curé, j'ai une grâce à vous demander. Je veux absolument vous avoir, la première fois que je dînerai chez moi à Longueval, et vous aussi, monsieur... seuls, tous les quatre, comme aujourd'hui. Oh! ne refusez pas, l'invitation est faite de si bon cœur.

— Et acceptée du même cœur, madame, répondit Jean.

— Je vous écrirai pour vous dire le jour. Je viendrai le plus tôt possible... Vous appelez cela, n'est-ce pas, pendre la crémaillère? Eh bien, nous pendrons la crémaillère à nous quatre.

Pendant ce temps, Pauline avait entraîné miss Percival dans un coin de la salle, et, là, avec beaucoup d'animation, lui parlait. Leur conversation prit fin sur ces paroles :

— Vous serez là? disait Bettina.

— Oui, je serai là.

— Et vous me direz bien à quel moment.

— Je vous le dirai, mais prenez garde... voici M. le curé, il ne faut pas qu'il se doute...

Les deux sœurs, le curé et Jean sortirent de la maison. De là, pour aller à l'église, il fallait traverser le cimetière. La soirée était délicieuse. Lentement, silencieusement, tous les quatre, sous les rayons du soleil couchant, marchaient dans une allée.

Sur leur chemin se trouva le monument du docteur Reynaud, très simple, mais qui cependant, par ses proportions, se distinguait des autres tombes. Mme Scott et Bettina s'arrêtèrent, frappées par cette inscription gravée sur pierre :

Ici repose le docteur Marcel Reynaud, chirurgien-major des mobilisés de Souvigny, tué, le 8 *janvier* 1871, *à la bataille de Villersexel. Priez pour lui!*

Quand elles eurent fini de lire, le curé, en leur montrant Jean, dit ces simples mots :

— C'était son père!

Les deux femmes alors s'approchèrent de la tombe, et la tête inclinée, restèrent là pendant quelques instants, pensives, émues, recueillies, puis, se retournant toutes deux, en même temps, du même mouvement, elles tendirent la main au jeune officier et reprirent leur marche vers l'église. Le père de Jean avait eu, à Longueval, leur première prière.

Le curé s'en alla revêtir son surplis et son étole. Jean conduisit Mme Scott au banc réservé depuis deux siècles aux maîtres de Longueval. Pauline avait pris les devants. Elle attendait miss Percival dans l'ombre, derrière un pilier de l'église. Par un escalier étroit et raide, elle fit monter Bettina dans la tribune et l'installa devant l'harmonium.

Précédé de deux enfants de chœur, le vieux curé sortit de la sacristie, et, au moment où il s'agenouillait sur les marches de l'autel :

— C'est le moment, mademoiselle, dit Pauline, dont le cœur battait d'impatience. Pauvre cher homme, va-t-il être content!

Lorsqu'il entendit le chant de l'orgue s'élever doucement comme un murmure et se répandre dans la petite église, l'abbé Constantin fut pris d'une telle émotion, d'une telle joie, que les larmes lui vinrent aux yeux. Il ne se souvenait pas d'avoir pleuré, depuis le jour où Jean lui avait dit qu'il voulait partager tout ce qu'il possédait avec la mère et avec la sœur de ceux qui étaient tombés, à côté de son père, sous les balles allemandes.

Pour qu'il se trouvât encore des larmes dans les yeux du vieux prêtre, il avait fallu qu'une petite Américaine passât les mers et vînt jouer une rêverie de Chopin dans l'église de Longueval.

Ludovic Halévy,

(*A suivre.*) de l'Académie Francaise.

SOUHAITS DU JOUR DE L'AN

Aujourd'hui, je suis allé flâner sur les boulevards, en quête d'un jouet convenable et point trop cher pour les étrennes du fils de mon chef, — un jeune moutard de cinq ans qui, au dire de sa famille, donne déjà les preuves d'un esprit extraordinairement précoce et absolument hors de pair. C'est toujours l'histoire du hibou de La Fontaine :

> Mes petits sont mignons,
> Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons...

Tout en piétinant dans la boue et sous la pluie, le long des petites boutiques improvisées qui encombrent le boulevard, je remarquais combien, dans ces étalages destinés à séduire les donneurs de cadeaux à bon marché, la part faite aux jouets d'enfants est de plus en plus restreinte. Marchands de parfumerie, fabricants de cartes de visite à la minute, inventeurs de cachets en nickel inaltérable, libraires détaillant des photographies au rabais, il y a de tout, même un monsieur planté devant un tableau noir et qui vend une recette pour faire des calculs à la vapeur. De loin en loin seulement apparaît une modeste échoppe, où des poupées et des polichinelles se balancent mélancoliquement entre deux lampes à pétrole. Dans les grands magasins, le jouet devient de plus en plus une chose compliquée, luxueuse et quasi scientifique ; dans les petites boutiques populaires, il se raréfie et disparaît. On dirait que les enfants d'aujourd'hui ne s'amusent plus. Après bien des hésitations, j'ai fait choix d'un théâtre ; un théâtre de dimensions honnêtes, avec un

fronton en cartonnage sur lequel on lit « Opéra » écrit en lettres d'or ; deux décors de rechange, une forêt et un salon ; plus douze marionnettes tout habillées et pendues à un fil de laiton. J'étais fier de mon emplette ; je me souvenais du temps heureux et lointain où le cadeau d'un théâtre, au 1er janvier, m'avait procuré une de ces surprises joyeuses qui éclairent toute une vie d'enfant. En cheminant dans la brume, mon cadeau sous le bras, je me remémorais ces délicieux réveils du premier matin de la nouvelle année, au fond de ma petite ville de province. L'angélus de six heures avait à peine tinté, que déjà mes yeux grands ouverts fouillaient l'alcôve. Tout dormait encore à la maison, mais au loin, par les rues ténébreuses, résonnait l'aubade que les tambours de la garde nationale donnaient aux notables de l'endroit ; peu à peu les roulements rythmés se rapprochaient, on battait un ban devant notre porte, puis la rumeur s'assourdissait de nouveau et se perdait au fond des faubourgs. Les grises lueurs de l'aube blanchissaient la fenêtre, et, n'y tenant plus, je sautais hors du lit, j'allais pieds nus débiter mon compliment annuel à ma famille, et j'apercevais le théâtre tant désiré, posé sur une console entre les deux croisées, et à demi enseveli encore dans une ombre mystérieuse qui grandissait l'attrait de ce cadeau inespéré...

Ces ressouvenirs m'avaient d'abord pénétré d'admiration pour le joujou destiné à la progéniture de mon chef ; puis, à mesure que je me rapprochais de la maison de ce solennel fonctionnaire, je sentais, — était-ce l'effet de la pluie ou le poids du paquet ? — je sentais mon enthousiasme tomber comme une omelette soufflée qu'on laisse refroidir. Je ne suis pas un mondain et je ne fais à la femme de mon supérieur qu'une visite par an. L'idée de me présenter, avec mon théâtre sous le bras, dans ce salon où il y aurait peut-être d'autres visiteurs, me donnait la chair de poule, et je commençais à avoir des doutes sur l'accueil réservé à mon cadeau. Arrivé à la porte cochère, j'étais presque tenté de rebrousser chemin. Enfin, je prends mon grand courage et j'entre. Escalier monumental, chauffé au calorifère et recouvert d'un tapis qui assourdit discrètement le bruit des pas. Mon chef demeure au troisième. A chaque degré que je montais, je sentais s'accroître ma timidité naturelle et se poser devant moi une série de questions embarrassantes. — Entrerai-je tout de

ge avec mon théâtre ou le laisserai-je discrètement dans l'antichambre, après avoir prévenu le domestique ? Pourtant si l'enfant est au salon, peut-être serait-il préférable de lui offrir tout de suite mes modestes étrennes ? — Je sonne, en proie à toutes ces perplexités. On m'ouvre, et dès l'entrée, en voulant me débarrasser de mon parapluie, je laisse choir mon paquet qui roule bruyamment sur le plancher. Justement la femme de mon chef sortait du salon pour reconduire une visiteuse. Elle m'aperçoit agenouillé sur le parquet et ramassant mes marionnettes qui s'étaient éparpillées dans la chute ; je lui explique en bredouillant l'objet de ma visite, et, avec un sourire mal dissimulé au coin des lèvres, elle nous introduit, moi et mon théâtre, dans le salon plein de dames. — Je n'ai jamais su entrer dans un salon où il y a du monde. — Il me semble que tous les yeux sont fixés sur ma chétive personne. Mes jambes flageolent, je me heurte maladroitement aux meubles et je me dirige cahin-caha vers l'enfant de la maison, que j'avise dans un coin, chevauchant un dada de carton presque grand comme nature. Le moutard, en veste de velours et en bas rouges, a déjà autour de lui un tas de jouets luxueux : écurie pour huit chevaux, chemin de fer à vapeur, forteresse bondée de petits soldats faisant l'exercice. — Au milieu de ces splendeurs, je pressens que mon pauvre joujou de bazar va faire triste figure, et ce pressentiment augmente encore ma timidité. — Paul-Émile, dit la mère avec une nuance de dédain poli dans l'intonation, remercie M. Tristan qui a la gracieuseté de t'apporter un théâtre. — Et moi, avec des doigts tremblants, je désemmaillotte mon *opéra* de son enveloppe de papier gris, et je mets mon offrande aux pieds de Paul-Émile, qui demeure majestueusement perché sur son cheval. Puis je me rassieds sur le bord de ma chaise ; je ne sais trop que dire ; d'ailleurs on ne songe pas à m'adresser la parole. La conversation a repris son cours un moment interrompu. La dame du logis, qui se pique de littérature, donne son avis sur le dernier roman à la mode ; moi qui n'ai pas lu le roman, je me tiens coi sur ma chaise et j'écoute avec un vague sourire. Au bout d'un quart d'heure, je voudrais bien m'en aller, mais je ne sais pas plus sortir que je ne sais entrer, et j'envisage avec terreur le moment où il faudra me lever, saluer la maîtresse de la maison et me retirer sans me heurter de nouveau à un meuble. Je me résigne donc à rester en tête-à-tête avec Paul-Émile, qui, du

haut de son coursier, contemple avec une indifférence méprisante mon pauvre théâtre de carton mal doré. J'ai la conviction que ce petit Parisien est profondément humilié de la mine piteuse que fait mon joujou plébéien parmi les jouets perfectionnés sortant de chez Giroux, et je me sens moi-même désagréablement mortifié. Je n'écoute plus le murmure des conversations ; je ne desserre plus les lèvres ; j'observe curieusement la figure pâlotte de ce jeune blasé, qui se balance nonchalamment sur son dada de carton, et je lui adresse *in petto* un bout de discours :

« Jeune Paul-Émile, tu fais fi de mon théâtre ! Puisque je n'ai pas réussi à te plaire, je veux au moins t'offrir un souhait. Les souhaits sont les cadeaux de nouvel an des pauvres diables. Voici celui que je forme pour toi du fond du cœur : — Dans la vie, ne sois pas un timide. L'illustre Romain dont tu portes le nom n'en était pas un, et bien lui en a pris. La timidité est un péché capital. Elle a sa racine dans une sorte de faiblesse nerveuse, et surtout dans une crainte exagérée du ridicule et dans une préoccupation maladive de l'opinion des autres. Au fond de tout homme timide, il y a un orgueilleux tellement inquiet de savoir ce que le public pensera de sa propre personnalité, que cette inquiétude lui ôte toute sécurité d'esprit et toute initiative. Les timides, outre qu'ils se nuisent à eux-mêmes, — et j'en sais quelque chose, hélas ! — sont des non-valeurs au point de vue social. Ils font faillite à la société de tout le fonds d'énergie vitale dont on les croyait doués, et qu'ils n'ont pas su mettre en valeur. Ah ! pour mon compte, petit Paul-Émile, combien de faillites de ce genre-là j'ai sur la conscience ! Manque d'initiative, mouvements de sensibilité paralysés par un sot respect humain, silences coupables quand il aurait fallu parler, et paroles stériles quand il aurait fallu agir. Si la fortune est à ceux qui osent, comme dit le proverbe, par un juste retour la malchance est le lot des timides, et franchement ils n'ont que ce qu'ils méritent. Je te souhaite donc, jeune Paul-Émile, d'avoir de bonne heure l'aplomb et la crânerie nécessaires pour marcher dans la vie sans défaillance. Aie le verbe haut, la parole facile, le regard assuré ; choisis-toi un bon tailleur, afin que tu ne sois pas ridicule dans tes vêtements ; rien ne pousse à la timidité comme la conscience d'être mal habillé. Tu arrives à une époque terriblement pratique, où ceux qui ne sauront pas jouer du poing et des coudes

dans la foule risqueront fort d'être écrasés. Tu auras besoin de toutes les qualités que je te souhaite pour ton jour de l'an. Ah! si l'on pouvait recommencer sa vie et se douer soi-même à sa naissance, comme les fées jadis octroyaient des dons à leurs filleuls, je me donnerais la vigueur d'un Hercule, la langue dorée de dix avocats, l'esprit positif d'un vieux commerçant et la crânerie de don Juan. Par contre, je me garderais bien de me gratifier d'une imagination rêveuse, ni d'une nervosité de sensitive, ni d'une modestie hors de saison. Mais on ne refait pas sa vie, et comme le dit Jean-Paul Richter, à propos justement d'une dernière journée de décembre, « ce qui est mort est mort, ce qui est « passé est passé ». Je ne réveillerai pas plus les espérances qu'on avait pu concevoir de moi à mon berceau, que je ne réveillerai le son de ces tambours qui me donnaient l'aubade du jour de l'an dans ma petite ville de province. Je suis pareil à une vieille diligence qui a déjà tant fait de chemin qu'elle en est toute démodée et poudreuse, et que bientôt on la remisera sous le hangar. Au lieu des aubades matinales, je n'entends plus, dans le réduit où je me tiens à l'écart, que l'harmonie des derniers bruits du jour, quand le brouillard monte des vallées, quand les toits fument et que les lumières de la nuit s'allument une à une. Toi, Paul-Émile, du haut de ton dada de carton, tu commences tes premières chevauchées à travers la vie; c'est pourquoi je te souhaite de te tenir bien en selle et surtout de savoir oser. » — Il faut croire qu'en discourant ainsi, mentalement, j'avais la mine passablement grotesque, car Paul-Émile me dévisageait de cet air impertinemment curieux dont les enfants regardent les gens âgés et les fâcheux. Je me suis levé, j'ai salué timidement à droite et à gauche, et manœuvrant maladroitement à travers les jouets épars, les jupes à traîne, les fauteuils et les poufs, j'ai gagné la porte et m'en suis allé, suivant mon habitude, « Grosjean comme devant ».

André Theuriet.

MENSONGES[1]

— « Après-demain donc, » se disait Suzanne en longeant le trottoir de la rue du Mont-Thabor, et jetant avec précaution ses regards de l'un et de l'autre côté, avec tant d'art qu'elle paraissait ne pas remuer ses yeux, « je suis bien sûre d'être seule... Mais quel prétexte donner à René, — elle l'appelait déjà de ce nom dans sa pensée, — pour le faire venir?... Bon, quelques vers à copier pour une dame sur un exemplaire du *Sigisbée*. » Elle passait rue Castiglione, devant une boutique de libraire. Elle entra pour acheter la brochure. Elle était dans un de ces instants où l'action suit la pensée avec une rapidité presque mécanique : « Pourvu qu'il ne commette pas d'imprudence jusque-là ? Pourvu qu'il continue de m'aimer et que personne ne lui dise du mal de moi ? » Elle se représentait de nouveau Claude : « Ah ! c'est là encore un danger, » pensa-t-elle, et elle aperçut aussi le moyen de l'éviter, pourvu qu'elle vît René auparavant. Elle réfléchit qu'elle ne savait pas l'adresse du jeune homme. Elle n'avait qu'à rendre visite à Mme Komof : « Elle est justement chez elle après six heures. » Elle avisa un fiacre et se fit conduire rue du Bel-Respiro. Elle eut la chance de trouver la comtesse seule et n'eut pas de peine à obtenir le renseignement qu'elle désirait. L'excellente femme, dont la soirée avait réussi, ne tarissait pas sur son poète :

— « Idéal, disait-elle avec ses grands gestes, ravissant... et modeste... Ce sera votre Pouschkine de la fin du siècle...

— « Savez-vous où il habite ? insinua Suzanne, il est venu me voir et il a laissé son nom simplement. »

(1) Voir les numéros des 10 et 25 octobre, 10 et 25 novembre et 10 décembre 1887.

Quand son billet fut écrit et envoyé, elle vécut dans cette incertitude dont l'amour naissant se nourrit si bien que les professeurs en séduction recommandaient d'abord de provoquer cette fièvre, du temps que ce vice étrange et tout intellectuel était à la mode. René viendrait-il ? ne viendrait-il pas? S'il venait, comment entrerait-il ? Elle verrait bien au premier regard si aucun nuage n'avait terni le clair souvenir qu'elle était sûre de lui avoir laissé d'elle à leur entrevue de l'autre jour. Enfin, l'heure qu'elle avait fixée dans son billet arriva, et quand le domestique introduisit le jeune homme, son cœur à elle battait peut-être plus vite que celui de son naïf amoureux. Elle le regarda et elle vit jusqu'au fond de son être. Oui, elle était toujours pour lui la madone qu'elle s'était improvisée dès le premier jour, avec cette souplesse dans la métamorphose qui distingue ces Protées en jupons. Il avait, dans ses prunelles d'un bleu sombre et tendre, le plus touchant mélange de joie et de timidité, — joie de la revoir si vite, appelé par elle, dans ce même petit salon ; timidité de comparaître devant cet ange de pureté après s'être permis de la chercher à l'Opéra et de l'attendre au coin de sa rue. La gracieuse comédienne avait, cette fois, arrangé à sa beauté un autre décor. Elle était assise auprès de la fenêtre, qui travaillait à un ouvrage, une espèce de frange qui se parfile avec de la soie et des épingles piquées sur un tambour de drap vert. Derrière elle, les rideaux de guipure, relevés par leur embrasse, laissaient apercevoir, à travers la vitre, le fond de paysage du parc Monceau, l'azur pâle du ciel, les arbres gris, le gazon jauni, et, du côté des ruines, la noire verdure des lierres. Un soleil de février éclairait ce paysage frileux, et ses rayons caressaient les cheveux de Suzanne avec de doux reflets d'or. Une robe faite pour la chambre, blanche avec des applications violettes d'une forme fantaisiste, et garnie de larges manches ouvertes, lui donnait une physionomie de châtelaine du moyen âge. Ses pieds, chaussés de bas de soie de la même nuance que les applications de la robe, se croisaient modestement sur un tabouret... Si on lui eût rappelé que, moins de quarante-huit heures auparavant, ces mêmes pieds modestes erraient sur le tapis d'un entresol infâme, que ces mêmes cheveux étaient maniés par un amant âgé qui la payait, qu'elle était enfin la maîtresse vénale de Desforges, peut-être eût-elle répondu « non » à ce souvenir et avec sincérité, tant le désir de plaire à René la faisait entrer dans le vrai et dans le vif de son

rôle actuel. Le poète n'y voyait pas si loin. Il avait passé trois jours dans une exaltation continue, sentant son désir grandir, grandir, et si heureux de le sentir ! A vingt-cinq ans, l'approche de la passion attire, autant qu'elle effraye à trente-cinq. Le billet de Suzanne lui avait mis aux mains une preuve palpable que les petites imprudences dont il se faisait un crime n'avaient pas déplu ; toutefois, quand il s'agit de ce qui nous tient au cœur très profondément, nous trouvons toujours de nouveaux motifs pour douter, et ce grand enfant avait eu la naïveté de trembler sur l'accueil qui lui était réservé. Aussi, quel délice de rencontrer le geste de simple familiarité, les yeux clairs, la douceur du sourire de cette femme qu'il compara aussitôt, dans son esprit, assise ainsi au premier plan de ce paysage d'hiver, à ces saintes derrière lesquelles les peintres primitifs développent un horizon d'eaux et de verdures ! Mais c'était une sainte à qui le premier couturier de Paris avait taillé cette robe, une sainte qui secouait à chaque mouvement le même parfum d'héliotrope qui avait déjà tant troublé le jeune homme ; cette sainte laissait voir à travers l'échancrure de sa longue manche ouverte un bras autour duquel tremblaient deux anneaux d'or et dont le duvet fauve brillait dans le soleil, comme ses cheveux, délicieusement !

Ce que René avait tant appréhendé n'eut pas lieu. Mme Moraines ne prononça pas un mot qui fît allusion ni à l'Opéra ni à leur rencontre au tournant de la rue. Durant ce début de visite, elle continua de travailler, assise devant son ouvrage, ayant amené la conversation tout naturellement, à propos de l'enthousiasme de Mme Komof sur les projets d'avenir du jeune homme. Elle parlait, elle qui n'aurait pas su distinguer Béranger de Hugo, ou Voltaire de Lamartine, comme une personne occupée uniquement de choses littéraires. Elle avait rencontré Théophile Gautier deux ou trois fois sous l'Empire, et, d'ailleurs, à peine regardé, tant elle le trouvait dépourvu d'élégance britannique, ce qui ne l'empêcha pas, ayant deviné l'enthousiasme de René, de lui décrire le grand écrivain en détail. Il l'avait tant intéressée ! Elle devait même avoir des lettres de lui.

— « Je vous les chercherai », dit-elle ; puis, prenant texte de ce mensonge : « Je me suis reprochée de vous déranger pour vous demander un autographe. Mais mon amie part demain pour la Russie.

— « Que dois-je écrire ? fit le jeune homme.

— « Ce que vous voudrez », dit-elle en se levant. Elle alla chercher la brochure, puis elle l'installa au mignon bureau encadré de lierre. Elle préparait toutes choses pour lui rendre la tâche plus commode, elle ouvrait l'encrier à fermoir d'argent, elle assurait la plume dans le porte-plume d'écaille et d'or ; ce faisant, elle frôlait René, elle l'enveloppait du frisson de ses manches, du parfum de toute sa personne, si bien que la main du poète tremblait un peu en copiant, sur la feuille de garde de l'exemplaire, la chanson en deux strophes que la bonne Mme Éthorel avait qualifiée de sonnet :

Le spectre d'une ancienne année
M'est apparu, tenant aux doigts
Une blanche rose fanée,
Et murmurant à demi-voix :
« Où donc est ton cœur d'autrefois ?

« Où donc est l'espérance, éclose,
« Comme cette rose, en ton cœur ?
« Douce espérance et douce rose,
« Ah ! quel parfum était le leur,
« Quand toutes deux étaient en fleur !... »

Lorsqu'il eut fini de tracer ces lignes, Mme Moraines lui prit des mains le livre, et, debout derrière lui, comme se parlant à elle-même, elle récita les deux strophes d'une voix adoucie, presque insaisissable. Elle ne prononça ni un mot d'éloge ni un mot de critique. Elle resta silencieuse, après avoir soupiré ces vers, comme si leur musique caressait dans sa rêverie une place infiniment douce. Rene la regardait avec une émotion presque folle. Comment eût-il résisté à cette suprême, à cette adorable flatterie qu'elle venait d'imaginer pour séduire le jeune homme et qui s'adressait d'une part à sa secrète vanité d'artiste, de l'autre à sa plus fine sensation de beauté ? Car elle avait su si bien se poser pour dire ces vers ! Elle savait trop le charme de son visage ainsi aperçu de trois quarts, les yeux perdus. Ils se rabaissèrent vers le poète, ces beaux yeux que venaient d'émouvoir ses vers. Pour un peu ils auraient demandé pardon du songe où ils s'étaient égarés. Elle sembla écarter, comme pour ne pas les profaner, ces visions de poésie, et, avec une curiosité aussi réelle cette fois que cette émotion d'art avait été apparente :

— « Je gagerais, dit-elle, que vous n'avez pas écrit ces vers pour la comédie ?

— « C'est vrai », dit René qui se sentit de nouveau rougir. Il se serait fait un scrupule de mentir à cette femme, même pour lui plaire. Mais comment lui raconter l'indigne histoire dont il avait, avec ce pouvoir de transposition dans l'Idéal propre aux poètes, résumé la mélancolie dans cette romance ?

— « Ah ! vous autres hommes, reprit-elle sans insister, comme vous allez et venez dans la vie, comme vous êtes libres !... Du moins ne prenez pas cela pour une plainte... Nous autres, épouses chrétiennes, notre rôle est d'obéir, c'est le plus beau. » Puis, après un silence : « Hélas ! nous ne choisissons pas toujours notre maître... » Elle ajouta avec une intonation de voix résignée et fière qui autorisait et interdisait à la fois toutes les réflexions : « Je regrette tant de n'avoir pu encore vous présenter à M. Moraines. Vous verrez, c'est un homme charmant... Il ne s'occupe pas beaucoup d'art, mais il a de grandes capacités pour les affaires... Malheureusement nous vivons à une époque où il faut être d'Israël pour monter très haut... » Suzanne, depuis une année, croyait devoir à ses relations de prendre part à la campagne antisémitique qui commençait à se mener dans quelques salons ; elle avait pensé que cette phrase compléterait bien la nuance de religiosité qu'elle voulait se donner au regard du jeune homme... « Vous trouverez mon mari un peu froid au premier abord, continua-t-elle, mon rêve était d'avoir un salon d'écrivains et d'artistes... Mais vous savez, ces messieurs sont un peu jaloux de vous, et puis M. Moraines n'aime guère le monde. Il n'était pas là l'autre soir. Il ne se plaît que dans la plus stricte intimité, parmi des visages connus... »

Elle parlait ainsi, avec un air de contrainte qui semblait dire à René : « Pardonnez-moi si je ne peux vous prier chez moi comme je voudrais... » Il signifiait aussi, cet air de contrainte, que la gracieuse femme avait dû — oh ! sans se plaindre ! — être sacrifiée dans son mariage à ces froides considérations sociales qui ne tiennent aucun compte du sentiment. Déjà, dans l'imagination de René, l'aimable, le jovial Paul Moraines se dessinait comme un mari quinteux et difficile à vivre, auquel cette créature de race supérieure était liée par la chaîne meurtrissante du devoir. Il éprouva pour elle, par-dessus la passion qui le possédait, un de ces mouvements de pitié que les femmes aiment d'autant plus à inspirer qu'elles les méritent moins. Il osa dire, sauvant par la généralité de l'idée ce que sa réponse avait de trop direct :

— « Si vous saviez, Madame, combien de fois je me suis pris, lorsque le hasard de mes promenades m'amenait aux Champs Élysées, à souhaiter d'être dans la confidence des mélancolies que je croyais surprendre sur certains visages ?... J'ai toujours pensé que les chagrins dans le luxe, les détresses morales au milieu de la félicité matérielle, devaient être les plus à plaindre... »

Elle le regarda, comme si elle eût été surprise par ce discours. Elle avait dans les yeux cet étonnement ravi et involontaire de la femme qui rencontre soudain chez un homme l'expression inattendue d'une nuance sentimentale qu'elle croyait uniquement réservée à son sexe.

— « Je crois que nous deviendrons vite amis, dit-elle, car nous avons des coins de cœur bien semblables... Êtes-vous comme moi ? Je crois aux sympathies et aux antipathies de premier instinct, et je crois sentir aussi quand on ne m'aime pas... Ainsi, — j'ai peut-être tort de vous dire cela, — mais je vous parle en confiance, comme si je vous connaissais depuis toujours — votre ami M. Larcher, je suis sûre que je ne lui suis pas sympathique... »

Elle était vraiment émue en prononçant cette parole. Elle allait savoir, d'une manière certaine, non pas si Claude avait mal parlé d'elle — elle avait deviné que non dès l'entrée, — mais si René était discret. Elle n'ignorait pas que, dans un amour, les moments dangereux pour les imprudentes confidences sont les heures du début et celles de la fin. Il n'y a de sûrs que les hommes capables de se taire quand l'espérance ou l'amertume leur déborde du cœur. Par la réponse de René, elle allait juger toute une portion de son caractère, et, dans le projet d'intrigue follement rapide qu'elle caressait déjà, c'était un facteur capital que cette sûreté du jeune homme ! Il était trop naturel qu'il eût, dès le premier jour, entretenu Claude de sa passion naissante, — et il l'aurait fait sans la présence de Colette. Pour Suzanne, qui ne pouvait pas tenir compte de ce détail, ce silence était une promesse de discrétion qui lui fit chaud à recevoir.

— « Nous n'avons pas parlé de vous ensemble, dit le jeune homme ; mais, comme vous le disiez trop justement l'autre soir, il a toujours eu la spécialité des tristes amours et il apporte dans le monde les mélancolies de cette sorte d'existence. Si vous le voyiez avec celle qu'il a le malheur d'aimer aujourd'hui !...

— « Ce n'est pas une raison, dit Suzanne, pour se venger des autres en leur faisant la cour au hasard. J'ai presque dû me fâcher, un jour que je me trouvais à table à côté de lui... J'ai su qu'il avait dit du mal de moi, mais je lui pardonne.

— « Et maintenant Claude peut parler », songeait-elle, quand René se fut en allé sur la promesse de revenir dans trois jours, à la même heure, avec le recueil de ses vers inédits. Et elle se regarda dans une glace avec un entier contentement d'elle-même. Cette entrevue avait réussi : elle avait fait comprendre à René qu'il ne pourrait guère être reçu chez elle ; elle l'avait mis en défiance contre son meilleur ami; elle avait achevé de l'affoler. « Il est à moi », se dit-elle, et, cette fois, elle était sincère dans sa joie profonde.

X.

DANS LE PIÈGE.

Suzanne se croyait très fine, et elle l'était, mais la finesse trop savante tourne parfois contre son but. Habituée à confondre les choses de l'amour et celles de la galanterie, elle ignorait les générosités et les expansions du sentiment chez un être aussi jeune que celui dont s'était épris son caprice mi-romanesque, mi-sensuel. D'après son calcul, la perfide phrase lancée contre Claude mettrait René en défiance. Elle eut pour résultat au contraire de donner au poète un irrésistible besoin de causer avec Larcher. Ce lui fut une douleur que ce dernier pût avoir de Mme Moraines une opinion injuste. Ce désir que l'ami le plus cher fasse dans son estime une place à part à la femme que nous aimons, lequel de nous ne l'a connu à ving-cinq ans ? Il est aussi fort que l'est à quarante le sage désir de nous cacher d'abord de ce même ami ! La première action de René, à l'instant même où il quitta Suzanne, fut de se diriger vers la rue de Varenne. Il n'était pas retourné chez Claude Larcher depuis le jour où il y avait rencontré Colette, et, en poussant la lourde porte cochère, puis traversant la vaste cour de l'hôtel Saint-Euverte, il ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre ces deux visites. Bien peu d'heures les séparaient cependant, et quel abîme ! Le jeune homme se trou-

vait dans cet état de délicieuse fièvre où tout raisonnement est impossible. Il ne se dit pas que sa madone avait été bien experte à le mener loin et vite. L'effrayante rapidité des progrès de son amour lui fut seulement douce à constater. Elle lui en démontrait mieux la force. Il se sentait si léger, si heureux, qu'il gravit deux par deux les marches du vieil escalier, comme il faisait tout enfant, lorsqu'il rentrait de la pension, le samedi, ayant obtenu la première place. Le domestique, cette fois, l'introduisit sans la moindre difficulté, mais avec une si longue physionomie de sacristain attristé, que René lui en demanda la cause.

— « Si c'est raisonnable, Monsieur, gémit Ferdinand en hochant la tête, Monsieur est là depuis quarante-huit heures qui n'en a pas dormi six, et il écrit, il écrit... Ah! Monsieur devrait bien dire à Monsieur qu'il finira de s'user le tempérament... Est-ce qu'il ne pourrait pas travailler un peu tous les jours, là, gentiment comme nous tous, et se faire un bon petit train de vie? »

Cette lamentation du sage valet de chambre préparait René à un spectacle qu'il connaissait bien : celui de la cellule où trônait Colette, transformée en un laboratoire de copie. Il entra. Sur le divan de cuir, au lieu de la gracieuse et perverse actrice, des feuilles traînaient, jetées au hasard et couvertes d'une grande écriture irrégulière d'improvisateur. Des morceaux d'un papier semblable, tout froissés, déshonoraient le tapis. Des épreuves déployées encombraient la cheminée, et, à sa table, Larcher besognait, vêtu à la diable, avec une jaquette tachée où manquaient des boutons, les pieds dans des pantoufles éculées, un foulard noué en corde autour du cou, ses cheveux en broussaille et une barbe de trois jours. Le bohème qu'il avait été durant sa jeunesse remontait dans le faux mondain à prétentions d'élégance, chaque fois qu'un coup de collier à donner le rendait à sa vraie nature. Et ces coups de collier revenaient souvent. Comme tous les ouvriers de lettres dont le temps est le seul capital, et qui n'organisent pas leur vie en conséquence, Claude était sans cesse en retard d'œuvres et d'argent, surtout depuis que sa liaison avec Colette le précipitait dans la plus ruineuse des dépenses, celle que font les jeunes gens avec les maîtresses qu'ils n'entretiennent pas. Le produit de ses comédies était loin, et les voitures, les bouquets, les dîners, les cadeaux se succédaient, exigeant des billets de banque et encore des billets de banque; il en gagnait dans l'entre-deux de ses énervantes débauches, en surchauffant son cerveau.

— « Vous voyez, dit-il en relevant sa face pâlie, et serrant les doigts de René d'une main fiévreuse, encore à la tâche !... Quinze feuilletons de roman à fournir tout de suite... Une affaire superbe avec la *Chronique Parisienne*, le nouveau journal à huit pages dont Audry fait les fonds ! Ils sont venus, l'autre jour, me demander une grande nouvelle. Un franc la ligne. Je leur ai dit que je n'avais qu'à recopier... Mon cher, pas un mot d'écrit, pas ça... mais une idée ! Refaire *Adolphe* à la moderne, avec notre notation, notre couleur, notre sens des milieux... Ce sera bâclé, gâché ! Ah ! si ce n'était que cela ! Mais savez-ce que c'est que d'écrire avec toutes les vipères de la jalousie dans le cœur?... Je suis à ma table en train de griffonner une phrase ; une idée s'est levée, je vais la tenir... Allons donc ! une voix me dit tout d'un coup : — Que fait Colette ?... — Et je pose ma plume, et j'ai mal, j'ai mal... Ah ! que j'ai mal !... Balzac prétendait avoir pesé ce que l'on dépense de substance cérébrale dans une nuit d'amour... Un demi-volume prétendait-il, et il ajoutait : — Il n'y a pas de femmes qui vaille deux volumes par an... — Quelle sottise ! Ce n'est pas l'amour physique qui use un artiste : mais ce souci, mais cette idée fixe, mais ce battement continu du cœur !... Est-ce qu'on peut penser et sentir à la fois ?... Il faut choisir. Hugo n'a rien senti, jamais ; ni ce même Balzac. S'il avait aimé Mme Hanska, il lui aurait couru après à travers toute l'Europe, en se souciant de la *Comédie humaine* comme moi de cette ordure... » Et il ramassa les feuilles éparses sur son bureau. « Ah ! mon cher René, continua-t-il d'un air accablé, gardez votre vie simple. J'espère que vous ne vous êtes pas laissé embobiner d'invitations et de visites par toutes ces perruches que vous avez rencontrées chez la comtesse.

— « Je n'ai fait qu'une visite, répondit René. Devinez chez qui?... chez Mme Moraines. » Il était tout ému en prononçant ce nom. Puis avec l'involontaire élan d'un amoureux qui, venu pour parler de sa maîtresse, recule devant cette conversation et détourne la critique, comme il écarterait avec la main la pointe menaçante d'un fer, il ajouta : « N'est-ce pas qu'elle est adorablement jolie et gracieuse, et avec des idées si élevées... Est-ce que vous pensez aussi du mal de celle-là ?...

— « Bah ! dit Claude, qui préoccupé de sa propre souffrance avait écouté René d'une oreille indifférente, si on cherchait dans son passé ou son présent, on y trouverait bien quelque turpi-

tude. Le crapaud que la princesse des contes de fée laisse tomber de sa bouche, toutes les femmes l'ont dans le cœur.

— « Alors vous savez quelque chose sur elle ? interrogea le poète.

— « Moi ! » fit Claude que la voix de son ami étonna par son accent altéré. Il regarda le jeune homme, et il comprit. Lancé comme il était dans le monde parisien, il connaissait depuis longtemps les bruits qui couraient sur les relations de Suzanne avec le baron Desforges, et il y avait cru, avec cette naïveté particulière aux misanthropes qui leur fait d'abord admettre l'infamie comme probable. Cela trompe, quelquefois. Une seconde, il eut la tentation d'avertir au moins René de ces on-dit. Il se tut. Par prudence et pour ne pas se faire un ennemi de Desforges, au cas où Suzanne saurait qu'il avait parlé et le redirait au baron ? Par pitié pour le chagrin que son discours causerait à René ? Par cruel délice de se voir un compagnon de bagne, — car entre Suzanne et Colette, qui valait le moins ? Par curiosité d'analyste et désir d'assister à la passion d'un autre ? Qui établira le départ des motifs infiniment complexes dont une volonté soudaine est le résultat ? Toujours est-il que Claude, après une demi-minute, et comme cherchant dans sa mémoire, termina ainsi sa phrase : « Si je sais quelque chose sur elle ?... Pas le moins du monde. Je suis un *professionnel womanhater,* comme disent les Anglais. — Je ne connais celle-là que pour l'avoir rencontrée un peu partout ; et trouvée d'ailleurs moins sotte que la plupart... C'est vrai qu'elle est bien jolie... » Et par malice, ou pour jeter un coup de sonde dans le cœur de René, il ajouta : « Mes compliments !...

— « Vous parlez comme si j'en étais amoureux, » répliqua René dont le visage s'empourpra de honte. Il était entré avec l'intention de raconter Suzanne à son ami, et voici que le ton narquois de Claude avait tranché cette confidence, à même ses lèvres, comme avec une lame aiguisée et froide.

— « Ah ! vous n'en êtez pas amoureux ! » reprit l'autre en ricanant d'un rire détestable. Puis, tout d'un coup, par un joli mouvement d'âme comme il en avait lorsque sa vraie et première nature reprenait le dessus, il dit : « Pardon ! » et serra la main du jeune homme. Il lut dans les yeux de ce dernier que ce mot et ce geste allaient provoquer une effusion, et il l'arrêta : « Ne me racontez rien... Vous m'en voudriez ensuite... Je vous écoute-

rais si mal aujourd'hui.... Je souffre trop et cela rend méchant... »

Ainsi, même la fausse manœuvre de Suzanne tournait en faveur de son plan d'ensorcellement. Le seul homme dont elle eût à craindre l'hostilité venait de se condamner lui-même à ne point parler. Comme René avait besoin de déverser dans un confident le trop-plein de ses émotions, ce fut vers Émilie qu'il se tourna, et la pauvre Émilie, par une naïve vanité de sœur, se trouvait d'avance être la complice de l'inconnue qu'elle entrevoyait, par les yeux de son frère, comme auréolée d'un nimbe d'aristocratie! Dès le lendemain de la fête donnée chez la comtesse, elle avait bien compris au récit du jeune homme que Mme Moraines était la seule de toutes les femmes rencontrées la veille, qui lui eût plu véritablement, et elle avait deviné que c'était aussi la seule sur qui le poète eût produit une impression personnelle et vive. Les mères et les sœurs possèdent comme un sens particulier pour reconnaître ces nuances-là. Il ne lui avait pas fallu beaucoup d'efforts pour s'apercevoir des troubles de René durant les jours suivants. Liée à lui par le double lien de la ressemblance morale et de l'affection, aucun sentiment ne pouvait traverser ce cœur fraternel sans qu'elle en éprouvât le contre-coup. Elle avait vu que René aimait, aussi clairement que si elle eût assisté, cachée, aux deux causeries de la rue Murillo. Et cet amour l'avait ravie sans qu'elle en fût jalouse, au lieu qu'elle avait été jalouse autrefois autant qu'inquiète de la liaison de son frère avec Rosalie. Avec la logique spéciale aux femmes, elle trouvait tout naturel que le poète eût un commencement d'intrigue avec une personne qui n'était pas libre. Elle admettait qu'aux hommes exceptionnels il faut une vie et une morale exceptionnelles comme eux, et cet amour pour une grande dame, en même temps qu'il satisfaisait ses rêves d'orgueil pour son idole, ne lui prendrait jamais rien, elle le sentait. La passion pour Rosalie, au contraire, lui était apparue comme un vol fait à sa tendresse. C'est que Rosalie lui ressemblait, qu'elle était de son monde, que René, enfin, ne pouvait s'attacher à elle que pour l'épouser et se faire une nouvelle vie de famille. Elle avait donc eu un accès de joie silencieuse à constater l'amour naissant de son frère, et elle aurait bien voulu que de nouvelles confidences vinssent aussitôt compléter les premières, celles qu'il lui avait faites à son réveil, quelques heures seulement après la soirée de Mme Komof. Ces confidences n'étaient pas venues, et elle ne les avait pas provoquées. Sa tendre finesse pressentait

que l'ouverture de cœur de René n'en serait que plus complète, spontanée. Elle attendait donc, épiant au fond de ces yeux, dont elle connaissait si bien chaque regard, les signes de cette joie exaltée qui est comme la fièvre du bonheur. Elle se taisait d'autant plus qu'elle ne voyait guère René qu'en présence de Fresneau. Avec la lâcheté trop naturelle dans certaines situations fausses, le poète s'en allait de la maison aussitôt levé, pour n'y rentrer qu'à l'heure du déjeuner. Il s'échappait de nouveau jusqu'au dîner et sortait encore après pour éviter toute rencontre avec Rosalie. Le professeur, lui, ne s'apercevait même pas de ce changement d'habitudes, tant sa distraction était profonde, mais il n'en allait pas de même de Mme Offarel qui, venue deux soirs de suite avec ses deux filles et n'ayant pas rencontré celui qu'elle considérait de droit comme son gendre, ne craignit pas de souligner cette absence insolite :

— « M. Larcher, dit-elle, présente donc M. René à une nouvelle comtesse tous les soirs, que nous ne le voyons plus jamais ici, ni chez nous d'ailleurs?

— « C'est vrai, insista Fresneau, on ne le voit plus. Où est-il allé?

— « Il s'est remis à son *Savonarole*, répondit Émilie, et il passe ses soirées à la bibliothèque. »

Le lendemain du jour où cette conversation avait été tenue, qui se trouvait être aussi le lendemain de la seconde visite chez Suzanne, la sœur fidèle entra chez son frère dès le matin, pour la lui rapporter. Elle le trouva qui préparait des feuilles d'un papier du Japon, dont elle lui avait fait présent autrefois. Il se proposait d'y copier, de son écriture la plus soignée, ceux de ses vers qu'il lirait à Mme Moraines. La table était couverte de pages, noircies de lignes inégales. C'étaient ses poèmes dont il avait déjà feuilleté la série. Émilie lui raconta son innocent mensonge et il l'embrassa tout joyeux en disant :

— « Comme tu es fine?

— « Je suis ta sœur et je t'aime, répondit-elle; c'est si simple. » Et prenant quelques-uns des papiers épars : « Est-ce que vraiment tu te décides à préparer ton volume?...

— « Non, fit-il, mais je dois lire un choix de mes vers à une dame...

— « A Mme Moraines, dit Émilie vivement.

— « Tu l'as deviné, répondit le jeune homme avec un peu de trouble. Ah! si tu savais!... »

Et ce fut alors le débordement du flot amassé des confidences. Il fallut qu'Émilie écoutât un éloge enthousiaste de Suzanne et de ses moindres façons. René lui parlait dans la même phrase de l'admirable noblesse d'idées de cette femme et de la forme de ses petits souliers, de sa merveilleuse intelligence et du maroquin de son buvard. Cet ébahissement puéril devant les minuties du luxe qui s'unissait à l'exaltation la plus poétique pour composer son amour n'était pas fait pour étonner Émilie. Elle-même, n'avait-elle pas toujours associé dans sa tendresse pour son frère les plus grandes ambitions aux plus petits désirs? Elle aurait souhaité, par exemple, presque avec la même ardeur, qu'il eût du génie et des chevaux, qu'il écrivît *Childe Harold* et qu'il possédât réellement les quatre mille livres de revenu de lord Byron. Elle était sur ce point aussi naïvement plébéienne que lui, de cette race, excusable après tout de confondre l'aristocratie réelle des sentiments avec l'autre, l'apparente aristocratie des formes extérieures de la vie. Quand on appartient à une famille qui a connu les dépressions morales du métier, la seconde de ces aristocraties apparaît si aisément comme la condition de la première! Aussi les détails qui eussent fait croire à un observateur malveillant que René aimait Suzanne pour son décor et non pour elle-même, charmèrent Émilie au lieu de la choquer, et elle avait si bien épousé la passion de son frère qu'elle lui dit en le quittant :

— « Tu n'y es pour personne. — Va, je saurai défendre la porte. — Mais tu me montreras les vers que tu lui liras. Choisis-les bien. »

Ce travail de classement et de copie trompa l'ardeur du jeune homme et lui permit d'attendre, sans trop se ronger, le jour de sa nouvelle visite au paradis de la rue Murillo. Les heures de solitude coupées seulement de conversations avec Émilie s'en allaient dans une douceur tour à tour et dans une mélancolie singulières. Tantôt l'image de Suzanne s'évoquait devant lui, délicieuse. Il posait sa plume, et les objets qui servaient de cadre à ses séances de labeur s'évanouissaient comme par magie. Au lieu des parois rouges de sa chambre, c'était le petit salon de Mme Moraines qu'il avait sous les yeux. Il ne voyait plus ses chers Albert Durer, ses Gustave Moreau, son intime bibliothèque où l'*Imitation* coudoyait *Madame Bovary*, les deux arbres défeuillés du jardinet se profilant en noir sur le bleu du ciel... Mais Suzanne était près de lui, avec ses gestes menus et souples, son port de tête,

certaine nuance de lumière sur l'or de ses cheveux, l'éclat de son teint et sa transparence rose. Cette apparition, qui n'avait rien d'un pâle et immatériel fantôme, parlait aux sens de René, d'une manière qui eût dû lui faire comprendre combien les attitudes de Mme Moraines masquaient en elle la vraie femme, la courtisane voluptueuse et raffinée. Il ne s'en rendait pas compte, et tout en la désirant physiquement jusqu'au délire, il croyait n'avoir pour elle que le culte le plus éthéré. C'est là un phénomène de mirage sentimental assez fréquent chez les hommes chastes et qui fait d'eux une proie toute désignée aux plus grossières duperies. Cette incapacité de juger leurs propres sensations les rend plus incapables encore de juger les manœuvres des femmes qui remuent en eux tous les trésors accumulés de la vie. Le poète, en revanche, devenait parfaitement lucide quand l'image de Suzanne cédait la place à celle de Rosalie. En feuilletant au hasard ses papiers, il rencontrait sans cesse quelque page en tête de laquelle il avait écrit enfantinement : « Pour la fleur. » C'était Rosalie qu'il désignait ainsi aux temps déjà lointains où il l'aimait; alors il lui composait un petit poème presque chaque jour :

O Rose de candeur et de sincérité,

lui disait-il à la fin d'un de ces poèmes. Lorsque des vers pareils à celui-là tombaient sous ses regards, il devait encore poser la plume, et les choses autour de lui s'évanouissaient de nouveau, mais cette fois pour céder la place à une vision torturante... Le rez-de-chaussée des Offarel s'évoquait, froid et silencieux. La vieille mère allait et venait parmi ses chats. Angélique feuilletait son dictionnaire anglais, et Rosalie le regardait, lui, René. Oui, elle le regardait à travers l'espace, avec des yeux sans un reproche, mais où il lisait l'infinie détresse. Il savait, comme s'il eût été auprès d'elle là-bas, et la douleur de sa jalousie et qu'elle avait deviné son secret. Sans cela eût-il eu cette épouvante d'affronter ces yeux de jeune fille. Ah! s'il pouvait aller lui dire : « Ne soyons plus qu'amis... » C'était son devoir d'agir de la sorte. La loyauté absolue est le seul moyen que l'on conserve de s'estimer soi-même dans ces tarissements d'amour qui sont comme les banqueroutes frauduleuses du cœur. Puis il repoussait cette loyauté par cette sorte de faiblesse où l'égoïsme a sa part autant que la pitié. Il reprenait la plume, il se disait comme il avait fait dès le premier

jour : « Gagnons du temps, » et il essayait de travailler. Il lui fallait s'interrompre derechef, il sentait Rosalie souffrir. Il songeait aux nuits qu'elle passait à pleurer. Car, de cet être naïf et qui lui avait donné tout son cœur, il connaissait chaque habitude. Elle lui avait raconté bien souvent qu'elle n'avait que la nuit pour se livrer à ses peines, quand elles étaient trop fortes... Alors il appuyait sa tête dans ses mains, et il se disait : « Est-ce ma faute?... » jusqu'à ce que la vision passât.

Une loi de notre nature veut que nos passions soient d'autant plus fortes qu'elles ont eu plus d'obstacles à vaincre, en sorte que le remords de sa trahison envers la pauvre Rosalie eut surtout pour résultat d'aviver l'émotion de René tandis qu'il allait au rendez-vous fixé par Mme Moraines. Cette dernière l'attendait de son côté avec une impatience presque fébrile dont elle s'étonnait elle-même. Elle avait guetté le jeune homme à ses diverses sorties, puis à l'Opéra quand le vendredi était revenu. Si elle avait rencontré ses yeux fixés sur elle avec cette naïve adoration, compromettante comme un aveu, elle aurait dit : « Quel imprudent!... » Ne pas le voir lui donna un petit accès de doute qui porta son caprice à son comble. Elle était d'autant plus profondément remuée par cette visite qu'elle la considérait comme décisive. C'était la troisième fois qu'elle recevait René, et, sur ces trois fois, deux à l'insu de son mari. Elle ne pouvait, vis-à vis de ses gens, aller au delà. Paul, qui n'y entendait pas malice, lui avait dit à dîner deux jours auparavant :

— « Nous avons parlé de René Vincy avec Desforges. Il ne lui a pas fait bonne impression. Décidément, il vaut mieux ne pas voir de près les auteurs dont on admire les œuvres... »

Si le domestique qui avait introduit le poète s'était trouvé dans la salle à manger au moment où son mari prononçait cette phrase, Suzanne aurait dû parler. Le même hasard pouvait se reproduire demain, après-demain. Aussi s'était-elle juré qu'elle trouverait, dans la conversation, un moyen de fixer à René un rendez-vous ailleurs que chez elle. Tout de suite l'idée lui était venue de quelque course avec le jeune homme sous prétexte de curiosité : une rencontre à Notre-Dame par exemple, ou dans quelque vieille église assez éloignée du Paris mondain pour qu'elle fût presque sûre de ne courir aucun danger. Elle avait compté, pour provoquer ce rendez-vous sans en avoir l'air, sur quelques vers à relever parmi ceux que René lui lirait. Elle

était donc là, de nouveau en toilette de ville, car, ayant dû assister le matin à une messe de mariage, elle n'avait pas quitté sa robe mauve un peu parée, qui lui seyait comme une robe du soir, tant elle mettait en valeur les rondeurs de son buste, celles de ses épaules et la sveltesse de sa taille. Ainsi vêtue, assise sur un fauteuil bas qui lui permettait de montrer, en s'abandonnant un peu, la ligne adorable de son corps, elle pria le jeune homme, après les banalités forcées de tout début de causerie, de commencer sa lecture. Elle l'écoutait réciter sa poésie sans s'étonner de cet accent spécial un peu chantant, un peu traînant, dont les cénacles actuels ont l'habitude. Son immobile visage et ses grands yeux intelligents semblaient indiquer la plus profonde attention. Quelquefois seulement, elle hasardait — on eût dit malgré elle — un : « Comme c'est beau!... » ou bien un : « Voulez-vous répéter ces vers-ci, je les aime tant!... » En réalité, les vers du poète lui étaient aussi indifférents qu'inintelligibles. Il faut, pour pénétrer même superficiellement l'œuvre d'un artiste moderne, — lequel se double toujours d'un critique et d'un érudit, — un développement d'esprit qui ne se rencontre guère chez une femme du monde, même qui lit un peu, à plus forte raison chez une personne comme Suzanne, d'une instruction nulle et d'une lecture absente. Ce qui tendait son joli visage et fixait ses yeux bleus, c'était le désir de ne pas laisser passer le mot inévitable auquel accrocher son projet. Mais les vers succédaient aux vers, les stances aux sonnets, sans qu'elle eût pu saisir de quoi justifier d'une manière vraisemblable le tour qu'elle voulait donner à l'entretien. Et quel dommage! Car les yeux de René, eux, qui se détachaient sans cesse de la page, sa voix qui se faisait voilée par instants, le tremblement de ses mains en tournant les feuilles, tout révélait que la comédie d'admiration achevait d'enivrer chez lui le Trissotin qui veille dans tout auteur. Et il ne restait plus qu'une pièce!... Mais celle-là, que le poète avait gardée pour la fin, comme sa préférée, avait un titre qui fut pour Suzanne une révélation : *les Yeux de la Joconde*. C'était un assez long morceau, à demi métaphysique, à demi descriptif, dans lequel l'écrivain s'était cru original en rédigeant en vers sonores tous les lieux communs que notre âge a multipliés autour de ce chef-d'œuvre. Peut-être faut-il voir simplement dans ce portrait d'une Italienne une étude du plus franc naturalisme et du plus technique, une de ces luttes contre le métier qui paraissent avoir été la principale

préoccupation de Léonard. N'aurait-il pas voulu saisir cette chose insaisissable, une physionomie en mouvement, et peindre ce qui n'est qu'une nuance aussitôt disparue, le passage de la bouche sérieuse au sourire? Toujours est-il que René, enfantinement fier que son nom ressemblât au nom du village qui sert à désigner le plus subtil des maîtres de la Renaissance, avait condensé là en trente strophes une philosophie entière de la nature et de l'histoire. Il aurait donné pour ce pot pourri symbolique toutes les scènes du *Sigisbée*, qui n'étaient que naturelles et passionnées, deux qualités bonnes pour les badauds! Quel fut donc son ravissement d'entendre la voix de Mme Moraines lui dire :

— « Si je me permettais d'avoir une préférence, je crois que c'est la pièce qui me plairait davantage... Comme vous sentez les arts! C'est avec vous qu'il faudrait voir les chefs-d'œuvre des grands peintres. Je suis sûre que si j'allais au Musée en votre compagnie, vous me montreriez dans les tableaux tant de choses que je devine... sans les comprendre... J'ai fait souvent de longues séances au Louvre, mais toute seule. »

Elle attendit. Depuis que René avait commencé la lecture de cette dernière pièce, elle se disait : « Que je suis sotte de ne pas y avoir pensé plus tôt », tout en clignant ses paupières comme pour mieux retenir une vision de beauté. Elle avait prononcé sa phrase avec l'idée qu'il ne laisserait certainement point passer cette occasion de la revoir. Il lui proposerait une expédition ensemble au Louvre, qu'elle accepterait après s'être savamment et suffisamment défendue. Elle vit la demande sur sa bouche, et aussi qu'il n'oserait pas la formuler. Ce fut donc elle qui continua :

— « Si je n'avais pas peur de vous voler votre temps?... »

Puis, avec soupir :

— « D'ailleurs nous nous connaissons trop peu.

— « Ah! Madame, fit le jeune homme, il me semble que je suis votre ami depuis si longtemps!

— « C'est que vous sentez combien peu je suis coquette, répondit-elle avec un bon et simple sourire. Et je vais vous le prouver une fois de plus. Voulez-vous me montrer le Louvre un des jours de la semaine qui vient? »

XI

DÉCLARATIONS

Le rendez-vous avait été fixé pour le mardi suivant, à onze heures, dans le Salon Carré. Tandis qu'un fiacre la conduisait vers le Louvre, Suzanne supputait pour la dixième fois les côtés dangereux de sa matinale escapade. « Non, ce n'est pas bien raisonnable, concluait-elle, et si Desforges sait que je suis sortie? Bah ! il y a le dentiste... — Et si je rencontre quelqu'un de connaissance? Ce n'est guère probable... — Hé bien ! je raconterai juste ce qu'il faut de la vérité. » C'était là un de ces grands principes : mentir le moins possible, se taire beaucoup, et ne jamais discuter les faits démontrés. Elle se voyait donc, disant à son mari, au baron lui-même, si le hasard rendait cette phrase nécessaire : « Je suis montée au Louvre, en passant, ce matin. J'ai eu la bonne chance d'y trouver le jeune poète de la comtesse Komof, qui m'a un peu guidée dans le musée... Comme il a été intéressant!... » — « Oui, se répondait-elle à elle-même, pour une fois cela passera... mais ce serait fou de recommencer souvent... » D'autres idées s'emparaient d'elle alors, moins sèchement positives. L'attente de ce qui se passerait dans cette entrevue avec René la remuait plus profondément qu'elle n'aurait voulu. Elle avait joué à la madone avec lui, et le moment était venu de descendre de l'autel où le jeune homme l'avait admirée pieusement. Son instinct de femme avait combiné un plan hardi : amener le poète à une déclaration, répondre par un aveu de ses sentiments à elle, puis le fuir comme en proie au remords afin de se ménager le retour qui lui conviendrait à elle. Ce plan devait, en bouleversant le cœur de René, suspendre en lui tout jugement et faire absoudre chez elle toutes les folies. Il était hardi, mais subtil, et par-dessus tout il était simple. Il n'allait pas néanmoins sans de réelles difficultés. Que le poète eût une minute de défiance, et tout était perdu. Suzanne eut un battement de cœur à cette pensée. Que de femmes se sont trouvées comme elle dans cette situation singulière, d'avoir mis le mensonge le plus complexe au service de leur sincérité, si bien qu'elles doivent continuer leur personnage factice pour que leurs véritables sentiments obtiennent satisfaction ! Quand les hommes, pour qui ces femmes-là ont eu

la tendre hypocrisie de jouer ainsi un rôle, découvrent ce mensonge, ils entrent d'ordinaire dans des indignations et des mépris qui attestent assez combien la vanité fait le fond de presque tous les amours. « Allons, se dit Suzanne, me voici à trembler comme une pensionnaire !... » Elle sourit à cette pensée qui lui fut une douceur, parce qu'elle lui prouva une fois de plus la vérité du sentiment qu'elle éprouvait, et elle sourit encore au moment où, descendue de son fiacre, elle traversa la cour carrée, de reconnaître à la grande horloge qu'elle arrivait bien exactement à l'heure : « Toujours la pensionnaire!... » se répéta-t-elle. Puis elle eut un petit passage de peur à l'idée que si René arrivait, lui, derrière elle, il la verrait obligée de demander à un gardien l'entrée du musée, elle qui s'était vantée d'y venir sans cesse. Elle n'y avait pas mis trois fois les pieds dans sa vie, ces pieds fins qui traversaient la vaste cour dans leurs bottines lacées, comme s'ils avaient su le chemin depuis toujours. « Que je suis enfant! reprenait la voix intérieure, celle de l'élève de Desforges, instruite sur la vie comme un vieux diplomate. Il est là-haut à m'attendre depuis une demi-heure! » Elle ne put s'empêcher de jeter autour d'elle un regard inquisiteur, tandis qu'elle se renseignait auprès d'un des employés. Mais ses pressentiments de coquette ne l'avaient pas trompée, et elle ne fut pas plutôt à la porte qui débouche de la galerie d'Apollon sur le Salon Carré, qu'elle aperçut René, adossé contre la barre d'appui, au bas de la noble toile décorative de Véronèse qui représente la *Madeleine lavant les pieds du Sauveur*, et en face des célèbres *Noces de Cana*. Dans l'enfantillage de ses timidités, le pauvre garçon avait cru devoir s'endimancher de son mieux pour venir au-devant de cette femme, qui lui figurait, outre une madone, la « femme du monde », — l'espèce d'entité vague et chimérique qui flotte devant le regard de tant de jeunes bourgeois et leur résume le bizarre ensemble de leurs idées les plus fausses. Il avait la taille prise dans sa redingote la plus ajustée. Quoique le matin fût très froid, il n'avait point mis de pardessus. Il n'en avait qu'un et qui, datant du début de l'hiver, ne sortait pas de chez le tailleur où l'avait conduit son ami Larcher. Avec son chapeau haut de forme et tout neuf, ses gants neufs, ses bottines neuves, il était presque parvenu à se donner une tenue de gravure de mode qui contrastait assez comiquement avec sa physionomie romantique. Il aurait pu se rendre plus ridicule encore que Suzanne aurait trouvé

dans ce ridicule des raisons de le désirer davantage. Les femmes amoureuses sont ainsi. Elle se rendit compte qu'il avait eu peur de n'être pas assez beau pour lui plaire, et elle s'arrêta sur le pas de la porte quelques secondes afin de jouir de l'anxiété qu'exprimait le charmant visage du jeune homme. Quand il l'aperçut lui-même, quel soudain afflux de tout son sang sur ce visage qu'encadrait l'or soyeux de sa barbe blonde! Quel éclair dans le bleu sombre et tendre de ses yeux! « C'est un bonheur qu'il n'y ait personne pour le voir m'aborder, » songea-t-elle; mais la blanche lumière qui tombait du plafond vitré du salon n'éclairait en dehors d'eux que des peintres en train d'organiser leur chevalet ou leur échelle pour le travail de la journée, et des touristes, leur guide à la main. Suzanne, qui s'assura de cette solitude par un simple regard, put donc se laisser aller au plaisir que lui causait le trouble de René s'avançant vers elle, et, d'une voix étouffée par l'émotion, il lui disait :

— « Ah! je n'aurais jamais espéré que vous viendriez...

— « Pourquoi donc, répondit-elle avec un air de candeur étonnée, vous me croyez donc bien incapable de me lever matin? Mais, quand je vais visiter mes pauvres, je suis debout et habillée dès les huit heures... » Et ce fut dit!... sur un ton à la fois modeste et gai, — celui d'une personne qui ne croit pas raconter d'elle-même quelque chose d'extraordinaire, tant il lui semble naturel d'être ainsi, le ton d'un officier qui dirait : « Quand nous chargions l'ennemi... » Le plaisant était que de sa vie elle n'avait hasardé la pointe de son pied dans un intérieur de pauvre. Elle avait horreur de la misère comme de la maladie, comme de la vieillesse, et son égoïsme élégant ignorait presque l'aumône. Mais celui qui, en ce moment, aurait dévoilé cet égoïsme à René, lui aurait paru le plus infâme des blasphémateurs. Elle resta une minute, après avoir laissé tomber cette phrase de sœur de charité laïque, à en savourer l'effet. Les yeux de René traduisaient cette foi béate qui semble à ces jolies comédiennes une dette si légitime qu'elles disent volontiers de celui qui la leur refuse qu'il n'a pas de cœur. Puis, comme pour se soustraire à une admiration qui gênait sa simplicité, elle reprit :

— « Vous oubliez que vous êtes mon guide aujourd'hui. Je ferai celle qui ne connaît rien de tous ces tableaux. Je verrai si nous avons les mêmes goûts.

— « Mon Dieu, pensa René, pourvu que je ne lui montre pas

quelques toiles qui lui donnent une mauvaise opinion de moi!... » Les femmes les plus médiocres excellent, pourvu qu'elles le veuillent, à mettre un homme qui leur est de tous points supérieur dans cette sensation d'infériorité. Mais déjà ils allaient, lui la conduisant auprès des chefs-d'œuvre qu'il supposait devoir lui plaire. Les grandes et les petites salles de ce cher musée, il les connaissait si bien! Il n'y avait pas une de ces peintures à laquelle ne se rattachât le souvenir de quelque rêverie de sa jeunesse, tout entière passée à parer de visions de beauté la chapelle intime que nous portons tous en nous avant vingt ans, — pure chapelle que nos passions se chargent bien vite de transformer en un mauvais lieu! Ces pâles, ces nobles fresques de Luini qui déploient leurs scènes pieuses dans l'étroite chambre, à droite du Salon Carré, qu'il était venu de fois prier devant elles, quand il souhaitait de donner à sa poésie le charme suave, la manière large et attendrissante du vieux maître lombard! La sèche et puissante *Mise en croix* de Mantegna, dans l'autre petite salle, dite des sept maîtres, portion détachée du magnifique tableau de l'église San-Zeno à Vérone, il en avait repu ses yeux des heures entières, comme aussi du plus adorable Raphaël, de ce *Saint-Georges* qui assène un si furieux coup d'épée au dragon, — héros idéal en train d'éperonner un cheval blanc caparaçonné de harnais roses, sur une pelouse verte et fraîche comme la jeunesse, comme l'espérance! Mais les portraits surtout avaient fait l'objet de ses plus fervents pèlerinages, depuis ceux d'Holbein, du Francia et de Titien, jusqu'à celui de cette femme fine et mystérieuse, attribué simplement par le catalogue à l'école vénitienne et qui porte un chiffre dans sa chevelure. Il aimait à croire, avec un habile commentateur, que ce chiffre signifie Barbarelli et Cecilia, — le nom du Giorgione et celui de la maîtresse pour laquelle la légende veut que ce grand artiste soit mort. Cette romanesque et tragique légende, il l'avait racontée jadis à Rosalie, lans une visite au Louvre et à cette même place, devant ce même portrait. Il se surprit la racontant à Suzanne, presque avec les mêmes mots

— « Le peintre l'aimait, et elle l'a trahi pour un de ses amis... Il s'est représenté lui-même dans un tableau qui est à Vienne, regardant avec ses beaux yeux tristes cet ami qui s'approche de lui, et dans la main de ce Judas, placée derrière le dos, brille le manche d'un poignard... »

Oui, les mêmes mots !... Quand il les avait dits à Rosalie, elle avait levé vers lui ses prunelles où se lisait distinctement cette phrase : « Comment peut-on trahir celui qui vous aime ?... » Mais elle ne l'avait pas prononcée, au lieu que Suzanne, après avoir fixé avec une curiosité singulière l'énigmatique femme aux lèvres minces, au regard profond, soupira en secouant sa tête blonde :

— « Et elle a un air tellement doux. C'est effrayant de penser que l'on peut mentir avec une physionomie si pure !... »

Tout en parlant, elle aussi tournait vers le jeune homme ses prunelles aussi claires que celles de Rosalie étaient sombres, et il sentit un étrange remords lui serrer le cœur. Par une de ces ironies de la vie intérieure, comme en produit le secret contraste des consciences, Suzanne, heureuse jusqu'au ravissement de cette promenade parmi les toiles qu'elle faisait semblant de regarder, s'amusait avec délices de l'impression que sa beauté produisait sur son compagnon, et pas une ombre ne passait sur son bonheur, tandis que lui, le candide enfant, se reprochait comme une double perfidie de conduire cette idéale créature à travers ces salles où il s'était déjà promené avec une autre ! La fatale comparaison qui, depuis sa rencontre avec Mme Moraines, pâlissait, décolorait dans son esprit la pauvre petite Offarel, s'imposait plus forte que jamais. Le fantôme de sa fiancée flottait devant lui, humble comme elle, et il regardait Suzanne marcher, sœur vivante des beautés aristocratiques évoquées sur les toiles par les maîtres anciens. Ses cheveux dorés brillaient sous le chapeau du matin. Son buste se moulait dans une espèce de courte jaquette en astrakan. La petite étoffe grise de sa jupe tombait en plis souples. Elle tenait à la main un manchon assorti à son corsage d'où s'échappait un coin de mouchoir brodé, et elle élevait par instant ce petit manchon au-dessus de ses yeux, afin de se ménager le jour nécessaire à bien voir le tableau. Ah ! comment la présente n'eût-elle pas eu raison de l'absente, et la grande dame de la modeste, de la simple jeune fille, — d'autant plus que, chez Suzanne, toutes les délicatesses du goût esthétique le plus raffiné semblaient s'unir à ce charme exquis d'aspect et d'attitude ? Elle qui n'aurait pas su distinguer un Rembrandt d'un Pérugin, ou un Ribeira d'un Watteau, tant son ignorance était absolue, elle avait une façon d'écouter ce que lui disait René, et un art d'abonder dans le sens de ses idées, qui aurait fait illusion à de plus habiles connaisseurs du mensonge féminin, que ce poète de vingt-cinq

ans. Il y avait même pour lui dans cette promenade quelque chose de si complet, une telle réalisation de ses plus secrètes chimères, que cet extrême atteint lui faisait mal. L'heure avançait, et il se sentait saisi d'une émotion indéfinissable où tout se mélangeait : l'excitation nerveuse où la vue des chefs-d'œuvre jette toujours un artiste, le remords d'une coupable duplicité, comme d'une profanation de son passé par son présent, et de son présent par son passé, le sentiment aussi de la fuite irréparable de cette heure. Oui, elle s'en allait, cette heure douce que tant d'heures suivraient, vides, froides, noires, et jamais, non, jamais il n'oserait demander à son adorable compagne de recommencer cette promenade ! Elle, la spirituelle épicurienne, était en train de prolonger le délice de cette possession morale du jeune homme, comme elle aurait prolongé le délice d'une possession physique. Voluptueusement, savamment, elle l'étudiait, sans en avoir l'air, du coin de son œil clair, si doux entre ses longs cils d'or. Elle ne se rendait pas un compte exact de toutes les nuances d'idées qu'il traversait. Elle le connaissait déjà très bien dans l'intime de sa nature, mais elle ignorait presque tout des faits positifs de son existence, au point qu'elle se demandait parfois avec un tressaillement s'il n'était pas vierge. Elle ne pouvait pas suivre le détail des variations de sa pensée, mais elle n'avait pas de peine à constater qu'il la regardait maintenant beaucoup plus que les tableaux, et aussi qu'il roulait dans la détresse, minute par minute. Elle l'attribuait, cette détresse, à une brûlure de timidité qui lui plaisait tant à rencontrer. Elle y sentait un désir de sa personne, aussi passionné que craintif et respectueux. Et comme elle aimait être désirée, avec cette pudeur ! Elle mesurait mieux l'abîme qui séparait son petit René, — comme elle l'appelait déjà tout bas, pour elle seule, — des hardis viveurs qui composaient son milieu habituel. Ses regards ne la déshabillaient pas comme ceux des autres. Ils l'aimaient. Ils souffraient aussi, et cette souffrance la décida enfin à se faire faire cette déclaration qu'elle s'était promise de provoquer.

— « Ah ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle tout d'un coup en s'appuyant d'une main à la barre qui court le long des tableaux, et levant vers René un visage où le sourire dissimulait une douleur aiguë. « Ce n'est rien, ajouta-t-elle en voyant le jeune homme bouleversé, je me suis un peu tourné le pied sur ce parquet glissant... » et, debout sur une de ses jambes et avançant son

pied soi-disant malade, elle le remua dans sa souple bottine, avec un gracieux effort. « Dix minutes de repos, et il n'y paraîtra plus, mais il faut que vous me serviez de bâton de vieillesse... »

Elle prononça ce triste mot avec sa bouche jeune, et elle prit le bras du poète qui l'aida presque pieusement à marcher, sans se douter que cet accident imaginaire n'était qu'un petit épisode de plus dans la charmante comédie où il jouait son rôle, lui, de bonne foi. Elle avait soin de s'incliner un peu, pour que cette légère pesée de son corps redoublât en lui l'ardeur du désir, pour que sa gorge frôlât le coude du jeune homme et le fît tressaillir, pour que cette sensation du mouvement communiqué achevât de le griser. Et ce manège réussit trop bien. Il ne pouvait même plus parler, envahi qu'il était, pénétré, possédé par la présence de cette femme dont il respirait maintenant, d'une manière plus distincte, l'imperceptible parfum. A peine il se hasardait à la regarder, et il rencontrait alors tout près de lui ce profil, à la fois mutin et fier, cette joue comme idéalement rosée, la pourpre vive de ses lèvres sinueuses qu'un joli sourire de tendre malice plissait par instants, puis, quand leurs yeux se croisaient, ce sourire se changeait en une expression de sympathie ouverte qui rassurait la timidité de René. Cela, elle le sentait à la façon plus hardie dont il lui donnait le bras. Elle avait eu bien soin de choisir pour cette hypocrisie de sa fausse entorse une des salles les plus isolées qu'ils eussent traversées, celle des Lesueur. Ils avaient suivi un couloir, ils étaient entrés dans une des galeries de l'école française, et ils venaient d'arriver dans un salon, à cette époque-là tout sombre et désert, celui où se trouvaient appendus les grands tableaux de Lebrun représentant les victoires d'Alexandre. La galerie des Ingres et des Delacroix, qui débouche aujourd'hui sur ce salon, n'était pas ouverte alors, et au milieu se trouvait un grand divan rond garni de velours vert. C'était un coin, à cette heure-là et au milieu de Paris, absolument abandonné, où l'on pouvait causer indéfiniment sans autre témoin que le gardien qui s'occupait lui-même à bavarder avec son collègue de la salle voisine. Suzanne avisa cette place d'un coup d'œil ; elle dit à René en lui montrant le canapé :

— « Voulez-vous que nous nous asseyions là un instant ? Je suis déjà mieux... »

Il y eut entre eux un nouveau passage de silence. Tout les enveloppait de solitude, depuis le bruit de la cour du Carrousel

qui leur arrivait, indistinct, par les deux hautes fenêtres, jusqu'à la demi-clarté de la salle. La détresse du jeune homme augmentait encore par ce tête-à-tête, qui aurait dû lui être un encouragement à parler. Il se disait : « Qu'elle est jolie ! Qu'elle est fine !... Et elle va s'en aller, et je ne la verrai plus. Je dois tant lui déplaire, je me sens paralysé près d'elle, incapable de causer. » — « Jamais, songeait Suzanne, je n'aurai une meilleure occasion. »

— « Vous êtes triste », reprit-elle tout haut, et le regardant avec des yeux où la coquetterie se déguisait en une sympathie affectueuse, presque celle d'une sœur : « Je l'ai bien vu dès mon arrivée, continua-t-elle, mais je ne suis pas assez votre amie pour que vous me disiez vos peines...

— « Non, fit René, je ne suis pas triste. Comment le serais-je? puisque je n'ai que des sujets de bonheur !... »

Elle le regarda de nouveau avec une physionomie de surprise et d'interrogation qui signifiait : « Ces sujets de bonheur, dites-les-moi donc... » René crut lire cette demande en effet dans ces claires prunelles; mais il n'osa pas comprendre. Il se jugeait, en toute sincérité de conscience, tellement inférieur à cette femme, que même découvrir, en entier, le culte qu'il lui avait déjà voué, lui paraissait au-dessus de ses forces. Tout le séduisant manège de Suzanne, dans lequel il lui était impossible de reconnaître un calcul, cesserait du coup s'il parlait, et il reprit, comme si sa phrase se fût appliquée seulement aux circonstances générales de sa vie :

— « Claude Larcher me le dit souvent : que je n'aurai pas de plus belle époque dans ma destinée littéraire. Il y a quatre moments, prétend-il, dans l'existence d'un écrivain : celui où on l'ignore ; celui où on l'acclame pour ennuyer ses aînés ; celui où on le diffame, parce qu'il triomphe ; le quatrième, où on lui pardonne, parce qu'on l'oublie... Ah ! que je regrette que vous ne le connaissiez pas mieux, il vous plairait tant... Si vous saviez comme il aime les lettres, c'est pour lui une religion !...

— « Il est un peu trop naïf tout de même », songea Suzanne; mais elle était trop intéressée au résultat de cet entretien pour se laisser aller à un mouvement d'impatience. Elle s'empara de ce que René venait de dire, et elle répondit, interrompant ainsi l'éloge inutile de Claude : « Une religion !... C'est vrai, vous sentez ainsi, vous autres... J'ai une de mes amies qui en a fait la mélancolique expérience et qui me le répète toujours : une femme ne de-

vrait pas s'attacher à un artiste. Il ne l'aimera jamais autant qu'il aime son art... »

Elle prit, pour rappeler cette parole prêtée gratuitement à une amie aussi imaginaire que l'entorse, une physionomie toute douloureuse ; ses lèvres rouges s'ouvrirent dans un léger soupir, celui d'une âme qui a reçu de navrantes confidences, et qui prévoit, qui pressent pour elle-même des douleurs pareilles.

— « Mais c'est vous qui êtes triste », dit René saisi par l'altération soudaine de ce joli visage.

— « Allons donc !... » pensa-t-elle, et tout haut : « Laissons cela. Qu'est-ce que mes tristesses à moi peuvent vous faire ?

— « Croyez-vous donc, repartit René, que vous soyez pour moi une indifférente ?

— « Indifférente ?... non, fit-elle en secouant la tête ; mais quand vous m'aurez quittée, penserez-vous à moi autrement qu'à une personne sympathique, rencontrée par hasard, oubliée de même ? »

Jamais elle n'avait paru aussi délicieuse à René qu'en prononçant ces paroles, qui allaient jusqu'à l'extrémité de ce qu'elle pouvait se permettre sans détruire son œuvre. Sa main gantée était posé sur le canapé de velours tout près du jeune homme. Il osa la prendre. Elle ne la retira pas. Ses yeux semblaient fixer une vision à travers l'espace. Avait-elle seulement pris garde au geste de René ? Il y a des femmes qui ont ainsi une façon céleste de ne pas s'apercevoir des familiarités que l'on se permet avec leur personne. René serra cette petite main, et, comme elle ne le repoussait pas, il commença de parler, d'une voix que l'émotion rendait sourde plus encore que la prudence :

— « Oui, vous devez penser cela, et je n'ai pas le droit de m'en étonner. Pourquoi croiriez-vous que mes sentiments à votre égard sont d'une autre sorte que ceux des jeunes gens que vous rencontrez dans le monde ?... Et cependant, si je vous disais que, depuis le jour où je vous ai parlé chez Mme Komof, ma vie a changé et pour toujours. — Ah ! ne souriez pas. — Oui ! pour toujours ! — Si je vous disais que je n'ai plus nourri qu'un désir : vous revoir ; que je suis monté chez vous, le cœur battant ; que chaque heure depuis lors a augmenté ma folie ; que je suis arrivé ici dans un ravissement et que je vais vous quitter dans un désespoir... Ah ! vous ne me croyez pas... On admet cela dans les romans, ces passions qui vous envahissent le cœur, en entier, tout

d'un coup et à jamais... Est-ce que cela arrive dans la vie?... »

Il s'arrêta, éperdu des phrases qu'il venait de prononcer. Il avait, en achevant de parler, cette impression étrange qui nous étreint, lorsque, dans un rêve, nous nous écoutons nous-mêmes dire notre secret précisément à la personne à qui nous devrions nous cacher le mieux. Elle l'avait écouté, les yeux fixés devant elle, absorbée toujours. Mais ses paupières battaient plus vite, sa respiration se faisait plus courte. Sa petite main trembla dans la main de René. Ce fut pour lui une surprise si saisissante, quelque chose de si enivrant aussi, qu'il eut le courage de répondre :

— « Pardon, pardon de vous parler comme je le fais! Si vous saviez!... C'est enfantin et c'est fou! Qnand je vous ai vue pour la première fois, c'est comme si je vous avais reconnue. Vous ressemblez tant à la femme que j'ai rêvé de rencontrer, depuis que j'ai un cœur!... Avant cette rencontre, je croyais vivre, je croyais sentir... Ah! que j'étais fou!... Ah! que je suis fou!... Je me perds à vos yeux, je me suis perdu. — Mais du moins je vous aurai dit que je vous aimais... Vous le saurez. Vous ferez de moi ensuite ce que vous voudrez. — Mon Dieu! que je vous aime! que je vous aime!... »

Comme il la regardait avec idolâtrie, tout en répétant ces mots où se soulageait toute sa fièvre intérieure, il vit deux larmes tomber des yeux de Suzanne, deux lentes et douces larmes qui coulèrent sur ses joues roses en y laissant comme des raies. Il ignorait que la plupart des femmes pleurent ainsi comme elles veulent, pourvu qu'elles soient un peu nerveuses. Il leur suffit de retenir leur respiration d'une certaine manière. Ces deux pauvres larmes achevèrent de l'affoler.

— « Ah! s'écria-t-il, vous pleurez!... Vous...

— « N'achevez pas », interrompit Suzanne en lui mettant la main sur la bouche et se retirant de lui. Elle fixait sur lui des yeux où la passion se mêlait à une espèce d'étonnement épouvanté. « Oui, vous m'avez touchée! Vous m'avez fait découvrir en moi-même des abîmes que je ne soupçonnais pas... Ah! j'ai peur, peur de vous, peur de moi, peur d'être ici... Non! nous ne devons plus nous revoir. Je ne suis pas libre. Je ne devais pas écouter ce que j'ai écouté... » Elle se tut, lui prenant la main d'elle-même : « Pourquoi vous mentir?... Tout ce que vous sentez, je le sens peut-être. Je ne le savais pas, je vous le jure, avant cette minute. Cette sympathie à laquelle je cédais

et qui m'a fait venir vous rejoindre ce matin... Mon Dieu!... Ah! je comprends, je comprends... Malheureuse, comme le cœur se laisse surprendre!... »

De nouvelles larmes tremblèrent à la pointe de ses cils. René se trouvait si bouleversé par les paroles qu'il venait de prononcer et d'entendre, qu'il ne put rien répondre, sinon :

— « Dites-moi seulement que vous me pardonnez...

— « Oui, je vous pardonne », dit-elle en pressant sa main à lui faire mal, puis d'une voix grave : « Je sens que je vous aime aussi... » Et comme réveillée d'un songe : « Adieu, je vous défends de me suivre. C'est la dernière fois que nous nous serons parlé... »

Elle se leva. Son front était menaçant, ses regards trahissaient tous les effarouchements de l'honneur révolté. Il ne s'agissait plus du pied tourné sur le parquet glissant, ni de lassitude. Elle partit tout droit devant elle, et d'un air si courroucé que le jeune homme, écrasé de la scène qu'il venait de traverser, la vit s'en aller immobile, sans rien faire pour la retenir. Elle avait disparu depuis quelques minutes, lorsqu'il s'élança du côté par où elle s'était échappée. Il ne la trouva point. Tandis qu'il descendait un escalier, puis un autre, elle avait déjà traversé la cour carrée, et elle montait dans un fiacre qui l'emportait vers la rue Murillo. Elle était, dans ce coin de voiture, à la fois toute malicieuse et tout attendrie. Pendant le temps que le jeune homme emploierait à chercher les moyens de la faire revenir sur sa résolution de rupture absolue, il ne réfléchirait pas à la rapidité avec laquelle sa pseudo-madone s'était laissé faire et avait fait elle-même une déclaration d'amour. Voilà pour la malice. Et le souvenir des phrases du jeune homme, de son visage transfiguré par l'émotion, de ses yeux exaltés, la ravissait comme une promesse du plus ardent amour. Voilà pour l'attendrissement. Et elle caressait déjà le projet de lui appartenir, chez lui, dans cet intérieur si calme, si discret, si retiré, qu'il lui avait dépeint. Il allait lui écrire une fois, deux fois, elle ne répondrait pas. A la troisième lettre, elle ferait semblant de croire à un projet de suicide et elle tomberait chez lui — pour le sauver! Comme elle en était là de ses réflexions, le hasard, ironique parfois à l'égal d'un méchant compère, lui fit apercevoir le baron Desforges qui traversait le boulevard Haussmann. Il se rendait chez elle sans doute pour lui demander à déjeuner. Elle regarda la mignonne montre d'or

qu'elle portait pendue à un bracelet, il était à peine midi vingt. Elle serait rentrée bien à temps, et, après la joie de sa matinée, ce lui fut un plaisir exquis de baisser un peu le rideau de la portière en passant tout près de son amant qui ne la vit pas.

XII

LOYAUTÉ CRUELLE.

Quand René Vincy se trouva devant la porte du musée sans avoir pu rejoindre Suzanne, un tourbillon d'idées contradictoires l'assaillit, si violent et si subit qu'il ne savait plus, à la lettre, où il était, ni où il en était. Le calcul de Suzanne ne l'avait pas trompée, et le double coup qu'elle venait de porter au jeune homme paralysait en lui toutes les puissances de l'analyse et de la réflexion. Si elle lui avait dit qu'elle l'aimait, tout simplement, il eût, sans doute, dans un suprême accès de lucidité, aperçu un contraste bien fort entre le caractère angélique, affecté par Suzanne, et la brusquerie de cette déclaration. Il eût dû reconnaître que les ailes de l'Ange lui tenaient bien peu aux épaules pour avoir été mises au vestiaire avec cette promptitude. Mais bien loin de les déposer, ces blanches ailes, cet ange venait de les déployer, toutes grandes, et de disparaître. « Elle m'aime et elle ne me pardonnera jamais de lui avoir arraché cet aveu », se disait René. Il croyait de bonne foi qu'elle l'avait quitté avec la résolution de ne plus le revoir, et cette idée absorbait toutes les forces vives de son esprit. Comment faire revenir sur une telle décision une créature si sincère qu'elle n'avait pu dissimuler son cœur, si loyale qu'elle s'était aussitôt reproché comme un crime la plus involontaire des confessions ? Et le jeune homme la revoyait avec l'effroi peint sur son visage, avec des larmes au bord de ses cils... Il marchait tout droit devant lui, parmi ces pensées, incapable en ce moment de supporter la vue d'un être humain, fût-ce Émilie, sa chère confidente. Il prit un fiacre et se fit conduire jusqu'aux portes de Paris, du côté de Saint-Cloud. Il jeta ce nom au cocher, instinctivement, parce que Suzanne lui avait décrit, au cours d'une conversation, deux fêtes auxquelles elle avait assisté dans ce château, toute jeune. Il éprouva un sauvage plaisir, une fois descendu de voiture, à s'enfoncer dans le bois dépouillé. Le feuillage sec criait sous ses pas. Le ciel bleu et froid

de l'après-midi de février se développait sur sa tête. Par instants il apercevait, à travers un entrelacement de troncs noirs et de branches nues, la ruine mélancolique du vieux château et l'eau glauque du bassin sur lequel Mme Moraines avait vu se promener en barque le malheureux et noble prince, tué au Cap ! Ces impressions d'hiver, ces souvenirs d'un passé tragique flottaient autour du jeune homme sans distraire sa rêverie du point fixe qui l'hypnotisait, pour ainsi dire : par quels procédés vaincre la volonté de cette femme dont il était aimé, qu'il aimait, qu'il voulait à tout prix revoir? Que faire? Se présenter chez elle et forcer sa porte ? S'imposer à elle en courant les salons où elle pouvait aller ? L'importuner de sa présence au tournant des rues et dans les théâtres ? Toute sa délicatesse répugnait à une conduite où Suzanne pût trouver une seule raison de l'aimer moins. Non, c'était d'elle qu'il désirait tout tenir, même le droit de la contempler ! Il avait, dans son adolescence et les pures années de sa première jeunesse, nourri son cœur de tant de chimères, qu'il pensa sincèrement à ne plus rien tenter pour la revoir, et à lui obéir, comme auraient fait Dante à sa Béatrice, Pétrarque à sa Laure, Cino de Pistoie à sa Sylvie, tous ces poètes en qui s'exprime la noble conception, élaborée par le moyen âge, d'un amour imaginatif et pieux, tout de renoncement et de spiritualité. Il avait tant goûté autrefois la *Vie nouvelle* et les sonnets de ces rêveurs à leurs Dames mortes. Comment cette littérature sublimée et presque monacale aurait-elle tenu contre le venin de passion sensuelle que la beauté de Suzanne et son luxe lui avait insinué dans le sang, à son insu? Lui obéir ?... Non, il ne le pouvait pas. Les projets tourbillonnaient de nouveau dans sa tête, et il usait ses nerfs par du mouvement, seul remède à cette horrible souffrance, l'agonie de l'inquiétude. Le soir tomba, un soir d'hiver au crépuscule sinistre et court. Ce fut alors qu'épuisé par l'excès de l'émotion, René finit par s'arrêter à la seule décision immédiatement exécutable : écrire à Suzanne. Il gagna le village de Saint-Cloud, il entra dans un café, et ce fut là, sur un buvard infâme, avec une plume éraillée, au bruit des billes de billard poussées par des fumeurs de pipes, sous l'œil narquois d'un garçon malpropre, qu'il composa une première lettre, puis une seconde, et cette troisième enfin, — avec quelle honte du papier qu'il employait et de l'endroit où il se trouvait ! Il lui eût été insoutenable que Suzanne le vît ainsi ; mais, d'autre part, il

se sentait incapable d'attendre son retour à sa maison pour lui dire ce qu'il avait à lui dire, et voici en quels termes s'épanchait le trop-plein de son angoisse :

« Voici plusieurs lettres que je vous écris, Madame, et que je déchire, et je ne sais si je vous enverrai celle-ci, tant la crainte de vous déplaire me fait trouver indélicate l'expression de sentiments qui ne vous déplairaient pas, eux, si vous pouviez les voir. Hélas ! on ne voit pas les cœurs, et me croirez-vous quand je vous dirai que l'émotion qui me dicte cette lettre n'a rien dont doive s'offenser même la plus délicate, même la plus pure des femmes, même vous, Madame ?... Mais vous me connaissez si peu, et le sentiment que vous m'avez laissé voir, avec la divine sincérité d'une âme qui répugne à tous les mensonges, a été une telle surprise que, peut-être, à l'heure où j'écris ces lignes, vous l'avez déjà pour toujours banni, effacé, condamné. Ah ! s'il en était ainsi, ne répondez pas à cette lettre. Ne la lisez même pas. Je saurai comprendre ce silence et accepter cet arrêt. Je souffrirai cruellement, mais avec un merci pour vous qui ne cessera jamais, un merci pour m'avoir donné dans ma vie cette joie absolue, complète, de voir l'idéal de tous mes songes de jeune homme marcher et vivre devant moi. De cela, voyez-vous, quand je devrais mourir de douleur de vous avoir rencontrée et aussitôt perdue, je ne vous serai jamais assez reconnaissant. Vous m'êtes apparue, et par votre seule existence vous m'avez attesté que cet idéal ne mentait pas ! Quelque dure que me soit jamais la vie, ce cher, ce divin souvenir me suivra comme un talisman, comme un magique charme...

« Mais, tout indigne que je sois, si le sentiment que j'ai vu passer dans vos yeux — qu'ils étaient beaux à cette minute, et comme je me les rappellerai toujours ! — oui, si ce sentiment survit en vous au passage de révolte qui vous a saisie ce matin, si cette sympathie dont vous vous êtes reproché la violence demeure vivante dans votre cœur, si vous restez, malgré vous, celle qui a pleuré en m'écoutant lui dire mon ravissement, mon adoration, mon culte ; alors je vous en conjure, Madame, de cette sympathie, de cette émotion tirez un peu de pitié ; avant de confirmer cet arrêt auquel je suis tout prêt à me soumettre, ce terrible arrêt de ne plus vous revoir, laissez-moi vous demander de me permettre une seule épreuve. Cette demande est si

humble, si résignée à vos ordres. Ah ! écoutez-la ! Si j'ai deviné juste à travers les conversations trop courtes, trop rapides qu'il m'a été donné d'avoir avec vous, votre vie, sous son apparence comblée, est déshéritée de bien des choses. N'avez-vous jamais éprouvé le besoin auprès de vous d'un ami à qui vous pourriez tout dire de vos peines, d'un ami qui ne vous parlerait plus comme il a osé le faire une fois, mais qui serait là, heureux de respirer dans votre air, content de votre joie, triste de vos tristesses, un ami sur qui vous compteriez, que vous prendriez, que vous laisseriez, sans qu'il se plaignît ; un être à vous enfin, et dont toutes les pensées vous appartiendraient ? Cet ami sans espérance criminelle, sans désir que de se dévouer, sans regrets que de ne pas vous avoir toujours servie, c'est cela que je rêvais de devenir avant cette entrevue où l'émotion a été plus forte que la volonté. Et je sens que je vous aime assez pour réaliser ce rêve encore maintenant. Non ! Ne secouez pas votre tête. Je suis sincère dans ma supplication, sincère dans ma volonté de ne plus jamais prononcer un mot qui vous force à vous repentir de votre indulgence, si vous m'accordez d'essayer seulement cette épreuve. Mais ne serez-vous pas toujours à temps de me rejeter loin de vous, le jour où vous verrez que je suis prêt à enfreindre l'engagement que je prends ici ?

« Mon Dieu ! que les phrases me manquent ! Mon cœur tremble à l'idée que vous lirez ces lignes, et voici que je puis à peine les tracer. Que répondrez-vous ? Me rappellerez-vous dans ce sanctuaire de la rue Murillo où vous m'avez été si bonne déjà, si complètement douce et bonne, que songer à ces minutes passées là, auprès de vous, c'est comme me parer le cœur avec un lis ? Ah ! dans ce cœur il n'y a pour vous que dévouement, admiration obéissante et prosternée. Dites, dites le mot : « Je vous pardonne. » Dites « Je vous permets de me revoir. » Dites : « Essayez, essayons d'être amis. » Vous le diriez, si vous pouviez lire en moi jusqu'au fond. Et, si vous ne le dites pas, ce ne sera ni un murmure, ni un reproche, ni rien que merci toujours. Un merci dans le martyre comme l'autre l'aurait été dans l'extase. Je comprends aujourd'hui que souffrir par ce qu'on aime est encore un bonheur !... »

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

NOTES ET PENSÉES

On est généralement plus dans la vérité quand on voit en noir qu'en rose.

—

Les gens *sérieux* sont ceux qui font le plus sérieusement des sottises.

—

En France, on pardonne moins vite un écrit qu'un crime.

—

Tout ce qu'un parti reproche à l'autre, il le commet à son tour, quand il est au pouvoir.

—

La Société aime mieux les gens se contrefaisant que les gens naturels.

—

L'essentiel est d'oublier la vie en travaillant. Les heures passent vite quand on s'absorbe dans une occupation qu'on aime. On en perd le sentiment des jours et des nuits.

—

De même que l'appétit vient en mangeant, les idées viennent en travaillant.

—

L'exemple du bien est contagieux comme l'exemple du mal.

Les gens délicats sont plus susceptibles que les autres ; ils ont l'épiderme plus sensible.

—

Les sots veulent avant tout paraître *intéressants :* les esprits, dits positifs, sont surtout *intéressés.*

—

L'hiver est la saison des riches. Les pauvres n'oublient leur misère que l'été et se font illusion en cette heureuse saison. L'hiver les ramène à la dure et froide réalité.... Comment chanter les douceurs du coin du feu, quand on y regarde à deux fois avant d'acheter du charbon et du bois ?

—

En fait de style, se jeter à l'eau tout d'abord ; et de quelque manière qu'on nage, pourvu qu'on traverse la rivière, peu importe !

—

Les *malins* se distinguent surtout dans ces circonstances, en ce qu'ils ne croient point à ce qui est trop simple, tandis qu'ils ajoutent foi aux plus énormes balourdises.

—

Il n'y a pas de différence entre la méchanceté et la sottise, quant aux conséquences.

—

La première des délicatesses consiste à respecter celle des autres.

—

Les sots ont toujours réponse à tout : on n'a jamais le dernier mot avec eux. Les gens d'esprit savent s'avouer battus en se taisant.

Jules Troubat.

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

DANS LES THÉATRES DE PARIS (1)

L'éclairage électrique du grand Opéra est venu ajouter aux merveilles de notre édifice national une valeur nouvelle.

Tous les spectateurs des représentations actuelles de ce beau théâtre peuvent apprécier, par leurs yeux, l'éclat extraordinaire que donne, au grand escalier et à la salle, la lumière, si éclatante, si pure, des petits globes Edison. M. Garnier a été, dans cette occurrence, plus heureux qu'il ne pouvait s'y attendre. On sait que la peinture de la salle, avec sa teinte chocolat, donnait un caractère de tristesse au monument intérieur, et ne faisait aucunement valoir les toilettes des dames. Le lustre électrique et les petits globes à incandescence, avec leur lumière scintillante et diamantée, sont venus combattre ces fâcheuses conditions ; de sorte que l'aspect de la salle, et surtout celui de l'escalier, sont réellement féeriques.

Aujourd'hui, l'Opéra tout entier, c'est-à-dire la partie réservée au public, et la seconde moitié de l'édifice, consacrée à l'administration, sont entièrement éclairés par l'électricité. Le gaz en est, pour ainsi dire, banni.

Ce n'est qu'après des années de tâtonnements et d'essais, que l'on est parvenu à réaliser cette magnifique installation.

De 1880 à 1883, on fit, à l'Opéra de Paris, des essais multipliés d'éclairage par l'électricité. Mais les résultats de ces essais sont restés longtemps sans caractère tranché. Tout était subordonné

(1) Voir les numéros des 25 novembre et 10 décembre 1887.

aux locaux à éclairer. Les grands foyers Jablochkoff illuminaient les vestibules ; la rampe était éclairée par des lampes Swan ; le foyer des abonnés recevait des lampes Swan ; le foyer du public des lampes-soleil, des becs Edison et des lampes Maxim. Le résultat définitif fut long à se dégager. Jusqu'en 1883, l'Opéra de Paris a réuni, comme pour une sorte d'enquête comparative, les systèmes d'éclairage au gaz, les lampes à l'huile, exigées par la Préfecture de police, enfin l'électricité, et l'électricité empruntée à toutes sortes de systèmes.

Il fut décidé, en définitive, en 1884, qu'on emploierait la lumière Edison. 1,800 lampes Edison devaient éclairer la salle, la scène et les couloirs. Le foyer devait recevoir des lampes-soleil. Dans le grand lustre de la salle, on voulait combiner la lumière par incandescence avec les lampes à arc voltaïque. Ces dispositions ont encore été modifiées.

Aujourd'hui, l'éclairage électrique par incandescence a conquis sa place dans toutes les parties de l'Opéra. Les célèbres peintures de Baudry, qui ont été si longtemps menacées de destruction, par l'épaisse couche de fumée provenant du gaz, qui les recouvrait de plus en plus, sont enfin préservées de toute altération, et le plus bel édifice théâtral de l'Europe est à l'abri de toute chance d'incendie, grâce à ce nouvel éclairage.

Arrivons à la description de l'installation actuelle de l'éclairage électrique à l'Opéra.

Les sous-sols gigantesques de ce vaste édifice, avec leurs sombres profondeurs et leurs piliers énormes, se prêtaient merveilleusement à l'installation des machines à vapeur et des chaudières devant servir à la production de l'électricité. Sous ces voûtes immenses, il y aurait place pour des milliers de chevaux-vapeur. L'espace occupé par les machines à vapeur est pourtant relativement restreint. Trois chaudières inexplosibles, du système Belleville, fournissant, par heure, 2,450 kilogrammes de vapeur chacune, sont réunies, du côté de la rue Halévy, dans une salle mesurant 6^m sur $8^m,70$. La cheminée, de $1^m,300$ de diamètre, et de 39 mètres de hauteur, passe dans une cour intérieure ; elle est invisible du dehors, et ne nuit pas ainsi à l'aspect monumental de l'édifice. Cette cheminée, en tôle galvanisée, a été très ingénieusement combinée, de façon à servir de gaine de ventilation pour les chaufferies.

Les machines à vapeur et les machines dynamo-électriques

sont placées plus loin, en partie du côté de la place de l'Opéra, en partie sous le grand escalier et l'avant-foyer.

Le service d'éclairage journalier est assuré par deux machines à vapeur, du système Corliss, jumelles, de 150 chevaux-vapeur chacune, et à condensation. Ces machines, qui font 65 tours par minute, actionnent, à 200 tours, une transmission principale, commandant cinq machines dynamo-électriques Edison, de 500 lampes, dont une de rechange. Une machine Gramme, à courants alternatifs, alimente les foyers Jablochkoff de la façade.

Le service de secours est assuré par une machine à vapeur Armington, de 100 chevaux-vapeur, tournant à 280 tours par minute, et commandant deux machines dynamo-électriques Edison, de 400 lampes.

En mettant en marche, à la fois, toutes les machines dynamo-électriques, on disposerait de 300,000 *volts-ampères,* en courants continus, à 100 *volts* de potentiel, et de 10,000 *volts-ampères,* en courants alternatifs à 350 *volts* de potentiel; ce qui représente probablement la source d'électricité la plus importante qui existe en France.

Au lieu d'emprunter aux conduites de la ville de Paris l'eau destinée aux chaudières à vapeur, on a préféré creuser un puits. Ce puits, qui n'a pas moins de 37 mètres de profondeur, a été foré par M. Léon Dru, qui a pris toutes les précautions nécessaires pour isoler, par des tubages concentriques et cimentés, les nappes supérieures très abondantes, qu'on a été obligé de négliger, afin d'éviter toute chance possible d'affouillement dans les fondations de l'Opéra. En cas d'avarie aux condenseurs, les machines à vapeur peuvent fonctionner à libre échappement de vapeur.

Le courant fourni par les machines dynamo-électriques est amené à un tableau général de distribution, où viennent aboutir les différents services d'éclairage. Voici ce tableau :

Façade-péristyle . . .	10	foyers voltaïques Jablochkoff.
Façade-*loggia*	8	arcs voltaïques Pieper.
Grand foyer	524	lampes à incandescence Edison.
Avant-foyer	90	—
Grand escalier	358	—
Rampe	120	—
Girandoles	99	—
Lustre	510	—

Le service de la salle, comprenant, à lui seul, 720 lampes, a

demandé une étude très soignée, afin de rendre les effets de lumière aussi faciles que possible, vu le peu d'espace dont on disposait pour le *jeu d'orgue* aboutissant à la scène. On a pu réunir sur un panneau, mesurant seulement $1^m,30$ sur $1^m,10$, les trois cadrans des régulateurs du lustre, des girandoles et de la rampe, qui sont ainsi sous la main d'une seule personne.

Les effets de réduction et d'augmentation de la lumière sont, comme on le sait, obtenus, dans les théâtres éclairés au gaz, par un jeu de robinets, que l'on nomme le *jeu d'orgue,* qui permet de faire, à volonté, la lumière ou la nuit. Avec l'éclairage électrique, cet effet d'augmentation ou de réduction de la lumière s'obtient en interposant des *résistances*, c'est-à-dire des conducteurs de gros calibre, au passage du courant, pour en affaiblir l'éclat.

Comme il était impossible de loger dans la même salle les résistances nécessaires pour produire les effets de nuit du lustre, celles-ci ont été placées dans un deuxième dessous, et, afin d'éviter de ramener au *jeu d'orgue* tous les fils de dérivation, qui étaient d'une forte section, les connexions ont été faites directement sur un grand cadran, dans le deuxième dessous, dont la touche mobile est mise en mouvement au moyen d'une chaîne Gall, manœuvrée du *jeu d'orgue.*

Ce régulateur du lustre demanderait une description détaillée, en raison de l'emploi ingénieux des toiles métalliques, qui a été proposé par M. Amédée Vernes, ingénieur en chef de la Compagnie continentale Edison, et appliqué par M. V. Picou, directeur des usines Edison, d'Ivry.

Grâce à cet appareil, un homme seul peut régler à volonté l'éclairage de la scène, qui comprend, suivant les pièces, de 1,200 à 1,600 lampes.

En principe, toutes les lampes Edison ont été montées sur des bras spéciaux, raccordés aux appareils existants, et venant se brancher à cheval entre les becs de gaz. La disposition de ces lampes, légèrement inclinées, rayonnant ainsi au milieu des verreries, est très heureuse.

Mener à bonne fin un éclairage de cette importance, sans entraver le service des représentations, et substituer, du jour au lendemain, l'électricité au gaz, n'étaient point chose facile.

Les circuits, entièrement protégés par des moulures en bois ou des gaines de plomb, sont parfaitement équilibrés. Le tableau de la page précédente donne le détail de ces circuits.

Le service du lustre comprend un câble conducteur, de la section de 200 millimètres carrés, et de 270 mètres de longueur. Un système très simple de poulies permet au câble de suivre les mouvements de montée et de descente du lustre, sur une course de 21 mètres, sans qu'on ait à s'en occuper.

Comme on a pu s'en convaincre, l'éclairage électrique a parfaitement répondu au programme arrêté, et l'effet obtenu est, en général, excellent. D'ailleurs, l'expérience apprendra promptement ce qu'il pourrait y avoir de défectueux dans l'installation, et on y remédierait aussitôt. Ce n'est plus qu'une affaire de détail.

Cette première installation était terminée en 1886. En 1887, a été réalisé le complément de l'éclairage de l'édifice, c'est-à-dire la partie des bâtiments occupés par l'administration.

Quatre machines à vapeur, du système *compound,* de la force de 140 chevaux-vapeur, construites spécialement pour l'Opéra, par MM. Weyher et Richemond, de Pantin, ont été installées dans les sous-sols, par la Société Edison. Les machines à vapeur sont à condensation; mais elles sont disposées de façon à pouvoir, à l'occasion, marcher à libre échappement de vapeur. Deux condenseurs, actionnés séparément par deux moteurs, reçoivent la vapeur qui s'échappe de ces quatre machines.

Quant aux machines dynamo-électriques, elles ont une capacité double de celles qui sont en service dans la première partie de l'installation, c'est-à-dire dans la partie réservée au public, et qui alimentent 500 lampes de 16 bougies. Les machines qui fonctionnent depuis le mois de janvier 1887 alimentent 1,000 lampes. Des perfectionnements importants réalisés par M. R.-V. Picou dans les ateliers d'Edison, à Ivry, ont permis d'établir ces nouvelles machines dynamo-électriques de 1,000 lampes sur des modèles beaucoup plus économiques que sur les anciens types créés en Amérique.

Chaque machine dynamo-électrique est actionnée par une courroie, venant directement du moteur. Le moteur faisant 160 tours par minute, les bobines de la machine dynamo-électrique font 300 tours.

Pour compléter le service des générateurs, on a installé deux nouvelles chaudières inexplosibles, du système Belleville, fournissant 1,250 kilogrammes de vapeur par heure. Elles sont placées dans le prolongement des trois premières, qui ont cha-

cune une capacité double, c'est-à-dire qui fournissent par heure 2,450 kilogrammes de vapeur chacune.

De chaque extrémité de la batterie des générateurs à vapeur, part une double conduite de vapeur, desservant les différents moteurs, et venant se rejoindre au centre, de façon à former un véritable cercle, aboutissant aux chaudières. On peut ainsi envoyer la vapeur par la conduite de droite ou de gauche, ou dans les deux à la fois.

En résumé, le matériel mécanique et électrique de l'éclairage de l'Opéra comprend :

Chaudières à vapeur.

Générateurs Belleville de 2,450 kilogrammes de vapeur. . .	5
Générateurs Belleville de 1,250 kilogrammes de vapeur. . .	2
Générateurs Weyher et Richemond (service de jour), de 500 kilogrammes de vapeur.	1

Machines à vapeur.

Machine à vapeur Corliss, de 250 chevaux-vapeur à condensation, tournant à 60 tours par minute	1
Machine Armington de 100 chevaux-vapeur, à échappement libre, tournant à 300 tours	1
Machines Weyher et Richemond de 140 chevaux-vapeur à condensation, tournant à 160 tours	4
Machines Weyher et Richemond de 20 chevaux-vapeur, pour actionner les condenseurs.	2
Machine Weyher et Richemond de 40 chevaux-vapeur à échappement libre (service de jour), tournant à 85 tours. .	1

Machines dynamo-électriques.

Dynamos en dérivation Edison de 375 ampères.	5
Dynamos en dérivation Edison de 800 ampères.	4
Dynamos en dérivation Edison de 300 ampères.	2
Dynamo en dérivation Edison de 300 ampères.	1
Dynamo en dérivation Edison de 40 ampères (transmission de force, pompe centrifuge).	1
Dynamo à courants alternatifs Gramme, 24 foyers Jablochkoff	1

En admettant que toutes les machines fonctionnent en même temps, à leur force nominale, on disposerait d'une force de 950 chevaux-vapeur, les machines dynamo-électriques ayant une capacité suffisante pour alimenter 7,700 lampes (A, 16, de 0,75 ampères). Mais, pour le service d'éclairage usuel, on allume seu-

lement 5,000 lampes de 10 bougies, et 1,000 lampes de 16 bougies chacune.

Les renseignements que nous venons de donner disent suffisamment sur quelles proportions colossales l'éclairage électrique est établi à l'Opéra de Paris. On comprendra aisément que ce n'est pas sans de grandes difficultés que M. Amédée Vernes, ingénieur en chef de la Compagnie Edison, a pu mener à bonne fin, dans un théâtre en pleine activité, une installation, dont il suffit de dire, pour en faire comprendre toute l'importance, qu'il s'agissait de remplacer 8,000 becs de gaz, représentant autrefois l'éclairage total.

Cependant, l'Opéra de Paris est d'une organisation si compliquée, tout y prend de si vastes proportions, par suite de l'échelle anormale, excessive, sur laquelle il est construit, qu'il est impossible de tirer de ce qui s'y fait un enseignement utile pour les autres théâtres. Il faut, pour trouver des modèles applicables aux théâtres ordinaires, connaître l'installation des scènes et salles qui ont adopté l'éclairage électrique. C'est ce que nous avons fait dans les pages précédentes.

Un théâtre qui, par ses vastes proportions, rappelle son voisin l'Opéra, doit figurer dans la revue qui nous occupe. Nous voulons parler de l'*Eden*.

La façade de l'*Eden-Théâtre* prend un très grand aspect quand elle est illuminée par les lampes électriques. Les hautes fenêtres, aux baies largement ouvertes, les longues colonnes, les riches mosaïques, les têtes d'éléphant, les pinacles des pagodes, éclairés par transparence à travers des vitraux diversement colorés, produisent des feux multicolores, qui réjouissent les yeux; tandis que les neuf portes surbaissées, donnant accès dans l'édifice, envoient une lumière blanche et crue vers tout le rez-de-chaussée, le sol de la rue et les maisons voisines, qui contraste avec le bariolage des parties supérieures.

La façade est la partie de l'*Eden-Théâtre* où l'on a fait le plus grand usage de la lumière électrique. Dans les autres parties, on en a été beaucoup plus parcimonieux.

Le vestibule, une des dépendances les mieux réussies du monument, conduit, par deux larges escaliers, au premier étage, où se trouve la salle de spectacle. Cette salle, qui peut contenir

1200 personnes assises, a 25 mètres de diamètre, et est formée d'une série d'arcades, au style pseudo-indien. Ses murs sont couverts de toutes sortes de peintures, plus ou moins heureuses, de cariatides et de statues peintes, qui donnent lieu a une véritable orgie de couleur. Elle est entourée d'un promenoir circulaire, qui permet de suivre debout la représentation, et de changer de place, si l'on veut varier les points de vue de la salle et de la scène.

Le promenoir aboutit, à droite, à une cour couverte, dite *cour indienne;* à gauche, à un grand jardin d'hiver, composé d'un entourage de verres de couleur, qui est d'un merveilleux effet.

Dans l'éclairage de la salle, le gaz se marie, mais dans une proportion beaucoup trop forte, à l'électricité. Quelques becs Siemens sont distribués dans une partie de son enceinte, tandis que le lustre central est entièrement éclairé par le gaz. Ce lustre est une immense lanterne, composée de la réunion de 24 couronnes de gaz.

Dans quelques autres pièces, les becs Siemens contribuent à l'éclairage, mais, nous le répétons, dans une trop faible proportion. On aurait pu tirer un meilleur parti de la lumière électrique par incandescence ou de l'arc voltaïque, pour éclairer ce vaste édifice.

En outre des théâtres dont nous venons de parler, plusieurs cafés-concerts et salles de réunion ont adopté l'éclairage électrique. Citons le cirque Oller (nouveau cirque de la rue Saint-Honoré), dont l'installation électrique est admirablement entendue, et peut rivaliser avec celle de l'Hippodrome. Des machines à vapeur, alimentées par des chaudières inexplosibles, actionnent de superbes dynamos, qui distribuent dans cette belle salle une lumière magnifique.

Nous n'entreprendrons pas la description de ces dernières installations, pour ne pas répéter ce que nous avons dit à propos de divers théâtres. Qu'il nous suffise de dire que l'éclairage électrique, qui assure une sécurité absolue contre les chances d'incendie, qui, en été, donne un éclairage sans chaleur, et en toute saison, laisse l'air inaltéré, est déjà introduit dans le plus grand nombre des théâtres de Paris, ou est à la veille d'y être installé.

Une question importante se pose au sujet de l'éclairage élec-

trique dans les théâtres : c'est celle de la dépense. L'électricité est-elle plus chère que le gaz, pour un même degré d'éclairage? On ne possède à ce sujet aucun renseignement précis; mais on estime, en général, que le prix de l'éclairage d'un théâtre par l'électricité est le même que par le gaz, l'installation des machines, des fils conducteurs et des becs une fois terminée. La redevance quotidienne à payer à la Compagnie qui a installé l'éclairage électrique à l'Opéra de Paris, est, dit-on, à peu près la même que celle du gaz, et elle est quelquefois inférieure. Mais il ne faut pas oublier que le gaz varie de prix selon les localités. Il est donc difficile de se prononcer sur la question de la dépense comparée des deux procédés d'éclairage, question qui ne préoccupe, d'ailleurs, que les intéressés, et reste indifférente au public.

Un article de Revue, comme un feuilleton, doit avoir son mot de la fin. Nous avons le nôtre, et c'est l'Opéra-Comique qui nous le fournira.

Le théâtre de l'Opéra-Comique a péri par le gaz. Or, il s'est transporté, comme on le sait, place du Châtelet, dans l'ancien théâtre des Nations. Et savez-vous comment il s'éclaire? Par le gaz. La plupart des théâtres de Paris ont adopté l'électricité, et le seul à peu près qui donne encore asile au gaz, c'est le théâtre même qui a subi, par le fait du gaz, la catastrophe que l'on sait.

C'est un comble!

On a dit des Bourbons, rentrant en France, qu'ils n'avaient rien oublié ni rien appris.

L'Opéra-Comique non plus.

Louis Figuier.

POUR LE DRAPEAU

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie!

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas!
Mais des Français, — courbés sur un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert; de l'autre, la montagne:
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.

Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni
De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.
Les soldats étaient trente et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,

Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En longs burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leur fusil en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'émir,
Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.

Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.
Le commandant du fort, un brave cependant,
Soldat péniblement devenu capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le vieux troupier perdait la tête absolument.
Comment faire? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute,
A s'enfuir, ils n'allaient pas être les derniers.

A ce moment, sortit des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,
A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard portant, sur ses traits amaigris,
La trace de vingt ans de misère à Paris,
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil Algérien,
Et dit, avec le ton traînant du faubourien :
« Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils.
Sur tous ces moricauds si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, on en est digne,
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils, et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés

N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance...
Voyons, mon capitaine, est-ce dit?

L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donnner sur-le-champ, au bagne rendu libre,
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillaient déjà sur ses minces murailles.
Soudain, les deux canons vomirent leurs mitrailles
Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,
Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse,
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte,
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheik y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tinrent loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant leurs fusils encore chauds;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes,
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

« Merci.., pour le drapeau! »

François Coppée,
de l'Académie française.

TRENTE ANS DE PARIS

UN BOHÈME

Sur mes dix-huit ans, je fis connaissance d'un personnage assez singulier, qui m'apparaît à distance comme la vivante incarnation d'un monde à part, au langage spécial, aux mœurs étranges : monde aujourd'hui disparu et presque oublié, mais qui tint grande place un moment dans le Paris de l'empire. Je veux parler de cette bande tzigane, irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campée en face du Louvre et de l'Institut, et que Henri Murger, non sans en embellir, sans en poétiser quelque peu le souvenir, a célébré sous le nom de Bohème. Nous appellerons Desroches ce personnage. Je l'avais rencontré dans un bal du quartier Latin, avec des amis, un soir d'été. Rentré chez moi très tard, — ma petite chambre de la rue de Tournon, — je dormais à poings serrés le lendemain matin, quand aux pieds de mon lit se dressa un monsieur en habit noir, habit étriqué, de ce noir étrange que savent seuls se procurer les policiers et les croque-morts.

— Je viens de la part de M. Desroches.

— M. Desroches? Quel M. Desroches? fis-je en me frottant les yeux, car mes souvenirs, ce matin-là, s'osbtinaient à se réveiller beaucoup plus tard que ma personne.

— M. Desroches du *Figaro;* vous avez passé hier la soirée ensemble; il est au poste, et se réclame de vous.

— M. Desroches... oui... parfaitement... il se réclame... eh bien, qu'on le lâche!

— Pardon, ce serait trente sous!

— Trente sous!... Pourquoi?

— C'est l'usage...

Je donnai les trente sous. L'habit noir s'en alla, et je demeurai assis sur mon lit, rêvant à moitié et ne comprenant pas bien par suite de quelles aventures bizarres je me trouvais amené, — nouveau frère de la Merci — à racheter, moyennant un franc cinquante, un rédacteur du *Figaro* des griffes, non des Turcs, mais de la police.

Mes réflexions ne furent pas longues. Cinq minutes après, Desroches, délivré de ses fers, entrait en souriant dans ma chambre :

— Mille excuses, mon cher confrère, tout ceci est la faute des *Raisins muscats*... oui! *Raisins muscats*, mon premier article paru hier au *Figaro*. Sacrés Raisins muscats! vous comprenez, j'avais touché l'argent... mon premier argent... ça m'a monté à la tête... Nous avons roulé tout le quartier en vous quittant... par exemple, à la fin, mes souvenirs se troublent... j'ai pourtant la sensation vague d'un coup de pied reçu quelque part... Puis, je me suis trouvé au poste... une nuit charmante!... on m'avait d'abord fourré dans le fond, vous savez... le trou noir : ça puait!... mais j'ai fait rire ces messieurs... ils ont bien voulu me prendre avec eux dans le corps de garde... nous avons causé, joué aux cartes... il a fallu que je leur lise *Raisins muscats*, un succès! Étonnant, le goût des sergents de ville... »

Jugez de ma stupéfaction et de l'effet produit sur mon cerveau méridional par la révélation de ces extravagantes mœurs littéraires! Et le confrère qui me racontait ainsi ses aventures était un petit homme tout rond, brossé, rasé, affectant des façons polies, et dont les guêtres blanches, la redingote de coupe bourgeoise faisaient le plus parfait contraste avec ses gestes endiablés et les grimaces de sa figure de pitre. Il sentait qu'il m'étonnait, qu'il m'effrayait, et prenait plaisir évidemment à exagérer en mon honneur le cynisme de ses paradoxes.

— Vous me plaisez, dit-il en me quittant; venez donc me voir

dimanche prochain dans l'après-midi... j'habite un coin ravissant, près du château des Brouillards, sur les buttes, du côté qui regarde Saint-Ouen, vous savez bien, la vigne de Gérard de Nerval!... je vous présenterai à ma femme; elle en vaut la peine... justement, j'ai reçu une barrique de vin nouveau. Nous boirons à la tasse, comme chez les gros marchands de Bercy, et nous dormirons dans la cave... Et puis, un ami à moi, un dominicain défroqué d'avant-hier, doit venir me lire un drame en cinq actes. Vous l'entendrez : sujet superbe; on s'y viole tout le temps... voilà qui est entendu. La vigne de Gérard de Nerval, n'oubliez pas l'adresse! »

Tout se vérifia de ce que Desroches m'avait promis. Nous bûmes à même le vin nouveau, et, le soir, le soi-disant dominicain nous lut son drame. Dominicain ou non, c'était un grand et superbe Breton, à larges épaules taillées pour le froc, avec quelque chose du prédicateur dans l'arrondissement de la voix et des gestes. Il s'est fait depuis un nom dans les lettres. Son drame ne m'étonna point. Il est vrai de dire que, après un après-midi passé à la vigne de Gérard de Nerval, dans ce que Desroches appelait son intérieur, l'étonnement n'était point facile.

Avant de gravir les buttes, j'avais voulu relire les pages exquises que Gérard, l'amoureux de *Sylvie,* dans ses *Promenades et Souvenirs,* consacre à la description de cette pente septentrionale de Montmartre, coin de campagne enclos dans Paris, et d'autant plus précieux et cher : «...Il nous reste un certain nombre de coteaux, ceints d'épaisses haies vertes que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées... Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses... on rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de dix mille francs... j'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère! une petite villa dans le goût de Pompeï, avec un impluvium et une cella... »

C'est dans ce rêve grec d'un poète qu'habitait mon ami Desroches. C'est là, antithèse effroyable! que, par un clair ciel bleu d'été, sous un berceau de sureaux en fleurs où bourdonnaient des vols d'abeilles, il me présenta un monstre androgyne en costume

de charretier : blouse bleue, cotte de velours, bonnet rayé de rouge sur l'oreille, le fouet en travers des épaules :

— M. Alphonse Daudet... Mme Desroches!

Car ce monstre était réellement sa femme, sa légitime femme, toujours dans ce costume qui lui plaisait, et qui, certes, allait on ne peut mieux à sa figure, à sa voix mâle. Fumant, crachant, jurant, ayant de l'homme tous les goûts, elle menait à grands coups de fouet la maisonnée, son époux d'abord, fort dompté, et puis deux maigres filles, ses filles! à tournure étrange et garçonnière, dont les treize et quinze ans mûris trop tôt et montés en graine promettaient tout ce que les quarante de madame leur mère tenaient. Ça valait la peine, en effet, comme il l'avait dit, de connaître cet intérieur-là...

Desroches était pourtant le fils d'un riche et régulier marchand parisien, fabricant de bijoux, je crois. Son père l'avait maudit plusieurs fois et lui servait une petite rente. L'exemple n'est pas rare, en France, de ces enragés, sortes de fléaux de Dieu, apparaissant tout à coup dans les familles, pour troubler la quiétude, remettre en circulation les pièces d'or accumulées, punir enfin la bourgeoisie dans ce qu'elle peut avoir de trop égoïstement bourgeois. Et j'en ai connu plus d'un de ces canards couvés par des poules qui, aussitôt éclos, courent à la mare. La mare, c'est l'art, ce sont les lettres, le métier ouvert à tous sans patente ni diplôme. Desroches, au sortir du collège, avait donc pataugé dans l'art, dans tous les arts. Il avait commencé par la peinture, et le passage dans les ateliers de ce cynique à froid, régulier, boutonné, gardant, au milieu des plus échevelées fantaisies, le stigmate indélébile, la marque bourgeoise d'origine, était demeuré légendaire. La peinture n'ayant pas voulu de lui, Desroches s'était rué sur la littérature. Il venait de faire les *Raisins muscats* — inspirés peut-être par sa vigne, — les Raisins muscats, cent lignes, un article! Vainement, depuis, essaya-t-il d'en faire un autre; jamais il ne put retrouver la veine, et atteignit quarante ans, ayant pour œuvres complètes les *Raisins muscats!*

La conversation, les fusées de l'ami Desroches m'amusaient; seulement, son intérieur ne me plaisait guère. Je ne retournai plus à Montmartre, mais je passais l'eau quelquefois, le soir, pour aller le voir rue des Martyrs, à la brasserie. La brasserie des Martyrs, si calme maintenant, et où les merciers de la rue font leur partie de dames, représentait alors une puissance en litté-

rature. La brasserie rendait des arrêts, on était célèbre par la brasserie; et, dans le grand silence de l'empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là, tous les soirs, quatre-vingts ou cent bons garçons, en fumant des pipes, en vidant des chopes. On les appelait bohèmes, ils ne s'en fâchaient point. Le *Figaro,* celui d'alors, non politique et paraissant une fois par semaine seulement, était le plus souvent leur tribune.

Il fallait voir la brasserie — nous disions la brasserie tout court, comme les Romains disaient la ville en parlant de Rome, — il fallait voir la brasserie, le soir, sur les onze heures, dans le brouhaha de toutes les voix, dans la fumée de toutes les pipes!

Murger y trônait, à la table du milieu; Murger, l'Homère de ce monde découvert par lui, et que sa fantaisie a quelque peu coloré en rose. Décoré, désormais célèbre, publiant ses romans à la *Revue des deux mondes,* il n'en revenait pas moins à la brasserie, pour s'y retremper, disait-il, et aussi pour recevoir les hommages des braves gens qu'il avait peints. On me le montra: une tête grasse et triste, les yeux rougis, la barbe rare, indices du médiocre sang parisien. Il habitait Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau; toujours un fusil sur l'épaule, feignant de chasser, mais courant après la santé plus qu'après les perdrix ou les lièvres. Son séjour dans le village avait attiré là toute une colonie parisienne: hommes et femmes, fleurs de bitume et de brasserie, d'un singulier effet sous les grands chênes. Marlotte s'en ressent encore. Dix ans après la mort de Murger, — mort, comme on sait, à l'hôpital Dubois, — je me trouvais là avec quelques amis, chez la mère Antony, cabaret célèbre! Un vieux paysan buvait près de nous, un paysan à la Balzac, terreux et tanné. Une vieille vint le chercher: en guenilles, coiffée d'un madras rouge. Elle l'appela mange-tout, ivrogne; lui, voulut la faire trinquer.

— Votre femme n'est pas douce! dit quelqu'un, lorsqu'elle fut partie.

— Ce n'est pas ma femme, c'est ma maîtresse! répondit le vieux paysan.

Il aurait fallu entendre de quel ton! Évidemment, le bonhomme connaissait Murger et ses amis, et menait la vie de bohème à sa manière.

Mais rentrons à la brasserie. A mesure que mes yeux s'habituaient au picotement de la fumée, je voyais à droite et à gauche,

de tous les coins, dans le brouillard, émerger des têtes fameuses.

Chaque grand homme avait sa table, qui devenait le noyau, le centre de tout un clan d'admirateurs.

Pierre Dupont, vieux à quarante-cinq ans, gras et voûté, et son bel œil de bœuf de labour visible à peine sous des paupières alourdies, essayait, coudes sur la table, de chanter quelques-unes de ces chansons politiques ou rustiques au rythme d'or, toutes frémissantes des beaux rêves de 48, toutes résonnantes des mille bruits de métiers de la Croix-Rousse, toutes embaumées des mille parfums des vallées lyonnaises. La voix n'y était plus ; brûlée par l'alcool, elle ressemblait à un râle.

« Il te faut les champs, mon pauvre Pierre ! » lui disait Gustave Mathieu, le chantre des *Bons Vins,* du *Coq Gaulois* et des *Hirondelles*. De bonne souche de bourgeois nivernais, celui-ci avait navigué dans sa jeunesse, et gardait de ses voyages le goût très vif de l'air pur et des vastes horizons. Il trouvait cela autour de sa petite maison de Bois-le-Roi, et ne venait guère à la brasserie que pour la traverser, cambré, souriant, l'air d'un Henri IV, et, en toute saison, un bouquet de fleurs des champs à la boutonnière.

Dupont est mort à Lyon, dans la noire cité industrielle, assez misérablement. Sain et sec comme un cep de vigne, Mathieu lui a longtemps survécu. Il y a seulement quelques années, après une courte maladie, ses amis l'ont conduit au petit cimetière de Bois-le-Roi, cimetière qu'une simple haie sépare des champs, vrai cimetière de poète où l'on dort sous les roses, à l'ombre des chênes.

Le premier soir où je vis Gustave Mathieu, un grand diable roux et maigre, aux airs fendeurs de capitan, était assis près de lui, imitant sa voix, copiant ses gestes ; Fernand Desnoyers, un orignal qui fit *Bras-Noir,* pantomime en vers ! De l'autre côté de la table, quelqu'un discutait avec Dupont ; c'était Reyer, crispé, rageur, qui notait les airs trouvés sans art par le poète, Reyer l'auteur futur de la *Statue* et de tant d'autres belles œuvres.

Que de souvenirs évoque en moi ce seul nom : la Brasserie ; que de physionomies pour la première fois aperçues là, au reflet des chopes, dans la fumée !

Citons au hasard dans le grand nombre des disparus, parmi les rares qui survivent. Voici Monselet, prosateur délicat, fin poète ; souriant, frisé, grassouillet, M. de Cupidon ressemble à un abbé

galant, d'ancien régime ; on cherche à son dos le petit manteau, envolé comme une paire d'ailes. Champfleury, alors chef d'école, père du réalisme, et confondant dans le même furieux amour la musique de Wagner, les vieilles faïences et la pantomime. La faïence à la fin l'a emporté : Champfleury, au comble de ses vœux, est aujourd'hui conservateur du musée céramique de Sèvres.

Voici Castagnary, en gilet à grands revers, à la Robespierre, taillé dans le velours d'un vieux fauteuil. Maître clerc chez un avoué, il s'est échappé de l'étude, pour venir réciter *les Châtiments*, de Victor Hugo, dans toute leur saveur de fruit défendu. On l'entoure, on l'acclame ; mais le voilà parti, cherchant Courbet, il lui faut Courbet, il a besoin de causer avec Courbet pour sa « Philosophie de l'art au Salon de 1857 ». Sans renoncer à l'art, et tout en continuant à écrire d'une plume allègre plus d'une page remarquable sur nos Salons annuels, le finaud Saintongeois, toujours souriant d'un sourire narquois derrière ses moustaches tombantes, s'est laissé peu à peu glisser dans la politique. Conseiller municipal, puis directeur du *Siècle*, au conseil d'État aujourd'hui, il ne déclame plus de vers et ne porte plus de gilet rouge.

Voici Charles Baudelaire, un grand poète tourmenté en art par le besoin de l'inexploré, en philosophie par la terreur de l'inconnu. Victor Hugo a dit de lui qu'il a inventé un frisson nouveau. Et personne, en effet, n'a fait parler comme lui l'âme des choses ; personne n'a rapporté de plus loin ces fleurs du mal, éclatantes et bizarres comme des fleurs tropicales qui poussent gonflées de poison, dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine. Patient et délicat artiste, très préoccupé de la phrase et du mot, par une cruelle ironie du sort, Baudelaire est mort aphasique, gardant intacte son intelligence, ainsi que l'exprimait douloureusement la plainte de son œil noir, mais ne trouvant plus pour traduire ses pensées que le même juron confus, mécaniquement répété. Correct et froid, d'un esprit coupant comme l'acier anglais, d'une politesse paradoxale, à la brasserie il étonnait les habitués en buvant des liqueurs d'outre-Manche en compagnie de Constantin Guys, le dessinateur, ou de l'éditeur Malassis.

Un éditeur comme on n'en fait guère, celui-là : spirituel et curieusement lettré, il mangeait royalement une belle fortune de province à imprimer les gens qui lui plaisaient. Mort aussi, mort en souriant, peu fortuné, mais sans une plainte. Et je ne songe pas

sans émotion à cette tête narquoise et pâle, allongée par les deux pointes d'une barbe rousse, un Méphistophélès du temps des Valois.

Alphonse Duchesne et Delvau m'apparaissent aussi dans un coin de la brasserie, deux morts encore ! Singulier destin que celui de cette génération si tôt fauchée, où l'on ne dépasse pas quarante ans. Delvau, Parisien curieux de Paris, l'admirant dans ses fleurs, l'aimant dans ses verrues, fils de Mercier et de Rétif de la Bretonne, dont les petits livres très soignés, pleins de menus faits et d'observations pittoresques, sont devenus le régal des gourmets et la joie des bibliophiles. Alphonse Duchesne, alors tout échauffé de sa grande querelle avec Francisque Sarcey qui, plantant le drapeau des Normaliens en face du drapeau des Bohèmes, venait de débuter en littérature par un article batailleur: *les Mélancoliques de brasserie.*

C'est à la brasserie qu'Alphonse Duchesne et Delvau écrivaient ces « Lettres de Junius » qu'un commissionnaire mystérieux remettait au *Figaro* toutes les semaines, et qui bouleversèrent Paris. Villemessant ne jurait plus que par ce mystérieux Junius. C'était évidemment un grand personnage. Tout l'indiquait : l'allure des lettres, leur ton cassant et gentilhomme, un parfum de noblesse et de vieux faubourg. Aussi quelle fureur, le jour où le masque tomba, et quand on apprit que ces pages aristocratiques étaient écrites au jour le jour, par deux bohèmes besogneux, sur une table de cabaret. Pauvre Delvau, pauvre Duchesne, Villemessant ne leur a jamais pardonné.

J'en passe, car il faudrait tout un volume pour décrire la brasserie table par table. Voici la table des penseurs : ils ne disent rien, ceux-là, ils n'écrivent pas, ils pensent. On les admire de confiance, on les dit profonds comme des puits, et le fait est qu'on peut le croire à les voir engloutir des bocks. Crânes dénudés, barbes en cascade, un parfum de gros tabac, de soupe aux choux et de philosophie.

Plus loin des vareuses, des bérets, des cris d'animaux, des charges, des calembours ; ce sont des artistes, des sculpteurs, des peintres. Au milieu d'eux, une tête fine et douce, Alexandre Leclerc, dont les Prussiens ont détruit les fresques fantasques qui couvraient les murs du cabaret du Moulin-de-Pierre, à Châtillon.

Celui-là, on le trouva pendu un jour, pendu assis en tirant sur

la corde, au milieu d'un fouillis de tombes, tout en haut du Père-Lachaise, à l'endroit d'où Balzac montre Paris immense à Rastignac. Dans mes souvenirs de la brasserie, Alexandre Leclerc est toujours joyeux, il chante des chansons picardes ; et ces airs de pays, ces couplets rustiques répandent autour de sa table, dans l'air saturé du tabac, je ne sais quelle poésie pénétrante de blés et de plaines.

Et les femmes que j'oubliais, car il y a là des femmes, d'anciens modèles, de belles personnes un peu fanées. Têtes singulières et noms étranges, sobriquets qui sentent le mauvais lieu, particules prétentieuses : Titine de Barancy et Louise Coup-de-Couteau. Types irréguliers, singulièrement affinés, ayant passé de main en main, et de chacune de leurs mille liaisons ayant gardé comme un frottis d'érudition artistique. Elles ont des opinions sur tout, se déclarant selon l'amoureux du jour, réalistes ou fantaisistes, catholiques ou athées. C'est attendrissant et ridicule.

Quelques nouvelles, toutes jeunes, admises par le redoutable aréopage ; la plupart vieillies sur place et ayant conquis par ancienneté une sorte d'autorité incontestée. Et puis les veuves, les anciennes d'auteurs ou d'artistes connus, en train de faire l'éducation de quelque débutant arrivé la veille de sa province. Tout cela roulant, fumant des cigarettes qui poussent leur petite spirale bleue dans le brouillard gris des pipes et des haleines.

Les bocks roulent, les garçons courent, les discussions s'échauffent ; ce sont des cris, des bras levés, des crinières qu'on secoue, et au milieu, criant pour deux, gesticulant pour quatre, debout sur une table, ayant l'air de nager parmi un océan de têtes, Desroches, qui conduit et domine de sa voix de pitre le grand vacarme de la foire. Il est bien ainsi, l'air inspiré, la chemise ouverte, la cravate débridée, flottante, un vrai bâtard du neveu de Rameau !

Il vient là tous les soirs s'étourdir, se griser de paroles et de bière, nouer des collaborations, raconter des projets de livres, se mentir à lui-même et oublier que la maison est devenue odieuse, le travail assis impossible, et qu'il ne serait même plus capable de recommencer les *Raisins muscats*. Sans doute il y avait à la brasserie de nobles esprits, des préoccupations sérieuses ; et parfois un beau vers, un paradoxe éloquent, rafraîchissait l'atmosphère comme un courant d'air pur, dissipant la fumée des pipes.

Mais pour quelques hommes de talent, que de Desroches! Pour quelques instants de belle fièvre, que d'heures maussades et perdues !

Puis quelle tristesse le lendemain, quels réveils amers dans le découragement de la nausée, quel dégoût d'une telle vie sans la force d'en changer. Voyez Desroches : il ne rit plus, sa grimace se détend, il vient de penser aux enfants qui grandissent, à la femme qui vieillit, et de plus en plus s'encanaille, au fouet, au bonnet, à la blouse, au costume de charretier, original jadis, un soir de bal, quand on le mit pour la première fois, maintenant nauséabond.

Quand ces idées noires le prenaient, Desroches disparaissait, s'en allait en province, traînant après lui son étrange famille.

Marchand de montres, comédien à Odessa, recors à Bruxelles, compère d'un escamoteur, quels étranges métiers n'a-t-il pas faits? Puis il revenait fatigué bien vite, dégoûté même de cela.

Un jour, au bois de Boulogne, il voulut se pendre, mais des gardiens le décrochèrent. On le blagua à la brasserie, il parlait lui-même de son aventure avec un petit rire faux. Quelque temps après, décidé à en finir, il se précipita dans une des épouvantables carrières, abîmes de calcaire et de glaise comme il y en a autour des fortifications de Paris. Il passa la nuit là, les côtes broyées, les poignets et les cuisses brisés. Il vivait encore quand on l'en retira.

« Allons, bon! dit-il, on va m'appeler l'homme qui se rate toujours. »

Ce furent ses dernières paroles. Il eut soixante jours d'agonie, puis mourut. Je ne l'oublierai jamais.

Alphonse Daudet.

FLORENT OCTOBRE

I

Au temps où les belles dames de la cour se poudraient et portaient des robes à ramages, où, avant les batailles, les soldats se démanchaient l'échine en de grands saluts polis, où l'on dansait la gavotte avec des talons rouges, il y avait au fin fond du Languedoc, tout en haut d'une colline pierreuse, au-dessus de laquelle tournoyaient des vols noirs de corbeaux attirés par les potences, une prison qui était toujours pleine de prisonniers. Ses tours de briques impénétrables et muettes étendaient sur les toits de la ville une ombre triste, et l'on apercevait sa silhouette lourde à cinquante lieues à la ronde, par delà les bois et les champs, jusqu'à la mer grande. Et dans la prison, il y avait un geôlier, un pauvre brave homme qui eût bien voulu faire un autre métier que celui de porte-clefs, et qui enviait le sort des casseurs de cailloux accroupis en plein air le long des routes, des bûcherons qui vaguent librement au plus épais des forêts. Il étouffait derrière ces murs. Il souffrait de tirer chaque jour, aux mêmes heures, tous ces verrous, toutes ces barres qui grinçaient, de garder ce troupeau farouche de larrons, de rôder sans trêve, comme une sentinelle inquiète, de guichet en guichet, de sentir autour de lui ces colères sourdes, ces regards haineux, ces découragements mornes.

Le roi lui avait donné cette charge, après la guerre de Bohême,

par charité, comme on jette une bourse à un mendiant. Florent Octobre — ainsi l'avaient nommé jadis les sergents du Royal-Aunis, le soir d'automne où ils le ramassèrent dans une vigne vendangée entre Narbonne et Capendu — ne s'était jamais connu d'autres parents que les camarades d'uniforme, et ne possédait ni un lopin de terre ni un écu fleurdelisé. Il savait, par les chansons entendues de-ci de-là, que le cœur sert à quelque chose et que parfois il bat plus fort, que c'est bon de ne pas être tout seul, comme une épave oubliée dans une tourmente, de penser qu'on a, en quelque faubourg lointain, une mère qui vous attend, qui se souvient de vous, qui vous aime avec tout son cœur endolori par la trop longue absence, et des amis qui ont gardé votre coin familier dans le cabaret noirci par la fumée des pipes, et peut-être une fiancée aux cheveux blonds comme les fleurs de tilleul, qui s'en va s'asseoir chaque dimanche sur le banc de pierre où l'on s'est dit adieu avec de grosses larmes, relire les lettres datées de pays inconnus. Il avait une nostalgie instinctive de tout ce bonheur ignoré, il enviait les nouveau-nés que berce un refrain cajoleur de nourrice dans leur barcelonnette d'osier, les couples qui chuchotent et dont le rire se répand tout à coup, monte comme un trille d'alouette vers les étoiles. Mais, qui eût jeté les yeux sur lui, qui eût tendu la main à cet éclopé dont la rude figure avait une apparence de masque drôle et dont les arquebusades meutrières avaient démoli et tordu le corps comme un cep noueux ?

Le geôlier avait une étrange manie. Ce verrouilleur de portes qui, sans la crainte des galères, eût bien souvent cédé aux oraisons suppliantes de ses prisonniers et oublié ses grosses clefs dans les serrures, ouvrait avec une habileté sournoise toutes les cages qu'il rencontrait. C'était sa joie, aux jours qu'on le remplaçait, de muser pas à pas, comme un badaud qui flâne, par les rues et les carrefours de la ville, de bayer devant les étalages des boutiquiers et, quand on ne l'observait pas, de donner tout à coup la volée aux oiseaux. Tarins jaunes dont les trilles aigus vibrent comme le son d'une flûte de roseaux, rossignols moroses qui sur leurs barreaux semblaient regretter la douceur des belles nuits calmes de juin, les allées de grands parcs où leurs appels alternaient avec la plainte pleureuse des vasques de porphyre, pies aux yeux luisants comme deux perles noires qui se languissaient des vastes prairies vertes et de leurs nids aban-

donnés à la cime des hauts peupliers, chardonnerets, geais, corneilles, coucous, mésanges, cigognes pensives sur leur patte raidie, chouettes aux grosses prunelles d'or, pareilles à des médailles magiques, aigles rivés à leur perchoir et qui secouent machinalement leurs larges ailes inutiles, perroquets chatoyants comme des étoffes indiennes, il les délivrait les uns après les autres et passait ensuite tranquillement son chemin, l'âme heureuse, indifférent aux piailleries des commères et des bourgeois ameutés autour de leurs cages vides. Il suivait — la main rabattue au-dessus de ses paupières — l'essor de toutes ces ailes qui frissonnaient dans le bleu, qui s'en retournaient vers les haies, les halliers reconnus, vers les rivières, vers les chaumes onduleux, vers les étangs qui dorment dans l'ombre des roseaux et des nénufars...

Et ces jours-là, Florent Octobre était tout guilleret, chantonnait comme s'il eût bu une bouteille de vin nouveau, et trouvait ses clefs moins lourdes et la vie moins amère.

II

Or, il advint qu'un dimanche, au sortir de la messe, le pauvre homme aperçut la fille du gouverneur tandis qu'elle remontait dans sa chaise armoriée. Ce ne fut qu'une vision de rêve. Des falbalas de satin brodé de primeroses, de tout petits pieds chaussés de mules, larges au plus comme des cornets à dragées, des cheveux frisés qui découvraient le front et une oreille rose, transparente, frêle comme une coquille marine, et l'air, avec ses grands yeux moqueurs, sa bouche qui tenait un brin de marjolaine, d'une impératrice altière, d'une apparition de paradis que nul n'a frôlée. Un regard furtif, une main qui fouille dans une bourse et jette une pistole, et la voix — la voix si douce et si inclémente — qui se raille : « Mon Dieu, le vilain magot! Vous me l'achèterez pour mon étagère, n'est-ce pas, Cahuzac? » Et le rire mauvais de ce gros marquis de Cahuzac qui l'avait alors toisé des pieds à la tête, les fronts qui se découvraient, les dos qui se courbaient devant les porteurs graves et raides comme des processionnaires qui portent le dais, à la Fête-Dieu, et la portière soulevée, encadrant encore le rire railleur, la surprise amusée de cette figure d'enfant qui voulait revoir le joujou dont

il avait envie : « Mon Dieu, le vilain magot ! » Mais Florent, extasié, ne vit que le geste charitable, que le sourire joli qui découvrait les dents nacrées. Il n'entendit pas en son émoi l'exclamation cruelle qui le détaillait comme une marionnette. Ses genoux déformés vacillaient. Il avait envie de marmotter les prières ferventes qu'on psalmodie en l'honneur de la Vierge immaculée, de se prosterner très humblement dans la poussière, de l'implorer les mains jointes. Et la fleur d'amour, la fleur nonpareille si vite éclose et si vite fanée, mais dont le parfum subtil demeure et survit aux adieux, germa dans le cœur du geôlier.

Il ne dormait plus. Il ne mangeait plus. Il oubliait d'ouvrir les cages et de fermer les portes des prisonniers. Il passait des journées entières, de l'aube au crépuscule, sur une borne de la Place-aux-Nobles, pour voir ses fenêtres, pour ramasser les vieux bouquets qu'on balayait dans les rues, pour se faire éclabousser par les roues de ses carrosses. Elle habitait un vaste hôtel de pierre au porche imposant, devant lequel allaient et venaient d'un pas monotone deux sentinelles. Et la façade, trouée d'innombrables fenêtres, cachait un grand jardin aux allées profondes, aux pièces d'eau figées dans la lumière verte des feuilles. Oh ! que le malheureux eût vite donné tout ce qui lui restait d'années à vivre pour franchir cette porte, pour ne respirer, ne fût-ce qu'un instant, dans les salons tendus d'étoffes joyeuses, la vague senteur d'iris qui se dégageait des cheveux de la belle, pour écouter les pavanes lentes de Lulli qu'elle jouait de ses mains lasses sur le clavecin, pour se promener tout près d'elle sous les arbres et ramasser son éventail lorsqu'elle le laisserait tomber ! Et, qu'il ne s'illusionnât pas, qu'il mesurât la barrière qui le séparait, lui, le croquant, le porte-clefs malingre, de la très haute et très éblouissante demoiselle Josiane de Villejésus, fille et héritière du duc de Villejésus, gouverneur de la province et grand panetier de Sa Majesté, bien qu'il la sentît aussi loin de lui que les constellations du ciel, il s'entêtait dans son impossible amour, dans cette chimère radieuse et folle.

Et, quelques mois après, vers les Rogations, les tambours des régiments parcoururent toute la ville et tous les villages, rabotant sur leurs caisses des appels incessants, et escortés de crieurs qui lisaient une pancarte du seigneur-duc.

Mademoiselle Josiane se mourait d'un mal de langueur où les médecins, malgré leurs robes noires, leurs ordonnances et leurs

lunettes, ne voyaient goutte et perdaient leur latin, et le gouverneur, effaré, promettait des tonnes d'or au guérisseur qui sauverait sa fille. Il en accourut des quatre coins de la province, des gros, des maigres, des vieux et des jeunes, comme des mouches attirées par un gâteau; mais ils se retirèrent successivement, l'échine basse et la mine piteuse. Et la belle enfant s'apâlissait de plus en plus, s'étiolait, se mourait comme un lis privé de soleil. Alors, les tambours recommencèrent à parcourir les villes, les villages et les routes, rabotant à casser leurs baguettes et à crever leurs peaux d'âne, et les crieurs lurent une pancarte nouvelle du seigneur-duc. Cette fois, ce n'étaient plus des tonnes d'or ni des grades qu'il promettait au guérisseur, mais la main de sa fille, fût-il vilain ou noble à trente quartiers, la main et la dot de la belle Josiane.

Florent Octobre en devint comme fou. Que faire? Où découvrir la solanée introuvable, la liqueur magique, la chose inconnue qui arracherait la malade aux affres de la mort, qui rendrait les forces perdues à ce corps sans trêve engourdi dans une somnolence torpide, du rose à ces joues décolorées, de la clarté à ces prunelles ternies? Et l'épouser ensuite, tenir sa petite main dans la sienne, avoir sa place dans ce grand hôtel imposant, dont les sentinelles lui porteraient les armes au passage! A la fin, désespéré de son impuissance, résolu à ne pas prolonger une lutte décevante et inutile, n'espérant plus rien que le sommeil lourd dont on ne se réveille pas, il se sauva, un matin, de la prison, droit devant lui, à travers la campagne, où s'allumaient, comme des clartés jaunes de cierges, les primes lueurs de l'aube. Il s'arrêta au milieu d'une forêt, devant un étang solitaire, où les nuages se reflétaient. Et comme il écartait déjà les reines-des-prés et les glaïeuls pour s'enfoncer dans l'eau immobile et transparente, le geôlier entendit tout à conp au-dessus de sa tête un grand bruit d'ailes et tellement de gazouillis, de trilles, de croassements, qu'on se serait cru dans la boutique d'un oiselier. Malgré lui, il détourna la tête, et sur les branches, et dans les buissons épineux, reconnut tous les oiseaux de la ville qu'il avait délivrés les uns après les autres. Ils l'effleuraient de leurs plumes. Ils le suppliaient de leurs yeux attristés. Ils lui parlaient, et Florent, ranimé, paraissait les comprendre, leur contait avec des sanglots sa peine, son amour et les découragements qui le tuaient, qui l'avaient rué vers la nappe stagnante de l'étang.

Alors, l'aigle lui tendit, dans son bec recourbé comme un croc d'acier, une algue, qui était plus rose que les roses et que les soleils couchants, une herbe fine et tramée comme la soie :

— Voici l'herbe qui guérit de tous les maux. J'ai été en trois coups d'ailes jusqu'au plus loin de la mer grande la cueillir parmi les champs de goémons et de sargasses qui n'ont ni moissonneurs ni moissons et que les navires n'ont jamais sillonné de leurs proues aventureuses. Apporte-la à la belle dont ton cœur se languit, et le rire et le rose et le désir de vivre lui reviendront comme en un enchantement.

Après, ce fut la chouette qui lui mit dans les mains des perles de résine qui scintillaient comme de l'ambre poli par le flux.

— J'ai volé vers la forêt qu'aucune cognée n'a mutilée depuis la naissance du monde, et voici le sang pur des pins qui redressera tes jambes contrefaites, qui rajeunira ton visage, qui te donnera la peau fine et blanche d'un gentilhomme.

Puis, les pies éparpillèrent à ses pieds des bourses qui débordaient de pièces d'or, des colliers, des bagues, des pierreries qui étoilaient la terre comme une tombée d'astres.

— Nous avons fouillé pour toi les trésors abandonnés qui dorment dans les ruines. Voici les écus sonnants qui te permettront d'acheter des carrosses et de beaux habits chamarrés de dorures, les bagues que tu passeras aux doigts de ta fiancée, les colliers que tu épingleras dans ses cheveux odorants.

Les cigognes disaient gravement :

— Nous nicherons sur tes cheminées pour vous porter bonheur !

Les tout petits oiseaux, les tarins, les rossignols, les roitelets, les chardonnerets répétaient de leurs voix joyeuses :

— Nous chanterons sur la porte de l'église quand ta noce sortira, quand l'épousée en longs voiles blancs apparaîtra la main posée sur la tienne ; nous chanterons plus haut que les orgues, que les violons et que les enfants de chœur, et nous ne quitterons plus ensuite le grand jardin où vous irez rêver ensemble : nous accompagnerons votre amour de notre musique !

Et ils suivirent Florent Octobre jusqu'à la ville, mêlés les uns aux autres, étendant sous le ciel comme une légère draperie bigarrée qui ondulait, qui claquait, et d'où s'échappait tout un frisselis de chansons.

III

Mademoiselle Josiane de Villejésus guérit du mal de langueur auquel les médecins n'avaient vu goutte, et le gouverneur tint la promesse qu'avaient tambourinée tant de fois les soldats et les crieurs aux quatre coins de la province. Elle épousa Florent Octobre, que le roi ennoblit par des lettres patentes scellées de son grand cachet rouge aux trois fleurs de lis. Lorsque le couple apparut dans la nef éblouissante de Saint-Sernin-le-Tors, parmi les guirlandes florales et les banderoles, les oiseaux, qui par centaines s'étaient abattus sur les bas-reliefs, les statues des bienheureux et les hampes des drapeaux, furent les seuls à reconnaître le geôlier — le pauvre invalide de jadis que les femmes aguichaient de leurs moqueries querelleuses — tant il était transfiguré sous ses habits de gala et son chapeau à plumes. Et au-dessus des carillons, des motets qu'entonnaient les orgues, des psaumes que clamaient les diacres et les chantres, des vivats qui montaient de la foule épaisse, s'élargit, se prolongea la musique promise, l'épithalame triomphant, assourdissant, qu'en battant des ailes, en gonflant les gosiers, ils chantaient à leur ami enfin heureux...

René Maizeroy.

Le Gérant : Paul Genay.

TABLE DES MATIÈRES

Du 2e volume (10 novembre à 25 décembre 1887).

POÉSIES

Emile Blémont..... *Le Roitelet*..... 278
François Coppée..... *Pour le Drapeau*..... 523
Sully-Prudhomme.... *La Rêverie*..... 111
Leconte de Lisle..... *Le Soir d'une Bataille*..... 413
Edouard Pailleron.... *Pourquoi?*..... 34
— *Le Secret de ma tante Zéphyrine*..... 228

ROMANS

Paul Bourget..... *Mensonges*..... 19, 113, 371, 480
Ludovic Halévy..... *L'abbé Constantin*..... 97, 415, 460
René Maizeroy..... *L'Adorée*..... 46, 150
Paul Margueritte .... *Pascal Géfosse*..... 68

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

Paul Arène..... *Les Mocassins* (conte de Noël)..... 327
Paul Bourget..... *Ancien portrait*..... 330
Maxime du Camp ..... *Le Manteau déchiré* (conte de Noël)..... 193
Paul Bourde..... *Une belle Vendetta*..... 449
Jules Claretie..... *Catissou*..... 292
François Coppée..... *Le Louis d'or* (conte de Noël)..... 249
Alphonse Daudet..... *Les trois Messes basses* (conte de Noël).... 231
Louis Dépret..... *Un coup de Maître*..... 335
Gustave Droz..... *L'Omelette*..... 217
— *Un Duel absurde*..... 353
Gustave Geffroy..... *Le Moulin tourne* (conte de Noël)..... 309
Henri Lavedan..... *Les trois Fils*..... 349
Camille Lemonnier.... *Fleur-de-Blé* (noël flamand)..... 281
René Maizeroy..... *Florent Octobre*..... 536
Guy de Maupassant... *Regret*..... 254

Jean Richepin..... *Le Chassepot du petit Jésus* (conte de Noël). 271
A. Robida..... *Les Vieux de la Vieille*..... 313
Aurélien Scholl..... *Le roman de Follette*..... 208
André Theuriet..... *Les Pêches*..... 5
— *Noël en forêt*..... 260
Jules Verne..... *Gil Braltar*..... 264

PENSÉES, OBSERVATIONS ET MAXIMES

Louis Dépret..... *Vous et Moi*..... 66
Dr Grégoire..... *Turlutaines*..... 180
Arsène Houssaye..... *Le Cœur et l'Amour*..... 437
Jules Troubat..... *Notes et Pensées*..... 512

FANTAISIES HUMORISTIQUES

Abraham Dreyfus..... *Le second Régisseur*..... 239
— *La Matinée d'un Critique*..... 426
Charles Monselet..... *La Montre de Tuteremu*..... 175
André Theuriet..... *Souhaits du jour de l'an*..... 475

SOUVENIRS CONTEMPORAINS

Jules Claretie..... *La Maison de Molière*..... 401
Alphonse Daudet..... *Trente ans de Paris :*
Pièce sifflée..... 135
Souvenir de la Guerre..... 408
Un Bohème..... 526
Ernest Renan..... *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*..... 55

IMPRESSIONS DE VOYAGES

E. Melchior de Vogué. *Resnoïé*..... 12

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

Louis Figuier..... *L'Éclairage électrique dans les théâtres de Paris*..... 182, 439, 514

VARIÉTÉS MILITAIRES

Alfred Duquet..... *La Charge de Rezonville*..... 138
Lt Colonel Oméga..... *Les nouveaux Fusils*..... 36

Paris. — Soc. d'Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.). 78.9.89.

BINDING LIST SEP 1 1942

AP
20
L4
t.2

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY